A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

138 L 1

Digitized by Google

UNIVERSIT
90000
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

138 L 1

MERCURE
DE
FRANCE,
LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME VINGT-UNIEME.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LE NORMANT.
A. N. XIII.

BIBL. UNIV. GENT
Digitized by Google

Digitized by Google

(N°. CCVII.) 3 MESSIDOR an 13.
(Samedi 22 Juin 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

DESCRIPTION DE L'INCENDIE DE SODOME.

Fragment traduit du poëme hollandais de M. Hoogliet, *intitulé :* ABRAHAM LE PATRIARCHE.

LA Plainte, la Surprise et la pâle Frayeur
Sont par-tout, et la Mort court, vole avec fureur;
Et voyant en courroux un monde de complices,
Déchaîne les Douleurs, les Maux et les Supplices.
Déjà de tous côtés brillent d'affreux éclairs.
Des palais écroulés le bruit frappe les airs;
Et les mortels, privés de leurs toits domestiques,
Accourent à grands flots dans les places publiques,
Hurlant, grinçant des dents, échevelés, hagards,
Et de leurs cris aigus perçant les noirs brouillards.
Ici, contre leurs seins des mères exécrables
De leurs penchans impurs pressant les fruits coupables,
Haletantes, sans voix, rentrent dans leurs maisons,
Qui roulent sur leurs pas en brûlans tourbillons;

Digitized by Google

Et ministres vengeurs des volontés célestes,
On voit par-tout des feux punir leurs feux incestes.
Là, se pressant en foule, appelant des secours,
Fuyant la mort sans cesse et la trouvant toujours,
Les enfans de Sodome, au feu qui les obsède,
Courent chercher dans l'onde un impuissant remède.
D'autres, de leurs habits couvrant leurs fronts hâlés,
Précipitent leurs pas vers les bois désolés.
Quel asile ! grand Dieu ! partout mugit l'orage :
L'arbre languit sans feuille et le bois sans ombrage.
L'orme crie et se fend. Du palmier chancelant,
Dans sa souche miné, tombe le tronc brûlant;
Et le cèdre, versant une pluie enflammée,
Disparaît au milieu d'un torrent de fumée.
Le Jourdain de frayeur a suspendu ses flots,
Et roulé vers son lit la masse de ses eaux.
Les sources, désertant les arides campagnes,
Se filtrent à travers les fentes des montagnes,
Et cet affreux désert n'a pour eau que des pleurs.
L'embrâsement étend ses feux dévastateurs.
Dans les champs d'alentour, les troupeaux pleins de rage,
Par leur vain désespoir augmentent le carnage.
Un sang brûlé jaillit de leurs larges naseaux;
Ils courent, et partout ils retrouvent leurs maux;
Ils courent; .... mais enfin atteints par le tonnerre,
Ils tombent, et leurs bonds font retentir la terre.
Les oiseaux éperdus, volant de toutes parts,
Ne peuvent supporter cet éther de brouillards,
Et leurs accens plaintifs frappent le vague espace.
De la terre, à grand bruit, la brûlante surface
Se déchire, se fend, et des volcans nouveaux
Ouvrent avec fracas leurs profonds arsenaux.
La terre au loin en tremble, et du centre d'un gouffre
Vomit en longs torrens le salpêtre et le soufre.
Tout retentit, tout gronde et tout chancèle. Hélas !
Infortunés pécheurs, où diriger vos pas,

Digitized by Google

Tandis que tout éclate, et brûle, et tremble et crie,
Et que partout la Mort exerce sa furie !
Il est, dans le pays, un réservoir fameux,
Qui reçoit du Jourdain les flots tumultueux,
Et qui porte, à travers cent voûtes souterraines,
Ses liquides trésors vers des rives lointaines.
A punir ces pervers ce gouffre est destiné.
Sous les sables brûlans le volcan déchaîné,
Du vaste réservoir fait bouillonner les ondes,
Qui sortent, en grondant, de leurs prisons profondes.
Un noir limon se mêle à l'humide élément,
Et poussé, repoussé, s'agite en mugissant.
Les murs sont renversés, et les villes chancèlent.
Les cendres des vallons que les vents amoncèlent,
Roulent en flots de feu leurs épais tourbillons.
La terre se divise en immenses sillons.
Où furent les vallons, s'élèvent des montagnes.
Où furent les vieux monts, s'étendent des campagnes.
Cavernes et rochers, faible et dernier recours
Qui restait aux mortels pour prolonger leurs jours,
Engloutissent soudain ces familles coupables.
A présent on entend les clameurs lamentables
Des pères, spectateurs des tourmens de leurs fils ;
Des frères se roulant sur leurs frères meurtris,
Et les mères tendant à leurs filles mourantes
Des bras trop affaiblis et des mains impuissantes ;
Tandis qu'au loin la terre, au milieu de leurs cris,
Abime et tour-à-tour rejette ces débris.
Mais enfin du Très-Haut éclate la vengeance;
Et de son bras d'airain sur la ruine immense,
Il entasse, en brisant les portes, les maisons,
Et des bois sur des bois, et des monts sur des monts,
Et des mortels épars confond les derniers restes
Avec les animaux dans ces ondes funestes,
Qui grondent, et roulant un limon sulfureux,
D'une vapeur fétide obscurcissent les cieux.

Digitized by Google

Alors, de toutes parts un marais immobile
Etend l'amas obscur de sa fange infertile ;
Une mer où bientôt périraient les poissons,
Et qui corrompt les airs de ses exhalaisons.
Sur ses bords croît un fruit à la pomme semblable,
D'un brillant coloris, d'une odeur détestable :
Image des plaisirs du coupable mortel ;
Des horreurs de ces lieux témoignage éternel.
Soudain à ce chaos Dieu parle..... Les orages
Dans les antres du Nord entassent les nuages ;
Le soleil reparaît avec sérénité,
Et rend à l'horizon sa première clarté.

J.-H. Kraane, (*de Leyde.*)

LES DÉDOMMAGEMENS DE LA PAUVRETÉ,

IMITATION DE CATULLE.

De quoi te plains-tu, pauvre Irus ?
Tu ne possède point de rente :
La recette des revenus
Est pour toi moins embarrassante.
Chez toi, nuls meubles superflus ;
Tu n'as ni valet, ni servante :
Dans ton ménage où rien ne tente,
A l'abri des vols, des abus,
Jamais nul soin ne te tourmente.
Tu n'as ni terre, ni maison :
Ah ! c'est une bonne raison
Pour ne craindre ni l'incendie,
Ni des saisons l'intempérie.
Menacé d'inanition,
Tu te morfonds dans ta cuisine :
On brave l'indigestion
Quand on redoute la famine.

Digitized by Google

Que te manque-t-il, après tout ?
Près d'une table bien servie,
Rondon, accablé de dégoût,
A ton appetit porte envie.
Si tu jouis peu de la vie,
Tu n'as point d'horreur de la mort.
Cesse donc d'accuser le sort !
Le tien n'est pas toujours le pire,
Quoiqu'il ne soit pas le meilleur :
On peut posséder un empire,
Sans être plus près du bonheur.
Il n'est nul mal aux yeux du sage,
Dont quelque bien ne dédommage.

KÉRIVALANT.

TRADUCTION LIBRE D'UN SONNET

DE FRANCO MANOEL (FILINTO ELISIO), auteur portugais,

Pour l'Anniversaire de la naissance de dona Anarda d'Arria.

L'Amour, des bords riants de l'antique Idalie,
D'où son sceptre s'étend sur cent peuples divers,
Dépêcha ce matin des pages aux yeux pers,
Les messagers allés de l'aimable Polie,
Et d'un ton de monarque, il leur tint ce discours :
« Je veux que l'Univers, heureux de son hommage,
» Révère désormais la reine des amours
» Dans celle dont les yeux sont les écueils du sage,
» Et que tous les autels fument en son honneur.
» Ministres redoutés de mon pouvoir suprême ;
» Fidèles Cupidons, appuis de ma grandeur,
» Enflammez les humains, embrasez le ciel même
» Du desir de goûter la douceur de ses fers ;
Que tout enfin s'anime à l'aspect de ses graces :

Digitized by Google

» Je ne puis être heureux qu'en voyant l'univers
» Tomber à ses genoux, ou voler sur ses traces. »

Aug. Rouliez, *ex-sous-principal au collége de la Marche, Université de Paris.*

ENIGME.

Il faut du feu pour nous forger.
Nous sommes mâles et femelles.
Nous avons des pieds sans bouger;
Pourtant nous courons les ruelles.

LOGOGRIPHE.

Je suis l'habit commun de tout ce qui respire,
Du berger, du prélat, des plus grands de l'empire;
Sans chef, je n'ai point de couleur,
Je n'ai pas non plus de saveur;
J'adoucis alors la brûlure,
Et suis le quart de la nature;
Ou je l'étois du moins jusqu'à ces derniers temps;
Car mon trône est brisé par messieurs les savans.

CHARADE.

A tout, un Harpagon préfère mon premier;
La coquette a grand soin de cacher mon dernier;
Et le marin sur-tout redoute mon entier.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *les Soupirs.*
Celui du Logogriphe est *Canapé*, où l'on trouve *Pan, Cana, Caen, cap, cane*, etc.
Celui de la Charade est *Ton-sure.*

Digitized by Google

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES DE D'ALEMBERT, *membre de toutes les Académies savantes de l'Europe* (1).

(IVe Extrait.)

Les véritables amis de la morale reprocheront toujours aux encyclopédistes d'avoir déshonoré les lettres par leur conduite, tort bien plus grave que d'attaquer les principes du goût avec des sophismes. On sait que ces écrivains voulaient vivre tranquilles, obtenir du crédit, des pensions, tout en travaillant à renverser le trône et l'autel, position fausse qui les mit dans la nécessité d'être inconséquens, hypocrites et menteurs. Ils ont trompé le gouvernement sous lequel ils vivaient en se donnant comme ses plus fermes appuis, tandis qu'ils le minaient sourdement; et pour concevoir l'imprévoyance des grands et des ministres de ce temps-là, peut-être ne doit-on pas oublier que le respect qu'imprimaient encore les sages écrivains du dix-septième siècle ne permettait pas de croire, avant l'expérience, que tant de littérateurs pussent employer aussi perfidement le talent qu'ils avaient reçu de la nature. Aujourd'hui que les événemens ont parlé, aujourd'hui que les correspondances imprimées ont dévoilé tous les secrets, la littérature reste sans autorité, et ceux qui la cultivent n'inspirent plus de con-

(1) Cet ouvrage, annoncé par souscription, et tiré à un petit nombre d'exemplaires, aura 15 vol. grand *in* 8°. Les quatre premiers volumes ont paru avec exactitude, chez Pelletier, à l'imprimerie de Boiste, rue Hautefeuille, n°. 21; Arthus Bertrand, libraire, quai des Augustins; le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois; et à Bordeaux, chez Melon et compagnie.

Digitized by Google

fiance. La honte des auteurs philosophes rejaillit également sur ceux qui les défendent et sur ceux qui les attaquent; le public ne croit à la bonne foi des uns ni des autres, et s'informe souvent avec ingénuité des projets cachés de ceux qui rappellent les grands principes de la morale, de la politique et du goût. Répondez que la vérité a assez de charmes pour qu'on embrasse sa cause sans autre desir que de la faire triompher, vous n'obtiendrez qu'un de ces sourires que la politesse enseigne à qui ne veut point disputer et craint de paraître dupe. Les philosophes ont été si hypocrites dans les écrits qu'ils signaient au milieu de leurs craintes, et si honteusement véridiques dans les écrits publiés ou avoués depuis leur triomphe, que l'idée de fausseté s'attache naturellement aujourd'hui à tous les ouvrages de raisonnement, et même au caractère de ceux qui les composent. Une pareille disposition est vraiment déshonorante pour la république des lettres, et je crois qu'il est permis de demander aux partisans du dix-huitième siècle si de semblables préventions existaient dans les beaux jours de l'Académie française ?

Sans doute, du temps de Boileau il y avait de misérables écrivains, de pitoyables logiciens, et le nombre n'en est pas diminué depuis ses satyres; mais nous séparons ici la cause des lettres de la cause de la morale, et nous cherchons dans les ouvrages du plus célèbre des critiques s'il a reproché à quelques auteurs de son siècle d'avoir le projet caché d'attaquer la religion, la morale, l'autorité, la gloire de la France; nous ne voyons rien de semblable. A cette époque, il ne s'agissait entre les littérateurs que de discussions purement littéraires; l'écrivain sans talent pouvait succomber, le caractère de l'homme restait entier; et

Digitized by Google

l'ascendant des lettres augmentait de ces querelles, parce que l'ordre public, la bonne foi, les mœurs n'y étaient jamais intéressés.

Jetez un coup d'œil sur les attaques et la défense des littérateurs du dix-huitième siècle, vous verrez au contraire que toutes les discussions vont toujours à déshonorer l'homme encore plus que l'écrivain; l'intérêt de la littérature n'y est jamais qu'un objet secondaire; c'est pour ou contre la philosophie que l'on s'arme, qu'on engage le combat; et, sous les bannières de cette philosophie qui, dit-on, signifie amour de la sagesse, on ne rencontre que des fous, des furieux, ou des hypocrites plus dangereux encore. Le mensonge public, le mensonge imprimé est présenté tantôt comme une ressource utile, tantôt comme une plaisanterie, toujours comme une preuve d'esprit; il ne vient pas dans la pensée de ces législateurs des peuples, de ces précepteurs des rois que le mensonge soit au-dessous de la dignité de l'homme. Voltaire désavoue la Pucelle pendant vingt ans; il écrit à ceux dont il brigue l'estime qu'il se croiroit méprisable s'il avoit composé un ouvrage aussi immoral; et, dans sa vieillesse, il se fait du même ouvrage un titre de gloire; il inonde l'Europe de libelles infâmes publiés sous vingt noms différens. D'Alembert prend lui-même toutes les précautions possibles pour prouver, après sa mort, que sa vie entière a été celle d'un fourbe. J. J. Rousseau révèle avec orgueil ses abjurations, ses vols, et l'abandon qu'il fit de ses enfans. Fréret voit sa réputation chargée de tous les livres impies dont rougissent les premiers ceux qui les composent; et l'idée de déshonorer la tombe d'un savant n'effraie pas plus les encyclopédistes que le projet d'avilir les hommes respectables qui blâment leur imprudence. La littérature fait entrer dans son

Digitized by Google

domaine les grands intérêts de la politique; les vieux principes de la société, toutes les vérités consacrées par l'expérience sont aussitôt remises en discussion; les partis grossissent; les querelles des écrivains ont toute la subtilité des discussions théologiques, et bientôt toute la chaleur des guerres civiles; et, ce qui est plus extraordinaire, elles en ont le résultat. Tel est le tableau des lettres pendant le règne de la philosophie. Faut-il s'étonner s'il ne séduit pas les amis de l'ordre, et s'ils traitent avec sévérité des auteurs qui ont appris à redouter le talent par le coupable usage qu'ils en ont fait? L'école du dix-huitième siècle, par ses principes littéraires, est moins loin encore de l'école de Boileau, que par ses principes moraux et politiques; et ceux qui veulent concilier deux systèmes aussi contradictoires prouvent qu'ils ne sentent ni toute la vérité du premier, ni toute la fausseté du second.

« Nos malheurs sont réparés, disent quelques » hommes faibles ou imprudens; la religion a re- » trouvé ses temples, l'autorité sa place; pour- » quoi rappeler le passé? » Pourquoi? la réponse est simple. Nous voit-on remuer la poussière des bibliothèques pour y déterrer les écrivains dont nous parlons? faisons-nous réimprimer les opinions de Mirabeau, les Mémoires de Bailly, les Œuvres Philosophiques d'Helvétius, du baron d'Holback, de Diderot, de d'Alembert? Opposons-nous sur les quais le Contrat Social à la Constitution monarchique de l'empire français? Est-ce nous qui, sous un gouvernement restaurateur, éveillons la curiosité des jeunes gens, qui les excitons à louer de confiance, à lire, à admirer des ouvrages dans lesquels les distinctions sociales sont présentées comme de misérables futilités, la destruction comme l'œuvre du génie, l'autorité comme une tyrannie,

Digitized by Google

Dieu comme un problême, et l'expérience comme le radotage des siècles ? Faisons-nous gémir les presses pour multiplier ces livres où les passions sont si bien justifiées que les mœurs même de ceux qui n'ont point de passions en sont corrompues? Nous n'allons pas seulement au-devant de ces éditions; on nous les adresse ornées d'éloges : on desire donc que nous en parlions ? Alors pourquoi tant de plaintes ? Ne sait-on pas d'avance que nous sommes d'une école où le mensonge est encore regardé comme déshonorant ? En effet, sans l'espoir de rappeler quelques vérités utiles, et qui se propagent malgré la frivolité du siècle, nous n'aurions certainement pas le courage de lire quinze volumes de morceaux détachés, tout remplis de la philosophie et de la littérature de M. d'Alembert.

Sa philosophie a quelque chose de sombre ; l'esprit précurseur des révolutions s'y fait sentir ; sa littérature est trop extraordinaire pour soutenir long-temps l'attention. Par exemple, il reproche à Bossuet d'avoir plus songé à étonner son siècle qu'à intéresser les générations à venir. Le reproche est nouveau, et ferait croire qu'un ministre de l'Evangile qui, de son vivant, a mérité d'être compté parmi les pères de l'Eglise, n'aurait dû penser qu'à se faire une réputation littéraire (1). Bossuet étonne notre génération plus encore qu'il n'a étonné son siècle, il étonnera de même les générations à venir, positivement parce que ses immortels ouvrages sont sortis de sa position, ont fait partie de ses devoirs; et cela seul suffirait pour

(1) C'est comme si l'on exigeait d'un général qu'il ne pensât qu'à la gloire en donnant l'ordre d'une bataille : il pense à vaincre, à venger, à sauver son pays ; la gloire vient après ; elle est une conséquence de sa conduite ; elle n'en est pas la règle : telle est aussi la position d'un véritable orateur chrétien.

Digitized by Google

le mettre au-dessus de Fénélon qui a trop travaillé comme littérateur. M. d'Alembert est absolument d'un avis opposé, tant il est dans ses principes de mettre les combinaisons de l'esprit au-dessus des des grands mouvemens de l'ame. Voici comment il juge ces deux écrivains religieux.

« Ne pourrait-on pas ajouter, si l'on osait com-
» parer ensemble deux poètes et deux évêques,
» que Fénélon fut à quelques égards, par rapport
» à Bossuet, ce que Quinault fut par rapport à
» Boileau? Le redoutable théologien et le sévère
» critique seraient peut-être étonnés de voir notre
» siècle placer avec eux sur la même ligne le *phi-*
» *losophe sensible*, et le charmant poète lyrique
» qu'ils ont écrasé de leur vivant. » Ah! sans doute Bossuet et Boileau seraient fort étonnés d'entendre faire de pareilles comparaisons dans le sein de l'Académie française, et Fénélon ne serait pas moins surpris de s'y voir nommé le philosophe sensible; les deux evêques se regarderaient avec stupéfaction en apprenant qu'il y eut entre eux rivalité littéraire, et en trouvant les opinions religieuses qu'ils professaient mises sur la même ligne que des vers d'opéra. Mais tous les grands hommes du dix-septième siècle étaient destinés à avoir un motif personnel d'étonnement dans le siècle suivant; et l'on peut juger de la surprise de Racine s'il eût entendu dire de lui, toujours dans le sein de l'Académie française: « L'exactitude et l'élégance con-
» tinue de ce *grand poète* deviennent à la longue
» un peu fatigantes par l'uniformité; il a, selon
» l'expression d'un homme de beaucoup d'esprit,
» la monotonie de la perfection. »

Il me semble que Racine, avec la simplicité qui le distinguait lorsqu'il se bornait à raisonner, aurait répondu à M. d'Alembert: « Quand on préside
» l'académie, il ne faudrait pas ignorer la valeur

Digitized by Google

» des mots de la langue française. Vous m'accordez » l'exactitude et l'élégance qui sont les qualités d'un » bon *versificateur*, et vous m'appelez un grand » *poète*; vous dites que je suis un grand poète, et » vous me reprochez la monotonie de la perfec- » tion. Entendez-vous, expliquez-vous. Si je suis » un grand poète et que j'aie les qualités d'un bon » versificateur, il est impossible que je sois mono- » tone: comme versificateur élégant et correct, je » tiens toujours l'oreille attentive; comme poète, » j'agite le lecteur par des images et des sentimens. » On pourrait dire, à la rigueur, d'un homme qui » n'aurait ni défauts, ni faiblesses, qu'il a la mo- » notonie de la perfection; mais la perfection dans » un poète dramatique est incompatible avec la » monotonie, puisqu'il n'y a de vraie poésie » dans le genre auquel je me suis consacré que » celle qui rend avec vérité des passions aussi va- » riées dans leur but que dans leurs expressions. » Comment donc, moi, que la postérité a appelé » le poète du cœur, c'est-à-dire de ce qu'il y a de » plus agité dans le monde, ai-je pu être parfait » et monotone? Vous avez confondu le versifica- » teur et le poète, ce qui ne doit pas étonner de la » part d'un homme qui, dans l'ordre de nos fa- » cultés, a placé la raison avant l'imagination, et » qui, dans la classification de nos connaissances, » a mis la dynamique au-dessus de la tragédie; » mais j'ai peine à concevoir que l'académie fran- » çaise vous écoute et vous applaudisse. De mon » temps l'abbé d'Olivet, qui n'était qu'un » grammairien, mais qui raisonnait mieux que » tous les géomètres, vous aurait appris que la per- » fection dans la peinture des passions est le con- » traire de la monotonie; comme il avait imprimé, » pour votre instruction, que l'imagination précède » toujours la raison. Il en avait donné pour preuve

Digitized by Google

» que la mythologie des Grecs, que nous trouvons
» si ingénieuse, n'est pas l'ouvrage des poètes,
» mais d'hommes à peine civilisés qui, dans leur
» ignorance, sont disposés à donner une ame à
» tout ce qui remue dans la nature, et à mettre
» au nombre des divinités les astres dont ils ne
» peuvent comprendre l'action; ce qui est bien
» loin de la faculté d'abstraire par laquelle vous
» commencez la nomenclature des connoissances
» humaines. Il est vrai que de mon temps on ne
» regardait pas l'esprit comme une puissance mo-
» rale, et que quand on n'avait pas de génie, on
» se contentait de faire preuve de bon sens. Tout
» est changé apparemment. Je ne sais si je dois
» en féliciter votre siècle, mais, à coup sûr, il ne
» ressemble pas au nôtre. »

Il est en effet bien digne de remarque que toutes les hérésies littéraires de M. d'Alembert aient été débitées dans l'académie, au bruit des applaudissemens des prétendus amateurs de la littérature. Ses réflexions sur la poésie, à la honte des beaux-esprits français pensionnés, n'ont été attaquées que par le roi de Prusse. Ce prince sentit que le géomètre en voulait à la poésie en général; il se laissa entraîner contre sa propre opinion par l'autorité de M. de Voltaire, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, approuvait volontiers les discours dans lesquels on l'accablait d'éloges, en lui sacrifiant Racine et Boileau; précaution que n'oubliait jamais M. d'Alembert. Aussi, en faisant imprimer ses diatribes contre la poésie, il eut soin de mettre dans un avertissement d'une insolence extrême: « Si Voltaire n'est pas de mon avis, j'ai tort. » C'était placer l'hermite de Ferney dans une cruelle alternative: en blâmant les opinions littéraires de son panégyriste, il s'exposait à diminuer la valeur des louanges que celui-ci lui prodiguait; il garda le silence

Digitized by Google

silence; et le savant put s'applaudir de l'adresse avec laquelle il tournait contre les lettres la vanité du premier poète de son siècle. Mais si les académiciens et les Précieuses de la philosophie applaudirent à des opinions révoltantes par leur nouveauté, dangereuses par leurs conséquences; si l'approbation tacite de M. de Voltaire trompa Frédéric, l'opinion publique ne fut pas aussi complaisante, et l'on vit l'orateur de l'Académie française réduit à se justifier de sa haine contre la littérature; position vraiment singulière. Il composa un dialogue entre la Poésie et la Philosophie, dialogue dans lequel la Philosophie parle toujours, et ne parvient à se réconcilier avec la Poésie qu'en affirmant « que » Quinault est non-seulement le plus *naturel* et le » plus *tendre* de nos poètes, mais encore le plus » *pur* et le plus *correct* de tous; » ce qui met naturellement Quinault au-dessus de Racine, et donne un terrible démenti à Boileau : c'était un parti pris à cette époque. Si jamais la Poésie personnifiée a été stupide, c'est lorsque M. d'Alembert s'est chargé de la faire raisonner en prose ; elle pousse la bêtise jusqu'à consulter la Philosophie pour savoir ce que c'est que la poésie, comme si une femme brillante de jeunesse et d'attraits s'adressait à une vieille femme, sa rivale, pour connaître en quoi consistent les graces, l'enjouement et la sensibilité. En vérité, il n'y a qu'un géomètre qui ne soit pas obligé de sentir tout ce qu'une pareille supposition renferme d'absurde.

M. d'Alembert n'a jamais tiré de sa tête que les conceptions du fameux discours sur l'Encyclopédie, et nous avons vu qu'il n'est pas heureux en découvertes; mais il a fait beaucoup d'Eloges et de Réflexions qu'il communiquait à l'Académie française, dans les séances publiques. Comme on

BIBL. UNIV.
Digitized by Google

n'avait jusqu'alors rien entendu d'aussi extraordinaire, et qu'à Paris toutes les nouveautés ont un instant de vogue, il fut à la mode d'aller l'applaudir: il abusa de la complaisance du public, et bientôt l'engouement se changea en dégoût. C'est la seule manière d'expliquer pourquoi ses réflexions sur l'Histoire ont eu du succès, et pourquoi son Apologie de l'Etude a été sifflée: à la lecture, c'est le même style, les mêmes idées, les mêmes paradoxes. Par exemple, il met Tacite au-dessus de tous les historiens, et dit que « l'histoire écrite par » cet auteur, *après tout*, perdrait *peu*, quand on » ne voudrait la regarder que comme le premier » et le plus vrai des romans philosophiques. » Une histoire qui, après tout, perdrait peu à n'être regardée que comme un roman vrai et philosophique, me paraît une chose inexplicable; et j'ai peine à concevoir à quel titre celui qui l'aurait composée pourrait cependant être mis au-dessus de tous les historiens. C'est dans le même discours qu'on trouve une phrase dont jusqu'ici personne n'a pu deviner le sens: « La nature est bonne à » imiter, mais non pas jusqu'à l'ennui. » L'auteur de Delphine a pris dans l'Apologie de l'Etude une autre phrase qui n'est pas moins bizarre: « Il » ne me reste plus qu'à être, *pour ainsi dire*, spec- » tateur de mon existence sans y prendre part, à » voir, *si je puis m'exprimer de la sorte*, mes » tristes jours s'écouler devant moi comme si c'était » les jours d'un autre. » Etre spectateur de son existence sans y prendre part, et voir ses jours s'écouler devant soi comme si c'était les jours d'un autre, c'est le sublime de la philosophie. Quel dommage que M. d'Alembert ait gâté une pensée aussi neuve par les *pour ainsi dire*, et les *exprimer de la sorte* dont il arrondit toutes ses phrases! Il ne dit jamais rien que pour ainsi dire, et ne s'ex-

Digitized by Google

prime jamais d'une façon sans demander préalablement s'il peut s'exprimer de la sorte, ce qui donne à son style une pesanteur dont on n'avait pas eu l'idée jusqu'à lui. C'est pourtant cet écrivain froid, lourd, emphatique qui a répété mille fois que Racine ne savait pas écrire en prose.

Sur quinze volumes promis au public, quatre sont achevés, et l'ouvrage paraît déjà bien long; tant il est vrai que le peu de goût des éditeurs nuit plus à la réputation des écrivains auxquels ils s'attachent, que les observations de la critique. Pour moi, je renonce à M. d'Alembert jusqu'au moment où sera publiée son histoire des Jésuites. En attendant, je conseille à M. Bastien d'être plus sévère sur le choix des morceaux dont il veut composer sa collection. Comment ne sent-il pas qu'il trompe ses souscripteurs en leur donnant, en 1805 et depuis l'introduction de la vaccine, cent pages de réflexions faites en 1760 sur l'inoculation? Quel intérêt ces réflexions peuvent-elles avoir aujourd'hui que nous sommes si loin du temps « où » peu s'en est fallu que cette querelle n'ait abouti, » entre les docteurs, à des suites sanglantes qui » auraient obligé la *médecine* d'appeler la *chirurgie* » à son secours? » Une querelle qui aboutit à des suites est certainement une fort jolie chose, et la médecine ensanglantée qui appelle la chirurgie à son secours présente sans doute un tableau charmant; mais de tout ce que M. d'Alembert a écrit sur l'inoculation, il fallait ne conserver que cela, afin que les amateurs des bonnes plaisanteries philosophiques pussent répéter avec les graves personnages de la Fausse Agnès: « Toujours de l'esprit, » M. Desmazures. »

FIÉVÉE.

BIBL. UNIV. GENT

Digitized by Google

Le Conservateur, ou *les Fondemens de la Morale publique*, comparés avec les systêmes de la philosophie moderne, et considérés dans leurs rapports nécessaires avec l'existence et le bonheur des peuples. Publié par *J.-B.-A. Mennesson.* Trois vol. *in*-12. Prix : 4 f. 50 c., et 6 f. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Capelle* et *Renand*, libraires, rue J.-J. Rousseau ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

M. Mennesson avait pour ami le citoyen Baudin, député du département des Ardennes au Conseil des Anciens. Le citoyen Baudin était calme au milieu des orages révolutionnaires, M. Mennesson ne l'était pas. M. Mennesson demande au citoyen Baudin le motif de sa tranquillité, et celui-ci lui répond qu'il croit à la religion de ses pères. M. Mennesson, qui cherchait la vérité de bonne foi, prie son ami de lui donner les raisons de sa croyance, et son ami lui remet un manuscrit de sa main ; M. Mennesson lit, croit et se calme. C'est ce manuscrit qu'il publie aujourd'hui avec une rédaction nouvelle : le but de cet ouvrage est de prouver qu'il y a un Dieu, que l'ame est immortelle, qu'il y a des peines et des récompenses après cette vie, et qu'il faut une religion ; il est divisé en cinq discours.

Le premier développe les conséquences de *l'athéisme populaire*, expression moderne que je prie le lecteur de remarquer.

Le second traite de la raison humaine et des lois de l'univers, preuves d'une intelligence suprême ;

Le troisième, du culte rendu au principe créateur, *première des lois naturelles* ;

Le quatrième, de l'action de la Providence sur tous les êtres, fondement de nos espérances ;

Digitized by Google

Et le cinquième, de la spiritualité et de l'immortalité de l'ame ; conséquence nécessaire de l'existence de Dieu.

Ces discours, outre l'importance du sujet qui les recommande, sont enrichis des plus beaux passages des grands hommes qui ont traité la même matière, des Newton, des Leibnitz, des Pascal, des Bossuet, des Fénélon et d'une foule d'autres génies bienfaisans. Leur doctrine y est mise en parallèle avec celle des Voltaire, des Diderot, des Helvétius, des Lamethrie et de leurs disciples. Cette comparaison n'est pas flatteuse pour ces derniers. « Faisons pour la vérité, s'écrie le législateur Baudin, » ce que d'autres ont fait pour l'erreur et pour le men- » songe ; faisons pour la religion et pour la patrie, pour » la morale et pour les lois, ce que d'autres ont fait pour » l'athéisme et pour le crime, pour la licence et pour tous » les vices ; vivons armés pour la défense de la vertu, » au milieu des sophistes armés pour le triomphe de l'a- » narchie. »

M. Mennesson rapporte que le citoyen Baudin est mort de joie lorsqu'il a pu entrevoir le retour de l'ordre, quelque temps avant le 18 brumaire. C'est une forte preuve de la sincérité de ses intentions et de la pureté de ses sentimens ; son ouvrage en reçoit un nouveau prix, parce que cette mort extraordinaire ne peut être que l'effet d'une prévision consolante de ce qui s'est passé et de ce qui est encore dans le sein de l'avenir. L'opinion religieuse a tellement changé depuis cette époque au surplus, que l'ouvrage même du citoyen Baudin a perdu à quelques égards le mérite de la convenance.

Il y a dans ce monde bien des sots, bien des fous et bien des méchans ; mais on peut assurer qu'il n'y a pas un seul homme intimement persuadé de la non-existence de Dieu et du néant de son ame. L'athéisme n'est donc qu'une feinte crédulité qui ne peut avoir rien de réel ; c'est une imposture grossière qui ne peut surprendre que des esprits faibles. « J'aurais une extrême curiosité, dit

GENT

Digitized by Google

» la Bruyère, de voir celui qui serait persuadé que Dieu » n'est point; il me dirait du moins la raison invincible » qui a su le convaincre. » Mon étonnement est qu'il se trouve des personnes de bon sens qui veulent bien accorder quelqu'esprit et quelque jugement à celui qui nie le principe de toutes choses; mais ma surprise cesse lorsque je considère qu'un athée n'est qu'un menteur.

L'idée de combattre l'*athéisme populaire*, ne peut plus appartenir au temps présent. La nation a fait trop de progrès dans le retour aux idées saines, pour qu'on puisse l'accuser d'athéisme. L'*irréligion* même n'est pas aujourd'hui le vice dominant de cette nation généreuse; la puissance de son opinion a su au contraire dompter l'*athéisme philosophique* et le réduire à feindre d'embrasser sa croyance. Nous pouvons donc espérer qu'elle achèvera son ouvrage, et que tous ceux qui par leur rang ou par leurs talens sont appelés à donner l'exemple, trouveront enfin qu'il est plus commode et moins dangereux de soumettre leur raison, que de se tenir continuellement dans le honteux abaissement de la dissimulation. Cet état équivoque laisse d'ailleurs aux gens de bien qui l'observent, un fonds de défiance considérable qu'il serait important de faire cesser; mais il n'y a peut-être pas de tâche plus difficile à remplir, parce que dompter son orgueil, étouffer son ambition et modérer son avarice, ne sont pas les vertus du siècle. Il ne faut cependant désespérer de rien, il s'est fait plus d'un miracle plus étonnant encore que celui par lequel toutes ces passions se calmeraient un peu, et je crois que c'est à l'obtenir que les bons esprits doivent travailler.

On se tromperait infiniment si l'on imaginait que ceux qui se disaient athées il y a dix ans, avaient d'autre but que de se faire remarquer et de s'élever à la fortune en rampant. Le zèle de ces apôtres n'a jamais été jusqu'à mourir pour la défense de leur doctrine. Le motif qui les guidait autrefois les conduit encore aujourd'hui; ils ne sont pas plus athées ni plus chrétiens qu'ils ne l'ont jamais

Digitized by Google

été. Flatter les puissans, rechercher leur faveur, se pousser dans le monde par tous les moyens ; voilà tour-à-tour leur philosophie et leur religion. Ce sont des hommes que l'intérêt du moment presse plus que toute autre chose, et qui trouvent beau, comme dit Pascal, de risquer une éternité contre quelques années de jouissances.

Cette espèce d'hommes est la plus dangereuse qui puisse se rencontrer dans un état, comme nous en avons fait la triste expérience, et leur doctrine est la plus funeste qu'il soit possible de répandre dans le monde, puisqu'elle y est le levain perpétuel de toutes les révolutions. Cependant une chose pourrait rassurer si de pareils hommes parvenaient à leurs fins ; c'est qu'ayant une connaissance parfaite des moyens dont ils se seraient servis pour y arriver, et devant redouter l'emploi qui pourrait en être fait contre eux-mêmes par d'autres, ils devraient, s'il leur restait encore quelqu'ombre de raison, les proscrire avec la dernière sévérité.

Il est honteux pour le genre humain de remettre sans cesse en question l'existence de Dieu, et il est ridicule d'argumenter gravement contre des fripons qui mentent à leur conscience. L'athéisme qui s'est montré à front découvert dans les jours de licence, se revêtira aujourd'hui d'un caractère religieux si ses intérêts le commandent ; mais cela même est un changement considérable dans les mœurs. Si l'hypocrisie est utile aux ambitieux, ils en concluront sans doute que la vérité ne les aurait pas moins bien servis, et ils se rendront à cette considération. S'ils ne peuvent tromper qui que ce soit avec un tel moyen, il faudra bien qu'ils en choisissent un autre, et alors ils deviendront religieux de bonne foi. Un homme de cœur se lasse bientôt du rôle abject d'un hypocrite ; celui-ci l'abandonnera promptement, et la raison et la force de l'exemple public ramèneront tous ceux que l'intérêt seul avait séduits.

Quoique le travail de M. Mennesson ne soit pas préci-

Digitized by Google

sément approprié au besoin du moment, nous ne doutons pas qu'il ne puisse être d'une grande utilité à ceux qui voudront s'éclairer sur les matières qui en font le sujet; ils y trouveront une suite de raisonnemens qui les conduiront à la soumission la plus parfaite. Ce n'est cependant pas un traité régulier qu'on leur présente; mais ce sont les matériaux précieux avec lesquels il serait facile d'en composer un. « Vous n'y trouverez point, dit le législa-
» teur Baudin, de ces paradoxes brillans qui éblouissent
» sans éclairer, et que le vulgaire admire d'autant plus
» qu'il les comprend moins. Vous ne trouverez point de
» ces maximes hardies qui étonnent les ames faibles, et
» qui excitent l'enthousiasme des esprits légers.... Je n'ai
» aspiré qu'au seul mérite d'être entendu, et, persuadé
» qu'un homme qui travaille pour le bien de ses sembla-
» bles, ne doit avoir que l'ambition de les instruire, j'ai
» tâché de me dépouiller de toute espèce d'amour-propre,
» pour ne faire triompher que les principes. »

M. Mennesson ajoute que l'ouvrage de cet écrivain *a subi plusieurs changemens considérables, les uns sous les yeux de l'auteur, les autres depuis son décès.* Il nous est impossible de juger du mérite de ces changemens, puisque nous n'avons pas l'original sous les yeux; mais M. Mennesson n'a pu sans doute qu'ajouter à sa perfection, puisqu'il en a reçu le premier l'influence salutaire, et qu'il lui doit son heureux retour aux bons principes. Nous doutons cependant que le citoyen Baudin eût approuvé qu'*on demandât grace pour ses réflexions en faveur de ses motifs.* A qui M. Mennesson demande-t-il cette grace? Est-ce aux honnêtes gens qui ne peuvent s'en choquer? Est-ce à ceux qui pourraient s'en faire l'application? Cela est fort inutile; s'ils se corrigent, ils n'en éprouveront aucune mortification; s'ils ne se corrigent pas, ils ne sauront jamais ce que c'est que pardonner. Il faut avoir le courage d'enseigner la vérité sans demander grace. Ce rôle ne convient qu'à ceux qui propagent le mensonge. Je

Digitized by Google

ne sais pas, d'un autre côté, à qui je dois adresser une remarque que j'ai faite dans le cours de l'ouvrage. Les citations ont été prises trop fréquemment chez des autorités suspectes, telles que les philosophes païens qu'il est aisé de surprendre en contradiction, et qui trop souvent n'ont que des idées fausses du premier principe d'où découle toute la morale. Cette source expose à des méprises et à des locations qui deviennent inintelligibles pour un lecteur attentif et sérieux. Par exemple, on entendra facilement cette phrase. « C'est la communication avec Dieu qui » fait toute la gloire de l'homme et qui le porte au pre- » mier rang des êtres. » Mais lorsqu'on lit ensuite : « *La* » *nature* n'a élevé le front de l'homme vers le ciel que » pour lui apprendre que c'est là qu'il doit chercher de » quoi nourrir son esprit et son cœur, » on ne l'entend plus, et on se demande ce que c'est que *cette nature* qui a élevé le front de l'homme ? De même lorsque je lis en tête du troisième discours, « Culte rendu au principe » créateur, *première des lois naturelles*, » il m'est impossible de ne pas sentir le danger de cette distinction non-éclaircie entre les lois naturelles et celles qui ne le sont pas. Plus loin, lorsque M. Mennesson traduit Sénèque et qu'il me fait lire ce qui suit : « La nature pour le dé- » dommager (l'homme) lui a donné deux choses ..... la » raison et la sociabilité..... »; je ne le conçoit plus du tout. Encore une fois, ce n'est point la nature qui a fait l'homme, ce n'est pas elle qui lui a donné la raison, ce n'est pas elle qui a fait les lois ; la nature n'a ni bras, ni mains, ni intelligence ; elle n'a rien créé et n'a jamais rien écrit. Il n'y a dans cet univers que des ouvrages de Dieu, il n'y a que des lois divines et des lois humaines ; les premières pour captiver le cœur, les autres pour arrêter la main. La nature n'est que l'ordre établi par Dieu même dans l'univers. L'ordre est l'ensemble des rapports qu'il a mis entre tous les êtres, et l'expression de ces rapports est ce qu'on appelle loi. Combien donc est-il absurde

Digitized by Google

de donner de la réflexion et de la puissance à ces lois, à ces rapports, à cet ordre qui constituent la nature ! J'aimerais autant qu'on me dît que ce sont les roues d'une pendule qui ont fait le grand ressort, et qui ont établi les lois de son mouvement. G.

Pensées et Réflexions sur divers sujets.

« Il n'y a qu'un Dieu, il faut l'aimer, le servir, et » travailler à lui ressembler, par la sainteté et par la jus- » tice; ce Dieu récompense l'humilité et punit l'orgueil. »

« L'ame n'est que ténèbres, si Dieu ne l'éclaire. »

« Il vaut mieux mourir que pécher. Il faut toujours apprendre à mourir; et cependant souffrir la vie, pour obéir à Dieu. »

« Le Verbe a arrangé et rendu visible cet univers. »

« L'ame est immortelle; les morts ressusciteront; il y aura un dernier jugement des bons et des méchans, où l'on ne paraîtra accompagné que de ses seules vertus, ou de ses vices seuls, qui seront le principe du bonheur ou du malheur éternel. »

Est-ce une page de l'Evangile que nous venons de copier? Ou de quel prophète, de quel S. Père est-elle extraite? Ces belles, je dirais ces saintes maximes, sont celles du fils d'Ariston, du disciple de Pythagore, d'Héraclite et de Socrate.

On sait que Platon avait connaissance des livres de Moïse et de ceux des prophètes. Pythagore avait rapporté d'Egypte en Grèce les traditions judaïques. Il les communiqua à Socrate, qui les transmit à Platon, et ce dernier alla achever de s'instruire sur les lieux.

Or, admirons ici les desseins de Dieu, marqués si admirablement dans la doctrine enseignée par un Païen.

Digitized by Google

« Platon, suivant la remarque du savant et judicieux » Dacier, commença à écrire immédiatement après les » trois derniers prophètes qu'il y eut en Israël. »

Ainsi, Dieu fidèle à sa parole annoncée par les prophètes, suscite des philosophes pour ramener les Gentils; et les portiques à l'Académie, s'étonnent de la nouveauté de la doctrine évangélique. Que dirai-je de plus ! ce même chef des académiciens, trois siècles avant Jésus-Christ, devine, en quelque sorte, sa venue et sa mort, lorsque dans le deuxième livre de sa République il fait voir « que si » un homme souverainement juste venait sur la terre, il » trouverait tant d'opposition dans le monde, qu'il serait » *mis en prison*, *baffoué*, *fouetté*, et enfin *crucifié* par » ceux qui, étant pleins d'injustice, passeraient cependant pour justes. »

La Passion du Fils-de-l'Homme est si expressément annoncée dans cet endroit, que quelques-uns ont voulu faire une prophétie de ce passage de Platon, y trouvant encore plus de conformité avec Jésus-Christ qu'avec la mort de Socrate. Aussi Numénius appelle-t-il ce philosophe, *le Moïse athénien. Stupete, gentes !*

Certaines gens crient aujourd'hui : « Il faut une religion. » Ce ne pas *une* religion qu'il faut, c'est *la* religion. Nous croirons à la religion, et nous nous rirons d'une religion.

Ces gens-là traitent la religion comme un bâtard légitimé *sur enquête testimoniale*, pour lui conférer la pourpre.

L'histoire de Ruth a un attrait merveilleux. C'est pur, c'est frais comme une matinée de printemps. Qui n'aime cette bonne Ruth *s'attachant à sa belle-mère sans la vou-*

Digitized by Google

loir quitter, et lui disant : « Votre peuple sera mon peu-
» ple, et votre Dieu sera mon Dieu. La terre où vous
» mourrez me verra mourir, et où vous serez ensevelie,
» je serai ensevelie. »

Que ce retour de Noëmi en Bethléem est touchant ! Elle était partie avec son mari Elimelech et ses enfans pour le pays des Moabites : elle revient parmi les siens, veuve et privée d'enfans, accompagnée de la seule Ruth sa belle-fille ; et les femmes disaient en la voyant : « Voilà cette
» Noëmi ! » Noëmi leur dit : « Ne m'appellez plus Noëmi
» (belle) ; mais appellez-moi Mara (amère), parce que
» le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume. Je suis
» sortie d'ici *pleine*, et le Seigneur m'y ramène *vide*.
» Pourquoi donc m'appellez-vous Noëmi, puisque le Sei-
» gneur m'a humiliée, et que le Tout-Puissant m'a com-
» blée d'afflictions ? ».

C'est ainsi que Noëmi étant retournée de la terre étrangère où elle avait demeuré avec Ruth, Moabite, sa belle-fille, revint à Bethléem lorsqu'on commençait à couper les orges ; et cette attention délicate de Booz qui donne cet ordre à ses moissonneurs : « Vous jeterez exprès des
» épis de vos javelles, et en laisserez sur le champ, afin
» qu'elle n'ait point de honte de les cueillir, et qu'*on ne*
» *lui parle jamais de ce qu'elle aura ramassé.* »

Cette histoire simple et touchante plaira éternellement ; car elle attache par l'expression naïve de la nature et des mœurs. Comme lorsque le parent de Booz ôte son soulier en témoignage de la cession de son droit de parenté ; comme lorsque Noëmi recommande à sa belle-fille de *se parfumer d'huile de senteur*, et que celle-ci va *soulever le coin de la couverture de son parent du côté des pieds, et se couche là sans mot dire.*

On sent que cela a été écrit dans la virginité du monde,

Digitized by Google

si j'ose m'exprimer ainsi. On sent que cette simplicité est encore plus antique que celle des poëmes d'Homère.

Nous nous travaillons pour plaire dans nos peintures modernes, et nous ennuyons avec nos paroles pompeuses. Celui qui écrivit l'histoire de Ruth, ne songeait pas à plaire, et c'est pour cela qu'il plaira toujours. Nos compositions ressemblent à des femmes coquettes et apprêtées: celle-ci ressemble à une belle vierge qui nous enchante, sans savoir seulement qu'elle est belle.

D'où vient sommes-nous donc paresseux d'admirer les beautés répandues avec profusion dans la Bible, et en général dans tous les livres saints? C'est dégoût de ce qu'il nous est ordonné d'aimer. Je parie que si l'on défendait les prophéties d'Isaïe, on les lirait avec un attrait merveilleux; et en vérité ce sublime écrivain se peut bien passer de l'attrait de la défense. La Bible, le chef-d'œuvre d'antiquité au-dessus de ce que la Grèce et Rome nous ont laissé de plus parfait, la Bible n'est plus guère lue que par les enfans. C'est une belle et chaste épouse qu'il nous est ordonné d'aimer, et que nous négligeons pour des courtisanes, par une préférence adultère.

CORIOLIS.

Histoire d'un Homme timide, racontée par lui-même. Traduite de l'anglais, de *Varlety*, recueil d'Essais.

Je vis sous l'influence d'une malheureuse planète, qui finira par m'exclure entièrement de la société, où j'ai cependant l'ambition de figurer. Quand vous aurez une idée de mon origine et de ma situation actuelle, vous serez à même de juger des traverses que j'éprouve. Mon père était fermier d'un petit domaine, et n'avait d'autres connaissances que celles qu'il avait puisées dans une école de charité. A la mort de ma mère, il résolut de donner à son fils unique l'éducation qu'il croyait propre à son bonheur, c'est-à-dire, de l'instruction. Je fus envoyé

Digitized by Google

chez un grammairien du pays, d'où je parvins à l'Université avec l'intention d'y recevoir les ordres sacrés. Là, naturellement honteux et timide, avec les secours modiques que je recevais de mon père, je ne pus vaincre cette fatale maladresse qui cause tout mon malheur, et qui, je le prévois, ne me quittera jamais. Il faut que vous sachiez que je suis d'une taille mince et haute, d'un extérieur agréable, et que j'ai la chevelure un peu blonde; mais la honte s'empare de moi avec tant de facilité, qu'au moindre propos le sang s'élance à mes joues, et que je ressemble tout-à-coup à une rose épanouie. La conscience de cette maudite faiblesse m'éloigna de la société. Le séjour du collége eut seul des attraits pour moi, sur-tout quand je fis réflexion que les mœurs rustiques de la famille de mon père n'étaient rien moins que propres à former les miennes. Je me déterminai donc à passer ma vie à l'Université, où je me proposais de faire des élèves, lorsque deux événemens inattendus, la mort de mon père et le retour d'un de mes oncles des grandes Indes me mirent dans une position absolument nouvelle.

Cet oncle, dont mon père avait rarement parlé, que l'on croyait mort depuis long-temps, revint en Angleterre une semaine trop tard pour fermer les yeux de son frère. J'ai honte de convenir de ce qu'ont avoué tous ceux dont l'éducation a été supérieure à celle de leurs parens, c'est qu'il m'est souvent arrivé de rougir d'être le fils d'un père qui n'avait rien de remarquable que son ignorance et un langage grossier. Aussi lorsqu'il mourut, je ne pus être inconsolable de perdre avec lui tant de motifs de confusion. Mon oncle n'éprouva qu'une très-légère affliction; car, depuis trente ans, il vivait loin de son frère, et ce fut dans cet intervalle qu'il acquit une fortune dont les produits semblaient lui assurer des jours fortunés : il revenait des Indes avec 30 mille livres sterling.

Tandis qu'il formait de beaux projets d'élévation et de jouissances, soit l'effet du changement de climat, ou de toute autre cause, il se vit bientôt arraché à ses rêves brillans par une courte maladie dont il mourut, et me laissa tout-à-coup seul héritier de toutes ses richesses. Je me vis donc, à vingt-cinq ans, bien fourni de grec et de latin, fort mathématicien, et possesseur d'une belle fortune; mais si gauche, si lourd, si peu au fait des usages du beau monde, que chacun me montrait au doigt, en disant : « Voilà l'érudit, l'opulent rustaud. »

J'avais nouvellement acheté un domaine dans un excellent pays peuplé de gens du bon ton. Malgré mon origine et mon inexpérience, ma société fut recherchée par tous les voisins, sur-tout par ceux dont les filles étaient à marier. Je reçus des invitations amicales, pressantes même; et quoique flatté de leurs offres, souvent je remerciai, sous prétexte d'un établissement encore mal affermi. Mais il est vrai de

Digitized by Google

dire que si j'allais à pied ou à cheval rendre quelques visites, le courage me manquait en approchant des portes, et je retournais alors chez moi, en remettant au lendemain une seconde épreuve. Cependant je parvins à surmonter ma timidité, et, trois jours après, j'acceptai le dîner d'un homme dont les manières franches ne me permettaient aucun doute sur une réception cordiale. Le bon sir Thomas Friendly éloigné de deux milles de ma demeure, est un baronnet jouissant d'environ deux mille livres sterling de rente, d'un domaine touchant au mien. Il a deux fils et cinq filles, tous grands, vivant avec leur mère et leur tante, sœur de sir Thomas, dans une terre provenant du père de ce dernier. Convaincu du ridicule de mon maintien, j'avais appelé depuis peu un maître de danse; et quoique j'eusse d'abord trouvé de grandes difficultés dans cet art, cependant mes connaissances en mathématiques m'aidèrent merveilleusement, et m'apprirent enfin à trouver l'équilibre de mon corps, ainsi que le véritable centre de gravité des cinq positions.

Ayant donc acquis l'art de marcher d'un pas ferme, et de saluer avec méthode, je me hasardai courageusement à me trouver au dîner de famille du baronnet, persuadé que mes nouvelles connaissances me présenteraient avec avantage aux dames Friendly. O vaines espérances d'une théorie que ne seconde pas la pratique! Comme j'approchais de l'habitation, la cloche qui sonnait l'heure du repas renouvela mes frayeurs. Je crus que mon inexactitude m'avait fait manquer l'instant du dîner. Frappé de cette idée, je rougis, je devins cramoisi, lorsque mon nom fut annoncé à diverses reprises par les domestiques en livrée qui m'introduisirent dans la bibliothèque; je fus incapable de distinguer les objets. A mon entrée je rappelai mes forces, et saluai les dames suivant les principes dont j'étais nouvellement instruit. Mais comme je tirais mon pied gauche à la troisième position, je marchai malheureusement sur l'orteil goutteux du pauvre sir Thomas qui me suivait en silence et de très-près, afin de m'indiquer les noms de ses demoiselles. Les personnes craintives peuvent seules juger de ma détresse; mon embarras était inexprimable. Cependant la politesse du baronnet dissipa insensiblement mon trouble, et je vis avec surprise combien une bonne éducation peut aider à vaincre de cruelles douleurs. La gaieté de mon hôtesse, le caquet bruyant de ses filles, m'encouragèrent bientôt à bannir ma timidité et mon extrême réserve. J'osai prendre part à la conversation; j'égayai même le propos. La bibliothèque contenait une foule de livres bien reliés. Je crus sir Thomas grand amateur de littérature; je hasardai mon opinion sur différentes éditions de quelques classiques grecs. L'avis du baronnet coïncidait parfaitement avec le mien. Une édition de *Xenophon*, en seize volumes,

Digitized by Google

donnait lieu à mes réflexions; je n'en avais de ma vie remarqué une pareille. Celle-ci excita vivement ma curiosité, et je me levai pour l'examiner de près. Sir Thomas s'aperçut de mon intention, et je me figurai qu'il voulait m'épargner la peine de l'atteindre; je me hâtai de le prévenir, et portant avec rapidité ma main vers le premier volume, je le tirai avec violence. Mais, hélas! au lieu d'un livre, une planche couverte de cuir et de dorures, qui figurait apparemment les seize volumes, vint à rouler, et heurta un gros encrier de bois placé sur la table disposée au-dessous de la bibliothèque. En vain sir Thomas traita ce nouvel accident de bagatelle : à la vue de l'encre, qui de la table noircie ruisselait sur un tapis des Indes, je prétendis en arrêter le cours avec mon mouchoir de batiste. Ma confusion était à son comble, lorsqu'on vint nous avertir que le dîner était servi; et je vis avec joie que la cloche n'avait, au moment de mon premier effroi, sonné que la demi-heure qui précède celle du repas. En traversant le salon et une longue suite d'appartemens qui conduisent à la salle à manger, je cherchai à recueillir mes sens. Je fus placé entre lady Friendly et sa fille aînée. Depuis la chute du Xénophon de bois, ma figure avait été brûlante, je recouvrais à peine mes facultés, ma chaleur commençait à se modérer, lorsqu'un accident imprévu embrasa de nouveau mon visage et redoubla ma honte.

Miss Dinels faisait poliment l'éloge de la broderie de ma veste, lorsqu'en m'inclinant en signe de reconnaissance, je renversai le potage bouillant que contenait mon assiette disposée trop près de moi. En vain je passai ma serviette sur mes habits; ma culotte de soie noire ne put me garantir des effets insupportables d'une soudaine inflammation, et pendant quelques minutes il me sembla que mes cuisses, mes jambes fermentaient dans un vase ardent. Toutefois je me rappelai le courage que sir Thomas avait eu à dissimuler sa douleur lorsque j'avais serré son orteil goutteux, et je souffris comme lui mes maux en silence. Je restai donc assis, à moitié brûlé, au milieu des ris étouffés des demoiselles et des laquais.

Je ne parlerai pas de plusieurs autres méprises que je commis durant le premier service, de ma mal-adresse à découper une volaille qui me fut adressée, à passer des plats en répandant les sauces et renversant les salières. Hâtons-nous d'arriver au second service, où de nouveaux désastres achevèrent de m'accabler. J'avais au bout de ma fourchette un superbe et succulent morceau de *pudding*, lorsque miss Louisa Friendly, pour m'embarrasser sans doute, me demanda l'aile d'un pigeon placé de mon côté. Je portai rapidement à ma bouche, et sans prévoir les suites de ma vivacité, le morceau de *pudding* plus brûlant alors qu'un fer rouge. Je ne pus aussitôt ca-

cher

Digitized by Google

cher mon angoisse; mes yeux enflammés parurent sortir de ma tête; je perdis toute fermeté; je bravai la honte, et laissai échapper sur mon assiette la cause de mes souffrances. Sir Thomas et les dames eurent pitié de moi; chacun imagina un remède : l'un conseilla l'air, l'autre recommanda l'huile; enfin tous s'accordèrent à dire que le vin était un spécifique certain pour dissiper les inflammations. On m'apporta un verre de vin de Xérès, que je bus d'un seul trait. Mais hélas! comment en peindre les effets? soit que le sommellier se fût trompé, ou qu'il eût agi dans l'intention d'accroître mes maux, il m'avait présenté un verre de la plus forte eau-de-vie, qui sur-le-champ déchira, dévora ma bouche. Absolument étranger à toute espèce de liqueurs, j'eus bientôt la langue, le palais, le gosier couverts d'ampoules. Que faire? je ne pouvais avaler l'eau-de-vie : je frappai des mains sur ma bouche, et la maudite liqueur jaillit, comme une fontaine, par mon nez, à travers mes doigts, sur les plats et sur mes vêtemens. Il fut impossible à mes hôtes de comprimer leurs éclats de rire, et ils me jetèrent dans le plus grand désordre. En vain sir Thomas querella ses domestiques; en vain lady Friendly gronda ses filles : la mesure de mon désordre et celle de leur récréation n'étaient pas encore complètes. Je voulais sortir d'un état aussi cruel; je suais à grosses gouttes; sans réflexion j'essuyai mon visage avec ce malheureux mouchoir encore humide des suites de la chute du Xénophon, et je couvris d'encre tous les traits de ma figure. Le baronnet lui-même ne put tenir à cette dernière sottise, et il prit le parti de rire avec ses dames. Je sautai de mon siége, au désespoir; je me précipitai hors de la maison; je courus chez moi dans l'excès du trouble et de la honte que le sentiment du plus grand crime aurait pu seul faire éprouver à tout autre.

C'est ainsi que, sans m'être jamais écarté du sentier de l'honneur, j'ai souffert des tourmens semblables à ceux des esprits infernaux. Les extrémités de mon corps ont été au moins cuites, ma bouche et ma langue grillées; et, nouveau Caïn, je porte sur mon front les signes de ma réprobation. Ce sont toutefois des bagatelles comparées au blâme éternel dont je suis couvert partout où se répète le récit de cette aventure.

N. Louet.

Digitized by Google

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique.

Représentation au profit de Mlle *Lachassaigne*. *Olympie*, tragédie *de Voltaire ;* et les *Mœurs du Temps*, comédie en un acte et en prose de *Saurin*.

Une mauvaise tragédie et une comédie médiocre, jouées dans la morte saison des spectacles, quoique suivies d'un ballet agréable, ne devaient pas attirer la foule. On en avait prévenu Mlle Lachassaigne : il paraît qu'elle n'a pu obtenir autre chose de la complaisance de ses camarades. *Olympie* va se rejouer aux Français. Si cette seconde représentation était à son profit, il en résulterait une indemnité qui remplirait entièrement le vide fâcheux qu'a dû laisser la première.

Je m'arrêterai peu à montrer la faiblesse d'une tragédie composée par un vieillard presque septuagénaire. Il n'est pas étonnant qu'à cet âge on fasse de mauvais vers tragiques ; il l'est beaucoup qu'on en puisse produire quelques-uns qui aient encore de la chaleur et de l'énergie, et c'est là sur-tout ce qu'il faut s'attacher à découvrir et à faire observer. Je ne sais si plusieurs critiques n'ont pas quelquefois pris leur art à contre-sens, et s'il ne paraît pas convenable de chercher scrupuleusement les beautés qui peuvent se rencontrer dans un faible ouvrage, et les taches légères dont les meilleurs ne sont pas exempts, après avoir préalablement averti, si c'est une production nouvelle, de ce qu'il faut penser de l'ensemble ; car il est également inutile et fastidieux de s'acharner après des productions détestables, ou de louer prolixement ce qui est au-dessus de tout éloge.

Digitized by Google

Olympie ressemble au *Cid* et à *Zare*. La fille d'Alexandre aime, comme Chimène, celui qui a tué son père; mais Rodrigue est un vainqueur généreux et infortuné, et Cassandre un empoisonneur. Il est vrai qu'il y a quelques ombres répandues dans la pièce sur cet empoisonnement. Antigone dit à Cassandre : *vous êtes innocent*. Et il suppose que celui-ci a, sans le savoir, versé le poison qui, suivant l'expression de Marmontel, *fit boire la mort* au vainqueur de Darius. Cassandre ne dément point cette excuse officieuse ; cependant il parle sans cesse de ses crimes, ce qui jette sur toute la pièce un jour faux et louche; on voudrait savoir à quoi s'entenir.

Quant à la veuve d'Alexandre, à Statira qu'il croit aussi tuée, c'est un meurtre involontaire, il s'en disculpe :

J'ai tué Statira; mais c'est dans les combats,
C'est dans l'emportement du meurtre et du carnage,
. . . . . .
C'est dans l'aveuglément que la nuit *et l'horreur*
Répandaient sur mes yeux troublés par la fureur.

Ces vers en rappellent quatre des plus beaux du rôle de Pyrrhus dans Andromaque :

Tout était juste alors; la vieillesse et l'enfance
En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense;
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitaient au meurtre et confondaient nos coups.

Olympie retrouve sa mère dans un temple d'Ephèse, comme Zaïre avait retrouvé Lusignan dans le sérail de Jérusalem. La reconnaissance est la même dans les deux pièces, si ce n'est que dans la dernière, elle paraît encore plus mal motivée : Olympie, comme Zaïre, allait épouser son amant Cassandre, dont elle est captive aussi dès l'enfance.

Cet amour est extrêmement froid, parce qu'il n'est point développé, parce que l'innocence de Cassandre est très-suspecte, et parce que les sentimens d'un Amadis pa-

Digitized by Google

raissent déplacés dans la bouche d'un ambitieux et farouche soldat du fils de Philippe Ier.

L'amour d'Antigone, ne paraissant qu'une ambition mal déguisée, est encore plus glacial : tout roulant sur cette rivalité, il y a fort peu d'intérêt. Olympie, dans une situation toujours la même, toujours désespérée, fait éprouver un sentiment pénible ; elle est faible d'ailleurs, et pendant trois ou quatre actes ne sait trop ce qu'elle veut. Aussi, lorsqu'elle se laisse tomber dans le bûcher, après s'être prudemment donné le coup de grace, on ressent plus d'horreur que de pitié. Cassandre se tue dans un coin sans qu'on y fasse attention, Statira s'était déjà expédiée dans la coulisse.

Antigone qu'on a peint comme un scélérat flegmatique, comme un ennemi des dieux et des rois, finit la pièce par un trait de caractère, par une petite impiété philosophique.

Ainsi donc Alexandre et sa famille entière,
Successeurs, assassins, tout est cendre et poussière !
Dieux, dont le monde entier éprouve le courroux,
Maîtres des vils humains, pourquoi les formiez-vous ?
Qu'avait fait Statira ? qu'avait fait Olympie ?
A quoi réservez-vous ma déplorable vie ?

Comme il n'a pas inspiré le plus léger intérêt, on est tenté de lui dire : « Ma foi, je m'en inquiète peu. » Au reste, les comédiens ont eu le bon esprit de supprimer cette moralité impie.

Le style est en général, comme on sait, dénué de force et de couleur, dans toutes les pièces de Voltaire postérieures à Tancrède : tel est particulièrement celui d'Olympie ; on y rencontre des imitations qui ne sont rien moins qu'heureuses ; quelquefois il s'y copie lui-même. On n'avait retenu qu'un beau vers de son Artémire :

Soldats sous Alexandre, et rois après sa mort ;

il l'affaiblit en le transplantant dans Olympie :

Soldats du roi mon père,
Rois après son trépas.

Digitized by Google

Statira dit à Olympie :

Les Dieux sur votre front, dans vos yeux, dans vos traits,
Ont *placé* la noblesse, ainsi que les attraits.

Iphigénie, en parlant d'Eriphile, dit bien mieux :

Le ciel a sur son front imprimé sa noblesse.

Olympie, se plaignant de son sort, s'écrie :

D'une mère jamais je n'ai connu l'amour.

M. Palissot, dans ses remarques sur cette pièce, trouve ce vers plein de grace et de naturel. Ce sentiment me semble rendu d'une manière bien plus gracieuse en deux endroits du rôle d'Eriphile dans Iphigénie :

Je reçus et je vois le jour que je respire,
Sans que mère ni père ait daigné me sourire.

. . . . . .

Moi qui de mes parens toujours abandonnée,
Etrangère partout, n'ai pas, même en naissant,
Peut-être reçu d'eux un regard caressant.

Quelquefois c'est Crébillon que Voltaire met à contribution, Crébillon qu'il a tant déprécié ! Cassandre, dit Olympie,

Cassandre, si ta main féroce, ensanglantée,
Ta main qui de ma mère osa percer le flanc,
N'eût frappé que moi seule, et versé que mon sang,
Je te pardonnerais, je t'aimerais.... barbare.
Va, tout nous désunit.

La pensée de Zénobie, dans une position analogue, est à-peu-près la même ; mais plus délicate et mieux rendue.

Ah, cruel ! plût aux Dieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie !
Le cœur, à ton aspect, désarmé de courroux,
Je ferais mon bonheur de revoir mon époux ;
Et l'amour s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse.
Ne crois pas cependant que pour toi sans pitié,
Je puisse te revoir avec inimitié.

Ici Voltaire est bien inférieur à Crébillon ; mais il ne serait pas plus juste de juger de son talent par *Olympie*,

Digitized by Google

que de celui de Crébillon par *Sémiramis*, ou de celui de Corneille par *Attila*; et dans *Olympie* même il y a des morceaux qui ne se ressentent point de sa vieillesse. On a cité plusieurs fois cette réponse à Statira qui s'étonne que Cassandre ait pu recevoir, dans les mystères expiatoires, le pardon de ses crimes :

Hélas! tous les humains ont besoin de clémence!
Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,
Qui viendrait dans ce temple encenser les autels?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

On a critiqué ce dernier vers; mais c'est en l'isolant: à la place où il est, il me paraît exprimer une idée juste et touchante.

La troisième scène du troisième acte est pleine de mouvemens passionnés; elle offre un trait digne de Corneille, et un vers de sentiment que Racine n'eût pas désavoué. Statira, que Cassandre avait blessée et qu'il croyait morte de sa blessure, est couverte d'un voile; elle l'ôte.

CASSANDRE.

. . . . Où suis-je? et qu'est-ce que je vois?

STATIRA.

Tes crimes.

Olympie qui aime Cassandre, malgré ses crimes, dit à sa mère, je préfère

La cendre qui vous couvre au sceptre qu'il me donne.
. . . . . .
Votre fille en l'aimant devenait sa complice;
Pardonnez; acceptez mon juste sacrifice.
Séparez, s'il se peut, mon cœur de ses forfaits:
Empêchez-moi sur-tout de le revoir jamais.

Ce dernier vers paraîtrait bien plus passionné encore, si l'on s'intéressait davantage à l'amour de Cassandre. Le discours de ce dernier à Statira est plein de véhémence; il répond aux reproches dont l'accable la veuve d'Alexandre:

Je me condamne encor avec plus de rigueur;
Mais j'aime; mais cédez à l'amour en fureur.

Digitized by Google

Olympie est à moi . . . . . .
. . . . . .
Elle est ma femme enfin;
Rien ne peut séparer mon sort et son destin;
Ni ses frayeurs, ni vous, ni les dieux, ni mes crimes,
Rien ne rompra jamais des nœuds si légitimes.
Le ciel de mes remords ne s'est point détourné;
Et puisqu'il nous unit, il a tout pardonné.
Mais si l'on veut m'ôter cette épouse adorée,
. . . . . .
Il faut verser ce sang, il faut m'ôter ce cœur
Qui ne connaît plus qu'elle . . . . . .
Vos autels à mes yeux n'ont plus de privilège.
Si je fus meurtrier, je serai sacrilège:
J'enleverai ma femme à ce temple, à vos bras,
Aux dieux même, à nos dieux, s'ils ne m'exauçaient pas.

Talma dans cette tirade, que je ne cite pas toute entière, a produit le plus grand effet; il y a été véritablement tragique.

La reconnaissance a été très-bien filée par Mlle Raucour et Mlle Duchesnois : elles ont mis dans leur jeu l'illusion qui manque à cette scène, l'une des plus mauvaises de cette mauvaise tragédie. Du reste, la première, pour opérer des transitions qu'elle affecte de multiplier, étouffe tellement sa voix, que souvent on n'entend pas du tout ses finales. Quand Voltaire vint à Paris en 1778, il fu singulièrement frappé de ce défaut dans quelques-unes des actrices de ce temps. « C'est bien la peine, leur disait-» il, de vous faire des vers de six pieds, pour que vous » en mangiez trois. » Mlle Duchesnois a fait paraître plus saillant le défaut de son rôle, qui véritablement manque de variété. Son chant a été excessivement monotone, et quoi qu'il ne fût couvert par aucun instrument, au cinquième acte, elle dérobait quelquefois à l'auditeur plus d'un hémistiche de chaque vers. En faveur du grand talent qu'elle déploie dans d'autres personnages, il convient d'excuser la faiblesse qu'elle a montrée dans celui-ci, qu

Digitized by Google

d'ailleurs n'est pas bon, et appartient à un ouvrage qui ne saurait se maintenir sur le répertoire. . . . . .

On trouve à la suite de cette tragédie, des notes dans lesquelles Voltaire traite fort lestement Athalie, qu'il avait appelée précédemment le chef-d'œuvre de l'esprit humain; car un des traits caractéristiques de ce prétendu philosophe est de n'avoir eu d'idées fixes sur rien, ou, ce qui serait bien plus triste, d'avoir écrit contre sa conscience. Il paraît avoir eu l'ambition de faire contraster son Hiérophante avec Joad. Le contraste est réellement parfait; car l'un est de glace; l'autre de feu. Le premier ne fait rien, le second fait tout. L'Hiérophante est pédant, et Joad sublime. Les critiques de Voltaire sur ce personnage sont aussi ridicules que la rivalité qu'il a cherché à établir entre lui et son pauvre Hiérophante. C'est sans doute en se rappelant des rêveries semblables que le roi de Prusse écrivait : « Qui aurait dit que j'eusse assez vécu pour voir » Voltaire radoter comme une vieille femme! »

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.
(Rue de Louvois.)

L'Un pour l'Autre, comédie en un acte et en vers de M. *Delaunay*.

L'AUTEUR a prévenu le public, dans les journaux et même dans le cours de sa comédie, qu'il avait pris son sujet dans *Gil-Blas*. Cette modestie est d'autant plus louable, que l'emprunt qu'il a fait est très-peu de chose. Personne peut-être, ou très-peu de personnes du moins, s'en seraient aperçues. D'ailleurs, cet emprunt ne fait pas, il s'en faut bien, tout le fonds de la pièce, et n'a que très-peu contribué à son succès. Alphonse et Léon, deux jeunes militaires, étourdis, libertins et obérés de dettes, ont reçu de la part de leurs créanciers, des exploits qui annoncent leur prochaine réclusion, et de leurs

Digitized by Google

maîtresses un congé absolu. Ces dames, comme de raison, ne veulent point être aimées pour leur dot uniquement, et de plus exigeraient un attachement exclusif.

Ils conviennent de parler l'un pour l'autre, et à leurs créanciers, et à leurs maîtresses. Le premier seul, pour ainsi dire, exécute la convention, (l'auteur a cru, sans doute, que la répétition du même moyen n'amuserait pas), et le second ne dit que deux mots pour son ami. Mais Alphonse plaide si éloquemment la cause du sien, qu'en attendrissant son juge, il s'attendrit lui-même, tombe à ses pieds, et lui baise la main avec tant de vivacité, que la petite personne s'écrie très-plaisamment :

Vous oubliez, monsieur, que vous parlez pour lui :

Ce que Mlle Adeline dit avec la grace naïve qu'on lui connaît. Les deux amantes se laissent aisément désarmer; mais elles ont un père ou un tuteur qui ne consentira point à leur mariage, à moins que les amans ne parviennent à faire réduire leurs dettes de moitié.

C'est ici qu'est le plus grand ou le seul défaut de la pièce. Je suis surpris que personne n'en ait parlé; car il m'a semblé choquant. L'art n'est aucunement déguisé dans cette scène : il paraît étrange que le père exige précisément la réduction de la moitié de la dette, comme si cette réduction était au pouvoir des débiteurs. Il aurait fallu qu'il eût dit, en se refusant aux vœux des amans : « Vos étour-» deries ont passé la mesure et vous ont ruinés. Si vous » ne deviez que 15 ou 20,000 fr. (je le suppose), à la » bonne heure ; mais vous en devez 40 ! » Cela eût suffi pour leur inspirer la pensée et le plus vif desir de mettre à la raison les usuriers qui les avaient rançonnés; la vraisemblance était sauvée ; le fil qui noue l'intrigue n'eût pas été aussi visible.

Quoi qu'il en soit, le moyen que les jeunes gens prennent pour faire rendre gorge aux juifs, est gai, comique, et a paru neuf : ils commencent un combat simulé

Digitized by Google

au moment où ils voient entrer ces fripons. L'un de ceux-ci crie :

J'ai sentence par corps, vous ne pouvez vous battre.

Et l'autre croyant voir à chaque instant percer son débiteur :

Ah ! vous me percez l'ame.

Ces officiers étant des enfans de famille, leur mort pourroit être l'extinction de leurs dettes : en conséquence, les créanciers transigent pour la moitié, à condition qu'on cesse le combat.

Le père alors consent à l'union desirée, en disant au quatuor :

Soyez toujours amans et vivez l'un pour l'autre.

Il y a dans cette pièce un trait assez vif contre ces héros de Lycées, qui n'ont de talent que dans le salon dont ils sont les habitués,

Et dont l'esprit se perd sitôt qu'on le déplace.

Si l'on en excepte quelques madrigaux surannés à la gloire du beau sexe, cette pièce est écrite avec agrément, avec légéreté : c'est le début d'un jeune homme, et il promet. Elle a été très-bien jouée, sur-tout par Mlle Adeline. J'ignore si c'est prévention ; mais il m'a semblé que Clauzel, qui se plaît à rendre des caricatures, n'avait pas assez complètement oublié qu'il avait un rôle différent dans cette comédie, et qu'il a quelquefois un peu pris l'un pour l'autre. C'eût été une distraction, car il a tous les moyens de bien représenter les amoureux.

ANNONCES.

Code de la Conscription, ou Recueil chronologique des lois et des arrêtés du gouvernement, des décrets impériaux relatifs à la levée des conscrits, à leur remplacement, aux dispenses de service, etc., depuis l'an VI, jusques et compris l'an XIII, avec tables chronologique et alphabétique des matières. Un vol. in-8°. — Prix : 4 fr., et 5 fr. par la poste.

A Paris, chez Rondonneau, imprimeur ordinaire du Corps Législatif, au Dépôt des Lois, hôtel de Boulogne, rue Saint Honoré n. 75, près Saint-Roch.

Digitized by Google

L'Arithmétique des Dames, ou *Traité de Calcul*, à l'usage des jeunes personnes qui se destinent au commerce, contenant les calculs, tant anciens que nouveaux, les plus nécessaires aux commerçans; le rapport des anciens poids, mesures et monnoies, avec des tableaux comparatifs; le tout expliqué avec clarté et précision; par P. G. Galimard, professeur de langue française. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 cent. par la poste.

A Paris, chez l'auteur, rue Montmartre, au coin du passage de Saumon; Le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois; et Martinet, rue du Coq Saint-Honoré.

Elémens de Mythologie, avec l'analyse des poëmes d'Homère et de Virgile; suivie de l'explication allégorique à l'usage des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe; par M. de Bassville. Nouvelle édition, revue, corrigée, et ornée de 24 planches contenant 45 sujets, gravés en taille-douce, sur de nouveaux dessins. Un vol. in-12.—Prix : broc. 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez G. Dufour, lib., rue des Mathurins S. Jacques, n. 374; chez Janet, libraire, rue S. Jacques, n. 31.

Le Fablier du premier âge, ou choix de Fables à la portée des enfans, avec des explications morales et des notes tirées de l'Histoire, de la Mythologie et de l'histoire Naturelle, et orné d'une gravure pour chaque fable. Un vol. in-12. — Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez le Prieur, libraire, rue des Noyers, n. 22.

Un des premiers livres que l'on met entre les mains des enfans, est le recueil des fables de La Fontaine, et l'on ne peut mieux choisir; mais ce célèbre fabuliste, qui voulait instruire les hommes, donne souvent des leçons dont l'enfance est incapable de profiter; il faut alors chercher ailleurs : et c'est cette raison qui a porté à composer *le Fablier du premier âge*, recueil qui, sous aucun rapport, ne peut approcher de celui de l'inimitable fabuliste, mais qui, pour la simplicité des sujets et de la morale, est beaucoup plus approprié à l'âge qu'il doit instruire. On ne trouvera dans cette petite collection aucune des Fables de La Fontaine, parce que ces fables devant nécessairement être mises entre les mains de la jeunesse, il était inutile de les lui donner deux fois. Chaque fable est suivie d'une explication morale et d'un commentaire présenté sous une forme plus attrayante que de simples notes. On peut juger, d'après ce court exposé, de quelle utilité doit être le livre que nous annonçons.

Almanach des Gourmands, servant de guide dans les moyens de faire excellente chère, par un vieil amateur. Troisième année, contenant plusieurs articles de morale et de politesse gourmande; une notice raisonnée des principaux fruits qui se servent à table, la seconde promenade d'un Gourmand dans Paris, les découvertes nouvelles de 1804, plusieurs recettes alimentaires et friandes, un grand nombre d'anecdotes gourmandes, des principes d'hygiène et de savoir vivre; un extrait de la correspondance gourmande de l'auteur, etc., etc. Un vol. in-18 de 350 pages, fig.—Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 50 c. par la poste. La collection des trois année. Trois vol. in-18, fig. prix : 5 fr. 40 c., et 6 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez Maradan, rue des Grands-Augustins, n. 29, vis-à-vis la rue du Pont-de-Lody.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

GERMT

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Pétersbourg, 25 *mai*. — L'Empereur n'ira point à Odessa cet été. On pense que l'arrivée de deux courriers de Berlin et de Vienne a fait remettre ce voyage. Les dépêches qu'ils ont apportées paroissent exiger la présence de S. M. I. On ne doute point que la paix ne soit l'unique objet de ces mouvemens.

Stockholm, 28 *mai*. — Le roi et la reine sont partis pour le camp de Scanie, où, après quelques manœuvres, sera publiée l'ordonnance qui réforme plusieurs régimens : la grande pénurie du trésor royal a nécessité cette mesure, qui excite de violens murmures parmi les officiers. — On annonce une nouvelle émission de monnaie de fer, et, ce qui est pis encore, une nouvelle création de papier-monnaie. Les subsides de l'Angleterre auraient fait grand bien à nos finances, mais le roi de Prusse et la Russie elle-même ont trop énergiquement manifesté leur opinion à cet égard, pour que notre jeune monarque ose accepter les guinées de M. Pitt, qu'il eût fallu d'ailleurs acheter du sang de 20 mille Suédois. — L'ambassadeur prussien et toute la légation sont partis ce matin pour Berlin. Ce spectacle a paru faire impression sur le public.

Du 9 *juin*. Le camp de Scanie est de 10 mille hommes. Le roi y est arrivé le 30 du mois dernier, et en a traversé tous les rangs à cheval.

On s'attend d'un jour à l'autre à voir le baron d'Armfeld élevé à la place de premier ministre. Il jouit en ce moment de la plus haute faveur ; et c'est en partie à ses conseils qu'on attribue quelques-unes des démarches les plus inconsidérées de S. M. Le secrétaire d'état et le chancelier de cour, qui ont encouru l'un et l'autre la disgrace du roi pour avoir voulu lui faire sentir l'inconvenance de sa politique à l'égard de la France et de la Prusse, sont partis de cette capitale par ordre ; ils vont prendre les eaux en Allemagne.

Cadix, 21 *mai*. Depuis cinq jours l'expédition secrète qui avoit relâché à Lisbonne a passé le détroit, et a mouillé dans la rade de Gibraltar : elle est composée de 5000 hommes portés sur 53 bâtimens de commerce, escortés par 3 bâtimens de guerre. On assure que 400 hommes de ce convoi et un régiment doivent rester à

Digitized by Google

Gibraltar, et remplacer les 13e et 54e régimens de la garnison actuelle, qui sont destinés pour les Antilles. On se plaint qu'il y a beaucoup de mutins dans ces régimens. On ignore où se portera le reste de ces troupes. Toutefois cette expédition est immobile, et ne paraît pas pressée de se rendre à sa destination.

Lord Nelson avec son escadre composée de 12 vaisseaux, les 5 vaisseaux de l'amiral Orde, et les 3 vaisseaux de l'amiral Bickerton, ce qui fait en tout 20 vaisseaux, fait des croisières sur le cap Saint-Vincent et le cap Finistère, devant Carthagène, Gibraltar et autres points de la Méditerranée.

Londres, 4 juin. — Nos journaux annoncent que mademoiselle Paterson a débarqué à Douvres; que lady Forbes, le général Hope, etc. l'ont reçue à la descente de son navire, etc etc. Nous ne pouvons nous empêcher de trouver fort ridicule qu'on fasse tropiée de l'arrivée d'une jeune demoiselle américaine.

Du 6. — Lord Darnley a fait à la chambre des pairs, dans la séance du 24 mai, une motion pour la formation d'un comité d'enquête chargé de rechercher les abus qui se sont introduits dans l'administration actuelle de la marine. Les papiers qui sont sous les yeux de la chambre la mettront à même d'établir un parallèle entre l'amirauté actuelle et celle qui l'a précédée et de juger les services que toutes deux ont rendus à l'état. « A-t-on jamais vu, dit-il, lorsque mon noble et vénérable ami (le comte Saint-Vincent) présidait la marine, un événement semblable à celui dont nous venons d'être les témoins, celui de deux flottes formidables de l'ennemi sorties en triomphe, et se promenant insolemment sur toutes les mers, malgré nos escadres et en dépit de nos systèmes de blocus, tandis qu'une autre de ses flottes parcouroit et ravageoit impunément nos îles occidentales? (Ecoutez! écoutez! écoutez! s'écrie-t-on) Après un pareil événement, que la chambre juge laquelle des deux amirautés mérite des éloges ou la honte.

Le noble lord réduit les chefs d'accusation contre l'amirauté actuelle à deux principaux : 1° L'achat des petits bâtimens marchands employés à la défense du royaume; 2° l'emploi des chantiers marchands pour la construction des vaisseaux, au lieu des chantiers du roi; usage qui a fait presque doubler le prix des constructions. Enfin il s'élève avec véhémence contre la profusion des deniers publics, nécessitée par le système de l'amirauté actuelle.

Lord Melville a répondu par un discours qui a duré plus d'une heure. La motion de lord Darnley a été appuyée par le comte Saint-Vincent, le duc de Clarence, lord Holland, après d'assez longs débats, elle a été rejettée à une majorité de 55 contre 35.

On a reçu des dépêches des Indes orientales. Elles ont été expédiées par terre et sont arrivées par la malle de Hambourg. Les nouvelles de Bombey sont du 20 janvier, et celles de Madras du 5 du même mois. Nous sommes heureux d'avoir à annoncer que c'est actuellement l'opinion des personnes les mieux informées, que la guerre contre

Digitized by Google

les Marattes est comme terminée par la défaite de la cavalerie de Holkar par le général Lake, et de son infanterie par le général Frezer. Tous les bâtimens de la compagnie sont arrivés à leur destination, excepté la flotte qui a fait voile de Portsmouth, le 4 septembre dernier, et qui n'avait pas encore eu le temps d'arriver.

Le bruit s'est répandu que les troupes du roi de Candie nous ont fait beaucoup de mal. Nous ne croyons pas que cette nouvelle soit fondée (1).

L'amirauté vient de donner les ordres les plus précis pour que toutes les forces dont on peut disposer soient rassemblées aux Dunes. Cette mesure est motivée sur l'avis transmis par tous les commandans de nos stations, concernant les mouvemens extraordinaires qui se font à Boulogne, tant parmi les troupes de terre que dans la flottille même. Les Français, depuis quelques jours, manœuvrent dans la rade extérieure avec 3 ou 400 bâtimens Nos croisières s'en approchent le plus qu'elles peuvent; mais les canonnières françaises portent des pièces d'un si gros calibre, et cette formidable artillerie est si bien servie, que nos marins, malgré toute leur bravoure sont contraints de tenir le large. Les préparatifs ne se poussent pas avec moins d'activité dans les ports de Hollande. Les lettres de Déal, Porstmouth et Douvres, annoncent que l'attente continuelle où l'on y est de la sortie des Français, y entretient des alarmes qui ont déterminé tous les habitans aisés à s'enfoncer dans l'intérieur des terres.

Milan, 11 juin. — S. M. l'Empereur et Roi a quitté cette ville ce matin : les Milanais ne peuvent s'accoutumer à l'idée que leur souverain se soit sitôt éloigné d'eux. Cette foule qu'on voyait aux portes du palais, rassemblée dans l'espoir de voir un moment l'empereur, est rassemblée aujourd'hui comme elle l'était chaque jour depuis un mois, et comme si elle espérait de le revoir encore.

Des lettres de Paris nous apprennent qu'il y a eu ici des mouvemens populaires, des émeutes très-inquiétantes. Quel dommage que vos faiseurs de nouvelles soient si bêtes!

---

(1) Cette nouvelle est très-fondée. Vous avez perdu plus de 900 européens à Ceylan : il ne vous en reste pas 2,800. Il est vrai que la célèbre expédition secrette a mouillé à Gibraltar, et cela est très-rassurant pour vos possessions des deux Indes. Si elle est destinée à renforcer Gibraltar et Malte, à la bonne heure; mais si elle a pour objet quelque opération dans la Méditerranée, ou la formation d'un camp menaçant à Malte, il faut avouer que jamais les affaires d'une nation n'ont été conduites avec plus d'absurdité. (*Moniteur.*)

Digitized by Google

Que n'inventent-ils donc quelque chose de vraisemblable et qu'il soit difficile de démentir? Nous pouvons dire sans nous vanter qu'il n'y a pas eu de grande circonstance dans l'Empire français, et même à Paris, où l'esprit public se soit manifesté d'une manière plus unanime et plus satisfaisante pour le cœur de S. M., qu'il ne s'est manifesté aujourd'hui dans Milan et dans tout le royaume d'Italie. En général le séjour de S. M. dans cette capitale a été marqué par l'accroissement très-sensible et très-rapide de tous les sentimens d'admiration et d'amour que ce grand homme inspire partout. Son départ est marqué par les regrets de tous. Aujourd'hui, depuis le millionnaire jusqu'au journalier, nous n'avons tous ici qu'un sentiment et qu'une opinion.

Nous serions inconsolables du départ de S. M., si elle ne laissoit à notre tête un prince chéri d'elle, et qui, par la sagesse de sa conduite, la justesse de son esprit, et la franchise de son caractère, s'est déjà montré si digne de la tendresse de son beau-père et de l'amour de nos concitoyens.

S. A. S. le vice-roi d'Italie est à l'âge où l'on commence les grandes choses, lorsque, comme lui, on y est appelé par une heureuse nature et par d'heureuses circonstances: il a 24 à 25 ans. Il n'a pas quitté l'Empereur depuis ces fameuses campagnes qui, dans le général en chef de l'armée d'Italie, montrèrent à la France un sauveur, un vengeur au continent, et un appui à l'Europe ébranlée jusqu'en ses fondemens. Il suivit son beau-père en Egypte: il en revint avec lui; il a assisté à toutes les victoires par lesquelles S. M. a signalé chaque pas de sa carrière militaire. Il n'a jamais été donné à personne d'étudier, sous un aussi grand maître, l'art de la guerre, et l'art bien plus difficile de conduire les hommes et de les gouverner.

D'abord aide-de-camp de l'Empereur qui s'est plu à diriger sa jeunesse, le prince Eugène a successivement parcouru les différens grades militaires: il n'en a obtenu aucun qui ne fût la récompense de quelque succès, de quelque beau fait d'armes. Il se distingua sur-tout à la tête du corps des Guides dans l'immortelle journée de Marengo. L'Empereur sembloit, dans toutes les circonstances, prendre plaisir à l'éprouver, à le préparer à la gloire, en lui confiant les commissions les plus délicates, les plus périlleuses: le prince Eugène y déployoit le zèle le plus ardent, la valeur la plus calme comme la plus brillante.

Digitized by Google

Il sait unir la simplicité à la noblesse dans les manières : il est d'une aménité de mœurs, d'une affabilité qui lui ont constamment concilié les cœurs de tous ceux sous lesquels il a servi, ou à qui il a commandé. Les officiers de son corps étoient ses camarades, ses amis ; il étoit chéri du corps entier. Jamais il n'y a recherché ni même toléré une préférence, une distinction qui ne fût pas un droit de son grade. Il ne paroissoit se rappeler qu'il étoit beau-fils de l'Empereur et fils de l'Impératrice, que pour en conclure que c'étoit à lui à donner partout l'exemple de la subordination, de l'exactitude à ses devoirs et à toutes les règles de la discipline militaire. Tel a jusqu'ici été ce jeune prince devant lequel la tendresse paternelle de S. M. l'Empereur et Roi ouvre de si hautes destinées !

S. M. l'Impératrice nous quitte demain pour aller aux îles Borromées, avec toutes les dames de sa cour. Elle a été bonne ici, comme elle l'est partout.

PARIS.

— Le *Journal du commerce* rapporte, sur la foi de quelques lettres particulières, que le Portugal, las de la honteuse dégradation où l'a si long-temps tenu le despotisme maritime de l'Angleterre, se seroit décidé à unir ses forces à celles des puissances qui ont résolu d'affranchir enfin les mers ; mais ce n'est là qu'un bruit que nous répétons sans prétendre le garantir.

— Une autre de nos feuilles parle aussi, mais avec l'expression du doute, de l'arrivée des escadres combinées à la Jamaïque ; de l'heureux débarquement de nos troupes dans cette île, et de la prise de possession de la colonie, après une foible résistance.

— Des lettres de Nantes annoncent qu'un corsaire français y a apporté des nouvelles des escadres combinées de Toulon et de Cadix. Suivant ces nouvelles, la première opération de ces escadres a porté un coup terrible au commerce de Liverpool. Mais la politique, écrit-on, ne permet pas de s'expliquer, quant à présent, sur la nature de ces avantages, ni sur les parages où elles ont eu lieu.

— Suivant une lettre de Bordeaux, une de nos flottes aurait pris cinq vaisseaux de guerre anglais et cinq navires de la compagnie des Indes. La vérité d'aucune de ces nouvelles ou de ces bruits ne peut être garantie, le journal officiel n'en disant rien.

Digitized by Google

(N°. CCVIII.) 10 MESSIDOR an 13.
(Samedi 29 Juin 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

IMITATION DE CATULLE.

(*Carm.* 22.)

Vous connaissez, je crois, l'agréable Philène,
Petit-maître accompli, disert et persifleur ?
Il fait aussi des vers, et même par centaine ;
Mais, combien l'homme, en lui, diffère de l'auteur !
C'est en vain que son livre, où brille la dorure,
Enrichi d'ornemens, écrit sur le vélin,
Et couvert d'un habit du plus beau maroquin,
Semble avoir épuisé l'art de la reliure :
Tout ce luxe emprunté, cette vaine parure,
Ne saurait de l'ennui préserver le lecteur.
Bizarre changement ! cet élégant conteur,
Sitôt qu'il prend la plume, est un manœuvre, un rustre.
De ses œuvres pourtant aveugle admirateur,
Il se croit un génie, un écrivain illustre ;
Et de tous les travers ce rigide censeur,
Ne s'estimant heureux qu'autant qu'il peut écrire,
A ses propres dépens sans cesse apprête à rire.

D

Digitized by Google

Tous les hommes sont faits à peu près comme lui,
Le monde est, à mes yeux, un immense théâtre,
Où chacun, de soi-même amateur idolâtre,
Ne voit que la besace et les défauts d'autrui.

KÉRIVALANT.

ENIGME.

Je remplis l'univers de mille objets funèbres;
De larmes, ni de sang je ne puis m'assouvir:
Fils d'un père brillant, je nais dans les ténèbres;
Je viens à la lumière afin de la ravir.
Je naquis de bas lieu; mais j'élève qui m'aime;
Je sais verser le sang et je sais l'arrêter;
Ami de la fureur, ennemi de moi-même,
Seul je m'attaque, et seul je puis me résister.
Je borne les états, et je les fais accroître;
J'y sers également dans la guerre et la paix.
Lecteur, travaille à me connaître;
Garde-toi, si tu peux, de me sentir jamais.

LOGOGRIPHE.

Lecteur, de tes soucis je viens te soulager.
Retranche-moi le chef, je suis bon à manger.

CHARADE.

A Elise.

Epouse ton amant, tu feras mon premier;
Epouse, ne crains rien, tu seras mon dernier;
Epouse, et cet amant sera bien mon entier!

Par un Abonné.

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *les Vers*.
Celui du Logogriphe est *Peau*, où l'on trouve *eau*.
Celui de la Charade est *Or-age*.

Digitized by Google

Les Observations suivantes sont d'un écrivain célèbre par la force de son esprit et la profondeur de ses vues morales et politiques. (1) Nous espérons qu'à l'avenir nous pourrons donner à nos lecteurs des articles de la même main. Le *Mercure* est le plus ancien des Journaux français ; il est contemporain de Boileau et de Racine, et depuis un demi-siècle, il a presque toujours eu pour Rédacteurs quelques-uns des hommes les plus distingués de notre littérature.

(Note de l'Editeur.)

Réflexions sur les Questions de *l'Indépendance des Gens de Lettres*, et de *l'Influence du Théâtre sur les Mœurs et le Goût*, proposées pour sujet de prix par l'Institut national, à sa séance du . . .

Les compagnies littéraires sont, depuis longtemps, dans l'usage de proposer des questions à traiter aux écrivains qui aspirent à cueillir les lauriers académiques. Cet appel à l'esprit, éveille sans doute plus de prétentions que de vrais talens ; il n'en est pas même résulté jusqu'à présent des effets bien sensibles sur le progrès des lettres ; et la gloire attachée à ces sortes de compositions ne s'est guère étendue au-delà de l'enceinte qui les a vu couronner. Mais ces questions adressées, *ex cathedrâ*, au public, le jugement solennel des ouvrages qui ont concouru, le prix décerné aux uns, la censure exercée sur les autres, sont autant d'actes de juridiction qui instituent et, pour ainsi

(1) L'auteur de *la Législation primitive*.

Digitized by Google

dire, installent une autorité, donnent aux séances des tribunaux littéraires de l'éclat et de l'importance, et indiquent d'avance aux membres qui les composent ceux parmi lesquels ils pourront chercher un jour des confrères et des successeurs. Mais, pour retirer de cette institution tous les avantages dont elle peut être susceptible, il importe à la société que le sujet proposé soit d'une utilité reconnue et même publique; il importe aux concurrens que la question qui le renferme soit précise et bien posée. Une question vague et à plusieurs faces, est le vrai patrimoine de l'imagination, qui se plaît à errer dans des espaces indéfinis; mais elle est le tourment de la raison, qui consiste à connaître les bornes de toutes choses, comme le génie à les fixer.

Deux des sujets proposés par l'Institut: de *l'Indépendance des Gens de Lettres*, *et de l'Influence du Théâtre sur les Mœurs et le Goût*, ne manquent ni d'utilité ni d'importance, puisqu'ils traitent d'une classe d'hommes qui sont l'ornement ou le fléau de la société, et des productions de l'esprit qui retracent la plus fidelle empreinte des mœurs dominantes; mais les questions où ils sont exposés, nous ont paru pécher par un défaut de justesse et de précision, et présenter de l'incorrection dans l'expression, et peut-être quelque inexactitude dans la pensée.

Le mot *indépendance*, employé d'une manière absolue, n'exprime une idée vraie que lorsqu'on l'applique à une société qui a en elle-même et dans ses propres forces la raison de son existence. Le mot *indépendance*, appliqué à tout autre objet, ne peut être pris que relativement, et le sens doit en être limité et déterminé par des modifications exprimées, ou tellement convenues qu'il soit permis de les sous-entendre. La raison en est évidente:

Digitized by Google

c'est que tout, dans la société, est et doit être dépendant des lois de la société; la société seule est indépendante, sauf de l'auteur de toutes choses et de l'ordonnateur suprême de toute société.

Ainsi l'on dit d'un sentiment *qu'il* est *indépendant* des événemens, et de la vérité qu'elle est *indépendante* des temps et des lieux. On appelle encore *indépendance* d'esprit ou de caractère cette disposition d'une raison éclairée et d'une volonté forte à ne pas adopter légèrement toutes les opinions, à ne pas fléchir aveuglément sous toutes les volontés. Mais le mot *indépendance*, employé d'une manière absolue en parlant d'un individu ou d'une classe d'individus, présente une idée fausse et défavorable; il laisse soupçonner quelque chose de mutin *qui se remue au fond des cœurs*, comme dit M. Bossuet, et peut indiquer un état de révolte contre les lois qui régissent les hommes et les rapports qui les unissent.

Les révolutions ont développé et fixé pour toujours la véritable acception du mot *indépendance*, appliqué à l'homme, parce que les révolutions ne sont que les efforts que font quelques hommes pour opprimer la liberté des autres, en outrant leur propre liberté jusqu'à l'*indépendance*: efforts tôt ou tard inutiles, car la nature qui veut que tous les hommes soient libres, a fait de la dépendance le moyen et la sauve-garde de la liberté.

Ainsi, si je dis: l'*indépendance de la France*, je suis compris même par les plus bornés; mais si je parle de l'*indépendance des gens de lettres*, je propose une énigme à deviner, même aux plus habiles, et l'on se demande quel peut être ce privilége d'*indépendance* pour des hommes sujets à tous les besoins, à toutes les passions et à toutes les erreurs, qui, outre les rapports généraux de l'humanité et de la société qui les unissent à leurs sem-

Digitized by Google

blables, ont, comme propagateurs d'une doctrine quelconque, des rapports particuliers avec ceux qui la reçoivent, et sont soumis, en cette qualité, à une responsabilité spéciale envers l'autorité publique. La raison avoue sans doute qu'on peut être libre malgré tous les devoirs, mais elle ne conçoit pas qu'on puisse rester *indépendant* au milieu de toutes les relations.

La déclaration de *l'indépendance des gens de lettres* ressemble beaucoup à *la déclaration des droits de l'homme*, et paraît de la même fabrique. Ce sont, de part et d'autre, des expressions à double entente, où les passions trouvent d'abord un sens clair et précis, sur lequel la raison s'efforce en vain de les faire revenir par de tardives explications; les passions s'en tiennent au texte, et rejettent le commentaire.

Et admirez ici la divine sagesse de l'Evangile, de ce livre régulateur suprême de toutes les pensées et de toutes les actions, de tous les rapports et de toutes les lois. Loin de parler d'*indépendance* aux hommes élevés au-dessus des autres par leurs emplois ou par leurs lumières, et qui peuvent trouver, dans leur supériorité, des tentations d'indépendance et des moyens de l'établir, il ne les entretient que de la *dépendance* que la société leur impose envers les autres, comme une condition des avantages dont elle leur permet de jouir : « Que celui qui veut être le premier entre » ses frères soit le serviteur de tous. » Leçon sublime qui, sans troubler l'ordre public et porter atteinte à la nécessité des distinctions personnelles ou sociales, fait en quelque sorte des faibles les maîtres, et des forts les serviteurs, et compense ainsi les besoins de la faiblesse avec les devoirs de la grandeur; car tout *office* est un *service*, et cette idée si vraie et si noble a passé de

Digitized by Google

l'Evangile dans toutes les langues chrétiennes, qui appellent *servir* occuper les emplois les plus distingués. La profession des lettres est aussi une *milice* destinée à combattre les fausses doctrines; et il me paraît autant contre l'ordre public et les vrais rapports de la société de proclamer *l'indépendance des gens de lettres*, qu'il le serait de parler de *l'indépendance des gens de guerre*.

En un mot, si les gens de lettres ne sont pas plus *indépendans* que les autres citoyens, il ne faut pas poser en thèse leur *indépendance* particulière; s'ils jouissent d'une indépendance spéciale et propre à leur profession, ils forment donc dans l'état une secte d'*indépendans*.

Mais ce fut en affectant *l'indépendance* de l'autorité religieuse que des gens de lettres firent au quinzième siècle une révolution dans la société religieuse, et, de nos jours, des gens de lettres ont fait une révolution dans l'Etat en affectant *l'indépendance* de toute subordination politique, et en appelant tout pouvoir une usurpation, et toute dépendance un esclavage.

Si l'on entend par *indépendance* cette disposition d'une ame forte à ne publier que la vérité, à ne redouter que sa conscience, à ne pratiquer que la vertu, à braver pour elle les fureurs du peuple et les menaces des tyrans, je répondrai que c'est de l'élévation de sentimens, du courage, de la liberté si l'on veut, et non de l'*indépendance* considérée d'une manière absolue; et certes *indépendance* et *liberté* ne sont pas synonymes. Cette fermeté est le devoir de tout citoyen, homme de lettres ou non, dans la sphère où les circonstances l'ont placé; et ce qui est un devoir pour tous ne peut être la prérogative de personne. Aussi ce n'est

Digitized by Google

pas de l'homme de lettres, mais de l'homme de bien qu'Horace a dit :

Justum et tenacem propositi virum,
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni,
Mente quatit solidâ. . . . . .

Je ne dirai plus qu'un mot. Au siècle de Louis XIV, si l'Académie française eût proposé un pareil sujet, elle n'aurait parlé que des *devoirs des gens de lettres*. Aujourd'hui il est question de leur *indépendance;* et peut-être, si près des temps révolutionnaires, devions-nous ajourner cette thèse à une longue époque, de peur de rappeler aux contemporains de ces jours de faiblesse et de servitude, des souvenirs qui contrastent étrangement avec une prétention aussi fastueuse.

Je passe à l'examen de *l'influence du théâtre sur les mœurs et le goût.*

C'est pour la seconde fois, et peut-être pour la troisième (1) que l'Institut propose de déterminer des *influences* ; et à ce sujet, on ne peut s'empêcher de remarquer la brillante fortune qu'a faite, de nos jours, le mot *influence*, qui même a accru ses dérivés par l'acquisition du verbe *influencer.* Les mots dominans expriment nécessairement des idées de choses dominantes; et si l'on cherchait la raison de la faveur populaire qui s'est attachée au mot *influence*, on la trouverait peut-être dans le cours qu'a donné aux idées une révolution où la seule *influence* des fausses doctrines, sans moyen extérieur de puissance, et même malgré tous les

(1) L'Institut proposa, si l'on ne se trompe, pour premier sujet de prix, après son établissement, une question à-peu-près semblable sur les lois, la morale ou les mœurs. On croit qu'elle ne fut pas traitée. L'Institut vient encore de proposer à la séance du 1er. *germinal,* la question de *l'influence* du mahométisme sur l'esprit, les mœurs, le gouvernement des peuples chez lesquels il s'est établi. La réponse est facile : il a éteint l'esprit, rendu les mœurs voluptueuses au Pérou, le gouvernement despotique. On fera des volumes pour ne dire que cela.

Digitized by Google

moyens de la puissance publique, et au milieu de la plus parfaite tranquillité, a détruit la constitution de société la plus forte par ses principes, et la mieux affermie par le temps. Mais revenons.

L'année dernière, l'Institut proposa la question de *l'influence de la réformation de Luther sur la situation politique des différens états de l'Europe et sur les progrès des lumières.* C'était ouvrir aux concurrens une large carrière. Mais l'auteur de l'ouvrage préféré, alla encore plus loin que l'Institut: à la question de *l'influence de la réformation*, il ajouta dans son essai *de l'esprit* de la réformation. Aussi il s'égara dans cet espace sans limites; et en courant après *l'esprit et les influences* de la réformation de Luther, il se méprit étrangement sur ses effets. Au fond, c'était moins sa faute que celle de la question.

Le mot *influence* est peut-être le plus vague de notre langue, parce qu'il exprime l'idée la moins précise qui puisse s'offrir à la pensée. Ce mot appartient originairement à la nature physique, où il sert à exprimer des qualités à peu près occultes de l'air, du feu, ou d'autres principes, et qu'il est plus aisé de soupçonner que de connaître, et de sentir que d'évaluer. Cette expression transportée dans la nature morale y est devenue plus vague encore et moins précise, parce que les influences morales sont encore plus occultes que les influences physiques, et qu'elles se modifient à l'infini. Car combien n'y a-t-il pas de sortes d'influences? Il y en a de bonnes et de mauvaises, de passagères et de durables, de prochaines et d'éloignées, de directes et d'indirectes. D'ailleurs tels sont les rapports infinis qui existent d'une part entre les êtres moraux, de l'autre entre les êtres matériels, rapports qui constituent l'ordonnance du monde moral et du monde matériel

Digitized by Google

et en entretiennent l'harmonie, qu'une cause quelconque, morale ou physique, exerce son influence sur un effet du même genre, quelque éloigné qu'on le suppose par le temps ou par les lieux. Ainsi la morale du philosophe chinois a influé sur les doctrines répandues par nos philosophes de Paris; ainsi la pluie qui tombe au Japon, repompée par le soleil et dispersée par les vents, influe peut-être sur la fertilité des jardins de Montreuil. Il arrive aussi, comme le remarque avec raison l'auteur de *l'Essai sur l'Esprit et l'Influence de la Réformation*, que telle cause à laquelle on attribue de l'influence sur tel ou tel effet, est elle-même soumise à l'influence d'une cause préexistante; ce qui fait du problème des *influences*, un problème à peu près *indéterminé*, et doit rendre très-circonspects ceux qui en demandent la solution, et ceux qui prétendent la donner.

La question proposée cette année par l'Institut, de *l'influence du théâtre sur les mœurs et le goût*, est encore plus vague, s'il est possible, que celle dont nous venons de parler; puisque l'idée d'influence déjà si compliquée et si peu définie s'y trouve accolée à deux autres idées, *les mœurs* et *le goût*, qui ne sont pas simples, à beaucoup près, et dont l'une présente un grand nombre de sens, et l'autre une infinité de nuances.

Cependant cette question pèche peut-être par un vice plus grave que par un défaut de précision; et avant de déterminer quelle est *l'influence du théâtre sur les mœurs*, il convient d'examiner si ce ne sont pas les mœurs qui influent sur le théâtre: question aussi digne que l'autre de fixer l'attention de l'Institut, et plus féconde en résultats pour l'administration.

C'est sur ce sujet que nous allons hasarder quelques observations, en essayant de réduire aux

Digitized by Google

bornés d'un article de journal ce qui ferait la matière d'un ouvrage.

La poésie est, comme la peinture, un art d'imitation, *ut pictura poesis;* et soit qu'elle exprime des sentimens, qu'elle célèbre des actions, ou qu'elle décrive des images, elle ne peut jamais chanter, exprimer ou décrire que ce qui existe, ou simultanément dans un même sujet, ou séparément dans divers sujets.

L'objet de la poésie dramatique sont les mœurs, c'est-à-dire, les pensées et les actions des hommes en société. Les mœurs ont donc existé aussitôt que l'homme, et avant toute poésie dramatique, comme les sentimens ont existé avant toute poésie lyrique, comme les images ou les accidens de la nature physique existaient avant toute poésie descriptive. Celle-ci embellit le monde matériel; la poésie dramatique agrandit, embellit le monde moral, en donnant à la vertu le caractère de l'héroïsme, et au vice même de la noblesse et de la grandeur.

Les mœurs peuvent être considérées sous deux aspects relatifs aux deux états de société à laquelle les hommes appartiennent. Les mœurs sont publiques, c'est-à-dire, des hommes publics; ou privées domestiques, *familières*, c'est-à-dire, des hommes en état privé ou de famille. De là deux genres de drames: le tragique, dont les mœurs publiques sont l'objet; le comique, qui représente les mœurs privées. Ainsi tous les peuples ont une comédie à eux, parce que les hommes vivent partout en état de famille ou de société domestique; au lieu que tous n'ont pas une tragédie au moins nationale, parce que chez plusieurs peuples une constitution de société politique, imparfaite et peu avancée, n'a pas développé dans tous ses rapports l'institution des hommes publics.

Les mœurs ont donc précédé le drame, comme

Digitized by Google

l'original précède la copie, comme l'objet précède son image; et cette raison générale, et, si l'on veut, métaphysique, devrait suffire à ceux qui ont exercé leur esprit à considérer les choses dans la généralité de leurs principes. — Cependant, pour mettre ces vérités dans un plus grand jour, nous allons en faire l'application aux faits. Car la métaphysique bien entendue est aux sciences morales précisément ce que l'algèbre est aux sciences physiques; et comme l'algèbre, elle donne l'expression générale, ou la *formule* des vérités dont les faits offrent l'application.

Jetons donc un coup d'œil sur l'histoire du théâtre, et considérons-le chez la seule nation moderne qui ait un théâtre à elle, un théâtre vraiment national; je veux parler de la nation française, qui non-seulement a un théâtre, mais qui même en a trois pour la tragédie, le théâtre de Corneille, celui de Racine et celui de Voltaire, qui ont chacun une physionomie qui leur est propre, et un caractère particulier relatif aux mœurs dominantes à l'époque à laquelle a paru chacun de ces trois poètes célèbres. D'autres auteurs ont fait des tragédies même estimées; mais aucun, pas même Crébillon dont nous dirons quelque chose, n'a proprement de théâtre particulier, et ils rentrent tous à-peu-près dans le caractère général de celui des trois maîtres de la scène française dont ils ont été les disciples ou les contemporains.

A la fin du seizième siècle et au commencement du siècle suivant, la nation française avait retenu une forte empreinte des mœurs chevaleresques et des idées féodales qui avaient régné dans les âges précédens, et exercé sur les opinions et les habitudes l'influence la plus étendue.

Les sentimens qu'elles inspiraient, de hauteur dans le courage et de fierté dans l'obéissance, de

Digitized by Google

roideur contre la force et de respect pour la faiblesse, se combinèrent avec l'esprit d'indépendance que fit naître chez les grands, la lutte longue et terrible contre l'autorité royale et les guerres de la Ligue qui précédèrent les troubles de la Fronde. Des germes de républicanisme qui depuis le foible François II cherchaient à se développer en France, donnèrent plus de vigueur aux ames et d'exagération aux caractères. Car le vaisseau de l'état, entraîné hors de sa route par la tempête des opinions nouvelles, avait touché sur l'écueil de la démocratie, d'où il ne fut retiré que par le génie des Guises qui remirent la monarchie à flot et renvoyèrent le naufrage à d'autres temps. La réforme, alors universellement répandue, vint accroître cette disposition des esprits par son rigorisme sombre et farouche; un commerce plus fréquent avec les Espagnols, qui donnaient le ton à l'Europe politique et même littéraire, y ajouta la hauteur des procédés et la dignité fastueuse des manières particulières à cette nation; et de tous ces élémens que de grands événemens religieux et politiques mûrirent et développèrent, il se forma, même dans les deux sexes, un esprit national plus occupé de grands intérêts que de petites passions; des caractères plus mâles, moins susceptibles de sentimens tendres que de mouvemens exaltés, portant à l'excès les vertus et les vices, grands jusqu'à l'exagération, généreux jusqu'à l'héroïsme, avides de domination et peu façonnés à l'obéissance. Corneille parut, et ses drames immortels prirent la teinte des mœurs nationales et en embellirent le tableau. Tout dans les principaux personnages y porte l'empreinte d'une élévation qui n'est plus à notre mesure; et sous des noms romains, Corneille peint réellement les Français de son siècle. Les hommes y sont fiers et graves; ils méditent de

hautes pensées plutôt qu'ils ne se livrent à de violentes passions. L'amour, quand le poëte leur en donne, est respectueux plus qu'il n'est emporté; il paraît plutôt desir de plaire qu'espoir d'obtenir, et jusque dans ses plus tendres aveux, il ressemble un peu à de la *courtoisie*. Les femmes sont hautaines et factieuses, moins jalouses de s'attacher un amant, que d'enchaîner à leur char un chevalier, ou de s'associer un complice; plus occupées de sa gloire et de leur honneur, de leur vengeance que de leur amour; et l'amour même paraît faible et ridicule, quand il ne parle que son langage. Tous les sentimens y sont exaltés, jusqu'aux sentimens doux, simples et modestes du christianisme; Polyeucte conspire contre les dieux des Païens comme Cinna contre Auguste, et il venge sa religion comme les Horaces vengent leur pays.

Le pouvoir royal recommencé par Richelieu, s'affermit sous Louis XIV, et l'hydre aux cent têtes de la démocratie calvinienne est étouffée *pour un temps et la moitié d'un temps*: il n'y a plus d'autre grandeur que celle de l'état; toute hauteur s'abaisse devant le maître qui le représente, et les plus grands ne sont grands qu'en le servant. Ces hommes qui faisaient consister la gloire à troubler leur patrie ne mettent plus leur honneur qu'à la défendre. L'ambition n'est plus qu'une noble émulation de courage, d'intégrité, de fidélité; la vengeance n'est permise que contre l'ennemi public. Tout se règle et se discipline, et même le génie; tout se polit, mœurs, manières, langage; et les arts, enfans de la gloire et de l'opulence, viennent tout embellir, peut-être hélas, et tout corrompre! Les intrigues des factions étaient l'amusement de la cour des derniers Valois ou des premiers Bourbons; les plaisirs et les fêtes sont l'occupation de la cour de Louis XIV, et la passion de l'amour succède dans la société à

Digitized by Google

elle de la vengeance, à mesure que la civilisation prend la place de la barbarie. La décoration a changé, et Racine est le peintre de cette nouvelle scène. On sent dans Corneille la mâle rudesse et la fierté hautaine d'un vieux républicain. Racine a transporté sur le théâtre le caractère propre d'une monarchie affermie; la force réglée par les lois et tempérée par la douceur. Là, comme à la cour de Louis XIV, le ressort principal des événemens est l'amour; mais l'amour délicat, ingénieux, poli, le même qui, descendu du théâtre dans les cercles, y sert comme de signe d'échange dans ce commerce de galanterie aimable et spirituelle, où les deux sexes convenus par politesse de se tromper, l'un semble désirer ce qu'il ne veut pas toujours obtenir, et l'autre laisse espérer ce qu'il ne veut pas accorder. Tout, dans les drames inimitables de ce grand poète, aime avec délicatesse, jusqu'aux Turcs et aux Persans; tout est discipliné, jusqu'aux héros d'Homère; et Achille, au milieu de ses emportemens, respectant le roi des rois et le père d'Iphigénie, me représente le grand Condé au fort de sa rebellion, fléchissant sous Louis XIV et le chef de sa maison.

Je ne suis pas étonné si l'on croyait trouver dans les poëmes de Racine, des allusions aux principaux personnages de son temps. Ces allusions n'étaient point dans l'intention du poète; mais elles étaient le secret de sa composition, et l'effet inévitable de l'empire que les mœurs et les circonstances exercent sur les idées.

L'étoile de la France pâlit. Les mœurs changent, et la poésie dramatique prend un autre caractère. Les revers qui affligèrent la vieillesse de Louis XIV relâchèrent tous les ressorts de l'administration; et les fondemens de la constitution elle-même furent ébranlés, et par les querelles religieuses qui, sous

Digitized by Google

des dehors séduisans et à l'abri de noms respectables, faisaient revivre les principes de révolte et d'indépendance qui avaient troublé les âges précédens ; et par *le système* étranger de papier-monnaie qui bouleversa toutes les propriétés, et avilit par la cupidité toutes les ames ; et par l'introduction insensible dans le gouvernement des prétentions des cours souveraines au pouvoir dont elles n'étaient qu'une fonction ; et sur-tout par une philosophie séditieuse, long-temps renfermée dans des livres obscurs, mais qui commençait à se produire au grand jour, et enseignait, dans la famille comme dans l'état, la foiblesse au pouvoir et la domination au sujet. Ce fut alors qu'à la place de la discipline forte et sévère des âges précédens, l'ignoble et lâche doctrine de l'épicuréisme se glissa dans les esprits et dans les mœurs. Elle avait perdu Rome et elle perdit la France en y introduisant les mœurs voluptueuses, qui touchent de si près aux mœurs féroces, et n'en sont jamais séparées que par une crise politique. Que pouvaient opposer à ces causes puissantes de désordre un roi enfant et un régent corrompu ? Aussi toutes les passions entrèrent en foule dans la société, et Voltaire les transporta sur la scène. Toutes celles que comporte la dignité théâtrale furent dans ses drames brillans plus désordonnées, plus violentes et plus perverses ; et l'on peut lui appliquer ce vers d'une de ses tragédies :

« Toutes les passions sont en lui des fureurs. »

L'amour dans Corneille était de l'élévation de l'ame ; dans Racine de la tendresse du cœur et de la délicatesse de sentimens ; dans Voltaire, il parut, à découvert, la fougue des sens : ses amans sont des frénétiques, et ses amantes des amoureuses en délire. La vengeance dans cette nouvelle école, fut plus atroce et plus calculée. Corneille et Racine l'avoient,

Digitized by Google

voient, ce me semble, plutôt attribuée à la femme comme une foiblesse; Voltaire et Crébillon en placèrent l'excès dans le cœur de l'homme, et sa dignité en fut avilie. Le désespoir, dans Racine et plus rarement dans Corneille, a recours au suicide; dans Voltaire, à l'assassinat. Le poignard fut le moyen ordinaire ou plutôt l'instrument familier de dénoûment chez les poètes de cette nouvelle époque, et ces représentations sanglantes que le goût d'accord avec la morale éloignait des yeux du spectateur, en furent plus fréquemment rapprochées. Ce n'était pas assez des crimes célèbres de l'antiquité, et des éternelles passions du cœur humain. Voltaire inventa au théâtre de nouvelles passions et des crimes inouis, et le fanatisme (1) vint étaler sur la scène ses maximes sauvages, et l'ensanglanter de ses parricides fureurs: passion ignoble, parce qu'elle n'est en dernier résultat, et de quelques prestiges qu'elle s'entoure, que l'ascendant d'un hypocrite sur un esprit faible, et qu'elle suppose, dans son héros, beaucoup moins de force de caractère que de ruse dans l'esprit et de charlatanisme dans les manières, mais passion que la philosophie confondait à dessein avec le zèle religieux qui a exalté

(1) Le *Fanatisme* ou Mahomet, la *Tolérance* ou les Guèbres, sont plutôt des textes de déclamations ou de dissertations philosophiques que des sujets d'action tragique. Mahomet a un confident: ce personnage nécessaire peut-être au poète, me paroît contre la nature du caractère qu'il a mis sur la scène. Si Mahomet est un enthousiaste, il n'a que des ordres à donner et point de confidence à faire; s'il n'est qu'un imposteur, il ne doit point faire la confidence de sa fourberie, et toute sa force est dans une impénétrable dissimulation. Molière s'est bien gardé de donner un confident à son *Imposteur:* Laurent est la première dupe du *Tartufe* et n'en sert que mieux à tromper les autres. Mathan, dans *Athalie*, a un confident; mais Mathan n'est qu'un intrigant qui ne trompe personne, pas même Athalie. Les tragédies de Voltaire con-

Digitized by Google

de si grands esprits et produit de si grandes choses. Cette même philosophie s'attachant à la poésie comme ces plantes parasistes à un édifice en ruine, donnait au drame le ton doctoral et le tour sententieux à la place du mouvement qui en est l'ame ; et comme elle éteignait dans l'homme tout principe de spiritualité (1), pour ne lui laisser que des sens et des sensations, il fallait des représentations plus sensibles à des hommes devenus plus sensuels : la poésie dramatique parlait aux yeux beaucoup plus qu'à l'esprit, et l'on pouvait faire une tragédie avec des décorations et des machines.

Voilà donc trois époques distinctement marquées dans nos mœurs, et fidèlement répétées dans nos drames. Ainsi la tragédie a marché du même pas que la société, et en a parcouru toutes les phases. Elle a eu, comme la société, son époque de fondation par des caractères héroïques et des sentimens exaltés ; son époque d'affermissement et de perfection, par des vertus généreuses et des sentimens nobles et réglés ; son époque de décadence, par des passions fougueuses et désordonnées, et, sous ce rapport, on peut regarder Corneille comme le poète de la fondation ; Racine comme celui des progrès et de la perfection. La décadence date de Voltaire. Qu'on prenne bien toute ma pensée. Je ne dis pas que les ouvrages de l'un ou de l'autre de ces poètes ne présentent, et même souvent, quelques-uns des traits qui appartiennent à

---

viennent beaucoup mieux que celles de Corneille et de Racine à tous les acteurs, même aux acteurs de *société*, parce qu'il est plus aisé de jouer l'exagération des passions, que de rendre la profondeur des caractères et la vérité des sentimens.

(1) L'Institut a proposé cette année, pour sujet de morale, l'art de *décomposer* la pensée. Il faut plaindre celui qui a remporté le prix, d'avoir trouvé le moyen de *décomposer* ce qui est essentiellement *simple*.

Digitized by Google

ses rivaux, et qu'il n'y ait, par exemple, de la hauteur de pensées dans Racine et de la délicatesse de sentimens dans Voltaire; j'avance seulement qu'en laissant à part ce que doivent avoir de commun trois esprits supérieurs qui travaillent dans le même genre, on remarque dans chacun d'eux un mode particulier, un caractère propre et distinctif qui forme son *génie*, et qui est relatif aux mœurs et à l'esprit général de son temps. Ce caractère s'aperçoit dans tous ses ouvrages, et se retrouve tout entier dans quelques-uns, tels que *Polyeucte* et *le Cid*, *Andromaque* et *Athalie*, *Zaïre* et *Mahomet*, qui sont moins les tragédies de Corneille, de Racine ou de Voltaire, que les tragédies du siècle qui les a vu naître.

Mais si les mœurs et l'esprit général qui dominaient aux diverses époques de la société, ont donné une direction particulière aux génies qui les ont illustrées par leurs écrits, il semble qu'on peut comparer entr'eux les hommes puissans dans la société qui ont exercé sur l'esprit public et sur les mœurs une grande influence, et les hommes puissans aux mêmes époques dans la littérature, dont les pensées ont éprouvé l'influence des mœurs dominantes; et en suivant ce parallèle, Voltaire paraît brillant et corrompu comme le régent; Racine, grand noble, poli, décent, comme Louis XIV; Corneille, haut, absolu, dominateur, comme Richelieu; car Richelieu était à cette époque le roi de la France et l'arbitre de l'Europe.

Et qu'on prenne garde que je ne prétends pas élever la question de savoir si Voltaire a été plus tragique que Corneille ou que Racine, parcequ'il a été plus véhément et plus passionné. Ses partisans lui en font un mérite, et je ne lui en fais pas un reproche; je me contente d'observer qu'il a été *autrement* tragique que ses devanciers. Un siècle

Digitized by Google

plutôt, Voltaire eût été peut-être Racine ou plutôt Corneille; mais venu plus tard, il a trouvé d'autres mœurs, et elles lui ont inspiré d'autres pensées et fourni d'autres tableaux.

Je soumets ici une réflexion au jugement du lecteur impartial : Voltaire a soutenu, d'après son siècle et son génie, que l'objet de la tragédie était d'émouvoir les passions, et *plutôt*, pour me servir de son expression, *de frapper fort que de frapper juste*. Corneille, qui avait une haute idée de la moralité de son art, pensait, d'après son siècle, et même Aristote, que l'objet du drame était de *purger* les passions. Cette expression semble n'avoir pas été comprise, et Voltaire n'a pas peu contribué peut-être à en obscurcir le sens; mais il en résulte que la tragédie, qui n'est bonne, même poétiquement, que lorsqu'elle est bonne moralement, doit représenter des vertus passionnées, plutôt que des passions vicieuses; et qu'ainsi, en mettant sur la scène des passions nobles et généreuses, elle purge la société des passions fougueuses et funestes.

Le théâtre de Crébillon, si l'on veut donner ce nom a un très-petit nombre de tragédies d'un mérite supérieur, porte l'empreinte du temps où ce poète a paru. Les passions, telles que la vengeance et l'amour jaloux, y sont portées jusqu'à la plus extrême violence et même jusques à l'horreur. Sous ce rapport seulement, il a suivi et même outré la manière de Voltaire, comme, à une autre époque, Campistron avait affaibli et décoloré la manière de Racine.

Le théâtre comique a marché du même pas que le théâtre tragique, et a subi les mêmes changemens. La première comédie, a commencer par celle de Corneille, était romanesque dans les caractères et amie du merveilleux dans les événe-

Digitized by Google

mens. La seconde, celle dont Molière est le père, offre plus de vérité, de naturel, de décence théatrale. La troisième, celle dont Regnard est le fondateur ou le coryphée, est plus pétulante, plus malicieuse, et en général plus immorale dans le choix des sujets, plus licencieuse dans les intentions, même lorsqu'elle est plus réservée dans l'expression.

Et certes, si l'on doutait de l'influence que les principes dominans dans les idées et dans les mœurs exercent sur les productions dramatiques, on n'aurait qu'à se rappeler un essai du genre tragique fait il n'y a pas long-temps sur le premier théâtre de la nation, et à jeter les yeux sur quelques drames comiques qu'on donne actuellement. Tel était, il y a peu d'années, le bouleversement de tous les principes d'ordre, littéraire et social, qu'on tenta de confondre dans une même action tragique *des Rois* et *des laboureurs;* c'est-à-dire, des personnes publiques et des personnes domestiques, qui appartiennent chacune à un genre différent de drame, parce qu'elles sont placées chacune dans un ordre différent de société; et telle est encore aujourd'hui l'ignorance où la révolution nous a laissés de tous les principes de morale privée et de bienséances publiques, qu'on ne craint pas de mettre sur la scène des courtisanes célèbres, et de présenter au public assemblé des personnes infâmes comme des personnages intéressans : désordre qu'autorisait la licence des mœurs païennes; mais que la dignité sévère de la morale chrétienne avait banni du théâtre, et que l'administration avait relégué dans l'ombre loin des mœurs publiques.

Jusque dans les romans, qui sont à la comédie ce que la poésie épique est à la tragédie, et qu'on pourrait appeler l'épopée familière, on aperçoit les mêmes progrès et bientôt la même décadence. Dans

Digitized by Google

le premier âge de cette composition, les romans ne sont qu'un tissu d'aventures chevaleresques et d'un *merveilleux* souvent extravagant. Ces fiers paladins ont sans cesse les armes à la main, et la scène est toujours en champ clos. Dans le second âge, les romans sont des intrigues de *société*, et les héros sont dans les salons. On y retrouve plus de tendresse que de passion, moins de hauteur que de noblesse, et la délicatesse des sentimens y est poussée quelquefois jusqu'à la fadeur. Au troisième âge, l'action du roman se passe dans des boudoirs ou des tombeaux; la licence y est portée jusqu'à l'obscénité et le pathétique jusqu'à l'horreur. Ce goût de l'horrible, qui a régné aussi dans la tragédie et même dans la comédie métamorphosée en drame *larmoyant*, est une imitation malheureuse de la littérature anglaise. Elle annonçait le changement inévitable et prochain des mœurs molles aux mœurs féroces, et nous préparait à des imitations anglaises ou *anglicanes* d'un genre plus sérieux, et aux drames, bien autrement horribles, joués pendant dix ans sur le grand théâtre de la révolution.

Je me bornerai à ces exemples tirés de la scène et de la littérature française. Les autres nations n'ont pas assez vécu pour avoir un théâtre proprement national, qui puisse présenter une progression marquée vers le bien ou vers le mal; et si l'on voulait que la nation anglaise eût un théâtre a elle dans les drames de Shakespear, je ferais remarquer que les productions informes de ce génie enfant, sont l'expression fidelle de cette société, qui, à quelque degré de politesse ou de connaissance des arts qu'elle soit parvenue, a beaucoup à desirer encore du côté de la civilisation ou de la science des lois et des mœurs, et n'a pu sortir jusqu'ici des institutions tumultueuses du premier

Digitized by Google

âge, sauvage encore dans ses mœurs, bizarre dans ses lois, livrée au trouble par la nature même de sa constitution, et dont toutes les époques, et particulièrement celle où a vécu Shakespear, ont été marquées par des scènes atroces et sanglantes.

La tragédie allemande n'est pas plus avancée que la constitution germanique ; et au total, en Allemagne, comme partout ailleurs, l'état littéraire est l'expression fidelle de l'état social. On remarque en effet chez les Allemands, comme un caractère distinctif de ce peuple, que la force partout est plutôt dans les parties que dans le tout, dans les détails plutôt que dans l'ensemble. Ainsi le corps politique est faible, inerte et désuni, et les divers membres ou co-états qui le composent sont riches et populeux. Ainsi la langue manque en général d'expressions morales et d'harmonie au milieu de l'abondance de ses mots ; ainsi dans la littérature, l'esprit excelle aux petites choses, à peindre les détails, sur-tout ceux du genre naïf et familier, et il s'élève avec plus de peine aux grandes conceptions; et les arts eux-mêmes, tels que la peinture et la sculpture, sont moins heureux à inventer que patiens à finir et à décorer. C'est parce que le système littéraire n'est pas plus arrêté en Allemagne que le système politique, que toutes les opinions y font fortune comme tous les talens ; et ce pays est, dans tous les genres, le patrimoine des aventuriers.

Les Allemands n'ont donc pas de théâtre national régulier ; et si l'on me demandait la cause de la vogue prodigieuse d'un de leurs drames joué il y a peu d'années sur nos théâtres, je tirerais de ce succès même une preuve bien forte à l'appui des principes que je viens d'exposer, et je ferais remarquer que cette production, qui blesse l'honnêteté publique, a dû réussir à Paris, parce qu'elle offrait une peinture fidelle des mœurs domestiques,

Digitized by Google

dans un temps où il y a trop souvent entre les époux de si profonds sujets de *misantropie* et de si justes motifs de *repentir*.

Les mœurs influent donc sur le théâtre, et si le théâtre, au contraire, influait sur les mœurs, comment les mœurs ne se seraient-elles pas ressenties plus long-temps de l'influence puissante du théâtre de Corneille, qui jeta à sa naissance un si grand éclat et excita une si vive admiration ? Les mœurs influent sur la poésie dramatique, qui met les mœurs en action, comme les événemens influent sur la poésie épique ou lyrique, qui met les événemens en récit ou en chant, comme les habitudes et les goûts dominans influent sur la littérature et les arts, considérés dans la généralité de leurs productions. Ainsi, tant qu'une nation sera occupée de choses morales, de hautes pensées, de sentimens élevés, le génie cultivera de préférence la poésie dramatique, qui fait agir et parler l'être moral. Il y aura plus d'orateurs, de moralistes, et les arts eux-mêmes s'exerceront à rendre plutôt des *expressions* que des *attitudes*. Lorsque cette même nation descendra à des choses matérielles, et s'occupera exclusivement des *études de la nature physique*, les arts d'imitation s'attacheront à peindre l'homme physique et les scènes familières de la vie domestique. La littérature deviendra licencieuse ou purement *descriptive*. On fera des poëmes sur les femmes, on chantera les mois, les saisons, les astres, les animaux, les plantes, les arts. Les poètes, dominés par leur siècle et par les mœurs, feront, si je peux parler ainsi, l'épopée de l'homme physique, du même talent dont ils auraient fait, à une autre époque, l'épopée de l'homme religieux et politique.

Je reviens au théâtre; et en se rappelant ce qui

Digitized by Google

a précédé, on pourrait en conclure que Corneille et Voltaire seront plus ou moins goûtés selon que la nation s'approchera ou s'éloignera d'une époque de décadence ou de restauration. Ici l'expérience vient à l'appui du raisonnement. Voltaire, comme poète tragique, semble perdre quelque chose de son éclat, tandis que l'on revoit avec un nouvel intérêt le vieux Corneille. Racine, d'une perfection plus soutenue que Corneille, plus moral et plus sage que Voltaire, survivra à toutes les révolutions, et sera comme un fanal élevé au milieu des écueils et des orages de la littérature.

Je demande pardon au lecteur d'effleurer rapidement un sujet aussi intéressant dans les résultats, qu'il est vaste et profond dans ses principes; mais je dois finir par une observation importante, et qui me rapproche sans doute de l'intention de l'Institut. Il faut distinguer le théâtre du spectacle. L'un est le plaisir, et peut devenir l'instruction de l'esprit ; l'autre est l'amusement des yeux ; et j'ai dû penser qu'un corps de littérateurs avoit considéré dans l'art dramatique plutôt les productions de l'écrivain, que le jeu du comédien ou les inventions du décorateur. Cette distinction est réelle, et elle étoit connue et même observée en France, où un grand nombre de personnes distinguées par leur éducation, leurs connoissances et leurs emplois, telles que les magistrats et les ecclésiastiques, connoissoient notre théâtre, quoique la gravité de leur état ne leur permît pas de fréquenter le spectacle. Car alors on pensoit chez cette nation que les étrangers regardent comme si frivole, que les plaisirs publics ne conviennent tout au plus qu'aux hommes privés ; et que les hommes publics, s'ils ont besoin de délassement, n'en doivent chercher que dans les plaisirs domestiques. Or, si les mœurs générales influent sur le théâtre, dont les chefs-

Digitized by Google

d'œuvre ne sont que l'expression fidelle des mœurs, le spectacle influe sur les mœurs privées, qui, pour mille causes exposées ailleurs avec éloquence, perdent, dans la fréquentation du spectacle, le caractère de gravité et de modestie qui font les bonnes mœurs et les nations vertueuses, et prennent en échange des habitudes de dissipation de légéreté et de licence; encore ne faut-il pas trop généraliser cette cause d'influence, bornée autrefois, du moins en France, à un petit nombre de villes, et à un plus petit nombre de personnes.

Il est même utile d'observer en restreignant le mot de *mœurs* à la signification qu'on lui donne communément dans la conversation, c'est-à-dire aux relations des personnes entr'elles, considérées dans l'état privé ou de famille, que l'administration ne doit jamais désespérer des mœurs, quelque déréglées qu'elles paroissent, là où il existe dans les lois une règle fixe des mœurs sur laquelle on peut toujours les redresser, comme dans les pays où les lois consacrent l'indissolubilité du lien conjugal et l'indépendance du pouvoir marital et paternel, ces fondemens des mœurs domestiques, et même de tout ordre de société. Au lieu que chez les peuples où des institutions politiques ou religieuses, contraires à la nature de l'homme en société, ont mis la dissolubilité dans le mariage, et par une suite inévitable, l'égalité dans la famille, les efforts que peut faire l'administration pour rétablir les mœurs, lorsqu'elles sont corrompues, sont insuffisans et même ridicules; et pour me servir d'une comparaison prise de l'Evangile, sublime dans sa naïveté, c'est vouloir mettre du vin nouveau dans de vieilles outres, et coudre un morceau de drap neuf à un vêtement usé.

La question proposée par l'Institut embrasse une autre partie, *de l'influence du théâtre sur le goût.*

Digitized by Google

C'est encore là une proposition bien vague et qui pourrait peut-être manquer de justesse.

Le goût est la connaissance, ou si l'on veut le sentiment des beautés littéraires. Mais dans la poésie dramatique, qui met en action l'être moral, les beautés littéraires sont des beautés morales; et, sous ce rapport, le goût tient aussi aux mœurs et éprouve leur influence. En effet, de combien de beautés morales se compose un poëme tel qu'Athalie, ce chef-d'œuvre de l'esprit français dans sa perfection, et par conséquent de l'esprit humain? Aussi les règles du goût sont méconnues à l'instant que les règles des mœurs sont renversées. La révolution qui a détruit en France beaucoup de beautés morales a ébranlé en même temps les règles du goût; et s'il en reste encore des traces dans le public qui juge, on peut remarquer qu'elles se sont étrangement affaiblies dans le public qui compose. A la renaissance des lettres le génie produit le goût, comme à la naissance du jour le soleil envoie la lumière. Cette comparaison est exacte; car le goût est l'émanation et même l'expression du génie, comme la lumière est l'émanation des feux du soleil et l'expression de son éclat. Ainsi, Corneille compose avec goût toutes les fois qu'il compose de génie; mais dans les choses communes où son génie ne peut l'inspirer, il tombe faute de goût, car on peut dire du goût qu'il est le génie des petites choses et des détails, comme le génie est le goût de l'ensemble et des grandes pensées. Racine, parfait dans les choses relevées, présente avec un goût sûr et exquis les plus communes. Il ne néglige aucune beauté et les met toutes à leur place, parce que de son temps toutes les règles étaient plus développées et toutes les convenances mieux connues. Ce sont deux fleuves; mais l'un, voisin des montagnes où il a pris sa source, pré-

Digitized by Google

cipite ses eaux quelquefois troublées par d'énormes cataractes, et paraît plus imposant et plus vaste par le fracas de sa chute; tandis que l'autre, plus avancé dans sa course, aussi profond mais plus limpide, aussi abondant mais plus tranquille, coule avec une majestueuse uniformité, et entraîne par la continuité de sa force plus surement que son rival par l'impétuosité de ses mouvemens.

Tout s'était fixé en France, et même le goût, parce que tout, j'entends dans les institutions publiques et les lois, avait atteint sa perfection relative; point fixe marqué par la nature à l'homme et à la société, où ils n'arrivent l'un et l'autre que par de longs efforts, où ils ne reviennent qu'après de grands malheurs : c'est ce que n'ont pas compris, c'est peut-être ce que ne comprennent pas encore tant d'hommes inquiets par faiblesse et chagrins par corruption, qui ont accusé notre littérature de leur médiocrité et nos institutions de leurs vices. Ils ont pris, dans tous les genres, des erreurs depuis long-temps oubliées, pour des vérités nouvellement aperçues; et ils ont voulu faire, malgré la nature et le bon sens, *une révolution dans des choses fixées*, c'est-à-dire. *perfectionner des choses parfaites :* entreprise impossible et malheureuse comme la tâche des Danaïdes et des Sysiphes dans les enfers; contradiction funeste qui explique à la fois ce que nous avons été pendant dix ans, et ce que nous sommes, et ce que nous serons.

Digitized by Google

Voyage dans les quatre principales Isles des Mers d'Afrique, fait par ordre du Gouvernement pendant les années IX et X de la République (1801 et 1802), *avec l'Histoire de la traversée du capitaine* Baudin *jusqu'au port Louis de l'Isle Maurice;* par *J. B. G. M. Bory de Saint-Vincent,* officier d'état-major, etc. Trois vol. in-8°, et atlas. Prix : 48 fr., et 54 fr. par la poste. A Paris, chez *Buisson*, libraire, rue Hautefeuille; et chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42.

Les Voyages sont, sans contredit, une des branches de commerce les plus exploitées de la littérature. Nos auteurs français, malgré leur étonnante fécondité, craignant de ne pouvoir suffire au débit, nous inondent des productions merveilleuses de nos voisins. A peine un Voyage est-il imprimé à Londres ou dans une petite ville d'Allemagne, que nous en avons des traductions dignes des originaux. Et les nouveautés se succèdent avec une telle rapidité, que les amateurs les plus intrépides ne peuvent presque trouver le temps de parcourir tous ces chefs-d'œuvre.

Je ne saurais calculer le nombre des ouvrages de ce genre qui ont paru pendant les dernières années qui viennent de s'écouler : et depuis le *Voyage autour de ma Chambre*, jusqu'aux *Voyages autour du Monde*, tout devrait avoir été décrit.

J'ai cru découvrir, en parcourant ces ouvrages, l'espèce de poétique adoptée assez généralement par les auteurs ; et je vais essayer de la représenter en peu de mots pour l'instruction de la jeunesse.

Quand on veut écrire un Voyage quelconque, il faut d'abord être doué d'une profonde sensibilité, et s'extasier avec emphase devant les choses les plus communes : cela en impose au public, et produit toujours son effet.

Digitized by Google

Avec un peu de mémoire, les lieux qu'on parcourt vous fournissent des digressions de toute espèce; et par ce moyen on multiplie facilement les volumes.

Un homme qui va courir le monde doit être essentiellement philosophe; ainsi l'auteur ne pourra, sous aucun prétexte, se dispenser de tourner en ridicule les mœurs, les usages et la religion des peuples qu'il visite; et il sera trop heureux si c'est la religion de son pays qui lui fournit ces petites saillies de gaieté.

L'auteur aura soin d'ajouter à cela quelques aventures bien incroyables; une ou deux tempêtes, s'il a voyagé sur mer; il se présentera toujours comme acteur principal: ce sera toujours lui qui aura tout vu, tout prévu, tout sauvé, et il sera assuré d'avoir fait le plus beau Voyage du monde. Bien entendu que quelques anecdotes un peu scandaleuses ne gâteront rien à l'affaire.

J'oubliais de recommander de longues dissertations sur toutes les mouches et sur tous les brins d'herbes qu'on rencontre.

M. Bory de Saint-Vincent n'a pas tout-à-fait suivi cette poétique dans son ouvrage, mais il en a adopté quelques règles. En historien fidèle, il nous apprend qu'il est parti de Paris le 8 vendémiaire an IX, et qu'il est arrivé au Havre le 10 à six heures du matin. Cela ne laisse pas que d'être fort important pour un Voyage en Afrique.

La traversée du Havre jusqu'à Ténériffe, ne présente aucune circonstance bien remarquable. Le séjour dans cette île n'est guères plus intéressant. Des détails, déjà connus, sur les anciens peuples des Canaries, une petite satire contre les habitans actuels, des descriptions de plantes; voilà à-peu-près tout. L'auteur, par des raisons qu'il ne veut pas faire connaître au public, n'a pu visiter le fameux pic de Ténériffe. Il se rembarque avec l'expédition. Le trajet de Ténériffe à l'Isle-de-France n'offre encore rien qui puisse piquer la curiosité des lecteurs. Tout ce qui m'a frappé, c'est que M. Bory n'aimait pas

Digitized by Google

le capitaine Baudin. Il ne laisse échapper aucune occasion de lui donner des ridicules. On en jugera par l'anecdote suivante :

« Un astronome habile de l'expédition, ayant besoin » d'une aiguille aimantée pour remplacer celle d'un com- » pas de variation qui avait été dégradée, s'adressa au » commandant qui en avait plusieurs dans son secrétaire » d'acajou. M. Baudin, qui ce jour-là était de bonne » humeur, l'engagea à entrer dans sa chambre, et fut » chercher la boîte aux aiguilles magnétiques. L'humi- » dité de l'air y avait pénétré, et l'acier se trouvait un » peu rouillé ; la vertu de l'aimant paraissait sensible- » ment amoindrie. Comme l'astronome se désolait de ce » contre-temps : — Que voulez-vous, lui dit pour le con- » soler le capitaine, toutes les fournitures que fait le » gouvernement sont de la plus grande mesquinerie : si » l'on eût fait les choses comme je le désirais, on aurait » donné *des aiguilles d'argent au lieu d'acier.* »

Je n'ai jamais connu le capitaine Baudin, et je ne prétends en aucune manière m'établir ici son champion. Mais est-il possible de supposer qu'un homme qui a fait plusieurs voyages sur mer, veuille faire mettre une aiguille d'argent à un compas de variation ? Je crois que c'est le cas de dire : *qui veut trop prouver ne prouve rien.*

Cependant l'expédition arrive à l'Isle-de-France. Une partie des savans se brouille avec le capitaine Baudin. Il y a une longue énumération des torts du commandant, sur lesquels je me garderai bien de prononcer. M. Bory finit par quitter le capitaine, et prendre du service auprès du général Magallon. L'auteur, en visitant le vallon où Bernardin de Saint-Pierre a placé l'habitation de Paul et Virginie, n'a pu se dispenser de peindre l'effet que ces lieux ont produit sur lui.

« Je m'oubliai, dit-il, souvent avec leur histoire (de » Paul et Virginie) ; je croyais assister à leurs jeux ou à » leurs travaux. Un noir, qui passait chargé de bois, était

Digitized by Google

» le vieux Domingue; une négresse, revenant de la » forêt, était sa laborieuse compagne; et si, par hasard, » le chien de quelque chasseur égaré venait troubler, par » ses aboiemens, *la douce mélancolie dont je m'occu-* » *pais*, c'était le bon Fidèle qui venait me tirer de mes » réflexions. »

Madame de Staël, qui nous a dit tant de belles choses sur la *mélancolie*, ne nous avait point encore appris que ce fût une *occupation*.

M. Bory est chargé de différentes missions dans les îles voisines par le général Magallon. Je ne le suivrai point dans ces expéditions. Je n'ai point l'honneur d'être savant, pas beaucoup d'envie de le devenir; et quelqu'intérêt que puissent présenter toutes les descriptions de plaines, de forêts, de montagnes, de volcans, de pitons, de laves, d'insectes et de plantes, je ne pousserai pas plus loin mes réflexions sur cet ouvrage, à la suite duquel se trouve un fort bel atlas.

En général ce Voyage est écrit avec un ton emphatique qui fatigue le lecteur; mais comme M. Bory n'affiche aucune prétention, comme il n'a d'autre but que d'offrir le résultat de ses travaux, qui peuvent être de quelque utilité aux sciences, il serait trop rigoureux d'exiger une grande correction et une grande pureté de style dans un sujet d'ailleurs très-aride. M.

Les Templiers, tragédie, par M. *Raynouard*, précédée d'un précis historique. Prix: 3 fr., et 4 fr. par la poste; pap. vélin et fig. coloriée, 6 fr., et 7 fr. par la poste. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, rue des Bons-Enfans, n°. 6; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Si quelque doute sur l'atroce injustice de la proscription des Templiers pouvait subsister encore, il faudrait bien qu'il cédât aux preuves irrésistibles qui sont accumu-

lées

Digitized by Google

lées dans la savante dissertation de leur apologiste. M. Raynouard a traité la question comme l'historien le plus exact et le jurisconsulte le plus consommé. Nous n'y avions donné qu'un coup d'œil rapide, parce qu'elle ne nous semblait présenter, pour ainsi dire, aucune difficulté. Nous avions cru voir la justification des accusés dans l'absurdité des accusations, et les crimes nous paraissant d'une impossibilité morale, nous n'avions pas hésité à croire qu'ils n'avaient point été commis. L'autorité de Dupuis, pauvre compilateur; de Daniel, dans lequel un homme très-instruit trouvait dix mille erreurs; de Fleury, qui se contredit dans les termes; de Velly, écrivain assez superficiel, qui d'ailleurs ne se prononce pas d'une manière affirmative, qui a l'air d'appréhender de dire la vérité qu'il entrevoit et laisse percer, tout cela ne pouvait balancer dans notre esprit la démence des imputations, l'infamie des délateurs, la violence des procédés, l'iniquité des procédures, enfin la réunion de tous les signes qui caractérisent la calomnie et l'oppression.

M. Raynouard voulant repousser le reproche d'avoir appelé l'intérêt sur un ordre religieux gangrené de vices, couvert d'infamies, coupable de tous les crimes, s'est livré à des recherches et à une discussion qui ne laissent plus de ressources à ses accusateurs.

Il a donné un extrait de la défense rédigée par le procureur-général de l'ordre, laquelle se trouve avec plus d'étendue dans Velly. Cet auteur rapporte un fait dont M. Raynouard aurait pu s'autoriser; car il suffirait presque pour établir l'innocence de ses cliens. Un chevalier, poussé par le désir d'une plus grande perfection, quitta l'ordre du Temple pour entrer dans celui des Chartreux. N'ayant pu en soutenir les austérités, il demanda de rentrer parmi ses anciens confrères. Il y fut admis, mais à des conditions très-dures. Il fut reçu en chemise à la porte du Temple, condamné à manger à terre pendant un an, à jeûner au pain et à l'eau deux fois par semaine à rece-

Digitized by Google

voir la discipline tous les dimanches. Ce religieux se serait-il soumis à une pénitence si austère, pour rentrer dans une compagnie souillée de forfaits et de débauches ? Eût-elle osé traiter avec tant de rigueur un homme qui aurait pu la perdre en révélant les plus horribles secrets ?

Il est étonnant que ces réflexions rapportées par Velly, n'aient amené cet historien qu'à douter de la vérité des imputations faites aux Templiers ; mais, nous l'avons dit, c'était un écrivain agréable et léger plutôt qu'un profond historien. Il paraît même qu'il lisait avec peu d'attention les livres qu'il avait sous les yeux.

Nous en avons retrouvé la preuve dans l'affaire des Templiers. Il prétend que le Pape n'a rien recueill de leurs dépouilles, et défie Voltaire de citer l'endroit où Dupuis a dit que le Pape ne s'oublia pas dans le partage : « Dupuis, dit-il, qui n'a entrepris l'histoire de ce fa- » meux procès que pour justifier Philippe et Clément. » Voltaire eût pu lui citer la page 36 du premier volume de Dupuis, où le fait est raconté en termes très naïfs. Le Saint-Père obtint du roi des lettres qui ordonnaient à tous les Français de lui rendre et restituer tous les biens des malheureux proscrits, et pour que l'acte de concession ne se perdît pas, il en fit tirer vingt doubles. *Droit au solide allait* le très-Saint-Père.

M. Raynouard cite un trait bien plus fâcheux pour sa mémoire, et qui révèle un des moyens honteux qui ont préparé la catastrophe des Templiers ; il l'a tiré d'un monument déposé dans le trésor des Chartres, et demeuré inconnu jusqu'à ce jour. Neuf de ces religieux s'étaient présentés au concile de Vienne, au nom de quinze cents ou deux mille de leurs confrères, pour défendre l'ordre ; le souverain pontife les fit jeter dans une prison. Il faut convenir que ce père des chrétiens ne traitait pas tous ses enfans avec douceur, et qu'en détruisant l'ordre des Templiers de sa seule autorité, contre l'avis du concile, il n'avait

Digitized by Google

pas tort de dire qu'il n'avait pas procédé suivant les *formes de droit.*

Leur défenseur insiste avec raison sur une circonstance qui, entre mille autres, prouverait seule l'épouvantable partialité des juges. Ils renvoyèrent absous les accusés qui avaient eu la lâcheté de se reconnaître coupables, et firent jeter au feu tous ceux qui avaient rétracté des aveux arrachés par les tourmens de la question.

On parle de témoins. Mais il faut savoir quels ils étaient. Ce furent ces lâches apostats qui pour sauver leur vie, ou pour gagner des récompenses, avaient confessé des faits absurdes. Il faut savoir aussi quel était l'esprit du temps, et que plus les accusations étaient insensées, plus elles obtenaient d'empire sur la crédulité. Il faut savoir que Philippe ayant accusé Boniface d'avoir livré son ame au diable, il se trouva des témoins de la livraison.

Cette discussion est écrite avec une élégante simplicité, avec concision, et la modération que devait inspirer une cause aussi évidente, et qui a si peu de contradicteurs.

La lecture de cette tragédie nous a confirmés dans l'opinion que nous en avions conçue en la voyant jouer. Elle avait eu tant de représentations, on en avait cité des morceaux si étendus, elle avait été l'objet de tant de critiques ou d'éloges, qu'avant d'être imprimée elle avait déjà la publicité que donne l'impression. Nous nous bornerons ici à des observations de détail sur le style. Elles seraient moins sévères si la pièce était moins belle, et si elle fournissait à la censure une plus ample matière; car il n'y a pas plus de plaisir que de mérite à éplucher des hémistiches. Mais comme cette tragédie doit rester au théâtre, comme elle aura nécessairement plusieurs éditions, il n'est pas impossible que quelqu'une de ces remarques soit utile.

Dans la première scène, le mot *puissance* se trouve trois fois à la fin du vers, et rime deux fois avec *France*, sans

Digitized by Google

compter celui de tout-puissant qu'on rencontre encore dans ce vers, qui n'est pas bon :

Philippe. . . . . .
De ses soins tout puissans lui promet le bienfait. *(au Pape.)*

Il en est de même de cet autre de la seconde scène :

De résister au roi prévoyez le danger.

Ils sont tous deux secs, prosaïques, l'inversion en est sans grâce et sans harmonie. Mais la réponse du grand-maître au dernier est d'une grande noblesse :

Portez-lui ma réponse au lieu de la juger.

C'est encore une tournure pénible que

L'horrible attentat
D'insulter à l'Eglise et de trahir l'Etat.

Préférer provoquer, préférer mourir (expressions employées par l'auteur), n'est ni poétique, ni élégant, ni peut-être exact. Je penche à croire qu'il faut substituer *aimer mieux*, à *préférer*, lorsqu'on veut mettre un verbe à la suite. *Je préférerais*, d'ailleurs, est un mot si rude, qu'il défigurerait le plus beau vers.

J'ai déjà parcouru le premier acte, où je n'ai trouvé à critiquer que ces misères, qui méritaient à peine d'être relevées.

Dans le second, je ne vois aussi presque rien de répréhensible. Peut-être vaudrait-il mieux

Je pensai que Dieu seul pouvait me consoler,

que

Je crus que Dieu lui seul, etc.

Dans la même scène, il y a une très-belle pensée à laquelle la tournure du dialogue ôte un peu de son éclat. La reine dit, en parlant des Templiers :

Je les crois innocens, j'ose les protéger.

MARIGNI FILS.

Quoi ! vous-même !.... Pour moi quel exemple sublime !

LA REINE.

Je me range toujours du parti qu'on opprime.

Digitized by Google

Ce dernier vers répond à *Quoi ! vous-même !* Mais l'interruption, l'aparte, *pour moi quel exemple*, font oublier ce qui précède, et le vers prononcé par la reine n'a plus l'air d'une réponse. Il serait à desirer qu'il ne fût question dans l'exclamation de Marigni que de la reine seule. Si l'auteur a voulu préparer au dévouement de Marigni, c'est une précaution superflue, et il n'y a pas même réussi. Car *quel exemple pour moi*, laisse en doute s'il suivra ou ne suivra pas cet exemple. D'ailleurs ce dévouement, pour être inattendu, n'en est que plus frappant, et par conséquent ne demandait pas à être préparé. J'oserais penser que le mot de la reine ferait plus d'effet si Marigni disait :

Quoi ! vous-même !..... Grand Dieu ! quel courage sublime !

ou quelque chose de semblable ; de manière qu'il n'y eût plus entre l'admiration qu'il témoigne et la réponse de la reine, un sens intermédiaire qui détournât l'attention, en interrompant le dialogue.

Un coupable refus vous perd, je vous l'annonce,

est un vers trop négligé. Il y a dans la même scène une faute plus considérable, non de style, mais de convenance. Le ministre interrompt le roi au commencement d'une phrase. C'est ce qui n'est tolérable de la part d'un sujet, que dans un moment de passion, dans un cas très-pressant ; et là rien ne presse, et les personnages sont très-calmes.

Dans la superbe scène d'entre Marigni fils et le grand-maître, le premier entendant dire à l'autre, *que tout Templier meure et soit fier de mourir*, s'écrie :

C'est mon auguste arrêt qui sort de votre bouche.

C'est peut-être se donner trop d'importance que d'appeler soi-même son arrêt *auguste*.

Je ne sais pourquoi l'auteur préfère des chants consacrés *du* à consacrés *par* le nom de l'Eternel. J'ai *droit* à vos *périls* est ce qu'on appelle une heureuse alliance de

Digitized by Google

mots. On pouvait se dispenser de répéter à la page suivante la même idée, revêtue d'une expression semblable.

Je ne sais si le chancelier parlant au premier ministre, doit dire : « L'inquisiteur nous *mande.* » Il est vrai qu'en ce temps un inquisiteur pouvait faire trembler même un premier ministre. Il serait néanmoins bien étrange qu'il eût eu le droit de le mander.

Renonçant en ce jour à ma fierté guerrière,
Je sais pour des amis descendre à la prière.

Renonçant en est dur, et un connétable même ne doit parler de sa fierté que pour s'en accuser. Le premier vers gâte le second, qui est convenable et même touchant.

Je n'aime point les coups de *la foudre* qui *j ettent dans le malheur* (4e acte, scène seconde) ; l'image est incohérente, et l'effet trop faible pour la cause.

Mon cœur est innocent, mais ma bouche est coupable.

Egisthe dit, dans *Mérope* :

Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.

Les moules de nos vers n'étant pas infinis, il ne faut pas s'étonner de ces ressemblances, et elles ne peuvent être un motif de reproche, quand elles ne tombent point sur quelque pensée éclatante, et qu'on doive regarder comme une propriété exclusive.

Hélas ! j'ai prononcé ces terribles accens,

dit Marigni ; et il répète une phrase qu'il a prononcée précédemment. Le mot *accens* ne se prend point dans cette acception.

Quoi, nous aurions fléchi ces juges menaçans,
Et nous suffirait-il d'être *tous* innocens ?

C'est un Templier qui parle de l'inquisiteur et de ses assesseurs. *Tous* affaiblit le vers, parce qu'il est de trop.

Le grand-maître, en allant au bûcher, avertit Philippe que les malheurs des Templiers deviendront *une dette du trône.* C'est là de l'esprit, et le moment est bien

Digitized by Google

mal pris pour en faire. C'est la seule faute de ce genre que j'aie aperçue.

J'ai déjà cité toutes les petites incorrections qui m'ont frappé dans cette production dramatique qui ouvre avec tant de gloire le dix-neuvième siècle. En y joignant celles dont j'avais déjà parlé, on voit qu'il s'agit d'une vingtaine de vers dans lesquels il n'y a le plus souvent qu'un mot à corriger.

J'avais le projet de rapporter les plus beaux endroits de cette tragédie ; mais quand j'ai voulu l'exécuter, le choix m'a tellement embarrassé que j'y ai renoncé. Il faudrait remplir ce numéro de citations. D'ailleurs la France entière va lire cette pièce, et ses beautés étant principalement du genre admiratif, sont de nature à frapper tout le monde.

Je ferai seulement remarquer avec quelle adresse M. Raynouard a su motiver la présence du connétable au supplice des Templiers, ou du moins y préparer; car cette présence eût pu paraître invraisemblable et même choquante, si d'avance elle n'eût pas été comme annoncée. Le connétable, au 5e acte, engage le grand-maître à implorer la bonté du roi.

Cédez. Tous vos amis l'exigent. Il le faut.
J'étais prêt à vous suivre aux pieds de l'échafaud.
Devant toute la cour, devant toute la France,
En ce moment cruel, j'aurais par ma présence
Avoué pour amis des proscrits vertueux.
Oui, j'aurais mis ma gloire à paraître auprès d'eux.

(La présence de la cour à cet horrible spectacle n'eût pas été contraire aux mœurs de ce siècle ; elle aurait pu, d'ailleurs, y assister pour chercher dans la contenance des Templiers ce qu'il fallait penser de la vérité des accusations.)

Après cela, on n'est point étonné d'entendre le récit du supplice de la bouche du connétable.

Je dois dire aussi que les rôles du premier ministre et

Digitized by Google

du chancelier ne sont pas aussi vils à la lecture qu'à la scène. Ils sont faibles, à la vérité, et le paraissent davantage, étant joués médiocrement : le dernier même est assez inutile. Mais enfin ces personnages ne sont point représentés comme de lâches coquins ; ce n'est pas la mort des Templiers, c'est seulement la dissolution de leur ordre qu'ils desirent, et ils le croient coupable et dangereux. La scène des deux Marigni produirait plus d'effet si elle était rendue par le père aussi bien que par le fils.

Cette pièce n'est point sans défauts sans doute ; il n'en existe point qui en soit tout-à-fait exempte. J'ai indiqué ceux que j'y ai cru apercevoir. La lecture ne m'a point fait, à cet égard, de nouvelles révélations. Le caractère du grand-maître est d'une beauté ravissante et soutenue ; le dernier mot qu'il dit est à la fois le plus touchant peut-être, et le plus sublime de tous. Il était impossible de mieux suivre le précepte d'Horace *qualis ab incepto*, etc. et de terminer un rôle plus heureusement.

Le style n'est point tendu ; il est ferme et devait l'être. Il s'assouplit, sans rien perdre de sa noblesse, quand c'est la reine qui parle. Elle dit au jeune Marigni, pour l'engager à se charger de la garde des Templiers :

Ah ! combien j'applaudis ces mortels généreux
Qui, redoublant de zèle en des temps malheureux,
Des rigueurs de la loi ministres magnanimes,
Sans trahir le pouvoir consolent ses victimes !
. . . . . .
Faites dans leur prison descendre l'espérance.
. . . . . .
S'il faut que leur prière arrive jusqu'au trône,
C'est vous qui plaiderez la cause du malheur.

Les narrations sont rapides et brillantes.

J'ai entendu reprocher à cette tragédie que les vers n'en étaient point *phrasés*. Ce reproche n'est pas fondé. Le dialogue en est extrêmement varié. Quelquefois il est très-coupé, à la manière de Corneille, et alors c'est une nécessité que les phrases soient courtes. Souvent il s'y trouve

Digitized by Google

de très-grandes masses, et dès le premier acte (scène 4°) je distingue deux périodes ou deux phrases consécutives, qui contiennent vingt-quatre vers. Je ne sais pas pourquoi on en desirerait de plus longues. Je ne puis résister au plaisir de citer ce morceau.

Dans les murs de Saphad (1) une troupe enfermée,
Ne pouvant plus combattre une nombreuse armée,
Se rend; et le vainqueur, lâchement irrité,
Malgré le droit des gens, jusqu'alors respecté,
Veut que les chevaliers renoncent à leur culte;
Mais il prodigue en vain la menace et l'insulte;
En vain par ses bourreaux il les fait outrager;
Intrépides encor dans ce nouveau danger,
Tous marchent à la mort d'un pas ferme et tranquille;
On les égorgea tous : sire, ils étaient trois mille.
Et lorsque, combattant sur les bords du Jourdain,
Un grand-maître resta captif de Saladin;
Frappé de ses vertus, les égalant peut-être,
Le sultan proposait d'échanger le grand-maître;
Déjà les chevaliers souscrivaient un traité :
« J'ai condamné ma vie à la captivité,
» Leur dit ce digne chef en répandant des larmes;
» Le jour où la victoire abandonna nos armes,
» On me chargea de fers, quand je voulais périr :
» De mon malheur du moins je saurai me punir;
» Je garderai mes fers; ils pourront vous apprendre
» Que vous devez mourir plutôt que de vous rendre;
» Instruits par mes revers, vous n'hésiterez pas
» De périr avec gloire au milieu des combats. »
Voilà de quels exploits leur courage s'honore;
Voilà ce qu'ils ont fait, ce qu'ils feraient encore,

Je termine par le récit qui a imposé aux critiques les plus inflexibles :

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier :
Mais le grand-maître arrive; il monte, il les devance.
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance;

(1) Le fait est historique. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

Il lève vers les cieux un regard assuré :
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie :
« Nul de nous n'a trahi son Dieu, ni sa patrie;
» Français, souvenez-vous de nos derniers accens,
» Nous sommes innocens, nous mourons innocens.
» L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste;
» Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
» Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,
» Et j'ose t'y citer, ô pontife romain !
» Encor quarante jours !.... je t'y vois comparaître. »
Chacun en frémissant écoutait le grand-maître.
Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi !
Quand il dit : « O Philippe, ô mon maître, ô mon roi !
» Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée;
» Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année. »
(Au roi.)
Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.
De tous côtés s'étend la terreur, le silence.
Il semble que du ciel descende la vengeance.
Les bourreaux interdits n'osent plus approcher;
Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
Et détournent la tête.... Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse;
Tout à coup le feu brille; à l'aspect du trépas
Ces braves chevaliers ne se démentent pas.
On ne les voyait plus; mais leurs voix héroïques
Chantaient de l'Eternel les sublimes cantiques;
Plus la flamme montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle et montait vers les cieux.
Votre envoyé paraît, s'écrie.... Un peuple immense
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
Au pied de l'échafaud soudain s'est élancé....
Mais il n'était plus temps.... les chants avaient cessé.

Voilà en deux morceaux, soixante-cinq vers dans lesquels j'en cherche en vain un qui soit défectueux ou faible, dans lesquels je cherche quelque légère tache sans en pouvoir trouver. Sont-elles bien nombreuses les tragédies du dernier siècle qui pourraient soutenir un pareil examen? Si cette pièce doit quelque chose aux acteurs, ils

Digitized by Google

lui doivent bien davantage. Je n'ai pas de connaissance que depuis Racine on ait donné *aux pères nobles* un rôle qui puisse être comparé à celui du grand-maître. Aucun de ceux du théâtre de Voltaire n'en approche. Les *Templiers* ont été bien joués ; ils eussent pu l'être mieux. C'est donc à l'auteur que leur succès est dû. Je conçois bien qu'ils n'en eussent guère eu si les deux beaux rôles eussent été confiés à de méchans acteurs; mais qu'on aille voir estropier *Cinna* et *Phèdre* aux Boulevards ou à la Cité, et l'on connaîtra s'il y a quelque pièce qui puisse être jouée sans de véritables acteurs.

Les critiques qu'on pourra faire de celle-ci, et qui seront oubliées au bout de deux jours, ne l'empêcheront point d'aller à la postérité. C'est un bel hommage rendu, c'est un monument réparateur, élevé à l'innocence opprimée.

SPECTACLES.

Théatre de l'Opéra-Comique.

La Méprise ou *la Double Leçon ;* paroles de *M. Duval*; musique de Mlle. *Sénéchal de Kerkado*, âgée de 19 ans.

Ces deux auteurs sont de la Bretagne, et un Breton encore a beaucoup contribué au succès de leur ouvrage. Il est dû en partie à M. Elleviou. Un jeune acteur, M. Paul, peut aussi en réclamer sa part. Mlle. Rollandeau, quoique fort mal traitée par un censeur qui a cru devoir se montrer impitoyable, n'y a pas été tout-à-fait étrangère. Il faut pourtant convenir qu'elle néglige quelquefois trop le soin de se faire entendre, sur-tout lorsqu'elle chante.

Nous avons eu depuis peu des corrections sans nombre sur la scène. Tantôt c'étaient les maris, et tantôt les femmes qui se chargeaient de faire la leçon. Ici, c'est à l'amant qu'on a donné la fonction de pédagogue ; c'est lui qui est le correcteur. Chemin faisant, il redresse aussi son futur beau-frère. En sorte que la leçon est véritablement double.

Le travers de la maîtresse, sans être très-commun en France, n'est pas cependant tout-à-fait sans exemple. L'auteur néanmoins a placé la

Digitized by Google

scène en Angleterre. Il le dit du moins; car on n'aperçoit aucune trace de mœurs anglaises. Mlle Elisa, élevée par un oncle passionné pour la chasse, ne quitte pas les forêts. Son frère a été confié dès son enfance à une tante imbécille : elle en a fait une véritable femme. Ses habits seuls indiquent un autre sexe. Sous son enveloppe à la fois féminine et niaise, on entrevoit quelques lueurs de bon sens. Une jolie épigramme très-connue a pu fournir l'idée de ce personnage : un homme vêtu avec afféterie, couvert de rouge et de mouches, s'étant présenté à l'autel nuptial, le curé perplexe dit aux futurs :

Qui de vous deux est l'épousée ?

Valmont n'avait pas vu Elisa depuis 6 ans ; et alors elle ne courait pas encore le cerf : la trouvant habillée en amazonne au moment où elle revient de la chasse, il feint de la prendre pour son frère, et celui-ci pour elle ; de là des scènes très-gaies, un peu trop répétées toutefois, ou trop prolongées. Elisa furieuse, jure de se venger. Elle va se mettre sous les armes qui conviennent à son sexe, revient à Valmont, lui paraît charmante, lui fait craindre de l'avoir trop irritée, et desirer vivement sa grace. Il la demande à genoux ; elle la refuse. — « Nous ne » nous convenons pas. J'ai des goûts bizarres. Je ne puis souffrir la » compagnie des femmes. — Vous faites très-bien ; c'est preuve d'une » raison solide. — Je ne me plais qu'à la chasse. — Nous chasserons » ensemble. » Enfin elle le réduit à la louer de tous les défauts dont il prétendait la corriger. L'amour-propre d'Elisa étant satisfait, elle cède à son inclination et reconnaît ses torts. Le frère aussi avoue les siens, et veut redevenir homme.

L'idée de cette bagatelle est agréable. On eût pu très-bien en faire une comédie. La musique a paru assez bonne pour un coup d'essai. On pourrait trouver un peu extraordinaire qu'une jeune personne, comme Mlle de Kerkado, ait eu assez d'assurance pour produire ainsi ses œuvres musicales en public. On raconte qu'un jeune abbé d'une très-bonne maison, s'étant donné autrefois quelque petite licence, son père lui fit une grave réprimande qu'il termina en disant : « Attendez » au moins, monsieur, que vous soyez évêque. » A une autre époque, la famille de Mlle de Kerkado aurait pu être d'avis qu'elle eût attendu aussi à être mariée avant de se faire afficher comme musicienne. Mais nous sommes loin du pays et du temps où l'on prétendait que la gloire des femmes consiste à fuir la gloire et à demeurer ignorées. Nous sommes aujourd'hui tellement revenus de ces vieilles idées, que le phénomène dont je parle n'aura peut-être étonné personne; et ce sera peut-être ce que j'en dis ici qui causera quelque étonnement.

Digitized by Google

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

La Métempsycose, de *M. Frédéric Bourguignon.*

UNE pièce fondée sur la connaissance du cœur humain et le jeu des passions, fera toujours plus de plaisir que celles qu'on bâtit sur des systèmes qui n'ont pas de partisans, sur des chimères auxquelles on n'a jamais cru en Europe. Il est vrai que si la scène est à Paris, l'auteur fait venir de l'Inde, du pays de la Métempsycose, la jeune veuve qu'il soumet à l'empire de cette ingénieuse et agréable fiction. La belle indienne n'est pas du nombre de ces Artémises qui étourdissent tout le monde de leurs cris,

Et qui font les inconsolables
Pour trouver des consolateurs.

Afin que la fidélité qu'elle a vouée à son mari ne lui soit pas trop pénible, elle passe son veuvage dans les plaisirs, bien déterminée à ne jamais donner de successeur à cet époux qui a exigé cette promesse en mourant, et lui a fait croire qu'il reviendrait animer tout ce qui l'environne.

Trois rivaux se présentent pour la rendre parjure. L'un est un Esculape, vieux et laid, qui demande à la soubrette ce qu'il doit faire pour l'intéresser en sa faveur; — « Ne pas vous montrer. » Il suit ce conseil, et on ne le revoit plus qu'à la dernière scène. Le second est un petit-maître qui croit être aimé, parce qu'on veut bien accepter son bras ou sa voiture pour aller au bal et à la comédie. Il dit au troisième, qui était l'ami de l'époux, et qui a quelque ressemblance avec lui : « Tu le rappelles; je fais mieux; je le fais oublier. » Mais il se trompe; et c'est le dernier, c'est *Charles* qui est préféré. Il fait néanmoins une tentative infructueuse pour remplacer son ami. La belle obstinée lui répond qu'elle n'épousera que son époux, qui lui a assuré qu'il ressusciterait pour reprendre le mariage interrompu. Là-dessus M. Charles médite son plan d'attaque et se dit à lui-même : « Excellente idée » ! quoique l'idée ne soit pas merveilleuse. Mais la plupart des personnages de nos modernes comédies ressemblent à ces gens qui disent : « Je vais vous faire rire », et qui ne tiennent pas toujours parole. L'*excellente* ou lugubre idée de Charles, c'est d'aller s'enfermer dans le mausolée du mari. La veuve chante une romance devant le tombeau; Charles y répond et en sort vêtu comme le défunt. « Mais » c'est lui-même, s'écrie la veuve! — Oui, répond la soubrette; celui-» ci est seulement mieux fait, plus joli, plus spirituel. » Comme ces différences là ne sont pas choquantes, on veut bien n'y pas faire attention, et on l'épouse.

Digitized by Google

Il y a quelques jolis couplets dans cette pièce, et souvent de l'féerie. Les roses et les ailes de l'amour y jouent un grand rôle. Voici un de ces couplets où la rose se trouve naturellement placée. Charles feint d'adopter les idées de sa maîtresse pour la ramener plus sûrement aux siennes, et lui dit :

Sur votre tombe, en ce jardin,
La rose étalera ses charmes,
Et l'aurore, chaque matin,
Sur vous épanchera ses larmes.
Bientôt, par l'effet enchanteur
D'une heureuse métempsycose,
Vous renaîtrez dans cette fleur,
Sans subir de métamorphose.

Il y a un autre couplet où, pour tomber sur un journaliste vivant, on insulte la mémoire de Fréron. C'est une étourderie de jeune homme, qui ne s'aperçoit pas qu'il caresse ainsi celui qu'il voulait égratigner, et que l'auteur de deux belles odes et de plusieurs ouvrages estimés, ne doit pas être confondu avec le vulgaire des faiseurs de journaux. Après la mort de cet écrivain, on a fait imprimer des lettres de ses ennemis les plus acharnés, de La Harpe entr'autres, qui attestent qu'ils le regardaient comme un homme plein d'esprit, de sens et de goût. Et la guerre qu'il fit pendant toute sa vie à l'hydre philosophique qui a pensé nous dévorer tous, prouve aussi qu'il ne manquait ni de courage ni de prévoyance. Voici ce couplet prétendu malin :

J'ai revu l'esprit de Cotin
Chez bien des auteurs de ce monde ;
Au lieu de Boileau, Chapelain
Du Styx repasse toujours l'onde ;
Au lieu de Racine, un Pradon
Sort chaque jour de la poussière :
J'ai bien vu renaître un Fréron,
Mais je cherche en vain un Voltaire.

Si M. Frédéric Bourguignon eût vécu du temps de ce censeur célèbre, ce dernier lui eût pu donner quelques bons conseils; il lui eût dit : » Je vois qu'on a *infecté votre simple jeunesse*. Votre couplet n'est » pas mal tourné; mais au lieu de provoquer un critique qui a quelque » réputation, apprenez de lui à mieux arranger vos mots. Votre der- » nier vers : » Mais je cherche en *vain* un *Voltaire* », est pénible. » Mettez : « Mais en vain je cherche un Voltaire » ; et le *concours* » *odieux des mauvais sons* disparaît. »

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Pétersbourg, 31 *mai*. Nous avons eu ici, pendant l'hiver, une grande quantité de fièvres rhumatismales. On assure que M. de Nowosilsoff, dont on continue d'annoncer le départ comme prochain, est atteint de cette maladie depuis huit jours.

Berlin, 15 *juin*. Le prince Baratinsky, chambellan de l'empereur de Russie, est arrivé ici de Saint-Pétersbourg. On ignore l'objet de ce voyage.

Parme, 14 *juin*. Il se prépare ici un nouvel ordre de choses. Les armes des Bourbon et des Farnèse ont été enlevées des établissemens publics; la garde du corps, qui existait encore, a été licenciée, et l'ambassade espagnole qui résidait ici se dispose à partir. Aujourd'hui a été publié un décret impérial, par lequel sont abolis les droits féodaux; au code romain, qui avait eu jusqu'ici force de loi, est substitué le *Code Napoléon*. Le duché de Parme, qu'on ne sépare pas de Plaisance, est depuis long-temps à la disposition de S. M. I. et R., par suite de ses victoires et des traités conclus. Mais son sort n'était pas définitivement fixé. Tout annonce qu'il va l'être. — *Lucques*.. La petite république de Lucques demande à S. M. une nouvelle constitution, un prince de sa famille pour la gouverner, lui et ses successeurs, à l'exclusion des femmes, la conservation de la religion romaine, l'égalité civile et politique, l'abolition des priviléges de naissance, à l'exception de ceux de la famille régnante, etc. Son commerce maritime, l'une de ses principales ressources, étant en butte aux continuelles tracasseries de l'Angleterre, elle n'a pas vu d'autre moyen de s'en garantir que de se mettre sous la protection de celui qui prépare avec un zèle infatigable l'affranchissement des mers.

Un décret I. et R. porte que le Pô, jusqu'à l'embouchure du Tesin, et la Sesia jusqu'à son embouchure, serviront de limites entre l'Empire de France et le royaume d'Italie.

Londres, 11 *juin*. La question de savoir si lord Melleville serait accusé de haute trahison et de dilapidation a été rejetée aujourd'hui à la chambre des communes à une majorité de 77 voix. Celle de savoir si le procureur général serait chargé de le poursuivre criminellement pour lesdites offenses, a été décidée affirmativement par une majorité de neuf voix.

M. Withbread annonce qu'il examinera la question suivante : « Jusqu'à quel point M. Pitt est impliqué dans les malversations de » lord Melleville. » M. Gray a remis à quelques jours la motion qu'il doit proposer sur l'espérance d'une alliance étrangère.

Du 19. — M. Grey fait aujourd'hui à la chambre des communes la motion qu'il avait annoncée dans la séance du 12, tendante à demander aux ministres de S. M. des communications propres à fonder l'espérance raisonnable d'une alliance avec quelque puissance continentale..

Dans cette séance, M. Pitt a répondu au vœu exprimé par M. Grey, en communiquant à la chambre le message royal dont la teneur suit : « S. M. juge convenable d'annoncer à la chambre des communes, que les communications qui ont eu lieu et qui sont toujours pendantes entre S. M. et quelques puissances du continent, n'ont pas encore

Digitized by Google

acquis un degré de maturité qui permette d'en faire connaître le résultat à la chambre, ou d'entrer avec le gouvernement français dans des explications ultérieures, sans s'écarter des sentimens exprimés par S. M., au commencement de cette session. Mais S. M. conçoit qu'il pouvait être d'une importance majeure pour elle qu'il fût en son pouvoir de profiter de toutes les conjectures favorables pour effectuer avec d'autres puissances tel accord qui pût lui procurer les moyens de résister à l'ambition de la France, et qui dût au moins, selon toutes les probabilités, mettre un terme à la guerre actuelle, à des conditions compatibles avec la sûreté et les intérêts des états de S. M., ainsi qu'avec l'indépendance de l'Europe. S. M. recommande, en conséquence, à la chambre des communes, d'aviser aux moyens de la mettre en état de prendre les mesures et les engagemens que pourront nécessiter les circonstances et l'exigeance des affaires.

PARIS.

L'Empereur et Roi doit être en ce moment à Gênes.

— Le ministre de la guerre est arrivé dans cette semaine à Paris.

— Jamais on n'a remarqué plus d'activité dans les travaux publics; ils sont partout dirigés avec une sage économie vers l'utilité générale. Paris, comme la France, a vraiment changé de face depuis le 18 brumaire. Des rues, des places percées de toutes parts, y ajoutent à la salubrité; des ponts, des fontaines sont élevés; le Louvre s'achève, pendant que des villes nouvelles, des ports, des grandes routes, des moyens de communication et d'abondance en tout genre se multiplient dans les départemens.

Les heureux habitans de Paris voient donner à leur ville un éclat inconnu jusqu'ici, sans y faire peut-être assez d'attention. Rien ne sera plus beau que le coup-d'œil qu'offriront bientôt ces quais se prolongeant depuis les Invalides jusqu'au Jardin des Plantes. Le pont qui se construit devant ce jardin, facilitera la circulation entre les deux faubourgs les plus commerçans, les plus populeux, les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau. Ce pont rendra une nouvelle vie aux environs de la Salpêtrière, de l'Arsenal et au quartier du Marais. Paris doit encore, s'il est possible, plus à l'Empereur que la France entière. La prospérité de chaque point d'un vaste empire, la prépondérance politique que lui assurent la gloire d'un grand monarque, la pompe de sa cour, l'affluence des étrangers attirés par les merveilles de son règne, les accroissemens de territoire que commandent les vœux de quelques peuples et des considérations d'un ordre supérieur, sont autant d'avantages qui ne peuvent manquer de tourner au profit et à la richesse de la capitale.

ANNONCES.

Chlorinde, nouvelle espagnole tirée des papiers de Don Juan de B***., par Grosse; traduite de l'allemand par M. d'A***. de R***., officier prussien, et imprimée à Nuremberg. Un vol. in-12. Prix : 3 fr., et 3 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42.

Digitized by Google

(N°. CCIX.) 17 MESSIDOR an 13.
(Samedi 6 Juillet 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

TRADUCTION LIBRE
DE L'HYMNE DE THOMPSON.

Les saisons, Dieu puissant, dans leur variété,
Offrent les traits divers de ta divinité.
C'est de toi, qu'en son cours, toute l'année est pleine.
Ta beauté, dans nos champs, au printemps se promène,
Et leur prête l'éclat des plus vives couleurs.
Ton amour à la joie excite tous les cœurs.
L'air s'embaume; l'écho répond dans les montagnes;
Les plus brillantes fleurs émaillent nos campagnes;
De nos bois renaissans le front s'épanouit;
Chaque être se ranime, et chaque sens jouit.

Cependant ton soleil comme un géant s'avance;
On voit croître à la fois l'année et l'abondance.
C'est alors, dans l'ardeur des longs jours de l'été,
Qu'à travers mille feux brille ta majesté.
J'entends souvent ta voix gronder dans le tonnerre;
Soit que le soleil ouvre ou ferme sa carrière,

Digitized by Google

Soit que l'ardent Midi s'embrase de ses traits;
Sur le bord des ruisseaux, à l'ombre des bosquets,
Ton haleine murmure en frais et doux zéphire.
Ta bonté dans l'automne, à tout ce qui respire,
Fait un banquet commun de ses dons bienfaisans.
Dans l'hiver, ta puissance arme les élémens;
Ton trône est entouré d'orages, de tempêtes,
De nuages sans nombre entassés sur nos têtes.
Majestueuse horreur ! sublime obscurité !
Sur les ailes des Vents ton char est emporté;
Par tes lois, la Nature à Borée asservie,
Tremblante devant toi, t'adore et s'humilie.

Cercle mystérieux ! quelle puissante main
De la perfection grava le sceau divin
Sur tout ce qui compose un aussi bel ouvrage ?
Quel art, de ce grand tout, ordonna l'assemblage ?
D'élémens combinés mélange merveilleux,
Des ombres et des jours ensemble harmonieux,
De beautés, de bienfaits, progression touchante,
Qui toujours se succède et toujours nous enchante !

Mais trop souvent, stupide en son étonnement,
Plongé dans un profond et triste aveuglement,
L'homme n'observe pas cette active puissance,
Qui sans cesse occupée, et toujours en silence,
Des mondes circulans fait mouvoir les ressorts;
D'une invisible main agite ces grands corps;
Couronne le printemps de fleurs et de verdure;
A tout être vivant donne la nourriture;
Darde les feux d'été; fait jaunir les moissons;
Dans un ordre constant dirige les saisons;
Des autans déchaînés excite la furie,
Et fait jaillir partout les sources de la vie !

Nature, écoute-moi ! qu'à leur suprême auteur
Tous les êtres créés offrent un hymne en chœur !

Digitized by Google

Vous, dont il rafraîchit l'haleine douce et pure,
Zéphyrs ! portez son nom dans la retraite obscure
Où l'ombrage du pin, triste et mystérieux,
Répand dans les esprits l'effroi religieux.
Et vous, fiers Aquilons, dont la voix plus hardie
Fait trembler l'univers par sa rude harmonie,
De la voûte céleste ébranlez les hauteurs,
Et dites par quel ordre éclatent vos fureurs !
Fleuves, unissez-vous à la source plaintive,
Et murmurez sa gloire à l'oreille attentive !
Torrens précipités de la cime des monts;
Ruisseau paisible et doux, qui sur de frais vallons
Promène de tes eaux l'humide labyrinthe;
Majestueuse mer, qui dans la vaste enceinte
Où se brise l'orgueil de tes flots inquiets,
Contiens un monde entier de prodiges secrets,
Proclamez à l'envi la puissance imposante
De celui qui, d'un mot, excite la tourmente,
Et qui, d'un mot, apaise et les flots et les vents !
Végétaux, fleurs et fruits, offrez-lui votre encens;
Vous que, par sa chaleur, son soleil fait éclore,
Que son haleine embaume, et son pinceau colore !
Bois, courbez vos rameaux; inclinez-vous, moissons !
A l'heureux laboureur inspirez des chansons,
Quand, l'éclairant le soir d'une douce lumière,
La lune le conduit à son humble chaumière.
Astres étincelans, qui veillez sur les cieux,
Dans l'ombre de la nuit dardez vers lui vos feux !
Et vous, Anges assis sur le vaste empyrée,
Tirez des sons divins de la lyre dorée !
Emblême radieux de ton sublime auteur,
Source immense du jour, révèle un Créateur !
Soleil ! écris son nom en grands traits de lumière !...

Mais j'aperçois l'éclair, précurseur du tonnerre.
Tandis qu'avec fracas menaçant d'éclater,
La foudre gronde, roule, et semble répéter

Digitized by Google

De nuage en nuage une voix solennelle;
Frappé d'une terreur profonde, universelle,
Le monde entier se tait... Cependant les coteaux,
Les rochers, les vallons, répondent aux troupeaux.
Voici e grand Pasteur, son règne va renaître.
Forêts, réveillez-vous, et que l'écho champêtre
De vos hôtes joyeux nous répète les chants :
Lorsque la fin du jour suspendra leurs accens,
Que les tiens à la Nuit, touchante Philomèle,
Racontent du Très-Haut la louange immortelle !
Vous sur-tout, rois heureux de tant d'êtres divers,
Vous, la tête, le cœur, la voix de l'univers,
Hommes, achevez l'hymne ! assemblés dans les villes,
Des temples entourez les sacrés péristiles !
Que vos chants réunis et l'orgue harmonieux
Confondent leurs accords ! Ainsi de plusieurs feux
Se forme un tourbillon qui jusqu'aux cieux s'élance.
Que des repos marqués ramènent le silence.

Si les champs sont par vous aux cités préférés;
Si pour vous tous les bois sont des temples sacrés;
La flûte des bergers, le souffle séraphique,
La chanson virginale et le luth poétique
Célébreront le Dieu qui préside aux saisons.
Pour moi, quand du printemps j'oublîrai les boutons,
Les moissons de l'été, le nectar de l'automne,
L'hiver au front glacé, que la neige couronne;
Que ma langue muette, au fond de mon palais,
Y demeure immobile et fixée à jamais !
Que sous le poids affreux de la mélancolie,
Mon esprit abattu, sans vigueur et sans vie,
Ne me fournisse plus ni pinceau, ni couleur,
Et que mon sang glacé se fige sur mon cœur !

Dût le sort m'exiler dans ces tristes contrées
Où les Muses toujours parurent ignorées;
De l'aurore au couchant, de la cime des monts

Digitized by Google

Que dore le soleil de ses premiers rayons ;
De l'Inde, qui gémit sous un joug despotique,
Jusqu'aux bords opposés de la mer Atlantique,
Où de l'astre du jour brillent les derniers feux :
Quel que soit mon séjour, dans un désert affreux,
Dans les champs, au milieu du tumulte des villes,
Je coulerai des jours fortunés et tranquilles.
Ne suis-je pas certain d'y rencontrer un Dieu,
Un Dieu dont la présence est sentie en tout lieu ?
Le bonheur est partout où son souffle respire.
Quand il faudra descendre au ténébreux empire,
Je saurai, sans murmure, obéir à sa voix.
Vers l'asile éternel, séjour du Roi des Rois,
Pour voler librement j'emprunterai des ailes.
Là, je veux célébrer sur des rimes nouvelles
Des prodiges nouveaux : cent globes éclairés
Par autant de soleils, et par eux attirés ;
L'équilibre parfait qui soutient chaque monde ;
L'amour illimité, la sagesse profonde,
Qui d'un mal apparent fait naître un bien réel,
Et de ce bien au mieux le progrès éternel....
Mais où va s'égarer ma faible intelligence ?
Viens donc, viens à mon aide, énergique silence !

KÉRIVALANT.

GASCONNADE.

Un jour au café du Parnasse,
Jadis rendez-vous des rimeurs,
Certain Gascon, tenant de race,
S'écria tout-à-coup : « Au secours ! jé mé meurs ! »
Chacun soudain vers lui se précipite ;
C'est à qui de la mort le sauvera plus vîte.
Il se trouvait là par hasard
Un suppôt d'Hippocrate, homme expert en son art.
Près du moribond il s'avance,
Et lui tâtant le pouls : « Le mal, dit le docteur,

Digitized by Google

N'est pas de nature, je pense,
A mettre en défaut ma science. »
—Ah! jé lé crains pourtant.—Où souffrez-vous?—Au cœur
Jé mé suis fait une blessure;
Jugez si j'en puis réchapper!
—Voyons:—Tenez.—De moi comptez-vous vous jouer?
A la main je vous vois une simple piqûre.
— Mais c'en est bien assez, je crois.
— Et vous imaginez la blessure mortelle?
— Sandis! vous me la baillez belle;
Et n'ai-jé pas du cœur jusques au bout des doigts?

PONSARDIN SIMON.

ENIGME.

JE cache les secrets, souvent je les découvre;
Je souffre également et le bien et le mal.
J'ai partout de l'emploi, dans les champs, dans le Louvre;
Je sers à la maîtresse, à l'amant, au rival:
Je suis le confident et l'héritier des sages.
J'ai l'art de conserver tous leurs trésors divers.
On trouve sur mon front, en prose comme en vers,
Des sornettes ou des adages;
Et l'on y voit dépeint celui de l'univers.

LOGOGRIPHE.

ENTIER je suis un aliment,
Dont tous les jours on fait usage;
Mon chef ôté, j'ai l'avantage
De devenir un élément.

CHARADE.

C'EST au doigt seulement que l'on met le premier;
Il est presque toujours nécessaire au dernier,
Et toujours ce dernier contraste avec l'entier.

LE mot de l'Enigme du dernier N° est *l'Epée*.
Celui du Logogriphe est *Joie*, où l'on trouve *oie*.
Celui de la Charade est *Bien-aise*.

Digitized by Google

Génie du Christianisme, ou *Beautés de la Religion Chrétienne;* par *François-Auguste Chateaubriand.* Avec cette épigraphe : « Chose admi- » rable ! la religion chrétienne, qui ne semble » avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait » encore notre bonheur dans celle-ci. » MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, liv. 24, chap. 3. Quatrième édit. Neuf vol. in-18, pap. ordin., sans fig.; prix : 12 fr., et 15 fr. 50 c. par la poste; pap. fin, 9 fig., 15 fr., et 18 fr. 50 c., pap. vélin, fig. avant la lettre, 24 fr., et 27 fr. 50 c. A Lyon, chez *Ballanche*, père et fils, aux Halles de la Grenette; et à Paris, chez *Migneret*, rue du Sépulcre, faub. S. Germain; *Calixte Volland*, quai des Augustins; *Capelle* et *Renand*, rue J. J. Rousseau; et chez *le Normant*, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n° 42.

CETTE nouvelle édition, qui fait honneur au goût et au désintéressement de MM. Ballanche, de Lyon, est principalement destinée aux personnes qui aiment à jouir de bons livres à la campagne, et nous en avons reconnu par expérience l'utilité et l'agrément. On ne pouvait ni mieux deviner le besoin, ni mieux satisfaire les desirs de ces êtres sensibles, qui cherchent des consolations dans l'étude des lettres. *Le Génie du Christianisme* est un de ces livres qui tiennent lieu d'amis, parce qu'ils ont le secret de parler au cœur, et parce qu'il semble, en les lisant, que l'auteur répande son ame dans la vôtre. C'est aux ouvrages de ce caractère qu'il faut appliquer ce que Cicéron dit des lettres en général, que leur société fait la douceur et l'ornement de la vie; qu'elles nous suivent à la campagne pour l'em-

Digitized by Google

bellir ; dans la solitude, pour l'occuper ; qu'elles voyagent et qu'elles veillent avec nous ; enfin, qu'elles ont des consolations pour tous les âges et des charmes pour tous les lieux. *Adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.* (Orat. pro Arch. poetâ.)

Cette peinture pleine de grace est l'éloge le plus vrai de l'ouvrage de M. de Chateaubriand.

En parlant d'un livre si connu et si admiré aujourd'hui dans toute l'Europe, on ne se flatte pas de pouvoir ajouter à la haute opinion que tant d'excellens critiques en ont donnée, ni de rien apprendre aux gens de goût qui en savent par cœur les plus beaux morceaux, mais on éprouvera du plaisir à rendre raison de son admiration et à exprimer sa reconnaissance pour une production si utile et si extraordinaire sous tous les rapports.

Au moment où notre littérature paraissait frappée d'une stérilité universelle ; lorsque la nation française, la première des sociétés chrétiennes, ramenée à l'état de barbarie et d'ignorance par les fausses lumières d'une philosophie trompeuse, voyait tomber en ruines les innombrables monumens de la foi de ses ancêtres ; et que l'impiété, marchant sur ses décombres d'un air triomphant, s'applaudissait d'avoir détruit en peu d'années les bienfaits et la splendeur de vingt siècles de christianisme, c'est alors que cette religion, sortant des débris du sanctuaire, avec l'éloquence du malheur et de la vertu, vient réduire au silence ses calomniateurs, et relever ce peuple qui périssait pour l'avoir outragée. Plus puissante et plus belle qu'au temps de Clovis, elle renouvelle, dans le cœur d'une nation vieillie et incrédule, les prodiges de sa jeunesse et de sa

Digitized by Google

foi. Elle fait encore baisser la tête de ces fiers Sicambres ; elle leur ordonne d'adorer ce qu'ils ont brûlé, et remet sous le joug de l'ordre ces esprits révoltés qui se glorifiaient dans leur indépendance hautaine. Pour polir les mœurs de cette génération indisciplinée, elle fait refleurir les lettres, elle suscite des hommes de génie qui leur racontent ses merveilles d'une voix plus douce que la lyre d'Orphée : et, sans doute, il était plus difficile de triompher de la barbarie raffinée d'un peuple avancé en âge, que de la simplicité inculte d'une nation naissante. Quand la foi n'entrerait pour rien dans cet événement, combien lui est-il glorieux de se voir rappelée par la philosophie même qui confesse son impuissance à fonder une société heureuse et tranquille!

Avouons qu'on ne pouvait confondre plus victorieusement la fausse sagesse des réformateurs du genre humain, et que celui qui leur a fermé la bouche se connaît en argumens sans réplique. Mais les moyens qui ont préparé ce triomphe de la vérité ne sont pas moins admirables. Qui ne s'est étonné de voir paraître, à la fin du dix-huitième siècle, deux ouvrages d'une conception aussi forte et d'un caractère aussi profondément religieux que la *Législation primitive* et le *Génie du Christianisme?* Qui n'admire que, dans la décadence des mœurs et des esprits, il se soit élevé deux hommes d'une foi antique et d'un talent supérieur, qui combattant pour la même cause avec des armes différentes, aient su réduire le siècle de l'orgueil à admirer la religion chrétienne et à reconnaître ses bienfaits? Il semble que ces deux écrivains se soient partagé l'homme pour le ramener tout entier à la vérité, par les diverses facultés de son esprit. L'un étonne sa raison par la hauteur des principes auxquels il remonte et par l'étendue des

Digitized by Google

conséquences qu'il approfondit; l'autre ravit son imagination par la magnificence et le charme des peintures. Celui-là découvre à l'esprit ce que le monde intellectuel a de plus sublime; celui-ci fait entendre au cœur ce que le monde sensible a de plus délicat. Le premier, en expliquant d'une manière vaste, et l'histoire à la main, les lois primitives de l'ordre qui régissent les sociétés, fait voir la raison du Christianisme; le second en fait sentir la beauté, en développant son influence sur le cœur et l'expression de l'homme social. Ce n'est pas qu'en distinguant ces écrivains par ce qui paraît de plus éminent dans leurs ouvrages, on prétende renfermer leur talent dans les bornes d'un seul genre. On trouve de grandes images et des morceaux d'une éloquence achevée, dans M. de Bonald; le *Génie du Christianisme* est plein de pensées fortes, de raisonnemens solides, et de vues profondes. Il est vrai que le premier, forcé quelquefois de créer un langage pour ses hautes idées, ou de ramener à leur sens naturel des expressions égarées de leur origine, peut paraître obscur à des esprits inattentifs; le second a pu déconcerter des raisonneurs géométriques par la hardiesse de ses figures. Mais que les hommes de goût nous permettent de dédaigner cette espèce de critique qui s'étudie à chercher des taches dans un chef-d'œuvre, et que l'envie nous pardonne de louer avec effusion de cœur des écrivains aussi recommandables par la vertu que par le talent.

L'ouvrage de M. de Chateaubriand est, comme tous les livres de génie, le développement d'une pensée grande et féconde. Son but est de faire voir que le Christianisme, en perfectionnant les mœurs dans la société, a nécessairement perfectionné leur expression dans les arts, et que comme il est la source du bon dans la morale, il est aussi celle du

Digitized by Google

beau dans la littérature. Une telle pensée découvre au premier coup d'œil une vaste perspective. Mais pour la développer dans toute son étendue, il ne suffisait pas, comme l'auteur l'a très-bien compris, de montrer l'influence de la religion chrétienne sur la poésie, l'éloquence, les beaux-arts, l'histoire, et, en général, sur toutes les études de l'esprit humain. Cette partie, purement poétique et littéraire, a paru renfermer tout le sujet aux yeux des critiques qui n'ont pas assez médité sur ces matières. Mais il restait une partie plus importante, plus difficile, et que le génie seul pouvait concevoir et exécuter. C'était de découvrir, dans les sacremens de cette religion, les rapports sensibles que ses dogmes les plus sublimes ont avec notre nature, véritable trésor de cette poésie céleste qui est le langage de l'ame dans ses élévations religieuses. C'est là ce que M. de Chateaubriand a su apercevoir; et ce trait de génie a été méconnu, parce qu'on a plutôt suivi la contexture de son plan, qu'on n'en a étudié les vues et pénétré le fond. Plusieurs même n'ont envisagé que les titres pour en tirer des objections. Ceux-ci se sont étonnés que les mystères et les dogmes fussent entrés dans l'ouvrage, et ceux-là se sont effarouchés des embellissemens poétiques sous lesquels l'auteur les a présentés. Mais ils l'ont fait avec aussi peu de fondement les uns que les autres: et, parce qu'il nous semble que M. de Chateaubriand a trop déféré à ces critiques, dans quelques endroits de sa belle apologie, pour justifier tout ensemble, et notre admiration et celui qui en est l'objet, nous défendrons, par quelques remarques générales, le plan qu'il a suivi, et la manière dont il l'a traitée.

Si l'on considère, d'abord, ce qui vient d'être exposé, touchant la partie dogmatique, qui oserait dire qu'il n'entrait pas dans son sujet d'examiner

Digitized by Google

le Christianisme en lui-même, et de rechercher tout ce que sa doctrine et ses mystères font mouvoir de ressorts dans le cœur humain, et tout ce qu'ils fournissent à l'imagination par l'entremise des signes sensibles qu'il a institués? Pour peu qu'on médite sur cette religion, on y découvre des attentions divines pour notre faiblesse. On y voit l'intelligence souveraine s'abaisser et venir au secours de la partie sensible de notre nature. L'homme périssait par ce côté ruineux. Ses sens, prenant un empire tyrannique sur l'esprit, le remplissaient de l'amour des choses visibles, et l'idolâtrie, plaçant entre le ciel et lui un monde d'images et de fantômes voluptueux, achevait de fermer ses yeux à la pure lumière de la vérité. Pour guérir un mal si profond, sans détruire néanmoins la liberté de notre être, il fallut que la religion chrétienne vînt à son tour faire une impression salutaire sur les sens. Elle substitua des images de douleur aux images de la volupté. Elle fit marcher devant elle, à la conquête du monde, le signe le plus extraordinaire et le plus capable d'ébranler l'imagination; et bientôt l'étendard de la Croix fut arboré dans la capitale des plaisirs et des idoles. Aux illusions rapides des sens, elle opposa l'éternité; elle tira du tombeau des leçons redoutables qui firent trembler l'adultère jusque dans la couche des rois; elle institua des cérémonies pompeuses, qui furent, tour à tour, des tableaux terribles ou gracieux. Enfin, la sagesse elle-même, la sagesse éternelle se rendit sensible, et opposa la chair à la chair.

Plus on approfondit la nature de ces moyens, plus on considère leur juste proportion avec les besoins et les maux de la nature humaine, et plus on se convainc que le Christianisme est un grand coup porté au cœur et à l'imagination de l'homme idolâtre. Cette raison nous fait entrer dans les vues

Digitized by Google

de M. de Chateaubriand, et nous découvre tout le dessein de la religion chrétienne. Nous comprenons pourquoi ses mystères abstraits et ses dogmes intellectuels sont revêtus, dans les sacremens, d'images touchantes et populaires, et pourquoi l'auteur qui entendait ce dessein, a répandu, dans cette première partie de son sujet, toutes les richesses de sa brillante imagination.

Certes, ils ont bien peu réfléchi, ceux qui s'étonnent que l'Ecriture nous peigne avec des couleurs si animées et sous des traits si puissans, *le Dieu des vengeances*, *le Seigneur des armées*, *le Dieu fort et terrible*, *qui répand sur les nations la coupe de sa fureur*; qui *parle*, et *les royaumes ne sont plus*; devant qui *les montagnes se fondent*, et *les cieux se roulent comme un livre.* Si elle n'eût parlé qu'à de purs esprits, elle l'aurait fait connaître par cette idée si haute et si simple que lui-même nous donne de sa nature, lorsqu'il s'appelle *celui qui est*, voyant tout le reste comme s'il n'était pas. Mais cette pensée est un abyme où se perd notre intelligence, et toute grandeur se trouble et se confond devant la majesté de cette parole. (1) Il fallait, sans doute, que la puissance métaphysique de l'être qui régne par sa volonté, prît un langage plus poétique et plus figuré pour imposer à des hommes en qui la chair et le sang dominaient. C'est ce que nous remarquons dans les livres de l'ancien temps et dans les images de l'ancienne loi. Mais ce n'est là qu'un premier degré de condescendance, un premier trait de grace et de lumière. Pour achever ce dessein, pour faire connaître, tout à-la-fois, jusqu'où allait le mal et l'égarement de notre nature, dans le culte des choses

(1) Voyez ce que l'Ecriture y ajoute, pour la rendre sensible au peuple à qui elle s'adresse, dans la suite de l'entretien avec Moïse. *Exod., cap. III*, §. 14. 15.

Digitized by Google

sensibles, et jusqu'où la bonté divine pouvait porter la perfection du remède, sans faire violence à notre liberté, il fallait que cette bonté même se revêtît d'un corps et se laissât, en quelque sorte, manier aux sens, qui voulaient adorer tout ce qui les touchait. Il me semble qu'il faut manquer d'esprit et de goût pour ne pas sentir ce qu'il y a de touchant et de sublime dans cette manière de remédier à l'idolâtrie, et de fermer cette grande plaie du genre humain. On ose méditer ici sur le *fit Deus hostia*, dernier trait de l'amour, parti d'une main divine, qui frappe au cœur la nature humaine. Il suffit de remarquer que la religion qui a opéré ce bienfait d'une manière éclatante et tragique, parce qu'elle savait le moyen de nous toucher, en renouvelle sans cesse l'impression dans la mémoire des hommes par le signe pathétique de la Rédemption.

Ainsi tout s'adresse aux sens et à l'imagination dans cette religion pleine de poésie et de mystères. C'en est assez pour comprendre qu'en suivant ce dessein, M. de Chateaubriand est entré dans les véritables profondeurs du Christianisme. Et il importait d'autant plus de couvrir cette partie de toutes les beautés du sentiment, de tous les charmes du style, que ce sont précisément les dogmes et les mystères, c'est-à-dire, ce qu'il y a incontestablement de plus beau et de plus divin, qui a été le plus ouvertement en proie à la dérision de ces esprits superficiels, qui osent mépriser la foi de leurs ancêtres, la religion des plus grands hommes, sans lui avoir donné, peut-être dans toute leur vie, une heure d'attention grave et sincère.

Cela seul peut aider à concevoir comment des hommes d'esprit ont pu méconnaître entièrement les grandes vues de l'ouvrage, et se permettre, avec tant de confiance et de gaieté, des objections si

Digitized by Google

pitoyables. L'un demande, d'un air railleur, ce que la religion chrétienne a de commun avec la poésie, qu'il appelle *une profane décriée*, comme si la poésie était profane par son essence, et non par le caractère des objets auxquels elle s'applique. Un autre veut que l'auteur ait dû retrancher la première partie de son livre comme troublant l'unité du sujet; car, dit-il, ou ce livre est un traité de théologie, ou c'est une poétique. Mais ce qu'on vient de dire de cette partie qui contient les dogmes et la doctrine, prouve, au contraire, qu'elle est le fond des vérités qu'il établit, et la partie la plus essentielle comme la plus neuve de l'ouvrage. C'est elle qui découvre la poésie du Christianisme dans sa source: la seconde, toute brillante qu'elle est de littérature, n'en montre que l'influence et l'application dans les arts de l'esprit. Si l'on veut donc concevoir avec netteté ces deux grandes divisions du livre de M. de Chateaubriand, on verra qu'il a embrassé toute l'étendue de son sujet dans un plan également vaste et régulier.

Il serait aujourd'hui superflu de descendre au détail, et de suivre pas à pas la marche de l'auteur, dont les agrémens et la variété piquante sont assez connus. Mais, après avoir justifié son plan par un principe tiré de la nature même du sujet, on fera voir par la force des conséquences de ce même principe que sa manière y est excellemment appropriée.

En effet, quelle meilleure manière de prouver le génie poétique du Christianisme, que d'en tirer cette foule de beautés d'imagination qui éclatent sous le pinceau le plus brillant? C'est soutenir l'assertion par l'exemple, et donner à ses preuves l'autorité d'un fait. C'est démontrer à la manière de ce philosophe qui, pour répondre à ceux qui niaient le mouvement, marchait devant eux. Les

Digitized by Google

preuves de raison et de science ne manquent point à M. de Chateaubriand. Il a fait assez voir, dans la partie littéraire, comment la religion chrétienne a frayé de nouvelles routes à la poésie, en agrandissant le spectacle de la nature et en la montrant sous ses véritables couleurs; comment elle a perfectionné les ressorts dramatiques, en élevant les caractères, et en livrant aux passions des combats qui en accroissent l'énergie; comment enfin, elle a enrichi la muse de l'Epopée d'un nouveau genre de merveilleux, qui n'attend que la main du génie pour créer des machines plus imposantes et plus judicieuses que celles des anciens. Il n'a pas développé avec moins d'éclat, dans l'examen de son histoire, le caractère poétique et inspirant de ses antiquités, de ses souvenirs, de ses ruines, de ses édifices, de ses établissemens; enfin, des pompes et des ornemens de son culte. Cette partie de son ouvrage n'a trouvé que des admirateurs, et ceux mêmes qui n'ont pas eu le courage d'y applaudir, l'ont assez louée par leur silence.

On a été frappé avec raison de l'immense littérature que l'auteur y déploie. Mais ces connaissances si précieuses, trésor toujours ouvert à l'étude et au travail, sont un genre de preuves moins excellent et moins direct que la manière de l'auteur, qui n'appartient qu'à lui. Eh! qui pourrait lui contester que la religion inspire la tendresse et le génie, lorsque chaque page fait couler vos larmes ou vous arrache des cris d'admiration? Qui oserait révoquer en doute cette poésie étonnante des sacremens, en contemplant le beau tableau de *l'Extrême-onction?* Que répondre à des preuves de cette nature? Vous n'avez pas encore examiné la question, et déjà la persuasion est dans votre ame.

On ose dire que cette manière est de pur génie: et son rapport avec le sujet est fondé sur une raison

Digitized by Google

son frappante. Si nous avons vu que la religion chrétienne, par le fond de ses mystères, et par les images dont elle les a revêtus, cherchait le côté sensible du cœur humain; si nous avons compris qu'il entrait dans ses desseins de créer un ordre de beautés poétiques, pour s'emparer de l'imagination, et pour affaiblir l'enchantement de ce monde visible, trouverons-nous une manière plus propre à remplir ces vues, que de tourner toutes ses preuves en sentimens, et toute sa doctrine en images? Mais, sans doute, il sera facile de méconnaître la justesse du moyen, si l'on ne regarde pas la fin et le but que l'auteur s'est proposé. Si l'on s'obstine à chercher des idées théologiques et des raisonnemens rigoureux où il n'a voulu placer que des traits de poésie, il sera aisé de jouer l'étonnement, ou d'accuser la méthode de l'écrivain. Mais qui ne rirait de la méprise continuelle de ces critiques? Ils ne manquent jamais de reprocher à l'auteur d'avoir fait ce qu'il voulait faire.

Ainsi, par exemple, lorsqu'il parle des lois du Décalogue, fidèle à l'esprit de son sujet, il commence par décrire la scène poétique du mont Sina. Qui est-ce qui ne voit pas que non-seulement cette peinture est à sa place, mais qu'elle devient instructive, puisqu'elle découvre, dans la plus haute antiquité, le génie de cette religion qui, connaissant à fond la nature humaine, frappe les sens de la multitude, et qui a développé dans les deux lois, la poésie de la terreur et celle de l'amour? Cependant un homme d'esprit nous objecte que cette poésie *ne fait rien à la bonté des lois*! Un autre croit avoir critiqué l'auteur le plus finement du monde, en disant *qu'il résonne comme une lyre*, et il ne voit pas que c'est un éloge. Il ne sait pas que l'harmonie a sa raison et ses preuves. C'était un beau résonnement que celui de la lyre de Ti-

Digitized by Google

mothée, lorsqu'elle apaisait les passions d'Alexandre, et laissait reposer l'univers. Se moquera-t-on de cette manière de prouver, parce qu'elle n'est pas dans les formes de la logique, et ne suffit-il pas qu'elle touche, qu'elle ravisse, qu'elle persuade, par un art qui lui est propre?

M. de Chateaubriand a voulu faire aimer la religion. C'est là, en dernière analyse, tout le but de son ouvrage. Mais on ne prouve pas au cœur qu'il doit aimer par ordre de démonstrations. Cela serait ridicule, dit Pascal. *L'esprit a son ordre, qui est par principes. Le cœur en a un autre.* C'est faute d'avoir distingué ces deux méthodes que les critiques ont manqué de goût et de justesse, en reprochant à l'auteur de n'avoir pas pris une manière qui n'était pas de son ordre et qui ne s'accordait pas avec son dessein.

Mais la principale erreur sur cette matière, et la plus commune parmi les gens de lettres, vient de ce qu'ils n'ont pas connu, dans leur principe, les intentions poétiques du Christianisme, et de ce qu'ils n'en ont pas observé le caractère dans l'institution de ses signes, qui revêt d'une image sensible la spiritualité des dogmes et des mystères. S'ils avaient considéré le sujet sous ce rapport, ils n'auraient pas avancé d'une manière si absolue que cet ouvrage eût paru entièrement déplacé dans le siècle de Louis XIV. Assurément, l'auteur ne l'eût pas entrepris pour défendre la religion, puisqu'elle n'était pas attaquée. Mais prétendre qu'on ne dût exposer à l'admiration ses beautés poétiques, que dans un siècle impie et railleur, c'est ignorer que ces beautés et cette poésie étincellent de toutes parts dans les Ecritures; c'est ne pas voir qu'elles attestent les complaisances de la bonté divine pour la faiblesse de notre nature, puisqu'elles font partie d'une religion pleine de magnificence et de charme,

Digitized by Google

qui se glorifie de faire fleurir les arts autour d'elle et d'en consacrer les prodiges, afin de ravir les sens et l'imagination de l'homme aux dangereuses beautés de cette vie. C'est là, si je ne me trompe, le plus haut principe de la poésie du Christianisme : et, dans le siècle le plus religieux, le livre de M. de Chateaubriand, dégagé de tout ce qui regarde la philosophie moderne, se soutiendrait sur ce fondement. Après en avoir défendu le plan, le dessein et l'exécution par ces vues générales, on se réserve, en parlant des épisodes de *René* et d'*Atala*, d'entrer dans quelques opinions particulières de l'auteur, qui ont trouvé de grandes contradictions parmi les hommes du premier mérite.

CH D.

Amusemens dramatiques de Gustave III, roi de Suède ; traduction de M. *Dechaux.*

Dans le dernier siècle, plusieurs princes du Nord cultivèrent la littérature. Quelques-uns parurent y mettre une importance qui ne pouvait que nuire à leur gloire. Se soumettant comme tous les auteurs à la critique qui a toujours méconnu les ménagemens que, dans toute autre circonstance, on doit aux rangs et aux dignités, ils s'exposaient volontairement au ridicule inséparable des prétentions mal fondées. Les poésies du roi de Prusse en offrent un exemple : peut-être aurait-il paru plus grand, s'il n'eût pas essayé de lutter comme écrivain et comme poète contre Voltaire et les philosophes modernes.

De tous les délassemens littéraires auxquels un monarque peut se livrer, l'art dramatique semble être un de ceux dans lesquels il doit le moins réussir. L'éducation que l'on donne le plus souvent aux princes n'est nullement propre à leur faire connaître les hommes : lorsqu'en-

Digitized by Google

suite ils parviennent au trône où leur naissance *les* appelle, la complaisance de ceux qui les entourent les empêche de démêler les différens caractères, et de découvrir l'influence que les passions, les habitudes et les caprices mêmes ont sur presque toutes les actions dont ils peuvent être témoins. L'uniformité constante, dans le ton, dans les discours et dans les formes extérieures, produit communément chez les princes ce défaut d'aptitude à la science du cœur humain, dont le génie de quelques grands monarques a seul pu se préserver à des époques assez éloignées. Gustave III, obligé de lutter dès sa jeunesse contre une faction puissante qu'il sut réprimer, dut plus que tout autre prince de son temps, apprendre à bien connaître les hommes. Ce que l'expérience lui avait fait observer lorsque par des distinctions flatteuses, par des insinuations adroites, et par des dons habilement distribués, il cherchait à contenir une noblesse fougueuse, lui avait probablement fourni plusieurs réflexions utiles sur les faiblesses et les travers de l'humanité; et aucun roi, peut-être, n'était plus capable que lui de faire des ouvrages dramatiques. Les réflexions que nous allons hasarder sur ce qu'il appelait ses *Amusemens*, pourront donner une idée de son talent dans ce genre dont il avait la faiblesse d'être trop fortement épris.

Ses ouvrages dramatiques ont le mérite d'être puisés dans l'histoire de Suède. On remarque l'intention constante qu'avait le monarque de rappeler son peuple aux antiques vertus qui firent autrefois sa gloire. Les noms de Gustave Wasa et de Gustave Adolphe reviennent souvent; et leurs caractères tracés fidèlement donnent beaucoup d'intérêt aux actions dont ils font partie. La pièce à laquelle Gustave III semblait attacher le plus d'importance, est un opéra de *Gustave Wasa*, où ce héros est offert au moment où il chasse Christiern. L'auteur doutant de son talent pour les vers, se contenta de combiner les scènes, et chargea M. Keligren, poète célèbre, d'exécuter le plan.

Digitized by Google

Malgré ces précautions, *Gustave Wasa* ne produisit même en Suède qu'un effet médiocre. On remarquera facilement que ce sujet prête beaucoup plus à l'épopée et à la tragédie qu'au genre lyrique. Les cruautés de Christiern, la valeur et la générosité de Gustave ne sauraient être développées dans une espèce de canevas où les scènes ne doivent être qu'esquissées; c'est une pantomime qui ne peut réussir que par le spectacle. Il paraît que la tragédie de Piron n'était pas inconnue à Gustave III. Il y a puisé le principal ressort qu'il a employé: c'est le danger de la mère du héros que le tyran menace de faire périr si Gustave ne rend pas les armes. On pense que puisque l'auteur de cet opéra s'était mis au-dessus de toutes les règles, il aurait dû peindre Gustave errant, proscrit, et réfugié enfin dans les mines de la Dalécarlie. Ce spectacle d'un héros tourmenté par un grand dessein, abandonné de tout le monde, et n'ayant d'appui qu'en lui-même, aurait pu inspirer beaucoup d'intérêt. M. de La Harpe, dans une tragédie de *Gustave Wasa*, qui n'eut pas de succès, essaya de peindre cette situation; et quoique l'ensemble de sa pièce fût tout-à-fait défectueux, les premiers actes où se trouvait cette peinture réunirent tous les suffrages. Nous nous souvenons d'avoir lu quelques fragmens de cette tragédie qui n'a jamais été imprimée: l'invention la plus heureuse était une reconnaissance entre Gustave et un gentilhomme Dalécarlien. Gustave travaillant aux mines comme un vil esclave, est interrogé par ce gentilhomme, et, se défiant de lui, refuse de répondre. Le gentilhomme tente une dernière épreuve qui réussit; il tire son épée et la met dans les mains de Gustave. aussitôt le héros armé ne peut plus dissimuler; ses yeux s'enflamment, son cœur s'échauffe, sa voix éclate en menaces; et Gustave est reconnu.

Les deux autres pièces qui composent les *Amusemens dramatiques* sont plus curieuses, parce que Gustave en est le seul auteur. L'une, *Siri Brahe*, est un drame intrigué,

Digitized by Google

qui excite peu d'intérêt. Les incidens sont trop pressés, et les situations, qui se succèdent avec beaucoup de rapidité, ne sont jamais suffisamment approfondies. Il s'agit d'un proscrit qui se cache dans un château ; deux jeunes filles très-curieuses le découvrent, et le livrent involontairement à ses ennemis : Gustave Adolphe lui fait grâce. Cet ouvrage a beaucoup de rapport avec nos mélodrames : on a essayé sans succès de le faire passer sur le théâtre Français.

La pièce dont il nous reste à parler est la plus intéressante de ce recueil : Gustave Adolphe y est présenté remportant sur lui-même la plus grande des victoires. Il aime, il est aimé ; un seul mot de sa bouche peut le rendre heureux : il combat cet amour dont il fait enfin un noble sacrifice à la tranquillité de son pays. Cette pièce nous a paru mériter un examen détaillé. Le fonds est puisé dans l'histoire de Suède. Gustave Adolphe, au commencement de son règne, éprouva de l'amour pour Ebba Brahe, aussi distinguée par sa beauté que par sa vertu. Cette jeune personne, attachée à la reine Christine, mère de Gustave, ne put voir avec indifférence un héros dont les grandes qualités s'étaient annoncées au sortir de l'enfance. Les fréquentes occasions que ces amans eurent de s'entretenir ensemble, accrurent leur passion, et les aveuglèrent sur les suites; Gustave crut pouvoir promettre à sa maîtresse de l'épouser, et l'imprudente Ebba s'en rapporta trop aux sermens du prince. Sa confiance cependant pouvait paraître excusable, parce qu'elle tenait de loin à la famille royale.

Au moment où le roi se disposait à remplir la promesse qu'il avait faite à Ebba, la guerre se déclara entre la Suède et le Danemarck, et le jeune héros voulut commander son armée en personne. Christine, sa mère qui s'était aperçue d'une passion qu'elle désapprouvait par des motifs d'intérêt public, profita de son absence, et contraignit Ebba à épouser le comte de la Gardie. Il est probable qu'elle employa les ressorts dont on se sert ordi-

Digitized by Google

mairement pour brouiller des amans éloignés l'un de l'autre. Des bruits coururent sur l'inconstance de Gustave; et l'on persuada à Ebba que l'honneur lui prescrivait de rompre avec un amant parjure. Ebba ne connut la fidélité de Gustave qu'après avoir formé le lien qui l'enlevait pour jamais à lui. On peut se figurer les regrets des deux amans, lorsqu'un éclaircissement leur apprit qu'on les avait trompés : Gustave cependant se conduisit dans cette circonstance, d'une manière d'autant plus digne d'admiration qu'il était roi, amoureux, jeune, et qu'il gouvernait un état où le divorce est permis. Il sacrifia sa passion à l'honneur; et l'époux d'Ebba fut comblé de ses bienfaits.

Cette anecdote intéressante par elle-même perd beaucoup à être mise au théâtre. En effet, aucune situation n'est neuve; toutes retombent dans les combinaisons les plus communes de nos tragédies modernes. Gustave III avait beaucoup de goût pour la littérature française; mais, comme l'impératrice Catherine et le roi de Prusse, il donnait aux auteurs du dix-huitième siècle la préférence sur ceux du siècle de Louis XIV. On aperçoit dans la pièce dont nous parlons, combien Gustave III était nourri de la lecture de Voltaire et de quelques poètes contemporains; il leur emprunte sans scrupule des scènes entières, et jamais il ne fait de semblables excursions dans les théâtres de Corneille et de Racine. Les ressemblances avec les tragédies des derniers temps peuvent se deviner facilement. Une jeune personne chérie d'un prince qu'elle aime pour lui-même, rappelle Zaïre; la haine d'une reine-mère pour cette jeune personne est une des principales conceptions d'Inès de Castro; un mariage presque forcé et dont on se répent un moment après qu'il est conclu, offre les sujets d'Alzire et de Blanche et Guiscard; la situation d'un homme qui, après avoir rendu de grands services à son prince, trouve en lui un rival, est évidemment celle de Warwick. Nous nous bornerons à indiquer quelques imitations marquées.

Digitized by Google

Ebba a un caractère aussi noble et aussi délicat que Zaïre : l'ambition n'entre pour rien dans l'attachement qu'elle conserve à Gustave. Quand il serait dans un état obscur, elle ne l'aimerait pas moins :

« Non, Gustave, dit-elle, ce n'est pas ta grandeur que » j'ambitionne ; si Ebba Brahe eût eu un trône à t'offrir, » mon amour ne me trompe point, elle eût fait pour toi, » ce qu'elle attend de toi aujourd'hui. »

Zaïre tient le même langage :

Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui,
Pour l'élever à soi, descendrait jusqu'à lui.

Lorsque Gustave trouve Ebba mariée, son premier mouvement est de lui proposer de rompre un hymen auquel elle n'a consenti que par surprise.

« Non, lui dit-il, de la Gardie n'est pas ton époux : tu » as été trompée ; songe à ta situation, et ose nier que tu » aies été contrainte. Rappelle-toi notre amour mutuel, » consens que je rompe des nœuds formés par la con- » trainte ; nos lois le permettent ; et...

EBBA.

» Mais l'honneur me défend ce que les lois permettent. »

Ce dialogue est traduit presque littéralement de la tragédie de Blanche et Guiscard, de Saurin. Guiscard s'adresse à Blanche :

Non, du perfide Osmont Blanche n'est point l'épouse.
Je ne le reconnais que pour ton ravisseur.
Pour contraindre ta main, l'on a trompé ton cœur :
Rappelle nos sermens, et consens que l'on brise
De vains nœuds qu'ont tissus la fraude et la surprise.
Si la loi te dégage, et te permet.....

BLANCHE.

Seigneur,
La loi permet souvent ce que défend l'honneur.

Il n'est pas inutile de remarquer que cette belle réponse d'une femme à son amant qui lui offre une courone, se trouve dans l'ouvrage d'un philosophe que Voltaire se glorifiait

Digitized by Google

d'avoir fait admettre dans le *tripot*. Saurin, malgré ses principes, eut assez de goût pour sentir que l'unique moyen de rendre son héroïne intéressante, était de lui donner cette délicatesse de pudeur, et ces nobles scrupules que la religion et l'honneur inspirent aux femmes vertueuses.

Le rôle de la Gardie, dans la pièce dont nous parlons, a beaucoup de rapports avec celui de Warwick. Ce guerrier, qui a rendu les plus grands services à Gustave-Adolphe, aime Ebba, se flatte d'en être aimé, et ne peut présumer qu'il trouvera un rival dans le prince pour lequel il a prodigué son sang. Le commencement de ce rôle est traduit presque littéralement de la tragédie de M. de La Harpe. La Gardie paraît avec son adjudant.

« Je l'avoue, dit-il, ces marques d'honneur, la bien-
» veillance que le roi me témoigne, les acclamations du
» peuple, cette expression de l'estime générale, me
» flattent. Je ne pouvais desirer une récompense plus dis-
» tinguée. J'ai affermi sur son trône le roi le plus digne
» du sceptre. Le faible, le superstitieux Sigismond est
» forcé de renoncer à régner sur la Suède. »

Warwick parle ainsi à Sumner :

Je ne m'en défends pas ; ces transports, ces hommages,
Tout ce peuple à l'envi volant sur le rivage,
Prêtent un nouveau charme à mes félicités.
Ces tributs sont bien doux quand ils sont mérités.
J'ai placé sur le trône un roi digne de l'être ;
Londres ne verra plus son méprisable maître,
Henri, etc.

La suite de cette scène offre des imitations aussi marquées. L'adjudant de la Gardie lui fait sentir le bonheur dont il va jouir.

« Votre nom, lui dit-il, reçoit un nouvel éclat des
» mains de l'amour. Bientôt Ebba Brahe.....

LA GARDIE.

» Le feu qu'elle m'inspire est digne d'un cœur généreux.

Digitized by Google

» je ne l'ai quittée que pour mieux la mériter. Je viens la recevoir de la main du roi. »

Sumner dit à Warwick :

Tous ces titres brillans vont s'embellir encore
Des faveurs dont l'amour vous comble et vous honore.
L'hymen d'Elisabeth promis à votre ardeur...,

WARWICK.

L'amour qu'elle m'inspire est digne d'un grand cœur.
Sur le point de former une union si belle,
L'intérêt de mon roi soudain m'éloigna d'elle.
Je reviens à ses pieds plus grand, plus glorieux.

Cette pièce n'est point entièrement sur le ton de la tragédie. Il y a plusieurs scènes de drames, parmi lesquelles on en remarque d'assez ingénieuses. Des bateliers du détroit de Calmar sont inquiets sur le sort de Gustave qui livre une bataille. Un jeune homme monte sur un lieu élevé pour observer la flotte du roi de Danemarck ; il est convenu que si elle se retire, le jeune homme levera son chapeau en l'air et criera *vivat*, ce qui sera le signe de la victoire. Gustave vainqueur arrive déguisé parmi ses paysans. A peine s'est-il entretenu quelque temps avec eux, que le signal est donné. Alors les paysans célèbrent la gloire de leur prince en sa présence et sans le reconnaître. Il y a des rapports entre cette scène et celle du troisième acte de la *Partie de Chasse* ; mais les moyens d'amener la situation sont différens.

On voit que cette pièce, qui tient le premier rang parmi les ouvrages dramatiques de Gustave III, présente plusieurs situations usées, qui ne sont pas suffisamment liées ensemble. On y reconnaît, comme dans les autres drames de ce prince, l'intention constante de rappeler de grands souvenirs et de fournir d'illustres exemples ; c'est un mérite qui ne peut être apprécié qu'en Suède. On doit des éloges au traducteur pour la pureté et l'élégance de son style. Il a mis au-devant de chaque pièce une notice intéressante sur les principaux personnages ; cette partie de

Digitized by Google

son travail ne laisse rien à desirer. Quoique ces *Amusemens dramatiques* de Gustave III soient loin d'être irréprochables sous le rapport de l'art, ils ne laissent pas d'inspirer beaucoup d'intérêt ; les bons observateurs peuvent y trouver des renseignemens curieux sur le caractère d'un prince qui figurera, d'une manière distinguée, dans l'histoire de la fin du dix-huitième siècle. P.

Traité de l'Influence des passions sur le tempérament et la santé en général; par M. *H. J. Mortheau*, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, etc. Un vol. in-8°. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez *Crochart*, libraire, rue des Cordeliers; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42.

Le sujet sur lequel M. Mortheau vient de s'exercer n'est pas nouveau : de tout temps les passions de l'homme ont eu de l'influence sur son tempérament, et de tout temps les observateurs ont écrit pour la faire remarquer; tous les livres de médecine sont remplis de détails et de faits curieux qui se rapportent à cet objet. L'ouvrage singulier de Lavater a lui-même pour but d'expliquer les impressions physiques des passions sur toute l'habitude du corps, et en particulier sur la figure de l'homme; c'est le travail le plus étendu que nous ayons sur cette matière, et quoique l'idée de ce naturaliste ne soit pas moderne, il a su se l'approprier, en y ajoutant quelques traits d'originalité, tels que celui de la ressemblance du visage de quelques hommes avec la physionomie de différens animaux. M. Mortheau n'a pas eu l'ambition de se distinguer par aucune découverte dans l'étude des affections de l'homme ; il répète ce qu'il y a de plus commun et de plus connu dans la physiologie ; mais si son esprit n'a pu trouver une seule observation nouvelle, il

Digitized by Google

peut se vanter d'avoir exposé les anciennes dans un style qui est vraiment nouveau, et de s'être créé une manière de raisonner qui n'avait pas d'exemple. « Personne, dit-il, » n'aima et ne rechercha avec plus de zèle que moi tout » ce qui peut contribuer au vrai bonheur de l'homme. La » logique, la métaphysique et la physique, en fixant » mes idées, déterminèrent mon goût pour l'art qui me » parut le plus propre à rechercher et à donner les règles » du vrai bonheur (*la médecine*). Ensuite mes réflexions » et mon expérience, *mis tour-à-tour dans la balance » de la raison, de la manière la plus impartiale*, m'ont » convaincu que le bonheur consiste non-seulement dans » la vie végétale et sensitive, mais aussi dans la vie intel- » lectuelle et pensante, de même que dans leur durée et » dans leur perfection, et que l'une et l'autre n'ont point » d'autres soutiens et protecteurs, d'une part, que le tra- » vail, avec les justes rapports des agens physiques ex- » ternes, et de l'autre, que les bonnes mœurs. » Ce qui veut dire, en style un peu plus concis, que le travail et les bonnes mœurs sont nécessaires à l'homme. On peut voir, par ce petit échantillon, à quel point M. Mortheau possède l'art d'entortiller et d'alonger une vérité si simple, qu'il ne faut que deux mots pour l'exprimer. « C'est » cette vérité, continue-t-il, qui est l'objet de la méde- » cine préservative et même curative, et le sujet d'un » travail immense. » J'ignorais qu'elle fût le sujet d'un travail immense, et je pensais que c'était bien assez de l'avoir exposée dans une phrase assez longue et assez obscure pour qu'on ne la démêlât qu'avec peine. Mais M. Mortheau aime à délayer ses pensées, et tant qu'elles n'ont point été *pesées dans la balance de sa raison, d'une manière impartiale*, il ne faut pas s'y fier.

Nous allons voir comment cet écrivain a pesé son sujet et comment il *traite sommairement de l'influence des passions intellectuelles ou des mœurs sur la perfection de la vie, c'est-à-dire la santé.*

Digitized by Google

Il nous faudra d'abord convenir avec lui que *la mère* de toutes les passions métaphysiques *est l'amour propre;* c'est à-dire, que cet amour a pour filles *la cupidité de savoir*, et *l'amour de la vie commode;* que *la cupidité de savoir* a enfanté *tous les genres de sciences*, et que *l'amour de la vie commode* est *la mère de la religion* et de *la sociabilité.* On entendra facilement toute cette généalogie.

Ensuite on reconnaîtra que de *la passion de religion* naissent trois sentimens principaux, qui sont : « 1° la » crainte de la Divinité; 2° le respect de la Divinité; » 3° l'amour de la Divinité, » lesquels ont produit tous les cultes. Voilà qui est clair.

Quant à *la sociabilité*, il sera bien facile de sentir qu'elle est la mère de cinq passions, qui sont, *la pitié*, *le respect*, *l'amour*, *la bienfaisance* et *la reconnaissance*, qui en produisent d'autres infiniment variées. D'où nous conclurons enfin que *l'amour propre* est *la mère* de deux passions, la *grand'mère* de tous les genres de sciences, *la bisaïeule* de trois sentimens, et *la trisaïeule* de tous les cultes, sans parler de toutes les passions, ses filles, petites-filles, arrière-petites-filles, jusqu'à la cinquième ou sixième génération, et dont le nombre est infini, comme chacun sait.

Lorsque nous aurons appris par cœur cette admirable filiation, nous serons presqu'aussi savans que l'auteur du livre, et très en état de l'entendre. Pour commencer et faire une petite épreuve, nous lirons dans son livre que, « *les passions métaphysiques ou intellectuelles sont* » *la conférence comparative des passions sensitives.* » Et si nous ne le comprenons pas, ce sera notre faute, et une preuve du peu d'aptitude de notre esprit à s'occuper de ces matières; à moins cependant que l'auteur, comme il a la bonté de nous en prévenir, *n'ait* tellement *négligé son style, pour s'attacher aux choses*, qu'il soit absolument inintelligible pour tout autre que lui-même. Dans ce cas il faudra nous appliquer à le deviner; or, voici

Digitized by Google

comme je procède pour arriver à l'intelligence de cette phrase : j'examine le sens du mot *conférence*, qui est le seul qui puisse embarrasser, et je vois qu'il signifie *comparaison*. Cela fait à la vérité une *comparaison comparative;* mais je ne m'arrête point à si peu de chose, je poursuis et je lis : « *les passions intellectuelles sont la* » *comparaison comparative des passions sensitives.* » Je creuse alors pour découvrir ce que c'est que ces *passions sensitives*, dont la comparaison toute seule est en même-temps l'agrégation de toutes *les passions intellectuelles;* mais c'est en vain, et je vois qu'il faudra, pour entendre ce passage, que M. Mortheau veuille bien nous dire, *dans son travail immense*, ce que c'est que ses passions sensitives, ce que c'est que ses passions intellectuelles, et qu'il nous fasse connaître comment *la comparaison* des unes *peut être les autres.* Mais revenons à notre sujet.

Après que l'auteur a établi la généalogie des *passions*, ou *vertus*, car il leur donne indifféremment l'un ou l'autre nom, il assure très-positivement que *les vertus sont le rempart, le palais et le trône de la perfection de la vie ou de la santé.* Je le crois, et j'admire la hardiesse de ses métaphores.

Par une conséquence nécessaire de ce principe, il reconnaît, et nous avouerons avec lui, *que les vices sont l'ennemi* du principe vital, et qu'ils ont, *en sens opposé*, la même généalogie que les vertus. C'est-à-dire que si c'est *l'amour propre* qui est la mère de toutes celles-ci, ce doit être *la haine de soi-même* qui est *le père du mépris de la vie commode, de l'ignorance, de la haine de la Divinité*, et enfin *de toutes les irréligions*, « qui » donnent pour complément et résultat, la tristesse, le » mécontentement, le désespoir et le malheur. »

Ensuite il nous apprend que *s'il y a bien des femmes folles par jalousie, il y a aussi bien des Jocrisses;* ce qui est toujours bon à savoir.

Digitized by Google

Fatigué des efforts terribles qu'il a faits pour nous faire connaître toute sa métaphysique, l'auteur abandonne tout-à-coup son sujet pour nous demander quel bien *le fameux Télémaque, ce prince monstrueux des romans, a jamais pu produire ?* Ma foi, monsieur, je ne m'attendais pas à cette question, et vous trouverez bon que je ne m'amuse pas à y répondre.

« La prodigalité des pauvres, nous dit-il plus loin, » les jette dans la misère, et *leurs enfans* en sont *la vic-* » *time.* » J'ignore comment des pauvres peuvent agir avec prodigalité, et comment cette prodigalité, qu'ils ne peuvent exercer, les jette dans l'état de misère où ils sont déjà : ce sont là des secrets de famille que M. Mortheau ne communique à personne; mais il est plus libéral de ses grandes pensées, et si nous ne les comprenons pas toujours, tant pis pour nous. En voici une que je crois entendre, mais dont je ne vois pas bien nettement l'objet. « Un moyen qui préserverait les enfans d'être la vic- » time de la misère coupable de leurs parens, conserve- » rait bien plus de sujets à l'état que ne l'a fait et ne le » fera jamais l'inoculation de la vaccine. » C'est exactement comme si nous lisions qu'un moyen qui nous préserverait de la faim serait bien plus utile, non pas que l'invention du pain, mais *que les sachets de saint Arnoult contre l'apoplexie.*

Il serait possible qu'on pensât que M. Mortheau est un homme rempli de confiance dans les principes qu'il vient d'établir, et qu'il écrit d'abondance de cœur, sans trop faire attention s'il y a de la liaison dans ses idées, et de la convenance dans ses expressions; mais je puis assurer qu'il y a pour le moins du doute dans son esprit sur les premières vérités qui servent de base à ses raisonnemens, et qu'il n'écrit pas avec trop de négligence. J'ai remarqué premièrement qu'il traite l'existence de l'ame comme une belle hypothèse inventée par les plus instruits des philosophes; ensuite il prétend que tous les cultes sont de

Digitized by Google

même origine, qu'ils sont tous raisonnables, et que Dieu prend plaisir dans leur variété. Je ne le vois même pas bien affermi dans la croyance d'un seul Dieu, car il avance d'un ton fort grave *que l'amour mérita d'avoir des Dieux pour protecteurs ;* et plus bas il fait des vœux pour que *les Dieux* accordent le principe vital à quelques médecins qui ne pensent pas comme lui. Il serait bien difficile, au surplus, de pouvoir rien affirmer sur cet article comme sur plusieurs autres que l'auteur n'a pas encore assez *pesés.* Quant au style, M. Mortheau peut bien savoir qu'il n'y en a point de plus obscur que le sien, et chercher à s'excuser sur le peu de soin qu'il apporte à le perfectionner; mais je ne puis croire que s'il avait pu se rendre plus intelligible, il ne l'eût pas fait. Quoi qu'il en soit, je veux bien le prévenir qu'aucun lecteur ne tient jamais compte de cette excuse, et que le plus sûr moyen de satisfaire le public est de rendre ses pensées de la manière la plus claire et la plus facile à comprendre :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

Celui qui ne sait pas se rendre intelligible est toujours soupçonné de ne pas trop savoir ce qu'il pense lui-même :

« Il est certains esprits dont les sombres pensées
» Sont d'un nuage épais toujours embarrassées;
» Le jour de la raison ne le saurait percer.
» Avant donc que d'écrire apprenez à penser. »

M. Mortheau exprime paisiblement les choses les plus aisées; il serait fâché de dire tout simplement que l'amour est une passion produite par une surabondance de vie. Dans son style, « l'amour est une passion, le résul-
» tat des sensations par la perfection et l'accumulation de
» la vitalité. » On ne me persuadera jamais que c'est par une négligence volontaire que cette phrase est tournée et estropiée de cette sorte : les grands mots qui n'ont point de sens ne conviennent qu'aux charlatans qui parlent à des sots. Le style est à la pensée ce que la lumière est à un tableau : aucun peintre ne s'est encore avisé de faire

admirer

Digitized by Google

REP. FRA. 5. cen.

admirer la beauté de ses conceptions dans l'obscurité, c'est un privilége que les mauvais écrivains se sont toujours réservé.

A cela près, M. Mortheau a certainement un mérite que personne ne pourra lui disputer ; c'est une connaissance assez étendue des causes morales et physiques de nos maladies. L'usage qu'il en fait est certainement louable, et rien n'annonce moins de charlatanisme et de cupidité que de professer la médecine préservative, puisqu'elle tend à diminuer le nombre des maladies et des malades. Mais lorsqu'un médecin a le cœur assez généreux pour faire ainsi le sacrifice de son intérêt particulier, lorsqu'il consent à se charger des fonctions sacrées des ministres de la morale, qui sont les véritables médecins de l'ame, il serait à desirer qu'il en adoptât tous les principes, et que toutes ses recommandations eussent pour appui les vérités premières qu'il enseignent, sans restriction et sans variation. Le doute seul, dans ces matières, décèle un esprit trop superficiel pour que ses leçons acquièrent le moindre poids.

Pour m'obliger à croire, il faut que vous croyiez.

Toute morale qui n'a pas pour principe un Dieu rémunérateur et vengeur n'est qu'illusion, et toute instruction sur nos devoirs qui n'est pas soutenue par cette autorité fondamentale, n'est qu'obscurité et incertitude. La source de la clarté, c'est l'ordre; et quel ordre peut-il y avoir dans les idées d'un homme qui n'en voit pas dans l'univers, puisqu'il en méconnaît le régulateur ? Que M. Mortheau y pense sérieusement, et il verra combien il lui importerait, pour bien écrire, d'avoir une connaissance claire et assurée de ce premier principe, parce que tout ce qui met de l'ordre dans les idées met aussi de la clarté dans le style. Je lui conseillerai cependant encore, pour rendre plus parfait *l'ouvrage immense* dont il s'occupe, de corriger un peu *sa logique* et d'abandonner entièrement toute *sa métaphysique*, et même *ses généalogies*. G.

Digitized by Google

Monumens antiques inédits, ou *nouvellement expliqués*, etc; par *A. L. Millin*, membre de l'Institut, conservateur des médailles, des pierres gravées et des antiques de la Bibliothèque, etc., etc. Tome II. 4e livraison. In-4°. De l'Imprimerie impériale. Prix : 6 fr., et 6 fr. 60 c. pour les départemens. A Paris, chez *La Roche*, rue Neuve des Petits-Champs, n° 11; *Schoël*, rue de Seine; *Delance*, rue des Mathurins; et chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxer-rois, n° 42.

Cette livraison, dont la publication avait été retardée par le voyage que M. Millin a fait par ordre du gouvernement dans les départemens méridionaux, est remarquable par l'importance des monumens dont elle offre la description.

Le premier est un des vases grecs dont le roi de Naples a fait présent à S. M. l'Impératrice. Sur l'une de ses faces on voit une peinture représentant le combat de Cadmus contre le dragon de la fontaine *Arétiade*, plus connue sous le nom de *Dircé*, qu'elle reçut depuis. Les monumens antiques relatifs à l'histoire de Cadmus ne sont pas communs, et aucun de tous ceux que l'on connaît ne contient autant de détails que ce beau vase.

Une petite statue de Vénus *Anadyomène*, trouvée en 1802 à Pontailler, dans le lit de la Saône, est l'objet du second article. M. Millin l'a fait graver des deux côtés et de grandeur naturelle. « Cette petite statue, dit l'habile antiquaire, n'est pas du meilleur » style : c'est cependant le monument le plus beau, le plus considé- » rable et le plus complet, représentant Vénus Anadyomène, que » le temps nous ait conservé. — La pupille des yeux est indiquée; ce » qui est rare dans les statues. Il paraît que cette pratique n'a été » introduite dans les arts que vers le temps d'Hadrien. On peut pré- » sumer que cette petite statue a été exécutée vers le temps d'An- » tonin le Pieux. » A l'occasion de cette statue, M. Millin entre dans de savans détails sur Vénus Anadyomène, sur les monumens qui la représentent, et fait voir qu'elle a été souvent confondue avec Vénus *Marine*.

M. Millin donne ensuite la description d'une cornaline antique, appartenant à M. le général russe Hitroff. On voit sur cette pierre deux têtes *conjuguées*, c'est-à-dire, placées sur le même plan. L'une est casquée, l'autre est couverte d'une espèce de bandeau semblable à celui qu'on remarque sur quelques têtes d'Esculape, et qui paraît avoir été plus particulièrement le costume des médecins. M. Millin conjecture avec vraisemblance que ces deux têtes peuvent être celle

Digitized by Google

de Machaon et de Podalire, médecins de l'armée des Grecs au siége de Troie. A cette occasion le savant professeur éclairoit, avec son érudition accoutumée, l'histoire de ces deux héros.

Cette livraison est terminée par une courte notice sur un magnifique candelabre de marbre du Musée Napoléon.

Les gravures sont au nombre de sept, trois pour le vase grec, deux pour la statue, une pour la pierre, et une pour le candelabre. Elles sont fort exactes et fort soignées.

Aux Rédacteurs.

Paris, le 5 messidor an 13.

Messieurs,

Vous annoncez dans le Mercure du 19 prairial un livre intitulé : *Morceaux choisis des meilleurs Poètes français, désignés par la Commission d'instruction publique, pour la classe des belles-lettres des Lycées.*

Ce recueil n'est point l'ouvrage de la commission ; et peut-être auriez-vous pu le présumer, à la manière ridicule dont il est rédigé.

Ce n'est pas là première fois que certains libraires se permettent, au mépris des arrêtés du gouvernement et des ministres (1), de donner, comme *ouvrages classiques*, des éditions ou excerpta de leur composition.

Un M. Duprat-Duverger, entr'autres, a déjà publié, à l'usage des lycées et écoles secondaires un excerpta de Boileau, vraiment curieux, et précédé d'un discours préliminaire, dans lequel on lit que Boileau est *la perle de la raison.*

Rien assurément de mieux trouvé que cette perle ; mais la commission n'a rien encore fait paraître dans ce style ; et vous pourrez, messieurs, vous en convaincre en lisant

---

(1) D'après les arrêtés du gouvernement, des 19 frimaire an 11 et 19 vendémiaire an 12, et l'arrêté du ministre de l'intérieur, du 4 brumaire an 12, la commission a seule le droit d'imprimer, publier ou autoriser les ouvrages classiques.

Digitized by Google

l'*Excerpta de Tacite* de M. de Fontanes, et le *Narrationes Selectæ* de M. Dumouchel.

Aussi la commission a-t-elle dédaigné de désavouer cette rapsodie, et les journaux, par leur silence, ont assez prouvé qu'ils ne la lui imputaient pas.

Elle aurait dédaigné pareillement de réclamer contre le nouveau recueil qui vient de paraître sous son nom, si vous n'aviez, par votre article du 19 prairial, rendu nécessaire de sa part une réclamation publique. Se voir voler, la chose n'est pas nouvelle; mais se voir voler, et critiquer pour les bévues du voleur, cela est un peu trop fort.

J'ai, messieurs, outre l'intérêt de la commission, un intérêt particulier à désavouer le recueil que vous annoncez; car je suis chargé par la commission de publier un *Excerpta* dans lequel doivent précisément entrer Esther et Athalie. C'est, j'espère, tout ce que mon ouvrage aura de commun avec la contrefaçon anticipée et maladroite que vient d'en faire le libraire Richard. Rien de ce que vous blâmez dans l'un n'a dû faire et ne fera partie de l'autre; et Voltaire n'y occupera pas de place aux dépens du grand Corneille.

ROGER, *membre de la commission.*

Note des rédacteurs. C'est avec plaisir que nous insérons cette réclamation; mais nous ignorons pourquoi M. Roger pense que nous aurions dû présumer qu'un ouvrage publié sous le nom de la commission d'instruction publique, n'est pas de cette commission. Pour aller jusqu'à cette présomption, il faudrait que nous fussions convaincus, 1°. que le brigandage littéraire est poussé au point de ne tenir aucun compte des arrêtés du gouvernement; 2°. que la commission d'instruction publique n'a aucun moyen de prévenir ce brigandage, pour ce qui concerne les ouvrages déclarés classiques: or, nos connaissances ne vont pas jusque-là. Nous disons plus: si la commission d'instruction publique ne peut que mépriser ou désavouer les ou-

Digitized by Google

vrages qu'on publie en son nom, tous ses droits ne vont pas au-delà des droits d'un simple particulier; alors en quoi est-elle commission d'instruction publique? Ces contradictions sont trop au-dessus de nos faibles lumières pour que nous tentions de les expliquer. Signaler les mauvais ouvrages est le droit du critique; arrêter les mauvais ouvrages sur l'instruction et l'éducation serait un devoir pour la commission: nous avons rempli notre tâche; le reste ne nous regarde nullement.

SPECTACLES.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.
(Rue de Louvois.)

Grimaldi, ou *le Dépositaire infidèle*; par M. *Hoffmann*.

Les comédies, dont le fonds est un tuteur dupé, rappellent toujours, plus ou moins, l'*Ecole des Maris*, pièce qu'on peut dire être à la fois d'intrigue et de caractère, et qui réunit tous les genres de mérite et d'agrément. Pour ne pas se traîner servilement sur les traces de la foule des auteurs comiques qui ont, après Molière, immolé sur la scène des vieillards avares et jaloux aux espiègleries de leurs rivaux et de leurs pupilles, Beaumarchais en imagina un plus rusé (du moins en apparence) que le commun de ces martyrs. M. Hoffmann semble avoir voulu rivaliser avec le père de Figaro, et il nous donne un tuteur qui *a tout prévu*, *excepté l'essentiel*.

La pièce est purement d'intrigue. L'exposition manque tout-à-fait d'art, ou ce qui est la même chose, le met trop à découvert. Le comte Raymond de Roselly, devenu amoureux d'Anadine à la seule vue de son portrait, cherche les moyens de s'introduire dans l'espèce de forteresse où

Digitized by Google

Grimaldi la tient renfermée. Son valet doit le seconder, et pour savoir s'il a bien retenu le rôle dont il l'a chargé, il lui fait répéter tout ce qu'il sait des aventures de la mère d'Anadine et de celles du comte lui-même. C'est ainsi que se fait l'exposition et qu'on apprend ce qui forme l'avant-scène.

La mère d'Anadine, forcée de partir pour l'Amérique, avait confié à son frère l'éducation de sa fille et l'administration de ses biens. En revenant, elle a fait naufrage, n'a sauvé que sa vie (qu'elle a perdue peu de jours après), une liste de ses biens et le portrait de sa fille. Elle a remis ces deux objets au comte en lui recommandant sa chère Anadine, et lui faisant part des avis inquiétans qu'elle a reçus touchant l'avidité du tuteur et sa mauvaise foi.

Rendu aux environs de Naples, sous les murs du château qui recèle Anadine, le comte change d'habits avec son domestique, feint une querelle avec lui, dans un moment où il sait que le tuteur l'écoute; il a l'air d'être chassé par ce valet-maître, pour n'avoir pas voulu consentir à l'aider dans l'enlèvement d'Anadine que celui-ci projette. Le tuteur, ravi de sa probité, entre en conversation avec lui, et le fait jaser sur le compte de son prétendu maître. Le valet supposé, qui se donne le nom de Frontin, dit ce qui convient à ses intérêts, déclare qu'il se repent de n'avoir pas obéi en tout à son maître, et qu'il va tâcher de rentrer en grâce et à son service. Le tuteur, pour s'assurer de sa personne, veut qu'il entre au château. Frontin s'en défend. Quatre grands laquais le saisissent, et comme il refuse de marcher, l'emportent sur leurs épaules. C'est ainsi que le comte Raymond se trouve amené de force par son rival dans la demeure de sa maîtresse.

Le véritable Frontin imagine une autre ruse pour le venir joindre; il se présente au château comme valet du comte de Raymond, et réclame, dit-il, ce maraud de Frontin qui l'a trahi. Le tuteur marque de la défiance,

Digitized by Google

Frontin, pour la lui ôter, raconte les desseins de Raymond. « M. le comte, dit-il, doit vous livrer à la justice ; il » prétend que la mère d'Anadine est morte en revenant » d'Amérique, qu'elle l'a supplié d'enlever sa fille à celui » qui la tient captive, que c'est vous qui êtes son geolier, » qu'elle a de grands biens ici. Croyez-vous que je mente? » — Non. — Mon maître ajoute que vous êtes un fripon » qui voulez dépouiller cette jeune personne. Croyez-vous » que je mente ? — Non, mais les titres de ses biens, » les a-t-elle conservés ? — Ils étaient dans une cassette » qui ne s'est pas retrouvée après le naufrage. — Bon, les » titres *sont noyés*, s'écrie le tuteur. »

Il est inutile et il serait difficile de rapporter tous les imbroglios qui se succèdent jusqu'au dénouement ; c'est la justice qui l'opère. Un auditeur de Naples a été attiré au château par un artifice de Raymond, et c'est Grimaldi lui-même qui l'a fait venir. Alors le comte se fait connaître ; il ordonne qu'on apporte une cassette, dont le véritable Frontin a la clé, et qu'il dit contenir les titres que le tuteur avait cru noyés. Alors, lisant la note des propriétés de la mère d'Anadine, il demande à chaque article au tuteur : « Reconnoissez-vous que ce bien est à votre pu- » pille ? » Comme celui-ci hésite ou tergiverse, le comte dit : « Frontin, ouvrez la cassette. » Le tuteur, pâle et tremblant, crie à l'auditeur : « Je n'ai pas nié. » Et cet aveu équivalent est aussitôt consigné par écrit. Trois ou quatre fois on recommence la même épreuve. Quand elle est finie et que le dépositaire infidèle a signé ses confessions, Frontin lui fait voir la cassette vide. Grimaldi, confus et désespéré : « Se peut-il que j'aie eue l'étourderie » de ne pas demander à voir les titres ! »

Cependant ce n'est pas là sa plus grande étourderie. C'est de n'avoir pas réfléchi que la propriété repose sur deux bases, les titres et la possession ; que la mère d'Anadine n'avait pas tout perdu en perdant ses papiers ; que cette perte ne donnait aucun droit à un tiers ; que lui-

Digitized by Google

même n'avait aucun titre, et que n'ayant pas non plus la possession en sa faveur, il n'avait aucun prétexte pour s'approprier la dépouille de sa sœur; qu'il pouvait bien retenir le dépôt de l'argent, si l'acte de dépôt ne subsistait plus; mais non pas les héritages.

Pour le consoler, on lui laisse le château qu'il habite, et le comte se saisit de la pupille et du reste des biens. Le voleur, en espérance, se trouve ainsi récompensé de sa friponnerie; ce qui n'est pas extrêmement moral; mais on est très-disposé à l'indulgence quand on se sent entraîné par une action vive, enjouée, semée de traits d'esprit, de situations comiques, et animée encore par un dialogue rapide et léger. Tels sont les divers caractères qu'on a généralement reconnus dans le *Dépositaire infidèle*. Aussi son succès n'a-t-il éprouvé aucune contradiction, et ce succès n'a pas été l'ouvrage de la cabale. La pièce jouée par l'élite de la troupe en général, doit faire traverser gaiement à Picard la saison fâcheuse de la canicule.

ANNONCES.

Traité de l'amour du mépris de soi-même, composé en italien: par le R. P. Joseph-Ignace Franchi, supérieur des Philippiens de Florence; traduit de l'italien sur la troisième édition, dédiée à Monseigneur Jules César Vianeini, évêque de Bielle. Un vol. in-12 de 316 pages, avec cette épigraphe:

Humisem speritu suscipiet gloria.
« La gloire couronnera l'humble de cœur. »
PROV. ch. 29, v. 23.

— Prix: 1 fr. 80 c., et 2 fr. 50 c. par la poste.

A Lyon, chez Ballanche, père et fils. A Paris, chez Calixte Volland.

Les six âges de l'Histoire Sainte; depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ; par M. Belleserre. Un vol. in-12. — Prix: 2 fr., et 2 fr. 60 c. par la poste.

A Paris, chez Mignerel, lib., rue du Sépulcre, F. S. G. n. 28.

Hippolyte, fils de Thesée. Un vol. in-12. — Prix: 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Gerard, rue Saint André-des-Arcs, n. 44.

L'Amour maternel, poëme, par Charles Millevoye. Un vol. in-12, imprimé par Crapelet, sur beau papier. — Prix: 1 fr. 50 c., et 1 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez Lefevre, lib., rue Hautefeuille, n. 29.

Digitized by Google

Procès-verbal de la cérémonie du sacre et du couronnement de LL. MM. l'Empereur Napoléon et l'Impératrice Joséphine. Un vol. in-4°. — Prix : 3 f., et 3 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez Galland, libraire, palais du Tribunat.

Quatrième livraison des Notices historiques sur les Militaires français; par A. D. Châteauneuf. — Prix des 4 vol., 6 fr., et 7 fr. 30 c. par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, rue Neuve des Bons-Enfans, n. 16.; les directeurs des postes et les libraires de Paris, des départemens et de l'étranger. Le nouveau volume que nous annonçons contient des notices sur M. le maréchal Kellermann, les généreaux Delaborde, Dufour, Saunier, capitaine de vaisseau, et des traits militaires, etc. etc.

Guérisons expérimentées des Vers, même du solitaire, par le spigelia, surnommé anthelmia, l'œillet d'Inde, le semen contra, la cévadille, la coralline, lemitocherton, et autres plantes; de la pierre, de la gravelle et de la colique néphrétique, par l'acinelle, la doradille, la busserolle, le cresson de roche, et autre plantes; des dartres et maladies de la peau, par la douce-amère, l'orme pyramidal; du cancer, du charbon et de la gangrenne par l'illecebra; les ulcères par les carottes, et de l'épanchement du lait, par la bruyère. On y a joint une liste d'espèce théiformes propres à guérir plusieurs maladies; par J. P. Buc'hoz, médecin-naturaliste.—Prix : 2 fr., et 2 fr. 40 c. par la poste.

A Paris, chez la dame Buc'hoz, épouse de l'Auteur, rue de l'Ecole-de-Médecine, n. 30.

Corrigé de la Cacographie, à l'usage des instituteurs, etc.; seconde édition. — Le Corrigé que nous annonçons, est celui de la *Cacographie* renfermée dans la Grammaire Raisonnée de M. Boinvilliers et des *Leçons d'Orthographe* du même auteur, lesquelles ne sont autres que cette même Cacographie édité séparément. Dans cette nouvelle édition, M. Boinvilliers a répondu aux *Observations* sur sa doctrine des participes, qu'on a imprimées et publiées chez le Normant. — Prix de ce *Corrigé*, 1 fr. 50 c. broché.

A Paris, chez Delalain, rue Mazarine, n. 1578; Hocquart, rue de l'Eperon, n. 1, où l'on trouve la *Grammaire Raisonnée*. Prix : 5 fr. brochée; et les *Leçons d'Orthographe*, 90 c.

Le Savant de Société, ouvrage dédié à la jeunesse; première partie contenant : la description exacte de tous les jeux innocens qui se pratiquent en société; suivie des pénitences qui s'y ordonnent, avec la manière la plus agréable de les jouer et de les remplir. — Seconde partie contenant : une nouvelle méthode d'écrire les lettres secrètes et mystérieuses avec *l'ave maria* déjà avantageusement connu à ce sujet, et un chiffre en musique, quelques récréations nouvelles, des calculs sympatiques et magiques, la définition et la manière de composer les anagrammes, rébus, acrostiches, charades, calembourgs, etc. etc. Recueil tiré des manuscrits de Mad. de B***. Nouvelle édition, augmentée et ornée de plusieurs jolies gravures, avec cette épigraphe :

« Des simples jeux de son enfance,
Heureux qui se souvient long-temps ! »

Deux vol. in-12. — Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste. Ces deux vol. se vendent ensemble ou séparément.

A Paris, chez Michelet, imp.-lib., rue Française, n°. 3.

Digitized by Google

Les Nouveaux Ornemens de la Mémoire, ou Morceaux choisis ans les plus célèbres poètes français ; ouvrage propre à orner l'esprit de la jeunesse, et à former son goût : 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez le Prieur, libraire, rue des Noyers, n. 22.

Le livre que nous annonçons est depuis long-temps connu dans les maisons d'éducation ; mais il reparaît maintenant avec des changemens et des additions qui en font un ouvrage presque nouveau. On y a conservé tous les bons morceaux qui le faisaient rechercher et qu'on avait extraits de nos meilleurs poètes ; les pièces faibles, ou qui ne portaient avec elles aucun intérêt, ont été suprimées et remplacées par de meilleures. On y a principalement inséré d'excellens morceaux qu'on a réunis sous le titre de *Tableaux poétiques*, au nombre de quatorze, qui se trouvent au commencement de cet ouvrage, et qui offriront aux jeunes gens ce que nous avons deplus agréable et de mieux travaillé dans notre poésie. Cet ouvrage enfin paraît devoir atteindre son but, qui est d'orner la mémoire de la jeunesse et de former son goût naissant par un choix fait avec soin dans nos plus illustres poètes.

La Géographie tant ancienne que moderne, par l'histoire de tous les temps, avec des cartes, dont une comparative, dédiée à S. A. I. M. le prince Louis; par Pierre Navarre. Un vol. in-8°. Prix : 10 fr., et 10 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Belin, libraire, rue Saint-Jacques.

Depuis long-temps on a taché d'adoucir l'aridité de la géographie par des traits historiques relatifs aux différens pays, mais cette méthode ne présentant aucun ensemble de l'histoire, donnait lieu d'en confondre les différentes époques. La géographie par l'histoire, rédigée dans l'ordre chronologique, a remédié à ces anachronismes en ne présentant la science des lieux que par suite de celle des faits et comme accessoire des événemens. L'intérêt que ceux-ci inspirent doit nécessairement faire retenir plus facilement aux élèves les noms et les positions géographiques dont l'histoire ou les voyages font mention. Cet ouvrage est divisé en tableaux ou paragraphes historiques assez courts pour devenir une leçon, et les indications géographiques, au bas de chacun d'eux, faciliteront la recherche des lieux sur les cartes annexées à l'ouvrage. L'une d'elles est même comparative, réunissant les noms anciens et modernes sous des caractères différens.

De la composition des Paysages sur le terrain, ou des Moyens d'embellir la nature autour des habitations, en y joignant l'agréable à l'utile; par René Gérardin, propriétaire à Ermenonville. Quatrième édition revue et corrigée.—Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste.

A Paris, chez Debray, lib., rue Saint-Honoré vis-à-vis celle du Coq.

Essais de poésie et d'éloquence; par J. P. G. Viennet. Un vol. in-8°. pap. vélin. —Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, quai des Augustins, n°. 35.

L'Art de prolonger la vie humaine, ou l'Hygiène Domestique traduit de l'anglais du docteur Willich, avec des notes critiques et explicatives ; par E. M. Itard, médecin. Deux vol. in-8°. — Prix : 8 fr., et 10 fr. par la poste.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Berlin, 25 juin. — M. le maréchal comte de Fersen est arrivé en cette ville. Ce chargé d'affaires de Suède y est encore. Il ne tardera pas à partir.

(Extrait d'une lettre écrite par un Français.)

La revue des troupes prussiennes à Magdebourg a offert un spectacle digne de fixer l'attention des guerriers. Le général Berthier et plusieurs officiers français, d'un mérite distingué, y assistaient : ils y ont admiré la bonne tenue et la discipline des soldats prussiens ; ils y ont observé des manœuvres savantes qui rappellent tout à la fois les progrès faits dans l'art militaire pendant la guerre de sept ans, et ceux qu'a amenés la guerre de la révolution française. Nulle science ne conserve mieux que celle-là la tradition ou plutôt l'impulsion des grands capitaines. Tout y rappelle à la pensée Turenne, le prince Eugène, Frédéric et Napoléon. Combien la situation de ces officiers français était différente de celle où se trouvaient dans les derniers tems de l'ancienne dynastie les militaires de la même nation qui venaient rendre hommage au génie de Frédéric dans ces revues utiles!... Le plus enthousiaste de tous et l'un des plus instruits, M. de Guibert, était bien loin de pressentir à quel prodige de gloire les armes françaises devaient être bientôt rappelées. Les souvenirs de Rosbach et de Minden venaient attrister leur âme, et rendaient leur admiration pénible. Aujourd'hui le monarque qui *continue Frédéric*, et qui a obtenu dans l'empire germanique l'influence à laquelle son grand oncle avait aspiré, se montrait aux officiers français, décoré de ce même signe qui est la récompense des héros de notre patrie. Ceux de ses généraux auxquels l'empereur des Français a accordé la grande croix de la légion d'honneur en étaient également décorés. Qu'un tel signe parle avec éloquence!.....

Quand Frédéric II recevait des Français dans sa cour, il ressemblait un peu à Philippe de Macédoine recevant des Athéniens. Avide de leurs louanges, il se piquait de rivaliser avec la finesse, la gaieté et les agrémens de leur esprit ; mais il les rendait bien sérieux quand il les menait dans son camp.

On s'est beaucoup entretenu dans cette capitale d'un di-

Digitized by Google

ner qu'a donné le duc de Brunswick au général Berthier. On ne peut s'exprimer avec plus de noblesse, d'instruction et de grâce que cet illustre capitaine, qui est en même temps un souverain habile et bienfaisant. Il n'a cessé de montrer une admiration profonde et réfléchie pour notre empereur. J'ai appris par un homme digne de foi que l'empereur des Français avait conçu la pensée de lui envoyer un gage éclatant de son estime, en observant, dans son voyage de l'année dernière, le camp de Kaiserlautern.

Cette harmonie entre les braves déplaît beaucoup au gouvernement anglais, qui ne cesse, dans un dépit aveugle, de déprécier l'art militaire, dont cependant les secours lui sont si nécessaires. De là viennent ces déclarations, tantôt imputées au duc de Brunswick et tantôt au général Mollendorf, sur de prétendus refus du grand cordon de la légion d'honneur : on peut les considérer comme les actes de faussaires qui calomnient des héros, etc. etc. etc.

Signé G.

Gratz. — La comtesse d'Artois est morte ici le 2 juin; elle a été enterrée dans le tombeau de l'empereur Ferdinand second.

Londres, 23 juin. Le gouvernement a reçu hier matin des dépêches de Lisbonne. Suivant ces dépêches, la France demande à la cour de Portugal que les ports de ce royaume soient fermés aux bâtimens anglais, et que l'importation de toutes marchandises de manufactures anglaises sur son territoire, soit prohibée.

M. Withbread, accusateur de lord Melleville à la chambre des communes, s'est élevé aussi, dans la séance du 14, contre M. Pitt. Il a prononcé un discours qui a duré environ 3 heures. « Le 8 avril, dit-il, j'annonçai au parlement que je soupçonnois fortement M. Pitt d'avoir été instruit que sous l'administration de lord Melleville, les deniers de la marine avoient été destinés à des usages particulier. Cette opinion étoit bien fondée; et je suis très-surpris que le chancelier de l'échiquier ait souffert de semblables manœuvres, sans les dénoncer, ou du moins sans y mettre un terme. Au reste, je ne veux point reprocher quant à présent à M. Pitt des fautes encore plus graves; mais je desire empêcher que de pareils scandales servent de règle ou d'encouragement au successeur qu'il aura sans doute bientôt.

Digitized by Google

On a reçu des dépêches de l'amiral Cochrane en date du 1er mai, et ce brave officier étoit alors à la hauteur de Sainte-Lucie. Toutes nos garnisons dans les différentes colonie britaniques étoient en bonne santé, et on avoit pris toutes les mesures possibles pour se garantir contre de nouvelle tentatives de la part de l'ennemi.

Suivant des lettres du 8 avril, on travailloit à mettre la Jamaïque dans le meilleur état de défense possible. On venoit d'y proclamer la loi martiale.

On a reçu une lettre de lord Nelson, datée en mer, trois jours après son départ de la baie de Lagos. Sa seigneurie marchoit le plus vite qu'elle pouvoit à la poursuite des flottes ennemies, et elle termine ainsi sa lettre: « Il est vrai que nous sommes bien inferieurs à l'ennemi, relativement au nombre de vaisseaux; mais je regarderois comme le plus heureux moment de ma vie, celui où je trouverois l'occasion de me mesurer avec lui.

M. Grey a fait à la chambre des communes, la motion que S. M. fût supplié de ne pas dissoudre le parlement avant de pouvoir lui donner des renseignemens sur l'état des négociations. La voix; contre la motion, 261 : majorité contre la motion, 151 voix.

Dans la séance d'hier au soir la chambre des communes a voté un crédit de 84 millions tournois, en conséquence du dernier message par lequel les ministres ont essayé de faire croire qu'ils conservoient encore l'espoir de séduire quelque puissance du continent. Il ne sera vraisemblablement pas plus question désormais de cette somme que de celle de 5 millions sterling accordée l'année dernière, et que l'on disoit alors destinée pour la Russie.

On mande de Milan, en date du 12 mai : « Plusieurs personnes pensent que Bonaparte est très mécontent de l'empereur d'Allemagne et du roi de Naples, et que ce n'est pas pour la montre seulement qu'on a fait passer des troupes en ce pays. D'après des avis assez certains, 25,000 Français sont campés à Marengo, sous Lannes; 32,000 occupent la Lombardie et Mantoue, sous Jourdan; Menon commande 12,000 hommes en Piémont, et Saint-Cyr 16,000 dans le royaume de Naples; 20,000 sont répandus sur le territoire de Gênes, dans la Toscane et sur le territoire papal. L'armée de ligne italienne se monte à 15,000 hommes. D'un autre côté, l'Autriche a un cordon de troupes dans le Tyrol et dans les Etats vénitiens, dont on porte le nombre à 60,000 hommes, et qui s'augmente journellement par des renforts venant des Etats héréditaires. On évalue à plus de 20,000 hommes les forces anglaises et russes dans la Méditerranée. Le voisinage d'armées si nombreuses donne des inquiétudes aux amis de la paix, et cependant l'opinion générale est que cette année se passera sans que l'épée soit tirée sur le continent. »

PARIS.

Tout porte à croire que S. M. I. et R. sera rendue ici à la fin de juillet au plus tard. Il paraît même qu'elles doivent passer à Chambéry sous deux ou trois jours.

— On dément le bruit qui changeait la destination du colonel-général Gouvion Saint-Cyr, qui commande l'armée française stationnée dans le royaume de Naples.

— S. A. S. M. l'archi-trésorier est nommé gouverneur de l'état de Gênes.

— L'Empereur et Roi a donné audience à Bologne, le 5 de ce mois, au gonfalonier et aux députés de la république de Lucques. Ils ont présenté à S. M. le vœu de leurs concitoyens, d'être gouvernés héréditairement par un prince de la maison impériale de France. Ce vœu a été accueilli par l'Empereur. La république de Lucques a été de suite érigée par S. M. en principauté, en faveur de S. A. S. le prince Bacciochi, son beau-frère, et de S. A. I. la princesse Elisa, sa sœur. Le prince Bacciochi portera désormais le titre de *prince de Lucques et de Piombino*. M. le sénateur Hedouville, chambellan de S. M., a été nommé envoyé extraordinaire pour assister à la prise de possession de cet état par le prince et la princesse de Piombino.

— Après avoir entendu le discours prononcé par l'Empereur et Roi à son avénement au trône on devait reconnaître aisément que l'Italie, sous un aussi grand monarque, était rappelée à son antique splendeur; mais qui eût soupçonné la nature des bienfaits que nous préparait le génie bienfaisant de Napoléon, et les détails auxquels ce génie est descendu pour le bien de ses peuples? Il parcourt ses nouveaux Etats, et quelque rapide que soit sa course, il trouve le moment d'y marquer ses pas par des créations qui tiennent de l'anchantement. Ici, s'appercevant de l'avantage que Brescia peut retirer d'une communication facile avec les pays situés sur les rives du Pô, il ordonne que l'Oglio arrive à cette ville par le moyen d'un canal. Là, voyant le Mincio, depuis le lac de Gardo jusqu'au Pô, prodiguer inutilement ses ondes aux peuples qui habitent ses bords, il veut que ce fleuve soit navigable dans tout son cours; que le commerce de Mantoue, trop resserré dans ses insalubres marais, tire de nouvelles res-

Digitized by Google

sources du golfe Adriatique, et que les eaux fétides qui environnent cette cité, en se purifiant, y amenent l'abondance et y assurent la salubrité. Législateur éclairé, il veut que le parfum des végétaux corrige les miasmes dangereux, et que les Mantouans trouvent la santé et le plaisir sur leurs bastions désormais embellis par de beaux arbres qui changeront en délicieuses promenades ces terrepleins, monumens récens des plus tristes et des plus glorieux souvenirs. Le voyageur de Mantoue à Vérone ne verra plus une route nue et solitaire, mais bornée par des plantations agréables. Chaque jour, on s'attend à voir éclore de nouveaux traits d'une bienfaisance active, éclairée et prévoyante. Milan, qui en a déjà ressenti les effets, les verra se multiplier au-delà de ses espérances, grace au jeune prince que Napoléon a choisi pour le représenter après l'avoir solennellement reconn digne d'être animé de son esprit et de marcher sur ses traces.

L'on assure qu'entr'autres établissemens, il a projetté celui de faire deux nouveaux jardins pour la commodité des citadins dont le domicile trop éloigné ne leur permet pas de jouir de celui qui existe déjà. Ainsi les soins qu'il consacre à l'Empire français ne diminuent rien à la sollicitude paternelle qu'il accorde à son royaume d'Italie. Les deux peuples peuvent se flatter de posséder également son cœur, d'être également les objets de ses affections et de sa sollitude.

(Extrait du Journal Italien, n° 74.)

— Quelques princes d'Allemagne viennent de prendre des mesures pour prévenir les manœuvres de certains émissaires qui débauchent les habitans des campagnes, sous prétexte de les emmener aux Etats-Unis, où on leur promet un bien-être imaginaire ; mais en effet pour les vendre au gouvernement anglais. La pièce suivante offre la preuve, les conditions et le tarif de ce trafic infame, en vertu duquel d'honnêtes et simples cultivateurs, croyant se rendre en Amérique, sont jetés sur la côte d'Angleterre, et livrés, *à tant la pièce*, pour être bientôt déportés dans les colonies anglaises. Le marché proposé par Robert Smith à sir Georges Rumbold, l'un des derniers ministres d'Angleterre à Hambourg, a été conclu. Smith est encore aujourd'hui à Hambourg, d'où il continue de diriger ses cargaisons d'hommes. L'on peut garantir à ce sujet l'authenticité de la lettre suivante :

Digitized by Google

A sir Georges R mbold.

Hambourg, 17 avril 1804.

« Monsieur, je commande un grand bâtiment marchand, actuellement à Frédérickstadt, sur la rivière Eyder, et destiné pour l'Amérique, avec des passagers à bord. Si le service de S. M. l'exige, il serait peut-être en mon pouvoir de fournir 1000 à 1500 hommes propres au service, livrables à Tonningen, par partie de 300, tous les dix jours, jusqu'à ce que le nombre ci-dessus soit complet. J'aurai la permission du gouvernement danois de faire passer de son territoire un nombre d'hommes illimité pour la destination ci-dessus. Je demanderai sept guinées pour chaque homme délivré du vaisseau où il se trouve actuellement, à condition que le gouvernement me garantira le paiement. Il sera donc nécessaire de nommer une personne convenable pour choisir les hommes à bord du bâtiment où la livraison doit être conclue et faite. S'il était nécessaire, j'entreprendrai, pour un prix raisonnable, de conduire les hommes en Angleterre si les circonstances sont favorables. Le bâtiment aura ordre de toucher à l'île de Wight dans sa traversée pour l'Amérique, où on pourrait engager d'autres hommes disposés à entrer au service. Vous voudrez bien communiquer, pour l'information, à H. R. H. votre opinion sur la possibilité de l'exécution de mon plan, et me répondre. »

(Extrait du Moniteur.) ROBERT SMITH.

— Les dégradations du Louvre, du côté de la Seine, sont déjà réparées en grande partie. Le mur de façade est relevé, reconstruit à neuf, surmonté d'une galerie en balustre, formant une couronne agréable au-dessus du jardin de l'Infante. Les réparations des autres parties de la toiture du vieux Louvre se poursuivent avec une égale activité, ainsi que l'agrandissement et consolidation des locaux intérieurs destinés à recevoir la bibliothèque impériale. On s'occupe en même temps à donner aux environs de ce vaste palais une magnificence digne de son architecture. Pour cet effet, on abat quantité de vieilles maisons qui, d'un côté, rétrécissaient la moitié de la rue Froidmanteau; de l'autre, encombraient la place du Muséum, et en obstruaient l'entrée. Ces démolitions terminées, le pavillon occidental du Louvre va paraître à découvert, comme la galerie du Musée-Napoléon, qui, dégagée aujourd'hui des maisons de la rue des Orties, offre de tous côtés une longue et belle perspective, depuis le pavillon du Musée jusqu'à celui de Flore, aux Tuileries.

Digitized by Google

(N°. CCX.) 24 MESSIDOR an 13.
(Samedi 13 Juillet 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LA MAISON DES CHAMPS.

AMI, je veux que ma maison des champs
Soit simple, agreste et même un peu sauvage.
Les longs bosquets de myrtes odorans,
Du buis tondu l'inutile feuillage,
Du plane oiseux le parasite ombrage,
Ny couvrent point de stériles arpens.
Tout doit ici tribut au labourage;
Partout jaunit la fertile moisson;
Et les coteaux, en l'arrière-saison,
Sont tapissés des doux fruits de la treille.
Que j'aime alors à voir l'heureux Colon,
Chargé du poids de sa riche corbeille,
Sans se lasser, du matin jusqu'au soir,
Aller, venir de la vigne au pressoir!

Cependant, fier de sa naissante armure,
L'amant d'Io, dans la vallée obscure,
En mugissant et prenant ses ébats,

Digitized by Google

Déjà s'essaie à de plus grands combats.
Près du logis est une république,
Où mille oiseaux de toutes les couleurs,
Et différens de langage et de mœurs,
Semblent former une famille unique.
L'oison criard, le canard aquatique,
Le lourd dindon, et le coq vigoureux,
Dans son sérail sultan impérieux,
Qui fièrement prodigue à vingt maîtresses,
Ou plutôt semble accorder ses caresses :
Sur la pintade on voit briller l'argent;
L'orgueilleux paon se pavane et se joue,
En déployant l'arc-en-ciel de sa roue;
La pourpre et l'or décorent le faisan.
Tandis qu'ici les colombes fidelles,
Du battement de leurs tremblantes ailes
Font retentir le sommet de leurs tours,
Les doux ramiers, les tendres tourterelles,
Au fond des bois roucoulent leurs amours :
L'avide porc poursuit la ménagère,
Et l'agneau bêle, en attendant sa mère.
L'hiver vient-il ? on allume des feux;
Un bois bien sec, qui s'enflamme et pétille,
Réchauffe au loin la joyeuse famille.
Sans recourir à d'insipides jeux,
Qu'ont inventés les désœuvrés des villes,
L'homme des champs rend ses loisirs utiles.
Armé de pieux, de toiles, de filets,
Il fait la guerre aux hôtes des forêts,
Offre aux oiseaux une amorce perfide,
Prend à la ligne un poisson trop avide,
Ou force un lièvre à travers les guérêts.

Les travaux même, oui, les travaux champêtres
Sont la plupart autant d'amusemens;
Chacun s'empresse, enfans, valets et maîtres,
D'y consacrer ses plus heureux momens

Digitized by Google

Et du jardin la facile culture
Occupe aussi nos citadins brillans.

Ainsi l'on trouve, au sein de la nature,
Malgré le luxe et ses raffinemens,
Des vrais plaisirs la source la plus pure.

Souvent encor d'honnêtes paysans
Viennent nous rendre un libre et pur hommage.
S'ils ne sont pas doués d'un beau langage,
Toujours leurs mains sont pleines de présens.
L'un nous apporte un excellent fromage,
L'autre un chevreau, la couple de poulets,
Ou le chapon, oisif célibataire,
Qui s'engraissa réduit à ne rien faire;
L'autre du lait, du miel et des œufs frais.
Des bons fermiers les filles déjà grandes
Viennent aussi présenter leurs offrandes.

Après l'ouvrage, on invite un voisin
A des repas où la parcimonie
Ne garde pas le plat du lendemain;
Les valets, sûrs de leur part du festin,
Aux conviés ne portent point envie.

Mais ces jardins, où, voisin des faubourgs,
Et trop épris d'une pompe futile,
Vous transportez le faste de la ville;
Ce labyrinthe et ses nombreux détours,
Ces belvéders élevés jusqu'aux nues,
Ces boulingrins, ces vastes avenues,
Qu'y voyez-vous ? des promenades nues,
Où vous pouvez gagner de l'appétit,
Sans y trouver de quoi le satisfaire.
Qu'y manque-t-il ? rien que le nécessaire :
Le pain, le vin, les légumes, le fruit,
Tout, de fort loin, à grands frais s'y voiture
Pour vos besoins et pour ceux de vos gens.

Digitized by Google

Non, vos palais de riche architecture,
Vos beaux treillis, dégarnis de verdure,
Ne valent point une maison des champs.
La vôtre enfin, élégante et stérile,
N'est qu'un hôtel éloigné de la ville.

KÉRIVALANT.

LE DINDON,

FABLE.

ECHAPPÉ de la basse-cour,
Un dindon, sans que rien l'étonne,
Et n'admirant que sa personne,
D'un vaste parc faisait le tour.
Gravement il marchait, et d'allée en allée,
Plein de lui-même, allant, venant,
L'aile traînante et la queue étalée,
Se rengorgeant, se dindonnant,
Près de la pièce d'eau, sans songer, il arrive.

Sur le marbre éclatant qui resserre sa rive
Il se pose. De là, plongeant dans le canal,
Et le fond argenté du limpide cristal
Lui renvoyant sa noble image,
Ebloui de lui-même, il s'enfle davantage,
S'applaudit, se sourit. Qu'on s'imagine voir
Un fournisseur à son miroir.

D'abondance du cœur alors ouvrant la bouche :
« Tant de beauté, dit-il, n'est pas ce qui me touche;
Mais la nature, en tout, favorable aux dindons,
Nous rendit beaux et nous fit bons.
Certes, on ne nous peut accuser d'aucun vice.
En dirait-on autant des autres animaux ?
J'ai honte, en vérité, de leurs nombreux défauts :
Le chat est rempli de malice,
Il égratigne; le chien mord;

Digitized by Google

Le cheval rue, et l'âne est bête,
Et têtu pour surcroît de tort.

Des oiseaux, mes cousins, si je me mets en tête
D'examiner les mœurs, c'est bien pis : le milan
Est cruel, et l'aigle un tyran ;
Le pigeon même, avec cette mine discrète,
Est vorace; on rougit de penser au moineau;
On est bien revenu de ma sœur tourterelle,
Toujours elle gémit, et n'est pas plus fidelle;
Le rossignol est laid, et le paon fait le beau.
Qui nage sur cette onde ? ah ! c'est ce fat de cygne.
Ce cou si long, cette blancheur,
En vérité, font mal au cœur.
Et cependant quels airs et quel orgueil insigne.
Qu'il est choquant par sa hauteur !

De m'avoir fait dindon, ciel ! je te remercie.
Je suis coq-d'Inde pour la vie.
Gloire au coq-d'Inde, dit dindon !
De nous, dit-on, l'homme se moque;
L'homme est un sot. » — « Il a raison,
Reprit, témoin muet de tout ce soliloque,
Un oison, son ami, qui, séduit et ravi,
A quelques pas l'avait suivi.
Son discours d'esprit étincelle.
Consultons-en frère hibou,
Que je découvre dans ce trou. »

L'oiseau penseur qu'il interpelle,
D'une ruine assez nouvelle,
Ornement de ce parc, habitait un débris.
Il avait du coq-d'Inde entendu les mépris.
Sommé d'intervenir, en clignant la paupière,
Et d'un air refrogné : « Beau jugement d'oison,
Répond-il; pauvre esprit ! Il est vrai, le dindon,
Ainsi que toi, l'ami, très-grandement diffère
Des animaux les plus vantés.

Digitized by Google

Il n'a pas leurs défauts ; a-t-il leurs qualités ?
En lui la nullité jointe à l'orgueil habite ;
C'est la pire sottise, entends-tu, bon oison ? »

L'oiseau de Minerve a raison :
Absence de défauts n'est vertu, ni mérite.

ENIGME.

Avec nous en tous lieux, en tous temps on se couche.
On nous charge parfois d'or et de diamans ;
Mais quelquefois, lecteur, un seul mot qui nous touche
A pour nous plus d'appas que tous ces ornemens.

LOGOGRIPHE.

Je t'avertis, mon cher lecteur,
Que ma forme est substantielle ;
Mais dès que l'on m'ôte le cœur,
Je deviens d'espèce mortelle.

CHARADE.

Si je disais que je suis volatile,
A deviner je serais trop facile.
C'est vrai pourtant ; mais tout au moins, lecteur,
Permettez-moi de taire ma couleur.
De mes deux parts, très-souvent la première,
Dans les forêts, et par monts et par vaux,
Fait bruyamment retentir les échos.
On est toujours charmé de ma dernière.

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *Papier.*
Celui du Logogriphe est *Veau*, où l'on trouve *eau*.
Celui de la Charade est *Dé-coudre.*

Digitized by Google

Analyse raisonnée des Principes fondamentaux de l'Économie politique ; par *J. Dutens*, ingénieur des ponts et chaussées, et membre de plusieurs sociétés savantes. Un vol. in-8°. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste. A Paris, chez *Courcier*, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n°. 71 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Si des réflexions sur l'économie politique entraient dans les devoirs d'un ingénieur des ponts et chaussées, nous éviterions d'énoncer notre sentiment sur l'ouvrage que publie M. Dutens; nous laisserions ses pairs prononcer pour ou contre lui ; mais le livre que nous annonçons traitant un objet jusqu'ici abandonné aux spéculations des oisifs, nous avons qualité suffisante pour en parler. Nous espérons que l'auteur voudra bien se souvenir que nos observations ne s'adressent qu'au membre de plusieurs sociétés savantes.

Dans tous les pays policés, on a distingué la politique de l'administration. La politique s'applique aux hommes, et c'est un art ; l'administration s'applique aux choses, et c'est une science : ainsi, avant la confusion des langues produite par la confusion des idées, on disait l'art de gouverner, et la science de l'administration. En général, on appelle arts les spéculations dans lesquelles le caractère, le génie particulier de l'homme sont pour beaucoup, et sciences les spéculations qui n'exercent que l'esprit. Pradon savait aussi bien que Racine comment on fait des vers, et Pradon n'était pas poète ; de la même école, il sort des peintres, et des hommes qui ne connaissent que les principes mécaniques

Digitized by Google

du dessin ; d'une éducation semblable donnée à deux princes, l'un s'élevera capable de gouverner, l'autre ne saura que spéculativement comment on gouverne : tant il est vrai que le caractère, le génie particulier de l'homme entre pour tout dans les arts, et que les puissances inexplicables de l'ame sont au-dessus des spéculations de l'esprit.

Pour devenir savant, c'est-à-dire pour connaître la propriété des choses, il ne faut que du travail et de la patience; les méthodes peuvent changer, les choses soumises aux spéculations des savans ne changent pas : ainsi, que ce soit la terre ou le soleil qui tourne; qu'on découvre et qu'on désigne plus ou moins d'étoiles; qu'on explique de cent manières les marées, la cause des orages, de l'humidité, de la sécheresse, l'état du ciel et de la terre reste toujours le même; et chacun peut au jour le jour se mettre au courant des découvertes ou des erreurs en crédit. On apprend les sciences uniquement pour satisfaire un besoin de l'esprit; on ne réussit dans les arts qu'entraîné par un besoin de l'ame auquel on essayerait vainement de résister. Il y a eu, parmi les savans, des hommes de génie; ce sont ceux qui ont inventé des méthodes d'apprendre meilleures : malheureusement pour leur gloire, les découvertes qu'ils ont faites deviennent bientôt une propriété commune, même aux sots; et ce qui a été un effort de génie est effacé par des hommes médiocres, qui ont toujours en leur faveur le bénéfice du temps, bénéfice immanquable lorsqu'il s'agit d'objets nécessairement mieux connus à mesure qu'ils sont plus observés. Les productions des arts au contraire ne sont jamais la garantie de productions plus belles; et la gloire des hommes de génie s'accroît des efforts mêmes de ceux qui veulent les égaler. Les monumens qui nous restent de l'antiquité sont encore l'admiration de nos pein-

Digitized by Google

tres et de nos sculpteurs; Corneille et Racine n'ont pas cru surpasser Sophocle et Euripide; Boileau, Horace; le Tasse, Homère et Virgile; Molière n'a jamais su combien il était au-dessus d'Aristophane et de Térence. Ce que l'on apprend à l'école de tous ces grands hommes forme le goût, procure les plus douces jouissances; mais n'est rien pour produire si l'on n'a pas reçu de la nature cette puissance de l'ame, cette faculté créatrice impossible à définir, puisque, semblable à la Divinité, elle n'est sensible que par ses œuvres. En ne considérant l'homme que par son esprit, Helvétius et J. J. Rousseau ont pu l'assimiler au singe; en considérant l'homme par son génie, on reconnaît qu'il porte en lui quelque chose de divin; et lorsque j'ai dit que l'impiété était stérile, je n'ai fait que tirer la conséquence des maximes de l'impie. Il en est de l'art de gouverner comme de tous les arts: les principes en sont simples; l'exécution demande un génie particulier; car ce qu'on sait dans ce genre n'est rien sans la conviction de ce qu'on peut. Dans la politique, comme dans tous les arts, si les grands hommes n'ont aucun moyen assuré de se former des successeurs en tout semblables à eux, ils ont du moins cette consolation si rassurante pour l'humanité, que ce qu'ils ont fait sert de modèle dans tous les siècles; on les cite avec admiration, même dans les temps où le faux et le petit dominent; et l'estime qu'inspirent leurs ouvrages est souvent l'unique preuve que les puissances de l'ame ne sont pas entièrement étouffées par les spéculations de l'esprit.

L'administration n'est point un art, parce qu'elle s'applique plus aux choses qu'aux hommes; ce n'est qu'une science, mais c'est la première de toutes. Un grand administrateur balancerait cependant la réputation d'un politique habile et heu-

Digitized by Google

reux, si l'histoire nous montrait de grands administrateurs sous des princes incapables de gouverner; mais Sully administrait sous Henri IV, et Colbert sous Louis XIV. Le cardinal de Richelieu n'a jamais été mis au nombre des administrateurs; il gouvernait l'état et son maître: d'où l'on pourrait conclure avec une égale vérité qu'un grand ministre, sous un roi faible, ne se borne pas aux choses de l'administration; et qu'il ne peut y avoir de grands administrateurs que sous un roi puissant; observation qui réduit l'administration à n'être regardée que comme une science. Dans cette science, il se trouve aussi des hommes de génie; et c'est en être convenu que d'avoir nommé Colbert et Sully. Parmi ceux qui n'ont pas une égale réputation, combien d'hommes instruits, laborieux, prévoyans, qui formés par une longue expérience, rendent à l'Etat des services qui mériteraient la reconnaissance publique, si les peuples étaient obligés de connaître à quelles conditions on assure leur existence et leur tranquillité!

L'administration est donc une science, et la première de toutes. Nous avons parcouru bien des détours pour arriver à cette vérité, qu'il fallait d'abord établir afin de mieux faire comprendre à nos lecteurs ce que c'est que l'économie politique. L'administration est la science des faits; pour la savoir, il faut la pratiquer: l'économie politique est la science des conjectures; plus on l'étudie, moins on est capable d'en tirer de résultat. La première est de tous les temps, et s'appuie sur l'expérience; la seconde est née dans le dernier siècle, et s'appuie sur des livres: ainsi on peut dire que la science de l'économie politique est la plus cruelle ennemie qu'ait jamais eue la science de l'administration, ceux qui cherchent le mieux idéal étant toujours armés contre ceux qui se bornent au mieux possible. Les

Digitized by Google

administrateurs font du bien, c'est le but de leurs veilles; quand ils font du mal, c'est par erreur. Les économistes n'ont jamais fait de bien; ils se bornent à écrire; ils ont fait beaucoup de mal, car ils écrivent sur ce qu'ils ne connaissent pas. Maintenant nous allons examiner l'ouvrage de M. Dutens.

La nécessité qu'il reconnaît de donner une analyse raisonnée des *principes fondamentaux* de la science qu'il professe, prouve que ces principes ne sont pas encore bien clairement définis. En effet, c'est toujours par une observation de ce genre que commencent les ouvrages sur l'économie politique. Voyez chaque économiste, il est affirmatif pour vanter la méthode qu'il propose, et pour décider que ses confrères se sont plus ou moins trompés jusqu'à présent; de sorte qu'en prenant tous les économistes en masse, et en leur accordant une égale confiance, on trouverait qu'ils ne savent ce qu'ils veulent, qu'ils ne sont guère plus avancés dans ce qu'ils disent, et qu'ils ne s'entendent entre eux que pour récuser l'expérience: ils sont à l'administration ce que les philosophes sont à la religion, à la morale et à la politique; ils veulent toujours tout expliquer et tout recommencer. N'est-ce pas une science bien avancée que celle qui sent encore aujourd'hui le besoin d'imprimer? « On distingue » le commerce en gros et le commerce en détail, » le commerce intérieur, le commerce extérieur » et le commerce de transport; chacune de ces » différentes branches de commerce, et sur-tout » les deux premières, se subdivisent encore suivant » la nature des marchandises dont ils ont l'échange » ou le transport pour objet: il y a le commerce » en gros du blé, d'épiceries, de vins, etc.; il y a » le commerce en détail de vins, d'épiceries, de » merceries, etc. » L'heureuse découverte! et ne semble-t-il pas entendre le maître de philosophie

Digitized by Google

du Bourgeois Gentilhomme, qui commence son cours de logique par une dissertation sur la manière de prononcer les voyelles? Au reste, dans les ouvrages de ce genre, on a bien moins à se plaindre de rencontrer des choses communes que des idées extraordinaires; et j'aime mieux apprendre de M. Dutens qu'il y a le commerce en gros et le commerce en détail, que d'être obligé de croire à la ligne de démarcation qu'il a posée entre les classes *productives* et les classes *improductives* de la société.

Dans le sens *étroit* de l'économie politique, et en ne considérant les professions que dans leur rapport avec la formation de la richesse nationale, on trouvera 1°. que le travail du mathématicien, du chimiste, du naturaliste, du physicien, du géographe est le plus *productif*; 2°. que le travail du gouvernement l'est un peu moins; 3°. que la médecine et la chirurgie sont de même productives, en conservant ou en réparant la santé qui peut être considérée comme un *capital*; 4°. que le travail des professeurs de morale, des prêtres, des hommes de lettres, des peintres, des musiciens et des comédiens est *productif*, en ce qu'il concourt aux progrès de la civilisation. Pour les juges, les avocats, les agens du fisc, les soldats, leur travail est *improductif*, parce qu'il n'a pour but que la conservation d'un ordre déjà existant. « En un mot et » règle générale, toute profession qui deviendrait » inutile, si tous les hommes suivaient d'eux-mêmes » les lois naturelles de la justice, est improductive, » et ne peut rien ajouter à la richesse nationale. » Il faut avouer que l'économie politique est une belle chose! Le travail d'un chimiste y est mis au-dessus du travail d'un gouvernement, en supposant qu'on puisse appeler travail les détails de l'art de gouverner; un mathématicien produit plus

Digitized by Google

qu'un d'Aguesseau ; un naturaliste rapporte plus que Turenne ; un physicien plus qu'un bon ministre des finances ; et les prêtres et les comédiens contribuent également aux progrès de la civilisation, et à la formation de la richesse nationale. Voilà ce qu'on appelle des principes fondamentaux. Je sais bien que tout cela ne sera vrai que quand les hommes suivront d'eux-mêmes les lois naturelles de la justice ; mais ne pourrait-on pas attendre jusqu'à cette époque pour écrire des choses aussi admirables ? Pour moi, je l'avoue, rien ne me paraît aussi humiliant que ces classifications qui apprennent à n'estimer les hommes que par ce qu'ils rapportent ; cela ressemble trop à la manière dont un bon cultivateur classerait les animaux de sa basse-cour ; et si j'avais la prétention d'être ce qu'on appelle aujourd'hui un homme de lettres, j'aimerais mieux qu'on me rangeât parmi les inutiles, que de me voir compté comme produisant moins qu'un géomètre, même en admettant qu'un géomètre produisît plus qu'un gouvernement. M. Dutens a oublié de nous dire si les économistes (qui ne sont certainement pas des gens de lettres) formaient une classe productive, ou improductive, et si leurs livres contribuaient à l'augmentation de la richesse nationale ; tout ce que je me permettrai de décider, c'est que de pareils ouvrages ne prouvent pas en faveur des progrès du bon sens ; et que, du temps de Molière, on aurait joué au bruit général des applaudissemens l'écrivain qui se serait permis de considérer la santé comme un *capital* que la médecine fait valoir au profit de la société.

Rien ne me déplaît autant, dans les économistes, que la manie qu'ils ont de poser des principes généraux, c'est-à-dire des principes indépendans de l'étendue, de la position des Etats, de la forme du gouvernement, et des mœurs particulières des

Digitized by Google

peuples. La question la plus indécise aujourd'hui, positivement parce qu'on en a fait une question générale dans les livres du dix-huitième siècle, est l'ascendant qu'on doit accorder à la propriété foncière : il est impossible de dire toutes les conséquences qui sont liées à la solution de ce grand problème politique. M. Dutens tranche la difficulté avec une assurance capable d'effrayer les hommes d'état. « A mesure que l'industrie prend plus d'es-
» sor, dit-il, et que les nations se civilisent, la pro-
» priété foncière doit perdre nécessairement du
» prix que quelques institutions peu avancées ont
» contribué à lui donner dans l'opinion ; et, *dans*
» *l'état actuel des connaissances économiques*, ce
» serait faire en quelque sorte un pas rétrograde en
» politique, que de lui accorder *trop* de prépon-
» dérance dans l'organisation sociale. » On est toujours étonné de voir que les hommes qui se font, de leur propre autorité, législateurs des nations, ne connaissent pas les premières règles de l'art de raisonner. Certainement, si l'on accordait à la propriété foncière *trop* de prépondérance, on ferait un pas rétrograde en politique, ou plutôt on manquerait le but que la politique se propose dans l'organisation sociale, puisque l'excès est partout un défaut ; mais s'il est vrai qu'à mesure que l'industrie prend plus d'essor, la propriété foncière perde de son prix, serait-il contre la politique de rendre à la propriété *assez* d'ascendant pour qu'elle augmentât de valeur ? L'art de calculer les institutions consiste principalement à établir un juste équilibre entre les différentes classes de la société ; et je crois pouvoir douter, malgré l'état actuel de nos connaissances économiques, que ce que tous les fondateurs d'empires ont regardé comme une certitude de stabilité, soit devenu une preuve de rétrogradation. Il est permis du moins d'affirmer que la pro-

Digitized by Google

priété foncière a considérablement augmenté de prix réel et de prix d'opinion depuis que nous sommes revenus à l'unité de gouvernement; on peut présumer qu'elle augmentera encore sans acquérir *trop* de prépondérance; et à ne calculer les choses qu'en économiste, pourquoi ne penserait-on pas que cette augmentation sera un capital fixe de plus, à ajouter aux capitaux circulans, industriels et immatériels dont se compose la richesse nationale?

La richesse nationale! Tel est l'objet des travaux des économistes: pour contribuer à l'augmenter, il ne leur manque encore que de savoir sur quoi elle repose. Les fondateurs de la secte ont dit: *Sur la terre*; et quand on a été las de leurs rêveries, on leur a conseillé d'aller labourer. Comme le conseil ne leur plaisait pas, ils ont changé la base de la richesse nationale, et l'ont fondée *sur le travail*. Sur le travail, soit, leur a-t-on répondu; quittez la plume, et allez augmenter le nombre de nos artisans. Ce conseil encore n'a pas été de leur goût, et M. Dutens s'est chargé de poser un principe nouveau: « La richesse nationale, dit-il, croît en rai-
» son de l'instruction et des lumières. » Pour le coup, il n'est plus possible d'échapper à ces messieurs: l'administration est ignorante, ils se chargent de l'instruire; elle marche dans les ténèbres, leurs livres doivent l'éclairer; ainsi ils ont fait, ils font, et feront des livres dont on ne pourra se moquer sans courir le risque de saper les fondemens de la richesse nationale. « On peut, dit
» M. Dutens, se représenter la richesse nationale
» sous la figure d'une pyramide, dont la base se-
» rait égale à la surface du territoire, et l'élévation
» à la puissance du travail. Dans le commence-
» ment, les produits spontanés du sol lui donnent
» peu de hauteur; mais elle s'élève ensuite à me-

Digitized by Google

» sure que les besoins, qui naissent de la civilisa-
» tion, aspirent les produits des trois premières
» espèces d'industrie qui fournissent continuelle-
» ment à la masse ; et l'on peut imaginer, en der-
» nier lieu, que l'accumulation des capitaux de-
» vînt telle, que les côtés de la pyramide ne pus-
» sent se rencontrer qu'à une distance qui n'aurait
» d'autre limite que celle de la perfectibilité hu-
» maine. » Hélas ! avant que les connaissances économiques eussent fait des progrès, on écrivait correctement ; on savait qu'il n'est pas permis de mêler, dans la même phrase, le style figuré et le style naturel, parce que cette confusion produit nécessairement quelque chose de ridicule : en effet, comment concevoir les rapports qu'il y a entre les côtés d'une pyramide et les limites de la perfectibilité humaine ?

M. Dutens qui appelle la santé un capital, l'arc d'un sauvage un capital, désigne aussi l'argent sous le nom de capital, sans penser qu'il faut une grande tension d'esprit pour ne pas se perdre dans l'application de ces divers capitaux. Enfin, il décide que la circulation de l'argent est trop nécessaire aux progrès de l'industrie, pour que les gouvernemens puissent se permettre de thésauriser. Cette maxime a été bien des fois vraie ou fausse, suivant les lieux et les circonstances. Pourrait-on reprocher à Sully d'avoir thésaurisé, dans un temps où il n'avait que ce moyen d'assurer les grands desseins médités par Henri IV ? La thésaurisation n'entre-t-elle pas encore aujourd'hui dans le système de la Prusse ? Et, depuis l'établissement des Banques nationales, croit-on que la thésaurisation nuirait aux progrès de l'industrie, si une longue paix rendait les économies possibles ? Certainement, cent millions de numéraire, renfermés à l'Arsenal, nuiraient plus au commerce de la France que cent millions d'impôts ou d'emprunt ;

Digitized by Google

d'emprunt; mais la même somme, déposée dans une Banque, pourrait en toute sûreté augmenter d'une somme triple le numéraire en circulation; l'industrie y gagnerait; l'intérêt de l'argent tomberait, et les ressources de l'État en paraîtraient plus grandes. Je ne veux rien préjuger, ni m'immiscer dans l'administration lorsque je blâme moi-même cette manie; mais j'ai voulu prouver que ce qu'on appelle principe en économie politique, n'est pas principe en administration, puisque ce qui est dangereux dans telle circonstance peut devenir très-avantageux dans des circonstances différentes: aussi ne puis-je concevoir comment ceux qui parlent toujours de progrès, ne sentent pas qu'il est impossible qu'il y ait progrès sans variation; et s'ils admettent des variations, pourquoi veulent-ils fonder des maximes toujours rigoureusement applicables aux nations et aux gouvernemens? La thésaurisation, qui paraît impolitique à M. Dutens, parce qu'il la considère comme enlevant des capitaux à la circulation, paraissait à Herrenschward le plus sûr moyen de prospérité, parce qu'il la considérait comme devant multiplier les capitaux circulans dans une progression qui n'aurait de terme que la volonté éclairée de l'administration. Cette différence totale d'opinion entre deux hommes écrivant sur le même sujet, peut servir à montrer combien est vague une science qui ne repose point sur des faits, qui ne s'applique à aucun État désigné, à aucune circonstance connue. Je demanderai de nouveau quel bien peuvent faire de semblables livres; et je me chargerais bien de dire le mal qu'ils font. Puisque j'ai nommé Herrenschward, je dois, pour l'acquit de ma conscience, avouer que c'est l'homme le plus fort qui ait médité sur l'économie politique. S'il ne jouit pas en France de la réputation accordée à Smith, on ne doit pas s'en étonner:

Digitized by Google

Smith a écrit pour tous les temps et tous les lieux; il convient aux partisans de la liberté illimitée dans tous les genres; Herrenschward au contraire n'a conçu que des projets appuyés sur le gouvernement d'un seul; sa renommée n'ira jamais bien loin.

Au reste, je dois convenir que l'ouvrage de M. Dutens renferme autant de vérités que d'erreurs. Quoiqu'il soit économiste, on sent qu'il est français, et que la révolution lui a appris à ne pas mettre toujours les spéculations de l'esprit au-dessus de la force des événemens. S'il me demandait pourquoi, lui rendant cette justice, je ne l'ai cité que pour le critiquer, je pourrais lui répondre: « Dans » l'analyse des ouvrages d'imagination, nous dis- » tribuons avec égalité l'éloge et le blâme, nous » faisons compensation du bon et du mauvais, » parce que tout appartient à l'auteur; mais dans » les ouvrages sur la politique et l'administration, » nous devons ne rechercher que ce qui est faux, » puisque c'est là tout ce qui vient de l'écrivain: » ce qui est juste, vrai, utile, est le résultat de » l'expérience, et n'appartient pas plus à ceux qui » écrivent qu'à ceux qui n'ont jamais écrit. » Ainsi louer un économiste de ce qu'il a quelquefois raison, ce serait paraître surpris de ce qu'il n'a pas toujours tort. Ce genre d'éloge ne nous semble pas assez flatteur pour regretter de ne l'avoir pas accordé.

FIÉVÉE.

Digitized by Google

Les Agrestes, par l'auteur des *Nuits Elyséennes*. Un vol. *in*-12. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez *Capelle* et *Renand*, libraires, rue J. J. Rousseau ; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal des Débats*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerois, n°. 42.

L'AUTEUR nous avertit dans une préface, qui a le mérite d'être très-courte, qu'il a réuni, sous le titre d'*Agrestes*, quelques courses faites dans des lieux incultes ou peu habités ; qu'en les nommant ainsi, il avait en vue les *Tesca* (1) des anciens, dont il a tâché de déterminer le caractère par le sens de l'épigraphe : *flebilis auditur questus;* une plainte lamentable se fait entendre.

J'ignore si celles dont cet auteur a composé son livre seront lues ; mais je sais fort bien que personne ne les entendra.

On dit qu'un sage choisit les pensées qu'il doit exprimer, qu'un fou parle avant d'avoir rien réfléchi, et que c'est là toute la différence qui existe entre l'un et l'autre. Si cette définition était rigoureusement juste, l'auteur des *Agrestes* pourrait bien être pris pour un insensé de l'espèce la plus incurable ; mais il est quelques termes moyens entre le premier degré de l'aliénation à laquelle on donne des soins, et la démence complète qui ne recueille que la pitié; et cet auteur pourrait bien n'être encore qu'un écrivain en délire dont il ne faut pas désespérer.

Sa première folie est d'avoir voulu faire un livre, la deuxième d'en avoir fait un sans sujet, et la troisième de l'avoir rempli d'absurdités, qui ne sont pas plaisantes. Le caractère des *Tesca* des anciens n'offre guère que la matière d'une digression, encore faut-il qu'elle ait un peu

(1) *Tesqua*, lieux champêtres consacrés à quelque divinité.

Digitized by Google

de vérité et une teinte de raison : c'est un paysage agreste et romantique. J. J. Rousseau a offert quelques modèles de ce genre dans les *Promenades d'un Rêveur solitaire*. L'ouvrage de notre auteur est le songe d'un homme qui vient de les lire, et dont l'imagination troublée mêle à ses souvenirs toutes les bizarreries d'Young, d'Ossian, d'Hervey, et même de Werther, avec des additions et des embellissemens curieux et incroyables; c'est une véritable phantasmagorie. Le volume est divisé en deux livres, on ne sait pourquoi. Le premier renferme sept *Agrestes*, mot qui, jusqu'ici, n'était qu'un adjectif propre à qualifier un lieu *sauvage*, *rustique*, *champêtre*; mais dont l'auteur fait un substantif, auquel on donnera le sens qu'on voudra, mais qui, s'il a quelque rapport avec ce que le volume renferme, ne peut signifier qu'*extravagances*. Le premier livre contient donc *sept extravagances*, et le deuxième *neuf*; chacune a un titre particulier, comme *le Vieux Temple*, *l'Autel du Druïde*, *la Solitude*, *etc.* Le lieu de la scène est tantôt en France, tantôt en Espagne, tantôt en Italie; mais on peut dire qu'il ne fait rien à l'affaire, car partout où l'auteur pourra rencontrer de la terre, de l'air, ou de l'eau, il est assuré de trouver un ample sujet d'exercer son esprit et sa plume. La terre est la poussière des héros décédés, elle parle et raconte leur histoire; l'air qu'ils ont respiré murmure encore leurs douleurs et fait retentir les échos du bruit de leurs vertus; l'eau qu'ils ont bue, se souvient de les avoir désaltérés, et, dans le bruit des vagues, une oreille attentive peut démêler le récit tragique de leurs naufrages. Avec des moyens poétiques de cette nature, un auteur est assuré de ne jamais manquer, et cependant ce ne sont là que les lieux communs dont le nôtre sait faire usage; sa poésie offre des ressources bien plus vastes; elle ne se contente pas de ressusciter les morts, elle anime les montagnes, les herbes, les feuilles, les arbres, les rochers, le passé, le présent et l'avenir.

Digitized by Google

« Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage. »

« Les échos répètent tous les accens de la montagne, » et les lacs réfléchissent ses aspects de ruine et d'effroi. » Ces vastes *miroirs* d'objets tristes et *de sons lamentables* agrandissent le domaine de la mélancolie, et l'élèvent au-dessus de l'enceinte de la terre. »

Quels sont ces accens de la montagne et ces miroirs de sons lamentables qui élèvent un domaine au-dessus de la terre ? Je n'en sais rien et je ne veux pas même le chercher. Je préfère entendre « les feuilles sèches, portées » sur les eaux, raconter aux herbes du rivage toutes » leurs aventures ; ou voir l'auteur s'interposer entre la » douleur des arbres et la fureur des flots, ou bien considérer avec quelle adresse il marche au-delà du souffle » aride du vieux Océan, dont la voix un peu rauque » lui défend d'approcher. » Cela est bien plus amusant. Je me garderai bien aussi de me proposer ces questions subtiles : « Pour qui sont ces nuages qui s'élèvent de l'Océan? » Vont-ils grossir le fleuve débordé, ou rafraîchir quelque contrée brûlante ? Contre qui se dirige le courroux » des vents ? Sur qui tomberont les orages et les foudres » célestes ? Dans quels lieux se promeneront la famine et » la maladie ? De quel côté la voix de la guerre se fera-» t-elle entendre ? Quelle herbe paîtront les troupeaux ? » Il faudrait être plus que sorcier pour y répondre ; j'aime mieux m'amuser à regarder « le vent du midi qui s'assied » sur un tas de neiges, qui les presse et qui les jette en » torrens sur la terre ; ou passer mon temps à écouter les » discours des rochers, dans lesquels on retrouve les » causes des douleurs de l'auteur et les émotions de son » ame. J'aime mieux encore voir la fille de la beauté se-» couer sur ses yeux son rameau tout couvert des pleurs » de l'Aurore. » Il n'y a pas à balancer non plus entre la musique « des montagnes qui poussent des cris plus af-» freux que ceux des taureaux sauvages, et les sons qui » n'ont pas même été polis par les doux ombrages des

Digitized by Google

» bois. » Qui pourrait trouver le moindre plaisir « à voir » sortir du sein de l'urne des siècles écoulés, qui s'élève » au milieu d'un désert, et que le passé tient dans sa main, » *une* grande et triste *voix qui verse la douleur* sur les » routes jadis fleuries de la jeunesse et du printemps ? » On préférera toujours à ce spectacle celui de l'homme » fort qui est élevé au-dessus de tous les hommes, qui » jette ses eaux du haut des montagnes, et sa lumière du » haut des cieux. » Cela est bien plus pittoresque et plus divertissant. On sait d'ailleurs « que ce même homme » fort vit dans le cœur de l'homme qui l'ignore, comme » le soleil dans la pierre et dans les arbres, et qu'il est » assis sur toute la terre. »

L'auteur est triste, on le sent, mais on n'en connaît pas la raison; la douleur des écrivains qu'il a voulu imiter a plus d'un motif. Young pleure sa famille, Ossian déplore les malheurs des héros de Morven, Hervey sait nous attacher par l'objet réel qu'il propose à ses méditations, Werther nous intéresse malgré l'égarement de son cœur; il n'y a que l'auteur des *Agrestes* qui pleure sans que l'on *sache pourquoi*, et qui se plaigne sans aucun but apparent. On ne voit pas qu'il ait rien perdu, ni qu'il ait éprouvé la plus légère disgrace, et cependant il nous assure que « ses larmes coulent sur le sable aride de l'Océan, » ou qu'elles inondent la crinière flottante de son cheval. » Je le crois, puisqu'il le dit; mais, pour me faire partager son affliction, il fallait m'instruire du sujet qui l'excite. Quelque fâcheux que puisse être l'incendie de Sagonte, ville d'Espagne prise par Annibal il y a deux mille ans, je ne puis croire qu'un Français d'aujourd'hui trouve dans ce désastre le motif d'un long voyage pour aller passer les jours et les nuits à pleurer sur des ruines et des cendres qui n'existent plus; et quand cet auteur se représente dans cette situation, il me semble voir un fou qui pleure le déluge universel. Il ne touche pas davantage lorsqu'il se laisse attendrir au bruit du vent,

Digitized by Google

qu'il prend pour des gémissemens de femmes et des cris d'enfans : toutes ces larmes de commande glacent le lecteur, et je ne puis penser que ce soit là le véritable sujet de ses pleurs. Je l'ai cherché dans tout le volume, et je soupçonne que c'est l'Afrique toute seule qui les occasionne. Ce n'est pas que l'auteur ait jamais visité ce pays; mais, des bords de la Méditerranée, il a vu la poussière incommoder les voyageurs de ces brûlantes contrées, et il n'en faut pas davantage pour l'attrister beaucoup. « L'Afrique se découvre au loin à mes regards : je la » vois avec ses sables, ses arbres épars, ses hommes » fugitifs. Le serpent fait voler la poussière, le lion *ru-* » *git* dans sa caverne, l'ouragan *menace* et *gronde.* » On voit que le sens de l'ouïe ne le sert pas moins bien que celui de la vue. « Champ du soleil que la flamme laboure, » lui dit-il, je veux souffrir de tes maux afin de changer » de douleur. » Le malheur est que cet auteur voit et entend de trop loin; il ne peut rien se passer d'affligeant sur la terre dont il ne soit le témoin, et je suis bien assuré que s'il montait sur les tours de Notre-Dame, il verrait empaler à Constantinople, crucifier au Japon et pendre à Quebec, tout aussi facilement qu'un autre verrait la Samaritaine ou la butte Montmartre.

Quoique les accidens qui peuvent arriver aux caravanes du Caire ne nous inquiètent pas extraordinairement parce que nous ne les voyons pas, il ne faut pas croire que personne d'entre nous n'y puisse prendre intérêt, lorsqu'il en a le spectacle sous les yeux; or, l'auteur des *Agrestes* les voit très-distinctement, lorsque les sables viennent les surprendre et les engloutir. Certes, sa douleur est bien légitime, et je ne suis plus étonné qu'il ait fait un livre pour l'exprimer. J'aurais souhaité seulement qu'il ne se fût pas servi des tombeaux et des sépulcres d'Hervey, qu'il ne les eût pas fait *balayer* par je ne sais qui, comme on voit, dans Young, l'ange de la mort balayer la poussière des soleils au moment où la

Digitized by Google

nature expire ; qu'il n'eût pas mis à contribution les nuages d'Ossian, sur lesquels il voit je ne sais combien de fantômes ; qu'il n'eût point transporté l'île du *promeneur solitaire* au milieu du lac de Bienne sur les côtes de la Méditerranée, et qu'il n'eût point ressuscité le fou que Werther rencontre dans ses promenades. Toutes ces répétitions d'aventures et d'images étaient pour le moins inutiles ; et, s'il fallait absolument qu'il rencontrât un fou pour nous attendrir, je ne vois pas qu'il fût bien nécessaire que l'auteur parcourût plus de soixante lieues sans savoir où il allait, uniquement parce que ce fou l'avait suivi quelques instans et l'avait rappelé ; car il se donne ici lui-même pour le plus fou de tous les hommes.

Le néant de toutes ces conceptions est tel, qu'après les avoir lues, il n'en reste pas la plus légère trace dans la mémoire. C'est comme un bruit vague qui fatigue, un véritable bourdonnement d'oreilles, dont on ne connaît pas la cause et dont il ne reste rien quand il a cessé. Cependant, comme à travers le voile qui couvre la raison d'un insensé, l'œil attentif découvre encore quelque chose de l'homme, de même, au milieu de ce fatras d'idées absurdes et vides de sens, on reconnaît quelques vestiges de l'écrivain, et on entrevoit la possibilité d'un amendement dans sa situation. Si cet auteur pouvait se calmer et s'imposer l'obligation de n'écrire jamais sans avoir quelque chose à dire, il pourrait employer utilement la force de son imagination qui ne manque ni d'éclat ni de fécondité. Si j'étais assuré de le trouver dans un moment de tranquillité, je pourrais lui soumettre quelques observations, et l'établir lui-même juge de sa folie. Je lui demanderais, par exemple, ce qu'il veut dire lorsqu'il prétend « qu'au milieu d'une plaine il recueillait les pensées » semées dans ce vaste espace ? » On peut dire dans un langage figuré que des pensées sont semées dans un livre ; mais, dans une plaine, on ne sème guères que de l'herbe ou des légumes ; et quand il y trouve des pensées il a

Digitized by Google

bien l'air de n'en recueillir que du vent; à moins cependant qu'il n'ait entendu *les fleurs* que l'on nomme *pensées*, et c'est ce que je serais tenté de croire, parce qu'il ajoute que, « plein de cette nourriture, il revenait le soir » dans sa demeure. » Je le prierais ensuite de m'expliquer ce qu'il veut dire lorsqu'il s'écrie : « O ruines, que » votre fruit serait amer s'il ne pendait sur des vases fu» nèbres ! » Quel est le fruit que les ruines produisent ? Comment des vases funèbres peuvent-ils en adoucir l'amertume ? Est-ce une figure poétique ? à quoi se rapporte-t-elle ? Est-ce un fait ? qu'a-t-il de vrai ? Il est permis sans doute à un poète d'employer des images hardies pour exprimer ses pensées, et nous ne pouvons exiger qu'il asservisse son esprit à la marche réglée d'un sujet philosophique ; mais il est des convenances et un ordre dont on ne peut s'écarter impunément, et il ne faut pas prendre le désordre de l'extravagance pour l'enthousiasme d'un beau génie. L'auteur des *Agrestes* aura beau nous dire « que le cèdre s'élève jusqu'aux cieux, et » que le lierre rampe sur la terre ; » cela ne le fera pas passer pour un esprit profond ; il perdra même sa peine à retourner sa phrase, en répétant « que jamais le cèdre » ne traîna ses rameaux dans les vallées, et que le lierre » ne s'éleva jamais sur le haut des montagnes. » Cette affectation de vouloir paraître renfermer de grandes pensées dans de petites vérités, ne peut en imposer à personne. Si cette image a par hasard un sens caché, elle signifie seulement que les productions d'un esprit vigoureux peuvent être reconnues de loin, tandis qu'il faut chercher dans la poussière l'ouvrage d'un mauvais écrivain ; mais cet auteur n'y a pas entendu finesse, et ce n'est pas lui qu'il a voulu peindre.

Enfin, pour couronner son œuvre, il a cru qu'il était à propos de faire réimprimer à la fin du volume une romance d'Abdérame, chef des Maures qui ont gouverné l'Espagne. C'est une pièce curieuse ; le cheval et la maî-

Digitized by Google

tresse de ce héros y jouent un grand rôle. L'auteur les place tous trois dans le même cercueil ; et c'est un grand plaisir de les voir ainsi s'entretenir pendant toute l'éternité :

« Ton fier coursier est *assis* à ta droite,
» Ta bien aimée est auprès de ton cœur;
» Tous trois *couchés* dans une fosse étroite,
» Unis tous trois, vous goûtez le bonheur. »

Je conseille à cet auteur de leur envoyer un exemplaire de son volume pour les divertir. Je ne doute pas que ce cheval qui sait si bien se tenir *assis* tandis qu'il est *couché*, n'en admire toutes les beautés infiniment mieux que les critiques. G.....

Traité de l'Amour du Mépris de soi-même ; par le *R. P. Joseph-Ignace Franchi*, supérieur des Philippiens de Florence. Traduit de l'italien sur la troisième édition. Un vol. in-12 de 350 pages environ. Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 50 cent. par la poste. A Lyon, chez *Ballanche*, père et fils. A Paris, chez *Callixte Volland ;* et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Le titre de ce livre paraîtra sans doute étrange aux yeux des gens du monde : il fera sourire cette philosophie trop fière de ses *lumières* pour croire à un pareil démenti de la raison humaine, trop égoïste pour comprendre l'abnégation évangélique.

C'est un grand secret que le christianisme a dévoilé : la profonde misère de l'homme et son impuissance pour le bien. Voyez comme la morale de l'académie du Portique pâlit lorsqu'on la compare à cette doctrine pleine, conséquente et sans lacune, des moralistes chrétiens ! Je ne sais où une philosophie purement humaine pourrait puiser ces préceptes qui sont toujours si bien assortis à

Digitized by Google

notre nature, lors même qu'ils lui paraissent si opposés. La doctrine du *Mépris de soi-même*, qui paraît d'abord un si prodigieux sophisme contre nos affections, serait la plus sublime conception de la philosophie, si elle n'était pas le résultat d'une science révélée. C'est la sublimité de cette science qui a appris à Pascal à descendre dans les abymes du cœur humain.

Une antique malédiction pèse sur l'homme, et le condamne à la douleur, au travail, à la mort. Sa vie entière est un tissu d'erreurs, et trop souvent de crimes. Tourmenté par ses passions, trahi par sa faiblesse, tous les excès lui sont possibles. Pour le tirer de cet état d'abjection, un Médiateur arrive; ce Médiateur promis aux nations, s'humilie, et naît dans le sein de la plus humble des créatures : après avoir mené une vie de trouble et d'agitation, il expire au milieu des tourmens et des outrages. Pourquoi cela? parce que la source du péché est l'orgueil, et que cette source empoisonnée ne peut être tarie que par la profondeur de l'ignominie. C'est J. C. qui a enseigné l'abnégation de soi-même aux hommes, comme toutes les autres vertus.

Il faut bien que cette doctrine soit la vraie, puisqu'elle a fait tant de conquêtes, pendant que la doctrine des prétendus sages a laissé peu de disciples, et de faibles souvenirs. Le mystère de la Croix est une *folie*; mais cette *folie* a conquis le monde. Le traité de *l'Amour du Mépris de soi-même*, du Père Franchi, a eu plusieurs éditions en Italie, et il mérite d'avoir un succès égal en France. Il renferme la discussion d'un des points les plus importans de la morale chrétienne; et on y trouve souvent l'onction et la douceur de *l'Imitation de J. C.*

P. S. B.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Il n'est peut-être pas d'occupation plus utile, sous le rapport de la morale et de la politique, que d'étudier les causes et les effets de la révolution française. Cette terrible catastrophe du 18e siècle sera toujours un objet de méditation pour ceux qui voudront sonder les profondeurs du cœur humain, et juger combien le frein de la religion est nécessaire à la stabilité de l'ordre social. Il faut espérer que la postérité tirera des maux que nous avons soufferts les plus solides instructions, et recueillera le fruit de nos fautes.

Mais ne réservons pas exclusivement à ceux qui nous suivront, le profit des expériences malheureuses auxquelles tout un peuple a été soumis pendant plusieurs années; et sans nous borner à de simples spéculations, appliquons-nous à découvrir les moyens d'effacer les impressions que l'oubli de toute religion et la licence révolutionnaire ont laissées dans les mœurs, le caractère et l'esprit d'une grande nation.

Ces impressions sont profondes, et n'ont pas disparu aussitôt que les emportemens du délire révolutionnaire ont été calmés. Pour en demeurer convaincu, il faut se rappeler seulement avec quelle ardeur on s'est appliqué à corrompre ce peuple, qu'on voulait faire souverain de lui-même. Rien n'a été négligé pour empoisonner les esprits, bouleverser les cerveaux. On s'est servi des discours publics, des proclamations, des pamflets, des journaux, des théâtres. Dans toutes les écoles, on n'a plus trouvé que *des alphabets républicains, propres à inspirer aux enfans l'amour de la liberté et de l'égalité.* On a lu jusque dans les villages les plus reculés, *le catéchisme des droits de l'homme; la morale des sans-culottes de tout âge, de tout sexe, de tout pays; les épîtres et évangiles du républicain, pour toutes les décades de l'année.* Certes, les atteintes que de tels ouvrages ont dû porter à la morale et au bon sens, ne se réparent pas en un jour.

Digitized by Google

La main toute-puissante qui a fondé la religion, vient de la tirer du milieu des ruines; cette religion divine paraît même se ranimer dans les cœurs d'une grande partie de la nation française; mais il me semble que la doctrine chimérique de la souveraineté populaire et de l'égalité des conditions, a jeté des racines qui vivent encore. Un grand nombre de paysans, d'artisans, de gens même qui ont reçu quelqu'éducation, se sont accoutumés pendant une longue anarchie à répéter les deux mots chéris de la populace, *liberté, égalité*. Ces hommes grossiers, incapables de remonter des effets aux causes, n'ont vu dans les suites funestes de la révolution, qu'un hasard malheureux, et non la force des choses. Ils s'imaginent, malgré des essais infructueux, qu'ils pourraient se gouverner eux-mêmes, faire les lois et les exécuter, obéir, et commander souverainement. Ils se persuadent que les riches et les puissans sont les seuls obstacles qui s'opposent à l'égalité des biens, dans laquelle ils mettent tout leur bonheur.

Des esprits ainsi disposés, sont toujours portés à la révolte; et lors même qu'ils semblent le plus tranquilles, ils renferment un feu caché qui peut éclater subitement, et consumer tous les liens de l'ordre social. Pour empêcher qu'un tel malheur ne désole encore le genre humain, il n'est qu'un seul moyen, l'instruction; mais une instruction vraiment solide, c'est-à-dire religieuse.

Avant la révolution, le mode d'enseignement qui nous avait été transmis par nos devanciers ne laissait rien à desirer. Aujourd'hui, les dispositions où se trouvent les esprits nécessitent quelque développement, dont jusqu'à présent on avait été assez heureux pour ne pas éprouver le besoin. Il serait très-utile de faire sentir l'absurdité du système de l'égalité des hommes et de la souveraineté populaire, en ajoutant à la suite des vérités de la foi et des grands principes de la morale chrétienne, quelques raisonnemens pris dans la nature des choses, et appuyés

Digitized by Google

sur l'Ecriture Sainte. Cette addition éprouve peu de difficultés, puisqu'on a le projet de donner à tous les diocèses de la France un seul catéchisme, en même temps qu'on rendra la liturgie uniforme. Pourquoi les prédicateurs ne tonneraient-ils pas contre des illusions si dangereuses? Ce ne serait pas un succès indigne des hommes les plus habiles, que de descendre à la portée du peuple, dans une matière par elle-même assez abstraite. Alors on pourrait espérer que la génération naissante serait prévenue, dès l'âge le plus tendre, contre des chimères qui nous ont coûté tant de larmes et de sang; elle craindrait de renouveler une convulsion politique qui, après avoir long-temps agité la nation française pour lui faire enfanter un chef-d'œuvre de civilisation, a failli la pousser dans le gouffre de la barbarie.

MAX.....

Du Néologisme dans les dénominations données à plusieurs professions.

A mesure que les idées s'épurent, lorsque les institutions se reforment et qu'il est permis d'espérer un changement avantageux dans les mœurs publiques, le langage révolutionnaire doit entièrement disparaître. Le bon goût et peut-être une sage politique l'exigent de concert.

La Harpe a donné un *Essai sur la langue révolutionnaire;* c'est une discussion politique et nullement une critique grammaticale. Les désordres publics avaient sans doute introduit les locutions atroces, et le barbarisme des mots aida cruellement à la barbarie des opinions.

Mais je ne veux parler ici que des néologismes ridicules. Ils furent aussi l'ouvrage des réformateurs qui voulurent tout avilir et tout niveler. Alors que tous les citoyens furent déclarés *égaux devant la loi*, on en tira cette admirable conséquence, qu'ils étaient égaux en talens, en éducation, et qu'ils avoient les mêmes droits à la considé-

Digitized by Google

ration publique ; il n'y eut plus de classes dans les professions, plus de rangs dans la société, plus de nuances dans les qualifications qui pouvoient distinguer les travaux, leur importance, leur utilité.

Cependant, dans un état bien ordonné, en bonne police, comme en bonne compagnie, il faut savoir quel est l'homme qui se présente, afin de savoir qui l'on doit recevoir, et comment on doit lui adresser la parole.

Citons quelques exemples :

Toute personne qui exerce un trafic, se fait appeler *négociant*. Cependant parmi ceux qui achètent ou revendent, il est des classes pour les travaux et des dénominations qui doivent les distinguer. Ainsi nous disions autrefois, et nous devons dire encore :

Celui qui fait des opérations de change est un *banquier*;

Celui qui spécule, achète et revend en gros des marchandises ou des denrées, est un *négociant*;

Celui qui vend en détail dans sa boutique, est un *marchand*;

Celui qui vend dans la rue, et de maison en maison, est un *colporteur*.

La dénomination d'*officier de santé* est devenue commune à tous ceux qui s'occupent de l'art, ou des moyens de guérir. Mais chacun y concourt à sa manière et dans un mode tout différent.

Celui à qui de longs travaux ont donné le talent de sonder les secrets de la nature dans la constitution physique de l'homme, de connaître ses maladies et les moyens de curation, est un *médecin*.

Celui qui se livre à des opérations sur le physique de l'homme, est un *chirurgien*.

Celui qui prépare les remèdes, est un *pharmacien* ou *apothicaire*.

Et l'homme à secret, qui distribue ses adresses dans la rue et qui rend clandestinement de grands services à l'humanité souffrante, est un *charlatan* ou un *empyrique*.

Digitized by Google

La dénomination plus ridicule encore d'*homme de loi* est devenue bien plus générale. Le desir de ravaler des talens quelquefois incommodes a mis au même niveau la profession de *Cochin* et celle d'un recors, et la vanité a profité de cette puérile méchanceté de l'envie.

Mais d'abord, on ne peut pas dire *un homme de loi* comme on dit *un homme de peine*. Beaumarchais fut le premier qui se servit de ce mot burlesque ; ce n'est pas la seule sottise qu'il fit applaudir.

Revenons au bon sens de nos aïeux, et nous dirons :

Celui qui juge les citoyens est un *magistrat* ;

Celui qui les défend ou les éclaire par ses conseils, est un *avocat* plaidant ou consultant ;

Celui qui dirige les procédures judiciaires s'appelait *procureur*, et se nomme *avoué* ;

Celui qui reçoit les contrats publics est un *notaire* ;

L'exécuteur des actes judiciaires est un *huissier* ;

Ses suppôts sont des *recors* ;

Et ceux qui sans caractère public, sans profession déterminée, entreprennent des affaires, tripotent des intérêts, assiégent les bureaux et les antichambres, glanent dans le champ des autres professions, sont des *gens d'affaires* que l'on appelait autrefois des *solliciteurs*, et à qui l'on pourra donner exclusivement le titre d'*hommes de loi*, s'il peut leur plaire.

Voyez sur tous les murs de Paris le mot *artiste*, et voyez-en l'application : elle serait risible, si elle n'était souvent dégoûtante ; mais malgré ces sottes bouffonneries, on ne confondra pas les arts mécaniques et les arts libéraux, et chaque profession s'appellera par son nom.

Ceux qui se livreront à l'art sublime des Corneille, des Buffon ou des Pascal, seront toujours des savans et des *littérateurs*.

Ceux qui représentent les chefs-d'œuvre dramatiques sont des *comédiens*.

Ceux

Digitized by Google

Ceux qui se livrent à des arts manuels, sont des *fabricans*, des *ouvriers* ou des *manœuvres*.

Ceux qui marchent sur les traces de Raphaël et de Michel-Ange, sont des *peintres*, des *architectes*, des *sculpteurs*.

L'homme qui peint une porte est un *barbouilleur*.

Le savoyard qui peint des bottes est un *décrotteur*.

Nous pourrions multiplier nos citations et nos critiques; mais il est plus facile de rectifier des idées, que de corriger l'amour-propre.

G., *abonné*.

Réclamation de M. B. Fédon, contre un ouvrage intitulé : *Campagne des Français à Saint-Domingue, et Réfutation des Reproches faits au capitaine-général Rochambeau.* Petite brochure de 32 pages. A Paris, de l'imprimerie de *Brasseur* aîné.

Dans une cause si grave où il s'agit d'un côté de l'honneur d'un homme qui a été fusillé, de celui de son frère qui lui survit; de l'autre, de la réputation d'un capitaine-général, détenu dans les prisons de l'Angleterre, et qui ne peut pas se défendre, nous ne pouvons ni ne devons prendre aucun parti. Nous nous bornerons à extraire ou à citer littéralement.

M. Barthél. Fédon dit que, décidé à poursuivre M. de Rochambeau qu'il accuse d'avoir assassiné son frère à Saint-Domingue, il attendait en silence le jour de la justice, quand il a vu paraître la brochure à laquelle il répond :

« Par respect pour la Haute-Cour impériale qui a reçu ma plainte, je n'aurais pas rompu le silence, si tous les détails relatifs à l'assassinat de mon frère n'eussent été indignement tronqués et défigurés dans ce libelle; si mon nom n'y eût été livré à l'opprobre, puisqu'on semble

M

m'accuser de n'avoir pas employé tous les moyens possibles pour arrêter l'exécution d'un crime que je n'avais pu prevoir, que mes prières, mes démarches, et celles de toute une ville ne purent même suspendre de quelques minutes.

L'espèce de mort civile dont l'homme que j'accuse, prisonnier en Angleterre, se trouve en ce moment frappé, m'avait encore engagé à contenir l'explosion de ma douleur; mais lorsque la mémoire de mon infortuné frère et mon nom sont en proie à la calomnie, puis-je me taire plus long-tems sans me rendre coupable d'une insigne lâcheté, sans devenir indigne de me présenter devant l'auguste tribunal dont j'invoque l'appui?

Il faut donc, que je mette sous les yeux du public le tableau des circonstances véritables qui ont précédé, accompagné et suivi l'assassinat de Jean-Baptiste Fédon, mon malheureux frère, qui, *sans motif, sans jugement*, a été fusillé, à l'âge de vingt-neuf ans.

« Mon frère, et moi Barthélemy exercions le commerce au Cap-Français, île Saint-Domingue.

» Le 2 brumaire an 12, un officier de gendarmerie nous notifie un ordre du général Rochambeau, qui nous enjoint de verser, sous deux heures, dans la caisse du trésor de l'armée, la somme de 33 mille fr.

» Nous n'avions pas cette somme à notre disposition. Les seuls moyens que nous eussions de déférer à cet ordre étaient ceux que nous présentait la vente de quelques marchandises de nos magasins. J'écris sur-le-champ aux notables de la ville du Cap une lettre par laquelle *je les prie de disposer de toutes les marchandises, meubles et immeubles, que Jean-Baptiste, mon frère, et moi possédions dans la ville, pour que la produit de la vente en fût versé dans la caisse du trésor de l'armée.*

» Peu d'heures après, moi Barthélemy suis enlevé de chez moi et emprisonné; mais mon malheureux frère était la victime désignée; il est bientôt saisi, constitué prisonnier, *mis au secret*, et je suis élargi.

Digitized by Google

» Le lendemain, 3 brumaire, un ordre de l'adjudant-commandant Néraud, expédié d'après ceux du général en chef, enjoint au chef d'escadron de la gendarmerie, Collet, *de faire fusiller Fédon, négociant au Cap.*

» Je cours à l'Hôtel-de-Ville; je supplie, je conjure les notables de se joindre à moi pour solliciter la révocation de l'ordre fatal. Un certificat dont je suis porteur atteste que, *par un mouvement spontané, les notables et tous les habitans se sont réunis pour solliciter l'ordre de révocation.* Les notables se rendent chez le général Rochambeau : ils sollicitent un délai pour que la vente puisse en être faite. Le général paraît y consentir.

» L'heure fatale n'était pas expirée: je retourne à l'hôtel du gén. Rochambeau, avec un acte qui assurait le payement de la somme. Il refuse de nous recevoir... on nous annonce qu'il n'est plus temps... Et en effet, pendant que les membres du conseil, tous les signataires de l'acte de cautionnement et moi, rassurés par la présence du sergent porteur de l'ordre d'exécution (1), nous nous livrions, sur la foi du général, à une trompeuse sécurité, un second ordre d'exécution avait été donné (2); et Jean-Baptiste Fédon, conduit par un sentier détourné au pied du fort Bel-Air, y avait été fusillé !!! Ici les réflexions sont inutiles. Quel était le délit de Jean-Baptiste Fédon? Comment en a-t-il été convaincu? Qui l'a jugé? Où est le jugement? Le même jour, 3 brumaire, à trois heures de relevée, le président du tribunal de première instance, à la réquisition du commissaire du gouvernement, d'après les ordres du général en chef, consignés dans sa lettre du même jour, et d'après la lettre du grand-juge par inté-

(1) Le défenseur de M. Rochambeau rapporte ce second ordre en ces termes : *Si dans une heure les 6 mille gourdes ne sont pas versées au trésor, le citoyen Fédon sera fusillé, conformément aux ordres du général en chef.* Signé NÉRAUD.

(2) Ou du moins l'on avait eu la barbarie de ne pas révoquer le premier.

Digitized by Google

rim, qui recommandait la plus prompte exécution, apposa le scellé, avec description des meubles, effets et marchandises qui peuvent appartenir à Jean-Baptiste Fédon, mon frère, chez lequel aucunes espèces métalliques ne furent trouvées.

» Cette opposition de scellés se faisait avant même que la mort de mon frère fût constatée d'une manière légale.

» Ce ne fut que quatre jours après que cet acte fut rédigé.

» Cependant l'ordonnateur général Perroud, qui avait été présent à l'apposition des scellés, avait rempli toute sa mission ; il avait fait verser dans les magasins de l'état les meubles et effets trouvés dans notre maison, et en avait informé le général Boyer, chef de l'état-major général. . . .

» Témoin de l'assassinat de mon frère, et dépouillé de tous mes biens, je sollicite vainement un passeport pour m'éloigner de cette malheureuse colonie ; trois fois ce passeport m'est refusé. Je m'enfuis à la Havane ; j'y dépose, entre les mains de l'agent du gouvernement français dans cette colonie alliée, la declaration de tous les faits qui précèdent ; je consigne entre les mains de ce fonctionnaire *mes protestations contre l'acte arbitraire dont mon frère a été la victime, et les réserves d'en poursuivre les fauteurs aussitôt que les circonstances me permettront d'en atteindre l'auteur.*

» Tels sont les faits réels et dénués de réflexions.

» Je vais remettre sous les yeux du public ces mêmes faits, tels que l'auteur de la brochure a cru devoir les altérer, les peindre et les dénaturer pour tenter de sauver au général Rochambeau l'odieux de cette action criminelle, et les terribles conséquences qu'elle attirera bientôt sur sa tête.

» L'auteur, après avoir cherché à détruire quelques objections qu'on lui oppose, termine ainsi :

» Il est constant que M. de Rochambeau a eu la lâcheté,

Digitized by Google

lorsqu'il disposait de toutes les forces d'une colonie, de faire égorger un citoyen paisible et désarmé.

» Il est constant que ce capitaine-général a fait assassiner mon frère *sans motif et sans jugement*, aux yeux de tout un peuple qui sollicitait sa justice, et malgré toutes les satisfactions qu'on lui offrait.

» Que ce mandataire infidèle n'est pas seulement coupable d'assassinat, mais encore de haute trahison et de forfaiture.

» Qu'il a trahi la confiance de la Nation et de son auguste Souverain.

» J'ai eu recours à la Haute-Cour impériale; je me suis adressé à ce Tribunal auguste placé près du Trône pour être l'appui, l'éternel espoir du faible et du malheureux; à cette Cour vengeresse des attentats de l'homme constitué en dignité, qui oserait tourner contre les citoyens cette autorité que le Prince ne lui confie que pour le bonheur de ses peuples.

» J'ai remis ma plainte entre les mains de son grand Procureur-général, de ce magistrat régulateur et premier juge de toutes les réclamations du faible contre le fort, et dépositaire de toutes les plaintes, de tous les vœux, de toutes les espérances des opprimés. C'est dans le sein de ce magistrat supérieur que j'ai déposé mes justes réclamations, avec la confiance respectueuse qui lui est due.

» Quelque atroce qu'ait été la conduite du général Rochambeau à l'égard de mon frère, je ne provoque point encore contre lui un jugement de condamnation.

» Il est éloigné de la France par une force supérieure.

» Il est prisonnier de guerre en Angleterre.

» Mais cette circonstance ne doit pas être un obstacle à l'instruction de la procédure; elle ne peut le soustraire à la juste vengeance des lois.

» Notre législation ne permet pas que l'absence empêche *l'instruction criminelle*, parce qu'elle ne veut pas que les preuves déperissent, que la loi se désarme d'elle-

Digitized by Google

même, et que l'absence assure à jamais l'impunité des plus grands crimes.

SPECTACLES.

Théatre de la porte Saint-Martin.

La Fausse Marquise.

La disette totale de nouveautés qui se fait sentir cette semaine à tous les grands théâtres, nous a engagés à déroger sans conséquence à la gravité de ce journal qui n'a pas coutume d'entretenir le public des parades ou des mélodrames du Boulevard. Nous avons cru même que l'exception serait d'autant moins remarquable, que, sous le nom de mélodrame, *la Fausse Marquise* est une véritable comédie à laquelle on adapte des ballets, comme quelques-unes de celles qu'on jouait il y a plusieurs années au théâtre Français, qui avait alors sa troupe de danseurs.

Nous avons donc fait connaissance avec le théâtre de la porte Saint-Martin, un jour où l'on y révisait un procès criminel, et où l'on en jugeait un autre. Le théâtre avait l'air d'une chambre de Tournelle. Les personnages de la première pièce (l'*Honnête Criminel*) sortent des galères, et quelques-uns de ceux de la seconde en prennent la route, et vont remplir les places vacantes du bagne. Nous ne parlerons que de celle-ci :

Un seul journaliste, à notre connaissance, a mis en question s'il était convenable de porter sur la scène un fait aussi récent que celui du procès de la prétendue madame de Douhault ; il pouvait ajouter, d'un procès qui n'est pas entièrement terminé, puisque l'arrêt de la cour d'appel est déféré au tribunal de cassation. Des entrepreneurs de mélodrames, qui ne veulent pas se

Digitized by Google

nommer, doivent-ils prononcer quand le tribunal suprême de l'Empire examine? Ce journaliste dit qu'au surplus, si cette licence peut être autorisée, c'est dans cette circonstance, parce que la friponnerie de *la Fausse Marquise* paraît aussi bien constatée qu'elle peut l'être à des yeux non prévenus. Mais ici n'encourt-il pas lui-même le reproche qu'il adresse aux auteurs de vouloir hâter l'opinion publique sur cette affaire? Il nous semble que dans des journaux, sur-tout dans des journaux de politique et de littérature, on ne saurait parler avec trop de circonspection des causes criminelles, si l'on veut absolument en parler.

Les journaux cependant sont à cet égard moins dangereux que les théâtres : on peut, à la rigueur, quoique la chose soit souvent difficile, combattre un article de journal; mais comment répondre à une comédie?

L'opinion publique, dit-on, s'est prononcée ici. — Ne s'est-elle jamais égarée? — Le tribunal a décidé. — Son arrêt n'est pas encore irréfragable, et n'établit qu'une violente présomption. Nous sommes loin de vouloir l'atténuer : la connaissance superficielle que nous avons de ce procès très-célèbre, ne nous porterait sûrement pas à la combattre; mais nous pensons que la conviction la plus forte, que l'opinion la plus unanime ne donne à personne le droit de devancer les jugemens des tribunaux, principalement dans les affaires où la vie, la liberté, l'honneur peuvent être compromis.

Les abus ont toujours pour principe quelque usage qui d'abord paraît innocent ou peu dangereux; ils se forment par une lente gradation. Si l'on commence par livrer à la risée sur la scène une prétention ridicule, on finira par y mettre un droit problématique, puis légitime. Les comédiens seront les auxiliaires ou les adversaires des jurisconsultes, et le jugement du parterre devancera celui des tribunaux.

Nous avons cru ces réflexions plus utiles qu'une analyse

Digitized by Google

bien détaillée d'une pièce de circonstance. Celle-ci serait assez agréable si elle était un peu plus concise, et purgée de quelques bribes d'une morale ou très-commune, ou, ce qui est pis, quelquefois très-guindée.

Nicole, femme de chambre audacieuse, aidée de Lafleur, effronté coquin qui se donne pour son valet, a résolu d'enlever tous les biens de madame la marquise de Senneville. Cette dame est morte depuis dix ans, adorée de ses fermiers qu'elle traitait comme ses enfans, et ne laissant qu'un frère que la révolution a éloigné. Nicole entreprend de la ressusciter et de se donner pour elle. Munie de quelques renseignemens que mons Lafleur lui a procurés, elle choisit, pour paraître au château de Senneville, le jour d'une fête que célébraient les paysans de cette terre en mémoire de leur bienfaitrice. Tout le monde la reconnaît, excepté Mathurin, le concierge du château, qui lui en refuse l'entrée. Le juge du lieu, homme sans esprit et sans caractère, l'y installe. Le frère de la marquise, M. de Senneville, revient, et combat l'imposture; mais toutes les apparences se réunissent contre lui : la multitude des témoignages l'accable. Les fermiers doutent si peu de la résurrection miraculeuse de sa sœur, qu'ils payent leurs redevances à Lafleur dont elle vient de faire son intendant. Cet empressement à délier les cordons de sa bourse n'est pas dans le caractère du laboureur *avare*, comme l'appelle La Fontaine; mais on peut supposer que l'enthousiasme et l'engouement sont assez forts pour l'en tirer un moment, et lui faire oublier son intérêt. Quoi qu'il en soit, M. de Senneville, impatient de se dépêtrer de cette intrigue infernale, a recours à un stratagème qui n'est bon que dans une comédie, où il faut des moyens expéditifs parce qu'on veut un prompt dénouement; car dans le train ordinaire de la vie on n'emploie point, pour défendre une bonne cause, une ruse, qui venant à échouer pourrait la faire juger mauvaise. Sans craindre ce danger, M. de Senneville se trouvant avec sa partie adverse en

Digitized by Google

présence de son juge, affecte une contenance abattue, et après avoir tranquillement entendu le plaidoyer de Nicole, avoue que pour envahir le patrimoine de sa sœur, il l'a fait enfermer, et qu'elle vit encore. La fausse marquise triomphe; mais M. de Senneville ajoute qu'elle se hâte trop, et ordonne au concierge, qui s'avoue complice, d'amener sa sœur retenue captive dans un appartement du château. Nicole, à qui le juge laisse entendre (mal-à-propos) qu'un aveu peut la sauver, confesse son crime: on lui apprend alors qu'elle est seule criminelle, et que madame de Senneville est toujours morte. Désespoir de Nicole et de Lafleur qu'on amène en prison, en quelque sorte contre la foi des traités.

Il y a dans cette pièce un rôle d'imbécille qui égaie un peu ce lugubre sujet: c'est un garde-chasse tournant à tout vent, tantôt reconnaissant, tantôt méconnaissant la marquise; disant à chaque minute: « C'est elle-même; » non, ce n'est pas elle; *elle n'est jamais morte de sa vie.* » Oh! elle est morte, c'est très-sûr. » Ce personnage est rendu par Talon d'une manière très-comique: on sait que ce sont en général les plus faciles de tous; on voit peu de mauvais Jocrisses. Le valet, Bourdais, a un excellent masque, et ne serait déplacé sur aucun théâtre. Mlle Potier s'est aussi fort bien acquittée du rôle de la marquise.

ANNONCES.

Méthode pour traiter différentes Maladies, même les plus rebelles; telles que la Phthisie pulmonaire, par l'usage des fumigations humides et végétales; l'Asthme même le plus invétéré, par une infusion expérimentée des plantes; les maladie de matrice, par des fumigations sèches; l'Incontinence d'urine, par une tisane astringente; les plaies, ulcères et blessures, par une eau vulnéraire très-simple, sans être compliquée. Seconde édition, revue et augmentée d'une liste de plantes indigènes qui peuvent remplacer les étrangères; par J. P. Buc'hoz, médecin-naturaliste: in-8°. Prix: 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 c. par la poste.

A Paris, aux frais de la dame Buc'hoz; épouse de l'Auteur, et se trouve chez elle, rue de l'Ecole-de-Médecine, n. 30.

Le Nouveau parfait Notaire, ou la Science des Notaires, de feu C. J. de Ferrière, doyen des docteurs-régens de la faculté du droit

Digitized by Google

de Paris, et ancien avocat au parlement; mise en harmonie avec les dispositions du Code civil, et la loi du 25 ventôse an 11, sur l'organisation de Notariat, par A. J. Massé, notaire à Paris, et professeur de Notariat à l'académie de législation. Cet ouvrage contient, 1°. les nouvelles lois et les anciennes non abrogées, concernant les fonctions et les attributions des Notaires; 2°. les instructions, formules et style pour rédiger toutes sortes d'actes; 3°. un dictionnaire abrégé du droit de timbre et d'enregistrement. Deux vol. in-4°. de 800 pages chacun, qui paraissent par demi-volumes, dont le premier est en vente, et le second sous presse; les deux derniers succéderont rapidement. Prix de chaque partie ou demi-volume : 7 fr. 50 cent, et 10 fr. par la poste.

A Paris, chez Garnery, rue de Seine.

De tous les ouvrages qui ont été publiés sur le Notariat, celui qui a pour titre : *La Science parfaite des Notaires*, est sans contredit le plus ample et le plus riche en instructions comme en formules d'actes. Claude de Ferrière, auteur de la première édition en un seul volume in-4°., était un professeur de droit très-savant, très-estimé; et sur-tout très-laborieux. Claude-Joseph, son fils, auquel il semblait avoir légué ses talens et son érudition, et qui s'était acquis une égale célébrité parmi les professeurs en droit de l'université de Paris, dont il devint le doyen, ajouta beaucoup à la *Science parfaite des Notaires*, et en donna une nouvelle édition en 2 vol. in-4°. Ce qui distingue cet ouvrage de la plupart des autres, c'est le grand nombre de décisions qu'on y trouve; décisions qui sont toutes appuyées de plusieurs arrêts et de l'opinion des auteurs les plus accrédités. Le nom de M. de Ferrière a toujours été une autorité respectée dans les tribunaux, et il le sera encore malgré les changemens introduits dans notre jurisprudence par le Code civil. C'était donc faire une chose utile à tous ceux qui se livrent à l'étude du droit, que de mettre en harmonie avec la nouvelle jurisprudence l'ouvrage de M. de Ferrière. Comme on sera long-temps encore dans la nécessité de recourir à l'ancien droit, on a conservé avec soin les citations de M. de Ferrière, et les renvois qu'il fait à ses autres ouvrages. Toutes les fois qu'un principe est fondé sur une loi ou sur un article du Code, la loi et le numéro de l'article sont fidèlement cités, afin que le lecteur puisse facilement y recourir. Ce qui sur-tout a excité l'attention de M. Massé, ce sont les formules d'actes. Le style des actes s'est beaucoup perfectionné, principalement parmi les notaires de Paris, depuis la publication des dernières éditions de l'ouvrage de M. de Ferrière. M. Massé n'a donc pas eu seulement à rectifier toutes les formules; il a aussi ajouté toutes celles que l'ancien auteur avait omises, et d'autres encore que nécessitaient les nouvelles lois. Telles sont, parmi celles-ci, les obligations avec conventions d'antichrèse, les procès-verbaux de comparution pour divorce, etc., etc. Nous terminerons cet aperçu en rappelant ici ce que disaient dans leur préface les auteurs de la dernière édition de cet ouvrage. « On sera sans doute » obligé de convenir, disaient-ils, que cet ouvrage est absolument né» cessaire à ceux qui ont embrassé une profession dont il renferme » tous les devoirs. Les contestations qui naissent fréquemment des con» trats, des testamens et des autres actes, font suffisamment connoître » de quelle utilité il doit être aux juges, aux avocats et aux procureurs. » On peut même avancer qu'il n'y a presque personne dans la société

Digitized by Google

» civile, qui n'en puisse tirer un très-grand avantage. Chaque parti-
» culier a un intérêt bien sensible de connaître l'effet des actes qu'il
» passe, et des engagemens qu'il contracte : c'est par ce moyen que
» nous nous rendons capables de stipuler par nous-mêmes ce qui tend
» à la conservation de nos droits, et de rejeter ce qui n'est pas con-
» forme à nos intérêts, ou ce qui est contraire à notre volonté. »

Manuel des préposés des Droits réunis, et de ceux qui deviennent passibles de ces droits. Un vol. in-8°. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Leblanc, imp.-libr., place et maison Abbatiale Saint-Germain-des-Prés, n°. 1121.

Histoire des Templiers ; un vol. in-18, figure enluminée. Prix : 75 c. pour Paris, et 1 fr. par la poste.

A Paris, chez Renard, libraire, rue Caumartin, Chaussée d'Antin, et rue de l'Université, faubourg Saint-Germain.

Histoire des Templiers ; un vol. in-18, figure enluminée. Prix : 75 c. pour Paris, et 1 fr. par la poste.

A Paris, chez Renard, libraire, rue Caumartin, Chaussée d'Antin, et rue de l'Université, faubourg Saint-Germain.

Un Quart-d'heure dramatique ; scènes, folies-vaudevilles, en un acte, représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Jeunes Artistes, le 15 fructidor an 12. Par MM. *Armand-Séville* et *Debilly*. Prix : 1 fr. 20 cent., et 1 fr. 50 cent.

A Paris, chez Hugelet, imprimeur et éditeur de pièces de théâtre, rue des Fossés Saint-Jacques, n°. 4, près la place de l'Estrapade.

Bibliothèque géographique et instructive des jeunes gens, ou Recueil de voyages intéressans dans toutes les parties du monde; par Campe : traduits de l'allemand et de l'anglais, par M. Breton. Ouvrage accompagné de notes, orné de belles cartes enluminées et de jolies gravures. Cinquième livraison de la troisième année, contenant le voyage en Allemagne et en Hollande, par M. Risbeck, et celui en Angleterre, Ecosse et en Irlande, par Forster. Deux vol. in-18, figures, faisant les tomes 9 et 10. Le prix des douze volumes est de 15 fr., et 22 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez Gabriel Dufour, lib., rue des Mathurins Saint-Jacques, n°. 374.

On peut se procurer séparément les première et deuxième année, composées chacune de 12 vol., au même prix de 18 fr. par année, et de 22 fr. 50 cent. par la poste.

Table alphabétique du Bulletin des arrêts de la cour de cassation, matière civile. Seconde partie, années 11 et 12, par M. Levasseur, ancien avocat. Les juges, les avoués, les défenseurs officieux, tous les jurisconsultes connaissent l'estime singulière que mérite le Bulletin des arrêts de la cour de cassation. Une table est d'absolue nécessité, pour en faciliter l'usage. L'auteur a donné la première partie, il y a deux ans. On verra dans cette seconde, la même exactitude à saisir le point de la difficulté jugée par l'arrêt. Prix : 75 c., et 1 fr.

A Paris, chez Henée, impr., au bas du pont Saint-Michel, n°. 2; Rondonneau, rue Saint-Honoré ; madame Dufresne, libr., Palais de Justice ; et l'auteur, rue de Savoye, n°. 18.

Nota. Il reste en ore quelques exemplaires de la première partie, qu'on trouvera aux mêmes adresses. Prix : 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Berlin, 25 juin. M. de Novosiltzoff, chambellan de S. M. l'empereur de Russie, est arrivé ici avant-hier, de Pétersbourg, plus tôt qu'on ne l'attendait. M. le lieutenant-général russe, prince Dolgorouky, M. le conseiller de collége de Tesche et M. l'assesseur de Rokotoff sont arrivés en même temps.

M. Jackson, ministre d'Angleterre, qui était depuis trois semaines à Dresde, en est de retour. Il a rendu, ce matin, visite à M. de Novosilzoff.

Du 27. L'arrivée de M. de Novosiltzoff a fait ici la plus agréable sensation. Dans tous les cercles distingués de cette capitale, on se pique de partager les sentimens de la cour à l'égard de la France et de son glorieux monarque, et c'est sous ce rapport qu'on se félicite de voir démentir par un fait aussi marquant, les bruits semés par l'Angleterre, relativement à la prétendue alliance avec l'Empereur de Russie. M. de Novosiltzoff a témoigné, autant que le comporte la gravité de son ministère, qu'il n'était chargé que d'une mission qui acheverait détablir aux yeux de l'Europe l'esprit de modération et de justice dont était animé son souverain. En rapprochant cette déclaration de la noble et touchante lettre de l'Empereur Napoléon au roi d'Angleterre, on ne tardera pas à connaître qui veut la paix et qui veut la guerre. Deux ou trois petits émissaires anglais, fort abscurs, se sont attachés aux pas de l'envoyé russe, pour lire dans ses yeux et en implorer un regard. Nous n'avons pu nous empêcher de sourire en voyant l'arrogance britanique réduite aux courbettes.

Des bords du Mein, 5 juillet. — Le roi de Prusse est arrivé *incognito* à Egra, en Bohême. S. M. y a été reçue avec tous les honneurs dus à son rang. Le roi a visité les environs de cette ville, ainsi que le Frauzbrunn, éloigné d'une demi-lieue. Il n'y avait personne de la famille impériale d'Autriche à Egra.

On lit dans une gazette allemande : — « La cour de Russie a, dit-on, déclaré à celle de Berlin qu'elle persévérerait dans son système de neutralité, sans prendre parti ni pour la France, ni pour l'Angleterre. L'empe-

Digitized by Google

reur Alexandre est aussi dans l'intention d'intervenir, de concert avec S. M. prussienne, pour le rétablissement de la paix, à des conditions raisonnables. »

Du 7. — M. le marquis de Lucchesini, ambassadeur de Prusse près la cour de France, a passé hier à Francfort, retournant à Paris.

Londres, 26 juin. Une lettre de Gothembourg, du 3 juin, porte qu'en réponse à la lettre par laquelle le roi de Suède annonçait qu'il avait donné l'ordre à son ministre à Berlin de rendre la décoration de l'Aigle Noir au roi de Prusse, S. M. elle-même lui a écrit littéralement ce qui suit : « J'ai reçu l'ordre de l'Aigle-Noir dont je vous avais décoré, et j'espère que ce sera la d^re^ preuve de votre inconséquence (*inconsideratness*). » On dit que cette lettre a été reçue à Gothembourg par la malle allemande. Le style nous en paraît très-étonnant, pour ne pas dire improbable. (*Times.*)

Dans la séance de la chambre des communes d'hier 25, M. Leycester a fait la motion de convertir la *poursuite criminelle* qui devrait être dirigée contre lord Melville par le procureur-général, en un décret *d'impeachement* (accusation pure et simple devant la chambre des lords.) Cette motion a été adoptée, après une discussion très-vive, à la majorité de 166 voix contre 143. Ainsi le ministre n'a eu qu'une majorité de 23 voix, quoiqu'il eût mis tous ses partisans sur pied, et que plusieurs de ceux qui s'étaient montrés les plus ardens pour faire subir à lord Melville un jugement criminel, eussent quitté la ville dans la conviction pleine et entière que cette affaire était absolument terminée. C'est à l'opinion publique de faire justice d'une pareille surprise.

Le chancelier de l'échiquier a demandé un crédit de 3,500,000 liv. st. (1). Cette somme est moins forte que celle votée précédemment pour le grand objet de former une coalition ; mais, comme l'a dit le chancelier, il ne faut pas en conclure que nos espérances ne sont plus les mêmes. La saison est très-avancée, et il n'est pas pro

(1) Nous voyons avec plaisir que ce n'est pas un crédit de 3,500,000 liv. st. ajouté à celui de 5 millions, mais cette somme de 5 millions réduite à 3,500,000 liv. Vous verrez dans quelque temps cette somme encore diminuée, et réduite à quelques centaines de mille livres sterling employées à solder des agens de corruption, ou à diriger quelqu'œuvre ténébreuse. Ainsi M. Pitt dit clairement à qui veut l'entendre (ce qu'on savoit au reste avant qu'il prît la peine de le dire), qu'il ne met plus aucun espoir dans des secours étrangers. *Moniteur.*

Digitized by Google

bable que nous ayons des alliés contre la France avant la prochaine session du parlement.

M. Fox a combattu vivement la proposition du chancelier de l'échiquier. Il ne veut point donner d'argent sans savoir à quel objet le gouv. l'emploiera. Il a dit que les relations intimes qui subsistent entre la Prusse et la France ne nous permettent pas d'espérer la coopération de la première puissance ; que l'intervention de l'Autriche seroit plus à craindre qu'à desirer ; et que si l'objet de nos négociations actuelles est de porter l'Autriche à recommencer les hostilités, et la Russie à combattre *comme elle l'a fait* il y a quelques années, il est de son devoir de protester contre cette guerre, et pour l'Angleterre et pour l'Europe. (1)

Quelques autres membres ont parlé à cette occasion; après quoi la somme demandée par M. Pitt a été votée.

Du 2 juillet. — Le bruit se répand qu'un navire parti de Sainte-Lucie, apporte la nouvelle que la flotte combinée de l'ennemi, après avoir pris la Trinité, est allé mouiller à la Martinique. On ajoute qu'elle a pris un de nos vaisseaux de cinquante canons, armé en flûte, et l'aviso *la Cayenne.* Cette nouvelle est affichée au café Lloyld, où pour affaiblir la consternation, le ministère a fait parvenir l'avis douteux que lord Nelson était, le 2 juin, avec ses onze vaisseaux de ligne, à la Barbade.

Extrait d'une lettre particulière de Londres, du 1er juillet.

« A la suite des débats qui ont eu lieu dans les deux chambres, relativement au message du roi, plusieurs ambassadeurs ont expédié

(1) A ce langage on reconnaît un homme d'état qui apprécie les intérêts de l'Europe, qui pèse les forces des diverses puissances, et qui est très-différent de cet homme sec et furibond que ses passions aveuglent, qui ne voit plus ce qui jadis n'auroit pas é happé à ses regards, et qui feint d'ignorer ce qu'il sait; qui met toute une nation sous les armes, dans l'espoir d'une coalition impossible, dans la crainte d'une descente qui, quelque probable qu'en soit le succès, n'étoit pas probable pour la première année. Une coalition entre l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, coûteroit beaucoup de sang, et n'amèneroit pas plus de résultat que les coalitions précédentes. N'est-il pas ridicule de voir les Anglais parler des autres puissances comme si elles étoient soumises à leur volonté; espérer dans le concours du continent, comme s'il étoit une puissance continentale qu'ils n'eussent pas méprisée; de les voir enfin prendre pour faire la paix un négociateur étranger ? Ce dernier trait est tout aussi comique que pourroit l'être le projet, pour avoir une prompte et bonne traduction de quelques-uns de nos chefs-d'œuvre dramatiques, de faire traduire, par exemple, *Iphigénie* en russe, pour la traduire ensuite en anglais. Ce n'est pas M. Pitt qui croira que c'est là la manière de faire la paix. C'est lui cependant qui veut une coalition, et qui ne fera pas de coalition. M. Fox le lui a dit : après deux autres années de guerre, l'Angleterre se trouvera dans une position encore plus désavantageuse, comparativement à l'accroissement progressif de la prospérité et de la puissance de l'Empire français. *Moniteur.*

Digitized by Google

des messagers avec des dépêches pour leurs souverains respectifs. Dans le cours de cette longue discussion, il a échappé à des hommes marquans tant d'expressions, ou indiscrètes ou inconvenantes, tant d'aveux propres à faire impression sur l'esprit des puissances qui peuvent avoir des communications secrètes avec l'Angleterre, qu'en effet ce qui s'est passé ces jours-ci est de nature à les interesser.

» La Russie, par exemple, se trouvera-t-elle très-flattée des trois ou quatre discours dans lesquels on l'a représentée comme une puissance qui, à la vérité, pouvoit paroître bonne à quelque chose, mais dont l'alliance ne valoit pas la peine d'être *achetée*, si l'Angleterre n'étoit pas sûre de pouvoir encore *acheter* une autre grande puissance, telle que l'Autriche ou la Prusse? Et en supposant qu'elle eût l'esprit assez bien fait pour pardonner une telle inconvenance à des orateurs échauffés par la discussion, pardonneroit-elle au premier ministre de lui avoir fait le même compliment, en ce sens qu'il s'est défendu, sur le même ton qu'on se défend d'une lourde sottise, d'avoir jamais rien dit de semblable, et dont on pût conclure qu'il eût une meilleure opinion de la puissance de la Russie.

» Et ce pauvre roi de Suède, dont on a, dans la chambre des pairs, accolé le nom à celui de Dessalines, et dont l'alliance a été mise en parallèle avec celle de ce chef de brigands; comment prendra-t-il cette politesse des comtes de Suffolk et de Darneley?

» Et la cour d'Autriche, de quel œil se verra-t-elle compromise au point où elle l'a été dans le cours des débats de la chambre des communes? Car de deux choses l'une; ou elle a eu réellement des communications secrètes avec le gouvernement anglais, ou elle n'en a pas eu. Dans le premier cas, seroit elle bien aise de voir éventer des négociations plus ou moins mystérieuses, auxquelles elle auroit pu prendre part dans la confiance que si elles n'avoient pas de résultat, elles resteroient du moins ignorées, et ne l'exposeroient pas à des désagrémens de la part de quelques autres puissances? Dans le second cas, c'est-à-dire, si elle n'est pas entrée avec le gouvernement anglais dans des négociations de ce genre, trouvera-t-elle bon que par des discours inconsidérés, ou par des réticences presqu'aussi perfides le parlement et les ministres d'Angleterre se soient permis de lui prêter, aux yeux de l'Europe, des projets et des liaisons mystérieuses qu'elle n'auroit pas eues? Sous quelque rapport que l'on considère la discussion que le dernier message du roi a occasionnée dans le parlement, il seroit à souhaiter pour le gouvernement anglais qu'elle n'eût pas eu lieu. Elle n'a pas épargné un schelling à la nation, puisqu'elle n'a rien fait rabattre du vote de 3 millions et demi demandés par les ministres, et elle a eu deux grands inconvéniens; celui d'offenser ou de compromettre plusieurs puissances, et celui de mettre à découvert la position critique de l'Angleterre. »

EMPIRE FRANÇAIS.

Gênes, 13 messidor. — S. M. l'Empereur et Roi a travaillé hier pendant toute la journée avec S. A. S. l'archi-trésorier, et avec ceux des ministres qui l'avaient précédé dans notre ville. Aujourd'hui, à trois heures du

Digitized by Google

matin, il est parti à cheval, et n'est rentré dans son palais qu'à onze heures et demie, après avoir visité dans le plus grand détail les dehors de la ville, et les divers autres établissemens publics. A trois heures, S. M. a reçu une foule de personnes du premier rang. Cette activité tient du prodige.

Le même jour ont été présentés à S. M. l'Impératrice, un grand nombre de dames les plus distinguées de la ville; S. A. S. le prince Frédéric de Saxe Gotha; S. Em. le cardinal-archevêque de Gênes, ainsi que MM. les évêques de la Ligurie; S. Em. le cardinal Maury; S. Ex. M. et Mad. la marquise de Gallo; M. le comte de Lima.

PARIS.

S. M. l'Empereur et Roi est arrivé, hier au soir, à son château de Fontainebleau. Cette heureuse nouvelle est aujourd'hui l'objet de tous les entretiens, et cause dans Paris une alégresse générale.

Les grands-dignitaires de l'Empire, et ceux des ministres qui n'ont pas été du voyage de S. M., sont allés dès ce matin lui porter à Fontainebleau leurs hommages et leurs félicitations.

— Plusieurs émigrés français ont été obligés de quitter le territoire de Hambourg, sur la réquisition du ministre de France. On les dit impliqués dans une affaire de recrutement pour l'Angleterre.

— M. De Lalande déclare, dans *le Journal de Paris*, que ce fut le député Romme, mort en 1795, qui, en 1793, le força de faire le nouveau calendrier. Sur quoi on peut observer qu'à mesure que les idées monarchiques s'affermissent, on réunie successivement beaucoup d'œuvres révolutionnaires ou l'on s'en excuse, signe certain d'amendement dans les opinions.

— Le ministre de la guerre est à Boulogne depuis le 18.

— Un médecin affirme que la recette de M. Cadet-de-Vaux, contre la goutte, est très dangereuse; la propriété de l'eau chaude, dit-il, étant d'amollir les parties qu'elle baigne, c'est appeler la goutte dans l'estomac que d'y verser 48 verres d'eau chaude en 12 heures.

— C'est pour faire imprimer plusieurs grands ouvrages de médecine, que le docteur Barthez est en ce moment à Paris. Ce médecin célèbre de 72 ans.

Digitized by Google

(N°. CCXI.) 1er THERMIDOR an 13.
(Samedi 20 Juillet 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

A M. ANSON,

SUR SA TRADUCTION EN VERS D'ANACRÉON.

Au traducteur d'Anacréon,
Salut, honneur et longue vie.
Savant et gracieux Anson
Tout sourit à votre génie ;
A Cythère, au sacré vallon,
Votre lyre a charmé l'Envie
Et fait respecter votre nom.
Pour la gloire de ma patrie
Chantez encor, fils d'Apollon ;
Offrez encore à la Folie
Un hommage plein de raison.
Vous savez jouir sans alarmes
Des biens que dispense le sort ;
Pour vous la vie a mille charmes,
Et vous savez braver la mort.

N

Digitized by Google

C'est ainsi que le sage pense :
Est-il malheureux ? l'espérance
L'arrache à la réalité :
Modeste au sein de l'opulence,
Il est grand dans l'adversité ;
Une aimable philosophie
Semble alléger le poids des ans.
Ame d'une riante orgie,
Anacréon, en cheveux blancs,
Sans regrets et sans jalousie,
Echappait au pouvoir du Temps.
Jamais la timide Innocence
Ne s'alarma de sa gaieté ;
Chaste amant de la Volupté,
Il la célébra sans licence ;
Il savait trop que la Beauté
Doit ses attraits à la Décence.
Apôtre zélé des vertus,
Toujours maître de son ivresse,
Il sacrifie à la Sagesse,
Sur l'autel même de Bacchus.
Quel goût ! quelle délicatesse !
Anson, vous rendez ses tableaux
Avec tant d'art et de finesse,
Qu'on croit fermement à Lutèce
Qu'il vous a légué ses pinceaux.
En vain on a sur le Parnasse
Essayé de prendre son ton.
Aussi réservé que Caton,
Aussi voluptueux qu'Horace,
Vous seul avez son abandon.
Tel que notre bon La Fontaine,
Anacréon est une fleur
Qui sur une rive lointaine
Perd ses parfums et sa fraîcheur.
Il lui fallait un traducteur

Digitized by Google

Qui sût sans recherche et sans peine,
Parler le langage du cœur;
Il l'a rencontré cet auteur
Dans l'Anacréon de la Seine.
Ah! si le chantre de Théos
Pouvait renaître à l'existence,
Si Clothon avait la puissance
De reprendre sur ses fuseaux
Un fil coupé par Atropos,
Anacréon viendrait en France.
En arrivant, il apprendrait
Que vous avez pris sa défense;
Et d'abord il ne penserait
Qu'à faire votre connaissance:
En vous il se retrouverait;
Dans vos écrits pleins d'élégance,
Avec délice il se lirait,
Et parmi nous releverait
L'autel de la Reconnaissance.

Par HENRY BOILLEAU.

Super flumina Babylonis, illic, etc.

Sans culte, sans patrie, au sein de l'esclavage,
Israël de Sion s'est retracé l'image,
Et ce doux souvenir réveillant ses douleurs,
Sur les bords de l'Euphrate a fait couler ses pleurs.

Jadis à te louer nos lyres toujours prêtes,
O Sion! loin de toi, sont aujourd'hui muettes.
Instrumens oubliés, tristement détendus,
Aux saules de ces bords demeurez suspendus.

O vous, dont Israël suit les lois tyranniques,
Vous voulez, dites-vous entendre nos cantiques:
Tyrans! n'insultez point à nos tourmens affreux.
Quel charme trouvez-vous aux pleurs des malheureux?

Digitized by Google

Chère Jérusalem ! toi pour qui je respire !
Autrefois j'ai chanté ta gloire sur ma lyre ;
Aujourd'hui dans le deuil tu pleures tes enfans.
Puis-je à tes ennemis consacrer mes accens ?

Non, non ; de notre Dieu les louanges sublimes
Ne charmeront jamais ce lieu souillé de crimes.
Que ma langue plutôt s'attache à mon palais.
Sur ma lyre, ô ma main ! sèche-toi pour jamais.

Dieu d'Israël ! ô toi, mon unique espérance,
Dieu ! souviens-toi d'Edom au jour de ta vengeance.
Sous nos murs abattus, ce peuple détesté
Voulut ensevelir le nom de ta cité.

Toi, qui ris de nos pleurs, impure Babylone,
Tremble ! un Dieu te poursuit et menace ton trône.
Il guidera la main qui, prête à nous venger,
Va t'accabler des fers dont tu sus nous charger.

Ses plus riches faveurs deviendront le partage
Du farouche soldat, ministre de sa rage,
Qui pourra sans frémir, à tes yeux consternés,
Briser contre tes murs tes enfans nouveaux-nés.

A MADEMOISELLE HUBERT,

SUR SA RESSEMBLANCE PRODIGIEUSE AVEC UNE AMIE QUE NOUS AVONS PERDUE.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver*, etc.

Plus nous considérons vos traits,
Plus nous croyons voir Henriette ;
La nature ne fit jamais
De ressemblance si parfaite.
Vous avez l'accent enchanteur
De sa voix flexible et sonore.....
Si pour nous vous aviez son cœur,
Pour nous elle vivrait encore.

Digitized by Google

Sensible à nos vives douleurs,
Puissiez-vous un jour nous la rendre,
Et tarir la source des pleurs
Que nous répandons sur sa cendre!
Oui, si, par un heureux destin,
Notre amitié gagne la vôtre,
Le ciel nous rendra d'une main
Ce qu'il nous a ravi de l'autre.

Mais si vos étonnans rapports
Avec notre adorable amie
Ne vont point au-delà des corps,
Et trompent notre sympathie,
Notre malheur croît de moitié,
Et notre infortune est complète,
Puisqu'en manquant votre amitié
Nous perdons deux fois Henriette.

MORALITE

SUR LA VIEILLESSE.

Lorsque l'on a vidé la coupe de la vie,
Pour la remplir encore on se tourmente en vain;
Ce qu'on y veut verser se mêle avec la lie,
Et tout, jusqu'au plaisir, se tourne en noir chagrin.

KÉRIVALANT.

ENIGME.

Ce qui me fait souffrir prend chez moi la naissance;
Dans mon propre palais je suis emprisonné;
Et sans un grand malheur, aucun n'a la puissance
De me faire sortir d'où je suis enchaîné.
Je loge tour-à-tour des passions contraires,
La vaillance, la peur, la joie et les ennuis.
Je n'ai pas une sœur; j'ai d'innombrables frères:
En voilà bien assez pour savoir qui je suis.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Par moi tout prend un tour nouveau;
Je dois le jour à l'industrie;
Mes enfans sont la symétrie,
L'alignement et le niveau.
Sans égard pour le bien qu'en tout temps je procure,
Qu'on fouille dans mon sein, qu'on m'arrache le cœur,
Qu'on fasse deux moitiés de ma faible structure;
Dans l'une, l'on verra la trompe du chasseur,
Dans l'autre, l'élément qui soutient la nature.

Par G. V. (de Brives).

CHARADE.

A la bienfaisante Cérès
Mon premier doit son origine;
Il est l'ornement des guérets,
Barbu, pointu comme une épine:
Mon second fait souvent honneur
Aux enfans du dieu d'Epidaure,
Qui, possédant l'art du Centaure,
Calment, guérissent la douleur:
Mon tout, fort connu dans la Grèce,
A sa secte donna son nom;
Que si ce nom vous intéresse....
Il est l'opposé de Zénon.

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *les Oreilles*.
Celui du Logogriphe est *Poisson*, où l'on trouve *poison*.
Celui de la Charade est *Cor-beau*.

Digitized by Google

Atala. — René; par *Fr. Aug. de Chateaubriand.* Un vol. in-12, belle édition, ornée de six gravures gravées par *Saint-Aubin* et *Choffard.* Prix, papier ordinaire, broché : 6 fr. 50 cent., et 7 fr. 50 cent. par la poste; papier ordinaire, cartonné, 7 fr.; papier vélin, figures avant la lettre, cartonné à la *Bradel*, 13 fr. A Paris, chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42.

Tout ce qui porte le caractère de l'invention, tout ce qui dépasse d'un vol hardi le cercle des idées communes, étonne d'abord l'expérience et déconcerte le jugement des sages. Il ne faut pas s'en plaindre, et l'homme de génie doit souffrir avec respect leurs contradictions. La raison, qui marche toujours appuyée sur ces principes, s'avance lentement à la découverte de la vérité; elle éprouve toutes les doctrines avec une défiance salutaire, et son jugement se forme et s'établit dans la maturité des temps. La médiocrité arrogante se fait gloire d'insulter à cette sage circonspection, qui est la sauve-garde des principes et des lois. Mais c'est un des caractères du vrai génie qu'on ne peut se défendre d'admirer dans l'auteur d'*Atala*, de témoigner autant de déférence pour les règles établies, qu'il fait paraître de hardiesse dans ses inventions. La doctrine littéraire de M. de Chateaubriand ne se sépare point des bonnes traditions; elle ne change rien aux fondemens de l'art; elle ne fait qu'en reculer les limites; et s'il est juste de soumettre ces conquêtes d'une imagination entreprenante à l'examen de la raison et à l'autorité de l'expérience, qui seule peut les affermir, il faut aussi savoir estimer son

Digitized by Google

travail, et reconnaître si c'est innovation dans les principes ou progrès dans les conséquences.

Si l'on considère les épisodes *d'Atala* et de *René*, selon le dessein de l'auteur et dans les vues qui ont présidé à leur conception, on voit, d'abord, qu'il faut écarter les scrupules qu'une conscience religieuse pourrait élever touchant la peinture des passions; car ces romans ayant été préparés pour servir d'amorce à un siècle corrompu, ils ont dû intéresser les cœurs, sous peine de laisser la vérité sans attrait. Il a fallu recouvrir de fleurs ces routes abandonnées d'où les enfans du plaisir se détournaient avec dégoût. En un mot, il fallait plaire, et reconquérir, par une surprise innocente, le droit de faire entendre une doctrine sévère. Il faut donc louer l'habileté de l'écrivain qui, dans un dessein si convenable aux dispositions présentes du monde, a fait servir la passion même au succès de sa cause, et orné la vérité de tout ce que la jeunesse et l'amour peuvent avoir de graces et de fraîcheur. On ne dissimulera pas qu'il règne quelquefois, dans ces descriptions, une force d'imagination et un charme de tendresse et de mélancolie trop vif, peut-être, et trop enivrant pour l'âge des illusions. Mais, outre qu'il est du devoir des instituteurs d'en pressentir l'effet et d'en écarter le danger, on ne craint pas de dire que la séduction de ces peintures est sauvée par la morale et le profond pathétique du dénouement qui, effaçant toute autre sensation, ne laisse plus dans l'ame qu'une douleur tendre et vertueuse. C'est par ces impressions dominantes qu'il faut juger de l'effet d'une lecture: c'est par elles que *le Télémaque* a triomphé des censures de ces moralistes plus chagrins que judicieux, qui faisaient un crime à Fénélon d'avoir peint si vivement les voluptés de l'île de *Calypso*. La passion de *René* sort, il est vrai, des bornes légitimes. Mais, sans

Digitized by Google

examiner si le choix d'un tel ressort n'était pas nécessaire pour tirer du sujet une instruction plus frappante et mieux proportionnée aux mœurs de notre siècle qui regarde un amour ordinaire plutôt comme un embélissement et un plaisir à rechercher, que comme un péril à redouter et à fuir, tout ce qu'on peut conclure des scrupules les plus délicats, c'est que pour rendre *le Génie du Christianisme* parfaitement classique, ses deux brillans épisodes, ne servant plus un jour à faire goûter une doctrine remise en honneur, seront retranchés du corps de l'ouvrage, et resteront pour les connaisseurs ce qu'ils sont aujourd'hui, des chefs-d'œuvre de sentiment, d'imagination et de style.

On porte ce jugement avec d'autant plus de confiance que, dans la nouvelle édition qui les réunit, l'auteur a fait disparaître, avec une attention rigoureuse, toutes ces taches légères que les censeurs s'étaient complus à découvrir, et l'amertume de leurs critiques ne l'a pas empêché (chose bien rare!) d'en reconnaître la raison. Mais, en même temps, il a su défendre contre leurs injustes dédains, les grandes et solides beautés que des juges supérieurs avaient recommandées avant nous à l'admiration publique.

Ces premières considérations suffiraient pour calmer les reproches des hommes austères, et les réconcilier avec ces productions touchantes où le talent ne prend des formes si aimables que pour se rendre plus utile. Mais *Atala* et *René* ont pour les gens de goût un dessein plus remarquable qui tient à la manière originale de l'écrivain, c'est d'appuyer par des exemples une théorie neuve et profonde. M. de Chateaubriand ne s'est pas borné à découvrir ce fonds de poésie et de beautés dramatiques que recèle le Christianisme; il a lui-même mis en œuvre un si riche trésor. Bien différent de ceux

Digitized by Google

qui bâtissent après coup une poétique pour étayer leurs faibles conceptions, il a tiré de sa propre doctrine des ouvrages de génie qui la couvrent de leur succès. Si nous l'interrogeons sur le principe de ces beautés, il nous fera voir que toute passion qui souffre des combats, porte avec elle un intérêt proportionné à la grandeur des sacrifices que le devoir lui impose; et nous serons conduits à reconnaître que la religion la plus réprimante, celle qui prescrit les devoirs les plus rigoureux et la résistance la plus héroïque aux faiblesses du cœur, sait aussi tirer de nos passions des ressorts plus énergiques, et élever les ames à une plus grande hauteur de sentimens. Mais après que l'auteur a développé cette doctrine, en approfondissant tous les caractères, toutes les situations du cœur humain, et en comparant leurs diverses expressions, dans la littérature ancienne et moderne; aprés qu'il nous a fait voir comment la poésie dramatique a été portée au plus haut degré de perfection, sous l'influence du Christianisme, que dirons-nous de la manière brillante dont il met sa doctrine en évidence, dans les profondes passions qu'il a traitées, mais sur-tout dans ce beau caractère du Père *Aubry* qui offre tout ensemble ce qu'il y a de plus noble dans les mœurs et de plus éloquent dans l'expression? Celui du Père *Souël*, quoique moins développé, est du même ordre de sublime; son petit discours vaut lui seul un long traité de morale. Toute l'antiquité païenne chercheroit en vain parmi ses pontifes et ses vieillards un personnage de cette vigueur; et M. de Chateaubriand triomphe à la fois par la profondeur des principes et par la force des exemples.

Au reste, la supériorité dramatique du Christianisme est assez reconnue aujourd'hui par les premiers hommes de notre littérature qui avouent

Digitized by Google

que sa bonté morale a réchauffé les caractères, et enfanté dans les arts ce que nous appelons le beau idéal. Les poètes anciens, qui mettaient sur la scène un héros pleurant et jetant des cris comme une femme, étaient moins avancés que les statuaires qui ne souffraient pas que les plus vives douleurs altérassent trop sensiblement la dignité de la figure humaine. Nous en avons un exemple dans *le Laocoon* qui est d'une expression plus haute que celui de *Virgile*. Ce dernier a toute la faiblesse du théâtre grec et de l'enfance. *Clamores simul horrendos ad sidera tollit.* Le premier, au contraire, représente noblement la patience de l'homme qui est aux prises avec la douleur. Ce que ces grands artistes faisaient par principe de goût, pour conserver la beauté physique, le poète chrétien le fait par principe de vertu, pour conserver la beauté morale dans ses personnages. Or c'est là ce qui constitue la perfection du drame et l'excellence de l'action poétique. Aussi voyons-nous qu'on n'a pu s'écarter de cette noblesse de l'âge mûr, sous prétexte de revenir au naturel, sans ramener l'art aux premiers cris de l'enfance, et sans changer les plaisirs nobles de l'esprit en un vain amusement des yeux. Le *Christianisme* a donc, sous ce rapport, une supériorité évidente, et les plus belles scènes de notre théâtre l'ont rendue assez sensible aux véritables connaisseurs.

Mais les principes de M. de Chateaubriand trouveront plus d'obstacles dans ce qui regarde le merveilleux et la poésie descriptive. Il a déjà vu s'élever contre lui les critiques les plus distingués dans les deux partis; et son ami même, M. de Fontanes, dont le jugement est une grande autorité en matière de goût, s'est déclaré en faveur de la mythologie. Cependant il est aisé de découvrir dans cette opinion des juges les plus habiles, l'ascendant na-

Digitized by Google

turel denos premiers sentimens, et l'enchantement presqu'invincible de ces illusions de la fable qui ont charmé notre berceau. C'est dans la première fleur de l'imagination et de la jeunesse, que nous avons aimé ces dieux brillans d'Homère et ces mensonges qui nous parurent si aimables sous le pinceau d'Ovide. Le merveilleux d'une religion plus imposante et plus auguste, et la poésie naturelle de ses écritures, nous apparaissant depuis dans un jour plus sérieux, n'ont pu détruire ces premières impressions dont le souvénir a tant de charmes. Ainsi la religion chrétienne, dans ses temps même les plus florissans, ne régnait sur les esprits que par la force de la raison, puisqu'elle avait à combattre non-seulement les passions de l'homme, mais même les préjugés et les illusions de l'enfance; et qui peut douter que nous ne fussions devenus païens dans notre croyance et dans nos mœurs, comme nous l'étions dans quelques parties de notre littérature, si les lumières supérieures du Christianisme ne s'y fussent opposées? Il faut donc, dans nos opinions littéraires, attribuer quelque chose à la force d'un préjugé si séducteur et si puissant; et pour peu que nous nous trouvions convaincus sur un seul point, nous devons suspendre notre jugement sur tous les autres.

Mais, avant d'entrer dans cette discussion, il faut observer que M. de Chateaubriand ne s'élève jamais contre la saine antiquité. Il est aisé de voir qu'il s'est nourri lui-même de ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus poli; partout il en recommande l'admiration et l'étude. Ainsi, l'autorité des modèles et la pureté des règles subsistent dans toute leur vigueur. Mais en reconnaissant, avec les anciens législateurs du goût, que les païens ont tiré d'une religion fausse et absurde des machines poétiques d'un très-bel effet, il convient au génie de

Digitized by Google

notre siècle d'examiner si la vérité majestueuse du Christianisme ne peut pas fournir à la poésie des moyens plus étendus et plus convenables aux lumières de la société.

Le célèbre critique qu'on vient de nommer, tranche cette question en peu de mots par une assertion qui a dû étonner tous les hommes de lettres. « Tous les avantages, poétiques, dit-il dans » sa conclusion, sont en faveur des fables an- » ciennes, puisqu'elles sont toujours plus riantes » que le Christianisme, et peuvent quelquefois être » aussi graves que lui. » Et pour prouver qu'en effet elles peuvent avoir la même gravité, il cite la Minerve du Télémaque, qui est une conception purement chrétienne! Quelques personnes avaient déjà fait observer que cet exemple était favorable à la cause de M. de Chateaubriand. Mais M. de Fontanes lui-même le montre avec évidence, et la justesse de ses principes lui fait tourner ses propres armes contre son opinion. Après avoir développé avec son talent ordinaire les beautés les plus sublimes de ce rôle de Minerve, il s'écrie : *N'est-ce pas déguiser sous des noms mythologiques ce qu'il y a de plus élevé dans la théologie chrétienne ?* Il est vrai ; mais puisque la mythologie n'a ici qu'un nom à revendiquer, et que le fond des choses appartient au Christianisme, comment un tel exemple pourrait-il décider en faveur de la première ?

Ce caractère de grandeur et de raison est si étranger à la religion païenne, que ceux qui lui accordent la palme de la poésie exaltent sur-tout, comme un mérite qui la distingue, le fonds riant et voluptueux de ses fables. On fait sonner bien haut ces *ornemens égayés* que Boileau demande dans la poésie épique. Mais nous ne contredisons point cette doctrine. Seulement le Christianisme, qui fait régner l'ordre partout où il est le principe do-

Digitized by Google

minant, veut que le poète trouve ces ornemens et ces choses riantes dans la peinture des passions humaines, et il conserve au merveilleux puisé dans son sein la majesté qui lui est nécessaire pour remplir son objet. De là naissent, entre les joies de la terre et les rigueurs du ciel, ces contrastes si puissans sur l'ame qui ont produit tant de caractères poétiques, et enrichi le tableau des passions de couleurs si neuves et si intéressantes. Cet ordre de beautés manque totalement à la mythologie; et les préventions dont on a parlé plus haut nous ont trop puissamment aveuglés, si nous ne voyons pas que ces imaginations folâtres que les anciens ont tirées de leur religion sont plus propres à dégrader qu'à embellir la poésie.

Le Christianisme proscrit la fable qui est essentiellement dépourvue de vérité; mais il permet la fiction qui n'est que l'invention d'un fait naturel. Que le père des dieux, dans le quinzième livre de l'Iliade, menace Junon de la suspendre au milieu des airs avec une enclume à chaque pied, c'est là, si l'on veut, un ornement très-*égayé*, mais c'est, en même temps, une fable ridicule que le paganisme peut seul autoriser. Qu'au contraire la sagesse descende du ciel sous une figure humaine, pour fortifier le cœur d'un jeune héros et lui apprendre à régner avec douceur, c'est une fiction que la religion chrétienne reçoit, et dont la forme et le fonds lui appartiennent également. Le génie peut donc étendre ses ailes dans le vaste champ du possible. Le Christianisme dirige son vol, il en soutient la hauteur; il ne le borne jamais. Cette distinction montre l'erreur de ceux qui se persuadent que notre croyance gêne l'imagination par la précision de ses dogmes. C'est confondre des objets d'une nature absolument différente. Mais il semble que ces question peuvent être décidées

Digitized by Google

par des principes plus élevés et plus lumineux.

L'homme, par les diverses facultés de son être, appartient à deux mondes qui s'unissent en lui. Par son esprit, il embrasse le monde des intelligences; par ses sens, il s'étend à celui des corps. Chacun de ces ordres a son expression qui lui est propre; et c'est pourquoi l'être qui les réunit à, tout ensemble, des pensées et des images. Les sciences purement intellectuelles ou purement physiques, sont également bornées dans leurs vues, quoiqu'elles regardent des objets d'un mérite différent. Leur défaut est de n'apercevoir qu'une partie de la création. La poésie les voit toutes d'une vue générale. Elle unit les pensées aux images, et les corps aux esprits : elle assemble et concilie les expressions de chaque ordre. Elle est l'harmonie des deux mondes.

L'homme est donc un être éminemment poétique : et la religion qui a le mieux connu la nature humaine sera, par une conséquence nécessaire, la plus favorable à la poésie. Non-seulement elle connaîtra mieux l'ordre des intelligences, mais elle nous montrera dans une plus grande lumière, et sous des images plus frappantes, cette alliance de la nature morale avec la nature physique, qui est le fonds même de la poésie. Or, c'est précisément ce que le Christianisme nous met sous les yeux dans la plus haute action de ses mystères. Et si nous concevons cette union des deux mondes qui se fait dans l'homme, si nous entendons que la poésie est l'expression la plus parfaite de leur harmonie, puisqu'elle présente à la fois des pensées mises en action et des images mises en mouvement, nous comprendrons pourquoi toute instruction religieuse nous a été proposée sous des figures sensibles et poétiques, et pourquoi la parole intellectuelle de Dieu a dû être revêtue de la parole matérielle de l'homme.

Digitized by Google

Par-là s'expliquent toutes les difficultés. Nous voyons, d'abord, que la mythologie n'est pas la poésie, et que ses illusions ne sauraient remplir l'idée vaste que nous en avons. Nous découvrons ensuite que la vérité même est la source de sa beauté; et que, dans ses plus hautes créations, comme dans le merveilleux de l'épopée et dans les caractères du drame, elle doit être la représentation de la nature idéale, de même qu'elle est celle de la nature physique, dans ses tableaux et ses images. Cela nous montre le véritable objet de la poésie descriptive, et la raison des limites qui la circonscrivent. Elle ne peut former un genre à part, ni produire toute seule un ouvrage régulier, puisque la poésie, langage de l'homme parfait, doit exprimer ces deux mondes d'idées et de figures qui, liés par des nœuds admirables, composent le fonds de la nature humaine.

Voilà les vues que présente la doctrine littéraire de M. de Chateaubriand. C'est sur de tels fondemens qu'il peut se flatter sans illusion d'avoir élevé à la gloire du Christianisme un monument aussi solide qu'honorable. Nous avons montré le caractère de cet ouvrage sous un aspect plus sérieux que les critiques qui nous ont précédés. Nous n'avons pas cru devoir orner notre travail de tant de morceaux brillans qui sont dans la mémoire de tous les hommes de goût. Il a fallu écarter les fleurs pour faire voir ce qu'il a de profond. A travers les ornemens que la plus riche imagination y a répandus, on découvre ce génie des compositions sévères qui possède les espérances d'une longue vie. Tout s'y soutient par le même esprit, l'invention et la manière, l'exemple et le précepte; et l'ouvrage est lui-même la plus belle preuve qu'on puisse donner de la vérité et de la fécondité de ses principes.

CH. D.

Digitized by Google

Abrégé de la Mythologie universelle, ou *Dictionnaire de la Fable*, adopté par la commission des ouvrages classiques pour les lycées et les écoles secondaires. Par *François Noël*, inspecteur-général de l'instruction publique. Un fort vol. in-12. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Chompré, maître de pension à Paris, fut le premier qui conçut l'idée d'un Dictionnaire de la Fable. Ne trouvant point que l'ouvrage du père Jouvency fût suffisant pour bien faire connaître aux enfans l'ancienne mythologie, il pensa que de courtes notices placées par ordre alphabétique seraient d'un usage plus agréable et en même temps plus utile à toutes les classes de lecteurs. Laborieux autant que modeste, Chompré n'afficha aucune prétention; son livre étant répandu dans toute l'Europe, il aurait pu profiter de cette espèce de célébrité pour sortir de son état, ou du moins pour parvenir à des grades supérieurs dans la carrière de l'enseignement. Cette ambition ne le tenta point; il ne voulut pas quitter des élèves auxquels il avait consacré sa vie, et partageant son temps entre le travail du cabinet et les soins qu'il devait à sa pension, il continua de composer pour elle des ouvrages qui eurent moins de succès que le Dictionnaire de la Fable, mais qui contribuèrent à l'accomplissement du plan d'éducation et d'enseignement qu'il s'était formé. Les établissemens d'instruction publique comptaient alors une multitude d'excellens professeurs aussi recommandables par leur modestie que par l'utilité de leurs travaux. Lhomond qui croyait ne travailler que pour la classe inférieure qu'il dirigeait, était loin de s'imaginer que sa méthode serait

Digitized by Google

un jour adoptée partout. Aujourd'hui nos prétentions sont plus grandes, et nos travaux moins utiles : quelle vanité fastueuse ne remarquons-nous pas le plus souvent dans des livres élémentaires qui n'offrent que de faux systèmes et des méthodes vicieuses ! La manie des nouveautés et des prétendues découvertes a remplacé trop fréquemment parmi nous cette sage réserve dont les spéculations ne s'appuyaient que sur une longue expérience. Parmi tous ceux qui sont entrés nouvellement dans cette carrière, M. Noël mérite une honorable exception : nourrt dans l'université célèbre dont il fit ensuite partie, on voit qu'il en a conservé les traditions, et ses ouvrages n'ont servi qu'à compléter ceux de ses respectables prédécesseurs.

Le but de Chompré, dans son petit dictionnaire, fu de familiariser ses élèves avec les fictions des poètes, et de leur faciliter l'intelligence des statues et des tableaux dont les sujets sont tirés de l'histoire poétique. Quelques rigoristes avaient prétendu que l'étude de la Fable pouvait être dangereuse pour les enfans, et qu'apprenant dès le premier âge ces histoires frivoles, ils étaient exposés à ne plus goûter l'enseignement sérieux des grandes vérités de la religion. Les hommes, comme on voit, gardent rarement une juste mesure dans les meilleures choses; cet excès de sévérité détruisait nécessairement les antiques fondemens des bonnes études : la lecture des anciens poètes et des anciens orateurs devait donc être interdite dans les colléges. Rollin qui penchait, comme on le sait, vers les opinions d'une secte qui cherchait à faire excuser ses erreurs par une grande rigidité apparente, ne partageait point l'opinion de ces rigoristes outrés. Toujours plein de raison et de mesure, il insiste dans le Traité des Etudes sur la nécessité d'enseigner de bonne heure la mythologie.

« C'est, dit-il, un avantage d'une fort grande étendue » et particulier aux jeunes gens pour qui j'écris, que » l'intelligence des auteurs, soit grecs, soit latins, soit

Digitized by Google

» français même, dans la lecture desquels on est souvent
» arrêté tout court, si l'on n'a quelque teinture de la
» Fable. Je ne parle pas seulement des poètes, dont on sait
» qu'elle est comme le langage naturel; elle est souvent
» employée aussi par les orateurs, et elle leur fournit quel-
» quefois par d'heureuses applications, des traits fort
» vifs et fort éloquens. Tel est par exemple, et entre
» beaucoup d'autres, celui qu'on trouve dans une harangue
» de Cicéron au sujet de Mithridate, roi de Pont. L'ora-
» teur marque que ce prince fuyant devant les Romains
» après la perte d'une bataille, trouva le moyen d'échap-
» per aux mains avares des vainqueurs en répandant sur
» la route, d'espace en espace, une partie des trésors et des
» dépouilles que lui avaient acquis ses conquêtes passées:
» à-peu-près, dit-il, comme on rapporte que Médée pour-
» suivie par son père dans la même région, répandit sur
» les chemins les membres de son frère Absyrte dont elle
» avait coupé le corps en pièces, afin que le soin de ra-
» masser ces membres épars, et la douleur dont un si
» triste spectacle pénétrerait un père, retardassent la vi-
» vacité de sa poursuite. La ressemblance est parfaite,
» si ce n'est, comme le remarque Cicéron, que ce fut la
» tristesse qui retarda Æta, père de Médée, et la joie
» les Romains. Il est d'autres espèces de livres exposés
» aux yeux de tout le monde; les tableaux, les estampes,
» les tapisseries, les statues: ce sont autant d'énigmes
» pour ceux qui ignorent la Fable, qui souvent en est
» l'explication et le dénouement. Il n'est pas rare que dans
» les entretiens, on parle de ces matières. Ce n'est pas,
» ce me semble, une chose agréable que de demeurer
» muet et de paraître stupide dans une compagnie, faute
» d'avoir été instruit pendant la jeunesse d'une chose qui
» coûte fort peu à apprendre. »

Rollin, comme on le voit, offre tous les rapports sous lesquels la Fable peut être utile aux jeunes gens. Il y a cependant quelque inconvénient à leur en faire faire une

Digitized by Google

étude trop étendue. Cet inconvénient doit se sentir davantage depuis que, dans les écoles publiques, on propose pour objets de concours des compositions en vers français. Si le sujet est à la disposition des concurrens, ils ne manqueront pas de fondre dans leurs vers tous les lieux communs de la mythologie; Zéphire, Flore, les Nayades, l'Aurore, reviendront sans cesse; la facilité des tours et des rimes séduira ces jeunes gens, et peut-être cet exercice leur inspirera-t-il un goût qui les éloignera ensuite de toutes les occupations sérieuses. Plusieurs poètes médiocres du dix-huitième siècle furent entraînés par cette apparence de facilité que donne la mythologie employée d'une manière vulgaire. Bernis créa une école nombreuse dans ce genre, et, comme cela arrive toujours, les imitateurs furent très-au-dessous du modèle. Cette réflexion n'est point échappée à M. Noël; mais il observe très-bien que des hommes tels que J.-B. Rousseau et Gresset, ont fait de la Fable un emploi qui prouve que le génie et le talent peuvent donner une face nouvelle aux fictions les plus rebattues. Il résulte de cette observation que, si, comme le pense Rollin, il est nécessaire que les jeunes gens ne soient pas étrangers à la science mythologique, on devrait, en supprimant dans les colléges les concours de vers français, dérober aux élèves un objet d'émulation dangereux s'ils n'ont point de talent, et parfaitement inutile s'ils en ont.

M. Noël, en étendant et en complétant tout ce que Chompré avait recueilli sur la mythologie des Grecs et des Romains, a cru devoir y ajouter toutes les Fables des peuples barbares, anciens et modernes. Ces Fables, plus extravagantes les unes que les autres, ne sont d'ailleurs consacrées par aucun chef-d'œuvre poétique; elles n'ont pas été, si j'ose m'exprimer ainsi, épurées par le génie; sorties grossières et ridicules du cerveau des chefs de barbares, transmises par des traditions trop fidelles, elles n'ont pu prendre ces charmes et ces graces que le peuple le plus

Digitized by Google

policé de l'antiquité sut donner aux rêveries de ses ancêtres. Cette espèce de mythologie ne peut donc être utile, ni pour faciliter l'intelligence des chefs-d'œuvre en poésie, en peinture et en sculpture, ni pour fournir de nouvelles images et de nouvelles fictions à quelqu'un qui se sent du talent pour les vers; elles ne peuvent être qu'un objet de curiosité et d'instruction. Le dessein philosophique qui tendrait à rapprocher toutes les mythologies pour leur trouver la même origine, serait non-seulement superflu, mais dangereux dans un ouvrage consacré à la jeunesse; on sait l'abus impie qu'en a fait l'auteur de l'Origine des Cultes, ouvrage aussi absurde pour le fonds que ridicule pour la forme.

M. Noël ne paraît point avoir eu ce dessein. Après avoir, dans un grand ouvrage (1), épuisé à-peu-près tout ce qu'on peut recueillir sur les différentes mythologies, il a cru devoir réunir dans un Abrégé portatif et à la portée de tout le monde, ce qu'il est essentiel aux enfans de connaître. Cet Abrégé que nous annonçons est fait avec beaucoup de soin; les articles paraissent puisés dans les sources, et la rédaction en est aussi claire que précise. Cependant nous nous permettrons quelques observations qui ne sauraient influer sur le jugement que nous porterons d'un ouvrage considérable dont nous n'avons pu faire qu'un examen rapide.

Il y a quelques omissions dans la mythologie des peuples modernes. On pense qu'il aurait été intéressant de montrer les anciennes superstitions qui se sont conservées

---

(1) Le *Dictionnaire de la Fable*, ou Mythologie grecque, latine, égyptienne, celtique, persane, syriaque, indienne, chinoise, mahométane, rabbinique, slavonne, scandinave, africaine, américaine, iconologique, etc. Deuxième édition, ornée d'un frontispice dessiné par Girodet. Deux vol. in-8°. de 800 pages chacun, imprimés en petit-texte, sur deux colonnes. Prix : 21 fr., et 26 fr. par la poste.

A Paris, chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis le petit portail.

Digitized by Google

chez les nations qui n'ont pas embrassé le christianisme. Quand M. Noël parle de l'*Ibis*, il se contente de rappeler ce qu'en dit Hérodote dans le livre d'Euterpe, chap. 65. Il aurait dû remarquer que la vénération pour ces oiseaux s'est conservée chez les Egyptiens actuels. « Par un reste » de cette superstition, dit M. Larcher dans son com- » mentaire d'Hérodote, le bacha du Caire fait livrer deux » bœufs aux *ach-babba*, oiseaux que les mahométans » regardent comme sacrés. »

M. Noël parle avec détail de la mythologie des peuples de l'Amérique; mais il oublie de faire mention des Dieux adorés par les peuplades qui habitaient les îles de cette partie du monde. Ces Dieux s'appelaient *Cemis*. Suivant les historiens espagnols, les insulaires regardaient les *Cemis* comme les auteurs de tous les maux qui affligent l'espèce humaine; ils les représentaient sous les formes les plus effrayantes, et ne leur rendaient un hommage religieux que dans la vue d'apaiser leur courroux.

Un des grands avantages du Dictionnaire de la Fable devait être de donner des idées précises sur les usages religieux des anciens. Souvent M. Noël a rempli cet objet avec beaucoup de soin. Cependant il y a dans cette partie quelques omissions : on sait la réputation qu'avait la prêtresse de Delphes, appelée Pythie. Le trépied placé sur un abyme était le principal instrument dont elle se servait pour rendre ses oracles. M. Noël aurait dû donner une description de cet instrument qui n'avait aucun rapport avec nos trépieds modernes, description d'autant plus nécessaire aux artistes qu'elle peut leur faire éviter une grossière bévue. Dans ses commentaires sur Hérodote, M. Larcher ne laisse rien à desirer sur cet objet. « Il ne » faut pas confondre, dit-il, les trépieds des anciens avec » l'ustensile connu aujourd'hui sous ce nom. Le trépied » était un vase à trois pieds : il y en avait de deux sortes, » les uns qui servaient aux festins et dans lesquels on mé- » langeait l'eau avec le vin; les autres qui allaient sur le

Digitized by Google

» feu, et dans lesquels on faisait chauffer de l'eau. Les
» premiers étaient le prix de ceux qui avaient remporté la
» victoire aux différens jeux; on les appendait dans les
» temples. Le trépied où s'asseyait la prêtresse de Delphes
» n'était pas si profond, et peut-être était-il aplati par
» devant. A cela près, c'était une espèce de chaudière :
» aussi l'appelait-on *cortina*. »

L'objet le plus important que devait se proposer l'auteur du Dictionnaire de la Fable, c'était de mettre de l'ordre dans les traditions obscures et embrouillées que nous ont laissées les anciens. Cet ordre contribue puissamment à graver dans la mémoire des jeunes gens les faits qu'ils doivent retenir. Plusieurs membres de l'Académie des belles lettres ont répandu la lumière dans ce chaos. Il aurait été à desirer que M. Noël eût profité davantage de leurs recherches. Par exemple, à l'occasion de *Tectamus* auquel les savans rattachent l'histoire de la famille de Minos, M. Noël se borne à dire que ce Tectamus conduisit une colonie d'Etoliens et de Pélasges en Crète, qu'il y épousa une fille de Créthée dont il eut Astérius, et qu'il régna dans le pays. M. Noël aurait trouvé dans une note du savant Bellanger toute cette histoire, développée d'après Diodore de Sicile, et exposée d'une manière si claire et si précise que, sans rien changer, cette note aurait pu devenir un article du Dictionnaire. La voici :
« Tectamus ayant épousé la fille de Créthée, en eut As-
» térius. Pendant que cet Astérius était roi de Crète,
» Jupiter enleva Europe de Phénicie, et en eut Minos,
» Rhadamanthe et Sarpédon. Astérius épousa Europe,
» mais n'en ayant pas eu d'enfans, il adopta les fils de
» Jupiter, et leur laissa son royaume. Minos fut père de
» Lycastus, et celui-ci de Minos second, lequel ayant
» équipé une flotte se rendit maître de la mer. Il épousa
» Pasiphaé, et en eut Androgée, Ariadne, etc. » M. Noël dénature entièrement cette histoire dans l'article d'*Astérius*; il prétend que cet Astérius est le Jupiter qui enleva Europe.

Digitized by Google

Ces légères omissions ne doivent pas, ainsi que nous l'avons déjà observé, nuire à l'idée avantageuse que le public s'est formée du Dictionnaire de la Fable. Quel est l'ouvrage de ce genre où, avec un peu d'attention, on ne puisse relever un grand nombre d'erreurs? D'ailleurs il y a tant de traditions différentes et contradictoires, que les problèmes sont souvent très-difficiles à résoudre. Le parti le plus sage que puisse prendre l'auteur d'un dictionnaire à l'usage des enfans, c'est d'adopter les opinions les plus généralement reçues, et sur-tout celles qui se prêtent le mieux au classement des faits. M. Noël a le plus souvent pratiqué cette sage méthode : son livre d'ailleurs est écrit avec élégance, précision et clarté; ce sont les qualités que l'on doit louer le plus dans un ouvrage où toute espèce de prétention serait déplacée. P.

Elégies, par Mad. *Victoire Babois*, sur la mort de sa fille, âgée de cinq ans. De l'imprimerie de *P. Didot l'aîné*, avec cette épitaphe :

Hélas ! et j'étais mère, et je ne pus mourir !
VOLTAIRE.

Prix : 75 cent. A Paris, chez le Normant.

CE recueil, pour être très-peu volumineux n'en est pas moins intéressant. Il contient six élégies, dont cinq sont très-courtes; elles ont été composées il y a douze ans; à la suite se trouvent des stances intitulées *le Saule des regrets*, faites plus récemment, et qui peuvent passer pour une septième élégie. « Si l'on découvrait dans ces » vers, dit Mad. Babois, quelque germe de talent, je » le devrais à Racine, qui fut, à mon insu, mon unique » maître, et dont la lecture fut, pour ainsi dire, ma pre- » mière passion.... Devenue mère, la perte de ma fille » déchira mon cœur; je me crus seule dans la nature,

Digitized by Google

» seule assise sur sa tombe. Les expressions de ma douleur » portèrent quelque empreinte du goût qui avait dominé » mon esprit, et je sentis le besoin de les écrire. Entraînée » sans peine par ce charme douloureux, je laissai couler » mes vers et mes pleurs. »

Les vers de Mad. Babois sont harmonieux et doux comme sa prose. Quand elle ne l'aurait pas dit, on n'aurait pu manquer de s'apercevoir quel fut son maître en l'art d'écrire. On trouve dans une de ses pièces une imitation de ce monologue terrible d'Oreste :

J'étais né. . . . . .
Pour être du malheur un modèle accompli ;
Eh bien! je meurs content, et mon sort est rempli.

Ici la mère infortunée, adressant au ciel un cri douloureux, lui dit :

Ce cœur trop malheureux t'offrit un pur hommage :
Termine enfin ses maux et brise ton ouvrage.
Pour aimer et souffrir s'il sortit de tes mains,
Ah ! qu'il a bien rempli ses malheureux destins !

C'est une teinte adoucie du désespoir qu'exprime Oreste.

Dans une autre élégie je vois une réminiscence de ce vers remarquable du rôle de Phèdre :

Et l'espoir, malgré moi, s'est glissé dans mon cœur. . . .

Mad. Babois écrit :

Cet espoir, malgré moi, se glissant dans mon cœur.

Il m'a semblé que le ton de l'élégie, quoique ce soit un poëme *plaintif* et *gémissant*, est outré dans une des expressions de ces deux vers :

Accusant, *menaçant*, implorant tous les Dieux,
J'invoquerai pour toi les Enfers et les Cieux.

Menacer est trop fort.

Il y a aussi quelque chose de trop recherché dans cette pensée :

Digitized by Google

On doute, en me voyant, lorsque ma voix gémit,
Si c'est elle en effet, si c'est moi qui soupire,
Ou la douleur qui vit, qui parle, qui respire.

Je ne pense pas que ce soit là le langage de la nature. J'en dirai autant de ces deux vers :

Sur le feuillage ému, sur ce flot qui murmure,
L'amour a conservé ses soupirs douloureux.

Il est question des Soupirs de M. Ducis, qui a fait au bord d'un ruisseau, sous un saule, trois pièces qui portent le nom de cet arbre. Des soupirs conservés sur un feuillage et sur un flot, présentent une image fort extraordinaire et un sentiment alambiqué. Je n'ai pas remarqué d'autres taches dans ces élégies, et j'en fais mention parce qu'elles déparent des morceaux qui, d'ailleurs, me semblent pleins de naturel, de goût, de délicatesse, des vers qui partent visiblement du cœur, et que le seul amour maternel a pu soupirer.

J'en citerai quelques-uns qui me paraissent justifier ces éloges. L'auteur ayant perdu sa mère avant sa fille, s'écrie :

Dans tout ce que j'aimais j'ai subi le trépas.
Amie, épouse, fille et mère infortunée,
Par tous les sentimens à souffrir condamnée.
. . . . . .
Du moins ma tendre mère
N'a perdu ses enfans qu'en perdant la lumière.
J'étais entre ses bras ; elle a vu ma douleur,
Et son dernier soupir est encor dans mon cœur.

Mais, moi, dit-elle, je survis à l'objet de toute ma tendresse.

La mort vient le frapper sur mon sein malheureux.
Dans mes bras, sans pitié, saisissant sa victime
L'inhumaine me laisse, et referme l'abyme.

Cette image est poétique :

Il n'est plus pour mon cœur, il n'est plus pour mes yeux
D'aurore, de printemps, de fleurs ni de verdure ;
Je ne vois qu'un tombeau dans toute la nature.

Digitized by Google

J'aperçois, en relisant ces élégies, des répétitions un peu trop fréquentes, que le charme d'une première lecture m'avait dérobées. Non-seulement les mêmes mots, mais les mêmes rimes reviennent trop souvent ; il en résulte une monotonie d'autant plus sensible que les pièces sont très-courtes. Au reste il est facile de faire disparaître cette légère imperfection.

La seconde élégie est pleine de chaleur, de passion, de mouvement.

De ma fille expirante
Je retrouve en tous lieux l'image déchirante ;
Je sens encor ses maux, je la revois en pleurs,
Tour à tour résistant, succombant aux douleurs,
S'attacher à mon sein, et d'une main débile
Sur ce sein malheureux se chercher un asile.
Le nom de mère, hélas ! qui fit tout mon bonheur,
Ses accens douloureux l'ont gravé dans mon cœur.
Par un dernier effort où survit sa tendresse,
Je la vois surmonter ses tourmens, sa faiblesse ;
Ses yeux cherchent mes yeux, sa main cherche ma main.
Elle m'appelle encore, et tombe sur mon sein....
Dieu puissant, Dieu cruel ! tu comblés ma misère ;
C'en est fait, elle expire ; et je ne suis plus mère !
Ses yeux, ses yeux si doux sont fermés pour toujours.
Ma fille.... Non, le sort n'a pas tranché tes jours.
Me séparer de toi n'est pas en sa puissance.
La preuve de ta vie est dans mon existence.
Ah ! reste dans mes bras.....
Palpitante d'effroi, ta mère infortunée
Ose te disputer à la mort étonnée ;
Entends, entends mes cris... Tu ne me réponds plus.
O trop aveugle espoir ! ô tourmens inconnus !
Dieu, rends-moi mon erreur et ce transport funeste ;
Mon délire est, hélas ! le seul bien qui me reste.

La preuve de ta vie est dans mon existence, me semble un sentiment bien passionné. Tous ces vers sont élégans et faciles.

Je finis par un passage de la sixième élégie, adressée par l'auteur à son frère, et dont les pensées sont d'une couleur plus douce et plus mélancolique.

Digitized by Google

Dans cet écrit funeste arrosé de mes pleurs,
Où mon ame en secret déposa mes douleurs,
Puisse-tu quelquefois d'une voix attendrie
Relire mes malheurs et pleurer sur ma vie!
Cherche alors des forêts la plus sombre épaisseur;
Fuis l'aspect du mortel qu'ennivre le bonheur.
Ah! tout lecteur heureux est un lecteur sévère.

Il faut convenir que madame Deshoulières ne fait pas souvent entendre des accens aussi vrais, aussi touchant aussi purs.

Aux Rédacteurs.

Quelques idées sur un Recuil de Musique.

Messieurs,

Si vous pensez, messieurs, que ces réflexions soient de nature à pouvoir être admises dans votre intéressant et estimable journal, je vous prie de les y consigner: tout ce qui appartient aux beaux arts étant de son ressort, j'ai cru qu'elles n'y seraient point déplacées.

La musique, considérée dans ses effets moraux, m'a toujours paru un des dons les plus précieux que l'auteur de la nature ait faits aux hommes, et le plus simple comme le plus innocent des amusemens qu'ils puissent se permettre.

En effet, cet art enchanteur nous distrait dans nos ennuis et nous délasse agréablement de nos travaux. Par son charme tout divin il allège nos peines, adoucit nos maux, calme les agitations de l'ame: il répand même, si l'on peut s'exprimer ainsi, une sorte de suavité sur nos afflictions, au milieu desquelles il nous fait quelquefois verser des larmes consolatrices; et en nous faisant oublier momentanément les misères humaines, il nous aide à en supporter le poids. Il est en outre une des plus douces jouissances pour les ames simples et honnêtes, pour les

Digitized by Google

cœurs sensibles et droits ; et je ne crois pas que son goût bien senti puisse, non plus que celui de la bonne et saine littérature, s'allier avec la méchanceté (1).

Mais quand je parle de musique, c'est principalement la partie vocale que j'ai en vue ; non-seulement parce qu'elle en est le fondement et l'essence, mais encore parce qu'elle a sur la partie instrumentale une prééminence et des avantages qu'on ne saurait lui contester avec quelque justice ; et comme je sais que cette opinion n'est pas parfaitement unanime, je crois devoir exposer quelques-unes des raisons sur lesquelles je la fonde, avant d'en venir à l'objet ultérieur de cette lettre.

1°. Il est tout au moins probable, pour ne pas dire certain, que long-temps avant de chercher à se donner des instrumens artificiels, l'homme s'est servi de celui dont la nature l'avait doué ; je veux dire que le chant a précédé les instrumens : encore ceux-ci ne doivent-ils avoir été d'abord employés que comme de simples dépendances du chant, qui en aura fait naître l'idée.

2°. En supposant l'exécution de deux pièces de musique qui seraient purement l'une vocale et l'autre instrumentale, nul doute qu'à mérite d'ailleurs égal, la première ne fît généralement beaucoup plus de plaisir que la seconde ;

---

(1) Ceci était écrit lorsque j'ai eu occasion de lire un ouvrage intitulé *Lettres d'un Voyageur*, publié chez Debure en 1788. J'y ai trouvé, pag. 49 de la première partie, un passage que je ne puis me refuser le plaisir de transcrire ici :

« Presque toutes (les jeunes anglaises) sont musiciennes et cultivent » avec passion un art dont le moindre avantage est de remplir des » heures d'inaction, et d'être un préservatif contre les dangers du » désœuvrement ; art sublime, art céleste dont la magie enchante- » resse supplée la joie, console la douleur, et réunit au triple pouvoir » d'exprimer toutes les passions, d'embellir tous les tableaux et de » prêter un nouvel éclat aux miracles de la magnificence, l'avantage » cent fois plus précieux d'être, dans la solitude, et la plus douce » occupation et le plus cher délassement de l'homme sensible. »

Digitized by Google

qu'une belle voix ne fût préférée au plus bel instrument, et que la mélodie ne l'emportât sur l'harmonie. La première est faite pour être sentie, la seconde pour être seulement entendue : celle-là pénètre souvent jusqu'au cœur, celle-ci s'arrête ordinairement à l'oreille : l'une touche, émeut et laisse parfois des impressions profondes ; l'autre ne peut guère qu'amuser un instant et exciter tout au plus une admiration stérile et passagère. Enfin l'empire de la mélodie est universel ; il ne faut, pour en être charmé, que de l'oreille et de la sensibilité avec des goûts simples et naturels : celui de l'harmonie est au contraire très-circonscrit ; pour apercevoir seulement les beautés, souvent factices et conventionnelles, qu'elle peut offrir, il faut être savant dans la théorie musicale.

3°. Lorsque les deux parties sont réunies, ce qui est le complément de l'art, la règle exige impérieusement que la partie instrumentale soit toujours subordonnée à la vocale, tant pour la composition que pour l'exécution. La voix doit donc alors dominer en souveraine sur tous les instrumens, qui ne sauraient être là qu'à titre d'accessoires pour la soutenir, l'accompagner, la faire ressortir, et non pour la couvrir ou l'étouffer. Quelque méconnu que puisse être de nos jours ce principe, sur-tout de la part de certains exécutans, il n'en est pas moins incontestable.

4°. Il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir se livrer à la musique instrumentale ; il faut pour cela, outre l'aptitude et le goût que tous n'ont pas, des dépenses et du temps dont la plupart des gens ne sauraient faire le sacrifice. La voix au contraire est un don gratuit de la nature, qui en favorise à son gré, et sans distinction, le pauvre et le riche, le grand et le petit. Or, avec de la justesse dans cet organe et la portion de goût qui la suit ordinairement, on peut acquérir en peu de temps et à peu de frais assez de méthode pour chanter passablement ; ce qui doit suffire lorsqu'on ne veut pas faire de la musique une profession.

Digitized by Google

5°. Les instrumens sont pour la plupart ou bruyans ou embarrassans, ils ne peuvent pas tous être facilement transportés : quelques-uns sont d'un usage peu commode dans plusieurs circonstances. La voix n'est sujette à aucun de ces inconvéniens; elle peut être adoucie et modérée au gré des oreilles les plus délicates. Sauf les accidens naturels qui peuvent quelquefois en suspendre momentanément l'usage, c'est un compagnon sûr qui ne nous quitte et ne nous embarrasse jamais; c'est un serviteur fidèle, toujours à nos ordres, et que nous employons quand et comme nous voulons. On peut en effet chanter à la ville, à la campagne, en plein air, dans un appartement, le jour, la nuit, seul pour charmer ses propres ennuis, en compagnie si l'on est doué d'une voix juste et propre à faire l'agrément d'une société.

En mettant donc pour un moment la voix au rang des instrumens musicaux, il sera vrai de dire qu'il en est le premier, le plus attrayant et le moins dispendieux; qu'il est en outre le plus commode dans son usage, et le plus généralement employé.

Aussi, plus je reviens sur ces réflexions, plus je pense sur-tout au goût bien prononcé des Français pour le chant, et plus je suis étonné que personne n'ait encore songé à nous donner un bon recueil de musique vocale.

Il parut bien en 1766 un *Dictionnaire lyrique portatif*, ou *Choix des plus jolies ariettes de tous les genres, par M. Dubreuil*, en deux vol. in-8°. Mais je ne crains pas d'avancer que ce recueil ne remplit point du tout son objet.

Sans m'arrêter au titre, qui n'est pas d'une précision rigoureuse, je dis d'abord que le classement des morceaux de chant par ordre alphabétique d'après le premier mot de chacun, est vicieux : 1°. en ce qu'il jette dans le recueil une incohérence et une confusion rebutante; 2°. en ce qu'il rend difficile, longue, pénible et souvent infructueuse, la recherche des airs dont on peut quelquefois

Digitized by Google

ne pas se rappeler bien précisément le premier vers ; souvenir pourtant indispensable puisqu'il n'y a que ce moyen de s'assurer si ce qu'on cherche est ou n'est pas dans le recueil, à moins toutefois de le feuilleter en entier, ce qui n'est pas fort amusant ; 3°. en ce qu'il rend impossible toute continuation du recueil sur le même plan, et qu'on serait obligé à chaque reprise, ou de le recommencer en le refondant entièrement au préjudice des premiers acheteurs, ou de faire de nouveaux supplémens commençant tous par la lettre A, ce qui porterait bientôt le désordre à son comble.

Au fond, on aurait tout lieu de croire qu'en consultant le goût du temps où il publia son recueil, et d'après son titre, le rédacteur admis tout ce qui était alors réputé bon, et qu'il rejéta tout ce qui était déjà reconnu faible ou mauvais. Point du tout : au lieu du *choix* annoncé, il a fait un mélange passablement saugrenu de quelques bons morceaux, et d'un plus grand nombre d'insignifians, auxquels il a donné la préférence sur plusieurs autres dignes d'être regrettés, même à présent. J'ignore s'il a été gêné par des considérations personnelles, ou si son choix a été libre ; mais ce choix est mal fait. Pour s'en convaincre, il ne faut que rappeler quelques-unes des omissions et des inutilités dont on est frappé en le parcourant.

Parmi les pièces entièrement omises, on compte Dardanus, les Elémens, Vénus et Adonis, l'Amour et Psyché, Bacchus et Erigone (ces trois dernières composant les fêtes de Paphos), Daphnis et Alcimadure, Vertumne et Pomone, Bastien et Bastienne, la Chercheuse d'esprit, etc. Je crois cependant qu'on aurait pu trouver dans ces pièces quelque chose d'admissible, sur-tout en 1766.

Parmi les morceaux de chant rejetés des pièces employées au recueil, se trouvent d'abord tous les vaudevilles : ensuite, de Castor et Pollux, les airs : *Eclatez, mes justes regrets.... Séjour de l'éternelle paix....*, *Ha! laisse-moi*

pour

percer jusques aux sombres bords...., et le joli menuet *Dans ces doux asyles* : de Titon et l'Aurore, la romance *Votre cœur, aimable Aurore ;* l'air d'Eole, *Divinité des cœurs jaloux*, et celui de Prométhée dans le prologue *Dieux, ne connaissez vous d'autre félicité ?* du Devin du Village, la romance *Dans ma cabane obscure*, et le duo *Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire ;* cette charmante imitation du *Donec gratus eram tibi* d'Horace, sur lequel tant de traducteurs se sont exercés à l'envi : de la Laitière, les airs *Voici tout mon projet....*, *hélas ! j'ai répandu mon lait* : d'Annette et Lubin, l'air *Ma chère Annette n'arrive pas*, et la romance *Annette à l'âge de quinze ans.* Assurément ces morceaux et quelques autres que je passe sous silence auraient bien dû l'emporter sur plusieurs de ceux qui leur ont été préférés je ne sais pourquoi.

Mais ce qu'il y a de plus révoltant, c'est que le rédacteur, qui a su trouver dans quatre pièces de *Laruette* vingt-sept airs pour son recueil, n'a pu en trouver que trois dans *la Servante maîtresse*, dans ce chef-d'œuvre d'expression et de simplicité, dont il aurait dû recueillir toutes les notes chantantes, avec un respectueux scrupule. Encore même l'un de ces trois airs, *Charmant espoir*, est étranger à *Pergolèze*, et n'est pas en harmonie avec le surplus de la pièce.

C'est sans doute pour nous dédommager des omissions, que le rédacteur a mis à contribution les Amours de Mathurine pour dix-sept airs, le Charlatan pour quatorze, Gendrillon pour six, le docteur Sangrado pour six, la Femme orgueilleuse pour douze, le Gui-de-chêne pour sept, le Médecin de l'amour pour huit, la Pipée pour onze; et plusieurs autres pièces qu'il a été déterrer je ne sais où, et qui ne méritaient guère les honneurs de l'exhumation.

Je ne pousse pas plus avant des remarques que je pourrais multiplier encore. Elles suffisent, je pense, pour établir que le recueil dont il s'agit est mal fait, qu'il est vicieux quant au plan, et de mauvais goût quant au choix

Digitized by Google

qu'il est insuffisant, même pour le temps où il a paru. Si j'ajoute maintenant qu'il n'a pas eu de suite, du moins que je sache, et qu'il ne se trouve plus depuis long-temps dans le commerce, ce qui par parenthèse prouve que ses nombreux défauts n'ont pas nui à son débit, je serai fondé à conclure qu'il doit être regardé à-peu-près comme non avenu, et par une conséquence toute naturelle, qu'on devrait s'occuper d'en faire un nouveau, mais conçu différemment; et voici qu'elles seraient mes idées à cet égard.

Il s'agirait de recueillir en plusieurs vol. in-8°., et sans accompagnement quelconque, les plus morceaux du chant des opéras et des comédies à ariettes qui ont paru jusqu'à présent sur les différens théâtres de Paris; de former, des airs pris dans chaque piece, un article distinct et séparé; de ranger les pièces par ordre chronologique, et les airs, numérotés chacun dans leur article, par ordre de scènes.

Chaque article aurait, pour tous les morceaux qu'il contiendrait, une série particulière commençant par le n° 1er. Il serait précédé 1°. d'une analyse plus ou moins rapide de la pièce qui le formerait; 2°. du nom de l'auteur du poëme et de celui du compositeur; 3°. de l'époque et du théâtre où elle aurait été représentée pour la première fois; 4°. de quelques brefs détails sur son mérite littéraire et musical, sur l'accueil qu'elle aurait reçu du public, et sur les anecdotes auxquelles elle pourrait avoir donné lieu.

Pour caractériser les divers morceaux de manière à en bien faire saisir le sens, il faudrait autant, qu'il serait possible, donner à connaître le véritable mouvement, l'expression propre à chacun; les nuances et les agrémens que le goût sait si bien employer, et que le chanteur intelligent et sensible n'ajoute jamais à un air que pour en augmenter l'effet, sans le dénaturer comme d'autres se le permettent parfois avec un peu trop de licence. Il faudrait en un mot que l'on pût savoir par quel personnage, dans quelle circonstance, dans quelle situation et de quelle

Digitized by Google

manière il est chanté ; sans quoi ceux qui n'habitent pas la capitale, et qui ne sont pas bien versés dans la musique, pourraient souvent ne voir, dans le plus beau chant même, qu'une série de notes et de sons.

On pourrait ajouter à chaque volume, pour dernier article, et sous le titre de *pièces diverses*, un choix aussi numéroté des meilleurs couplets, vaudevilles, romances, chansons, rondes, canons et autres morceaux de chant qui auraient paru à-peu-près dans le même temps que les pièces de théâtre comprises au volume, et qui seraient étrangères à la scène, ou appartiendraient à des pièces non mêlées d'ariettes.

Pour faciliter les recherches, chaque volume aurait trois tables indicatives des pages. On en placerait deux au commencement et une à la fin. Celle qui ouvrirait le volume contiendrait par ordre alphabétique les seuls titres des pièces ou articles qui le formeraient. Celle qui suivrait immédiatement, donnerait par ordre chonologique les mêmes titres, chacun desquels serait suivi, par ordre numérique, du premier vers de chaque morceau de chant contenu dans l'article. Dans ces deux tables l'article des *pièces diverses* serait toujours le dernier. Celle qui clorrait le volume, indiquerait par ordre généralement alphabétique, d'après le premier vers, tous les morceaux de chant qui y seraient insérés, ainsi que l'article d'où chacun serait tiré. Enfin chaque page porterait en tête le titre de l'article auquel il appartiendrait.

Peut-être me trompé-je, mais il me semble qu'au moyen de ce que je propose on réunirait, autant qu'il est possible, les avantages de l'ordre alphabétique à ceux de l'ordre chronologique, et qu'on éviterait les inconvéniens attachés à chacune de ces deux méthodes, employée séparément et sans modification. Car, à la faculté pour les éditeurs de pouvoir dans la suite, et toutes les fois qu'ils auraient des matériaux pour former un volume, continuer le recueil sur le même plan, se joindrait pour les lecteurs

Digitized by Google

la facilité de s'assurer si tel morceau de chant est ou n'est pas dans le recueil, et l'agrément de pouvoir suivre les révolutions que la musique a éprouvées en France.

Je proposerais encore de placer en tête du recueil les principes élémentaires et les règles du chant, avec une bonne méthode, et d'y joindre de courtes notices sur les musiciens morts et sur leurs compositions. Ces notices, continuées dans la suite, formeraient une histoire abrégée de la musique française.

Enfin, j'intitulerais ce recueil: *Annales lyriques*, ou bien *Bibliothèque lyrique*.

Quant à l'époque où l'on pourrait le faire remonter, et au choix des morceaux à y insérer, ce serait au goût éclairé des éditeurs à régler ces deux points essentiels. Je me permettrai néanmoins d'observer sur le premier, qu'il y aurait une sorte d'ingratitude à laisser tout-à-fait de côté Rameau, Duni, Mondonville, Philidor, et quelques autres de leurs contemporains. Je ne sais même s'il ne serait pas bon de partir d'un peu plus haut, ne fût-ce que pour donner une idée de ce qu'était anciennement notre musique; mais en se bornant, pour cette époque reculée, à un petit nombre d'airs. Hasardant encore mon opinion sur le second point, je croirais qu'il conviendrait de ne pas aller jusqu'au *quatuor*, de n'user du *trio* qu'avec beaucoup de réserve, de ne pas trop prodiguer les *duo*, et de préférer toujours les airs mélodieux qui joignent à la fraîcheur et à la gracieuse simplicité du chant la beauté de l'effet et une certaine facilité dans l'exécution, et qui par cela sont de tous les temps et de tous les lieux; de les préférer, dis-je, à ces airs de mode, bien savans, bien compliqués, hérissés de difficultés, qu'on prend plaisir à entasser pour laisser au chanteur l'unique et triste mérite de les vaincre sans effet réel.

En dernière analyse, il serait question d'offrir au public un recueil de musique aussi agréable qu'amusant, pour la seule partie chantante, d'un format commode et

Digitized by Google

portatif; exécuté avec soin, correction, sur de beau papier et à douze portées par page; un recueil offrant un choix fait avec goût, discernement, sévérité, et dans lequel, en un mot, on n'oublierait rien de tout ce qui pourrait piquer la curiosité et exciter l'intérêt. Je suis persuadé qu'un tel ouvrage serait favorablement accueilli en France et chez l'étranger, sur-tout si le prix en était modéré, et qu'on n'aperçût pas dans les éditeurs l'intention d'en faire l'objet d'une spéculation trop intéressée.

Qui sait même jusqu'à quel point, en publiant aujourd'hui des pièces et des airs dont une partie aurait, pour beaucoup de nos contemporains le mérite de la nouveauté, on pourrait ramener ceux-ci au goût de cette aimable gaiteé, de cette heureuse simplicité qui faisaient encore il y a une trentaine d'années le charme de nos opéra-comiques; chose dont on s'écarte malheureusement un peu trop de nos jours.

Dans les beaux-arts, comme en tout, il est un point qu'on ne saurait dépasser ou ne pas atteindre sans s'éloigner également du vrai beau. Or, si l'on a pu dire que plusieurs de ces anciennes pièces pèchent par trop de simplicité, tant dans le poëme que dans la musique, et que la partie instrumentale y est quelquefois sacrifiée au chant, ne peut-on pas dire aussi qu'en général on donne aujourd'hui dans les excès contraires?

Du reste, quelque prévenu que je puisse être en faveur d'une idée qui me poursuit depuis long-temps, et dont je ne me résous à vouloir enfin tenter la publication qu'après avoir attendu vainement que quelqu'un me prévînt, je ne le suis cependant pas au point de ne voir aucune difficulté dans son exécution. L'entreprise que je propose présente des obstacles de plus d'un genre, je le sais; mais je ne les crois pas à beaucoup près insurmontables, surtout si le Conservatoire voulait bien s'en mêler. Par leurs places, les membres de ce corps méritent, de la part du public, la même confiance que leurs talens et leurs autres

Digitized by Google

qualités personnelles leur ont obtenue du gouvernement. Par leur réunion et leur accès auprés du gouvernement, ils ont des moyens d'exécution que des particuliers isolés ne pourraient rassembler que difficilement. Je suis donc fondé à conclure, toutefois sans prétendre exclure personne, qu'une souscription proposée par eux serait bientôt remplie.

Enfin, messieurs, nulle prétention de ma part dans tout ceci: je me borne à proposer mes idées; je les donne pour ce qu'elles peuvent valoir, et je vous les soumets, telles qu'elles sont, pour que vous en fassiez l'usage que vous jugerez convenable. Puissent-elles en faire naître de meilleures; et en nous procurant un bon recueil dans le genre de celui que je ne fais qu'indiquer, nous donner enfin la satisfaction de voir élever un monument qui manque à la musique française et à la gloire nationale dans cette partie!

Signé GAUBERT, *secrétaire-archiviste de la préfecture de la Haute-Loire.*

SPECTACLES.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.
(Rue de Louvois.)

Les Consolateurs, comédie en un acte et en vers, par M. *Charles Maurice.*

BEAUCOUP de gens, sous prétexte d'offrir des consolations qui souvent ne leur sont pas demandées, vous fatiguent du récit de leurs propres chagrins, et quand ils vous voient au désespoir, se prétendent plus malheureux que vous, établissent un importun parallèle entre leur infor-

Digitized by Google

tune et la vôtre, et ne plaignent qu'eux-mêmes en paraissant vous plaindre. D'autres moins odieux, et non moins mal-adroits, oubliant que le seul moyen de consoler, s'il y en a, c'est de pleurer avec celui qui pleure, vous présentent des distractions et des plaisirs, et vous proposeraient volontiers de danser sur des tombeaux. Enfin le monde est plein de consolateurs égoïstes, maladroits et impertinens. J'avais cru que c'était quelques-uns de ceux-là que l'auteur allait nous montrer, et ils auraient très-bien pu lui fournir la matière d'une comédie. Mais il n'est question que d'un couple d'amoureux qui entreprend de faire parjurer un couple de veuves (Araminthe et Finette), en mettant fin à leur veuvage. Non-seulement elles avaient juré qu'il serait éternel, mais elles en avaient fait la gageure entre elles; gageure assez étrange entre une maîtresse et une femme-de-chambre. La première, à la vérité, proteste qu'elle regarde l'autre moins comme une soubrette que comme une amie; mais un moment après elle ne s'en souvient plus, et la traite avec dignité.

Ce n'est pas en ce seul point que les convenances sont blessées : le consolateur de la soubrette, voulant à toute force faire un calembourg, se donne pour un galérien. Il a été l'intime ami du premier époux de sa dulcinée :

Et non loin de Toulon, en, partageant sa peine,
Du destin comme lui porta long-temps la chaîne.

L'amie d'Araminthe n'en est que plus éprise du maraut, et trouve sans doute plaisant d'épouser tour-à-tour deux échappés du bagne. On voit de ces mariages dans d'anciennes comédies; mais il fallait penser à la qualité des personnages qu'on met ici en scène, et on aurait vu qu'il est contre la bienséance qu'une espèce de dame de compagnie, comme Finette, prenne un mari sortant de la chaîne.

L'empressement qu'elle témoigne pour le mariage serait plus excusable s'il s'agissait d'un autre mari. Il paraît qu'elle n'a fait son serment que pour avoir le plaisir

Digitized by Google

de le rompre, et sa gageure que parce qu'elle comptait que sa maîtresse serait encore plus pressée qu'elle de la perdre; car elle ne dissimule point son impatience, et dit ingénument :

Le ciel en ses décrets a voulu mon veuvage,
Je cherche un autre époux qui vive davantage.

Araminthe fait meilleure contenance ; elle aime le comte de Montfort, et cherche à se le dissimuler. Toutes les fois que celui-ci veut lui parler de mariage, elle s'arme de toute sa fierté. *Parlez-moi de mon époux* est son refrain. Le comte lui en parle, et en fait un si grand éloge, que sa veuve trouve qu'il va beaucoup trop loin : elle oppose même des contrastes aux brillantes couleurs dont on vient de le peindre, relève plusieurs des défauts de son mari, et d'encore en encore présente comme un objet de haine cet époux dont elle adore la mémoire. Par une bizarrerie assez difficile à expliquer, elle ne veut pas néanmoins lui donner de successeur. Son amant a recours à un artifice très peu nouveau. Il feint une autre inclination : on ne manque pas de lui témoigner le desir de connaître une rivale inattendue. Portrait flatteur de l'inconnue, mais à chaque trait, elle est comparée avec Araminthe qui l'emporte toujours, comme de raison. La dernière fusée du bouquet est la plus scintillante :

Enfin elle serait avec autant d'appas
Le chef-d'œuvre des cieux si vous n'existiez pas.

Cependant la veuve, demeurant inébranlable à toute cette artillerie, le comte imagine, sans beaucoup d'efforts, un autre expédient. A peine il a quitté Araminthe, qu'il lui mande que dans le jour il se marie. Le valet, de son côté, signifie son congé à Finette. La maîtresse désespérée, oubliant toute pudeur et toute raison, ordonne à Finette de voler chez le comte. « Il n'est pas cruel, il » ne voudra point ma mort. » Le voyage de la soubrette n'est pas long. Les deux consolateurs écoutaient aux portes ; ils se jettent aux pieds de leurs belles, qui se

Digitized by Google

trouvent trop heureuses d'en être quittes pour la peur. Le quatuor se marie, et les gageures sont payées par le comte.

L'auteur craignant de manquer de matière, quoiqu'il n'en faille pas beaucoup pour remplir un acte, a cousu un petit épisode à son sujet. Par une méprise grossière, le valet s'imagine que son maître a des projets sur Finette: ce qu'il craint ce n'est pas l'événement, c'est l'incertitude: le malheur même lui paraîtrait moins fâcheux. En est-on instruit ?

On sait ce que l'on est; eh bien, on vit tranquille.

Il y a dans cette pièce quelques vers faciles et bien tournés; c'est absolument le genre de Marivaux. On croit assister à la Surprise de l'Amour, mise en vers, si ce n'est que les consolateurs ont moins de finesse et plus d'afféterie. L'auteur a de l'esprit, mais il l'a cette fois dépensé en pure perte. Ses amis ont absolument voulu qu'on le nommât; ils n'ont cependant obtenu contre l'opposition qu'une assez faible majorité. Nous n'avons rien remarqué d'extraordinaire dans le jeu des acteurs. Dorsan, qui ne manque ni d'ame, ni d'esprit, ni d'intelligence, paraît toujours empesé, sur-tout dans sa gesticulation, d'ailleurs trop monotone.

ANNONCES.

Nouvelle Méthode pour apprendre à traduire promptement et facilement le français en latin; par M. Collin, ancien professeur de belles-lettres et de philosophie; auteur du Mémorial universel, du Flambeau des Etudians en rhétorique, en philosophie, et de la Grammaire parlante. Ouvrage adopté pour l'enseignement. Un vol. in-12. Prix: 1 fr. 25 c., et 1 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez Pouthieu, libraire à la bibliothèque des Grands-Hommes, place Saint-Germain-l'Auxerrois; et chez l'auteur, tenant une maison d'éducation, rue d'Argenteuil, n°s 30 et 189.

Mémoires sur la Mélaleuque, remarquable par la singularité et la beauté de ses fleurs; sur le prix exhorbitant auquel certains jardiniers fleuristes l'ont portée; sur l'*Ixora*, l'ornement des temples des Idoles; le *Camara*, distingué par l'agrément de ses fleurs, qui se

Digitized by Google

succèdent les unes aux autres ; la *Fusche*, arbrisseau récemment cultivé en France, et le *Calycanthe*, espèce d'anémone aussi en arbrisseau, avec des détails intéressans sur leur culture ; pour former, par leur réunion avec l'*Hortensia*, le *Cestreau*, le *Lagestroëm*, la *Fothergille*, l'*Azalée*, le *Clétra*, le *Kalmia*, le *Rhododendron* et la *Stramoine* en arbre, la plus belle collection que les amateurs puissent desirer pour l'embellissement de leurs jardins ; par J. P. Buc'hoz, médecin-naturaliste. — Prix : 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez la dame Buc'hoz, épouse de l'auteur, rue de l'Ecole de Médecine, n° 30.

Les Quatre Saisons du Parnasse, ou Choix de Poésies légères, depuis le commencement du 19e siècle ; avec des mélanges littéraires, et des notices sur les Pièces nouvelles. Un vol. in-12, de 3.0 pages, beau papier, jolie gravure, impression de P. Didot l'aîné.

On s'abonne à Paris, chez l'éditeur, rue du Battoir, n° 19 ; chez madame Dubois, libraire, rue du Marché-Palu, n° 10 ; et dans les départemens, chez les principaux libraires, et chez les directeurs de poste aux lettres. — Le prix de l'abonnement des quatre volumes de l'année est de 10 fr., et 12 fr. par la poste. Chaque volume pris séparément, se vendra 3 fr.

Eloge de La Harpe, membre de l'Académie française, de toutes les académies de l'Europe, et professeur de littérature au lycée de Paris ; prononcé à l'ouverture des séances, par R. Chazet, avec cette épigraphe :

« Je brûle mon encens sur l'autel du mérite. »

In-8°., du même format que les Œuvres de La Harpe, et pouvant se relier avec le dernier volume : Prix : 1 fr. 50 c., et 1 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 18.

Histoire des Templiers ; ouvrage impartial, recueilli des meilleurs écrivains. Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

A Paris, chez Pillot jeune, libraire, place des Trois-Maries, n° 4, au bout de la rue de la Monnaie, vis-à-vis le Pont-Neuf ; et chez le même libraire, palais du Tribunat, n° 247, deuxième galerie de bois. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec un autre in-18 qui vient de paraître ; celui que nous annonçons renferme tout ce qu'on peut trouver de plus curieux sur l'origine, les exploits et la fin déplorable des Templiers.

Essai sur nos Colonies et sur le rétablissement de Saint-Domingue, ou Considérations sur leur Législation, Administration, Commerce et Agriculture ; par Mr. J. Abeille, administrateur des hospices de Marseille, député du Commerce de ladite ville près l'Assemblée constituante, propriétaire et ancien négociant à Saint-Domingue, avec cette épigraphe :

« Leur salut désormais dépend d'un Souverain,
» Qui pour tout conserver, tienne tout en sa main. »
CORNEILLE.

Prix 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste.

A Paris, chez Chomel, imprimeur-libraire, rue Jean-Robert, nos 14 et 21 ; Tilliard, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 17 ; Agasse, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n° 13 ; Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n° 20.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Londres, 6 *juillet*.

On écrit de la Jamaïque, le 13 mai, que les navires *le Georges-et-Bridjet*, en destination pour la Barbade, et *les Frères*, chargés pour Savannah, faisant tous deux partie de la dernière flotte marchande de Londres, ont été pris au vent de la Barbade et conduit à la Guadeloupe.

Il ne faudrait pas s'étonner d'apprendre que les flottes combinées eussent obtenu des succès d'un genre ou d'un autre, dans les entreprises qu'elles pourront avoir formées contre nos établissemens. Mais nous avons la confiance que le règne de nos ennemis dans l'ouest sera d'une courte durée, puisqu'on a la certitude que lord Nelson s'est dirigé de ce côté-là. Ce n'est toutefois que le 12 mai, et non pas le 10, comme on l'a publié, que sa seigneurie est partie de la baie de Lagos. Lord Nelson a dû arriver au commencement de juin dans les Indes occidentales.

Des rapports particuliers annoncent que les flottes combinées ont, pendant trois heures, canonné le roc du Diamant, en passant devant ce fort pour entrer au Fort-Royal de la Martinique.

Copenhague, 2 *juillet*. Depuis long-temps un port sûr et commode au détroit du Sund est fortement desiré par les navigateurs qui fréquentent la Baltique. Notre gouvernement s'était occupé l'année dernière du projet d'en faire creuser un près d'Elseneur. Mais cette entreprise n'allant pas très-vîte, le roi de Suède, sur les conseils peut-être de l'Angleterre, vient de décider d'en faire un près d'Helsenbourg. Les vaisseaux étrangers payeront, dit-on, un léger droit pour entrer dans ce port, jusqu'à ce que les sommes qu'il aura coûté à construire soient rentrées dans les coffres du roi.

L'entrepôt à Stralsund des marchandises anglaises, accordé par le gouvernement suédois, a été un sujet de plaisanterie pour les négocians de cette place. Cette ridicule faveur ne peut être d'aucune utilité à l'Angleterre pour ses expéditions en Allemagne, aussi long-temps que le transit sera permis en Prusse, que Lubeck et Rostock seront ports francs. Stralsund n'a de communication directe avec l'intérieur de l'Allemagne, que par la Prusse et le Mecklenbourg. Le seul avantage que l'Angleterre puisse retirer

Digitized by Google

de cette convention, est de débiter en contrebande quelques ballots de plus qu'auparavant de ses manufactures dans la très-petite Poméranie suédoise et pays voisins. Aussi ce traité n'a-t-il été payé que 36,000 liv. sterl. Cet expédient pour avoir de l'argent, est toujours plus honnête que celui de vendre ses villes. *(Moniteur.)*

Italie, 20 *juin*. On mande de Malte que chaque bâtiment étranger amené dans cette île, est assujéti à un paiement de 500 piastres, lors même qu'il n'est pas jugé de bonne prise; que les Anglais ont enlevé de l'île toutes les pièces d'artillerie et de bronze; que par des innovations étranges, et toujours oppressives, ils inspirent aux habitans de Malte une haine profonde; et qu'enfin toute leur conduite indique le désespoir qu'ils éprouvent en sentant l'impossibilité de conserver encore long-temps l'établissement qu'ils ont usurpé dans la Mediterrannée.

PARIS.

Le télégraphe de Granville annonce que deux belles corvettes anglaises ont été prises par une division de la flottille, après un combat de 4 heures. Cet événement fait les plus grands honneurs à notre marine. *(Moniteur)*.

— L'ambassadeur de Prusse est à Paris depuis dix jours, et celui d'Autriche depuis trois ou quatre. Quelques journaux ont dit que celui de Russie était arrivé à Mayence le 13 juillet. Le journal de l'Empire observe que le plénipotentiaire n'aurait pas suivant toute apparence quitté Berlin avant d'avoir eu audience de S. M. Prussienne. Peut-on douter, ajoute-t-il, que la paix du continent ne soit inaltérable pendant que la France, l'Autriche et la Prusse seront d'accord?

— Malgré les doutes qu'affectent les journaux anglais, la prise de la Trinité n'en continue pas moins à être très-vraisemblable. Tout semble annoncer que c'est vers cette colonie que s'est dirigé l'amiral Gravina avec les 6 vaisseaux de ligne, les 2 frégates et les 2 bricks qui (aux termes *de la lettre officielle* de l'amiral Villeneuve) se sont détachés, le 19 floréal, du reste de notre escadre. En laissant à la marine espagnole la principale gloire de cette entreprise, l'Empereur et Roi aura sans doute voulu lui donner un honorable témoignage de sa confiance et de son estime.

Digitized by Google

Quoiqu'il soit permis de présumer, comme le font les feuilles de Londres, que certaines parties d'un vaste et beau plan de campagne maritime ont, dans leur développement et dans leur exécution, éprouvé des contrariétés de détail auxquelles on ne devoit pas s'attendre, rien n'est plus propre que l'état actuel des choses, à montrer sur quels fragiles fondemens repose cette puissance qui naguères osait prétendre à l'empire exclusif des mers. Dès que quelques divisions de nos escadres sont dehors, l'Angleterre est en alarmes; elle se sent menacée dans tous les points de son existence; la peur centuple pour elle le mal; ses flottes marchandes tremblent de mettre à la voile; son commerce est attaqué et suspendu; son crédit ébranlé; l'effroi est dans les trois royaumes. Comment, lorsqu'on est aussi facilement vulnérable, lorsque chaque marée peut porter cent mille Français sur la rive opposée; lorsque l'état entier, par le seul passage d'un détroit de sept lieues, est sans cesse à la veille de se voir en proie à d'innombrables calamités, comment se trouve-t-il des ministres assez aveuglés par leurs passions, assez ennemis de l'humanité et de leur patrie pour s'obstiner à prolonger une lutte qui peut à chaque instant devenir aussi désastreuse pour leur pays?

— Lundi 19, à trois heures du matin, l'Empereur a fait manœuvrer à Turin le 5e régiment de ligne et le 19e de chasseurs, jusqu'à neuf heures du matin. Il est ensuite monté en voiture avec l'Impératrice, et a déjeuné au couvent du Mont-Cenis. Il en est parti à trois heures après midi, et est arrivé à Fontainebleau jeudi soir, après quatre-vingts heures de marche. Il a parcouru toutes les villes *incognito*, sous le nom de *Ministre de l'intérieur*. L'Impératrice a parfaitement soutenu la route. LL. MM. sont en ce moment à Saint-Cloud.

MINISTERE DE LA MARINE.

Rapport du lieutenant Clouet, expédié de la Martinique sur le brick de S. M. le Lynx, *arrivé en France le 17 messidor.*

Le 24 floréal, l'escadre de S. M. aux ordres de l'amiral Villeneuve, augmentée de deux vaisseaux et d'une frégate, a mouillé au Fort de France Isle Martinique. Elle n'avait éprouvé aucune avarie, et ses équipages jouissaient de la meilleure santé. Au moment de mon départ, qui s'est effectué le 8 prairial, l'escadre avait fait ses remplacemens d'eau

Digitized by Google

et de vivres, et n'attendait, pour appareiller, que le retour de l'amiral Gravina, dont on ne connaissait pas la destination. L'escadre anglaise aux ordres de M. Cochrane n'avait pas été vue aux Isles-du-Vent depuis vingt jours, on la croyait de retour en Europe. Le 7 prairial, le Rocher-du-Diamant avait été attaqué et pris. Le bruit courait que les habitans de la Trinité s'étaient réfugiés dans l'intérieur, et que la colonie n'offrait aucune résistance à une division qui voudrait se présenter. J'ai rencontré dans l'ouest des Açores un navire américain, qui m'a assuré que la division espagnole qui s'était séparée de l'amiral Villeneuve, avait débarqué à la Trinité 2000 hommes qui s'étaient emparés de l'île. Toutes les nouvelles arrivées de Santo-Domingo confirmaient la nouvelle que les noirs qui s'étaient répandus dans la partie espagnole en ont été chassés avec une perte immense par le général Ferrand. Santo-Domingo était regardé comme inattaquable depuis l'arrivée des renforts qu'y a versés l'escadre de Rochefort. L'armée de Dessalines était divisée en divers partis qui en était déjà venus aux mains. Je n'ai rencontré aucun bâtiment de guerre dans ma traversée.

Extrait du rapport de l'amiral Villeneuve, à bord du vaisseau amiral le Bucentaure, *en rade du Fort de France, le 17 floréal an* 13.

Après avoir été joint à la hauteur de Cadix, par 8 vaisseaux espagnols et une frégate, le tout sous les ordres de l'amiral Gravina, le 19 germinal, à 2 heures du matin, toute l'escadre française fut sous voiles avec une partie de l'escadre espagnole, et nous fîmes route à l'Ouest. Le vent avait beaucoup faibli. Au jour, je vis des vaisseaux espagnols extrêmement arrières, je restai toute la matinée sous voiles pour les rallier. L'après-midi, le vent ayant passé à l'ouest, j'envoyai la frégate *le Rhin* en intermédiaire, et ayant pris les armures à tribord, je fis porter et courir largue pour assurer le ralliement.

Depuis ce moment, ma navigation n'a éprouvé que quelques contrariétés du vent et des calmes. Le 19 floréal, me trouvant à la hauteur prescrite par mes instructions, j'ai, conformément à leur contenu, remis à l'amiral Gravina ses dépêches, et, sur le signal qui en a été fait, six vaisseaux de S. M. C., deux frégates et deux bricks de S. M. I., se sont rangés sous son pavillon. Nous avons été en

Digitized by Google

vue le reste de la soirée; mais le lendemain je n'en ai plus eu connaissance, et j'ai lieu de le croire rendu à sa destination.

Dans ma traversée, j'ai vu fort peu de bâtimens; je les ai fait chasser par mes frégates.

J'avais expédié fort en avant *l'Hortense* et *l'Hermione*, qui me rallièrent le 23. Elles s'étaient emparées de la corvette anglaise *la Cyanès*, de 21 canons et 125 hommes d'équipage, commandé par l'honorable capitaine Cadogan. Le même jour, j'ai eu connaissance de l'île de la Martinique.

Le 24, au point du jour, j'ai donné dans le canal de Sainte-Lucie; et dans la journée, je mouillai à la martinique avec l'escadre que m'a confiée S. M., et deux vaisseaux et une frégate espagnols.

Je suis occupé à faire faire mon eau; j'ai trouvé la colonie abondamment approvisionnée de vivres. Le général Lauriston part pour la Guadeloupe, afin d'y réunir le plus grand nombre de transports qu'il pourra. D'après les renseignemens que je me suis procurés, j'ai lieu de penser que l'amiral Gravina n'éprouvera aucune difficulté dans son expédition; et aussitôt qu'il m'aura rallié, ce que j'espère être très-prochain, je ne perdrai pas un moment pour me rendre à ma destination.

— L'amiral donne des éloges à tous les commandans des vaisseaux français, sur-tout au capitaine Maistral, commandant *le Neptune*, au capitaine Cosmao, commandant *le Pluton*, et au capitaine Rolland qui, ayant un vaisseau moins bon marcheur que les autres, a eu l'attention continuelle de porter jour et nuit toute la voilure possible avec la plus grande sagacité. Il se loue aussi particulièrement de M. l'amiral espagnol Gravina, et fait connaître que la meilleure intelligence et le meilleur esprit ont régné dans toutes leurs communications.

— Dans une seconde dépêche en date du 27 floréal, l'amiral Villeneuve informe le ministre de la marine de la prise de la corvette anglaise *la Cyanès*, capitaine Cadogan. Ce bâtiment armé de 24 bouches à feu et ayant 125 hommes d'équipage, croisait depuis sept jours au vent de de la Martinique. Le capitaine anglais, après avoir tenté tous les moyens d'échapper à la poursuite des frégates de S. M. I., *l'Hortense* et *l'Hermione*, en jetant ses canons et une partie de son artillerie à la mer, amena son pavillon sans combattre.

Digitized by Google

— Une troisième dépêche de l'amiral Villeneuve, en date du Fort-de-France, est conçue en ces termes : « Les dernières nouvelles que nous avons reçues de Santo-Domingo, sont du 15 floréal. Tout y va parfaitement bien ; les bandes de Dessalines ont été complètement battues et repousées de la partie espagnole. Dessalines, obligé de lever le siége de Santo-Domingo, a perdu la moitié de son armée et a été poursuivi à outrance. Les noirs sont divisés et dans une complète anarchie. Santo-Domingo et la partie espagnole sont complètement approvisionnés, et les colonies espagnoles sont dans une bonne situation.

» La terreur est dans toutes les îles anglaises. La loi martiale a été partout proclamée. Les bruits qui circulent ici feraient penser que la Trinité est sans défense, et que déjà on l'évacue. Je n'ai cependant aucune nouvelle positive, et j'attends le retour des divers bâtimens que j'ai envoyés en croisière et en expédition, pour avoir des nouvelles. »

— Une lettre de New-York, du 4 juin, confirme la défaite totale des nègres qui se sont avancés jusqu'ressous les murs de Santo-Domingo, et ajoute ce qui suit : « Nous apprenons qu'on a mis à la Havanne un ambargo général. On y a frété tous les bâtimens de transport qui s'y trouvaient, et on les a approvisionnés de 40 à 46 jours de vivres. Ils paraissent destinés à porter des troupes qui se composeraient de 1500 Espagnols et de 1500 Français provenant de l'armée de Saint-Domingue. On suppose que cette expédition est destinée pour Santo-Domingo. »

— M. Bruc, directeur des douanes à Marseille, est nommé directeur des douanes à Gênes.

— Par une circulaire du 5 messidor, M. le conseiller d'état préfet de police recommande aux maires des communes rurales du ressort de la préfecture de police, et aux commissaires de police, d'employer tous les moyens de persuation qui seront en leur pouvoir pour propager l'usage de la vaccine ; il les prévient que l'on continue à vacciner gratuitement à l'hospice du comité central de vaccine, rue du Battoir, n° 24, près la rue Hautefeuille, les lundi et vendredi de chaque semaine, depuis dix heures jusqu'à midi.

— On voit à l'entrepôt des frères Piranesi, palais du Tribunat, une ample collection de gravures représentant les antiquités de Pompeïa. Les curieux peuvent y contempler à la fois tout ce qui sert à rappeler les arts et les usages d'une ville ancienne, la seule qui nous ait été conservée.

Digitized by Google

(N°. CCXII.) 8 THERMIDOR an 13.
(Samedi 27 Juillet 1805.)

RÉP. FRA. 5. cen.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ODE

IMITÉE D'HORACE.

Cœlo tonantem, etc.

JUPITER lance son tonnerre;
Les Dieux sont soumis à ses lois :
César est le dieu de la terre,
Il la soumet par ses exploits.
Le Parthe à genoux le supplie,
Le farouche Breton se plie
Au joug qu'il impose aux vaincus,
Et leur défaite, entière et prompte,
A jamais répare la honte
De la défaite de Crassus.

O gloire indignement flétrie !
Rome avait vu des citoyens,
Loin de leur auguste patrie,
Se forger de honteux liens;
Epris de femmes étrangères,
Ils s'étaient choisi des beaux-pères

Digitized by Google

Chez nos barbares ennemis.
Croira-t-on qu'un Romain, né libre,
Ait pu, loin des rives du Tibre,
Ramper en esclave soumis ?

Voilà ce qu'au fond de son ame
Jadis prévoyait Régulus,
Quand lui seul d'une paix infâme
Conseilla le noble refus.
« Périssent, disait ce grand homme,
» Des soldats indignes de Rome !
» Quelle honte, Dieux immortels !
» J'ai vu leurs bras chargés de chaînes,
» J'ai vu les dépouilles romaines
» De l'Afrique orner les autels.

» Offert en tribut à Carthage,
» Votre or vous rendra vos soldats;
» Mais vous rendra-t-il le courage
» Qu'ils n'ont point eu dans les combats ?
» Comme la laine une fois teinte,
» L'ame une fois de vice empreinte,
» N'aura plus son premier éclat;
» Par ses rançons Rome termie,
» Joint la perte à l'ignominie,
» Et détruit doublement l'état.

» Lorsqu'on verra les faons timides
» Braver le chasseur dans les bois,
» L'honneur pourra rendre intrépides
» Ceux qui méconnurent sa voix :
» Ceux qui, sauvant par l'esclavage
» Leurs jours qu'eût sauvés leur courage,
» Ont le cœur et les bras flétris.
» Triomphe ! superbe ennemie,
» Puisqu'à la fin notre infamie
» Va t'élever sur nos débris. »

Digitized by Google

Il dit : et son regard farouche,
Peignant sa honte et sa fureur,
Exprimait bien mieux que sa bouche
Le désespoir de son grand cœur.
Comme indigne de leurs tendresses,
Sa main repoussait les caresses
De son épouse et de ses fils ;
Mais son front devint plus tranquille
Lorsqu'il vit le sénat docile
A ses héroïques avis.

Cependant Carthage indignée
Lui préparait d'affreux tourmens ;
Rome en vain de larmes baignée,
Voulait dégager ses sermens :
Tranquille et ferme il quitta Rome,
Et l'on eût dit que ce grand homme
S'en allait au sein du repos,
Dans quelque retraite riante,
Près de Vénafre ou de Tarente,
Se délasser de ses travaux.

Par G. V. (de Brives).

LA CONSIGNE,

CONTE.

L'ÉTAT modeste de cadet,
De la noblesse était jadis l'épreuve ;
A son début, timide et neuve,
Des devoirs du guerrier faisant son seul objet,
Tout allait bien ; mais le bel âge
Est la saison des écueils, des hasards :
De la zône c'est le passage,
Et bientôt ces petits Césars,
L'un poussant l'autre, et se donnant courage,
Pour égayer leur triste apprentissage,

BIBL. UNIV. GAND

Digitized by Google

Se permettaient cent folâtres écarts,
Qui pour les sots étaient d'un sinistre présage,
Comme si dans le Champ-de-Mars,
N'opéraient pas les égrillards,
Mieux que les avortons de précoce sagesse.
Avec rigueur jamais ne jugeons la jeunesse.

Un commandant de forteresse,
Dans l'enceinte de ses remparts,
De ces adolescens surveillait la conduite;
A la cazerne il leur rendait visite,
Les voyait exercer, vertement les tançait,
Et dans son logis les plaçait
Sur maint passage en sentinelle;
Tout était gardé, tout, jusqu'à la basse-cour.
Un vieux major de citadelle,
Ne faisant plus la guerre, encore moins l'amour,
Se retranche dans la cuisine :
C'est-là son fort; mais nos cadets,
Qu'humiliait semblable discipline,
Disaient, non sans raison, dans leur humeur mutine :
« Depuis quand les soldats sont-ils donc des valets ?
Et de quel droit, dans son humeur mesquine,
Veut-il nous obliger à garder ses poulets,
Et nous exposer aux sifflets
Du régiment ?... » Ainsi, de bouche en bouche,
Circulaient des discours, précurseurs d'un complot.
Un de ces mécontens, respirant l'escarmouche,
Et n'en pensant pas moins pour n'avoir dit son mot,
En tapinois prépare une cartouche,
Certain qu'au premier jour
Arriverait son tour
De remplir l'important office.
En effet, en réglant le journalier service,
Le commandant le place auprès du poulailler....
« Vous voyez ces dindons, mon jeune cavalier,
Ils sont sous votre garde, et je vous les consigne;

Digitized by Google

Qu'aucun ne sorte, entendez-vous ? ... »
« Fort bien, de cet honneur insigne
Depuis long-temps j'étais jaloux ;
J'en sens le prix, et vais m'en rendre digne... »
Un bon quart d'heure est à peine écoulé,
Que le major faisant son somme,
Par un coup d'escopette est soudain réveillé ;
En grande hâte arrive le pauvre homme,
Et voit quatre dindons couchés sur le carreau.
« Qu'avez-vous fait, insolent hobereau !
Quelle action perfide et téméraire !... »
« Mon commandant, ces prisonniers de guerre
Vous me les aviez consignés,
Et tant qu'auprès de la barrière
Ces messieurs se sont promenés,
Je n'ai rien dit; mais quand trois fois de suite,
Essayant de prendre la fuite,
Et trois fois avertis qu'on ne pouvait passer,
Dans ce poste d'honneur ils m'ont voulu forçer,
J'ai suivi ce que l'ordonnance
Prescrit en pareil cas contre la résistance,
J'ai fait feu. « Qu'à plus d'un dindon
Puisse servir cette leçon!

Par F. Devenet.

LA JEUNE CAPTIVE.

Vous dont le cœur sensible à mes alarmes,
De ma douleur partage les transports,
Plaignez mon sort et donnez quelques larmes
A l'infortune, exempte de remords.

Dans les prisons, où languissait ma mère,
De mon printemps je vis naître les jours;
Ma main ferma pour jamais sa paupière,
Et de mes maux sa perte ouvrit le cours.

Digitized by Google

J'abandonnai ma fatale existence
Au noir chagrin qui vint me pénétrer.
Unique asile ouvert à l'innocence,
La mort en vain se laissait implorer.

Du crime heureux victime trop aimable,
Armand s'offrit à mes yeux éperdus :
Le malheureux se plaît dans son semblable,
Les pleurs sont doux quand ils sont confondus.

Ah ! comme vous, dit-il, près d'une mère
Je me livrais au bonheur qui m'a lui.
Tout mon bonheur, comme une ombre légère,
En la perdant se trouve évanoui.

Elle détache au terme de sa vie,
La croix de nacre, ornement de son sein,
Et la pressant de sa lèvre flétrie,
Me dit ces mots la plaçant dans ma main :

« Demain, Armand, demain la mort m'appelle.
Mes longs malheurs, mes tourmens vont finir ;
Mais à regret de son ombre éternelle,
Quand je te perds, mes yeux vont se couvrir. »

Aux pleurs alors qu'il cherchait à contraindre,
A ses ennuis je me laisse charmer ;
Mon cœur ému trouvait si doux de plaindre
L'infortuné qu'il était près d'aimer.

De nos tyrans j'entends le cri funeste
Presser pour lui les apprêts du trépas ;
Ses doux regards sont pleins d'un feu céleste,
Ils vont s'éteindre et ne s'altèrent pas.

On m'apporta cette croix adorée,
Du sang d'Armand le nacre était rougi.
C'est le seul bien de mon ame éplorée,
Il est le seul qui me reste de lui.

Digitized by Google

Ma main attache à cette croix chérie
Un ruban noir, emblême de douleur;
Et je me plais, doux charme de ma vie,
A te sentir reposer sur mon cœur.

Mais de l'exil où je suis condamnée,
A mes regards le terme vient s'offrir,
Et de mes jours la trame infortunée,
Graces au ciel, cherche à se désunir.

La mort enfin me sourit; je l'implore.
D'un doux espoir mon ame se remplit,
Et dans le sein de l'être que j'adore
Va retrouver le calme qui me fuit.

DEMOLIÈRES.

ENIGME.

Je suis une cité de charmante structure :
J'ai pourtant contre moi des ennemis si forts
Qu'ils abattent mes murs et leur font mille torts,
Sans avoir de ma part reçu la moindre injure.
On est tenté toujours, en voyant ma figure,
De faire contre moi d'agréables efforts.
Quand mon maître me vend, mes habitans sont morts;
Et comme leur cité je suis leur sépulture.

LOGOGRIPHE.

Sur les amans qu'à mes lois je soumets,
J'exerce mon pouvoir d'une manière étrange;
Le matin je refuse et le soir je permets:
L'inconstance toujours dirige mes projets,
C'est elle aussi qui les dérange.
De mes sept pieds, lecteur, veux-tu chercher
Ce que l'on formerait? tu trouveras sans peine
Un poisson qu'on prend dans la Seine,

Digitized by Google

Et qu'à la ligne on peut pêcher;
Pour le manger, le fruit duquel on l'assaisonne;
Celui que la moisson nous donne;
Un des quatre élémens; l'effet de la douleur,
Quelquefois de la joie autant que de la peur;
Un oiseau bavard et voleur;
D'un ouvrier fameux le fils trop téméraire,
Qui pour avoir volé trop haut,
Malgré les ordres de son père,
Dans la mer trouva son tombeau;
Ce que l'on fait souvent en Angleterre;
Le synonime de colère;
La qualité d'un bon cheval;
Et l'utile produit d'un petit animal.

Par un Abonné.

CHARADE.

En langage commun,
Mon maître et moi ne faisons qu'un.
De mon sixain partageant la colonne,
Pour en former deux fûts nouveaux,
Dans le premier je donne
Un vêtement en deux *entiers* morceaux
Du plus fréquent usage;
Mon second, en ménage,
Se mesure au litron; mais en sens varié,
C'est par mon tout qu'il est modifié
Pour en tirer quelque avantage.

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *le Cœur.*
Celui du Logogriphe est *Cordeau,* où l'on trouve *cor* et *eau.*
Celui de la Charade est *Epi-cure.*

Digitized by Google

Défense de la Révélation contre les objections des Esprits-forts, par M. *Euler;* suivie des Pensées de cet auteur sur la Religion, *supprimées* dans la dernière édition de ses Lettres à une princesse d'Allemagne. Brochure in-8°. de 72 pages. Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 25 c. par la poste. A Paris, chez Adrien *Le Clère*, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n°. 39; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

DANS un siècle où les sciences dites exactes jouissent d'une si haute estime, il serait inutile de rappeler que M. Euler, mort en 1783, a été reçonnu par l'Europe savante pour un géomètre du premier ordre. « C'était, a dit M. de Condorcet, » un des hommes les plus grands et les plus extraor- » dinaires que la nature ait jamais produits, qui » multiplia les productions au-delà de ce qu'on » eût osé attendre des forces humaines, et qui » cependant fut original dans chacune. » On a besoin d'un pareil témoignage, lorsqu'on s'apprête à parler d'un écrit fait en faveur de la Révélation, et dans lequel les Esprits-forts sont présentés comme des esprits très-faibles, atteints de la plus sotte crédulité. Aujourd'hui du moins j'oserai le dire sans qu'on puisse m'en faire un crime, puisqu'il me suffira de répéter les paroles d'un homme déclaré, au milieu de l'Académie des sciences, un des plus grands et des plus extraordinaires que la nature ait jamais produits.

C'est dans la force de l'âge, au moment où il jouissait de toute sa réputation, que M. Euler, digne rival des Descartes, Newton, Leibnitz, et comme

Digitized by Google

eux pénétré de la vérité de la religion chrétienne, composa en allemand cet écrit qui n'a que 38 pages. Il fut traduit en français, et inséré tout entier dans la Bibliothèque impartiale qui s'imprimait à Leyde; c'est là que le nouvel éditeur a été assez heureux pour le retrouver; car, depuis qu'on juge du mérite des ouvrages par leur poids, la durée des écrits qui ne valent que par les pensées est devenue fort incertaine : ils ne tiennent point de place dans les bibliothèques, ils n'offrent point de sujets de gravures, ils ne pourraient être reliés par Bozérian; alors pourquoi les conserverait-on ?

Avant d'entrer dans l'examen de cet ouvrage, qu'il nous soit permis de nous livrer à quelques réflexions sur les principes religieux, moraux et littéraires que nous avons adoptés. La France compte maintenant deux écoles de littérature; c'est un malheur dû aux sophistes du dix-huitième siècle, et qui doit retomber particulièrement sur les jeunes gens auxquels la nature accorderait un génie capable de produire. Ces deux écoles suivent des principes entièrement opposés, et diffèrent sans cesse dans leurs jugemens. Ce que nous blâmons, nos adversaires l'approuvent; ce qu'ils approuvent, nous sommes presque toujours réduits à le blâmer. Serons-nous juges dans notre propre cause? Choisirons-nous des arbitres parmi les hommes vivans? Tous ceux qui ont une opinion, ou qui se croient capables d'en avoir une, sont devenus parties intéressées. On ne peut porter appel à la postérité que pour des ouvrages, et nous nous bornons à discuter. Notre seul recours est donc dans les siècles qui nous ont précédés. Que l'on juge de la reconnaissance que nous inspirent les éditeurs qui reproduisent les écrits oubliés de quelques grands-hommes, et qui nous rassurent par de respectables autorités contre la crainte dont un critique ne

Digitized by Google

peut quelquefois se défendre, d'offrir à ceux qu'il combat un juste motif de l'accuser d'orgueil ou de présomption. M. Euler commence sa Défense de la Révélation contre les objections des Esprits-forts, par les mêmes idées renfermées dans notre premier article sur la Philosophie du dix-huitième siècle. Nous n'en tirons point vanité, puisqu'il est impossible d'être vain alors qu'on dit ce que l'on croit vrai ; et loin de nous enorgueillir d'un pareil rapprochement, nous n'y voyons au contraire que la distance immense qui sépare l'écrivain qui cherche la vérité, de l'homme de génie qui sait la rendre sensible à tous.

M. Euler ne s'adresse pas à l'esprit pour établir l'existence de Dieu, principe éternel de tout ce qui existe, et par conséquent de toute bonne philosophie ; il ne se fonde que sur les puissances de l'ame, parce que c'est en effet tout ce qu'il y a de divin dans l'homme, ou plutôt tout ce qui le rapproche de la Divinité. Voici comment il débute :

« Les forces de l'ame se manifestent par l'exer-
» cice de deux facultés, dont l'une porte le nom
» *d'entendement*, et l'autre celui de *volonté*. Or,
» comme tout bonheur consiste dans la perfection,
» celui d'une ame ne saurait être produit que par
» la perfection de son entendement, et par celle
» de sa volonté. Par la même raison, une ame
» doit être estimée d'autant plus heureuse qu'elle
» a poussé plus loin ces deux sortes de perfection.
» La perfection de l'entendement consiste dans la
» connaissance de la vérité, d'où naît en même
» temps la connaissance du bien. Cette connaissance
» a pour principal objet Dieu et ses ouvrages,
» puisque toutes les autres vérités, auxquelles la
» réflexion peut conduire l'homme, se terminent
» à l'Etre Suprême et à ses œuvres. Car Dieu est la
» vérité ; et le monde est l'ouvrage de sa toute-

Digitized by Google

» puissance et de son infinie sagesse. Ainsi, plus
» l'homme apprend à connaître Dieu et ses œuvres,
» plus il avance dans la connaissance de la vérité;
» *ce qui contribue d'autant à la perfection de son*
» *entendement.* »

C'est avec raison qu'on nous accuserait d'orgueil si nous voulions commenter M. Euler, ou si nous tentions d'expliquer ce qui n'est si admirable dans le début de son ouvrage que par la clarté, la précision et l'enchaînement des idées. Pour mieux le faire comprendre des lecteurs légers, nous nous contenterons de lui opposer M. Helvétius, l'un des chefs de l'école qui n'est pas la nôtre.

M. Euler, voulant prouver l'existence de Dieu, ne parle que des puissances de l'ame. M. Helvétius, voulant nier l'existence de Dieu, ne parle que des facultés de l'esprit; et dans la crainte apparemment qu'on ne remarquât point assez l'absurdité de son système, il l'a notée sur le titre même de son livre. M. Euler raisonne toujours affirmativement, parce qu'il a dans l'ame la conviction de ce qu'il dit. M. Helvétius raisonne toujours par suppositions, parce qu'il ne procède qu'avec son esprit; s'il était convaincu, il ne se bornerait pas à supposer, car on ne suppose pas ce qu'on croit, on l'affirme. Mais, ainsi que nous avons déjà eu occasion de le remarquer, dans les siècles philosophiques on ne rencontre que gens qui ne croient pas ce qu'ils savent; et c'est pour cela qu'il est si essentiel de ne jamais confondre ces deux mots *savoir* et *croire*. L'homme n'est fort que de ce qu'il croit, c'est-à-dire, qu'autant que la faculté de son ame qu'on appelle *entendement* s'accorde avec la faculté qu'on appelle *volonté*. Voyez Cléonte : il sait comment on réussirait par l'intrigue; son esprit est à cet égard d'une pénétration admirable : il devine les hommes; il explique leurs projets les plus cachés, et l'événement jus-

Digitized by Google

tifie toujours ses prédictions. Cléonte sent un jour une bouffée d'ambition; il prend sur lui de sortir de sa quiétude; il se produit, s'agite péniblement; enfin il demande. Il n'avait qu'un sot pour concurrent, et ce sot l'emporte sur lui. Pourquoi? c'est que Cléonte est honnête homme; ce qu'il sait sur l'intrigue n'est pas à son usage. Ecoutez Alceste : il vous apprendra comment on réussit auprès des femmes; il prêche l'impudence comme garant du succès; il a sur la coquetterie des détails qui étonnent. Alceste auprès des femmes est respectueux et timide; il ne lui manque pour faire des conquêtes que d'avoir la conviction de ce qu'il sait. J'aime à citer Molière, trop profond dans la connaissance du cœur humain pour avoir ignoré combien peu ce que nous savons influe sur notre volonté : il n'est pas sans intérêt d'écouter comment il fait parler le fils de l'Avare, annonçant à sa sœur qu'il veut se marier : « *Je sais* que je dépends d'un » père, et que le nom de fils me soumet à ses vo- » lontés; que nous ne devons point engager notre foi » sans le consentement de ceux dont nous tenons » le jour; que le ciel les a faits les maîtres de nos » vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer » que par leur conduite; que n'étant prévenus » d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se trom- » per bien moins que nous, et de voir beaucoup » mieux ce qui nous est propre; qu'il en faut plu- » tôt croire les lumières de leur prudence, que » l'aveuglement de notre passion; et que l'empor- » tement de la jeunesse nous entraîne le plus sou- » vent dans des précipices fâcheux. » Certes, voilà un jeune homme qui sait bien des choses; voyons comment il va conclure. « Je vous dis tout cela, » ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la » peine de me le dire; car enfin mon amour ne » veut rien écouter, et je vous prie de ne me point » faire de remontrances. » Si l'on pouvait citer

Digitized by Google

pour exemple, et les temps malheureux dont nous gémissons, et le temps heureux qui nous rassure, je demanderais comment la France est tombée, comment elle se relève si glorieuse; et je prouverais qu'en politique comme en toute autre chose, ce qu'on sait n'est rien sans la conviction de ce qu'on peut. En voyant où nous ont conduits les combinaisons de l'esprit, où nous reportent les puissances de l'ame, je crois qu'il est facile de prononcer entre la philosophie de M. Euler et la philosophie de M. Helvétius.

La première a Dieu pour principe, et la connaissance de ses ouvrages pour objet. L'homme étant le plus parfait ouvrage de la Divinité, puisque seul il peut la connaître, l'étude de l'homme est la plus importante de toutes; vérité qui suffirait pour faire sentir combien la littérature l'emporte sur les sciences. L'étude de l'homme mène à la connaissance de ses devoirs envers celui qui l'a créé et envers ses semblables; de cette connaissance résultent l'ordre, la durée de la civilisation, et la perfection de notre entendement.

La philosophie de M. Helvétius ayant la matière pour principe, et l'explication de l'esprit pour objet, il est impossible d'en tirer aucun résultat favorable à la société. De l'aveu même des philosophes de cette école, la matière est inexplicable. Ils n'ont pas la conviction de ce qu'ils en disent, parce que l'esprit abandonné à lui-même ne peut être convaincu; aussi n'affirment-ils jamais qu'ils croient, mais qu'ils ne croient pas. « Qui peut » assurer, dit M. Helvétius, que la Le Couvreur » et Ninon n'aient eu autant d'esprit qu'Aristote » et Solon? » Ce n'est pas moi; mais j'affirmerais bien que l'ame du législateur d'Athènes et l'ame du précepteur d'Alexandre n'avaient rien de commun avec l'ame d'une actrice ou d'une courtisane. Quel exemple du danger de ne juger

Digitized by Google

les hommes que par leur esprit, puisqu'il produit des rapprochemens aussi bizarres ! Qu'est-ce que l'esprit, après tout ? La plus faible de nos facultés, la plus versatile, la plus orgueilleuse, et cependant la moins propre à nous rendre heureux ; car elle n'est d'aucun usage dans les circonstances importantes de la vie. Que chaque lecteur s'interroge : est-ce à son esprit qu'il doit d'être maître ou esclave dans sa maison, honoré ou méprisé dans sa famille ? Molière ne manquait pas d'esprit sans doute, et l'on sait l'empire qu'avait sur lui une femme sotte et méchante. Ce qu'on fait pour le bonheur ou le malheur de ses enfans, le fait-on avec son esprit ? Est-ce à l'esprit de nos parens que nous avons dû les caresses, l'indifférence, et quelquefois même la haine qui par suite ont eu tant d'influence sur notre sort ? Conduit-on ses affaires avec son esprit ; et, s'il faut le répéter encore, est-ce avec de l'esprit qu'on relève les empires ? C'est avec son caractère, avec cette puissance de l'ame reconnue inexplicable, puisqu'elle n'est sensible que par ses œuvres. Et lorsqu'on a dit que les grands princes aimaient et protégeaient les hommes de génie par vanité, on n'a fait que de l'esprit : il y a entre les ames élevées des rapprochemens fondés sur des motifs plus nobles. François Ier. n'a pas été défendu par tous les littérateurs parce qu'il avait protégé les lettres; mais parce qu'il avait une ame grande et généreuse. Jamais les gens de lettres n'ont été plus payés, mieux payés que sous Louis XV, qui ne les aimait pas ; et il est impossible de citer dix vers passables faits en sa faveur. Protéger les lettres, ce n'est pas solder ceux qui les cultivent : s'il ne fallait que de l'argent, tous les siècles seraient illustres, tous les princes loués sans mesure : heureusement pour la vérité, il n'y a que les grandes ames qui sachent protéger les

Digitized by Google

lettres, et que les ames de la même trempe capables de répondre à une protection qui les honore.

Des principes philosophiques de M. Euler nous avons vu sortir naturellement les devoirs de l'homme envers Dieu et son prochain. La vertu n'est que l'accomplissement de nos devoirs; et lorsque des philosophes ont voulu prouver que la vertu n'était qu'une chose de convention, parce qu'elle varie suivant les temps et les lieux, ils ont déraisonné comme à leur ordinaire. La société impose des devoirs; celui qui les remplit est vertueux: il y a des devoirs différens, il doit conséquemment y avoir plusieurs sortes de vertus. La probité est une vertu demandée à tous, parce qu'elle est nécessaire à tous; mais la vertu d'une femme et la vertu d'un soldat n'ont de commun que d'être l'accomplissement d'un devoir imposé par la société. Il ne peut donc y avoir des vertus qu'autant qu'il y a des devoirs; or, des principes philosophiques de M. Helvétius, on ne voit sortir que des droits; et comme les droits ne peuvent être fondés que sur des intérêts, il ne faut pas s'étonner si ce législateur financier nous a donné pour régulateur l'intérêt personnel bien entendu. Qui se chargera de le définir cet intérêt personnel sur lequel repose la civilisation? Sera-ce le fripon ou l'honnête homme, l'ignorant ou le savant, le fils, le père, le maître ou le valet? Ni les uns, ni les autres. Le fils devenu père n'aura plus les mêmes intérêts; le valet devenu maître regardera toutes choses sous un aspect différent; et les révolutions de conduite produites par les révolutions de fortune prouvent assez que le même homme ne parviendra jamais à expliquer ce que c'est que l'intérêt personnel bien entendu. Il ne faut pas demander la solution de ce grand problème à notre esprit, mais à nos passions; et c'est en cela particulièrement que le système de M.

Digitized by Google

M. Helvétius est si absurde, même à ne le considérer que philosophiquement; car il n'a pas senti qu'il prenait l'esprit de l'homme pour *principe*, et que l'esprit étant toujours à la merci des passions, il était impossible de le choisir pour base d'une théorie quelconque. Physiquement et philosophiquement, il n'y a de base solide que ce qui est immuable; aussi faut-il toujours remonter jusqu'à Dieu pour trouver le commencement, le principe, la base d'un système qui réponde à toutes les objections.

J'étais fort jeune lorsque je lus, pour la première fois, le livre de l'Esprit. A l'époque où cet ouvrage m'occupait, je fus obligé, par bienséance, de suivre le convoi d'une femme âgée. Pendant cette lugubre procession j'entendis les deux gendres se disputer les dépouilles de leur belle-mère: arrivés au domicile où leurs femmes s'étaient réunies pour pleurer ensemble, ils s'échauffèrent au point que les deux sœurs et les beaux frères se brouillèrent pour la vie. Cette scène me frappa assez vivement pour que j'aie toujours attaché quelque curiosité à savoir ce qu'étaient devenus ces deux hommes et leurs enfans. Si je le disais avec détail, on ne le croirait pas. Les enfans sont tous morts victimes de l'intérêt personnel; les deux pères vivent encore, heureux, car ils ont beaucoup d'argent; sans remords, car ils n'ont pas tué directement leurs enfans; jouissant d'une excellente réputation, car ils prêtent au plus haut intérêt et empruntent au plus bas. Ces gens-là ont très-bien entendu l'intérêt personnel, et cependant je suis persuadé qu'ils n'avaient jamais lu le livre de M. Helvétius; mais moi, qui en avais la tête remplie, je l'ai dès-lors jugé sans retour, quoique je le consulte volontiers pour m'aider à comprendre la morale de notre siècle.

Digitized by Google

En séparant l'entendement et la volonté, M. Euler a répondu sans réplique à ceux qui demandent pourquoi Dieu ne s'est pas révélé aux hommes d'une manière qui ne permette aucun doute. « Ce » que les incrédules reprochent le plus à l'Ecriture-» Sainte, savoir que le caractère de son origine » céleste ne frappe pas d'abord avec éclat tous les » yeux, bien loin d'être une objection légitime, » est au contraire une marque nécessaire d'une » véritable révélation divine. Car le but d'une » telle révélation étant de procurer le salut des » hommes, et non d'augmenter leur malheur en » aggravant les peines attachées à la violation de » leurs devoirs, un degré plus fort de conviction » au sujet de la Divinité de la révélation serait inu-» tile au salut, et ne servirait qu'à rendre les pé-» cheurs plus criminels. En effet, si un homme, » une fois convaincu de la divinité de l'Ecriture-» Sainte, refusait de régler sa *volonté* conformé-» ment aux lumières qu'il aurait acquises, ces » lumières n'auraient d'autre usage que d'aug-» menter son crime. » M. Euler en conclut que la révélation qui nous a appris nos devoirs envers Dieu et nos semblables, suffit pour convaincre quiconque n'est pas entraîné par ses passions; et que celui au contraire qui s'y livre, braverait Dieu présent, s'il avait un intérêt momentané à le faire. Il suffit d'écouter le langage énergique de la canaille, pour sentir tout ce qu'il y a de profond dans cette réflexion.

C'est une idée généralement reçue, même des hommes qui sont plus fiers de leur esprit que disposés à soumettre leur raison à une autorité quelconque, que le Christianisme a perfectionné l'humanité. La morale de l'Evangile excite l'admiration par sa pureté, par la profonde connaissance du cœur humain qu'on y remarque, alors même

Digitized by Google

qu'elle n'influe point sur la conduite. M. d'Alembert a dit que ce livre avait répandu plus d'idées positives parmi le peuple, qu'on n'en trouve dans tous les systèmes des philosophes; J. J. Rousseau a affirmé que le plus extraordinaire des miracles serait qu'un pareil livre eût été fait par des hommes. Comme on ne trouve pas de semblables assertions avec son esprit, nous remarquerons que MM. d'Alembert et Rousseau n'ont fait que répéter ce que M. Euler avait dit par conviction. Mais M. Euler ajoute : « N'y a-t-il pas autant d'absurdité que » d'injustice à vouloir décrier l'auteur d'un pareil » livre, comme un insensé ou comme un impos- » teur? » En effet, il est absurde de dire que la morale la plus parfaite que les hommes puissent comprendre et suivre, est née dans l'ame d'un imposteur; et il y a de l'injustice à vouloir décrier comme un insensé l'auteur d'un livre reconnu pour avoir perfectionné l'humanité. Pour nier le témoignage porté par les apôtres, et consigné dans l'Ecriture-Sainte, « il faudrait, dit M. Euler, recon- » naître un miracle bien plus grand, par lequel » Dieu aurait immédiatement aveuglé les hommes, » pour donner force et croyance à l'imposture de » ces gens-là. Les Esprits-forts ne sauraient allé- » guer quoi que ce soit contre ce témoignage sur » lequel la divinité de l'Ecriture-Sainte repose » d'une manière inébranlable. Quand on les force » à tourner leurs batteries de ce côté-là, ils met- » tent en œuvre les plus mauvaises défaites pour » ne pas entrer dans le fond de la question; ils ont » recours à toutes sortes d'échappatoires pour chan- » ger de matière, et s'attaquer à quelques autres » articles où ils prétendent trouver des incompré- » hensibilités et des contradictions. C'est déjà un » indice certain d'une malice cachée que d'attaquer » la crédibilité d'un écrit par des voies qui sont

Digitized by Google

» étrangères au fondement sur lequel cette crédibi-
» lité repose ; et l'on est autorisé à juger de ceux
» qui tiennent une pareille conduite que quand,
» outre l'Ecriture-Sainte, il existerait une autre
» révélation divine, ils ne s'en accommoderaient
» pas mieux, puisque des vérités divines ne peuvent
» s'accorder avec les préjugés et les passions qui
» les guident. On peut donc accorder d'entrée aux
» Esprits forts que l'Ecriture-Sainte doit contenir
» quantité de choses qui ne leur conviennent point,
» et qui leur paroissent peu raisonnables. *Ce serait*
» *au contraire une des choses les plus préjudicia-*
» *bles à la divinité de l'Ecriture-Sainte, que l'ac-*
» *cord qui se trouverait entre sa doctrine et les*
» *idées des Esprits-forts.* »

Cette défense de la révélation, jugée indépendamment du fond des choses, est le meilleur modèle qu'on puisse offrir de l'art de raisonner : elle est suivie d'une confrontation de la dernière édition des lettres de M. Euler, publiée par M. de Condorcet, avec l'édition originale. Nous examinerons cette seconde partie dans un autre article, et il ne nous sera pas difficile de prouver que si la philosophie du dix-huitième siècle a eu ses charlatans, elle a eu aussi ses escamoteurs, deux espèces d'hommes qu'on rencontre volontiers sur les mêmes treteaux.

FIÉVÉE.

Digitized by Google

Elémens de l'Histoire du Portugal; par *A. Sérieys.* Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez *Demoraine*, libraire, rue Saint-Jacques, près celle du Petit-Pont; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

« Que peut-on espérer d'un médecin traictant » de la guerre, ou d'un escholier traictant les » desseins des princes? »

Essais de MONT.

L'ANNÉE dernière M. Sérieys était poète, et sa *Psyché* nous a fourni le sujet d'une critique qu'il n'a pas honorée de son approbation. Cette année il est historien, et malheureusement sa prose ne nous paraît pas meilleure que ses vers. Nous voici donc aux prises de nouveau, et avec des forces rafraîchies par une trève de onze mois. Mais, pour procéder avec méthode, et afin qu'on ne m'impute point les suites de cette guerre, je prends toutes les puissances de l'univers à témoin, que M. Sérieys est l'auteur de la rupture et la cause du renouvellement des hostilités. J'avais entièrement désarmé, et je me reposais sur la foi des traités, lorsque son livre est venu prendre une position avancée sur nos frontières, et a décelé l'esprit d'ambition qui l'agite. Pour cette fois j'ai le dessein de lui faire la guerre avec autant de vigueur que de franchise, afin d'arriver promptement à une paix solide, selon ce vieil adage qui a été trop rebattu, mais qu'on n'a jamais cité plus à propos : *si vis pacem, para bellum.*

Pour jeter les fondemens de cet accord, posons d'abord quelques principes dont les deux partis conviennent. N'est-il pas vrai, M. Sérieys, que les qualités essentielles du genre historique sont la clarté et la raison ? Ne convenez-vous pas que ce qu'on doit exiger avant tout de l'historien, c'est le jugement, c'est la connaissance des

Digitized by Google

hommes et des affaires, c'est enfin la pureté et la netteté du style, puisqu'un bon style est la meilleure preuve d'un esprit juste et solide? Si donc je fais voir que votre ouvrage est dépourvu de ces qualités indispensables, il demeurera prouvé que vous avez fait une tentative imprudente, et on en conclura peut-être que vous êtes aussi bon historien que bon poète.

Ces principes sont autant de positions fortes sur lesquelles je puis attendre l'ennemi de pied ferme, et en venir aux mains avec avantage.

On pouvait se flatter de trouver dans les Elémens de l'Histoire du Portugal la matière d'un livre intéressant, quoique l'abbé de Vertot ait présenté dans le tableau rapide des révolutions de ce petit royaume, tout ce qu'un écrivain judicieux peut admettre dans une histoire abrégée. Par quelle fatalité M. Sérieys n'a-t-il pu nous y montrer qu'un auteur incorrect et diffus, embarrassé sous un amas de réflexions dont le moindre défaut est d'être déplacées?

Ce qui occupe le moins de place dans son livre, c'est le sujet même qu'il annonce. Il serait très-facile de réduire à cinq ou six pages de généralités ce qu'il dit sur cette histoire, dans laquelle on ne trouve pas une date et pas un fait. Le reste pourrait être réparti comme il suit : deux pages pour la Chine; quinze pour la Grèce, Rome et Carthage; douze pour l'Espagne et la Hollande; vingt-cinq pour l'Angleterre; quinze pour la France, et, pour le moins, cinquante pages de réflexions; en sorte que si, par malheur, cet ouvrage perdait son titre, on pourrait penser que c'est un recueil de pensées philosophiques jetées au hasard, sans sujet déterminé, sans plan et sans méthode. Voilà ce que M. Sérieys appelle les *Elémens de l'Histoire du Portugal.* On m'avouera au moins que ce sont les élémens dans le chaos.

Maintenant analysons quelques-uns des chapitres principaux, afin que le lecteur puisse juger par lui-même du mérite de l'ouvrage. Voici le titre du premier :

Digitized by Google

« *Commencement du Portugal, son gouvernement* » *ancien, ses lois, ses mœurs, une des sources de son* » *antique prospérité.* »

« Le Portugal ne fut reconnu royaume d'Europe, dit » M. Sérieys, qu'après que ses lois, sa politique, ses » usages et ses manières ne furent plus confondues avec » celles d'Afrique. » Ce qui veut dire qu'il ne fut reconnu *état indépendant* que lorsqu'il fut *indépendant.* Pour ce qui est de savoir l'époque de cette reconnaissance, les circonstances qui la préparèrent, sous quels princes cela se passa, l'auteur ne s'en occupe point ; il se borne à donner cette simple notion, et, quoiqu'elle soit commune à tous les états, il pense qu'elle remplit la première partie de son chapitre, et tout de suite il saute à la dernière, sans s'inquiéter du *gouvernement ancien, des lois et des mœurs,* dont il n'est pas plus question que de ce qui se passe dans la lune : quant *à la cause de son antique prospérité,* jamais on ne la devinerait ; *c'est que ses premiers rois furent citoyens.* Quels sont ces rois qui furent citoyens? M. Sérieys ne le dit pas. Qu'est-ce qu'il entend par un roi citoyen? c'est ce qu'il n'explique pas davantage. Il oublie de parler de ce qu'il annonce, et parle beaucoup de ce qu'il n'annonce pas ; il traite d'abord de la décadence de l'Empire romain, sans qu'on voie le rapport que cela peut avoir avec l'établissement du Portugal ; il disserte ensuite sur Solon, Lycurgue, Platon, Romulus, Louis XIV et Cromwel ; il nous fait voir aussi *des royaumes qui payent de leur personne ;* des rois qui ne savent pas dire *je veux,* et qui sont cependant de grands rois ; *des morts qui n'ont aucune communication avec les vivans, et des vertus qui ne sont pas plutôt ensevelies qu'elles sont anéanties.*

Le chapitre suivant nous apprend, au sujet du premier voyage fait aux Indes-Orientales par Vasco de Gama, *qu'il est certain que la mer ne devait point servir de théâtre à l'ambition des hommes ;* et la preuve, c'est qu'aujour-

Digitized by Google

d'hui toutes les mers sont couvertes de vaisseaux de guerre; mais cette preuve n'est pas celle de M. Sérieys, voici la sienne : « C'est qu'un *élément* qui ne peut pas être *habité* » ne doit point être *combiné*. » Il est probable, continue-t-il avec la même profondeur, que si Carthage n'avait pas disputé l'empire aux Romains, l'Europe n'eût jamais eu de marine. Voilà certes une plaisante probabilité, et je serais bien aise de savoir quelle liaison il y a entre les guerres puniques qu'il appelle des guerres *paniques*, et la découverte du Nouveau-Monde. Il prétend, un peu plus bas, que les Romains et les Carthaginois furent les seuls peuples qui rougirent la mer de leur sang, et il oublie toutes les guerres de Xercès contre les Grecs, et notamment le combat de Salamine, où les Persans perdirent plus de deux cents vaisseaux. Il déplore ensuite les effets de la boussole, qui n'avait, dit-il, d'autre utilité que de montrer aux navigateurs *de combien* ils s'approchaient ou s'éloignaient du nord; mais M. Sérieys a tort de dire qu'elle a produit la guerre maritime, puisqu'on se battait sur mer plus de deux mille ans avant sa découverte. Faut-il aussi lui apprendre que la boussole ne montre pas *de combien* on s'approche, ni *de combien* on s'éloigne d'aucun point du globe; mais qu'elle sert pour se diriger sur tous les points, sans montrer *combien on fait de chemin?*

Dans le troisième et le quatrième chapitre, M. Sérieys abonde en observations originales tout aussi sages que les précédentes; il nous y apprend que *le gros d'une nation* a peur, quand on l'attaque sur ses foyers, et qu'alors on *voit en lui la pâleur répandue sur son front.* Cela peut être, mais quand il ne mettrait pas *le front du gros d'une nation en lui*, c'est-à-dire dans son ventre et dans son estomac, sa réflexion n'en serait pas plus mauvaise. « La maladie » de la guerre, ajoute-t-il, a passé jusqu'à nous dans » toute sa fureur; nous qui avons perfectionné la raison » humaine, nous qui sommes éclairés du flambeau de la

Digitized by Google

» philosophie, nous qui avons approfondi toutes les » sciences, nous qui avons multiplié les arts, nous qui » avons, etc., etc. » On lirait peut-être cette phrase avec autant d'intérêt, si elle était retournée de cette manière : « La fureur de la guerre a passé jusqu'à nous, et cela n'est pas étonnant ; car si la raison humaine s'est perfectionnée, l'ambition de l'homme est toujours la même ; si le flambeau de la philosophie nous éclaire, il faut en conclure que ce flambeau jette bien peu de clarté, puisque la plupart des philosophes se conduisent si mal ; si toutes les sciences sont approfondies, celle de la guerre ne l'est pas moins ; si les arts ont été multipliés, celui de détruire les hommes n'a pas été oublié, etc., etc. » Mais il faut entendre M. Sérieys déclamer contre l'usage de la cavalerie ; c'est ici qu'il excelle, il est sur son terrain et on croit le voir au milieu d'un champ de bataille. « *On se* » *battit d'abord à pied*, dit-il, *ensuite on monta à cheval.* (Il y a ici une note sur les Romains, mais je ne m'y arrête pas et je laisse courir M. Sérieys). « *La mollesse,* » *plus que le courage, unit deux êtres que la nature* » *n'avait pas faits pour être ensemble à la guerre.* Non, » pas plus que la mer pour porter nos vaisseaux. *Le* » *cheval est timide*, (celui de M. Sérieys, s'entend) » *hargneux, bruyant, plus propre à causer du désordre* » *dans une armée, qu'à y établir la tranquillité nécessaire* » *pour écouter le commandement, etc.* » Oui, quand on le conduit comme M. Sérieys conduit sa plume. Peut-on entasser plus de preuves d'ignorance en moins de mots, et le faire avec une confiance plus ferme ? Dans quelle Académie M. Sérieys a-t-il appris que c'est la mollesse qui dompta le plus fier, le plus vigoureux et le plus intrépide de tous les animaux ? Et, quand il fut dompté, qui peut lui avoir dit qu'il ne s'agit plus que de se placer mollement sur son dos et de courir ? En vérité, M. Sérieys a tout l'air de n'avoir jamais monté que les chevaux de carton qu'on vend à la foire, et de n'avoir jamais vu

Digitized by Google

d'autre cavalerie que celle que les écoliers font manœuvrer.

« Nous devons, dit-il plus loin avec la même sagacité, » au premier corps de troupes permanentes de Charles VII, » roi de France, les douze cent mille hommes qui se pro- » mènent aujourd'hui dans l'Europe, le fusil sur l'é- » paule. » C'est aimer à remonter aux causes premières, quand on en a de toutes fraîches sous la main. Je suis étonné qu'il ne les ait pas prises dans l'Histoire de Sésostris ou de Cyrus; mais poursuivons. « *Le lecteur sait le reste.* » Ah! pour le coup, M. Sérieys, vous oubliez que votre livre est élémentaire, et que vous écrivez pour des enfans qui ne savent rien; et de quel reste leur parlez-vous? Ce n'est pas le reste de votre histoire; car, hélas, je vois encore cinq mortels chapitres. Est-ce tout ce qui s'est passé depuis Charles VII jusqu'à nous? A quoi revient cette supposition? Est-ce que vous trouveriez qu'il y a eu des batailles qui n'étaient pas assez philosophiques? Dans ce cas je vous préviens que les enfans ne vous entendront pas.

« Vous dites ensuite que les fonds de terre ne sont » pas commerçables, et vous ajoutez que pour qu'ils le » fussent, il faudrait qu'ils pussent se transplanter d'un » lieu à un autre, » Grande vérité, M. Sérieys, grande vérité, puissante découverte! « afin que celui qui les » acquiert pût en jouir comme il voudrait. » Sans doute, et comment transporter les environs de Cahors, par exemple, dans un magasin de la rue Saint-Denis? Cela ne se peut: « Or les terres ne sont pas d'une nature à » être déplacées; elles peuvent bien changer de maître, » mais non pas de pays. » Certainement, M. Sérieys, et quand on pourrait les déplacer, il resterait encore à vaincre une petite difficulté, ce serait de leur trouver un nouvel emplacement; car on gagnerait peu de chose à poser une terre de la Picardie sur une terre de la Beauce, et je ne vois guères en France que les landes de Bordeaux qu'on pourrait couvrir avec les terres de la Brie. « Elles » appartiennent toujours à l'état qui les possède, c'est sa

Digitized by Google

» richesse locale. » Je me permettrai d'ajouter qu'il est fort heureux que cela soit ainsi ; car il serait arrivé des choses bien étranges dans plusieurs circonstances de notre histoire, et notamment dans le temps de l'émigration. Combien de châteaux, de parcs, de vignes, de forêts, auraient été transportés à l'étranger ! on y aurait passé jusqu'à des provinces entières avec tous leurs habitans. Certainement de pareilles fraudes seraient très-déplorables, très-préjudiciables au reste de la nation, et il est heureux qu'on soit assuré de ne se point réveiller dans la Souabe, après s'être endormi dans l'Alsace.

M. Sérieys ne se contente pas d'être un penseur du premier ordre, il prétend encore à la réputation d'un grand calculateur, et ses réflexions sur les finances décèlent les hautes connaissances qu'il a acquises dans cette partie. « Depuis qu'on ne procède plus par voie d'échange, et » que l'argent représente tout, c'est avec ce métal seu- » lement qu'on acquiert la nourriture et le vêtement, ainsi » que tous les besoins attachés à la vie physique. Evaluons » ces besoins à cent écus pour chaque individu. Si vos ri- » chesses sont de quatre millions, vous avez tout juste dans » votre coffre-fort la subsistance de quatre mille citoyens, » qui, par-là, en sont privés. » J'observerai à M. Sérieys qu'on n'a jamais cessé de traiter par voie d'échange, et qu'avec du travail on peut encore se procurer du pain et des vêtemens ; que quatre millions à répartir entre quatre mille citoyens, leur donnent à chacun mille francs et non pas cent écus ; que ces quatre millions, enfermés dans un coffre, n'ôtent pas la subsistance à ces quatre mille citoyens, attendu qu'on ne mange ni l'or ni l'argent ; que le bien ou le mal que cette réserve peut produire résulte uniquement des circonstances accessoires et locales ; que la répartition de toutes les richesses, au contraire, paraliserait à l'instant tous les bras, détruirait le commerce et l'agriculture, et que lui-même, M. Sérieys, ne voudrait plus être censeur du lycée de Cahors.

Digitized by Google

« Avant que l'usage des métaux fut établi, dit-il » ensuite, les Athéniens se servaient de bœufs, et les » Romains de brebis; mais malheureusement *cette mon-* » *naie béante* n'est pas venue jusqu'à nous. » Nous avons cependant des bœufs qui ne sont pas mauvais, et des moutons qui sont assez beaux; mais il est vrai que l'usage de les mettre dans sa poche pour aller au marché n'est pas venu jusqu'à nous. « Si elle formait notre numéraire, » nous n'aurions point de millionnaires. » M. Sérieys ignore qu'il ne faut que deux mille bœufs pour faire un million de notre monnaie. « Que feraient les grands finan- » ciers de trois millions de bœufs et de trois millions de » brebis ? » La question est absurde, puisqu'on ne trouverait pas même un pareil nombre de bœufs dans toute la France. « Malgré leurs richesses ils ne seraient pas assez » opulens pour les nourrir : ces pauvres bêtes maigri- » raient dans leurs écuries. » Le pauvre M. Sérieys est en vérité bien bon de penser à ces choses-là. « Et lorsqu'ils » voudraient acheter des effets royaux, leurs écus seraient » de la fausse monnaie. » Vous voyez bien que M. Sérieys imagine qu'il a été un temps où l'on ne sortait pas de chez soi sans avoir une bonne demi-douzaine de bœufs et trente brebis pour le menu détail; que pour passer le bac sur le Tibre, avant qu'on y eut établi le pont d'Horatius Coclès, on payait une brebis, et que pour faire porter une lettre du temple de Minerve au Pirée, il fallait donner un bœuf au commissionnaire. Voilà ce qui s'appelle écrire l'histoire en homme instruit et en critique éclairé.

Le reste du volume est un Mémoire, espèce de roman sur un fait particulier de l'Histoire du Portugal; il n'est pas de M. Sérieys, et parmi les preuves que je pourrais en donner, je choisis les plus sensibles, c'est qu'il est mieux écrit et beaucoup plus intéressant que les Elémens de la même histoire.

Concluons donc que M. Sérieys pouvait être un bon bibliothécaire du Prytanée français, lorsqu'il a composé sa

Digitized by Google

Psyché; mais que cette qualité ne suffisait pas pour en faire un bon poète, et qu'il peut être aujourd'hui un très-habile censeur à Cahors; mais qu'il s'en faut de beaucoup qu'il soit un habile historien.

G.

Comptes généraux des recette, dépense et population des Hôpitaux, Hospices civils, Enfans abandonnés, Secours à domicile et Direction des Nourrices de la ville de Paris. Un vol. in-4° de 400 pages, grand raisin. Prix : 12 fr., et 14 fr. par la poste. Se vend au profit des pauvres à l'*Imprimerie des Hospices*, rue Saint-Christophe, n° 11; chez *Laloi*, libraire, rue de la Loi, en face de celle Feydeau; *Méquignon*, l'aîné, libraire de l'Ecole de Médecine, rue de l'Ecole de Médecine, n° 3; *Michel*, libraire, rue du Coq; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint Germain-l'Auxerrois, n° 42.

On trouve dans les Comptes que nous annonçons tous les détails que l'on peut desirer sur les établissemens hospitaliers de la ville de Paris, classés avec ordre et précision.

La recette se compose du revenu de toutes les propriétés de ces établissemens, et fait connaître la nature, la situation et le produit de chacune.

La dépense comprend deux titres : le premier, divisé en trente-un chapitres, présente le montant des fournitures, les quantités, prix et qualités des objets fournis, les rentes, pensions, impositions, etc.; le deuxième, distribué en trois chapitres, hôpitaux, hospices et établissemens de l'administratiou, donne la connaissance de l'emploi et consommation de tous les objets livrés à chaque maison, tels que pain, vin, viande, combustibles, habillement, médicamens, etc.

La population contient, hospice par hospice, le mou-

Digitized by Google

vement par mois des individus qui y sont entrés, la mortalité, la durée du séjour et le nombre des journées.

Ces comptes seront utiles sur-tout aux administrateurs des départemens et de l'étranger, pour servir de comparaison avec eux des établissemens qu'ils dirigent, et à toutes les personnes qui, s'occupant de cette branche de l'économie publique, voudront connaître d'une manière positive l'administration intérieure et extérieure des établissemens hospitaliers de la ville de Paris.

VARIÉTÉS.

Parmi les ouvrages que M. de La Harpe ne put achever, l'*Apologie de la Religion* était celui auquel il attachait le plus d'importance. Les parties auxquelles il eut le temps de mettre la dernière main, peuvent passer pour des modèles d'éloquence et de dialectique. L'auteur avait prévu toutes les objections qu'on lui ferait contre ce projet, et les critiques absurdes auxquelles il donnerait lieu. Il y répond d'avance à la fin de sa préface, et ce morceau peut donner une idée du ton de l'ouvrage, et du but que l'auteur s'était proposé. Nous pensons que les lecteurs verront avec plaisir ce fragment des manuscrits de M. de La Harpe : il fera sans doute regretter qu'un ouvrage qui pouvait être si utile soit resté imparfait.

« Je ne me suis point dissimulé tout le poids de cette entreprise dont la grandeur et la sainteté même font pour moi la difficulté : la grandeur, par rapport à mes faibles moyens, la sainteté, par rapport à mon indignité; car d'ailleurs qu'y a-t-il de plus facile en soi que le combat de la vérité contre l'erreur? Mais combien aussi ce sujet doit paraître épuisé par tant de plumes aussi savantes qu'éloquentes, quand on ne compterait que celles de ce siècle! Il ne l'est pourtant pas, et ne le sera jamais. L'ouvrage de la sagesse et de la bonté du Tout-Puissant est inépuisable pour l'intelligence créée : il l'est même dans l'éter-

Digitized by Google

nité : que sera-ce dans le temps ? Mais en même temps cette foule d'excellens écrits sur la matière que je vais traiter, et les circonstances qui me sont personnelles, m'obligent de m'expliquer ici sur mon dessein, et même sur moi ; et cette dernière obligation serait la plus pénible, si elle n'était heureusement un juste sujet d'humiliation pour moi devant Dieu et devant les hommes.

» En effet, ce n'est pas seulement Dieu qui dit au pécheur par la bouche du prophète : *Est-ce à toi de raconter mes justices ? Quare tu enarras justitias meas ?* Les hommes aussi peuvent me demander comment, occupé si long-temps d'études si différentes, et pour dire encore plus, si opposées, je puis me flatter sitôt d'en avoir assez appris pour enseigner aux autres ce qu'à peine puis-je encore savoir bien moi-même ; comment j'ai la confiance, après tant de voix religieuses et vénérables, de faire entendre une voix profane ; que dis-je, hélas ! de monter dans la chaire de vérité, après avoir été assis dans celle du mensonge et du blasphême. On peut me demander ce que je crois pouvoir ajouter à une évidence de dix-huit siècles, et si une religion enseignée depuis ce temps par tant d'illustres maîtres, peut encore avoir besoin de la plume d'un catéchumène si récemment réconcilié ; pourquoi j'ose approcher une main si novice à l'appui de l'arche du Seigneur, oubliant que quand elle fut tombée aux mains des Philistins, il ne se servit pas, pour l'en tirer, de celles des Israélites qu'il châtiait encore, et força ses propres ennemis à la renvoyer chez son peuple.

» C'est à ces questions toutes naturelles que je crois devoir répondre, et nullement à ceux qui m'ont fait un si étrange reproche d'être revenu, dans l'âge de la maturité et des réflexions, à la foi que j'avais si follement abjurée dans les égaremens de la jeunesse et dans les vanités du monde. C'est peut-être la première fois que le repentir s'est appelé inconstance ; et j'avoue que ces invectives déhontées m'avaient d'abord indigné. Mais j'ai

Digitized by Google

compris depuis que c'était encore une leçon de celui qui veut si justement que toujours le péché soit puni par le péché même ; et comme je n'avais jamais été plus coupable que lorsque je m'étais associé aux impies, je ne pouvais non plus être jamais plus humilié, que lorsqu'ils ont pu me dire pour toute réponse : « Souviens-toi du » moins que tu as été long-temps comme un de nous. »

» Mais je répondrai aux autres, que le Père céleste envoie aussi à la vigne l'ouvrier qui n'est venu qu'à la onzième heure, et daigne même récompenser son travail, tout tardif et tout imparfait qu'il peut être, sans en donner d'autres raisons à ceux qui s'en étonnent, que celle qui n'appartient qu'à lui, *parce que je suis bon; quia ego bonus sum.* Il n'a pas besoin, sans doute, que je le glorifie, mais j'ai le besoin de le glorifier, et c'est celui qu'il nous permet toujours de satisfaire. Je ne me crois point en état de rien enseigner à ceux qui savent quelque chose; mais mon livre s'adresse particulièrement à ceux qui, comme moi, n'ont voulu jusqu'ici rien savoir ; et j'ai cru sentir que la manière dont j'ai été instruit, pouvait être instructive pour d'autres. Lorsqu'une voix céleste, qui se fit entendre à mon cœur au moment où j'y pensais le moins, m'eut dit, *tolle, lege*, prends et lis, ce ne fut pas les Apologistes qu'il mit dans mes mains, ce fut l'Evangile, les Pseaumes, l'Ecriture. Non, ce ne sont point les Grotius, les Abbadie, les Houtteville, les Crouzas, les Bergier qui m'ont éclairé, ni même qui ont été les instrumens de celui qui seul éclaire. Au moment où j'écris, je n'ai encore jeté les yeux sur aucun de ces écrivains. Ils me sont absolument inconnus; non que je n'en croie de tout mon cœur le témoignage que leur a rendu la voix publique; mais je n'ai jamais senti un moment le desir ni le besoin de les lire. Les livres saints me disaient tout, parce que Dieu m'a fait la grace de les ouvrir dans la bonne foi et de les lire avec amour. C'est là proprement que mon ouvrage a été enfanté ; et ce qui me fait espérer que Dieu

Digitized by Google

Dieu daignera le bénir, à cause de la source dont il est sorti. J'ai commencé à écrire que je ne savais encore presque rien, au moins méthodiquement; mais je sentais beaucoup, et le sentiment est comme la vue de l'ame. Il me semblait en lisant qu'il ne manquait à d'autres que de lire aussi pour être affectés comme moi. Tout est dans ces livres divins; et le malheur le plus commun et le plus grand est de ne pas les lire. Il y a entre autres un sermon de la Cène, qui me parut contenir toute notre religion, et où chaque parole est un oracle du ciel. Je ne l'ai jamais lu sans une émotion singulière; et que de fois je me suis dit ce que disait aux Pharisiens cet agent de la synagogue, en s'excusant de n'avoir pas fait arrêter J. C.! « Que voulez-» vous? Jamais l'homme n'a parlé comme cet homme.» *Nunquam sic locutus est homo sicut hic homo.* Et c'est un juif qui disait cela! quel terrible arrêt contre les chrétiens infidèles! Il m'est impossible à chaque verset de ce sermon de ne pas entendre un Dieu, et j'en suis aussi sûr que si je l'avais entendu en personne. C'est alors que je m'écrie: Que la Religion est belle! elle est belle comme le ciel dont elle est descendue; elle est grande comme le Dieu dont elle est émanée; elle est douce comme le cœur de J. C. qui nous l'a apportée. J'ai besoin de songer au péché orignel pour concevoir que des hommes aient pu se méprendre et résister à ce langage. Mais avec l'orgueil et la corruption qui en est la suite, tout s'explique, et c'est l'orgueil qni explique l'enfer, comme l'amour explique le ciel.

Depuis que j'ai le bonheur de lire les divines Ecritures, chaque mot, chaque ligne appelle en moi une abondance d'idées et de sentimens qui semblent se réveiller dans mon âme, où ils étaient comme endormis dans le long sommeil des erreurs de ma vie. Je ne vois et ne peux plus voir qu'un seul objet, et c'est celui dont j'avais si long-temps détourné les yeux; c'est cette lumière nouvelle qui dissipe tous les nuages et fait évanouir tous les

Digitized by Google

fantômes. C'est là que désormais je rapporte tout, comme par un entraînement involontaire, et cette nouvelle application de tous les actes de mon esprit, à un seul objet, est à la fois si impérieuse en moi et si naturelle, qu'il me semble que je ne sais quel obstacle inconnu la retenait jusqu'ici, et que mon intelligence agite aujourd'hui comme un ressort long-temps comprimé, et qui s'échappe avec impétuosité. Ce mouvement agite en moi une foule de pensées dont je suis comme assailli, et dont je suis forcé de me délivrer. Ce que je trouve à tout moment dans les Livres saints, répond à toutes les impressions de mon cœur, à tout ce que j'ai pensé, vu et senti, et m'explique clairement toute l'histoire de ma vie, et toute celle de l'homme, dont je n'avais pu encore me rendre compte. La parole de Dieu est véritablement, comme lui-même nous le dit dans l'Evangile, cette graine si petite dans sa semence, et si étendue dans ses accroissemens. Combien en comparaison tout ce que j'ai cru savoir me paraît frivole ! combien tout ce que j'ai pu savoir en effet, et ce que je n'avais appris que dans une foule de livres, me paraît peu de chose en comparaison de ce que m'apprend un seul livre! Non pas assurément que je prétende réprouver les sciences et les lettres : tout ce que Dieu a donné à l'homme est bon en lui-même, pourvu qu'on le rapporte à lui, à sa loi qui en dirige et sanctifie l'usage, et en prévient les abus dont notre vanité est toujours si voisine. Mais du moment où l'homme croit sérieusement à une destinée éternelle (et s'il n'y croit pas, il s'en déclare indigne), ne doit-il pas comprendre qu'excepté ce qui peut y conduire, tout le reste est nécessairement petit ? Qu'il réfléchisse sur ces paroles si simples, mais si profondes du livre de l'*Imitation* : « On ne vous demandera pas » au dernier jour ce que vous avez lu ; mais ce que vous » avez fait, » et qu'il songe à la réponse.

O Augustin ! que vous aviez raison ! *Sero te cognovi, sòrò te amavi, pulchritudo increata !* « Beauté incréée,

Digitized by Google

» je vous ai connue et aimée bien tard. » Hélas ! bien moins tard encore que moi ; mais le *don de Dieu* vient toujours à temps.

C'est cette disposition qui m'a fait écrire ; et pourquoi ne croirais-je pas que les motifs et les raisons qui m'ont frappé peuvent aussi agir sur d'autres ?

SPECTACLES.

Théatre du Vaudeville.

Une Matinée de madame Geoffrin.

On a parlé diversement de madame Geoffrin, dont on a essayé de faire un personnage historique, et qui tient sa place, comme un autre, dans les dictionnaires des hommes célèbres, où l'on trouve à la vérité une foule innombrable de noms inconnus. Les uns n'ont vu en elle qu'une pédante tourmentée de la passion de la célébrité ; sans aucun titre pour y prétendre ; qu'une femme sans esprit, sans instruction, sans goût pour les beaux arts, quoiqu'elle fût entourée d'artistes et de gens de lettres. La Harpe prétend ne lui avoir jamais entendu proférer une parole remarquable ; mais on sait que ce littérateur était d'un goût excessivement difficile ; car on cite de mad. Geoffrin, plusieurs mots qui ne manquent pas de sel.

D'autres on trouvé tout simple qu'elle eût préféré la société des hommes les plus distingués de son siècle, par les talens, le goût, la naissance, à celle de quelques caillettes, ou à d'insipides amusemens. Ils ne l'ont point blamée d'avoir voulu être heureuse à sa manière, et d'avoir cherché son bonheur où elle espérait le trouver. Marmontel la peint comme une femme faible qui aimait à obliger, mais qui craignait encore plus de se compromettre ; qui ayant des sentimens religieux, et vivant avec

Digitized by Google

des hommes qui les regardaient comme des préjugés, allait à l'église en catimini.

L'auteur du Vaudeville n'a pris aucun parti dans cette querelle. Chez lui, cette femme presque célèbre est un personnage insignifiant, et pouvait aussi bien se nommer ma Tante Aurore que madame Geoffrin; elle ne semble être là que pour répéter qu'elle aime les arts, et pour marier une nièce. Ce n'est pas sous ce rapport seul que l'espérance du public a été déçue. On s'était imaginé que *la Matinée de madame de Geoffrin* serait le pendant de *la Soirée d'Auteuil*. On s'attendait à voir ressusciter l'élite des beaux esprits du siècle dernier. On n'a vu que quatre misérables qui ne rendent pas, dit-on, les livres qu'on leur prête, que des affamés qui annoncent au laquais de madame Geoffrin qu'ils viendront dîner avec elle, *et qu'ils n'y manqueront pas*. Rien n'empêchait d'abord de croire qu'il y eût parmi eux trois muets. Car la première fois qu'ils se montrent, il n'y a qu'une espèce de chef de file qui dise quelques mots à la maîtresse de la maison. En attendant dîner, pour se débarrasser de l'ennui qu'ils lui causent, elle les confine dans sa bibliothèque, où elle les envoie faire des recherches sur la vie d'Homère, dont le buste est dans son salon. Elle a d'ailleurs à conclure une affaire à laquelle leur présence n'est aucunement utile.

Sa nièce Aglaé est aimée d'un jeune littérateur qu'elle ne connaît point : il se présente sans la veste bleue et brodée, dont madame Geoffrin fait présent à tous les gens de lettres admis dans sa maison. C'est un autre vêtement, comme on sait, qu'elle leur donnait chaque année pour étrennes. Mais l'auteur a cru que la décence exigeait cette légère altération dans l'histoire anecdotique du 18e siècle. Saint-Léger, c'est le nom de l'amant, n'ayant pas la veste d'uniforme est pris par Aglaé pour un nouveau laquais attendu ce jour-là dans la maison; ce qui donne lieu à une scène très-agréable. La jeune personne l'avertit de ce qu'il doit faire pour que son service lui soit agréable, lui

Digitized by Google

déclare qu'elle est très-vive et très-exigeante : elle lui donne quelques commissions, et il court s'en acquitter en disant :

Amans, nous sommes des valets,
Maris, nous sommes des esclaves.

Le véritable laquais arrive ; son dernier maître était un des beaux esprits de la société de madame Geoffrin, et a laissé en mourant pour tous gages à son domestique sa modeste garderobe. La veste brodée s'y trouvait, le pauvre hère s'en est paré. S. Léger le prend pour un auteur, ce qui fait naître un autre quiproquo. Enfin tout se débrouille, le mariage est convenu, et on se dispose à l'aller célébrer en Pologne dans le palais du roi, qui a envoyé un seigneur de sa cour inviter madame Geoffrin à y venir faire cette noce.

Le quatuor de savans sorti de la bibliothèque reparaît sur la scène. Cette fois, on s'aperçoit qu'aucun d'eux n'est muet. Homère est le sujet d'une jérémiade que l'impatience du public a fort abrégée : on a compris que les quatre idiots allaient pleurer la mort de ce prince des poètes, comme Chapelle avait pleuré celle de Pindare. On ne leur a pas donné le temps d'achever leurs lamendations. La pièce a fini au milieu des sifflets et des applaudissemens.

Elle aurait eu un sort moins équivoque si on l'avait intitulée tout uniment *les quiproquos*, seul titre qui lui convînt. Le nom de madame Geoffrin lui a fait tort parce qu'il annonçait autre chose qu'un improglio, et que l'attente trompée donne toujours de l'humeur. Il y a dans ce vaudeville une prodigieuse quantité d'anthithèses, de pointes, de jeux de mots, de calembourgs ; mais il s'y trouve aussi des traits heureux et deux ou trois jolies scènes. Le triste rôle de madame Geoffrin a été joué par une actrice qu'on ne voit guère que dans les caricatures, ce qui n'a pas contribué à le faire paraître meilleur. Mademoiselle Desmares a rendu celui d'Aglaé avec beaucoup de finesse et d'agrément. Sans elle la chute eût été

Digitized by Google

plus marquée. On dit que la seconde représentation a été moins malheureuse, et que l'auteur (M. De Mautort) a été nommé; elle ne peut avoir obtenu qu'un succès factice. Le sujet est mal conçu; mais l'exécution prouve que l'auteur n'est pas incapable de mieux faire, et qu'il ne manque ni d'esprit, ni même de talent; sur-tout de celui de bien tourner un couplet.

ANNONCES.

Fastes de la nation française, ou Tableaux pittoresques gravés par d'habiles artistes, accompagnés d'un texte explicatif, et destinés à perpétuer la mémoire des hauts faits militaires, des traits de vertus civiques, ainsi que des exploits des membres de la légion d'honneur. Quatrième livraison, présentée à Leurs Majestés et à la Famille Impériale, par Thernisien-d'Haudricourt.

N°. XVI.

Folio 46. Courage héroïque de J. B. F. Bompard, capitaine commandant le vaisseau *le Hoche*, dans sa défense contre les Anglais.

Fol. 47. Beau dévouement patriotique de Mathey, père de famille, de Lille.

Fol. 48. Trait de bravoure du jeune Mortemart, capitaine au 36e régiment d'infanterie de ligne, en août 1792.

La souscription, ouverte en tout temps, est de 10 fr. par livraison, composée de quatre numéros, sur beau papier; de 12 fr. en pap. vélin, et de 21 fr. gravures coloriées. Les membres de la légion d'honneur, dont les titres de gloire seront consignés dans les *Fastes*, auront, eux et leurs parens, l'avantage de se procurer, à leur choix, un ou plusieurs numéros, à raison de 3 fr. On souscrit au bureau de l'auteur, rue de Seine, n. 1434, faubourg Saint-Germain; chez les principaux libraires de l'Europe; chez les directeurs des postes des départemens; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42. On ne reçoit que les lettres affranchies.

La Morale enseignée par l'Exemple, ou Choix d'Anecdotes, Traits historiques, Mots remarquables, et petites Histoires, pour l'instruction et l'amusement de la Jeunesse. Un vol. in-12, orné de 46 sujets gravés. — Prix: 2 fr. 50 c., et 3 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez le Prieur, libraire, rue des Noyers, n° 22.

L'instruction que l'on donne par des exemples a toujours plus de force que celle qui n'offre que des préceptes pour leçons. Un acte de bienfaisance, un trait d'héroïsme remuent l'ame d'un jeune homme bien autrement qu'un discours sur l'une ou l'autre de ces vertus. C'est donc pour seconder cette disposition de nos ames, que l'on a composé l'ouvrage que nous annonçons; et ce peu de mots suffit pour en faire connaître le but et l'utilité.

Code Civil des Français, mis en vers, avec le texte en regard, par J. H. F. R. Prix: broché, 2 fr. 50 c.; relié, 3 fr.; papier fin, cartonné, 3 fr. 60 c.; papier vélin, cartonné, 5 fr.

A Paris, chez Théodore Leclerc jeune, libraire, quai des Augustins, n° 34.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Alger, 4 *juillet*. Le Juif nommé Busnah avait acquis près du dey une influence dont il n'y avait pas eu d'exemple jusqu'à présent, et dont il avait tellement abusé qu'il était devenu odieux et insupportable à la milice et au peuple. Un milicien turc lui a tiré un coup de pistolet dont il est mort 3 heures après. Tous ses camarades et un grand nombre d'habitans ont juré de défendre le meurtrier qu'ils ont proclamé leur libérateur. Le dey lui a pardonné en lui envoyant un chapelet suivant l'usage. Le lendemain la milice, sortie de ses casernes, a massacré tous les juifs qu'elle a trouvés dans les rues. Ensuite, étant jointe par les Maures et la populace barbare des Piskris et des Kbaïls, tous ensemble ont brisé les portes de tous les juifs et pillé leurs maisons. Il paraît qu'il y a eu en outre dans les casernes des complots de se porter contre le palais et d'y égorger une partie des grands. Les dis sentimens sur ceux qu'on devait appeler au gouvernement et l'or répandu avec profusion ont fait échouer ces projets. On a fait embarquer tous les juifs qu'a pu contenir un bâtiment impérial qui se trouvait dans le port. Plus de 200 individus de tout sexe et de tout âge, pour la plupart nus, se sont réfugiés dans la maison du commissaire-général Français, où le pavillon de S. M. les a sauvés. Quelques membres du divan envoyés aux casernes ayant déclaré de la part du dey à la milice qu'il n'aimait pas plus qu'elle la nation juive, et offert de ne conserver dans la ville que ceux qui professaient les arts mécaniques, cette déclaration calma les esprits. La milice a peu volé ; c'est dans les maisons des Maures et dans les mains des Piskris et des Kbaïls, qui les ont portées dans les montagnes, que se sont englouties les richesses incalculables des juifs. Il y en avait 14 ou 15000 à Alger. Ils possédoient, entre autres choses, une prodigieuse quantité de diamans, de perles et de bijoux. La plus misérable juive portait à la tête une sarma en or, qui ne valait guère moins de 300 piastres fortes. Toutes ont été enlevées.

Vienne, 10 *juillet*. Avant-hier la disette et l'extrême cherté des vivres ont occasionné dans cette capitale une émeute populaire.

Dans le courant de la soirée, des ouvriers se sont por-

Digitized by Google

tés en grand nombre chez un boulanger d'un des faubourgs. Ils ont cassé les vîtres et enfoncé la porte de sa maison. La force militaire accourue a eu de la peine à rétablir l'ordre. Plusieurs officiers ont été blessés. La troupe ayant fait feu, quatorze ouvriers sont restés sur la place, et un très grand nombre ont été blessés. Le lendemain, un pareil désordre s'est manifesté dans un autre faubourg. Les autorités civiles et militaires ont essayé en vain de l'appaiser; les magistrats et les généraux ont été insultés; le soldat avait défense de faire le moindre mouvement. La foule des mécontens s'augmenta bientôt. Alors on fit venir les troupes du camp de Simmering; et malgré tout, la maison du boulanger chez lequel on s'était porté en dernier lieu, a été pillée. Des mesures ont été prises pour que l'ordre ne fût pas troublé dans les autres quartiers. La garnison est restée sous les armes depuis dimanche soir jusqu'à mardi, et aujourd'hui les principales rues sont occupées par des détachemens qui veillent à la sûreté publique.

S. M. se trouvait à Baden lors de cette émeute. S. A. R. l'archiduc Charles s'est rendu auprès d'elle hier.

Ces désordres ont donné lieu à la publication suivante, de l'édit royal dont la teneur suit :

« S. M., qui pendant toute la durée de son règne a reçu de ses bons et fidèles sujets et habitans de la capitale les témoignages les plus nombreux et les plus sincères d'attachement à sa personne, à l'ordre et aux loix, a dû être très-douloureusement affectée de la nouvelle des troubles qui ont éclaté hier et aujourd'hui dans les faubourgs. S. M. veut cependant se livrer à la consolation de croire que ces désordres n'ont été causés que par quelques fougueux, suivis d'une troupe d'hommes grossiers et fainéans, échauffés par le vin. D'après cette supposition, S. M. s'attend avec confiance que les fidèles sujets et habitans de la capitale se réuniront pour le maintien de la tranquillité publique, et que, par une modération ponctuelle à tous les ordres donnés à cet effet par les autorités civiles et militaires, ils repousseront les progrès de ces dangereux désordres. En conséquence, par un ordre exprès de S. M., il est ordonné ce qui suit :

» 1°. Dès ce moment, tous les ouvriers, journaliers, etc. doivent retourner à leur travail respectif; 2°. les parens, les maîtres, les fabricans, etc., sont responsables de la désobéissance de leurs enfans et de leurs ouvriers audit ordre, et sont obligés de déclarer à la police ceux qui ne sont pas retournés chez eux après la publication de cet ordre; 3°. tout attroupement sera dissipé par le militaire, qui est autorisé en même-temps à faire feu sur tout concours de peuple, qui ne se sépareroit point après la publication de la présente; 4°. tous ceux qui seront saisis comme faisant partie ou comme chefs d'un pareil attroupement, seront jugés d'après les loix contenues dans le 8°. chapitre du code criminel, et même, selon les circonstances, jugés militairement.

Digitized by Google

Du 13. — Cette insurrection a fait ici une impression très-vive. Le gouvernement est forcé à de grandes précautions pour rétablir et assurer la tranquillité dans la capitale, et pour être en état de réprimer les séditieux. Quatre régimens viennent renforcer la garnison. Une commission formée de toutes les autorités locales, doit s'occuper de la recherche des moyens propres à faire cesser notre inquiétante situation. Il y a eu beaucoup d'arrestations de personnes de tout âge, de tout sexe : on s'attend que plusieurs seront pendues, d'autres punies plus ou moins sévèrement.

Londres, 13 *juillet*. Le parlement a été prorogé hier jusqu'au 22 août en vertu d'une commission. Le lord chancelier a adressé aux deux chambres les discours suivans :

« Milords et messieurs, nous avons reçu l'ordre de S. M. de vous témoigner sa satisfaction pour les preuves que vous lui avez données pendant le cours de cette session de votre zèle à maintenir les intérêts de ses états et l'honneur de sa couronne, et particulièrement de vous remercier des mesures que vous avez adoptées pour augmenter ses forces de terre dans cette conjoncture. »

« Messieurs de la chambre des communes, S. M. nous a chargés particulièrement de vous remercier de la libéralité et du zèle avec lesquels vous avez voté les subsides considérables que le service public a rendus nécessaires. »

« Milords et messieurs, S. M. n'a pu encore vous communiquer le résultat des négociations dans lesquelles elle est engagée avec les puissances du continent; mais vous pouvez être assurés que S. M. ne négligera rien pour former des relations qui puissent rétablir une tranquillité générale et permanente, ou qui soient à même, s'il est nécessaire, de nous fournir les moyens de repousser avec vigueur les usurpations continuelles du gouvernement français, qui chaque jour menace de plus en plus la liberté et l'indépendance de toutes les nations de l'Europe.

PARIS.

— M. le prince de Masserano, ambassadeur de S. M. le roi d'Espagne, a été présenté à l'Empereur dans une audience particulière. Il a été introduit dans son cabinet à Saint-Cloud, et lui a remis l'Ordre de la Toison-d'Or, avec une lettre du roi d'Espagne. Il était porteur de cinq autres cordons de la Toison-d'Or pour les princes Joseph et Louis, pour M. le cardinal de Lyon, et pour les princes

Digitized by Google

de Lucques et Borghèse. Le roi d'Espagne a revêtu de l'Ordre de Charles III, S. A. S. M. l'archi-trésorier Lebrun, et LL. EE. MM. le ministre de la marine Decrès, les maréchaux Augereau et Moncey, et le maréchal sénateur Lefevre.

— S. M. l'Empereur des Français a envoyé la grande décoration de la Légion-d'Honneur au roi d'Espagne, au prince de la Paix, et aux quatre princes pour lesquels le roi l'a desirée.

— Il y a ce soir spectacle à la cour, à Saint-Cloud. On y représente les *Templiers*.

— S. M. l'Impératrice dont la plus douce jouissance est de secourir les malheureux, vient d'accorder une pension de douze cents francs à la veuve de l'infortuné Cazotte qui, après avoir échappé par le dévouement héroïque de sa fille aux massacres de septembre, a péri sur l'échafaud de la terreur. Sa Majesté a accompagné ce bienfait de la promesse de s'intéresser au sort de M. Cazotte fils, père de famille, et employé dans les bureaux à Versailles. C'est aux soins qu'a pris madame Luçay de faire connoître à S. M. l'Impératrice les malheurs de cette famille, qu'elle doit la protection généreuse dont elle a ressenti les effets.

— Voici l'extrait du rapport de l'amiral Verhuell, sur le combat qu'il soutenu contre la croisière anglaise, toute composée de bâtimens de haut-bord, de deux vaisseaux de ligne, de plusieurs frégates et d'un grand nombre de grosses corvettes. On a calculé que le nombre des pièces de canon que l'ennemi avait sur ses bâtimens montait à plus de deux mille, tandis que l'amiral Verhuell n'en avait pas le quart, et que la croisière anglaise se trouvait montée par beaucoup plus de monde que la division de la flottille aux ordres de l'amiral Verhuell. Enfin, les rapports venus depuis assurent que l'ennemi a eu neuf bâtimens qui ont été obligés de rentrer au port; et qui ont été désarmés. Il a débarqué à Douvres 260 blessés. Les Anglais se préparaient depuis un mois pour empêcher cette réunion, et y attachaient une très-grande importance. Comme ils s'étaient flattés d'un succès éclatant, la mauvaise issue de leur tentative a été de produire un découragemnnt tel, que les autres divisions de la flotille, quoique venues le lendemain, n'ont été que légèrement inquiétées. L'amiral Verhuell a montré autant d'audace que de talent dans la direction de cette affaire. C'est lui qui va parler :

Ambleteuse, 30 *messidor*. — Sire, arrivés à la hau-

Digitized by Google

teur de Gravelines, nous reconnûmes quinze bâtimens ennemis, dont six à trois mâts, frégates ou corvettes, et neuf à deux mâts; ils engagèrent d'abord le combat avec l'avant-garde et le centre, et se portèrent ensuite sur l'arrière-garde qu'ils attaquèrent avec acharnement à la petite portée du canon; nous marchâmes comme cela avec l'ennemi jusqu'à la hauteur de Calais, où notre feu les força de prendre le large; nous y arrivâmes entre onze heures et minuit. Je me déterminai à mouiller dans cette rade, pour fournir à tous les bâtimens l'occasion de se rallier et de se ranger dans l'ordre prescrit; je ne voulois pas appareiller de nuit, parce que je voulois attirer toute la force de l'ennemi du côté de l'ouest, afin de favoriser la sortie des bâteaux canonniers et transports du port de Dunkerque.

Le 29 messidor, à quatre heures et demie du matin, l'ennemi rallié au nombre de 19 bâtimens, dont 2 vaisseaux de ligne, 11 frégates et 6 bricks, attaqua la flottille en rade de Calais, et pendant près de deux heures nous sentîmes un feu extrêmement vif, qui n'occasionna cependant que peu d'avaries, et l'ennemi reprit le large faisant route le cap à l'ouest.

A onze heures du matin, 5 bateaux canonniers, 11 transports et 3 péniches mouillèrent en rade de Calais et entrèrent dans ce port. A deux heures après midi, j appareillai avec 3 prames et 22 canonnières; une prame et 10 canonnières furent obligées de rester à Calais pour se réparer de quelques avaries qu'elles avoient reçues dans le dernier combat; j'avois fait ranger sur une ligne les bâtimens avec lesquels je mis à la voile, et je me mis en tête de cette ligne pour la conduire.

Arrivés à la hauteur du cap Blanez, nous fûmes attaqués par 15 bâtimens ennemis de différente grandeur, mais le nombre en accrut successivement jusqu'à 45; ils s'étoient tous ralliés et marchèrent avec nous jusqu'à Ambleteuse. Le combat étoit extrêmement vif et acharné, sur-tout en arrivant devant Wissant, avant que les bâtimens entrassent devant le banc Aline jusqu'au cap Goniz, que toute la division anglaise sembloit nous empêcher de doubler. Nous sommes arrivés à Ambleutense à sept heures du soir. L'attaque y dura encore une heure et demie; l'ennemi étoit à demi-portée du canon, et quelquefois du fusil, et faisait un feu très-bien nourri. Le nombre des bâtimens anglais se seroit infailliblement encore accru devant cette rade, si M. l'amiral Lacrosse n'avoit, par une manœuvre savante,

Digitized by Google

attirée par une partie de ses forces du côté de Boulogne.

L'ennemi, quoique le double plus fort que nous quant au nombre des bâtimens, et beaucoup davantage quant à la grandeur de ces bâtimens, n'a pu se rendre maître d'aucun de ceux qui étoient sous mes ordres, et encore moins empêcher notre passage, qui s'est effectué dans l'ordre le plus parfait; marchant en ordre de bataille très-serré.

Les prames et canonnières ont éprouvé quelques avaries, plus ou moins considérables; mais l'ennemi doit en avoir reçu de plus fortes, dont nous avons des preuves certaines: nous n'avons à regretter que 10 braves, et 60 hommes ont été blessés.

— Le journal officiel publie la lettre suivante de M. Roustagny, commissaire des relations commerciales de France à Venise, en date du 2 messidor :

« M. Proni, inspecteur-général des ponts et chaussées, et M. Costanzo, chef du bataillon du génie italien, sont venus à Venise. Ils ont été mandés ce matin à la police. On leur a fait subir un interrogatoire très-long sur les motifs de leur voyage. Ils ont dit qu'ils n'avoient d'autre but que la curiosité. On les a renvoyés à l'hôtel de l'Ecu de France, où ils sont logés. Un officier de la police s'y est rendu avec ses sbires, et il a visité tous leurs papiers; il n'en a trouvé que quatre qui ont fixé son attention.

Deux de ces papiers sont des autorisations données à M. Costanzo par ses chefs, pour accompagner M. Proni dans la visite du Pô qu'il est chargé de faire. Un troisième est un décret de S. M. I. et R. qui fait réglement pour les transports militaires depuis Turin jusqu'à Ferrare. Le quatrième est une note de M. Bonefont, sans signature, qui demande des éclaircissemens statistiques sur le Pô.

Après cette visite, on a signifie à ces messieurs qu'ils étoient aux arrêts, et on leur a donné une garde. Je n'ai eu leur arrestation que ce soir, en allant leur faire une visite.

Dans le temps que j'étais chez eux, et qu'ils me parlaient de leur affaire, il est venu un aide-de-camp du général commandant la place, qui leur a demandé de sa part les quatre pièces dont je viens de donner les détails.

J'ai observé à cet officier que ces messieurs ne pouvaient se dessaisir de ces pièces; qu'on les avait déjà vérifiées; qu'on pouvait venir les vérifier encore. Il a insisté, et j'ai offert de me charger d'en donner moi-même la communication. L'officier m'a dit qu'il ne pouvait pas prendre cela sur lui; cependant il a envoyé un employé de la police pour prendre de nouveaux ordres. Une heure après, est arrivé l'adjoint du directeur de la police, qui m'a dit que M. le commissaire plénipotentiaire me faisait prévenir que l'appartement dans lequel j'étais était dans ce moment un lieu occupé par la police, où je ne pouvais rester; je lui ai dit que je considérais cette notification comme un acte de violence, et qu'en me retirant, je ne faisais que céder à la force.

Après cette explication, l'adjoint a exigé la remise des quatre pièces que MM. Proni et Costanzo ont faite sur le récépissé de l'officier. Après cette opération, l'adjoint m'a répété la signification qu'il avait été chargé de me faire de la part de M. le commiss. plénipotentiaire. Je lui ai renouvelé mes protestations contre cet acte de violence; je

Digitized by Google

suis sorti, et j'ai laissé MM. Proni et Costanzo sous la garde de la police. Ces messieurs, depuis qu'ils sont à Venise, ne se sont occupés qu'à visiter des objets d'art.

— La Russie avait fait demander, par l'intermédiaire de la Prusse, des passeports pour un chambellan qu'elle desirait envoyer à Paris, auprès de S. M. l'Empereur. Les passeports ont été, comme cela devait être, accordés sans aucune explication. Depuis, les papiers anglais nous ont appris quelque chose de l'objet de la mission de M. Novosilzoff. Après beaucoup d'ordres et de contr'ordres, ce chambellan est arrivé à Berlin, puis retourné à Saint-Pétersbourg, et sa mission paraît terminée. Si c'était M. Novosilzof qui devait apporter les propositions de l'Angleterre, elle verra ce qu'elle a maintenant à faire. Doit-on considérer comme répondues, les ouvertures que l'Empereur des Français fit, il y a six mois, à cette puissance, ou l'Angleterre se réserve-t-elle de répondre? Cette question, on le sent fort bien, c'est le cabinet de Londres qui peut la résoudre.

La mission de M. Novosilzof avoit été annoncée plusieurs mois avant qu'elle fût mise à exécution: cela seul devoit la rendre inefficace. Aussi devint-elle l'objet de beaucoup de discussions, de calculs, d'intrigues. Après avoir peint M. Novosilzof comme une porteur d'ordres, plutôt qu'un négociateur, on présenta sa mission sous d'autres couleurs, afin de la rendre non moins odieuse. Il ne devoit, disoit-on, traiter qu'avec l'Empereur lui-même. Ceux qui répandoient des bruits aussi absurdes, savoient très-bien que toute espèce de prétention qui s'éloigneroit des égards dus à une grande puissance, auroit par cela même rendu nulle une mission dont le but d'ailleurs ne paroissoit pas fort clair. Et ce qui manifeste parfaitement ce qu'elle pouvoit avoir de vague et d'obscur, c'est qu'elle a été successivement l'objet d'ordres et de contr'ordres. Mais tout bien considéré, le contr'ordre qui rappelle M. de Novosilzof à Saint-Pétersbourg, est probablement plus utile à la paix que l'ordre qui l'envoyoit à Paris.

Si le but de sa mission étoit de dissiper les froideurs survenues entre la France et la Russie, il auroit vraisemblablement réussi. Qu'ont en effet de commun la France et la Russie? Indépendantes l'une de l'autre, elles sont respectivement nulles pour se faire du mal, et toutes puissantes pour se faire du bien. Si l'Empereur des Français exerce une grande influence en Italie, l'Empereur des Russies exerce une influence plus grande encore sur la

Digitized by Google

Porte ottomane et sur la Perse. L'un a une influence circonscrite, qui ne s'étend point au-delà des discussions relatives à ses limites et n'augmente pas sa force d'une manière majeure : l'autre, au contraire, exerce son influence sur deux puissances du premier ordre, qui furent long-temps au même rang politique que la France et la Russie, et qui dominent sur les Arabies, la mer Caspienne et la mer Noire. Si le cabinet de Russie prétend avoir le droit de fixer les limites précises où la France doit s'arrêter de tous côtés, il est sans doute aussi disposé à permettre que l'Empereur des Français lui prescrive les limites dans lesquelles il doit se renfermer L'orsqu'avec le télescope d'Herschell il observe de la terrasse du palais de Tauride ce qui se passe entre l'Empereur des Français et quelques peuplades de l'Apennin, il n'exige pas sans doute que l'Empereur des Français ne voie pas ce que devient cet ancien et illustre empire de Soliman, et ce que devient la Perse ; qu'il ne voie pas que depuis deux ans le Caucase tout entier, sur le simple vœu de quelques maisons de ce pays, a été réuni à la Russie ; que la Valachie et la Moldavie toutes entières sont dans la dépendance de la Russie ; qu'elle s'est emparée des embouchures du Phase ; qu'elle y a établi des forteresses, et qu'en obligeant ainsi la Porte à souffrir ses usurpations, elle s'est donné de grands avantages pour poursuivre ses conquêtes dans le sein de la Perse.

L'Empereur des Français seroit-il donc réduit à ce degré de foiblesse, qu'il dût entendre de sang-froid un commissaire russe lui demander compte de ce qu'il fait dans des pays inconnus à la Russie, et avec lesquels elle n'a aucune liaison, aucune habitude ; qu'il dût fermer les yeux pour ne pas voir, et se contenir pour ne pas répondre, lorsque le sultan Selim commande moins à Constantinople que le simple envoyé de Saint-Pétersbourg ; lorsque le Bosphore est violé, que les effets de l'occupation de la Crimée et des embouchures du Phasse, se font sentir dans tous leurs développemens ; lorsque les cris du Sérail, quoique contenus par la crainte, donnent l'éveil à l'Europe, et lors-qu'enfin il n'est pas un pacha dans la Morée, pas un musulman à Constantinople qui ne s'attende à voir chaque matin une escadre de la Mer-Noire mouiller aux pieds du Sérail, un héraut proclamer une déclaration de guerre, et des coups de fusil retentir dans les jardins du Grand-Seigneur.

Mais si un commissaire russe, en venant dire à Paris

Digitized by Google

qu'on exige une diminution d'influence en Italie, disoit aussi qu'une garantie sera donnée pour la Perse et pour la Porte, que le Bosphore ne sera plus violé; que, selon les usages de tous les temps, il sera fermé aux vaisseaux de toutes les puissances; que le traité de 1798 ne sera pas renouvelé; que les sujets de la Porte ne navigueront plus sous pavillon russe; que les régimens levés à grands frais en Albanie, pour le service de la Russie, seront licenciés; que le nombre des vaisseaux dans la Mer-Noire ne sera jamais asssez considérable pour mettre la Porte dans un tel péril, qu'elle auroit succombé dans sa capitale, avant que les puissances de l'Europe fussent informées de ses dangers; que le Phase sera évacué; que le Caucase sera rendu au Schah de Perse, et qu'on laissera cette grande contrée jouir enfin du repos, après tant d'années de guerres intestines et de calamités: il est facile de comprendre quel seroit l'effet d'un tel langage; et quoique nous ne soyons assurément pas dans le secret du cabinet des Tuileries, nous osons le dire, l'Empereur des Français seroit prêt à une si noble transaction; il céderoit non aux menaces, mais au desir de fonder l'indépendance des peuples et le bonheur de l'espèce humaine. Quelques sacrifices qu'il fît pour l'indépendance de la Porte et de la Perse, il y gagneroit encore; la postérité pour laquelle il travaille le reconnoîtroit pour son bienfaiteur, et ramarqueroit cette sagacité qui lui auroit fait voir dans l'avenir les Russes opprimant un jour le monde entier comme ils oppriment le Nord, et parvenant à cette monarchie universelle dont on a tant effrayé l'Europe, et qu'on a présentée si long-temps comme l'ambition du peuple français, qui a tout chez lui, qui ne trouve rien de préférable à ce qu'il a chez lui, et qui ne peut jamais être dangereux pour l'indépendance des autres pays.

Si le plénipotentiaire russe venoit comme porteur des paroles de l'Angleterre, qui ne voit les difficultés, les embarras inextricables que devroient introduire dans la négociation les nouvelles instructions, les nouvelles prétentions de la Russie? De quelque nature que fussent les objets sur lesquels la France et l'Angleterre sont divisées, ces deux nations seroient-elles réduites à attendre la décision de leurs différends d'un pays éloigné, auquel les intérêts de l'une et de l'autre sont si peu connus?

Lorsque le cabinet de Londres a souri à la mission de M. Novosilzoff, c'est qu'il espéroit non-seulement en-

Digitized by Google

gager la Russie, mais encore entraîner par elle l'Autriche ou la Prusse; car il sait fort bien que le concours seul de la Russie ne lui permettoit point de songer à ces projets insensés de partage qu'il a conçus contre la France, et qu'il ne cesse de rêver dans son délire. Quand le gouvernement anglais voudra la paix, il pensera qu'à une note française il faut répondre par une note anglaise. Ces deux langues se traduisent plus facilement que toute autre, et l'intervention d'un troisième idiome ne sauroit qu'embrouiller les négociations.

Quant à l'Angleterre, le traité d'Amiens existe; il a été fait avec calme et après un long examen des intérêts respectifs; il a été violé inopinément et sous de vains prétextes. Qu'on rétablisse ses clauses, et la paix sera rétablie entre les deux états. Mais si l'Angleterre exige des conditions nouvelles, si elle veut intervenir dans la discussion des limites de la France en Italie, qu'elle admette la France au partage des états de Myssoure et des Marattes, qu'elle adopte enfin des maximes conformes à l'indépendance des puissances. Mais, disent les Anglais, plutôt périr que de reconnoître que le pavillon couvre la marchandise, que chaque bâtiment ne doit compte de ce qu'il a, de ce qu'il fait à son bord qu'à son souverain, que les Indes cessent d'être en entier notre propriété, et que quiconque ait le droit d'intervenir dans notre puissance aux Indes! Ne vous attendez donc pas que la France entre en discussion avec vous sur des questions qui ne vous regardent point, ou consentez à entrer en discussion avec elle sur des questions qui tiennent à des intérêts sacrés pour toutes les nations. Elle sent le prix de la paix; mais elle doit faire la guerre s'il le faut pour maintenir la gloire de son pavillon et la prépondérance qu'il a acquise, et pour s'assurer que, dans quelque partie du monde où pourra se trouver un Français, il n'ait point à rougir ni des insultes, ni des prétentions de l'Angleterre.

Ces réflexions sont extraites littéralement du *Moniteur*; nous regrettons de n'avoir pu citer le paragraphe tout entier.

— On mande de Berlin que depuis le départ de M. de Novosiltzoff, M. le baron de Hardenberg, ministre d'état chargé des affaires étrangères de Prusse, a remis à M. Laforêt, ambassadeur de France, une note diplomatique pleine des expressions les plus amicales pour S. M. l'Empereur des Français, et des plus flatteuses pour son envoyé.

Digitized by Google

(N°. CCXIII.) 15 THERMIDOR an 13.
(Samedi 3 Août 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

L'AMOUR ET L'AMITIÉ,

DIALOGUE.

L'AMOUR, sans nulle modestie,
A l'Amitié disait un jour :
« Je fais le charme de la vie;
Tout cède au pouvoir de l'Amour;
Rien ne résiste à mon empire. »
— L'Amitié reprit à son tour :
« Si l'amant sous tes lois soupire,
Regarde ma nombreuse cour;
Tu verras les mortels sensibles
Venir encenser mes autels.
Je règne sur des cœurs paisibles
Que je rends souvent immortels. »
— « Tout est soumis à ma puissance,
Réplique l'enfant de Cypris,
Et si de toi l'on est épris,
Ce n'est jamais qu'en mon absence.

T

Digitized by Google

Mes feux, plus ardens que les tiens,
Font naître une plus vive flamme. »
— « Tes feux sont plus vifs, j'en conviens,
Mais ils ne peuvent toucher l'ame;
Ils brûlent avec trop d'ardeur,
Et parfois s'éteignent trop vîte.
Souvent tu promets le bonheur,
Quand le malheur marche à ta suite.
De l'un tu troubles la raison;
L'honneur, un autre te l'immole.
Mais ce délire a sa saison;
Car chaque âge change d'idole.
En vain tu prétends l'emporter.
Les plaisirs que je fais goûter,
Quoique moins vifs, sont plus durables;
Je sais plaire et me faire aimer,
Sans rendre mes sujets coupables.
Régnant toujours avec douceur,
Et simple comme la nature,
Pour m'introduire dans un cœur,
Je n'ai pas besoin d'imposture.
Vivons en paix, si tu m'en crois,
Et cachons notre intelligence;
Prête-moi ton divin carquois,
Et toi, revêts mon apparence. »
L'Amour, par ce discours touché,
Accepte aussitôt le marché,
Se promettant d'en faire usage.
Depuis, sans aucune pitié,
Souvent il séduit la plus sage,
Sous le voile de l'Amitié.

JULIA, *membre honoraire de la Société littéraire de Varsovie*, etc., etc.

Digitized by Google

LE MULOT ET LES FOURMIS,

FABLE.

« Quoi ! c'est là tout votre froment ?
Disait à des fourmis sages et prévoyantes,
Certain mulot, d'un ton fort arrogant.
Moi, qui vous crus toujours actives et prudentes !
Je ne puis revenir de mon étonnement.
Quel air mesquin ! quel état d'indigence !
Que ne pouvez-vous voir mes nombreux magasins !
Vous trouveriez partout abondance de grains.
Tout y respire un grand air d'opulence :
Le jour, la nuit je puis faire bombance,
Sans crainte de manquer de rien.
Le vrai bonheur consiste à regorger de bien.
J'en ai pour cette année,
J'en ai pour l'an prochain ;
Je ne laisse jamais passer une journée
Sans doubler mon trésor, en doublant mon larcin. »
— « Des piéges qu'on vous tend, comment oser vous plaindre ?
Lui dit une fourmi : que ne doivent pas craindre
Tous ceux qui, comme vous,
Sans but amassent,
Pillent, entassent
Au détriment de tous ?
Vous détruisez, on cherche à vous détruire :
Telle est la loi du talion.
Quel plaisir trouve-t-on
A se faire proscrire
Pour recueillir des biens dont on ne peut jouir ?
Au-delà du besoin, prendre pour enfouir,
A mon sens, c'est un vrai délire. »

Sur de vains amas d'or, vous que l'on voit pâlir,
Avares, trouvez-vous la leçon assez sage ?

Digitized by Google

A qui servent vos biens, si vous n'en usez pas ?
De leur possession le frivole avantage
Jamais ne dédommage
Des veilles, des dangers, des soins, de l'embarras
Qu'ils coûtent pour les mettre à l'abri du pillage.

J. A. NICOD.

FRAGMENT DE POESIE

IMITÉ D'YOUNG.

Vo solcando un mar crudele. MÉTASTASIO.

QUE de fléaux divers oppriment notre vie !
La guerre, les tyrans, la peste, l'incendie,
Désolent à la fois, ravagent tour-à-tour,
Des malheureux mortels le malheureux séjour !

Là, des infortunés, privés de la lumière,
Dans de noirs souterrains terminent leur carrière :
Oubliant que pour eux il existe un soleil,
Une torche funèbre éclaire leur réveil;
Et sans cesse creusant cette mine profonde,
Ils en tirent de l'or, pour le malheur du monde !

O toi, qui du destin éprouvas les revers,
Viens, contemple un moment le vaste champ des mers !
Regarde ce marchand, trompé par l'avarice,
Du repos de ses jours faire le sacrifice,
Courir mille dangers dans de lointains climats,
Pour chercher le bonheur qui lui tendait les bras.

Vois cet autre, entraîné par l'ardeur de détruire,
D'armes et de soldats surcharger ce navire;
Vois-les accompagnés d'un ministre de paix,
Qui du nord au midi bénira leurs forfaits,
Et du nom de son Dieu, que sa conduite outrage,
Ne laisser que l'horreur sur son triste passage !

GENTET (de Fontenay-le-Comte).

Digitized by Google

STANCES IRRÉGULIÈRES A UN AMI,

SUR LE GRAND PASSAGE.

Le sage ne craint point la mort,
C'est le méchant qui la redoute;
Nous suivrons tous la même route,
Tous subiront le même sort.

Tu vois, d'un œil sec, la demeure
Où tes aïeux depuis long-temps
Gissent en paix sans qu'on les pleure,
Et sans regretter les vivans.

J'aime à te voir sur le passage;
Je contemple ton air serein :
Celui qui sait plier bagage,
Est prêt à se mettre en chemin.

Je dois à ta philosophie
Le système dont je fais cas;
Et sans desirer le trépas,
Je saurai bien quitter la vie.

En attendant ce jour fatal
Pour le scélérat qui frissonne,
Faisons le bien, fuyons le mal,
Et choyons bien notre personne.

Par M. Verlhac (de Brives).

ENIGME.

On dit que j'ai causé les maux les plus horribles,
Et que j'ai fait couler des flots de sang humain.
C'est au sein du bonheur et sous un ciel serein
Que vous couleriez tous, sans moi, des jours paisibles.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Je ne vis que dans le printemps,
Ma couleur est vive et parfaite.
Je plais aux belles, aux amans;
Mais si tu m'ôtes queue et tête,
Dès-lors je ne suis bon à rien
Qu'à l'amusement de ton chien.

CHARADE.

A PHYLIS.

Quand tu bois, ô Phylis, mon premier, diaphane,
Du marbre de Paros imite la couleur :
Ces filets de rubis, coulant sous ta blancheur,
Font naître des desirs à l'œil le moins profane....
Ne bois-tu pas ?... Alors, semblable à mon dernier,
Ce pivot transparent d'une superbe tête,
Rivalise avec lui de gloire et de conquête....
Ce n'est pas tout, Phylis, il faut de mon entier
Connaître absolument la friande origine;
Puis le mot délicat, bien facile à trouver !...
Tu dis non, ma Phylis; est-ce pour m'éprouver ?...
Gaster le trouvera dans ta bonne cuisine.

Par G. V. (de Brives), *abonné.*

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *Pâté.*
Celui du Logogriphe est *Caprice*, où l'on trouve *carpe*, *capre*, *épi*, *air*, *cri*, *pie*, *Idare*, *pari*, *fre*, *race*, *être.*
Celui de la Charade est *Bus-son.*

Digitized by Google

L'Homme des Champs ou *les Géorgiques françaises;* par M. Delille. Nouvelle édition, augmentée d'un grand nombre de vers supprimés dans les éditions précédentes. — In-4°, avec les morceaux ajoutés, fig. avant la lettre, 77 fr.; *id. id.* fig. avec la lettre, 53 fr. — In-8°, édition où les morceaux ajoutés sont insérés à leur place, pap. vél., avec 13 fig. color., 48 fr.; *id. id.*, en noir, avant la lettre, 30 fr.; *id. id.* avec la lettre, 24 fr.; pap. ord., 13 fig., 12 fr. — In-8°, édition où les morceaux sont ajoutés à la fin, pap. vél., 2 fig. avant la lettre, 21 fr.; *id. id.*, avec la lettre, 18 fr.; papier ordin., 2 fig., 7 fr. 50 c. — In-12, où les morceaux sont ajoutés à leur place, pap. vél., avec 13 fig. coloriées, 36 fr.; en noir, avant la lettre, 21 fr.; avec la lettre, 18 fr.; pap. ordin., 13 fig., 14 fr. — In-18, pap. grand-raisin, 5 fig., 4 fr. 70 c.; pap. carré, 4 fig., 4 fr. 50 c.; pap. miss. 1 fig., 2 fr. 80 c. — Les personnes qui possèdent les anciennes éditions peuvent acquérir séparément les variantes et morceaux ajoutés. In-4°, 5 fr. — In-8°, pap. vélin, fig. avant la lettre, 6 fr.; *id. id.*, avec la lettre, 5 fr.; *id. id.*, papier ordinaire, 2 fr. 50 c. — In-12, pap. vél., figur. avant la lettre, 5 fr.; avec la lettre, 4 fr.; pap. ordinaire, fig., 1 fr. 80 c. — In-18, pap. vélin, pour l'édition de Strasbourg de l'an 8, fig. avant la lettre, 6 fr.; avec la lettre, 4 fr.; pap. carré ord. 1 fr. — In-18, pour l'édition de Paris, pap. vél., 4 fr.; pap. ordin., 1 fr. 20 cent.

VOICI encore un de ces poëmes pleins de talent et de négligence, qui semblent échappés à la plume brillante et incorrecte de leur auteur, et qu'on ne

Digitized by Google

peut ni admirer sans crainte, ni critiquer sans regret.

Le sujet, quoique déterminé par un titre assez clair, m'a paru vague et indécis. On est d'abord étonné que l'*Homme des Champs* ne soit pas un homme champêtre. C'est tantôt un riche oisif qui observe la nature dans son château, ou qui étudie la bienfaisance dans le grand livre de l'univers; tantôt un agriculteur plein de vues commerciales, à qui la campagne ne présente point d'autres beautés que le produit du sol et de l'industrie. Dans le troisième chant, c'est un naturaliste qui ne rêve que géologie, que botanique, et qui cherche le secret de la formation du globe; mais il n'est pas sur le chemin de la vérité. Il a le malheur de se passionner pour *la théorie de la terre*, système plein de suppositions hasardées, et uniquement soutenu par ce beau style qui n'abandonne jamais M. de Buffon. Enfin, on voit paroître un poète, tout enflammé de l'amour de son art, qui veut trouver dans les champs des sons harmonieux et un coloris brillant pour ses vers. Ces quatre personnages, dont les pensées, les mœurs et les études diffèrent également, partagent le poëme en quatre chants foiblement liés entre eux, et nous donnent une juste idée du dessein de l'auteur. On ne saurait dire qu'il manque de variété; mais où est la peinture de *l'Homme des Champs* dans cette suite de tableaux disparates? Où est cette idée première qui forme l'unité du sujet, et qui, conduisant l'esprit vers un but clairement présenté, soutient son attention par la méthode, en même temps qu'elle l'amuse par cet agréable mélange de préceptes et d'images, qui anime la langueur de la poésie didactique? L'ordre est la première beauté, et celle qui donne la vie à toutes les autres. C'est de la régularité du plan que naît

Digitized by Google

un plaisir délicat qui flatte l'intelligence du lecteur; et même, dans les routes incertaines de l'imagination, on se lasse de suivre un guide qui marche au hasard et sans savoir où il veut aller.

Faute d'avoir conçu son sujet avec cette simplicité féconde, l'auteur le perd de vue à tout moment, et semble ignorer lui-même ce qu'il veut nous apprendre. Il est si éloigné d'avoir des idées fixes et un dessein arrêté, que, dès le début, il ruine son ouvrage par cette objection :

> Mais quoi ! l'art de jouir, et de jouir des champs,
> Se peut-il enseigner ? Non, sans doute. . . . .

Voilà une décision bien précise ; et cependant, quelques vers plus loin, il dit, en parlant de la nature :

> Apprendre à la bien voir, c'est apprendre à l'aimer.

Mais apprendre à aimer la nature, n'est-ce pas exactement la même chose qu'enseigner l'art de jouir des champs ? Pourquoi donc cet art ne peut-il être réduit en préceptes ? Et si l'auteur ne croit pas qu'on puisse l'enseigner, quel est donc son sujet ? Quel dessein se propose-t-il ? Que signifie le titre de son poëme ?

J'ai tâché de démêler, dans le premier chant, tout ce qui compose la partie didactique. J'en ai trouvé les instructions aussi neuves que riantes. On y apprend d'abord que l'*Homme des Champs* ne doit pas jouer la tragédie, et personne n'en doutera, après avoir vu la manière forte et convaincante dont l'auteur en démontre les dangers.

> . . . . . Ces scènes théâtrales
> Gâtent le doux plaisir des scènes pastorales.
> Avec l'art des cités arrive leur vain bruit;
> L'étalage se montre, et la gaîté s'enfuit.
> Puis, quelquefois les mœurs se sentent des coulisses,
> Et souvent le boudoir y choisit ses actrices.
> Joignez-y ce tracas de sotte vanité,
> Et les haines naissant de la rivalité.

Digitized by Google

C'est à qui sera jeune, amant, prince ou princesse,
Et la troupe est souvent un beau sujet de pièce.
Vous dirai-je l'oubli de soins plus importans,
Les devoirs immolés à de vains passe-temps ?
Tel néglige ses fils pour mieux jouer les pères.
Je vois une Mérope, et ne vois point de mères.
L'homme fait place au mime, et le sage au bouffon.
Néron, bourreau de Rome, en était l'histrion.
Tant l'homme se corrompt, alors qu'il se déplace !
Laissez donc à Molé, cet acteur plein de grace,
Aux Fleuris, aux Sainvals, ces artistes chéris,
L'art d'embellir la scène et de charmer Paris.
Charmer est leur devoir. Vous, pour qu'on vous estime,
Soyez l'homme des champs, votre rôle est sublime.

Après une si belle leçon, je ne crois pas qu'il y ait un seul homme au village qui soit tenté de faire bâtir une salle de spectacle, ni de devenir comédien. Mais si les jeux de Thalie et de Melpomène sont interdits à l'*homme des champs*, si on lui défend même le drame bourgeois, en quoi consiste donc la sublimité de son rôle, et que doit-il faire pour mériter un si beau titre? Le voici : il n'y a rien de plus naturel. Il faut, d'abord, ressentir au printemps *une aimable folie ;* il faut se nourrir, en automne, *des douceurs de la mélancolie ;* rêver, l'été, au clair de la lune. Mais en hiver, il faut avoir un salon bien chaud, éclairé avec goût, dans lequel on abrège la soirée par de doux passe-temps. Là, vous avez à choisir entre une foule de divertissemens champêtres. L'auteur vous propose le *tric-trac*, les *échecs*, le *billard*, ou, si vous l'aimez mieux, le *loto* du grand-oncle, et l'*wisk* des grands-pères.

Il peint ces différens jeux avec un talent d'expression et une beauté d'harmonie qu'il serait difficile de porter plus loin, et dont il est juste de donner quelqu'idée aux amateurs de la poésie.

J'entends ce jeu bruyant, où, le cornet en main,
L'adroit joueur calcule un hasard incertain.
Chacun sur le damier fixe, d'un œil avide,
Les cases, les couleurs, et le plein et le vide;

Digitized by Google

Les disques noirs et blancs volent du blanc au noir;
Leur pile croît, décroît. Par la crainte et l'espoir
Battu, chassé, repris, de sa prison sonore
Le dez avec fracas part, rentre, part encore;
Il court, roule, s'abat : le nombre a prononcé.
Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
Sur des carrés égaux, différens de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savans conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.
Long-temps des camps rivaux le succès est égal.
Enfin, l'heureux vainqueur donne l'échec fatal,
Se lève, et du vaincu proclame la défaite.
L'autre reste atterré dans sa douleur muette,
Et du terrible mat à regret convaincu,
Regarde encor long-temps le coup qui l'a vaincu.

Mais ces jeux frivoles ne sont pas les seuls plaisirs de l'*homme des champs*. L'auteur a des préceptes plus substantiels à lui inculquer. Il lui recommande fortement de ne pas perdre l'usage antique du souper ; il veut qu'il passe du jeu à la table, et sur-tout qu'il y fasse servir du vin mousseux, qu'on ne doit pas appeler *du Champagne*, comme il l'a fait excellemment observer à M. l'abbé *Cosson*.

C'est par de telles connaissances que le siècle des lumières a porté les arts jusqu'aux dernières délicatesses du goût. La philosophie s'est avancée à pas de géant dans cette belle science de *la vie commode*, sur laquelle le docteur *Morthean* nous a appris des choses si admirables. Peut-on s'empêcher de retourner sa vue avec mépris vers les siècles de ténèbres qui ont précédé cet âge lumineux ? Où est ce temps où Pindare commençait une ode olympique par ce bel hémistiche : *l'eau est quelque chose de très-bon ?* αριστον μεν ὕδωρ.

Quelle grossière peinture Homère nous fait de l'homme champêtre, lorsqu'il représente son Alcinoüs heureux dans un enclos de quatre arpens, où il n'y avait ni cascade, ni monument funèbre, ni un saule pleureur ! Il ne savait pas qu'un homme

Digitized by Google

de goût doit avoir des tombeaux dans son parc. C'est une des plus belles leçons de l'*Homme des Champs*.

Près d'une eau murmurante, au fond d'un verd bocage,
Il place les tombeaux, il les couvre de fleurs;
Par leur douce culture il charme ses douleurs;
Et pense respirer, quand sa main les arrose,
L'ame de son ami, dans l'odeur d'une rose.

Le chantre d'Ulysse, qui n'avait pas cette sensibilité fine et délicate, ne songe qu'à planter de la vigne et des arbres fruitiers dans le parc du roi des Phéaciens, et, pour tout ornement, il y fait couler deux fontaines, qu'il n'a pas même su réunir pour en former une rivière. Il n'y en avait qu'une qui se répandît dans tout le jardin. L'autre prenait son cours devant la maison, et allait au village abreuver les citoyens, ainsi qu'on le voit au septième livre de l'Odyssée : ὅθεν ὑδρεύοντο πολῖται (v. 131).

Virgile, quoique né dans un siècle plus poli, n'a pas peint l'homme des champs avec des couleurs plus élégantes. Tantôt c'est une haie de saules en fleurs, tantôt c'est le murmure d'un ruisseau toujours clair, qui fait la parure de ses descriptions. Quoi de plus pauvre et de plus rustique que ce bon vieillard, voisin du Galèze, qui cueillait la première rose au printemps, le premier fruit en automne, et qui trouvait dans son cœur des richesses égales à celles des rois? *Regum æquabat opes animis*. Je sais qu'il y a des personnes à qui cette simplicité ne déplaît point. Je n'ignore pas que Dioclétien, après avoir quitté l'empire du monde, cultivait de belles laitues dans son jardin de Salone. Mais Dioclétien était un barbare qui avait besoin de se rafraîchir le sang. Nous avons un autre goût, d'autres secrets pour faire aimer la nature. Notre *homme des champs* admirera, si vous voulez, une claire fontaine, mais pourvu qu'on lui

Digitized by Google

serve du *Vougeot* et du *Chambertin* de l'ancien clos.

Nous l'avons laissé à table : il est temps de le ramener au salon où il doit finir la journée par une lecture intéressante. Comme il n'est fatigué par aucun travail, il n'a pas la mauvaise habitude de s'endormir après le souper. Il peut donc lire *un bon roman*. Son salon est un cabinet de littérature où préside le goût le plus épuré.

On relit tout Racine, on choisit dans Voltaire.
Hélas ! et quelquefois un bel esprit du lieu
Tire un traître papier ; il lit, l'ennui circule,
L'un admire en bâillant l'assommant opuscule,
Et d'un sommeil bien franc l'autre dormant tout haut,
Aux battemens de main se réveille en sursaut.
On rit, on se remet de la triste lecture,
On tourne un madrigal, on conte une aventure,
Le lendemain promet des plaisirs non moins doux,
Et la gaîté revient, exacte au rendez-vous.

Voilà, sans doute, une vie bien champêtre. Mais ce n'est pas assez que l'*homme des champs* soit homme de table et homme de goût. Il faut qu'il sache la minéralogie, et qu'il puisse au moins rendre compte de l'état du globe.

Qu'il distingue ces monts lents ouvrages de l'onde,
Ceux que des feux soudains ont lancés dans les airs,
Et les monts primitifs nés avec l'univers ;
Leurs lits si variés, leur couche verticale,
Leurs terrains inclinés, leur forme horizontale,
Du hasard et du temps, travail mystérieux.

Il faut aussi qu'il ait un cabinet d'histoire naturelle où sa main rassemble

Les trois règnes rivaux, étonnés d'être ensemble.

Il ne lui suffit pas d'admirer les merveilles de l'univers, et d'être porté par la reconnaissance du bienfait à l'amour du bienfaiteur, il faut qu'il ait, *dans ses cartons*, tous les ouvrages de Dieu rangés dans un plus bel ordre que celui où il les a mis ; car il n'y a personne qui ignore que la nature est

Digitized by Google

pleine de confusion et d'irrégularités que nous tâchons de redresser par nos méthodes. Nous y prenons bien de la peine, et si le souverain architecte voulait y faire attention, nous pourrions, comme Alphonse X, lui donner d'assez bons conseils.

Au milieu de ces savantes instructions, l'illustre auteur ne fait point à son art l'injure de l'oublier. Cet art est le couronnement du poëme, et la partie la plus brillante de ses leçons.

L'*homme des champs* est poète. Et pourquoi non ? La campagne sera toujours assez fertile, pourvu qu'il y sème de belles rimes et des vers pleins d'harmonie. L'auteur lui commande d'animer les plantes, et de donner aux animaux nos mœurs et nos passions. Il veut même qu'il élève son style jusqu'à la force tragique, qu'il soit le Racine des troupeaux, et qu'il ne craigne pas de donner à une génisse les sentimens de *Clytemnestre*. Il soutient que la perte d'un veau doit être traitée aussi éloquemment que la mort d'*Iphigénie*. *Voyez*, dit-il,

. . . . . L'inconsolable mère
Hélas ! elle a perdu le fruit de ses amours !
Rien ne la touche plus : elle va mille fois
Et du bois à l'étable, et de l'étable au bois,
S'en éloigne plaintive, y revient éplorée,
Et s'en retourne enfin, *seule et desespérée*.
Quel cœur n'est point ému de ses tendres regrets !

L'auteur a tant d'esprit qu'on éprouve plus d'une fois la tentation de croire qu'il plaisante, mais l'ouvrage est très-sérieux, et c'est avec beaucoup d'art et de réflexion qu'il a fait de *l'homme des champs* un bel esprit et un Lucullus plein de raffinement, de savoir et d'élégance. Il annonce, dans sa préface, une haute opinion de cette espèce d'ouvrages, et il en défend l'utilité avec beaucoup de chaleur. L'art d'embellir un paysage lui paraît

Digitized by Google

tout à-la-fois *le plus naturel et le plus vertueux de tous.* Je ne doute pas que son erreur ne prenne sa source dans des sentimens estimables : mais l'expérience a trop clairement découvert l'illusion et l'abus de cette doctrine qui voulait placer ces récréations rurales et ces études frivoles de la nature, au premier rang de nos devoirs. L'homme vraiment champêtre, qui remplit ses jours de travaux utiles, est aussi intéressant que respectable. Mais cet homme ne passe point sa vie à ranger des pierres, ni à orner un parc ou un cabinet. L'histoire naturelle, bien loin d'être la première des occupations, n'est pas même le plus noble des amusemens; et, sans doute, les connaissances qui ornent l'esprit l'emporteront sur les arts qui embellissent la matière. Il serait trop insensé qu'une nation dont les fondemens reposent sur la morale, et qui ne peut se soutenir que par la connaissance de ses devoirs, tournât toute son attention et son estime vers l'étude des sciences physiques.

C'est par ces principes qu'on pourra éclaircir les idées fausses que l'auteur avance en littérature, et justifier la manière noble dont Boileau a imité, dans son épître à M. de Lamoignon, quelques vers d'Horace sur la campagne :

O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucundæ oblivia vitæ,
Oblitus cunctorum, obliviscendus et illis.

O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls, oublier tout le monde !

« On est fâché, dit l'auteur de *l'Homme des* » *Champs*, de ne pas retrouver, dans les vers de » Boileau, cette voluptueuse distribution du temps, » entre le sommeil, la lecture des anciens et la » paresse. » Il me semble que le poète français

Digitized by Google

ne mérite ici que des éloges. Il est aisé de comprendre qu'il n'aurait pu, sans choquer toutes les bienséances, développer la doctrine épicurienne d'Horace. Non-seulement il écrivait à un magistrat; mais il vivait dans un siècle où les mœurs avaient de la dignité, et où le sentiment des convenances formait la pureté du goût. On ne connaissait pas alors le mérite de cette oisiveté délicieuse dont nous avons fait depuis une si haute vertu. On ne savait pas que ce fût un *rôle sublime* que d'embellir un domaine et d'y passer sa vie dans une éternelle contemplation de la verdure. On allait à la campagne pour s'y délasser des fonctions sérieuses de la société. On y cherchait un repos occupé et un loisir studieux. C'est ainsi que les d'Aguesseau vivaient à Fresnes, et les Lamoignon à Bâville, et ce que nous décorons aujourd'hui du titre important d'occupations eût semblé, peut-être, un amusement trop frivole à ces grands hommes. Boileau qui vivait avec eux, Boileau qui était plein de leur esprit, n'aurait pas eu bonne grace, apparemment, à leur aller proposer ce partage voluptueux entre le sommeil et la paresse, et il ne s'attendait pas qu'un jour on lui ferait un crime d'avoir transporté dans ses vers la raison et les mœurs de son siècle.

Tantôt sur l'herbe assis au pied de ces coteaux,
Où Policrène épand ses libérales eaux,
Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
Discourir des vertus dont tu fais ton étude,
Chercher quels sont les biens véritables ou faux,
Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts,
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaste science ou la vertu solide.

Ne craignons pas de dire que, dans cette épître, Boileau est aussi supérieur à Horace par le caractère de son style que par celui de ses idées. M. Delille, comme tous les poètes de son école, lui reproche

Digitized by Google

proche *une élégance laborieuse*. Mais ces grands ennemis du travail apprendront un jour à leurs dépens combien cette correction difficile et ces graces décentes qui caractérisent l'ancienne école l'emportent sur la mollese insipide d'un style sans nerf et sans vigueur. C'est sur l'enclume de Boileau que se frappent les vers qui vont à la postérité, et tout ce qui n'a pas acquis par de longs efforts l'empreinte et le sceau de la perfection ne saurait avoir qu'un éclat passager.

Le style de *l'Homme des Champs* est celui des derniers ouvrages de l'auteur. Les fruits de sa jeunesse se distinguaient par la correction et la maturité; ceux d'un âge plus mûr n'ont que la facilité brillante de la jeunesse. Il a commencé par versifier difficilement, et il finit par écrire en jeune homme. C'est un sujet de douleur et un opprobre pour la littérature de voir un écrivain d'un si grand talent, forcé, peut-être, de composer à la hâte, sacrifier la gloire de la poésie française aux vues mercantiles d'un libraire. L'amour de l'argent a éteint l'amour des beaux vers, et on peut dire avec plus de vérité que Mad. Déshoulières ne le disoit de son temps :

> Dame finance a fait enfin capot
> Le bel esprit.

Cependant il est juste de reconnaître que ce poëme, si défectueux par le caractère de ses conceptions et par le dessin de son plan, peut encore offrir aux gens de goût des beautés de plusieurs genres. L'imagination du peintre des Jardins y réveille quelques souvenirs de sa première richesse. Il rappelle encore, par d'heureuses imitations, les plus beaux endroits des poètes anciens et modernes. La littérature anglaise lui offrait une riche moisson; dans les descriptions champêtres de *la Forêt de Windsor* et du *Village abandonné*.

Digitized by Google

Mais les emprunts qu'il leur a faits ne lui ont pas également réussi. Il a rendu plus fidèlement les tableaux de Pope que les moralités de Goldsmith. Il me semble qu'il a manqué les plus beaux traits de ce divin caractère du Pasteur du Hameau.

On dirait que la fausse et orgueilleuse délicatesse de notre siècle l'ait empêché d'entrer dans ces détails pleins de vérité et de simplicité, où le poète anglais ne rougit pas de descendre. Goldsmith ne craint pas de nous montrer le ministre de l'Evangile priant à l'église, et édifiant toute l'assemblée par sa piété.

At church, with meek and unaffected grace,
His looks adorn'd the venerable place;
Truth from his lips prevailed with double sway;
And fools who came to scoff, remain'd to pray.

Cela ne vaut-il pas mieux, cela n'est-il pas plus touchant que toutes ces généralités morales et philosophiques dans lesquelles on se retranche avec autant de sécheresse que d'orgueil ? Mais je me suis assez étendu ailleurs sur les beautés de ce caractère. Celui du Maître d'école est d'une couleur plus vraie et d'un meilleur style chez le poète français; on y découvre un talent marqué pour le comique.

Paraît-il ? Sur son front ténébreux ou serein,
Le peuple des enfans croit lire son destin.
Il veut, on se sépare; il fait signe, on s'assemble;
Il s'égaye, et l'on rit; il se ride, et tout tremble.
Il caresse, il menace, il punit, il absout.
Même absent, on le craint; il voit, il entend tout :
Un invisible oiseau lui dit tout à l'oreille;
Il sait celui qui rit, qui cause, qui sommeille,
Qui néglige sa tâche, et quel doigt polisson
D'une adroite boulette a visé son menton.
Non loin croît le bouleau dont la verge pliante, etc.

Dans la description de la chasse, l'auteur avait à lutter contre une foule de rivaux qui se sont tous distingués plus ou moins par quelque morceau

Digitized by Google

d'éclat. Il est certainement supérieur à M. de Saint-Lambert, quoiqu'il reconnaisse lui avoir emprunté l'idée ce beau vers :

Il revoit ces grands bois, théâtre de sa gloire, etc.

Mais M. de Saint-Lambert l'avait lui-même emprunté de Thompson, qui emploie cette idée avec bien plus d'agrément :

He sweeps the forest oft; and sobbing sees
The glades, mild opening to the golden day,
Where, in kind contest, with his butting friends,
He wont to struggle, or his loves enjoy.

Thompson est riche en belles images et en expressions fortes ; mais il laisse trop à desirer pour l'harmonie et le mouvement. Personne, à mon gré, n'a peint la première attaque du cerf et la première ardeur de la chasse, avec plus de verve et de poésie que M. Roucher. Le commencement de sa description ferait honneur aux plus grands poètes ; on n'y remarque point cette confusion d'objets qui fatigue dans la plupart des compositions de cette nature. Il y a tout ensemble de l'ordre dans les idées et de la chaleur dans le style.

Les chiens vers la forêt en tumulte s'avancent ;
Et bientôt sur leurs pas l'impétueux coursier,
Tout fier d'un conducteur brillant d'or et d'acier,
Non loin de la retraite où l'ennemi repose
Arrive. L'assaillant en ordre se dispose :
Tous ces flots de chasseurs, prudemment partagés,
Se forment en deux corps sur les ailes rangés.
Les chiens au milieu d'eux se placent en silence.
Tout se tait : le cor sonne, on s'écrie, on s'élance,
Et soudain, comme un trait, meute, coursier, chasseur,
Du rempart des taillis ont franchi l'épaisseur.
Eveillé dans son fort au bruit de la tempête,
La terreur dans les yeux, le cerf dresse la tête,
Voit la troupe sur lui fondant comme un éclair ;
Il déserte son gîte ; il court, vole et fend l'air,
Et sa course, déjà, de l'aquilon rivale,
Entre l'armée et lui laisse un vaste intervalle.

Quelque belle que soit la versification de M. Delille, il faut avouer qu'elle n'offre rien qu'on puisse

Digitized by Google

comparer à la vigueur de ce morceau. Mais son style est, en général, plus pur et plus soutenu, et les formes en paraissent plus variées dans la suite de la description.

A ces apprêts de guerre, au bruit des combattans,
Le cerf frémit, s'étonne, et balance long-temps.
Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide ?
Doit-il leur opposer son audace intrépide ?
De son front menaçant ou de ses pieds légers,
A qui se fiera-t-il dans ces pressans dangers ?
Il flotte irrésolu : la peur enfin l'emporte;
Il part, il court, il vole; un moment le transporte
Bien loin de la forêt, et des chiens et du cor.
Le coursier, libre enfin, s'élance et prend l'essor :
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête;
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons, etc.

On ne doit pas oublier le père Vanière qui, dans un poëme latin, a traité le même sujet avec tant de soin et d'étendue qu'il pourrait servir de guide au chasseur. L'homme de goût peut lui reprocher de manquer de précision et d'affaiblir l'intérêt par l'abondance des détails didactiques. Mais ses vers sont travaillés avec un art qui annonce le siècle où ils ont été faits. Jamais on n'a su orner et soutenir des préceptes arides par une plus vive expression. Je n'en citerai pour preuve que le passage où il indique les qualités du cerf qu'il convient de choisir pour la chasse.

Si quem nactus eris primo qui flore juventæ
Fervidus antevolet zephyros, hunc respue, cursu
Ne catulos ipsasque vago clamore fatiges
Incassùm sylvas, et spe ludaris inani.
Anteferes cervum qui jam gravitate senili
Tardior est, astuque magis quàm robore pugnat,
Certaque signa pedum, notosque relinquit odores,
Inscriptis graviora premens vestigia terris.

Ce style est dans le goût de la bonne antiquité, et le *Prædium rusticum* aurait pu être pour l'auteur de l'*Homme des Champs* un modèle d'autant plus

Digitized by Google

utile, que cette production respire véritablement les graces champêtres.

Je crois qu'on peut conclure de tant d'exemples, que les *Géorgiques françaises* sont un poëme plus brillant que régulier, et plus agréable par les détails qu'admirable par l'ensemble. *Infelix operis summâ, quia ponere totum.... nesciet.* Il ressemble à ces édifices modernes qui brillent par les décorations et qui pèchent par les fondemens.

CH. D.

Le Nouveau Robinson, pour servir à l'amusement et à l'instruction de l'un et de l'autre sexe. Ouvrage traduit de l'allemand de Campe, et orné de trente gravures. Quatrième édition. Deux vol. in-12. Prix : 5 fr., et 6 fr. par la poste. A Paris, chez *le Prieur*, libraire, rue des Noyers, n°. 22; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Amuser et instruire, voilà le refrain des titres et des préfaces de presque tous les nouveaux livres d'éducation. On ne cherche plus à persuader aux enfans que le plaisir est la récompense du travail, et que toute récréation doit être achetée par une occupation quelconque : on leur dit au contraire que l'étude n'a point d'épines, qu'elle n'est qu'un moyen de prévenir l'ennui; et c'est par des jeux que l'on prétend leur en donner le goût. De là tant de méthodes pour enseigner à lire, telles que des abécédaires moraux, des abécédaires utiles, des abécédaires amusans, des abécédaires d'histoire naturelle, des abécédaires mythologiques, etc., etc.; (1) tous livres certainement

(1) Le Catalogue de ces livres se trouve en tête du *Nouveau Robinson*.

Digitized by Google

moins à la portée des enfans que les méthodes anciennes. Les prétendus philosophes auxquels on doit l'idée de ce système, ont bien peu connu la nature et la destination de l'homme, que la religion seule nous explique. D'après leurs systèmes de matérialisme, destructifs de l'idée d'une autre vie, ils ont soutenu que notre existence sur la terre ne devoit être troublée par aucune de ces privations que la piété impose, et qu'il était possible de se composer une sorte de bonheur indépendant de la pratique rigoureuse des devoirs. De là ces théories d'intérêt personnel et d'isolement, qui ont été répandues pendant l'époque désastreuse de leurs triomphes : insensés ! qui parlant sans cesse du plaisir, et développant sur tous les tons les maximes d'une doctrine relâchée, se plaignaient presque toujours, maudissaient alternativement la société et la nature humaine, et ne s'apercevaient pas que l'unique bonheur dont puisse jouir l'homme est fondé sur la tranquillité de la conscience, qui ne s'achète que par des sacrifices. On se figure facilement les ravages que cette doctrine pernicieuse a dû faire lorsqu'elle a été appliquée à l'éducation. « La Providence, dit Fénélon, n'accorde rien qu'au tra-
» vail ; il n'y a point de vrai succès facile, le jeu pro-
» longé ne produit que la vanité et la peine ; et Dieu a
» tellement combiné pour l'homme la nécessité de la péni-
» tence, que l'exercice s'en rencontre dans nos occupations
» les plus raisonnables et les plus douces. »

Rousseau, dans son plan d'éducation, développa une idée qui lui était particulière. Soit qu'il prévît que le temps n'était pas éloigné où une révolution détruirait toutes les institutions sociales, soit que, suivant son système favori, il voulût que son élève pût vivre hors de la société, quel que fût son motif, il insista beaucoup sur la nécessité d'enseigner un métier qui mît l'enfant même le plus riche à l'abri des événemens. Cette précaution qui fut suivie par quelques personnes à la fin du siècle dernier, ne fit éviter aucun malheur à ceux que la révolution dépouilla. Com-

Digitized by Google

ment en effet se flatter que des jeunes gens destinés à une grande fortune, et n'ayant appris un métier que par amusement, pussent un jour trouver une ressource dans cet apprentissage imparfait? La perte d'un temps destiné à des travaux plus utiles et plus conformes à leur état n'avait pu en faire que de très-mauvais ouvriers. Aussi l'on eut lieu de remarquer que, parmi tous ces proscrits qui dans l'exil dûrent leur existence au travail, il n'en fut presque aucun qui ne se servît de quelque connaissance utile ou de quelque art agréable dont l'enseignement entrait dans l'ancienne éducation. On vit beaucoup plus de maîtres de langues, de musique et de dessin, que de menuisiers.

Cette idée de Rousseau a cependant encore aujourd'hui quelque chose de spécieux. L'instabilité des choses humaines peut porter à croire qu'un métier, utile partout, indépendant des mœurs et des préjugés, tel que celui de menuisier, offre dans des temps de désordre une ressource assurée; qu'en cela le philosophe de Genève a eu le mérite de la prévoyance, et qu'il a indiqué un remède aux maux dont on était menacé. Outre qu'ainsi qu'il a été observé, cette ressource a été absolument nulle dans les derniers temps, il convient ici de prouver la fausseté du système, en accordant même la possibilité de l'application.

L'expérience montre, et tous les bons esprits en sont d'accord, que le meilleur système d'éducation est celui qui tend le plus à rendre les hommes propres à leur état. Il est dans l'instruction, des objets que doit apprendre tout enfant destiné à des fonctions intellectuelles; il en est d'autres plus particuliers à chacune de ces fonctions. Les colléges étaient établis pour les premiers; les écoles supérieures pour les seconds. Cet ordre excellent qui fut troublé dans le siècle dernier par la mode des éducations particulières, presque toutes confiées à des philosophes, faisait de grands généraux, de bons magistrats, et produisait cette foule de gens de mérite attachés à leur état, et qui en conservaient scrupuleusement l'esprit. Les

Digitized by Google

singularités les plus frappantes signalèrent l'époque du *philosophisme* si digne de précéder celle de la révolution. Les grands oublièrent leur dignité pour vivre en simples particuliers; les jouissances, et trop souvent les désordres de la vie privée remplacèrent l'ancienne représentation, qui du moins couvrait les vices ou en faisait éviter les occasions. Les délices de cette nouvelle existence tenaient sur-tout aux sociétés intimes : de là l'admission dans ces sociétés de toute personne qui pouvait amuser, sans distinction d'état, ni de mœurs; la confusion de tous les rangs, et le mélange de toutes les prétentions. La magistrature conserva plus long-temps son ancienne austérité; cependant elle ne fut pas à l'abri de cette dégénération générale. La manie de paraître aimable produisit chez elle des contrastes fréquens entre la gravité de l'état, et les discours de l'homme qui en était revêtu; contrastes que la comédie eut souvent occasion de relever.

Dans cette confusion de tous les rangs et de tous les états, dans cet oubli général des principes qui convenaient à chacun, une révolution n'était pas difficile à prévoir; mais Rousseau, loin de chercher à rappeler ses contemporains à des idées qui pouvaient prévenir ou du moins éloigner cette révolution, céda aveuglément à l'esprit du siècle. Quelle plus grande leçon, si on avait pu l'entendre et en profiter, que les conseils d'un sophiste qui ne montrait d'autre ressource dans une ruine inévitable que le métier de menuisier? Il y avait alors dans le monde un défaut de prévoyance, une négligence de réflexion et un penchant à badiner sur tout, qui empêchaient de faire attention à ce triste pronostic. Les spéculations de Rousseau passaient pour des rêveries; et tout en regardant ses prédictions comme des chimères, on adoptait comme un amusement le remède qu'il proposait. Marque certaine de l'esprit de vertige qui régnait à cette époque, et qui consistait à prendre de travers les opinions, où, comme dans toutes les conceptions hu-

Digitized by Google

maines, le vrai se trouve mêlé avec le faux ! Qui ne voit en effet que Rousseau prévoyait assez bien ce qui devait arriver, et qu'il n'était absurde qu'à l'égard du remède ? Il fallait donc rejeter le dernier comme une ressource honteuse, et s'attacher à prévenir cette grande crise par un retour noble et ferme à l'esprit de son état. On fit, comme on le sait, tout le contraire.

D'après une des idées dominantes du roman d'*Emile*, il était naturel que Rousseau eût une haute admiration pour *Robinson Crusoé*. Ce livre excite l'intérêt et la curiosité : quoique les vraisemblances y soient rarement gardées, on aime à suivre les occupations d'un homme livré entièrement à lui-même, et ne trouvant que dans son industrie et dans son travail les moyens d'exister ; mais jamais on ne s'était avisé de regarder cet ouvrage comme un livre classique. Son auteur même n'y avait pas attaché une aussi grande importance. On le mettait volontiers entre les mains des enfans pour les distraire d'occupations sérieuses ; et cette préférence n'était due qu'à l'absence des passions tendres, avantage qu'on ne trouve dans presque aucun livre d'imagination. Quoique ce roman eût aussi son côté dangereux par la passion du héros pour les voyages, passion qui peut facilement s'emparer d'un âge où le penchant le plus fort est la curiosité, cependant on pensait que les malheurs de Robinson, les dangers auxquels il est sans cesse exposé, étaient une leçon suffisante pour frapper l'esprit des enfans, et pour les détourner des projets chimériques dont ce livre est rempli. Voilà quelle était l'opinion des gens sages sur ce roman, auquel le suffrage de Rousseau a donné une importance qu'il ne méritait pas.

L'auteur allemand qui a voulu en faire un livre classique n'a que trop abondé dans le sens du philosophe de Genève. Il a converti le récit du roman anglais en dialogues d'un père avec ses enfans. Cette forme donne lieu à des longueurs, à de fréquentes digressions qui affai-

Digitized by Google

blissent beaucoup l'intérêt de l'ouvrage. Les vraisemblances sont aussi moins conservées dans le livre de M. Campe que dans le roman anglais. L'ancien Robinson trouve au moins dans le vaisseau naufragé quelques instrumens qui le mettent en état de pourvoir à sa subsistance; le nouveau ne possède aucun de ces instrumens, il doit tout à son industrie : cette supposition est évidemment absurde, sur-tout si l'on observe que ce personnage est presque un enfant, qu'il n'a aucune expérience, et que rien n'annonce qu'il soit le moins du monde familiarisé avec les arts mécaniques. Ce roman offre une faute plus grave relativement à l'effet moral qu'il doit avoir sur les enfans : elle tend à leur donner une idée fausse du monde et à favoriser leur penchant pour l'indépendance. Le nouveau Robinson est un enfant de Hambourg : son éducation a été négligée; et, trop chéri de ses parens, il s'est habitué à l'oisiveté. L'envie de courir le monde s'empare de lui; un de ses camarades lui procure le moyen de faire gratuitement le voyage de Londres; arrivé dans cette ville, où il est sans ressource, il trouve un capitaine qui lui donne généreusement quelques guinées pour retourner dans son pays. Robinson, dont la passion pour les voyages est loin de s'affaiblir, rencontre un autre capitaine qui se dispose à partir pour la côte de Guinée. Ce capitaine, plus généreux encore que le premier, lui offre de le prendre gratuitement sur son bord, et de lui donner un intérêt dans son entreprise. Il est de toute impossibilité qu'un enfant qui n'est doué d'aucun talent, qui n'a aucune qualité aimable, trouve de pareilles ressources. Quel effet cette supposition ne peut-elle pas produire sur l'imagination des jeunes lecteurs ? Ils croiront qu'en quittant la maison de leurs parens, ils ne manqueront jamais de rien; il y aura toujours des capitaines généreux qui prendront soin de leur fortune. On n'a pas besoin d'observer que cette singulière invraisemblance blesse autant le goût que les convenances morales.

Digitized by Google

L'auteur allemand, en tombant dans ces défauts, a du moins tiré du sujet de son livre l'unique avantage qu'il présentait. Les voyages de Robinson offrent des détails de géographie qui peuvent être utiles aux enfans. Le père suit sur la carte les courses du personnage dont il raconte les aventures, et ne néglige aucune occasion de donner à ses jeunes auditeurs des renseignemens curieux et bien amenés sur les différens pays. Cette partie de l'ouvrage de M. Campe ne mérite que des éloges. Il serait à desirer que sa méthode fût suivie lorsqu'on fait lire aux enfans des relations de voyages : rien ne contribue plus à graver dans leur mémoire la nomenclature géographique que d'attacher un souvenir intéressant à chacune des parties de cette science, un peu aride si elle est privée de ce secours.

Les dialogues du nouveau *Robinson* offrent un défaut de convenance qu'on ne peut s'empêcher de relever. Ce défaut, très-commun dans les livres d'éducation qui parurent à l'époque de la révolution, commence heureusement à disparaître dans les ouvrages nouveaux : il a une importance beaucoup plus grande qu'on ne le croit communément ; et il est étonnant que le traducteur qui, dans sa préface, s'élève contre les fausses doctrines, ne s'en soit pas préservé. Les enfans introduits dans les dialogues du nouveau *Robinson* tutoient leur père et leur mère.

Ce langage détruit dans les familles la subordination qui doit y régner. Les hommes, comme on le sait, tirent le plus souvent leurs principes moraux des habitudes qu'on leur a fait contracter dans leur enfance : or, quel respect les jeunes gens pourront-ils avoir pour leurs pères, lorsqu'ils auront été élevés à leur parler comme à des égaux? Cette indécente familiarité qui ne peut avoir quelque agrément que dans le premier âge, ne dégénérera-t-elle pas en révolte contre l'autorité la plus sacrée? Ne verra-t-on pas des fils qui se croiront les *camarades* de leurs pères, qui non-seulement ne leur obéiront pas, mais qui n'auront

Digitized by Google

pour eux aucun égard ? Il est trop vrai que parmi des personnes entre lesquelles l'ordre de la nature et l'âge établissent des rapports de puissance et de soumission, l'harmonie ne peut se conserver que par l'observation exacte des convenances fondées sur les mœurs, et que la plus légère infraction à ces règles produit la subversion entière des principes et des devoirs. Les nombreuses divisions que l'on voit aujourd'hui dans les familles tiennent, plus qu'on ne le pense, à cette cause dont on n'a pas assez calculé les conséquences pernicieuses. L'abbé de Vauxcelles qui avait vu s'établir cet usage en explique très-bien l'origine dans son discours préliminaire de l'Education des filles de Fénélon. « Les premières mères qui s'en avisèrent, » dit-il, furent quelques femmes très-vaines qui crurent » se distinguer par une singularité aimable. Leur exemple » fut suivi par une foule d'autres plus passionnées que » vraiment tendres pour leurs enfans, et par quelques » pères plus complaisans que sages. Elles révèrent que le » secret d'être toujours aimées par ces êtres si chers était » trouvé, et que la familiarité établirait la confiance et » n'amènerait point l'indépendance et le mépris ; que les » enfans allaient être toujours contens, et les mères tou- » jours embrassées et applaudies. » L'abbé de Vauxcelles, comme on le voit, avait très-bien saisi les motifs de cet usage ridicule ; il les explique par l'égoïsme et la coquetterie des mères. L'égoïsme les portait à cette familiarité qui ne semble avoir aucune conséquence pour le premier âge, et qui donne lieu à des caresses multipliées ; la coquetterie trouvait aussi son compte à cette mode nouvelle. Le *tutoiement* semblait rapprocher les âges de la mère et de l'enfant, et ce langage qui n'avait lieu qu'entre des amis, des frères et des sœurs, rajeunissait nécessairement la femme qui le permettait à son fils. Un autre motif, mais très-subordonné à ceux dont il vient d'être parlé, pouvait diriger quelques mères : elles pensaient qu'elles seraient chéries plus tendrement par des enfans dont elles

Digitized by Google

deviendraient les amies, en abjurant toute autorité. L'abbé de Vauxcelles combat aussi cette idée; et passant à des considérations générales, il en montre rapidement les conséquences. « On se hâte, dit-il, de traiter comme » des amis des êtres qui ne conçoivent pas même l'amitié, » et qui ne doivent être long-temps qu'un objet d'amour » et de soins. Ah! lorsque dans une nation la coutume de » tous les temps a prescrit aux enfans des procédés res- » pectueux, et que la langue établie venant encore au » secours de la coutume, dicte à ces mêmes enfans un » langage particulier pour ceux qu'on honore, et qu'ils » ne manqueront pas un jour d'exiger pour eux-mêmes; » comment cette nation peut-elle abandonner et le lan- » gage et la coutume et les mœurs de ses ancêtres? C'est » ce qu'elle a fait en adoptant un moment l'usage puéril » et irréfléchi de se faire tutoyer par les enfans. »

Ces observations paraissent suffire pour montrer au traducteur du *Nouveau Robinson* le tort qu'il a eu de conserver le *tutoiement* que l'auteur allemand a introduit dans son ouvrage. Cette faute peut disparaître dans une nouvelle édition. On désirerait aussi que le traducteur supprimât un grand nombre de niaiseries germaniques, qui font languir le dialogue, et qui interrompent sans cesse la narration. P.

Histoire des Templiers, ouvrage impartial, recueilli des meilleurs écrivains; par *J. A. J.* Avec cette épigraphe :

La gloire de leur mort explique assez leur vie.
Trag. des Templiers.

A Paris, chez *Pillot*, jeune, libraire, place des Trois-Maries, n°. 2; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal de l'Empire*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Cette brochure de circonstance n'est guère qu'une compilation, et même une compilation assez peu utile

Digitized by Google

après la dissertation victorieuse de l'auteur des *Templiers*. On lit, en tête, une épître en vers qui lui est adressée; c'est aussi une œuvre assez médiocre, où son éloge est mal-à-propos entremêlé de la censure de ses confrères. On prétend à tort que,

Chargé du poids honteux des plus justes mépris,
Pierre avait de sa chute égayé tout Paris.

Pierre n'était ni un bon drame, ni un ouvrage digne de mépris; il s'y trouvait deux scènes bien faites et quelques beaux vers.

L'oreille du censeur n'est pas plus sûre que ses jugemens; il ne donne que deux syllabes au nom de M. *Raynouard*, et trois au mot *comédiens*. Son style ne manque pas de facilité; mais il n'a rien de bien piquant: on en jugera par la fin de son épître, où, comme dans le reste, on ne trouve presque rien à louer ni à reprendre; médiocrité bien plus fâcheuse que les plus grands défauts compensés par quelques beautés. Le panégyriste raconte qu'il pleurait d'admiration, comme les autres, en voyant jouer les *Templiers*. Un spectateur impassible lui en fit des reproches, et lui dit:

Vous vous attendrissez sur le sort du grand-maître;
Mais de périr ainsi Molay fut trop heureux. . . . .
Demain dans mon journal vous lirez ses aveux.
— Quoi! la vertu n'a point illustré sa carrière!
Le grand-maître à toi seul doit son beau caractère.
Ah! s'il n'est que le fruit d'une sublime erreur,
Il honore à la fois ton génie et ton cœur.

Ainsi, loin d'imiter ces tragiques débiles,
Des tragiques passés imitateurs serviles,
Ton génie a créé chacun de ses tableaux;
Tu n'as rien emprunté.... pas même tes défauts.

L'auteur de cette brochure, entr'autres autorités, a cité celle de l'abbé de Vertot, celle de Saint-Foix, qui pour n'avoir pas écrit avec la pesanteur trop ordinaire aux érudits, n'en a pas moins fait des recherches exactes et scrupuleuses sur les points historiques qu'il a traités.

Digitized by Google

Il peint Marigny, le principal moteur de la destruction des Templiers, comme un de ces dangereux ministres qui corrompent l'équité naturelle d'un souverain en flattant toutes ses passions.

« Ne pouvant plus imaginer de nouveaux impôts, il avait eu recours à la plus pernicieuse des ressources, l'affaiblissement et le haussement des monnaies; les changemens qu'il y fit devinrent si fréquens et furent portés à un tel excès, que la populace de Paris se souleva, pilla la maison d'Etienne Barbette, maltraita dans les marchés les pourvoyeurs du roi, l'investit lui-même dans le Temple, où il logeait alors, et empêcha pendant trois jours qu'on y portât des vivres. Barbette et Marigny accusèrent les Juifs et les Templiers d'avoir fomenté cette sédition. Jamais prince ne fut plus fier que Philippe-le-Bel, et sa fierté le rendait implacable dans sa haine. D'ailleurs il était avide, dépensier, toujours pressé d'argent et par conséquent obligé de se faire souvent illusion sur les moyens que ses ministres employaient pour en trouver; il ne leur fut pas difficile de lui faire adopter le projet d'une vengeance qui pourrait faire entrer dans ses coffres la dépouille des Juifs et une partie des richesses que les Templiers avaient apportées de l'Orient. Bientôt le bruit se répandit dans Paris que les Juifs avaient outragé une hostie, profané les vases sacrés et crucifié des enfans le jour du vendredi saint. Le peuple, qui aime à croire tout ce qui peut exciter sa fureur, ne tarda pas à crier qu'il fallait exterminer ces ennemis du nom chrétien. Le ministre les fit tous arrêter dans un même jour, le 22 juillet 1306; leurs biens furent confisqués, on ne laissa à chacun que ce qu'il lui fallait pour le conduire hors du royaume.

» L'année suivante, on arrêta de la même manière tous les Templiers qui se trouvèrent en France, et le terrible tribunal qu'on érigea contr'eux dans chaque province fut composé d'évêques et de moines : l'archevêque de Sens, frère d'Enguerrand de Marigny, présidait à celui de Paris.

BIBL. UNIV. GENT

Digitized by Google

» Clément V occupait la chaire de Saint-Pierre. Presque tous les historiens, entr'autres, Saint-Antonin, archevêque de Florence, Villani et le continuateur de Nangis, disent : « que ce pape faisait un honteux trafic des choses » sacrées, qu'à sa cour on vendait publiquement les bé- » néfices; qu'allant de Lyon à Bordeaux, il avait pillé » sur son passage tous les monastères et toutes les égli- » ses; qu'il avait établi le Saint-Siége en France pour ne » pas se séparer de la comtesse de Périgord, fille du » comte de Foix, dont il était éperdument amoureux; » que Philippe-le-Bel lui ayant offert de le faire élire » pape à six conditions, il avait juré sur le Saint Sacre- » ment de les exécuter toutes, et que l'extinction de l'or- » dre des Templiers en était une. »

Combien le traitement fait alors aux Juifs, trop semblable à celui qu'ils viennent d'éprouver en Afrique, ne fait-il pas naître de soupçons sur les motifs qui animèrent le surintendant à la perte des Templiers !

On s'est moqué du récit qui représente ces infortunés élevant au ciel leurs mains et leurs voix jusque sur le bûcher. On a prétendu qu'on n'avait pas envie de chanter dans les flammes. Ce trait n'en est pas moins historique. Il est attesté par des témoins oculaires. C'est d'ailleurs vouloir disputer contre sa propre conviction, que de soutenir qu'au milieu des tourmens, l'innocence n'a pas mille fois invoqué le nom de l'Eternel.

On a voulu avilir les Templiers en les affublant du nom de moines, nom que la philosophie s'était autrefois attachée à décrier, qu'elle se flattait d'avoir rendu odieux et ridicule. Quand on croirait (bien mal-à-propos) avoir le droit de mépriser les moines, encore faudrait-il faire quelque distinction; se rappeler que l'ordre des Templiers était composé de dix ou douze mille religieux-militaires, des premières familles de l'Europe; non-seulement que tous étaient nobles, mais que plusieurs appartenaient à des maisons souveraines; que c'était un moine, non militaire,

Digitized by Google

militaire, qui les jugea; que le frère du dauphin d'Auvergne était un personnage un peu plus considérable que *frère Guillaume*, qui l'envoya au bûcher. Il ne faut donc pas se prévaloir contre les Templiers de la différence qu'on établit entre eux et leurs accusateurs, ou leurs juges. Les accusateurs étaient deux misérables; le moteur de leur supplice, un ministre mal famé; l'instrument, un moine. Il ne faut pas se laisser abuser par les noms imposans d'un puissant monarque, du clergé, de la noblesse de France. Le monarque fut trompé, le clergé, qui n'est jamais complètement représenté que dans des conciles généraux, ne trouva pas les preuves convaincantes, et la noblesse de France ne jugea point. Ce nom là est beaucoup trop générique pour désigner un très-petit nombre de nobles. Une portion de la noblesse française fut immolée; mais ses pairs ne furent point les sacrificateurs, un moine la fit brûler. Voilà ce qui est aujourd'hui malheureusement trop incontestable, et ce que ne détruiront point des objections appuyées sur des faits inexacts, et reproduites encore après avoir été cent fois réfutées.

Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs.

LES EUMÉNIDES. (d'Eschyle.)

L'action de ce drame est le jugement d'Oreste absous: elle commence à Delphes dans le temple d'Apollon. On voit d'abord la vieille Pythie faire une très-longue invocation à toutes les divinités qui dévoilent l'avenir, elle court sur le trépied, et n'est plus en scène pendant le reste de la tragédie. On ne devine pas le motif de son apparition, ni pourquoi elle ne reparaît plus.

Au vers 93, Oreste, guidé par Mercure, quitte le temple de Delphes, et se rend à Athènes, dans celui de Minerve.

Digitized by Google

Au vers 117, les Furies dorment dans le temple de Delphes. L'ombre de Clytemnestre veut les éveiller et les faire courir à la poursuite d'Oreste. Les Furies répondent avec noblesse, en ronflant. « Vous ronflez, leur dit » l'Ombre. » Tant l'auteur désirait que les spectateurs remarquassent son invention.

Au vers 235, Oreste paraît dans le temple de Minerve, à Athènes. Quelques vers après les Furies l'y suivent (1). Si la scène, à ce moyen, n'est pas changée, comment le sera-t-elle jamais? Cependant Aristote ne blâme pas un tel sacrilége! O! qu'Eschyle est heureux qu'un monsieur d'Aubignac soit né tant de siècles après lui! J'ignore comment ce fameux critique a dissimulé ou laissé échapper cette faute énorme du père de la tragédie.

Au vers 663, Apollon rend un oracle sur la procréation. L'enfant, dit-il, ne doit la vie qu'à son père:

Procreat autem ille qui insiliit.

Précieuse simplicité des Grecs! Nos goûts corrompus nous ont mis hors d'état de l'apprécier.

La tragédie a 1050 vers.

Œdipe a Colonne (de Sophocle.).

Cette tragédie ne peut charmer que des spectateurs ou des lecteurs de l'antique Athènes, ou enfin, ces modernes savans, si dignes d'envie, qui prétendent savoir se transporter dans ces siècles heureux où l'on croyait que la possession du cadavre d'un mendiant opérait la sûreté et le bonheur d'un état. Œdipe, aveugle et blême, conduit par sa fille Antigone, dans un état aussi triste que lui, occupe perpétuellement la scène. Il ne la quitte que pour aller mourir. Il part alors, suivi de tous les personnages, pour terminer ce dernier acte de la vie. Au vers 1624 (2), le chœur reste à son poste. Après qu'il a chanté deux pe-

(1) Remarquable et indubitable duplicité de lieu.
(2) Unité de temps violée.

Digitized by Google

tites strophes, arrive un messager qui lui fait longuement le récit de toutes les cérémonies, de tous les prodiges, de tous les adieux qui ont précédé et accompagné le trépas d'Œdipe. Ce qui met fin à la tragédie.

Elle a 1863 vers.

N. L.

SPECTACLES.

Théâtre de l'Impératrice.
(Rue de Louvois.)

Les trois Gendres, comédie en trois actes et en prose.

Rien de plus facile que de brocher une mauvaise comédie d'intrigue, sur-tout lorsqu'on s'affranchit du joug de la rime; et on la fait jouer avec la même facilité. Ce qui serait rebuté aux François trouve grace à la rue de Louvois, et ce qu'on y rejette n'est pas dédaigné ailleurs. Par les nouveautés qu'il nous offre incessamment, Picard s'efforce de rompre la monotonie, qu'il est très-difficile d'écarter d'un théâtre qui n'a qu'un seul genre, puisqu'elle ne laisse pas que de se faire sentir sur celui qui en réunit trois; mais c'est une triste variété qu'une nouveauté ennuyeuse. Louvois et le Vaudeville ont peine à se soutenir. Leur réunion serait à desirer. Leurs différens drames ne seroient point disparates; car on joue chez Picard beaucoup plus d'imbroglios et de petites pièces que de comédies de caractère. Cette association offrirait une agréable diversité, et je crois que le succès en serait infaillible.

Alors le directeur pourrait sans inconvénient se montrer plus difficile sur l'admission des pièces. On ne serait pas si vivement pressé par la nécessité d'essayer du nouveau

Digitized by Google

pour aiguillonner la curiosité du public. Une bonne comédie et un joli vaudeville composeraient toujours un spectacle amusant; et quand même la seconde troupe des Bouffons réussirait sur ce théâtre mieux que la première, il n'y aurait pas encore trop de variété. C'est la seule chose dans laquelle l'excès est comme impossible.

Le Théâtre de l'Impératrice a besoin de cet expédient, ou de quelque autre, pour soutenir son existence qui chaucelle. Il ne faudrait pas beaucoup de pièces comme *les trois Gendres* pour l'achever. Picard y avait un rôle, et y faisait une triste contenance.

La scène est en Espagne. Isabelle est destinée par son père à dom Carlos, que le père ni la fille n'ont jamais vu; ce qui est fort vraisemblable. Un premier imposteur, personnage avare et cupide, quoique fort jeune, alléché par la dot qu'il croit devoir être considérable, se produit sous le nom de dom Carlos, et, pour se rendre plus intéressant (quoiqu'on n'en voie pas la nécessité), imagine de faire attaquer le beau-père par deux estafiers qu'il soudoie, de voler à son secours, et de paraître son libérateur. Incident emprunté d'une autre méchante pièce, jouée il y a quelque temps au même théâtre.

Mais Isabelle a un amant qu'elle a fait avertir de se présenter à son père en se donnant aussi pour dom Carlos. Cet amant arrive au moment de l'attaque, et a les honneurs de la délivrance. L'imbécille qu'on a feint d'assassiner, et qui ne sait pas que c'est une feinte, laisse aller les assassins, de peur, dit-il, qu'il ne lui en coûte quelque chose si la justice se mêlait de le venger.

Le premier faux dom Carlos (nommé dom Fernand), arrive après coup. L'amant lui dispute le nom qu'il a usurpé, et prétend que c'est à lui qu'il appartient. Dom Fernand s'en va, en disant : « Je joue ici un joli rôle; » ce que l'assemblée, qui avait déjà pris le parti de rire de l'auteur, ne pouvant rire de la pièce, a beaucoup applaudi.

Le beau-père ne sachant si ce second dom Carlos est

Digitized by Google

véritablement le bon, demande qu'il ait à représenter le portrait d'Isabelle qui lui a été envoyé. Le valet répond qu'ils ont été dévalisés en chemin, et que les voleurs l'ont emporté. Ils étaient donc bien nombreux, s'écrie le beau-père, s'ils ont pu vaincre d'aussi braves gens que vous. Quatorze, répond le valet, *et ils occupaient les hauteurs*. Ce mot est le seul qui, dans les trois actes, ait paru plaisant ou bouffon.

Enfin, le véritable dom Carlos arrive et se fait reconnaître. La petite Isabelle n'en est pas fort en peine; elle fait la mutine, et déclare que, « s'il l'épouse, il en arrivera quelque malheur; » ce qui a été trouvé gaillard pour une Agnès. Dom Carlos, instruit qu'un autre est aimé, et ne voulant pas courir la chance dont il est si franchement menacé, laisse de très-bonne grace Isabelle à son amant. Le père, content pourvu qu'il soit débarrassé de sa fille, la lui donne aussi très-volontiers. Pour dom Fernand, il avait été, une minute auparavant, renvoyé comme un misérable et ne s'était point fâché : car ce personnage était aussi débonnaire qu'intéressé.

Le parterre n'a pas été très-méchant non plus. Il a sifflé, mais modérément.

On donnait avant cette pièce le *Somnambule*, qui fait toujours beaucoup rire les petits enfans, et bâiller ceux qui ne le sont plus. On a fini par *Fanfan et Colas*, qui est encore un drame composé pour amuser l'enfance, mais où elle peut aussi puiser une leçon utile. On voit que, quant à l'âge mûr, ce jour là n'était pour lui un jour de bonne fortune.

ANNONCES.

Nouveaux Murs de terrasse, solides, durables, et qui dispensent de cette profusion de matériaux qu'on y emploie; ouvrage utile à tous les pays, principalement aux architectes, ingénieurs, maçons et à tous propriétaires, agens et fermiers; par le sieur Coinfreaux, professeur d'architecture rurale. Un vol. in-8°., avec une planche. — Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

A Paris, chez l'auteur, rue Folie-Méricourt, n°. 12.

Digitized by Google

Le Fablier du second Age, ou Choix de Fables à la portée des Adolescens, avec des explications morales et des notes tirées de l'Histoire, de la Mythologie et de l'Histoire naturelle, et orné d'une gravure pour chaque fable. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. par la poste.

A Paris, chez Le Prieur, libraire, rue des Noyers, n° 22.

Ce recueil de fables est destiné à suivre celui qui, sous le titre de *Fablier du premier Age*, a déjà paru chez le même libraire. L'un est pour les enfans, l'autre pour ceux qui commencent à entrer dans leur adolescence. Le premier contient des fables très-simples, et dont les moralités sont appropriées à la faible intelligence des enfans; mais le second, entrepris dans la double intention de présenter des leçons de morale et des morceaux de poésie propres à former le goût, est composé avec plus de sévérité, et la plupart des fables y sont accompagnées de notes qui en font remarquer les beautés et les taches. Ainsi ce recueil offrira aux jeunes lecteurs un double avantage qu'il doit nous suffire d'annoncer aux instituteurs et aux parens.

Songe du professeur V. Monti, traduit en vers français; par M. Carion-Nisas. De l'Imprimerie impériale. In-4°.; papier d'Annonay. — Prix : 3 fr., et 3 fr. 30 c. par la poste. In-4°., papier vélin, 5 fr., et 5 f. 30 c. par la poste. In-8°., grand papier, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 45 c. par la poste. Papier vélin, 2 fr. 50 c., et 2 fr. 70 c. par la poste.

A Paris, chez Galland, libraire, palais du Tribunat.

Le Spectateur Français au 19e. siècle, ou Variétés morales, politiques et littéraires, recueillies des meilleurs Ecrits périodiques; avec cette épigraphe :

Vis unita fortior.

Deux volumes in-8°. — Prix : 9 fr., et 12 fr. par la poste.

A Paris, à la Librairie typographique, quai des Augustins, n°. 70.

Répertoire des Loix et des Arrêtés du gouvernement, de 1789 à l'an XI, par ordre alphabétique, chronologique et par classement de matières. Seconde édition revue, corrigée et considérablement augmentée; par Guillaume Beaulac, ancien avocat. Prix : 8 fr., et 10 fr. 50 c. par la poste.

Cet ouvrage, rédigé par ordre de matières, est le plus complet et le plus exact qui ait paru jusqu'à présent; il est d'une utilité journalière et indispensable à tous les fonctionnaires publics, aux employés des administrations, et généralement à tous ceux qui sont obligés, par état, de connoître les lois nouvelles. Cet éloge, que méritoit déjà la première édition, est dû encore plus particulièrement à celle que nous annonçons aujourd'hui. En effet, les omissions remarquées dans la précédente, ont été réparées. L'auteur a ajouté un nombre très-considérable de loix et d'arrêtés; il a rectifié toutes les erreurs de dates qui ont pu être reconnues. Toutes les loix et tous les titres sont numérotés; la table des matières est entièrement refondue; cette table, plus étendue et plus exacte que la première, sera plus commode, parce qu'elle renvoie directement soit aux numéros des titres, soit aux numéros des loix.

Le Supplément pour les trois derniers mois de l'an 9, joint à la première édition, et celui qui a paru séparément pour l'an 10, sont fondus dans celle-ci, de manière que chacun de ses titres indique les loix qui le concernent depuis 1789, jusqu'au 1er. vendémiaire an 11.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Londres, 16 *juillet*. — L'expédition de sir Graig (connue sous le nom de secrète) attend toujours dans la baie de Gibraltar ce qu'il plaira au ciel d'ordonner de son sort. Un officier qui en fait partie, s'exprime sur sa situation, de la manière suivante :

« Nous sommes encore à nous ennuyer ici, sans savoir ce qu'on veut faire de nous. Nous ne sommes pas sans inquiétude sur notre convoi, qui peut être, d'un moment à l'autre, attaqué par des bombardes ou des bateaux canonniers. Entassés comme nous le sommes, nous serions fort embarrassés, si on envoyait seulement quelques brûlots contre nous. En quelques endroits, nous avons jusqu'à sept ou huit bâtimens à l'ancre, les uns derrière les autres. Cependant on a, depuis quelques jours, fait avancer un peu en-dehors et disposé sur deux lignes ceux de nos vaisseaux qui sont le mieux armés, afin de nous mettre en état de résister à l'ennemi qui est très-formidable, à raison du nombre de ses bateaux canonniers. On en compte près de 50 devant la ville d'Algésiras, qui est en face de nous. Nous n'avons à leur opposer que deux bricks et deux bateaux canonniers.

« Quoique nous ne sachions rien de positif sur la destination et l'objet de notre expédition, l'opinion générale est que sir Graig doit s'arrêter à Malte, comme commandant en chef des forces de la Méditerranée, et que le général sir J. Steward continuera sa route avec cinq mille hommes, pour aller prendre possession d'Alexandrie.

Du 25.—La nouvelle reçue par la malle de Gothembourg, du rappel de M. de Novosilzoff, semble faire espérer que la Russie veut exercer enfin une influence active sur le continent. Non-seulement nous doutons de la vérité de ce motif, mais, fût-il vrai, nous voyons peu de raisons pour croire que l'empereur Alexandre soit réveillé de sa léthargie. Il est parlé du rappel de M. de Novosilzoff dans un article de Dresde, du 7 du courant; mais on ne devrait pas oublier que nous avons reçu des nouvelles de Berlin du 9, qui disent en termes positifs qu'il était alors occupé d'affaires très-sérieuses avec le cabinet prussien, au sujet de sa mission. D'ailleurs, le cabinet de Pétersbourg fût-il disposé à commencer les hostilités, la saison est trop avan-

Digitized by Google

cée pour exécuter aucune entreprise importante, et plus de huit mois s'écouleront avant qu'une armée d'une force convenable puisse entrer en campagne et agir offensivement contre la France. Nous sommes en effet assurés qu'une armée russe de 120,000 hommes s'assemble sur les frontières de la Pologne, et que 60,000 autrichiens doivent se joindre à eux. Il est déraisonnable de penser que Bonaparte regardera paisiblement s'opérer cette jonction; et eût-il même des raisons de croire qu'un plan d'alliance de cette nature est formé entre les deux puissances, il le fera échouer par une attaque qui appellera toutes les forces autrichiennes à la défense des états héréditaires. Ceux qui comptent que la Russie agira avec vigueur et promptitude, paroissent oublier les liaisons et l'attachement de la Prusse avec la France. Tant que ces liaisons subsisteront, nous ne devons pas compter sur le succès des opérations d'une campagne ouverte dans l'Empire. La question de la paix ou de la guerre est de la plus grande importance pour la Russie, et quoique l'empereur Alexandre ait rappelé son ministre, il ne s'ensuit pas, à juger par l'expérience du passé, qu'il veuille s'engager dans des hostilités contre la France.

EMPIRE FRANÇAIS.

Lans-le-Bourg. — Il était réservé à l'Empereur Napoléon d'ouvrir au travers des Alpes, une communication facile entre la France et l'Italie; il en a conçu le plan, et neuf mois de travaux réels ont suffi pour établir de Suze à Lans-le-Bourg une route aussi commode qu'elle est intéressante par la beauté des sites variés qu'elle offre à chaque pas, et la hardiesse de l'exécution. — Ce matin, un détachement de 400 grenadiers à cheval et gendarmes de la garde de S. M. a le premier franchi le Mont-Cenis en suivant à cheval cette nouvelle route. On a remarqué qu'à leur arrivée les chevaux n'étaient pas plus fatigués que s'ils eussent voyagé en plat pays. Déjà on a préparé les emplacemens des postes qui offriront aux voyageurs le double avantage des relais et d'asiles sûrs contre les tourmentes fréquentes en hiver sur ce passage.

Cette route est un chef-d'œuvre de la hardiesse humaine; elle a trente-six pieds de large, elle ne monte ni ne descend que de six pouces par toise. Des rochers immenses ont été coupé, des digues hardies ont été élevées sur des

Digitized by Google

précipices affreux ; enfin tous les obstacles que la nature a opposés ont été franchis. Il ne reste plus à percer qu'un rocher près de la plaine Saint-Nicolas ; avant la fin de la saison tout sera terminé. Alors on pourra monter le Mont-Cenis au galop et le descendre de même ; les voitures passeront librement sans être démontées, et le commerce sur-tout ne souffrira plus de la rapacité des muletiers de la Novalèse et de Lans-le-Bourg.

L'Empereur a eu le plaisir de monter en voiture à l'hospice, et d'être le premier qui ait descendu de cette manière cette montagne, aussi facilement que l'on descend de Versailles à Sèvres.

Plaisance, 19 *juillet*.— Un trait de scélératesse inouie vient d'avoir ici la plus terrible issue.

Le magasin des munitions de notre ville a sauté hier à trois heures après midi. La ville n'a pas été endommagée. Les habitans en ont été quittes pour une forte peur et pour les suites d'une secousse violente. Le garde-magasin des munitions confectionnées (c'est-à dire disposées en cartouches pour les fusils et les canons), soupçonné de vol, alloit être mis en jugement aussitôt que l'inventaire aurait été achevé. La journée d'hier devait terminer cette opération, et le coupable allait être puni. Mais ce scélérat, décidé à périr plutôt que de se voir convaincu de ses malversations, a conçu l'horrible projet de faire périr avec lui les canonniers et les officiers qui faisaient la vérification. Au moment où on reprenait ce travail, il a paru avec un rouleau de papier à la main, qui, à ce qu'on présume, couvrait la mèche fatale. Le magasin a sauté avec le coupable. Un capitaine du 2e régiment, le nouveau garde-magasin et sept canonniers ont également péri ; douze à quatorze volontaires du même régiment ont été grièvement blessés. Le chef de bataillon Montmoulin, chargé de la vérification de l'inventaire, s'est, par le plus heureux hasard, trouvé hors du magasin ; il n'a été que légèrement blessé.

Cette explosion, dans une journée très-calme, ne laissa pas de doute à M. Demanelle, notre commandant d'armes, qu'elle n'eût eu lieu au fort. Il monte à cheval, s'y rend sur-le-champ ; et ne consultant que son amour pour ses soldats et la sûreté de la ville, il prend avec tous les officiers d'artillerie accourus après lui, les moyens de prévenir la communication du feu au magasin du dépôt de la poudre, et à une soixantaine de caissons qui se trouvaient

Digitized by Google

dans la prairie du fort. Tout a été sauvé par l'effet de cette intrépidité qui caractérise cet officier et le corps qu'il commande.

Trois maîtres maçons, victimes de l'explosion, n'ont pas encore été trouvés, non plus que le capitaine d'artillerie.

Cette affreuse machination a rempli d'horreur les habitans de la ville, ainsi que les militaires de cette garnison.

— Les états de Parme, Plaisance et Guastalla font partie de la 28e division militaire, pour le commandement et l'administration militaire. Décret impérial du 2 thermidor an 13.

PARIS.

Le 9 thermidor à une heure, le corps diplomatique a été conduit à l'audience de S. M. dans les formes ordinaires. A cette audience ont été présentés à S. M., par S. E. M. le marquis de Lucchésini, ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Prusse : M. le comte de Stoff, de la Silésie, chambellan de S. M. le roi de Prusse ; M. de Schère, président d'un tribunal de justice à Berlin ; M. de Leithold, officier au régiment prussien d'hussard de Goeting.

Dans la même audience, M. Abel, ministre résident des villes libres de l'Empire, a présenté à S. M. des lettres de créance en qualité de ministre résidant des villes libres auprès de S. M., comme roi d'Italie.

— S. M. l'Impératrice-reine est partie ce matin de Saint-Cloud, pour les eaux de Plombières.

— Le projet qu'on suppose à S. M. I. et R. de passer une partie des étés à son château de Fontainebleau, ne paraît avoir jusqu'ici rien de certain; mais il ne serait ni surprenant ni nouveau. Depuis plus de 600 ans, Fontainebleau était un séjour aimé des souverains de la France. Philippe-Auguste y allait souvent : plusieurs de ses chartes en sont datées. Saint-Louis y passait les automnes, et l'appelait son désert. Philippe-le-Bel y naquit en 1262, et y mourut en 1314. Charles V, dit le Sage, y fonda une bibliothèque qui fut depuis transportée du Louvre. François Ier rebâtit le château en entier, et fit venir d'Italie le Primatice pour le décorer. Henri IV fit élever, sur les desseins de Jamin, le portique qui conduit aux cuisines. Louis XIII fit reconstruire l'escalier à deux rampes, dont l'une conduit à la salle des gardes, et l'autre à celle de la comédie. Louis XV fit bâtir l'aile droite qui n'est pas ache-

Digitized by Google

vée, à la place de la galerie d'Ulysse qui tombait en ruines. La forêt de Fontainebleau contient 28,600 arpens. Elle est percée de grandes et belles routes.

— La flottille impériale vient de remporter de nouveaux avantages sur la marine anglaise. Voici un extrait du rapport du capitaine de vaisseau Hamelin, commandant une division composée des corvettes *l'Audacieuse* et *la Foudre*, de 6 chaloupes canonnières, 10 bateaux canonniers et 8 peniches, en tout 26 voiles. Le capitaine appareilla de Fécamp, le 4 thermidor, en présence d'une station ennemie qui n'était qu'à une lieue des jetées de Fécamp, et qui consistait en une frégate, 2 corvettes et 1 cutter. A 7 heures 55 minutes l'action s'engagea à portée de fusil, notre mousqueterie et notre artillerie servies ensemble. La frégate anglaise n'a pas tardé à avoir la corne de sa grande voile coupée, et des écoutes filées pour nous dépasser, désirant probablement n'avoir à combattre que des chaloupes canonnières dont le feu devait être moins vif, vu le grand frais de terre qui leur faisait donner grande bande et la grosseur de la mer. Cependant elle a continué d'être battue. A 8 heures 20 minutes l'action engagée vivement de part et d'autre; les chaloupes canonnières le 72, le 85 et le 163 commandées par M. Hilaire, enseigne de vaisseau, ne battant qu'à coulisses, ont pris les armures à babord, le cap sur l'ennemi, faisant feu pardevant; ce feu qui l'enfilait, joint à celui de la ligne, lui a fait prendre le large avec beaucoup d'avaries. A 10 heures il est revenu, et on s'est battu très-près; un boulet des gaillards de la frégate a cassé le bras droit du brave Cocherel, commandant *la Foudre*, qui n'a quitté son poste qu'aux cris de *vive l'Empereur!* et en excitant à continuer à faire feu avec vivacité. A 11 heures, à l'ouest de Saint-Valery-en-Caux, l'ennemi harcelé et en très-mauvais état, serré au feu très-vigoureusement par notre ligne qui se promettait de le réduire, a trouvé son salut dans la fuite, la corvette du commodore anglais ayant la tête de son grand mât de hune coupée et son grand mât lui-même à la bande, les deux autres fort maltraités. Cette division, dit le capitaine Hamelin, eût infailliblement tombé en notre pouvoir, si la mer nous eût permis d'aller à l'abordage. *L'Audacieuse* l'avait demandé par un signal: je n'ai pas cru devoir l'accorder. La division française a relâché le même jour à Dieppe, dans le dessein de continuer sa route pour Boulogne, après s'être un peu réparée

Digitized by Google

et avoir débarqué ses blessés. Nous avons eu dans cette journée 4 hommes tués et 22 blessés, dont 11 grièvement. Le temps était trop mauvais, l'horison trop près, et la mer trop grosse pour qu'on fît tenter l'abordage comme nos marins le désiraient.

— En représailles de la détention de M. de Prony à Venise, la police de Paris avait fait arrêter un conseiller aulique de Vienne; mais d'après l'information qu'elle a reçue que, sur l'intervention de M. le général en chef de Bellegarde, les étranges procédés de M. de Bissingen, chargé de la police à Venise, avaient cessé, et que M. de Prony était en liberté, la police de Paris a également remis en liberté M. le conseiller aulique. Au reste, cette circonstance aura plusieurs effets favorables : elle fera connaître à M. de Prony tout l'intérêt que lui portent les gens éclairés, et elle manifestera en même temps la ferme intention où est le gouvernement de ne pas souffrir qu'on attente au droit des gens dans la personne des citoyens français, et de mettre constamment en usage le droit de représailles.

(*Journal officiel.*)

— Le nouveau roman de madame Cottin, annoncé depuis long-temps, a été mis en vente hier. Nous en rendrons compte très-prochainement. En voici le titre : MATHILDE, *Mémoires* tirés de l'Histoire des Croisades (1);

---

(1) *Mathilde*, Mémoires tirés de l'Histoire des Croisades, par madame Cottin, auteur de Claire d'Albe, de Malvina et d'Amélie-Mansfield. Six vol. in-12. Prix : 12 fr., et 15 fr. par la poste.

A Paris, chez Giguet et Michaud, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 6;

Et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 42.

On trouve chez les mêmes libraires :

Amélie-Mansfield, deuxième édition, revue et corrigée, Trois vol. in-12. Prix : 6 fr., et 8 fr. par la poste.

Malvina, deuxième édition, revue et corrigée. Trois vol in-12. Prix : 6 fr., et 8 fr. par la poste.

N. B. *Claire d'Albe*. Un vol. in-12, fig., par le même auteur; se trouve chez Maradan et le Normant. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 cent. par la poste.

Digitized by Google

il est précédé d'un TABLEAU *historique des trois premières Croisades ;* par M. Michaud.

— S. M. l'Empereur est allé visiter lundi le Pritanée de Saint-Cyr. Il étoit accompagné de S. M. l'Impératrice. Mardi, S. M. a présidé le conseil-d'état qui s'est réuni à Saint-Cloud à deux heures après-midi. Hier, S. M. a tenu conseil des ministres.

POLITIQUE.

Que veut la Russie ? Quelle influence prétend sur le centre de l'Europe cet empire mi-européen, mi-asiatique, mi-policé, mi-barbare? Veut-il se rendre médiateur entre la France et l'Angleterre ? Qu'il se borne donc aux seuls points litigieux entr'elles : ceux-ci l'intéressent directement. Il possède une marine. Il s'agit pour lui, comme pour tous les états qui arment quelques vaisseaux, de savoir s'il aura une marine tributaire, ou une marine indépendante. Sans appeler cette médiation, sans la croire utile, le grand homme qui toujours propose la paix, avec tous les moyens de la rendre glorieuse, saura la respecter. Mais quelle étrange médiation que celle qui néglige les objets de la guerre, et qui vient demander compte des opérations de la paix! La France est-elle en guerre avec des souverains d'Italie ? parle-t-on de prendre les armes sur quelque point du continent européen? Un traité a été violé, mais c'est celui d'Amiens, ce n'est point celui de Lunéville. Quelle puissance se plaint à cet égard ? Est-ce l'Autriche qui en a quelque droit, quelque prétexte ? est-ce l'Autriche qui l'oseroit ? ne se souvient-elle pas de quel abîme elle a été tirée par ce traité, le plus magnanime qu'un vainqueur ait jamais scellé avec des vaincus ? C'est en Autriche, c'est à Vienne que tout doit parler de la modération de l'Empereur des Français. Sa puissance, son génie, sa grandeur d'ame ont laissé des traces sur un trône qu'il a relevé deux fois de sa chûte.

Des états que ses événemens de la guerre et que la paix de Lunéville ont laissé dépendans de la France, ont reçu une plus forte organisation; les uns, parce qu'on a tracé avec plus de force les limites qui les séparent de l'Empire français; les autres, parce que la nécessité, leurs vœux et leur salut ont prescrit de les y confondre. Valoit-il mieux opprimer ces états par leur anarchie, par leur foiblesse, par des tributs qu'on eût impunément levés, par tous les genres de vexations que la Russie elle-même exerce ou tolère sur des états qu'elle a rendus ses voisins et ses tributaires, en franchissant toujours ses limites immenses? Que ces procédés conviennent à un empire qui jusque dans sa capitale n'offre qu'une civilisation imparfaite; qu'ils conviennent encore

Digitized by Google

à un jeune monarque chez qui le génie ne paroît pas avoir devancé l'expérience, Napoléon suit d'autres règles et connoît mieux le génie de son siècle. Il consulte les mœurs de chacun des peuples qui l'appellent comme leur arbitre et leur législateur. S'il les subordonne tous au système de l'Empire français, c'est suivant des loix graduées sur leur prospérité particulière. Il ne se borne point à leur épargner des tributs qui humilient plus encore qu'ils n'appauvrissent les états qui y sont soumis; il simplifie leur administration, il réduit leurs dépenses, c'est auprès d'eux qu'il va s'informer de leurs besoins; il ne les quitte point qu'il ne les ait soulagés; bien différent en cela de ces Romains que Montesquieu accuse d'avoir été ravisseurs injustes encore plus comme législateurs, que comme conquérans. Le royaume d'Italie est, ainsi que l'a déclaré l'Empereur et Roi, le pays de l'Europe le moins chargé d'impôts. La Suisse, grace à lui, a recouvré l'ancienne et sévère économie de son gouvernement : la Hollande s'en rapproche. On a oublié le nom des factions qui troubloient jadis, ou qui troubloient, il y a peu d'années, ces différens pays. La Suisse garde ses mœurs; l'Italie est provoquée à l'imitation des nôtres. Nos voisins s'exercent comme nous aux arts de la paix et à celui de la guerre. » L'Empereur semble dire à la Hollande : Vous » retrouverez la gloire » et le commerce de vos aïeux, dès que vous aurez retrouvé des Ruyters et des Tromp. » Et les Hollandais, si l'on en croit d'heureux présages, vont répondre à cet appel.

Est-ce là traiter en pays conquis des états dont le territoire est ouvert à nos armées? L'Empereur Alexandre a-t-il droit de s'offenser de ce qu'on ne suit point au centre de l'Europe le code avec lequel la Russie régit des peuples tartares? Il n'a pas plus reçu de mission à cet égard des peuples de Milan, de Parme, de Lucques et de Gênes, que l'Empereur Napoléon n'en a reçu des peuples de la Crimée, de la Moldavie et de l'Arménie. Le brusque retour de M. de Novosilzoff pourroit être considéré comme un effet de la prudence de quelqu'homme habile du cabinet de Saint-Pétersbourg, qui a voulu épargner à l'Empereur Alexandre le ridicule d'une telle médiation.

C'est avec plus de dignité que le roi de Prusse propose la sienne. Toujours occupé du bonheur de ses peuples, il ne s'alarme point de ce que d'autres soient heureux par les loix et par l'autorité d'un grand homme qui affermit les monarchies, en proposant son exemple aux monarques; qui chasse de toute l'Europe l'esprit séditieux; qui en terminant la révolution française; a sauvé plus d'un trône. Voyez avec quelle force le roi de Prusse contient la fougue indiscrète d'un prince qui sacrifie ses états, son armée, et qui voudroit sacrifier le repos de

Digitized by Google

l'Europe à un gouvernement perfide qui met à prix ses emportemens et ses imprudences! C est par cette vigueur et cette sagesse qu'on obtient le rôle de médiateur! (*Journal de l'Empire.*)

Quoique l'indépendance de l'Europe soit le protocole ordinaire des messages de S. M. B., il est clairement démontré par l'histoire que, depuis deux siècles, l'Angleterre n'a point fait de guerre dont le but unique ne fût son intérêt personnel, et ne tendît à consacrer ses prétentions exclusives au despotisme maritime. Une autre observation non moins fondée, c'est que la France a été constamment l'objet de la haine du gouvernement britannique, sans doute parce qu'elle est plus capable de résister à ses vues d'ambition, parce que son industrie la rend une rivale plus dangereuse, parce que l'avantage de sa situation favorise plus puissamment le développement de ses ressources. Le moindre avantage qu'obtienne la France, offusque le cabinet de Londres. On a vu ce sentiment d'inimitié se manifester particulièrement dans la guerre de la succession. On sait que Guillaume III eût souffert avec plus de patience la couronne d'Espagne réunie avec la possession de l'Italie et des Pays-Bas sur une même tête, que de voir le petit-fils de Louis XIV monter sur le trône de Charles II.

L'Angleterre n'a dit mot lorsque, depuis 1774 jusqu'en 1795, dix millions de sujets de plus sont passés sous la domination de Catherine II; elle a vu tranquillement envahir des provinces et des royaumes: mais la France acquiert-elle quelques départemens maritimes qui même autrefois ont fait partie de ses anciens domaines, aussitôt le cabinet de Saint-James jette les hauts cris et fait répandre des flots de sang pour savoir si des Français demeureront sous la domination de la France. Il a fallu que la victoire en décidât.

Ce seroit une chose incroyable que l'union de Gênes à l'Empire français vînt aujourd'hui renouveler la guerre continentale; comme s'il étoit sur la terre quelque puissance qui eût le droit de s'opposer à la volonté de deux nations indépendantes, lorsqu'elles desirent n'en faire plus qu'une. Si la Suède vouloit reconnoître aujourd'hui l'Empereur de Russie, nul autre état ne pourroit, sans injustice, s'opposer à un contrat fait entre deux nations. Personne n'a songé à s'opposer à l'union de l'Irlande avec l'Angleterre; c'est un acte absolument libre de peuple à peuple, et la Russie a beaucoup trop à gagner à ce système pour y trouver à redire. D'ailleurs, on ne s'est jamais opposé à ce que Gênes se mît sous la protection de la France, qu'elle fut contrainte d'implorer tant de fois! Qu'importe à l'Allemagne et à la Russie que Gênes appartienne à la France, puisque

Digitized by Google

cette réunion n'augmente pas la force continentale de celle-ci? En supposant qu'il en résulte pour elle quelque avantage sous le rapport maritime, l'Angleterre a seule quelque intérêt à s'y opposer. Celui de toutes les autres nation, au contraire, est qu'il s'élève un pouvoir capable de contre-balancer la prépondérance maritime à laquelle l'Angleterre aspire.

Si maintenant on examine ce qu'il faut de forces à la France pour sa propre sûreté, et pour maintenir l'équilibre politique de l'Europe, à peine trouvera-t-on que l'agrandissement qu'on lui reproche y suffise. Tout est changé dans les autres états. Plusieurs ont pris un accroissement considérable et reculé leurs limites. La Russie notamment embrasse des domaines immenses, et les étend sans cesse. Elle n'a pas, comme la France, des bornes naturelles. Celle-ci est avoisinée par de grands états sur lesquels elle ne veut ni ne peut empiéter. En un mot, elle est arrivée à un terme où il faut nécessairement qu'elle s'arrête, parce que son intérêt et la nature le veulent.

La Russie, dont l'Angleterre invoque l'intervention, au nom de l'indépendance des autres nations, est loin d'avoir à leur offrir les mêmes garanties. Quand on songe qu'un siècle seulement s'est passé depuis que Pierre Ier l'a élevée au rang des grandes puissances de l'Europe, quand on mesure de l'œil l'énorme augmentation de ses forces et de son territoire, depuis une époque encore si rapprochée, on ne peut s'empêcher de trembler en se rappelant que c'est du centre de ces contrées, que des nuées de barbares sont venues inonder la plus grande partie de notre hémisphère.

L'Europe est aveuglée sur les progrès insensibles d'une puissance qui ne trouve plus d'ennemis à vaincre autour d'elle, et qui, peut-être, porte fort loin ses espérances. Il est possible que le partage de la Méditerranée, du commerce du Nord et de l'Asie unisse pour quelque temps l'Angleterre et la Russie. C'est aux autres puissances, enveloppées d'une double servitude, à prévoir les dangers qui les menacent. Il ne s'agit plus de se laisser éblouir par des parcelles de territoire qu'on pourroit offrir pour masquer des usurpations plus importantes. L'intérêt général veut que les grands états de l'Europe se tiennent étroitement unis; il sont en quelque sorte solidaires les uns des autres. La monarchie universelle ne peut pas venir de celui que la nature a resserré dans de justes bornes; il est utile aux autres qu'il puisse se défendre, inspirer quelque respect, empêcher la ruine des états menacés au loin, et offrir un contre-poids dont le midi de l'Europe a depuis long-temps besoin contre la vaste et dévorante ambition du nord.

(*Argus.*)

Digitized by Google

(N°. CCXIV.) 22 THERMIDOR an 13.
(Samedi 10 Août 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

IMITATION

DE L'HYMNE DE CLÉANTHE LE LYCIEN,

Second Fondateur du Portique,

A JUPITER, PÈRE DE LA JUSTICE.

O toi ! sous quelque nom que l'univers t'adore,
Et quel que soit l'encens brûlé sur tes autels,
Ame de ce grand tout que ta voix fit éclore
Au jour qu'avaient fixé tes décrets éternels;
Ordonnateur suprême, accepte notre hommage,
Ecoute le langage
Des trop faibles mortels.

De l'or et de l'azur la pompe étincelante,
A ton ordre forma l'enveloppe des cieux,
Et ce monde reçut la robe verdoyante,
Emblême d'espérance et charme de nos yeux.
C'est ton souffle divin que tout être respire;
Tu tiens sous ton empire
Les hommes et les Dieux.

Digitized by Google

C'est ton doigt qui traça les orbites immenses
Des mondes orgueilleux d'obéir à tes lois :
Tu souffles de ton siége, à travers leurs distances,
Les tonnerres, les vents, organes de ta voix;
Et des mondes rivaux les haînes étouffées
T'élèvent des trophées
Dignes du Roi des Rois.

Quel étrange délire et quelle audace impie
Veut soumettre au hasard tous ces globes divers !
Le hasard !... A ce nom, tous les champs de la vie,
Et la terre et les cieux redeviennent déserts;
Le chaos vient fonder son empire paisible
Sur l'épitaphe horrible
De ce triste univers.

Parle, quel est ton maître, océan de lumière,
De l'antique nature assidu spectateur ?
Des cieux autour de toi qui règle la carrière ?
Immobile flambeau, serais-tu leur moteur ?
Parle, si le soleil n'est qu'une créature,
Ame de la nature,
Quel est ton créateur ?

En vain des élémens la discorde apparente
D'un aveugle mortel flatte l'impiété;
Des obstacles divers sans cesse triomphante,
La nature s'élève avec plus de fierté,
Et ce désordre ajoute une beauté nouvelle
A l'image éternelle
De la Divinité.

Ingrat ! veux-tu savoir qui trouble l'harmonie
De ces globes mouvans, de ces concerts divins ?
Vil atome, c'est toi, si ton système impie
Ne tend qu'à seconder de farouches desseins.
Le méchant qui prospère est le fléau coupable,
L'adversaire implacable
Des immortels destins.

Digitized by Google

Qu'ai-je dit ! et quel trouble agitait ma pensée ?
Vivras-tu sans terreur, mortel audacieux ?
La colère céleste est-elle donc lassée ?
Attends, la foudre gronde et sillonne les cieux ;
De ton impiété les fatales ruines,
Des vengeances divines
Instruiront tous les yeux.

Par E. M. Masse, *maître d'Etudes au Lycée de Marseille.*

LE PRINTEMPS,

PAR MENZINI.

Traduit de l'Italien.

Dieu des beaux jours,
Dieu des amours,
Printemps, ame de la nature,
Reviens, embellis tout
De ta première parure.
Reviens, laisse flotter partout
Ta chevelure d'amarante ;
Réveille un noble feu dans le sein de l'amante.
Combien tu dus être éclatant,
Parmi tant de beautés nouvelles,
Lorsque la main du Tout-Puissant
Créait et dirigeait tant d'étoiles si belles !
Apollon sur son char paraissait plus brillant,
Plus riant ;
Des astres dans le ciel la chaleur moins brûlante
Etait plus séduisante.
Doux printemps, sur ton front que couronnaient les fleurs,
La pourpre alors prodiguait ses couleurs,
Ainsi que sur celui de la beauté champêtre,
Qui danse, ivre d'amour, à l'ombre d'un vieux hêtre ;
Ou celui d'une épouse, au milieu des soupirs
Et des chastes desirs,

Digitized by Google

S'occupant de l'hymen qui pour elle s'apprête,
Et semant avec goût les rubis sur sa tête.
Aimable et doux printemps !
Nous rendras-tu jamais ces rayons éclatans
Tels qu'ils étaient au premier âge ?
Daigne du moins nous en tracer l'image;
Et de mes jours, en te louant,
En te chantant
Sur ma lyre, présent céleste,
Alors j'embellirai le reste.

J. A. NICOD.

CE QUE C'EST QUE L'HABITUDE !

CONTE.

AUSSITÔT que sept fois de son timbre argentin
La pendule au salon avait frappé l'oreille,
Le vieux président Marcellin,
Routinier s'il en fut, faisant du lendemain
Toujours le pendant de la veille,
S'en allait visiter une antique merveille
A qui, depuis trente ans au moins,
Il rendait les plus tendres soins,
Et consacrait chaque soirée.
Lui grand causeur, elle fort désœuvrée,
Penchans, goûts et besoins se trouvaient assortis....
« Pour le bonheur de votre vie,
Lui répétaient souvent ses intimes amis,
Vous devriez épouser Emilie.
Puisque chez elle tous les jours,
Vous allez roucoulant vos anciennes amours,
Autant vaudrait demeurer avec elle.
Dans l'âge où la force chancelle,
C'est par là qu'il faudrait finir,
Et vous seriez du moins dispensé de sortir,
Et quand il pleut et quand il gèle. »

Digitized by Google

— « J'y pense comme vous, disait le président,
C'est un hommage à rendre à l'amitié fidelle,
Et je verrais, par cet arrangement,
Plus d'un cœur soulagé, plus d'un esprit content,
Et bien des erreurs réparées.... »
— « Concluez donc, et promptement.... »
— « Oui, mais où passerai-je ensuite mes soirées ? »

Par F. Devenet.

IMITATION DE GUARINI.

Un jour l'aimable Lycoris
A Nidus offrit une rose.
Au même instant son teint de lis
Subit telle métamorphose
Qu'il crut voir la plus belle fleur
Lui céder la fleur la plus belle.
Ah ! s'écria Nidus, quel moment enchanteur
Pour un cœur sensible et fidèle !
Dieux ! pour accomplir mon bonheur,
Accordez-moi cette rose nouvelle
Qui vient de me donner sa sœur.

Julia, *membre honoraire de la Société littéraire de Varsovie*, etc., etc.

ENIGME.

Que la reine des fleurs brille d'un vif éclat,
Qu'elle orne de Zircé la blonde chevelure,
Que son parfum soit délicat,
C'est dans l'ordre de la nature...
Moi, sa modeste et très-petite sœur,
J'ai mon parfum, j'ai ma couleur....
En me foulant aux pieds on croit me faire injure :
Oh ! qu'elle est grande cette erreur !

Digitized by Google

Puisque je suis la superbe parure
De votre illustre prélature.

Par G. V. (de Brives), abonné.

LOGOGRIPHE.

Du beau sexe, aimable apanage,
Souvent blâmé, quelquefois applaudi,
Je m'embarque sans but, rarement fais naufrage;
Au premier port venu j'entre après le voyage,
Sans me souvenir du rivage
D'où mon esquif était parti.
Cet esquif, soutenu par cinq rames légères,
Porte avec moi le théâtre des ris,
D'un pacte solennel traîne les lois austères,
Et cette plante utile aux jeunes étourdis
Pour déceler les beautés mensongères
Qui soutiennent du teint les appas défleuris.

D., *abonné.*

CHARADE.

Mon maître porte à mon premier
Une mortelle haine,
Et le poursuit jusque dans son grenier;
Mais ce n'est pas sans peine
Qu'il se procure mon dernier,
S'il n'a près de lui la fontaine.
Mon tout convient au jardinier.

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *Pomme.*
Celui du Logogriphe est *Rose,* où l'on trouve *os.*
Celui de la Charade est *Cou-lis.*

Digitized by Google

Mathilde; ou *Mémoires tirés de l'Histoire des Croisades*; par madame *Cottin*. Six vol. *in*-12. Prix : 12 fr., et 16 fr. par la poste. A Paris, chez *Gigues* et *Michaud*, libraires, rue des Bons-Enfans, n°. 6; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal de l'Empire*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

MATHILDE, sœur de Richard roi d'Angleterre, n'avait que seize ans, et touchait au moment de prononcer ses vœux dans le couvent où elle avait été élevée dès sa plus tendre enfance, lorsque son frère vint la voir, avant de quitter l'Europe pour aller soustraire Jérusalem au pouvoir de Saladin. Les malheurs, le courage et les projets des Croisés donnent à cette vierge timide des idées qu'elle n'avait pu concevoir dans la paisible retraite où elle avait toujours vécu; sa piété prend un caractère nouveau, et dans l'enthousiasme qui l'anime, elle ose annoncer le desir de visiter la Terre-Sainte. Ce voyage était alors regardé comme la préparation la plus salutaire à l'état monastique. Mathilde trouva d'autant moins d'obstacles à obtenir ce qu'elle desirait, que Richard, frappé de ses vertus et de sa beauté, conçut l'espoir secret de la rendre au monde dont elle devait faire l'ornement. Il la confia à Bérengère, sa fiancée, qu'il épousa bientôt après à Messine. L'éclat d'une cour, les pompes de l'hymen, le bonheur si solennellement promis à ces époux firent penser à Mathilde qu'il était une autre félicité que celle qui jusqu'alors avait rempli ses desirs; mais son cœur n'en fut point ému. Sous le simple habit de novice qu'elle avait voulu conserver, elle n'en parut que plus touchante à tous les chevaliers

Digitized by Google

qui étaient accourus, soit pour réclamer l'assistance de Richard, soit pour l'aider dans sa noble entreprise. Guy de Lusignan, roi détrôné de Jérusalem, brave jusqu'à la témérité, capable d'employer le mensonge et la perfidie pour réussir dans ses projets, fut celui sur qui elle fit l'impression la plus vive. Le respect qu'elle imposait par sa modestie, et cet habit sacré qui rappelait sans cesse sa vocation, éloignèrent l'aveu de l'amour qu'elle inspirait; et Lusignan, comme tant d'autres chevaliers, fut réduit à la servir sans espoir de récompense.

Après quelques jours consacrés à son épouse, Richard, entraîné par la gloire, se dispose à partir pour la Palestine : averti que la mer est couverte de vaisseaux ennemis, et que le redoutable Malek Adhel, frère de Saladin, les commande souvent, il craint d'exposer Bérengère et Mathilde à des dangers qui ne pourraient qu'affaiblir son courage; et, pour attirer à lui toutes les forces des Sarrasins, arborant son pavillon, il s'embarque avec son armée, certain de vaincre les ennemis du nom chrétien s'il les rencontre, ou de les voir accourir près de Ptolemaïs au bruit imprévu de son arrivée. En effet, attaqué par les Musulmans, il coule à fond une de leurs galères, remporte une victoire long-temps disputée, atteint le but de son voyage; et, croyant avoir écarté le péril, il envoie à son épouse et à sa sœur l'ordre de le rejoindre sous la conduite de quelques chevaliers. Vaine prudence! Bérengère et Mathilde s'embarquent : après quelques jours d'une heureuse navigation, le vent s'élève, pousse le navire contre les bancs de sable qui s'étendent aux environs de Damiette; et là, surpris par un vaisseau ennemi, au milieu d'une tempête affreuse, il faut encore combattre. Josselin de Montmorency, le modèle des chevaliers, plus admirable par ses vertus que par un courage à toute épreuve, allait

Digitized by Google

sauver le dépôt précieux confié à ses soins, lorsqu'un esquif sort du port de Damiette. Au pavillon qui flotte dans les airs, les Sarrasins reconnaissent Malek Adhel; ils poussent des cris de joie en prononçant son nom, et leur courage s'enflamme. A ce nom redoutable, Guillaume, archevêque de Tyr, annonce aux princesses qu'il n'est plus d'espérance. C'est dans ce moment affreux où Mathilde entend pour la première fois parler du plus terrible et du plus généreux ennemi des chrétiens, qu'il paraît devant elle, le donne la liberté aux vaincus; et, en offrant son palais à l'épouse et à la sœur de Richard, ne leur demande que la promesse de ne point essayer de rejoindre le camp des Croisés, avant que le roi d'Angleterre n'ait traité avec Saladin du prix de leur rançon.

Jusqu'à présent Mathilde n'a arrêté ses regards sur aucun homme : sa piété, son innocence, ce qu'elle a entendu dire des Musulmans dans le cloître qu'elle habitait, lui font penser qu'un ennemi de la croix ne peut que lui inspirer la plus vive horreur. Que l'on juge de sa surprise lorsque les bienséances l'obligeant de recevoir Malek Adhel, elle s'encourage à porter les yeux sur lui tandis qu'il entretient Bérengère et l'archevêque de Tyr. Malek Adhel est jeune; la nature lui a donné cette beauté mâle qui se développait avec tant d'avantages dans les siècles où les qualités du guerrier reposaient plus sur les forces de l'ame et du corps que sur les calculs de l'art : habitué à commander, même aux femmes, tous ses mouvemens annoncent un maître; mais les liaisons qu'il a formées dans les guerres précédentes avec les habitans de l'Europe, ont développé en lui le germe de toutes les vertus; il rougirait de ne pas égaler en générosité ceux qu'il surpasse en courage; il connaît les lois de la chevalerie, il a même

Digitized by Google

voulu être associé à cet ordre défenseur du malheur et de la beauté; en un mot, il ne lui manque que d'être chrétien pour effacer tous les héros qui paraissent dans cet ouvrage. Tel est l'ennemi qui va attaquer l'innocente Mathilde; tel est le vainqueur qu'elle va soumettre sans art, sans coquetterie, et qu'elle verra jusqu'à la mort disposé à lui tout sacrifier; tout, excepté l'honneur, et l'amitié qui l'unit à Saladin, son frère et son roi. Qui sauvera cette vierge timide de tant d'entreprises hasardées pour lui plaire? Qui arrêtera les mouvemens de sa reconnaissance, et la défendra contre son propre cœur? Dieu, et la pudeur qui, dans les ames tendres, est le plus grand obstacle aux excès de l'amour. Ainsi Mathilde, conduite par les événemens à aimer, à ne pouvoir aimer que Malek Adhel, lui opposera sans cesse la religion; et Malek Adhel, disposé à tout entreprendre pour Mathilde, se verra toujours arrêté dans ses desirs par ce qu'il doit à Saladin et à sa patrie. L'intérêt de ce roman roule donc sur un combat entre l'honneur et la foi, combat terrible qui finit par la conversion et la mort du héros, et par la retraite sublime de la fille des rois au couvent du Mont-Carmel.

Il y a tant de talent et de si heureuses conceptions dans cet ouvrage, qu'en le jugeant la critique se voit contrainte d'oublier que ce n'est qu'un roman; que ce roman est fait par une femme assez modeste pour avoir voulu long-temps se dérober à la célébrité, et qui ne se nomme enfin que parce qu'il y aurait aujourd'hui trop d'orgueil de sa part à prétendre garder l'anonyme. Si une seule édition suffisait au public lorsqu'il s'agit des productions de madame Cottin, nous nous contenterions de faire remarquer les beautés de son ouvrage; mais lorsque ce qui est bon peut devenir meilleur, c'est

Digitized by Google

faire preuve d'estime pour un auteur que de lui indiquer les fautes qui lui sont échappées dans la chaleur de la composition, et quelquefois même dans la fatigue de l'exécution. Et pour répondre une fois pour toutes à ceux qui ne connaissent pas le but de la critique, nous dirons que, pour juger un ouvrage d'imagination, on ne se croit pas supérieur à celui qui l'a conçu; car si on avait fait soi-même le plan de l'ouvrage qu'on analyse, peut-être n'y aurait-on point laissé les fautes qu'on se croit obligé de remarquer; mais on serait tombé dans d'autres plus considérables. Il y a toujours, entre celui qui crée et celui qui analyse, toute la distance facile à apercevoir entre les poètes du dix-septième siècle et les métaphysiciens du siècle suivant. Cet aveu prouve combien petite nous faisons la part de notre amour-propre, et doit nous encourager à risquer d'avoir raison, même contre une femme.

On distingue dans tout ouvrage d'imagination trois parties qui concourent également à l'ensemble : le plan, les caractères et l'exécution. Le plan du roman de Mathilde est fortement conçu; et l'on peut s'étonner que dans un siècle où les hommes se bornent à chanter les saisons, les étoiles, la botanique, la chimie, ou quelques sentimens considérés comme des abstractions, les femmes aient le courage de sonder le cœur humain, et de faire de ses faiblesses et de sa grandeur le sujet de leurs compositions. Quelle différence de notre temps au temps héroïque des croisades! Les deux sexes sont maintenant confondus par des mœurs semblables; mêmes occupations, même frivolité, même amour pour le changement; et ce n'est pas une chose indigne d'occuper l'observateur que le soin des journaux à nous apprendre les variations que la mode introduit, chaque semaine, dans les habits

Digitized by Google

des hommes autant que dans les vêtemens des femmes. La postérité croira-t-elle qu'il y ait eu une nation où la folie du plaisir ait amené un dégoût tel, que ce qui a plu huit jours soit nécessairement vieux le neuvième? J'entends souvent répéter que le sexe le plus faible perd beaucoup à vouloir disputer la palme des talens au sexe le plus fort : lorsqu'il s'agit des beaux-arts, et même des mœurs, y a-t-il encore en Europe un sexe fort et un sexe faible? Je ne me permettrai pas de prononcer sur cette grave question; mais je puis affirmer que, dans les ouvrages d'imagination, les femmes aujourd'hui ont la prééminence; qu'elles laissent aux hommes prétendus forts l'honneur de chanter la matière; et que, dans toute leur faiblesse, elles sont les seules qui osent fonder un grand intérêt sur les vertus et les passions de l'humanité. Je le dis avec un peu de honte pour nous, madame Cottin semble avoir retrouvé le secret, perdu depuis Corneille, de pousser jusqu'à l'attendrissement le sentiment de l'admiration. Lorsqu'elle raconte la franchise avec laquelle Saladin s'approche du camp des Croisés dans un moment de trève consacré aux tournois, et la franchise plus grande encore avec laquelle le roi Richard va, seul, visiter Saladin, il serait impossible de ne pas porter envie à son talent, si l'on ne sentait qu'une peinture aussi belle des sentimens les plus généreux appartient plus à l'ame de l'auteur qu'à son esprit. Madame Cottin sera fort étonnée de m'entendre dire qu'elle peint mieux l'héroïsme que l'amour; et, pour la mettre de mon parti, peut-être serai-je obligé d'ajouter qu'il est plus honorable pour une femme de bien apprécier les vertus, que de trop deviner le secret des passions.

Le plan de cet ouvrage, pour être conçu avec force, n'en offre pas moins une faute capitale qu'il est facile d'atténuer, et impossible de corriger en-

Digitized by Google

tièrement. Lorsqu'au sixième volume Richard demande si c'est pour décider le sort de Mathilde que tant de guerriers ont quitté leur patrie, il n'est pas de lecteur qui ne soit tenté de dire que Richard parle de fort bon sens. Dans un poëme héroïque, l'amour n'entre qu'en épisode ; dans un roman héroïque, il semble qu'on veuille réduire la gloire à n'être qu'épisodique : cette combinaison est fausse ; et le roman, dans ce genre, gagnerait à se rapprocher de la marche du poëme. Le romancier peut faire que l'amour exerce plus d'influence sur les actions des héros ; mais il ne doit pas tendre à la fois à développer tous les replis du cœur humain, et à conserver l'importance attachée à de grandes conquêtes. De ces deux intérêts, l'un nuira nécessairement à l'autre, ou plutôt ils s'affaibliront réciproquement ; et c'est peut-être la seule manière d'expliquer pourquoi on ne trouve pas, en lisant l'ouvrage de madame Cottin, un plaisir égal au talent qu'on est forcé d'y reconnaître.

Ici je réclamerai en faveur du sexe fort : l'homme qui se livre à son génie sait s'arrêter, choisir, et même sacrifier des beautés à l'ensemble de sa composition ; il est bien rare qu'une femme ait cette puissance de volonté : tout ce qui l'émeut, la séduit ; elle multiplie les combinaisons pour produire plus d'effet, sans penser qu'elle dérange souvent les proportions de l'édifice qu'elle vient d'élever. Entre autres exemples de la vérité de cette observation, j'en citerai un qui, je l'espère, ne sera point perdu pour l'auteur. Lorsque Mathilde, s'élevant par de grands motifs au-dessus des lois imposées à son sexe, accepte le rendez-vous que lui donne Malek Adhel dans le tombeau de Montmorency, on s'intéresse à sa démarche, et plus encore à la scène pleine de noblesse qui se passe entre ces deux amans que tous les devoirs séparent alors que tous

Digitized by Google

les sentimens semblent les réunir. Le chapitre devait finir à l'instant même, afin de laisser dans l'ame du lecteur l'idée d'une grande victoire remportée sur l'amour par l'humanité et la religion ; mais qu'aussitôt après cette résolution généreuse on voie arriver Richard et son épouse dans le même tombeau ; que Malek-Adhel, ce héros si altier, soit obligé de se cacher sous un drap funéraire ; qu'il joue le rôle d'un amant de mélodrame, Richard celui d'un tuteur, et que Mathilde, naguère encore sublime, ne paraisse plus qu'une petite fille qui craint d'être prise en faute ; que de la position de Malek-Adhel il résulte des mots à double entente, et des prédictions sinistres pour l'avenir, c'est employer de petits moyens à détruire un grand intérêt, et placer tous les personnages au-dessous de leur dignité. La faute est d'autant plus considérable, que personne ne craint que Malek-Adhel soit découvert. On ne croit pas l'auteur assez maladroit pour finir d'une manière infamante ou sanglante une entrevue acceptée par les plus nobles motifs. Il fallait donc s'en tenir au but rempli. Je dirai bientôt pourquoi madame Cottin ne l'a pas fait ; et, puisque je parle encore des conceptions premières, je lui demanderai, au nom de tous les gens de goût, de motiver le voyage de Mathilde au désert. Le retour est d'un bel effet, quoique les détails en soient quelquefois exagérés ; mais le départ manque de raisons. La conversation entre l'hermite et Mathilde est faible ; et jamais personne n'admettra qu'il y eût nécessité de risquer d'être ensevelie dans des mers de sable, ou enlevée par les Bedouins, pour aller faire une confession qui ne pouvait avoir de résultat, et dans laquelle on trouve des naïvetés qui ne sont plus dans la situation de l'héroïne.

Les caractères des personnages de ce roman sont

Digitized by Google

tracés et suivis avec beaucoup de talent : dans cette partie si difficile, il n'y a presque que des éloges à donner. Saladin, Richard, Philippe-Auguste, Montmorency, Lusignan, et les héros secondaires, ont chacun une physionomie différente, conforme à l'histoire et aux mœurs du temps. Malek Adhel étonne par la hardiesse de ses projets et par la générosité de sa conduite : condamné à mort par son frère qui a droit de le croire coupable, il met en ce moment seul l'honneur au-dessus de l'amitié, et range de son parti les troupes envoyées pour le saisir avant d'aller offrir sa tête à Saladin. Vainqueur, il accepte l'arrêt porté contre lui ; vaincu, on ne peut douter qu'il n'eût trouvé en lui assez de ressources encore pour disputer le trône à son juge. Les imprudences de Malek Adhel intéressent en ce qu'elles partent d'un cœur incapable de défiance ; et ce serait le plus grand personnage de cette composition, si les simples vertus que donne le christianisme n'étaient pas destinées à confondre toutes les gloires de ce monde. C'est sur Guillaume, archevêque de Tyr, que se réunit le premier intérêt ; et l'on ne peut trop louer madame Cottin d'avoir senti que l'homme qui veut tout pour son Dieu, et ne demande rien pour lui ; qui n'a point de faiblesses, et compâtit aux faibles ; qui renonce aux ornemens pompeux pour prendre le bâton blanc, et marcher partout où l'humanité l'appelle ; qui s'humilie sans cesse devant la croix, et brave la mort sans se croire un héros, devait commander à tous les rois et à toutes les passions. Tel est en effet Guillaume dont les conseils sont des oracles pour les Croisés, et dont la réputation est telle chez les Musulmans que Saladin, étonné d'apprendre que Malek Adhel est mort chrétien, s'adresse à Guillaume, et lui dit : « Toi qui n'as jamais pro-
» noncé un mensonge, parle et je te croirai. » Si

Digitized by Google

l'homme religieux pouvait être vain, quel hommage vaudrait pour lui cette justice rendue par un ennemi de la foi! En pensant que de grands philosophes ont parlé avec légèreté de la religion chrétienne, et en voyant une femme trouver dans l'Ecriture-Sainte le modèle d'un si beau caractère, et tant d'heureuses applications aux diverses situations de notre vie, on se demande encore s'il y a maintenant en Europe un sexe fort et un sexe faible.

Le caractère de Mathilde est le seul qui ne me paraisse pas régulièrement conçu : elle agit toujours comme une femme tendre ; mais elle parle trop souvent comme une femme passionnée. Mathilde n'a pas dû connaître cette exaltation de l'amour, toujours étrangère au cœur qui n'en a point goûté les plaisirs. Madame Cottin peut à cet égard consulter les anciens et les modernes, elle verra qu'aucun écrivain estimé n'a fait sortir de la bouche d'une vierge ces accens enflammés, qui révèlent tout le secret des passions. Comment la pudeur exprimerait-elle cette effervescence des desirs, cette impatience des sens qu'on a nouvellement appelée *mélancolie*, et qui avait autrefois un nom moins honorable? La pudeur ignore ce langage ; et Mathilde mélancolique est aussi loin de son siècle que du caractère que l'auteur lui a donné. Guillaume dit à cette jeune princesse : « L'orgueil » vous a égarée ; » et cet orgueil, si naturel dans une femme tendre, était fondé sur l'espoir d'attirer au vrai Dieu le superbe et généreux chef des Musulmans. Clarisse s'égare aussi sur un semblable espoir ; mais Richardson n'a mis dans la bouche de Clarisse aucune expression brûlante ; elle ne montre ni profonde mélancolie, ni impatience ; on ne la voit pas, agitée par les desirs, quitter sa couche solitaire pour aller demander à la fraîcheur des nuits un calme que ses sens lui refusent. Madame Cottin

Digitized by Google

Cottin a toujours mis trop de force dans la peinture qu'elle fait de l'amour, aussi ses tableaux produisent-ils peu d'effet : l'amour, dans tous ses romans, a quelque chose qui ressemble aux tourmens de l'enfer; ce n'est point un sentiment, c'est une frénésie; et l'habitude où elle est de ne jamais accorder un moment de relâche aux malheureux qui en sont atteints, fait qu'ils inspirent plus de compassion que d'intérêt. Mathilde ne doit être que tendre; pour la montrer ainsi, il suffira à l'auteur de conformer le langage de son héroïne à la conduite qu'elle tient, et d'éviter de suivre avec trop d'exactitude les mouvemens et les progrès de l'amour qu'elle ressent pour Malek Adhel : le roman y gagnera de l'ensemble ; car, nous le répétons, il est impossible qu'un roman soit à la fois héroïque, et consacré à peindre toutes les pensées alambiquées qui tourmentent les amans. La Calprenède et Mlle de Scudéri sont oubliés depuis long-temps pour n'avoir pas senti l'importance de cette observation; et le temps viendra bientôt où trop détailler les effets de l'amour paraîtra un défaut aussi grand et plus dangereux que de lui donner trop d'esprit. S'il est vrai que les peines du cœur soient de toutes les plus cruelles, comment madame Cottin a-t-elle pu se résoudre à agiter une année la jeune et faible Mathilde, sans lui donner quelques jours d'espérance pure, de bonheur, ou du moins de repos? Psyché, ballottée par tous les suppôts de Pluton, est moins à plaindre que Mathilde, puisqu'elle perd bientôt le sentiment de ses douleurs et la vie; mais une année continue de tourmens et d'agitations, c'est trop pour une vierge timide : il serait possible de la tuer à moins; et l'auteur n'a voulu que la rendre à ses premiers vœux. Il faut toujours proportionner l'effort au but qu'on veut atteindre,

Digitized by Google

et ne pas oublier la différence qu'il y a, pour les lecteurs, entre l'intérêt et la fatigue.

En examinant le plan et les caractères de cet ouvrage, je pourrais croire m'être suffisamment expliqué sur l'exécution ; cependant je dois ajouter que l'auteur a trop donné à la religion, non dans les effets qu'elle produit, mais dans les réflexions. C'était déjà beaucoup que ce roman réunît deux genres très-distincts ; il ne fallait pas jetter encore à travers l'héroïsme et l'amour des pensées qui, pour être vraies et profondes, n'en sont pas moins déplacées. Lorsque la partie dramatique d'une composition roule sur la conquête de Jérusalem, méditée par des chrétiens, on doit peindre le christianisme, et non le prouver. En relisant son ouvrage, partout où madame Cottin trouvera le mot *car*, (et elle le trouvera souvent) elle peut être assurée qu'elle a parlé *contre* l'esprit de notre siècle, bien plus que *dans* l'esprit du siècle des Croisades. Il est sans doute digne d'éloge d'employer une imagination riche à rappeler les vérités les plus utiles et les plus consolantes, et nous serons les premiers à regretter de ne plus voir l'auteur intervenir entre ses personnages pour confondre les cœurs vides de religion ; mais le goût a des règles auxquelles on ne peut se soustraire, même avec les intentions les plus respectables; et chaque chose à sa place, est la première règle du goût. Pour mieux nous faire comprendre, nous appuyerons notre observation sur un exemple. Mathilde attendrie dit à l'archevêque de Tyr : « Que le ciel entende le vœu » que je fais de renoncer à Malek-Adhel, mais » dans cette vie périssable seulement ; Dieu me » permettra bien l'espérance de le retrouver dans » l'autre. — Il vous permettra même de le lui » demander, répondit l'archevêque, et peut-être

» ne sera-ce pas sans effet : *car la prière a le pou-* » *voir spécial et le privilége divin* de monter au » plus haut des cieux, et de toucher, etc. » Le *car*, *le privilége spécial*, et *le pouvoir divin* ne sont pas dans le langage d'un chrétien convaincu à une vierge qui n'a jamais douté ; c'est le style de la discussion. Si madame Cottin a pu l'oublier une seule fois en faisant parler le plus saint de ses personnages, qu'elle juge des fautes semblables qu'elle a dû commettre lorsque c'est l'auteur qui raisonne en son propre nom.

Tout le secret des corrections de ce roman consisterait à conserver l'unité d'intentions avec autant d'art que l'unité d'intérêt. Il ne tient qu'à madame Cottin de vouloir que Mathilde soit seulement dans le genre héroïque, pour faire un ouvrage achevé d'un livre où domine un véritable talent ; et qui, tel qu'il est aujourd'hui, sera mis par tous les hommes-de-lettres bien au-dessus des autres productions de l'auteur.

FIÉVÉE.

Œuvres de Stanislas J. Boufflers, membre de l'Institut de France, etc. Deux volumes in-18, fig. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Artaud*, libraire, quai des Augustins ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

De loin c'est quelque chose, et de près
ce n'est rien. LA FONT.

M. DE BOUFFLERS disait de Voltaire : « Cet » homme-là est trop grand pour être contenu dans les » limites de son pays ; c'est un présent que la nature a

Digitized by Google

» fait à toute la terre. » Et en reconnaissance, Voltaire écrivait à M. de Boufflers :

« C'est à vous, ô jeune Boufflers,
» A vous, dont *notre Suisse* admire
» Les crayons, la prose et les vers,
» Et les petits contes pour rire ;
» C'est à vous à chanter Thémire,
» Et de briller dans un festin,
» Animé du triple délire
» Des vers, de l'amour et du vin. »

Maintenant, si l'on compare l'enflure du premier éloge à la mesquinerie du second, qui n'est plus aujourd'hui qu'une épigramme ; et si l'on veut ôter de celui-ci ce que la complaisance y a mis pour récompenser l'adulation, on trouvera que l'idole avait une idée assez juste du mérite de l'adorateur. Cependant, proportion gardée, le talent du disciple est égal à celui du maître ; c'est-à-dire que, comme l'un a rempli près de cent volumes, et que l'autre n'en a fait que deux très-petits, son esprit est à celui de Voltaire comme un est à cinquante : ce qui, suivant son propre calcul, lui laisse encore une renommée assez étendue ; car, si le premier est un présent fait par la nature à toute la terre, le second doit être un cadeau fait à la cinquantième partie du globe.

Quoi qu'il en soit, les très-petits vers de M. de Boufflers ont vu le jour dans un temps où il suffisait d'afficher le libertinage, l'indépendance et l'impiété pour se faire un nom célèbre : ce n'était pas le talent que l'on estimait alors, c'était l'esprit d'audace et de révolte. Malheureusement l'auteur de ces chansonnettes puisait ses leçons à l'école de l'athéisme ; et, nouveau Séïde, il se prosternait aveuglément devant le génie mal-faisant qui dirigeait cette école. Comment ses ouvrages auraient-ils pu ne pas recevoir l'impression de sa barbare légéreté et de sa funeste doctrine ?

« *Reniez Dieu, brûlez Jérusalem et Rome,*
» *Pour docteurs et pour saints n'ayez que les Amours.*

Digitized by Google

» *S'il est vrai que le Christ soit homme,*
» *Il vous pardonnera toujours.* »

Voilà comme on terminait un bouquet à Cloris, dans ce siècle du bon goût; c'est avec ces fines plaisanteries qu'on se faisait la réputation d'un homme d'esprit. Je me souviens encore du temps où l'on disait que M. de Boufflers en avait beaucoup. Aujourd'hui qu'il est renfermé tout entier dans ces deux petits livres rouges; aujourd'hui qu'on sait quels fruits cette sorte d'esprit peut produire, tout le monde peut l'apprécier, et je crains que la réputation de cet auteur n'en souffre; je crains que notre révolution n'ait un peu désenchanté les amateurs de ces belles choses, et qu'on n'y trouve plus le mot pour rire: cela serait fâcheux pour M. de Boufflers; il serait cruel, pour l'héritier d'un nom illustre, d'avoir passé sa vie à miner les appuis de son rang et de sa fortune, et de ne recueillir, à son arrière-saison, que les froideurs d'une nouvelle génération éclairée par l'expérience.

A ne considérer que le mérite littéraire de cet écrivain, on reconnaîtra qu'il aurait pu faire quelque chose d'utile avec de meilleurs exemples et plus de travail: quelques-uns de ses couplets ont un tour léger et facile; mais nous n'avons trouvé dans tout le recueil qu'une petite pièce de vers qui méritât d'être citée. C'est un hommage que nous lui rendons d'autant plus volontiers qu'il nous a été plus difficile d'en trouver le sujet. C'est une espèce d'épître à Voltaire, qui contient des aveux plus instructifs qu'honorables.

« Je fus dans mon printemps guidé par la folie,
» Dupe de mes desirs et bourreau de mes sens;
» Mais, s'il en était encor temps,
» Je voudrais bien changer de vie:
» Soyez mon directeur, donnez-moi vos avis;
» Convertissez-moi, je vous prie,
» Vous en avez tant pervertis!
» Sur mes fautes je suis sincère,
» Et j'aime presqu'autant les dire que les faire.

Digitized by Google

» Je demande grace aux Amours :
» Vingt beautés à la fois trahies,
» Et toutes assez bien servies,
» En beaux momens, hélas! ont changé mes beaux jours.
» J'aimais alors toutes les femmes;
» Toujours brûlé de feux nouveaux,
» Je prétendais d'Hercule égaler les travaux,
» Et sans cesse auprès de ces dames
» Etre l'heureux rival de cent heureux rivaux.
» Je regrette aujourd'hui mes petits madrigaux;
» Je regrette les airs que j'ai faits pour mes belles;
» Je regrette vingt bons chevaux,
» Qu'en courant par monts et par vaux,
» J'ai comme moi crevés pour elles;
» Et je regrette encore plus
» Les utiles momens qu'en courant j'ai perdus.
» Les neuf Muses ne suivent guère
» Ceux qui suivent l'Amour : dans le métier galant,
» Le corps est long-temps vieux, l'esprit long-temps enfant.
» Mon corps et mon esprit, chacun pour son affaire,
» Viennent chez vous sans compliment,
» L'esprit pour se former, le corps pour se refaire :
» Je viens dans ce château, voir mon oncle et mon père.
» Jadis les chevaliers errans,
» Sur terre après avoir long-temps cherché fortune,
» Allaient chercher dans la lune
» Un petit flacon de bon sens :
» Mais je vous en demande une bouteille entière;
» Car Dieu mit en dépôt chez vous
» L'esprit dont il priva tous les sots de la terre,
» Et toute la raison qui manque à tous les fous. »

Cette espèce de confession renferme tout à-la-fois une leçon utile et la preuve d'un fanatisme bien bizarre : car, à moins de se couper la gorge pour calmer une migraine, ou de prendre de la ciguë pour contre-poison, peut-on imaginer un remède plus extravagant que d'aller se convertir chez *celui qui en a tant pervertis* ? Il me semble voir un homme qui caresse un aspic afin qu'il le guérisse de sa propre morsure.

Cette pièce est cependant la plus raisonnable et une des mieux écrites de l'ouvrage ; tout le reste n'est qu'un insi-

Digitized by Google

pide amas de complimens sans raison, de chansons sans esprit, d'épigrammes sans sel, et de contes sans pudeur. Toutes ces rimes, au surplus, auraient à peine formé un demi-volume, si le libraire en avait rempli les pages consciencieusement ; mais, aujourd'hui, pour éviter la critique, on a trouvé le secret de faire des livres en papier blanc, et le public ne paraît pas disposé à s'en plaindre. L'auteur, pour renforcer ses poésies, a été obligé d'y ajouter quelques traductions en prose, de petits morceaux détachés sur différens sujets, ses discours académiques, des extraits de sa correspondance, et enfin des poésies diverses de plusieurs personnes de sa famille. Joignez à tout cela quelques autres pièces qui sont répétées deux fois, et vous aurez une idée exacte de l'esprit d'ordre avec lequel le tout a été recueilli et imprimé. Ce sont véritablement les copeaux de la boutique d'un menuisier ramassés avec un balai. Je sais que l'auteur se flatte d'avoir répondu d'avance à toutes les observations par ce couplet :

Air : *Du haut en bas.*

« A critiquer
» Vous mettez un soin inutile,
» A critiquer
» Un auteur qui peut s'en piquer ;
» Car, s'il n'est pas des plus habiles,
» Au moins ses vers sont-ils faciles
» A critiquer. »

J'en conviens avec lui ; mais nous observerons en passant qu'il n'est pas aussi inutile que le prétendent certains docteurs, de critiquer les mauvais vers. Le goût de ces productions frivoles est une véritable manie, qui détourne la jeunesse des devoirs les plus sérieux et les plus importans. Il n'est même pas rare que ceux qui consument leur vie dans ces bagatelles, sacrifient ce qu'il y a de plus grave et de plus sacré dans leur nation à leurs vaines plaisanteries. Mais le danger devient plus grand et doit être signalé avec bien plus de force, lorsqu'on voit les auteurs de ces

Digitized by Google

dangereuses bouffonneries, occuper dans la littérature un rang qui n'était dû qu'à des écrivains solides et laborieux. La critique, en tournant sa sévérité contre de pareils ouvrages, n'a-t-elle donc rien d'utile et de moral ? Et, si nous déguisons la solidité de ses principes sous des formes plus légères, serons-nous accusés de sacrifier l'instruction au plaisir ? *Ridendo dicere verum... quid vetat ?* Au reste, nous avouerons que M. de Boufflers a des armes victorieuses contre les critiques.

« Desirez-vous savoir comment
» Je parviens à forcer mes censeurs au silence ?
» Je les endors profondément :
» C'est un moyen bien doux, je pense ;
» Tel qui s'apprêtait à siffler,
» Est bientôt réduit à ronfler. »

A la bonne heure ; mais quand-on a bien dormi n'est-il plus possible de se réveiller ?

Les lettres de l'auteur nous apprennent qu'il a voyagé dans la Suisse *incognito*, et qu'il y était estimé ; cela ne m'étonne pas : qu'il y avait un cheval qu'il appellait *l'évêque de Toul ;* cela se peut, mais il faut être suisse pour sentir le fin de cette dénomination : que celui qu'on pend dans ce pays a le plaisir de se voir obéir par le bourreau ; c'est apparemment encore un de ces plaisirs qui tiennent au climat : et qu'on y voit dans une ville de trois mille habitans, plus d'honnêtes gens qu'on n'en trouverait dans toutes les villes des provinces de la France. Est-ce qu'il n'y aurait pas trois mille philosophes dans toutes ces provinces, ou bien est-ce que notre voyageur ne les compte pas au rang des honnêtes gens ?

Ses discours académiques sont d'un style beaucoup plus soigné, mais l'esprit faux s'y rencontre à chaque pas. Dans sa réponse au discours de réception de M. l'abbé Barthelemi à l'académie française, il y rebat cette idée philosophique, qu'avant la formation des langues, l'homme vivait isolé dans les forêts, de la même manière que les

Digitized by Google

ours et les singes ; comme si la faculté intellectuelle ne lui avait pas été donnée avec l'existence ; comme si le don divin de la parole n'accompagnoit pas nécessairement cette faculté, puisque nous voyons que l'homme ne peut avoir aucune idée sans son expression.

Dans son discours de réception, prononcé au mois de décembre 1788, on trouve encore des principes plus faux : l'esprit révolutionnaire s'y fait sentir d'un bout à l'autre, et nous découvre de quel vertige était frappé l'un des premiers ordres de l'Etat. « Mais la scène s'ouvre, dit-il, » et que vois-je ? C'est l'auguste image de la patrie, ou » plutôt c'est la patrie en personne ; c'est cette multitude » immense, inconnue, pour ainsi dire, à elle-même de- » puis tant de générations ; c'est la France enfin, éclairée » par l'étude, par les discussions, par de sages conseils, » et par de longues souffrances : ses maux ont touché le » cœur vertueux et sensible de son roi, il en médite la » guérison, il rappelle à son aide un génie qu'elle invo- » quait (1); il l'appelle par elle-même, comme un excellent » père appellerait une famille adulte, pour délibérer sur » les intérêts communs. Non, une bonté si profonde, des » vœux aussi purs, d'aussi généreux projets ne seront » point trompés ; *il les verra payés de plus de gloire* » *que jamais un roi n'en acquit, de plus de bonheur* » *que jamais un roi n'en donna.* »

Il faut convenir que si la France était alors aussi éclairée que cet académicien le prétend, il ne l'était guerre lui-même sur les conséquences de ses principes, car il n'avait pas le moindre soupçon de ce qui pouvait arriver et de ce qui est arrivé en effet. Tous ces grands philosophes, réformateurs des nations, qui ne parlaient que des lumières du siècle, du progrès des lumières, du peuple éclairé sur ses vrais intérêts, ressemblaient parfaitement à des aveugles qui soutiendraient que pour aller de Paris à Pantin, il faut passer par Mont-Rouge.

(1) M. Necker.

Digitized by Google

On pourra m'objecter que les conseils politiques de l'auteur d'*Aline, reine de Golconde*, petit conte fort bête et fort sale, ne pouvaient pas être dangereux : je l'avoue ; on commence à s'apercevoir qu'il ne suffit pas d'avoir fait quelques charades pour être un homme d'Etat. Que peut-on attendre, en effet, de celui qui se torture l'esprit pour écrire quatre ou cinq mauvaises lignes, et qui regarde comme un tour de force les puérilités qu'on va lire ?

« On veut que je rime en *oncle*,
Plaignez ma condition ;
Rimer en *oncle* ne fut onc le
Refrein d'une chanson.
Pour finir je prendrai donc le
Parti de dire que l'on
Trouve encor plus à mon oncle
De rime que de raison. »

Assurément, lorsqu'on juge que de par eilles balivernes sont dignes d'être conservées et publiées, il n'est pas présumable qu'on ait assez de solidité dans le jugement pour diriger les actions des rois.

Mais que dirons-nous d'un autre jeu de mots, où l'on ne se contente pas d'endormir le lecteur par l'insipidité du style, mais dans lequel on cherche à couvrir de ridicule le principe même sur lequel repose toute la société ; c'est une espèce d'amphigouri bien entortillé, bien inintelligible, écrit en monosyllabes.

« Mon cher Duc,

» Qui de nous a la foi ? Qui de nous croit au vrai Dieu ? » à son fils ? à un tiers ? à un Dieu qui est un, qui n'est » qu'un, mais qui en est trois, et qui n'est pas moins un ; » car on sait qu'un et un font deux, et un font trois, et » que trois ne font qu'un, rien n'est plus clair. Dieu est de » tout temps et du temps, il est dans tous les temps et hors » du temps, il n'est pas né et ne meurt point : c'est lui » qui le dit ; de plus il dit qu'il est né et qu'il est mort. Ce

Digitized by Google

» Dieu est en tous lieux, où il n'y a pas de lieux; il est
» dans les cieux et hors des cieux; tout est plein de lui,
» hors ce qui n'est pas lui, et tout vient de lui, etc. etc. »

Sait-on ce que l'auteur admire dans ce verbiage? C'est la difficulté vaincue; s'il avait pu le mettre en vers, il se croirait le premier homme du monde.

Dans quel temps, dans quel lieu,
Fit-on, sur le vrai Dieu,
Ces jeux de mots,
Et si plats, et si sots?
Est-ce donc chez les Goths?
Est-ce la nuit,
Qu'un *Jean* les fit,
Pour qu'ils ne soient pas vus de tous?
— Non, c'est chez nous,
C'est en plein jour.
— Sous nos yeux? — Oui, c'est à la cour.

Lorsque les guerriers s'amusaient à ces gentillesses, et que la cour endormie se laissoit bercer par ceux mêmes qui devaient la réveiller, à quoi devait-on s'attendre au jour du péril? Eh! quel courage pouvait-il y avoir dans des cœurs amollis par l'oisiveté, qui trouvaient beau de publier leurs infamies et qui applaudissaient au blasphème?

Le malheur est que cet écrivain soit né dans un siècle si corrompu: quelques années plus tôt ou plus tard il aurait été ce que l'histoire nous apprend qu'ont été ses pères. Tous les germes de la valeur et de la raison étaient en lui; mais il n'appartient qu'aux héros de les conserver intacts au milieu de la contagion. L'homme ordinaire, au lieu de cultiver un si précieux héritage, pour le faire servir à la défense des grands principes qui sont le soutien des états, se laisse séduire par la misérable gloire des esprits vains, et il passe sa vie à composer

Et des petits contes pour rire,
Et des vers que la Suisse admire.

G.

Digitized by Google

Songe du professeur V. Monti, traduit en vers français, par *M. Carrion-Nisas*. A Paris, chez *Galland* et *le Normant*.

Ce ne sont point des concetti, des antithèses, des jeux de mots qui caractérisent cette production italienne ; c'est une poésie mâle, énergique, des figures hardies, une prosopopée imposante, un style oriental, analogue à la grandeur du sujet. L'auteur s'est élevé avec lui, et son génie a également inspiré le traducteur : celui-ci n'a eu que trois jours pour composer environ deux cent quarante vers, qui ne se ressentent presque nulle part de cette précipitation, et que bien peu de poètes eussent pu faire aussi bien en trois semaines. Nous nous hâtons de justifier par des citations un tribut d'éloges que les deux écrivains ont reçu de tous les journalistes qui ont parlé de leur ouvrage ; tribut dont ce journal n'est ni prodigue, ni avare, qu'il accorde volontiers au talent et jamais à la médiocrité, à l'égard de laquelle l'indulgence est loin d'être un bon office.

L'ombre de l'Italie apparaît au poète sous les traits d'une femme,

De beauté, de douleur assemblage touchant ;

elle est couverte de blessures douloureuses. Ses sœurs la chargent de fers et insultent à son infortune. Elle lève la tête et leur fait entendre ce noble reproche :

Reines, vous oubliez que vous m'avez servie.

Le poète croit errer sur les cendres de Rome. Il invoque ses antiques héros, et ils ont brisé leurs cercueils ; soulevant leur tête, ils voient

Les maîtres de la terre, à des serfs asservis.

L'un détourne la vue, l'autre demande une épée et s'offre pour vengeur. Le plus grand nombre décide que l'Italie a mérité son sort. Le poète n'ose juger entr'eux ; mais quel est, s'écrie-t-il,

Le héros ou le dieu des Alpes descendu ?
Par la terre en silence il semble être attendu.

Digitized by Google

Il dit à l'Italie : *Levez-vous, et régnez.* Tout change et semble flatter cette reine naguère si malheureuse. Mais ses rivales alarmées méditent la vengeance et les combats. Elle tremble de nouveau. Le héros

Lui montre son épée, et sourit de ses craintes.

La tempête est disparue. Les ombres évoquées rentrent dans leurs tombeaux, à l'exception d'une seule. C'est celle du Dante. Il s'adresse à l'Italie. « Tu n'as pas eu, lui dit-il, de censeur plus rigide que moi. Tu m'as entendu te crier :

Esclave aux fers habituée,
Navire sans pilote, et nation sans loi,
Je n'appelle plus reine une prostituée.

. . . . . .

« Tu le sens aujourd'hui, ton erreur fut extrême,
» Et de *ta liberté* le nom fut un blasphême.
» Quand la vertu, près d'elle, a cessé de paraître,
» On a mille tyrans, si l'on a plus d'un maître.
» La force est d'être unis ; le salut, d'obéir.

. . . . . .

» O reine, il faut nommer arbitre de ton sort,
» Celui qui t'éveilla dans les bras de la mort,
» Et donner ta couronne à qui t'a couronnée.

. . . . . .

» Ne dis plus que ta Rome, au bout de l'univers,
» Envoyait autrefois des ordres et des fers :
» Bannis de ces grandeurs la mémoire importune,
» Et conforme aujourd'hui tes vœux à ta fortune. »

Les nations s'empressent de saluer le diadême que le héros a posé sur son front :

Cruels fils d'Albion, sur les bords de l'Euxin,
En vain vous appelez ce peuple encor sauvage,
Qui, pour les doux climats où régna Constantin,
Brûle de déserter son inculte rivage.

Le poète se réveille : on regrette que le songe n'ait pas duré plus long-temps.

. . . . . .

Digitized by Google

Le Retour du Héros, poëme ; par M. N. *Balisson de Rougemont*; avec cette épigraphe, tirée de l'ouvrage même :

Le peuple le bénit, et le soldat l'admire.

A Paris, chez madame *Cavanach-Barba*, libraire, sous le passage du Panorama, n°. 5; et chez *le Normant*, imp.-lib., rue des Prêtres S.-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Ce poëme est, comme le songe de M. Monti, un ouvrage de circonstance, et l'auteur dans une préface de six lignes, en considération de l'urgence qui l'a pressé, réclame l'indulgence du public : c'est une précaution surabondante. Si le poète n'en avait point averti, on ne se serait pas douté que ses vers ont été faits très-rapidement. On y trouve l'aisance qui n'est ordinairement que le résultat d'un long travail. Il est inutile de dire quel est le héros dont il célèbre le retour. Personne ne pourra ni le demander, ni s'y méprendre. Le début, conforme au précepte du législateur de notre Parnasse, *est simple et n'a rien d'affecté*.

Que Monti, dans ses vers, fruits heureux du génie,
Du bruit de ses exploits remplisse l'Ausonie,
J'admire son talent; mais trop novice encor,
Ma muse n'ose prendre un si brillant essor.
Achille triomphant veut la lyre d'Homère.
Illustre souverain, que l'Europe révère,
Je te peins des Français le respect et l'amour;
Et je borne ma gloire à chanter ton retour.

La peinture du passage de S. M. I. et R. à Brienne, est touchante et naturelle.

Brienne, heureux témoin de son adolescence,
Du héros un moment réclame la présence.
Oh ! de quels souvenirs son cœur est agité !
Comme il parcourt ces lieux avec avidité !
Là, sous ce chêne antique il rêvait en silence;
De sa gloire future il berçait son enfance.
. . . . . .

Digitized by Google

. . . . Il aperçoit la modeste chaumière,
Où souvent un lait pur versé par la bonté,
Dans son corps affaibli rappelait la santé.
Il y court.... une femme.... ô ciel ! c'était la même.
Des haillons décelaient son indigence extrême.
Avec quel intérêt lui prodiguant son or,
Le jeune souverain la consolait encor !
Il se nomme ; à ses pieds elle s'est prosternée :
Des larmes du plaisir sa paupière est baignée ;
Ses yeux fixent un Roi que son cœur chérissait ;
Sa présence pour elle est plus que le bienfait.

Après avoir décrit rapidement l'ivresse des peuples d'Italie à l'aspect de leur monarque, le poète parle de l'hommage rendu à la mémoire du brave Desaix.

Il sera la leçon et l'espoir du guerrier :
Honorer les héros, c'est les multiplier.

La pensée est juste et rendue avec précision. Il en est de même du vœu de la ville de Gênes exprimé par M. Louis Corvetto : M. Balisson n'a eu rien de mieux à faire que de le transcrire littéralement. Cet illustre génois avait dit à S. M. : « Vous êtes plus grand que César ; il vous appar- » tient de changer sa devise ».

Sire, venez, voyez, et rendez-nous heureux.

Avant d'en venir au retour, le poète rappelle les souhaits qui l'accélèrent :

Mais Paris inquiet, plus triste chaque jour,
De son monarque absent implore le retour.
Le plaisir a quitté nos riantes demeures ;
Dans Paris maintenant l'ennui compte les heures.
Que n'entend-il les vœux d'un peuple désolé ?
Que dis-je ? .... dans Paris le monarque a volé.
Jour mille fois heureux ! son auguste présence
Ramène dans ces murs la joie et l'abondance.

Suit le détail du bonheur que son nouveau Souverain a répandu sur l'Empire :

Son règne a des beaux arts réveillé l'industrie :
A ses soins paternels, à ses brillans succès,

Digitized by Google

Le soldat doit la gloire, et le peuple la paix;
Aussi, dans les transports que son retour inspire,
Le peuple le bénit, et le soldat l'admire.

L'auteur ne flatte point le gouvernement directorial, et montre de quel abyme la résurrection de la monarchie a tiré la France :

De la religion les ministres sacrés,
Par de lâches tyrans, proscrits, déshonorés,
Vivaient pour le malheur. . . . . .
La piété partout insultée, avilie,
Ne priait que dans l'ombre, et pour comble de maux,
N'osait de sa douleur escorter les tombeaux.

L'Empereur paraît, et tout change:

A la religion il a rendu ses temples,
Aux prêtres leur éclat, au culte sa splendeur;
Et fidèle à ses lois, sur l'autel du Seigneur,
Le chrétien maintenant peut offrir son hommage
Au Dieu dont ce monarque est la plus belle image.

L'infortune des émigrés le frappe :

Ils traînaient dans l'exil la gloire de leur nom,
Et privés des honneurs, tribut de leur naissance,
Ils vivaient dans l'opprobre ou mouraient d'indigence.
L'un, encor tout couvert de ces marques d'honneur
Dont la bonté des rois a paré la valeur,
De vingt châteaux jadis heureux propriétaire,
Par un travail constant dispute à la misère,
Le reste infortuné de ses débiles jours.
Un autre, moins à plaindre, appelle à son secours
Les frivoles talens qui charmaient sa jeunesse.

Le vainqueur de l'Europe s'attendrit :

Et la gloire essuya les larmes du malheur.
Législateur profond et guerrier invincible,
A son vaste génie il n'est rien d'impossible :
Des Césars, des Trajans les exploits, les vertus,
Par les siens effacés, ne nous étonnent plus.
Par lui Gênes respire et la France est heureuse.
La France, de son choix toujours plus glorieuse,

Retrouve

Digitized by Google

Retrouve en ce monarque invincible et chéri,
Le bras de Charlemagne et le cœur de Henri.

Un vers très-heureux peint d'un seul trait l'Impératrice Reine :

Il n'est d'infortunés qu'aux lieux où tu n'es pas.

Suite des Observations de Métastase, sur les Tragédies et Comédies des Grecs.

LES SUPPLIANTES. (d'Eschyle.)

LA conduite de ce drame a toute la simplicité que les appréciateurs sévères de la perfection du théâtre grec admirent avec tant de franchise. Les cinquante filles de Danaüs fuient avec leur père, l'alliance des cinquante fils d'Egyptus, leurs cousins, et vont demander un asile à Pelasgus, roi d'Argos, qui le leur donne. La brièveté du sujet est alongée par l'inutile prolixité des chœurs.

La scène est un lieu voisin du rivage de la mer, non loin d'Argos, où se voient les images des Dieux qui président aux jeux athlétiques.

Au vers 466, les Danaïdes engagent avec Pélasgus, qui hésite à leur accorder un asile, le dialogue ingénieux qui suit :

UNE DANAÏDE.

Des ceintures attachent mes vêtemens.

LE ROI.

Elles donnent de la grâce aux dames.

UNE DANAÏDE.

Apprenez donc que nous destinons ces ceintures à l'exécution d'une excellente idée.

LE ROI.

Que dites-vous ?

Digitized by Google

UNE DANAÏDE.

Si notre troupe n'obtient pas un asile sacré.

LE ROI.

Eh bien ! où voulez-vous en venir avec l'invention qu'ont fait naître vos ceintures ?

UNE DANAÏDE.

A orner ces images vénérables de cadres nouveaux.

LE ROI.

Ceci me semble une énigme ; expliquez-vous.

UNE DANAÏDE.

C'est-à-dire, que je me vouerai aux Dieux et me pendrai.

La *gentillesse* de ce petit dialogue n'a pas besoin d'être indiquée. Elle doit être sensible pour quiconque n'est pas, à force de doctrine, devenu athénien.

Danaüs, à la vue d'un vaisseau qu'il reconnaît pour celui des cinquante fils d'Egyptus, court à la ville demander un prompt secours contre ses persécuteurs. On ignore par quel motif il abandonne ses filles qui, jeunes et lestes, pouvaient faire le chemin mieux qu'un père caduc, et ne restaient pas exposées aux violences des cousins.

Le père absent, arrive seul un orateur ou héraut des cousins. Il se présente et ordonne aux Danaïdes de venir s'embarquer avec lui ; elles résistent : l'envoyé veut faire violence, et les cinquante filles ne savent se défendre contre un homme que par des cris.

Mais le secours arrive. Danaüs est déjà parvenu à Argos, a exposé le danger qui menace ses princesses. Déjà les soldats se sont réunis, et le chemin de la ville à la mer a été franchi, le tout pendant qu'on débite très-peu de vers.

Le héraut part, et le roi Pélasgus invite les Danaïdes

Digitized by Google

à venir habiter Argos, leur assigne un logement dans la ville et s'éloigne. Le père Danaüs avant de se remettre en route avec filles, leur fait une belle leçon. La chose qu'il s'empresse à leur recommander, sur laquelle il insiste est *d'éviter avec soin de lui causer du déshonneur dans un pays étranger ; de faire mal parler d'elles ; et d'être au contraire toujours décentes malgré le penchant de la jeunesse aux amours.*

Cet avis nous paraîtrait superflu et même impertinent, parce que les filles royales sont regardées, de notre temps, comme incapables de manquer à leur devoir. Mais au siècle d'Eschile on ne supposait rien, et l'on parlait le langage de la simple nature qui fait les délices de nos sublimes littérateurs.

La tragédie a 1081 vers.

Eschile naquit à Athènes, la première année de la soixantième olympiade, 214 ans après la fondation de Rome, et 540 avant l'Ere Chrétienne. Il était issu d'une famille illustre. Il fut aussi brave guerrier que grand poète. Il se distingua par son courage aux batailles de Maraton, de Salamine et de Platée. Le poète dramatique ne pouvant supporter l'idée de paraître inférieur au jeune Sophocle, se retira en Sicile, près d'Hiéron. On assure qu'il y périt malheureusement du choc d'une écaille de tortue qu'un aigle laissa tomber sur sa tête, en croyant briser la coquille de sa proie sur un rocher.

Eschile est, sans aucun doute, le père de la tragédie. Il imagina le premier de mettre un récit en action. Il fit le premier construire un théâtre ; il inventa les costumes dramatiques et le masque. Ensorte qu'il doit avoir les honneurs de toutes les merveilles qui ont paru sur la scène, depuis ces sublimes inventions. Nous lui devons sans contredit de la reconnaissance et du respect qu'il obtiendrait généralement, si des pédans envieux, impertinens, n'exaltaient, stupidement, et avec effronterie, pour humilier leurs contemporains, ce qu'il y a de plus repréhensible

Digitized by Google

dans ses conceptions. On ne songerait pas à relever des fautes que son génie doit faire oublier, sans l'orgueil insoutenable de ces pitoyables observateurs qui s'érigent en maîtres quand il s'agit d'un art qu'ils n'entendent point, dans lequel ils ne se sont jamais exercés, ou qui les a livrés à la risée universelle quand ils ont tenté de le cultiver. C'est ce qui a forcé les hommes respectueux à publier leurs réflexions sur ce qu'il y a de défectueux chez leurs prédécesseurs, non pour les vouer au ridicule, mais pour arracher le masque aux faux oracles de notre pauvre Parnasse qu'ils mutilent.

Le style d'Eschile est ardent, sublime, figuré, et métaphorique à l'excès. Le terrible est toujours l'objet qu'il se propose. Son Scoliaste affirme qu'à la représentation des *Euméndes*, la frayeur fit mourir plusieurs enfans, et que des femmes enceintes éprouvèrent les douleurs d'un enfantement prématuré.

Credat judœus apella.. N. B.

(Fin des notes de Métastase sur les tragédies d'Eschyle.)

HYPOLITE. (d'Euripide.)

La scène est à Trézène, et selon l'usage, devant le palais du Roi. Vénus se charge du prologue, et raconte au peuple, alors spectateur, toute l'action de la tragédie.

Le chœur est composé des dames de Trézène; elles viennent sur cette place, faire leur visite à la reine Phèdre qui est malade; elles y restent immobiles pendant tout le cours de la pièce.

La reine se rend de son palais sur la même place; elle se meurt et cherche le grand air. Les orages élevés dans son âme par la violence de son amour incestueux, par le combat de la pudeur et de la vertu, sont merveilleusement peints; mais cette princesse qui éprouve une répugnance invincible à confier son horrible secret à sa nourrice, le décèle à toutes les femmes qui forment le chœur.

Digitized by Google

Hypolite, devenu furieux contre la nourrice qui lui a conseillé d'être sensible à l'amour de Phèdre, éclate en invectives contre le sexe, et déclame cinquante-trois vers contre lui. Il prétend qu'on devrait aller dans les temples acheter les enfans ; que les filles ruinent leurs parens, qui les dotent pour s'en débarrasser; que ceux qui les accueillent, s'obligent à mille dépenses pour leur entretien ; qu'elles sont toutes méchantes ; que si l'une l'est moins qu'une autre, le beau-père et la belle-mère alors ne valent rien. Mais Hypolite déteste sur-tout les femmes d'esprit et lettrées. Vers 640.

Au vers 1101, Hypolite quitte son père, et se rend au lieu de son exil (1). Après une cinquantaine de vers récités par le chœur, un exprès accourt annoncer la mort du fils de Thésée, avec des circonstances qui, sans doute, n'ont pu avoir lieu que dans un espace de temps beaucoup plus long.

Toute la tragédie peint Phèdre si vertueuse, que cette reine semble préférer la mort aux faiblesses de sa passion ; et cependant elle devient scélérate au point de faire trouver sur elle une lettre supposée, dans laquelle Hypolite paraît un séducteur effréné.

Etait-il besoin d'une divinité pour dénouer l'intrigue ? La tragédie a 1467 vers.

VARIÉTÉS.

On a inséré hier dans un de nos journaux une épitre dont l'auteur ne se fait pas connaître. Sa manière décèle un écrivain très-exercé : on voit rarement des vers aussi bien frappés. La voici :

Epitre a l'Empereur.

Que veulent ces flatteurs dont la plume servile
Te fais d'ayeux obcurs une suite inutile ?

(1) Infraction de l'unité de temps.

Digitized by Google

Pensent ils à ta gloire ajouter de l'éclat,
Et donner plus de force au respect de l'état ?
Encor s'ils avaient su, courtisans moins timides,
Dans ton sang, avant toi, nous montrer des Alcides !
Si, mélant dans son cours quelque dieu libertin,
Ils te nommaient de Mars le neveu clandestin !
Ce mensonge à mon gré serait plus vraisemblable ;
Toujours la vérité sert de regle à la fable ;
Et ton auguste front, couronné de lauriers,
Nous offre quelques traits de ce dieu des guerriers.
Mais fouiller dans la Gaule et la Sandinavie !
Suivre chez les Gondi ta généalogie !
Sur un arbre séché c'est trouver un beau fruit,
Et donner quelque lustre au tronc qui l'a produit.
O le plaisant ayeul qu'un prince scandinave !
Ce n'était pas ainsi que l'on flattait Octave.
Les courtisans romains, un peu mieux inspirés,
Lui faisaient des ayeux dignes d'être admirés.
Eh ! qu'importe la source où tu puisas la vie !
Jugera-t-on par-là ton cœur et ton génie ?
S'il fut un premier homme il nous a créés tous.
Le plus pur de son sang, parvenu jusqu'à nous,
Enfle aujourd'hui peut-être au fond d'une chaumière
Les veines d'un manant qui ne s'en doute guère ;
Et je ris de ce fat, par son père ennobli,
Qui, de ses vingt quartiers encore énorgueilli,
A dit, en se pliant sous le héros d'Arcole :
« Il était gentilhomme, et cela me console ».
J'estime tes ayeux ; mais j'aime mieux te voir
Etre grand par toi-même et ne leur rien devoir.
La France, en s'élevant au trône de ses maîtres,
A compté tes hauts faits et non pas tes ancêtres.
De cent Napoléons le superbe héritier
Ne brillera jamais de l'éclat du premier.
Fuis donc de ces flatteurs le funestre langage ;
Laisse au commun des rois ce frivole avantage ;
Tu ne dois pas souffrir, plus grand dans ta fierté,
Qu'on mêle à ta couronne un fleuron emprunté.
En croyant t'enrichir on dérobe à ta gloire.
Plus le but étoit loin, plus belle est ta victoire.
Mesure ta carrière, et, sur le trône assis,
Contemple avec orgueil le point d'où tu partis.
C'est aux murs de Toulon que, séveres arbitres,

Digitized by Google

Les siècles vont juger notre amour et tes titres,
C'est de-là que, suivant tes pas victorieux,
Ils te verront, pareil à l'aigle audacieux,
Du haut de l'Apennin fondre sur l'Italie;
Franchir en conquérant l'Adige et la Styrie;
Et, du Nil débordé rappelant les bienfaits,
Porter aux bords de l'Ens la terreur et la paix.
Ils te verront bientôt, las d'une vie oisive,
Des enfans d'Osiris chercher l'antique rive;
Bravant l'Arabe errant, et l'Anglais et ses mers,
Et montrer tes drapeaux au-delà des déserts.
Mais déjà, de ma muse accusant la paresse,
Tu veux que de tes pas égalant la vitesse,
D'Albion dans mes vers je trompe les vaisseaux;
Qu'avec toi de Fréjus je sillonne les eaux;
Et te montre en vainqueur au rives de la Seine,
Que rassure un retour qu'elle espérait à peine.
Eh bien! soit. De faisceaux je te vais entourer,
Et ne t'offrir par-tout que maux à réparer.
Qui change tout-à-coup mon heureuse patrie?
Je vois de toutes parts réveiller l'industrie;
Nos yeux, vers le passé, se tournent sans effroi;
Les cris des factions se taisent devant toi.
La paix quitte les cieux, et revient à ton zèle
Redemander la terre à ses lois infidèle.
En vain les rois unis pensent la repousser;
Bientôt à l'accueillir ton bras va les forcer.
Tu parles, et ta voix a fait naître une armée.
Ma muse ne peut plus suivre ta renommée.
Le front du Saint-Bernard, de frimats hérissé,
Sous tes pas triomphans s'est à peine abaissé;
Et déjà, dans Paris, la victoire publie
Que ta seule présence a soumis l'Italie;
Et qu'enfin ta fortune, au pied des Apennins,
De deux peuples amis a fixé les destins.
Croit-on qu'après ce jour ta grande âme respire?
Tu cherches le repos dans les soins d'un empire.
Ici naît un palais; là croît une cité;
Où les ronces rampaient les épis ont flotté;
Les fleuves réunis courent au sein des villes
Charger de nos trésors leurs ondes plus utiles;
A tes peuples, toi-même, apportant tes bienfaits,
Tu veux être témoin du bonheur des Français.

Digitized by Google

Thémis dans tes états n'a plus qu'une balance ;
Les arts sauront répondre à ta munificence ;
Et Paris, chaque jour, accroissant en splendeur,
Pourra, chez nos neveux, attester ta grandeur.
Albion, opposant le crime à ton génie,
En cherchant son salut trouve l'ignominie ;
Ses piéges sont détruits, ses complots impuissans ;
Et l'Inde a salué tes vaisseaux triomphans.
Neptune ne veut plus que le sceptre de l'onde
Demeure dans les mains qui devastaient le monde.
Par les rois indignés le léopard chassé,
Vaincu dans cent climats et par-tout menacé,
Incertain du rivage où tes coups vont l'atteindre,
N'ose rien espérer, ne sait ce qu'il doit craindre ;
Et par son juste effroi commence à te venger
D'un ministre insolent qui t'osait outrager.
Voilà quels sont tes droits au respect de la France :
Que seraient auprès d'eux les droits de la naissance ?
Voilà par quels chemins jusqu'au trône monté,
Des esprits et des cœurs tu fléchis la fierté.
Un lustre de bonheur triomphe des systêmes :
Les peuples à l'envi t'offrent des diadêmes ;
Le marquis étonné te préfère à ses rois ;
Le farouche Caton s'accoutume à tes lois ;
Plus libre qu'en ces temps où la France crut l'être,
Il entend, sans frémir, bénir le nom d'un maître ;
Et, par leurs vœux unis, te payant leurs beaux jours,
Ils voudraient de ton règne éterniser le cours.

SPECTACLES.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

(Rue de Louvois.)

Les Travestissemens, comédie en un acte et en prose.

TOUTES les comédies où un nigaud, voulant épouser une jeune fille qui ne l'aime point, est éconduit et berné

Digitized by Google

par un rival plus heureux, aidé d'un valet et d'une soubrette, ne peuvent guère être qu'une imitation ou même une espèce de copie de *Pourceaugnac*. Rien n'est plus dangereux que la comparaison avec un tel modèle; car Molière n'a pas de farce plus vive, plus originale que ce *Pourceaugnac*. Il lui a donné trois actes qui sont pleins, et qu'on ne saurait voir sans rire de très-bon cœur.

Diderot, toujours exagéré, dit dans sa Poétique dramatique, où l'on trouve tant d'étranges assertions et une doctrine si neuve, qu'il n'y a pas beaucoup plus d'hommes capables de faire *Pourceaugnac* que le *Misantrope*. C'est un éloge excessif d'une farce, à la vérité très-piquante. On pourrait mistifier avec esprit et avec gaieté un homme encore plus délié que l'avocat de Limoges, sans pouvoir atteindre à la hauteur du *Misantrope*, ou même en approcher.

L'anonyme est resté bien inférieur à la caricature du Limosin : son Pourceaugnac est un Normand qui se croit un merveilleux, et joue les Orosmane et les Tancrède à Saint-Lô; il se nomme Narcisse de Clairfontaines, et vient à Paris dans l'espérance d'épouser une jeune personne dont la fortune dépend d'une vieille tante coquette, laquelle cherche à s'emparer de tous les prétendans qui aspirent à la main de sa nièce. Celle-ci a un père, très-inutile personnage qui ne dit presque rien, et agit encore moins. Il ouvre la scène avec la soubrette, et lui demande si sa fille a quelque inclination; à quoi elle répond assez plaisamment : « Je ne lui en connais qu'une. » C'est Armand. Son valet arrive et dit qu'il est mort. Aussitôt paraît son maître; ensorte que la fable du valet, si elle avait quelque but, n'a du moins aucun résultat : ce n'était pas la peine de l'imaginer.

Pour dégoûter d'Armand l'amoureuse tante, on convient que celui-ci jouera le niais. L'acteur l'a joué fort mal; il avait l'air d'un petit maître : il est vrai qu'au lieu de niaiseries on lui avait donné à débiter des méchancetés qui ne

Digitized by Google

sont que triviales. Par exemple, il raconte qu'une femme se donnant pour jeune allait se marier, qu'il a fait imprimer son acte de naissance, et qu'alors le futur a tiré sa révérence.

Le tragédien de Saint-Lô paraît à son tour; et comme il est fort intéressé, on l'engage sans trop de peine à préférer la tante à la nièce. Il ne parle pour ainsi dire que par citations, et toujours en vers tragiques. Il dit à la vieille, qui afin de le mieux captiver a fait une superbe toilette, et met en œuvre des minauderies qu'elle croit agaçantes :

Epargne-toi ce soin :
L'art n'est pas fait pour *vous* ; tu n'en as pas besoin.

Elle feint de douter de son amour, pour goûter la douceur d'entendre ses protestations amoureuses, il s'écrie à ce sujet :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Les premières citations ont fait rire; mais leur continuité monotone a déplu.

Il ne s'agissait plus pour arriver au dénouement que de faire consentir la tante au mariage de sa nièce; on ne sait pas pourquoi les amans ont voulu y trouver de la difficulté. La tante possédant enfin dans le Narcisse de Saint-Lô un soupirant qui ne demande qu'à devenir son époux, doit ne plus avoir d'objections contre le mariage de sa nièce. Néanmoins on aime mieux surprendre son consentement que le demander; et voici la ruse dont on se sert. La soubrette fait croire à la tante que Narcisse la trahit, qu'il va enlever sa nièce; et à Narcisse, que la tante est infidelle, et qu'elle veut s'enfuir avec Armand. Elle dit à la tante : « Habillez-vous comme votre nièce; » à Narcisse : « Pre- » nez le costume d'Armand. » Ils suivent son conseil. La soubrette veut que pour la décence, la vieille signe un contrat de mariage avec Narcisse avant l'enlèvement. Elle signe sans lire, suivant l'usage commode de la comédie, et c'est un consentement au bonheur de sa nièce qu'on lui

Digitized by Google

a fait souscrire. Alors la soubrette fait accourir toute la maison : il est nuit, les flambeaux font cesser la méprise. Personne n'a lieu de s'en affliger. Chacun se marie au gré de ses desirs, et Narcisse dit qu'il va

. . . . . Retourner encor
De la fille d'Hélène, à la veuve d'Hector.

Belle conclusion et digne de l'exorde, répond la soubrette, et la toile est baissée.

La pièce n'a excité aucun murmure bien marqué ; elle a même été applaudie, et l'auteur demandé ; mais comme il n'a sans doute reconnu dans les acclamations que la voix des siens, il n'a pas cru devoir se rendre à un vœu qui ne lui a point paru être celui du public. Le style ne manque ni d'aisance, ni de rapidité ; il n'est pas toujours châtié. On a été choqué de *tant* de *temps*. On est demeuré d'accord que les *Travestissemens* sont une caricature qui devait être reléguée au théâtre Montansier. Le principal rôle est absolument du genre de ceux qui ont donné tant de célébrité à *Brunet*. Clausel le rend d'une manière plaisante ; mais son talent pourrait être mieux employé.

On jouait au même instant *les Travestissemens* à Louvois et mademoiselle *Gaussin* au Vaudeville. Nous avons donné la préférence aux *Travestissemens*, persuadés que mademoiselle *Gaussin* vivroit plus d'un jour. Nous savions qu'elle était de M. Chazet, la colonne du vaudeville, et qui ne connoît guère les chutes.

L'anecdote qui a donné lieu à cette comédie est connue. La Harpe l'a consignée dans sa correspondance scandaleuse, dite littéraire, laquelle n'est souvent que satirique, et ce qui est bien pis, calomnieuse. Le financier Bouret, dit-il, « lié dans sa jeunesse avec la fameuse actrice Gaussin, » et n'ayant alors que des espérances, lui avait donné sa » signature en blanc, pour la remplir quand il aurait fait » fortune. Il devint fermier-général, et ne fut pas sans » inquiétude sur ce billet. Mademoiselle Gaussin le lui

Digitized by Google

» renvoya; il ne portait que ces mots : *je promets d'ai-*
» *mer Gaussin toute ma vie.* Bouret lui fit présent d'une
» écuelle d'or remplie de doubles louis. »

C'était très-bien payer la rançon de son billet.

Avant la représentation, il fut jeté des loges dans l'orchestre une chanson où l'on accusait l'auteur d'avoir acheté sa pièce; et qui finissait ainsi :

Il a pour deux cents francs de prose
Et pour cent écus de couplet.

Pour donner quelque crédit à une pareille imputation, il faudrait la faire tomber sur un auteur moins connu. Eh qui donc aurait été assez riche pour vendre de l'esprit à celui-ci ?

Les uns ont trouvé que sa pièce était un petit chef-d'œuvre ; le plus grand nombre, que le plan, l'intrigue, les caractères, le dénouement, tout en était défectueux, excepté le dialogue et les couplets. Dans le premier numéro nous dirons notre avis sur cette *grande* affaire.

ANNONCES.

Coup d'œil ou Prévoyance de la Puissance paternelle, accompagné de Conseils aux familles, sur les moyens de tarir la source de procès. Par un Ami de la bienfaisance. Avec cette épigraphe :

Spes pacis æternæ fundata.
Espérance d'une paix durable.

Cet ouvrage quoique très-concis offre, sous divers rapports, le plus haut degré d'attention ; et on osé le dire avec confiance, il n'est point de famille dans chaque département dont il n'intéresse la fortune et la prospérité. Prix : 75 c., et 1 fr. par la poste.

A Paris, chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42.

Lettres d'un jeune Lyonnais à un de ses Amis, sur le passage de N. S. P. le Pape Pie VII, à Lyon, le 19 novembre 1804, et sur son séjour dans la même ville, les 17, 18 et 19 avril 1805, à son retour de Paris; suivies des Discours adressés à S. Sainteté, et d'une Instruction sur les Indulgences. Avec cette épigraphe :

Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ.
Ier verset du Cantique de Zacharie, en S. Luc.

Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 10 c. par la poste.

A Lyon, chez Ballanche père et fils, aux halles de la Grenette.

Précis historique de la Vie d'Annibal et de ses Campagnes en Italie ; nouvelle édition, augmentée d'un discours préliminaire. Par

Digitized by Google

N. L. M. Des Essarts, éditeur des Siècles Littéraires de la France. Ouvrage destiné à l'instruction des jeunes militaires. In 8°. Prix: 1 fr. 50 c. pour Paris, et 2 fr. pour les départemens.

A Paris, chez Des Essarts, libraire éditeur, rue du Théâtre Français, n° 9, près la place de l'Odéon.

Mémoires historiques sur les Templiers, ou Eclaircissemens nouveaux sur leur histoire, leur procès, les accusations intentées contre eux, et les causes secrètes de leur ruine; puisés, en grande partie, dans plusieurs monumens ou écrits publiés en Allemagne. Par Ph.G... Avec cette épigraphe :

Le philosophe qui fait une justice sévère des princes iniques, des persécuteurs fanatiques ou hypocrites, juge également leurs victimes.

Un vol. in-8°. de 420 pages, avec le portrait de Jacques de Molay, dernier grand-maître du Temple, représenté allant au supplice, le 18 mars 1313; gravé par Tassaert, sur une copie du tableau original du temps même des Templiers, qui appartient au prince Christian de Hesse-Darmstadt. Prix : 5 fr. broché, et 6 fr. par la poste. En papier vélin, 9 fr., sans le port.

A Paris, chez F. Buisson, rue Hautefeuille, n°. 31.

Manuel des Gardes-champêtres, des Gardes-forestiers et des Gardes-pêche; contenant dans un ordre simple et méthodique, toutes les lois relatives à leurs fonctions, avec des formules de rapports et procès-verbaux applicables aux différentes espèces de délits qu'ils sont chargés de constater; par A. C. Guichard. Troisième édition, revue et corrigée d'après les lois et les instructions publiées depuis la seconde. Prix : 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez Garnery, rue de Seine.

On s'était borné, en donnant la seconde édition de ce Manuel, à y ajouter un extrait des lois et instructions publiées depuis la première; mais dans celle-ci, le texte a été retouché, et l'on y a fait les changemens nécessités par les réglemens postérieurs. Une nouvelle section y est même consacrée aux *Gardes-pêche*, dont l'institution est encore récente, et pour lesquels aucun ouvrage n'a jusqu'à ce jour été entrepris. On a cependant eu soin que ces augmentations grossissent très-peu un volume destiné à être sans cesse entre les mains des gardes, et pour cet effet on a écarté tout ce qui n'avait pas un rapport direct à leurs fonctions. Ils y trouveront néanmoins des règles suffisantes pour les guider dans leurs opérations particulières, et ceux qui voudront se procurer des connaissances plus étendues, pourront consulter le *Dictionnaire forestier*, par Ch. Dumont, ouvrage en 2 vol. in-8°.

Bibliothèque de l'Adolescence; par M. Campe, contenant des Dialogues, Traits d'histoire, Jeux instructifs, petits Drames, Voyages, différens détails sur l'Histoire naturelle, l'Astronomie, la Géographie, les Arts; des Anecdotes sur plusieurs grands-hommes, etc.; faisant suite à la *Bibliothèque des Enfans*, du même auteur; traduction nouvelle et libre de l'Allemand. Deux volumes in-18. — Prix : 2 fr., et 2 fr. 60 c. par la poste.

A Paris, chez Legras et Cordier, imp.-lib., rue Galande, n. 50.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Berlin, 11 *juillet*. — M. de Novosilzoff est parti, dans la nuit du 17 au 18, pour Saint-Pétersbourg. Il a eu, avant son départ, une très longue conférence avec le ministre d'état, baron de Hardenb rg, qui lui a de nouveau déclaré que S. M. prussienne persistait et persisterait invariablement dans le système qu'elle avait adopté pour maintenir la paix sur le continent européen. — Un journal allemand, rédigé par des militaires distingués, fait voir qu'il ne peut, en effet, s'allumer de guerre continentale, tant que la France et la Prusse seront aussi fermement résolues à unir tous leurs efforts pour la conservation de la tranquillité. Dans la supposition, assurément très-peu fondée, que l'Autriche se laissât éblouir par quelques tonneaux de guinées anglaises, et voulût former une alliance offensive avec la Russie, il ne faut que jeter un coup-d'œil sur la carte, pour voir que tandis que la France tomberait de tout son poids sur les états héréditaires, la Prusse prendrait également à revers les possessions autrichiennes et russes, et cela avec tant d'avantage, que deux batailles gagnées ouvriraient aux Prussiens le cœur des pays ennemis.

Raguse, 26 *juin*. — Le baron Rosetti, qui revient des Bouches-du-Cattaro, et qui a gouverné pendant quatre ans cette partie des possessions autrichiennes, retourne à Vienne pour y rendre compte de son administration. Il n'est pas douteux que sa cour n'ait desiré recevoir de lui de nouveaux renseignemens sur la situation critique de ces provinces et des pays qui les environnent. Elle sait toutes les manœuvres que les Russes ont mises en usage pour détacher de son obéissance les Grecs de ses états et ceux de la Turquie. Verra-t-elle sans ombrage une armée russe, rassemblée sans nécessité dans les îles Ioniennes, qu'aucun danger ne menace, se répandre sur le continent voisin, chercher à corrompre la fidélité des chefs, se servir de la ressemblance de religion pour capter des partisans, les bercer de l'espérance de les rassembler en un nouveau corps de monarchie, et jeter au milieu d'eux des germes de révolution, dont la Russie seroit prête, au premier moment, à favoriser les développemens et à recueillir seule tous les fruits? On ignore jusqu'à quel point ces projets

Digitized by Google

excitent les inquiétudes de la cour de Vienne ; mais il est certain qu'à présent elle en est complètement informée.

(Moniteur.)

Milan, 26 juillet. — Nous avons chaque jour de nouvelles occasions d'admirer la prodigieuse activité de notre souverain, et sur-tout l'égalité de son affection pour les deux peuples que leur bonne fortune a confiés à sa sagesse. Au moment où les Anglais le croient occupé à Paris à suivre de toute son attention l'exécution des ordres qu'il a donnés à l'escadre de Rochefort, cette escadre revient triomphante de son expédition, et la flotte de Toulon met à la voile presque au même instant où S. M. se met en route pour l'Italie ; il reçoit ici la couronne, cérémonie indispensable sans doute, mais qui n'ajoute rien en quelque sorte, ni à ses droits, ni à notre amour. Il demeure ici pendant un mois ; et du cabinet de Milan, comme de celui de Paris, il règle à la fois les destinées des deux peuples, et pourvoit, autant qu'il est en lui, au maintien de la paix continentale : ici, comme à Paris, à peine se donne-t-il quelques instans de repos. Il a voulu que le peuple de l'Italie fût heureux ; il s'occupe sans relâche de lui donner une constitution, de régler ses finances, d'organiser ses administrations, de lui donner des institutions fortes et durables, de doubler les moyens de circulation de son commerce intérieur, de lui assurer pour l'avenir un bonne armée, un bon système d'instruction publique, etc., etc. Il part pour visiter les villes d'Italie, et presque à chaque relais nous voyons sortir de son infatigable génie des décrets importans au peuple de France, importans au peuple d'Italie. Au même instant il accepte les vœux du peuple ligurien, et garantit à ce peuple la renaissance de son commerce, le respect de son pavillon. Il donne une constitution et un souverain aimé de lui au peuple de Lucques. Son génie est partout, voit tout, préside à tout, règle tout ; c'est la Providence de l'univers.

Il a recueilli dans tous les lieux les témoignages les moins équivoques des sentimens d'admiration, de reconnoissance et d'amour qui lui sont dûs ; partout il a recueilli les garanties les plus certaines de l'inviolable fidélité de ses peuples. Il rentre en France; on croit qu'il demeurera long-temps à Turin, et en effet, le jour même de son arrivée il semble s'y établir pour plusieurs jours ; il va le soir au spectacle, il y est reçu avec des transports impossibles à raconter ; il rentre chez lui, c'est pour travailler avec ses ministres jusqu'à minuit ; à trois heures du matin il passe toutes les troupes en revue ; deux heures après il est en route, et quatre-vingts heures après il est à Fontainebleau.

Eh bien ! il semble être arrivé là pour recevoir les nouvelles de cette flotte si audacieusement sortie de Toulon, et heureusement arrivée à sa première destination.

Quel homme ! et quel Dieu nous l'a donné !

Ceux qui contemplent sa vie, quelqu'accoutumés qu'ils soient à son indispensable mouvement, ont besoin de se dire chaque jour : *Demain il se reposera de ses longues fatigues.* Ils se trompent, il ne se repose jamais ; et certes, quel est aujourd'hui le but de toutes ses actions ? On ne croit pas qu'il lui reste quelque chose à faire pour sa gloire et pour sa puissance. Sous ce double rapport, tout est fait et bien fait depuis long-temps : mais il veut la gloire de la France et la gloire de l'Italie ; il ne connoîtra le repos que lorsque cette double volonté sera remplie.

Digitized by Google

Nous l'avons dit, il a été dans quatre-vingts heures de Turin à Fontainebleau ; eh bien ! combien de fois ne lui a t-on pas entendu dire à lui-même : *Je ferai quelquefois de pareils voyages de Paris à Milan ; j'y arriverai dans trois ou quatre jours, au moment où on ne m'y attendra pas ; j'y arriverai* incognito ; *je m'y assurerai par moi-même que mes peuples d'Italie sont heureux ; je demeurerai au milieu d'eux un mois ou deux, et je rentrerai à Paris tout aussi-tôt que j'en serai venu.*

Que le ciel récompense par un bonheur sans nuage, et par une longue et forte santé, l'homme qui consacre ainsi toutes les facultés de son génie et de son ame, et toutes les forces de sa vie à la gloire et au bonheur de deux grands peuples ! *(Extrait du Journal Italien.)*

PARIS.

S. M. l'Empereur, qui est depuis le 15 thermidor à Boulogne où il s'est rendu en 22 heures, a passé en revue l'infanterie qui s'élève à 11,2000 hommes. L'artillerie et la cavalerie de l'armée ne faisaient point partie de cette revue. Le 17 S. M. a fait celle de l'artillerie. Le ministre de la guerre est à Boulogne depuis plusieurs jours, celui de la marine depuis le 18. Le secrétaire d'état est dans le voisinage au quartier-général de l'Empereur. — On assure que le gouvernement a reçu des nouvelles d'un heureux augure des flottes combinées. On s'attend, dit le Bulletin de l'Europe, à recevoir chaque jour des nouvelles les plus importantes de nos côtes : on assure que S. Exc. le ministre de la guerre, Berthier, est nommé chef d'état-major-général de l'armée d'Angleterre, et que M. le maréchal Lannes en commande l'avant-garde.

— Un avis du conseil d'état, approuvé par l'empereur, a décidé que les décrets impériaux insérés au Bulletin des loix seront obligatoires dans chaque département, du jour auquel le Bulletin a été distribué au chef-lieu.

— M. Alexandre Joseph Ségur, fils de l'ancien maréchal de ce nom, et frère du conseiller d'état, vient de mourir aux eaux de Baréges où il étoit connu par de petites pièces de théâtre et des channs.

— D'une bande de vingt-deux accusés de fausse monnaie, traduits au tribunal spécial de Paris, neuf ont été acquittés, huit condamnés à 15 ans de fers, cinq à la mort. Parmi les coupables, il y avoit des gens fort à l'aise, même, dit-on, opulens. On reconte qu'un d'eux, avant de monter dans la charrette qui alloit le mener au supplice, a demandé aux nombreux spectatenrs qui l'entouroient, si quelqu'un d'eux voulait le remplacer. Cette immorale légèreté fait frémir.

Digitized by Google

(N°. CCXV.) 29 THERMIDOR an 13.
(Samedi 17 Août 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE CIMETIERE DE CAMPAGNE

ELÉGIE.

Traduction libre de l'anglais de Gray.

J'ENTENDS résonner dans les airs,
De la cloche des nuits les tintemens funèbres ;
Le jour s'enfuit, et les ténèbres
Couvriront bientôt l'univers.
Les troupeaux, à pas lents, regagnent leur asile ;
Et le corps fatigué, l'ame heureuse et tranquille,
Le villageois rentré dans son humble réduit,
Abandonne le monde au repos qui me fuit.

Les campagnes décolorées
Déjà s'effacent à mes yeux ;
Et du sommet des monts silencieux,
Un calme solennel descend dans les vallées.
Caché sous l'herbe, le grillon
Fait seul entendre son murmure ;
Le vaste écho de la nature
Ne redit plus que son humble chanson.

Digitized by Google

Mais des créneaux de la tour abattue
N'entends-je pas sortir un long gémissement ?
Quelle plaintive voix, dans mon cœur descendue,
Vient me glacer d'un noir pressentiment !
De Minerve oiseau solitaire,
Est-ce toi ?.... Tes lugubres cris
Accusent-ils le mortel téméraire,
Qui vient troubler la paix de ces mornes débris ?

Sous ces tristes cyprès dont l'antique feuillage
Couvre de son ombrage
Les verds gazons qu'orne la fleur des champs ;
Sous ces ormeaux qu'a sillonnés le Temps ;
Dans ces demeures redoutées,
Où l'on brave les coups du sort,
Des aïeux du hameau les cendres respectées
Reposent dans la mort.

Philomèle, ta voix plaintive,
Ne viendra plus charmer leur oreille attentive.
Ils ne sentiront plus ces parfums enchanteurs,
Que le Zéphir dérobe aux fleurs,
D'une aile inconstante et légère.
Au séjour qu'à jamais leur fixa le trépas,
Les doux champs de la paix, les clameurs de la guerre,
Ne les troubleront pas.

Obscur séjour qu'ils habitaient jadis !
De vos foyers la chaleur bienfaisante,
Ne ranimera plus leurs membres engourdis ;
D'une voix antique et tremblante,
Ils n'adresseront plus leurs vœux à l'Eternel ;
Ils ne reverront plus une épouse attentive
Partager de leurs cœurs le transport solennel ;
Et de leurs fils nombreux la tendresse naïve,
Se disputer le baiser paternel.

Combien de fois pourtant, de leurs mains vigoureuses,
Les champs reconnaissans, pour payer les travaux,

Digitized by Google

Ont vu, de leurs moissons riantes et nombreuses,
Tomber les blonds épis sous la tranchante faux!
Le soc de la charrue,
De la terre, pour eux, n'ouvrira plus le flanc:
Et du chêne orgueilleux qui menaçait la nue,
La masse énorme, à leurs pieds étendue,
Ne retentira plus, sous l'acier menaçant,
D'un long gémissement.

Fils préféré de la Fortune,
Sur eux ne jette point un regard dédaigneux;
Tu subiras la loi commune;
Tu passeras comme eux.
Dans les bras de la mort glacée,
Ta pompe orgueilleuse enlacée,
Viendra subir son joug affreux;
Et quand sa main de fer aura fermé tes yeux,
Réponds, grand de la terre:
Un seul ami, de pleurs arrosant ta poussière,
Dira-t-il dans son cœur « il était vertueux »?

Ces fiers tombeaux, ces voûtes funéraires
Que l'orgueil inventa;
Ces éloges pompeux qu'à des voix mercenaires
L'orgueil encor dicta;
Ces urnes, ces flambeaux, ces oraisons brillantes,
Et ces vaines clameurs au loin retentissantes,
A ce grand expiré
Rendront-ils la lumière,
Et rappelleront-ils, dans cette humble matière,
Le souffle évaporé?

Mais là, dans ce tombeau que l'œil distingue à peine,
Sous les gazons naissans
Gît peut-être un héros, que la Parque inhumaine
A moissonné dans la fleur de ses ans.
Auprès de lui, peut-être, est un nouvel Orphée,
Dont la timide voix, dans son sein étouffée,

Digitized by Google

Si le sort eût de lui pris des soins bienfaisans,
Eût émules rochers de ses tendres accens!

Ah ! des siècles passés la riche expérience,
Ces écrits en nos mains remis par nos aïeux,
Gage de gloire et dépôt de science,
N'ont jamais enchanté ses yeux.
La fortune ennemie
A flétri son esprit, a desséché son cœur;
Et les fleurs du génie,
Tombèrent sans éclat dans le champ du malheur.

Ainsi que la perle brillante
Que recèle le sein des mers;
Ainsi que la rose naissante
Qui languit et meurt aux déserts;
Dans ces caveaux des morts, plus d'une ame guerrière
Dont l'élan généreux eût sauvé son pays,
Peut-être est descendue... ! Et peut-être un Homère,
S'il eût de quelques fleurs vu semer sa carrière,
A cent rivaux de gloire eût enlevé le prix.

Pour mépriser la mort et dompter la fortune,
Etonner l'univers de cent faits glorieux,
D'une main triomphante aux tyrans de Neptune
Ravir le trident orgueilleux;
Pour enchaîner le crime, et de ses mains profanes
Arracher les débris d'un culte généreux,
Au rustique habitant de nos simples cabanes,
Peut-être il n'eût fallu qu'un berceau fortuné,
Il ne l'a point trouvé...! Le sort, dans sa colère
L'a tenu sans relâche en ses fers enchaîné;
Et celui qu'un peu d'or eût fait roi de la terre,
S'est vu pauvre et sans gloire, à la tombe entraîné!

Mais s'il a vu, pauvre et sans gloire,
Ses jours obscurs s'écouler lentement,
S'il n'a jamais de la victoire
Arraché le laurier sanglant;

Digitized by Google

Il n'a pas dans le sang plongé ses mains cruelles,
Il n'a jamais tissu de trames criminelles,
Il n'a point dans son cœur éperdu, déchiré,
Senti du noir remords le poignard acéré;
Et jamais des flatteurs la cohorte perfide,
De ses lâches tributs n'a vu son cœur avide.

Eloigné d'un monde trompeur,
Riche des dons de la Nature,
Du ruisseau de ses jours, sans trouble et sans douleur,
Il a vu s'écouler l'onde innocente et pure.
Un regret, un soupir, une larme, un murmure,
Ont à peine altéré le calme de son cœur.
Il est mort! et son fils, sur sa tombe modeste,
A de son nom fixé le souvenir,
Sans craindre que jamais, d'un reproche funeste,
D'envieuses clameurs cherchent à le flétrir:
Pour son vertueux père il demande un soupir.

O vous! que de ses dons a comblés la Fortune,
Et qui toujours brûlés d'une ardeur importune,
Venez à ses genoux incessamment gémir;
D'un trop ambitieux desir,
Que d'un pauvre vieillard l'exemple vous délivre;
Que son bonheur vous montre l'art de vivre;
Que sa vertu vous apprenne à mourir.

Si quelque jour, l'œil chargé de tristesse,
Dans cet asile de la mort,
Un voyageur que mon chant intéresse
S'informe de mon sort;
Quelque pasteur de la vallée,
Témoin constant de mes douleurs,
Peut-être, d'une voix plaintive et désolée,
Lui répondra ces mots, en versant quelques pleurs:

« L'Aurore allait à peine éclairer nos campagnes;
» De l'oiseau matinal le chant mélodieux
» N'annonçait point encore à ses jeunes compagnes.

Digitized by Google

» Du vainqueur de la nuit le réveil glorieux.
» Et déjà seul, errant au sommet des montagnes,
Des premiers feux du jour,
» Son ame avec transport célébrait le retour.

» Souvent couché sous le cormier antique
» Qui porte au loin ses rameaux dans les airs,
» Je l'ai vu contemplant, d'un œil mélancolique,
» Ce ruisseau qui s'échappe en cent détours divers.
» Quelquefois dans nos champs, rêveur et solitaire,
» Il baissait vers la terre
» Son regard dédaigneux;
» Et soupirait, semblable à la tendre bergère
A qui le temps, de sa faulx meurtrière,
» A ravi l'objet de ses vœux.

» Un matin je le vis gravissant la montagne :
» L'œil serein, le front pâle, il marchait lentement.
» Le lendemain, mes yeux errant dans la campagne,
» Aux lieux qu'il chérissait, l'ont cherché vainement.
» Il n'était plus...! Des morts le cortége terrible
» Recueillit sur le mont ses restes vénérés.
» O voyageur! si ton ame est sensible,
» Viens, lis ces mots gravés sur sa tombe paisible;
» La vérité les a seule inspirés. »

Déposé sous ces fleurs, un mortel ignoré,
Dans les bras de la Mort paisiblement repose :
Il a passé comme un bouton de rose,
Qui sous l'effort des vents tombe décoloré.
Des palais sa timide enfance
N'avait point respiré les mortelles vapeurs,
Et l'éclat des grandeurs
N'avait point ébloui son heureuse innocence.
Il n'avait qu'une larme, il l'offrit au malheur;
Et le cœur d'un ami fut assez pour son cœur.
Qui que tu sois, si le pauvre est ton frère,
Si ton ame s'émeut pour la froide poussière

Qui repose en ce lieu,
Au ciel en sa faveur adresse ta prière;
Fléchis le courroux de son Dieu,
Attendris le cœur de son père.

C. T. PITOT.

NOTA. *Ces vers ont été faits à l'Isle-de-France, et imprimés dans la Gazette de ce pays.*

ENIGME.

IL est des gens qui n'ont de mauvais que la tête,
Moi je ne vaudrais rien si je manquais de tête;
Mais quand je fais du mal, ce n'est pas à ma tête
Qu'il faut l'attribuer; jugez mieux de ma tête:
J'empêche le larcin dans un doux tête-à-tête,
A moins que par faiblesse on ne perde la tête:
Si j'entre quelque part, dehors reste ma tête.
Je vais comme on me mène, et souvent sans ma tête
On pourrait bien me perdre; aussi, grace à ma tête,
Mon mérite n'est pas tout entier dans ma tête;
J'ai cela de commun avec plus d'une tête.
Un objet vaut bien peu, s'il ne vaut pas ma tête.
Je ne porte ni poils, ni plumes à la tête;
Point d'entrailles au corps, point de cervelle en tête.
Qu'on devine à quel corps appartient telle tête:
Au surplus en voilà bien assez sur ma tête,
Le mot doit, chers lecteurs, vous sauter à la tête.

PONS..... SIM.. (de Reims.)

LOGOGRIPHE.

Dix lettres, cher lecteur, composent tout mon être;
En combinant mes pieds, si tu veux me connaître,
Tu trouveras d'abord un aimable chanteur
Qu'on admire à Paris; cette brillante fleur
Qui surmontait jadis la couronne royale;

Digitized by Google

Le fils infortuné du barbare Tantale;
Cet outil précieux qui sert aux laboureurs;
Ce qui près de Zulmire attire tous les cœurs;
Ce poète brillant qu'honore l'Angleterre,
Sous le nom immortel de traducteur d'Homère;
Ces monts qu'a traversés notre Annibal français,
Et qui sont pleins encor du bruit de ses succès.
Ce doux et premier nom que la reconnaissance
Inspire à nos enfans presque dès leur naissance;
Un étrange animal qui, vivant sous les eaux,
Renaît autant de fois qu'on le coupe en morceaux.
De jeunes Déités l'aimable souveraine,
Dont Ulysse excita les regrets et la haine.
Pour terminer enfin, tu trouveras, lecteur,
Entre l'homme et le Ciel, notre médiateur.

Par un Elève de l'Ecole spéciale impériale militaire.

CHARADE.

Au son de mon premier le cerf épouvanté,
De ses lugubres cris fait retentir la plaine.
Mon second des objets désigne la beauté.
Mon tout, quoique muet, parle chez *La Fontaine*.

JULIA, *membre honoraire de la Société littéraire de Varsovie*, etc., etc.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *Violette*.

Celui du Logogriphe est *Babil*, où l'on trouve *bal*, *bail* et *ail*.

Celui de la Charade est *Rat-eau*.

Digitized by Google

Les Fastes d'Ovide, traduits en vers par *M. de Saint-Ange*. Deux vol. in-8°. Prix : 12 f., et 15 f. par la poste. A Paris, chez *Levrault* et compagnie, rue de Seine ; et chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Aux. n°. 42.

CETTE traduction est un des ouvrages les plus difficiles et les plus travaillés qui aient honoré la poésie française depuis le siècle des grands talens et des grands travaux. Ceux qui se contenteront de parcourir légèrement les vers du traducteur, pourront n'en pas concevoir une opinion si favorable. Ils seront arrêtés par une foule de morceaux didactiques d'une sécheresse rebutante ; et malheureusement le texte latin est si hérissé d'épines, il y a tant de difficultés savantes qui tiennent à la nature du sujet, que peu de personnes auront la patience de comparer l'original avec la version aussi soigneusement que je l'ai fait. Pour moi, je suis convaincu qu'il y a plus de mérite à défricher péniblement une terre inculte, qu'à embellir avec agrément un sol naturellement riant et fertile ; et les efforts de M. de Saint-Ange, quoiqu'ils ne soient pas toujours heureux, me paraissent mériter plus d'éloges qu'il n'en aurait obtenu par les agrémens faciles d'une composition plus légère. En général, sa manière est saine et classique. Il ne se pique point de donner un coloris moderne à des expressions et à des mœurs antiques. Il traduit : et sa version, malgré quelques méprises, fera connaître aux gens de lettres un ouvrage qui ne leur est peut-être pas assez familier, et qui nous donne de l'antiquité païenne une idée aussi juste que singulière.

Les Fastes d'Ovide nous exposent les usages civils et religieux des Romains, dans l'ordre astro-

Digitized by Google

nomique de leur calendrier. Comme ouvrage d'instruction, ce poëme, quoiqu'imparfait, est d'autant plus précieux, qu'il fut composé sur les annales les plus révérées de la nation, et que l'auteur y parle sérieusement des mœurs et du culte de ses Dieux. Comme monument littéraire, il atteste, à la fois, et le peu d'intérêt qui est attaché aux aventures mythologiques, et l'incroyable dépravation dans laquelle l'esprit humain était plongé avant les lumières de l'Evangile.

Ce n'est pas un médiocre sujet d'étonnement et de réflexion, de voir l'un des plus beaux esprits de l'antiquité, dans le siècle le plus savant et le plus poli, composer un ouvrage religieux d'un tissu de contes obscènes ou puérils. Le christianisme, qui a porté plus ou moins des idées de décence dans tous les esprits, ne nous permet pas de concevoir un oubli si profond de toutes les convenances; et plusieurs écrivains, trompés sur les intentions du poète par le fond de son sujet, se sont imaginé qu'Ovide avait voulu tourner en ridicule ce qu'il présente comme l'objet de la vénération publique. Un respect mal conçu pour l'antiquité a étendu fort loin cette erreur. On n'a pas fait attention que tout l'ouvrage n'est autre chose que l'exposition des rites sacrés et de la croyance générale, puisée dans les fastes même de la religion et de l'état. L'auteur avait si bien en vue d'en faire un monument sérieux et national, qu'il ne s'écarte jamais de l'ordre historique des temps, et il pousse l'exactitude et la précision jusqu'à marquer à chaque mois les Calendes, les Nones et les Ides, expliquant à chacune de ces époques les cérémonies ou les usages qu'elle rappelait.

La situation d'Ovide fait assez comprendre les vues qu'il pouvait avoir dans ce genre de composition. Il espérait se faire rappeler de son exil par

Digitized by Google

un ouvrage qui paraîtrait une expiation suffisante des vers libres qui l'y avaient fait condamner. L'éloge de la famille des Césars, qui s'y représente à tout moment, est une empreinte de servitude dont on ne peut méconnaître le motif. L'ouvrage, d'ailleurs, est dédié à Germanicus, celui de tous les princes de l'Empire qui avait le plus de dignité dans son caractère et dans sa vie. Je n'examine pas si cette dédicace fut la cause de son peu de succès. Il suffit qu'elle rende témoignage de la pureté des intentions d'Ovide ; et le ton sur lequel il parle lui-même de son ouvrage, doit dissiper jusqu'à l'ombre du doute. Il dit à son héros :

Sacra recognosces annalibus eruta priscis,
Et quo sit merito quæque notata diès.

Osant fouiller pour toi nos annales antiques,
Je peindrai le tableau de nos fêtes publiques,
Les usages des jours, et leurs rites pieux.

Plus loin, il feint que les dieux ne dédaignent pas de l'entretenir, depuis qu'il est devenu le chantre laborieux de l'année, *vates operose dierum.*

Il s'étonne de ce changement ; il se demande à lui-même comment il a pu s'élever à des conceptions si graves, après avoir si long-temps consacré sa plume au badinage,

Ecquis ad hæc illinc crederet esse viam ?

Il développe cette idée, au commencement du second livre, d'une manière qui me paraît ne laisser aucune incertitude sur le caractère du poëme.

Nunc primùm velis, elegi, majoribus itis :
Exiguum (memini) nuper eratis opus.
Certè ego vos habui faciles in amore ministros,
Cùm lusit numeris prima juventa suis.
Idem sacra cano, signataque tempora fastis.

O mes vers ! élevez vos poétiques ailes :
Vous étiez autrefois d'aimables bagatelles ;
Alors, il m'en souvient, au printemps de mes jours,
Agiles messagers, vous serviez mes amours.
Je célèbre aujourd'hui, par de sages contrastes,
L'ordre des temps pieux consignés dans nos fastes.

Digitized by Google

Si l'on ne regardait que le fond des aventures qui remplissent l'ouvrage, j'avoue qu'on ne pourrait se figurer qu'il y eût un mot de sérieux. Mais, dans une lecture si étrange, il faut se souvenir que chaque dieu était célébré par des fêtes et des cérémonies conformes à ses mœurs; et puisqu'il y avait des divinités qui présidaient à la débauche et à l'effronterie, pourquoi s'étonner que l'indécence fût un des caractères de leur culte? Le poète, en la transportant dans ses tableaux, n'a donc pas violé son dessein; et ceux qui connaissent l'esprit de l'antiquité, ne seront pas surpris de trouver dans un livre consacré à l'histoire de sa religion, un vers tel que celui-ci, qui la peint sous des couleurs aussi vraies que flétrissantes.

At Deus, obscæna nimiùm quoque parte paratus.

La nudité était prescrite dans les principales fêtes du paganisme, et même dans celles de leurs dieux les plus chastes, comme on le voit par les mystères de la bonne déesse. Le poète devait sans doute expliquer cet usage: mais pouvait-il le faire par des traditions décentes? Pour justifier, par exemple, la nudité des *Lupercales*, n'est-il pas obligé de rappeler la plus folle de toutes les aventures? Il raconte que le dieu qu'on célébrait dans cette fête avait été trompé par des vêtemens dans une entreprise nocturne. Il s'était avisé de prendre Hercule pour Omphale. La méprise était un peu forte, et elle lui avait coûté cher. Le héros, étonné de sa galanterie, y répondit d'une manière qui leva trop clairement l'équivoque. Si l'on ne consulte que nos mœurs et notre goût, il est certain qu'on ne parviendra jamais à mettre une fable si grotesque dans les convenances d'un sujet grave. On sera tenté de croire que le poète a voulu s'égayer à contre-temps, et j'observerai qu'une expres-

Digitized by Google

sion latine a pu faire illusion, sur ce sujet, à quelques personnes qui ont mal pris le sens de ce vers.

Traditur antiqui fabula plena joci.

Le mot *joci* ne signifie point ici badinage. M. de Saint-Ange l'a très-bien entendu, et il traduit avec autant d'esprit que de raison :

L'histoire qu'on en conte est pleine d'agrémens.

Il faut remarquer encore que, dans le même récit, Ovide donne le nom de *sacra* aux circonstances les plus ridicules et les plus révoltantes de ces cérémonies des *Luperques*.

Tertia post Idus nudos Aurora Lupercos
Aspicit, et Fauni sacra bicornis eunt.
Dicite, Pierides, sacrorum quæ sit origo, etc.

Il faut donc se reporter aux idées anciennes, et entrer dans l'esprit de ces temps où le genre humain était condamné à adorer des turpitudes. Un savant ou un philosophe qui se laisserait conduire par l'analogie s'abuserait aisément sur cette matière. Mais un homme de goût ne s'y trompera jamais. Le style des *Fastes* est trop différent de celui des *Métamorphoses*. Autant le poète s'abandonne avec complaisance à son imagination dans ce dernier ouvrage, autant il est serré, précis et méthodique dans le premier. Il traite souvent les mêmes sujets dans l'un et dans l'autre ; mais les différences frappantes qu'on y remarque sont les meilleures preuves de la diversité de ses desseins. M. Bayeux qui se piquait de philosophie et d'érudition, s'est souvent trompé sur les vues de l'auteur qu'il traduisait, et il en a étrangement défiguré plusieurs passages. Il lui donne quelquefois un air moqueur dans les endroits même où il témoigne le plus de vénération pour son sujet. Ainsi, dans son entretien avec Janus, lorsqu'il lui demande la raison

Digitized by Google

de son double visage, le dieu répond que faisant les fonctions de portier dans l'univers, il est juste qu'il ressemble à une porte qui a toujours deux faces, et que, par ce moyen, il ne perd point de temps à retourner la tête. Cette raison est aussi ridicule que pouvoit l'être l'explication d'une chose absurde; et la réponse est bien digne de la question. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'Ovide ait voulu faire ici le railleur et le plaisant, puisqu'il s'appuie partout sur les traditions reconnues; puisque son objet est de les exposer avec méthode, et de les relever en même temps par l'expression; et qu'enfin, quelle que fût son opinion sur ce point, il est constant qu'il en parle avec respect.

On doit donc considérer les *Fastes* comme un ouvrage vraiment didactique; et l'auteur aurait pu l'intituler le Génie du paganisme ou de la mythologie, s'il n'eût mieux aimé indiquer les sources publiques où il avait puisé ses enseignemens. Sous ce point de vue, l'antiquité n'a pas produit de poëme plus curieux ni même plus instructif; car on ne peut pénétrer dans cet amas de folies honteuses, sans reconnaître l'abyme où la raison humaine était descendue, et sans lever les yeux avec reconnaissance vers la lumière qui a dissipé de si profondes ténèbres.

La lecture de cet ouvrage, faite avec un esprit sain, guérirait encore bien des préjugés littéraires. Elle ferait voir que la mythologie, réduite à ses traditions, et, si l'on veut, à ses dogmes, n'est pas plus capable d'attacher le cœur par les sentimens d'une nature noble que d'offrir à l'esprit quelque conception raisonnable. Elle montrerait que cette vaste carrière qu'on suppose qu'elle ouvre à l'imagination, n'est que le développement des passions du cœur humain, d'où les grands poètes ont tiré des embellissemens qui lui sont étrangers:

Digitized by Google

car les aventures de ses dieux ne présentent que des amours sans tendresse, des voluptés sans charme, et des contes lascifs plutôt que des scènes passionnées.

Tel est, en effet, le caractère des *Fastes;* et c'est une chose remarquable que, dans tout ce poëme, on ne trouve pas un vers qui aille au cœur ni une seule action qui honore la divinité. Le style d'Ovide, si brillant et si fécond dans ses autres ouvrages, prend ici une autre manière et des formes toutes différentes. Il se distingue par une correction ferme et soutenue, et par une précision poussée quelquefois jusqu'à la sécheresse. De tous les genres d'écrire, c'est celui qui résiste le plus à la traduction. Mais la précision latine ne doit pas toujours être recherchée. Ce serait mettre des entraves à l'imagination du traducteur que de l'asservir à un tour de phrase. Il faut savoir distinguer ce quitient au génie des langues, de ce qui est commandé par la nature du sujet. C'est une des principales études du critique, et j'en donnerai quelques exemples qui suffiront à un écrivain aussi habile et aussi exercé que M. de Saint-Ange. Ainsi, dans le troisième livre, lorsqu'Ariane, au milieu de ses plaintes les plus douloureuses, s'exprime en ces termes :

> Dieu cruel ! ah ! pourquoi viens-tu me secourir ?
> Bacchus ! cœur plus léger que le pampre mobile
> Qui couronne ton front de sa tresse docile. . . .

il n'y a personne qui ne se récrie sur le mauvais effet de ce dernier vers. Ce n'est pas seulement un ornement déplacé, c'est un développement qui refroidit la situation, et qui dérobe le personnage pour montrer le poète. Ovide, qui se souvient qu'il fait parler une femme éplorée, ne s'amuse point à décrire la couronne de Bacchus, il glisse légèrement sur la comparaison qu'il tire de cette

Digitized by Google

parure, et peut-être encore eût-il mieux fait de la supprimer.

Bacche levis, leviorque tuis quæ tempora cingunt
Frondibus . . . .

On peut faire une remarque semblable sur un passage du cinquième livre, dans lequel Flore raconte, en deux vers, l'histoire de ses amours avec Zéphire.

Ver erat; errabam. Zephyrus conspexit; abibam.
Insequitur, fugio : fortior ille fuit.

Cette précision singulière n'est pas uniquement une beauté d'expression, c'est encore une peinture de caractère. Il semble que la modestie de la jeune déesse ne lui permette pas de s'arrêter sur la moindre circonstance d'une aventure qui avoit mal fini pour son honneur. C'est le trait le plus délicat de l'ouvrage; et on en retrouveroit toute la grace dans la traduction, si M. de Saint-Ange avoit supprimé ce vers inutile, si malheureusement emprunté à M. Dorat :

Je rêvais, en rêvant j'avançais sous l'ombrage.

C'est sortir également des mœurs du personnage et du caractère du style. On trouve, au même endroit, un autre exemple de cette heureuse précision que le traducteur a énervée.

Quæ fuerit mihi forma, grave est narrare modestæ.

Modeste, et de moi-même à parler condamnée,
L'aveu de ma beauté me coûte et me sied peu.

Le traducteur parle de modestie, mais Ovide la peint, et la fait sentir. Tous les passages de cette nature seront, pour M. de Saint-Ange, la matière d'un long travail, qu'il peut entreprendre avec d'autant plus d'espérance de succès, que plus d'une fois il s'est montré capable de fortifier l'idée et l'expression originale, comme dans ce vers digne de

Digitized by Google

de Tacite, où il peint la manière politique dont le successeur d'Auguste se saisit de l'empire.

Tibère en craint le poids, l'accepte et le soutient.

On remarque la même force dans ce bel endroit du discours de Carmente :

Non meriti pœnam pateris, sed numinis iram.
Et aliquid magnis crimen abesse malis.
Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intrà
Pectora pro facto spemque metumque suo.
Nec tamen ut primus mœre mala talia passus;
Obruit ingentes ista procella viros.

Si tu quittes ces murs témoins de ta naissance,
La faute en est au dieu qui proscrit l'innocence.
Redoute le remords plus que l'adversité.
Le malheur est moins grand s'il n'est pas mérité.
Pour juge au fond du cœur l'homme a sa conscience,
Qui le livre à la crainte ou lui rend l'espérance.
Tu ne souffres pas seul un injuste revers;
Les maux dont tu gémis, d'autres les ont soufferts.

Ce dernier vers a malheureusement le double défaut de reproduire l'idée précédente, et de ne point rendre l'image latine, *obruit ingentes*, etc. Quelquefois aussi le traducteur a donné plus de grace à Ovide, en développant ce qu'il avait resserré dans un tour trop concis, comme on le voit dans ce passage :

Scilicèt arma magis quàm sydera, Romule, nôras;
Curaque finitimos vincere major erat.

Il faut bien l'avouer; ce fondateur de Rome,
Plus habile guerrier que savant astronome,
Mit sa plus grande étude à vaincre ses voisins.

Le tour latin est plus vif; mais le français a quelque chose de familier qui rompt habilement l'uniformité d'un ton trop grave et trop soutenu. Ce genre de libertés demande le goût le plus sûr. Mais on observera mieux tout ce que le génie des deux poésies a de contraire, dans le beau morceau sur la prédiction de la grandeur romaine, où le poète latin paraît avoir recherché le mérite d'une brié-

Digitized by Google

veté si énergique, que le traducteur n'aurait pu l'imiter, en quelques endroits, sans faire violence au caractère de notre lang .

Fallor ? an hi fient ingentia mœnia colles ?
Juraque ab hac terrâ cætera terra petet ?
Montibus his olim totus promittitur orbis.
Quis tantum fati credat habere locum ?
Et jàm Dardaniæ tangent hæc littora pinus.
Hic quoque causâ novi fœmina martis erit.
Care nepos, Palla, funesta quid induis arma ?
Indue, non humili vindice cæsus eris.
Victa tamen vinces, eversaque Troja resurges :
Obruet hostiles ista ruina domos.
Urite victrices Neptunia Pergama flammæ,
Non minus hic totò est altior orbe cinis.
Jàm pius Æneas sacra, et sacra altera, patrem
Afferet ; Iliacos excipe, Vesta, deos.

Est-ce une illusion qui trompe mes regards ?
Vois-je pas s'élever de superbes remparts ?
Sur les peuples lointains, sur les cités voisines,
Vois-je pas dominer la ville aux sept collines ?
Oui, l'empire du monde à ces monts est promis.
A ce lieu (qui l'eût cru ?) tous les lieux sont soumis.
Ilion, tes vaisseaux abordent cette terre.
Une nouvelle Hélène y rallume la guerre.
Pourquoi t'armer aussi, mon fils, mon cher Pallas ?
Arrête, hélas, arrête, évite les combats.
Mais non : cours, obéis à l'instinct du courage.
Si le fer te moissonne à la fleur de ton âge,
Un bras, un bras fameux vengera ton trépas.
De tes débris, ô Troie ! un jour tu renaîtras :
Ta chute des vainqueurs écrase la fortune.
Brûlez, flammes des Grecs, les remparts de Neptune ;
Leur cendre encor s'élève et monte vers les cieux.
Déjà le fils d'Anchise apporte ici ses dieux.
Déjà son dos pieux s'est courbé sous son père.
A ces dieux étrangers ouvre ton sanctuaire,
Vesta ! . . . . . .

Quelque bien écrit que soit ce morceau, on ne peut dissimuler qu'il laissera des regrets aux connaisseurs. Son harmonieuse élégance paraîtra moins convenable au sujet que la manière forte et sententieuse du poète latin. En général, Ovide a montré tant de goût et de jugement dans le style de cet ouvrage, que le traducteur gagnera toujours à s'en rapprocher. On ne peut ni lui proposer un meilleur

Digitized by Google

modèle, ni lui donner un conseil plus utile. On le prie de remarquer, pour dernier exemple, qu'Ovide n'eût jamais imaginé de représenter un prince tel que Germanicus, comme un homme qui fait le métier des vers. Il ne lui dit point :

. . . . . On sait encore assez
Comme ton vers heureux roule en sons cadencés.

Il est vrai qu'il le loue d'avoir le talent de la poésie ; mais avec quelle finesse et quelle bienséance !

Scimus et ad nostras cùm se tulit impetus artes,
Ingenii currant flumina quanta tui.

Ces remarques suffisent pour mettre un homme d'esprit sur la voie des corrections que son ouvrage laisse à desirer. Quoique la critique pût y découvrir un assez grand nombre de fautes de cette espèce, je n'en suis pas moins convaincu que la traduction des *Fastes* fera beaucoup d'honneur aux études de M. de Saint-Ange. Il ne dépendra pas de moi que cette manière laborieuse qu'on lui a tant reprochée ne tourne à sa gloire, et n'attire sur lui les regards utiles de ceux à qui il appartient d'encourager et de récompenser les talens.

CH. D.

Mélanie, drame en trois actes et en vers, de M. de *La Harpe*, revu, corrigé par l'auteur en 1802. Nouvelle édition. A Paris, chez *Migneret*, rue du Sépulcre, n°. 20 ; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal de l'Empire*, rue des Prêtres Saint-Germ.-l'Aux., n°. 42

On sait l'effet que produisit ce drame long-temps avant d'être imprimé. Communiqué à M. de Voltaire scène par scène, prôné par lui dans sa correspondance, il était annoncé comme un ouvrage qui devait faire une révolu-

Digitized by Google

tion dans la littérature. *L'Europe attend Mélanie*, disait le vieillard de Ferney, *elle rappelle le style de Racine*; et cet éloge exagéré disposait l'*Europe* à l'enthousiasme que les philosophes voulaient inspirer pour un ouvrage conforme à leur doctrine. Ce charlatanisme était alors fréquemment employé, et toujours il réussissait. M. de La Harpe qui n'avait vu dans le sujet de Mélanie que du pathétique et des beautés neuves, se laissait entraîner par le parti, dont il ne connaissait pas encore les intentions secrètes; et, comme un auteur épris de son ouvrage, il prenait pour des louanges sincères les cabales qu'une faction faisait en sa faveur. D'Alembert secondait fortement les vues de M. de Voltaire; il s'agissait d'ébranler une des bases de la religion catholique : on ne devait pas douter de son zèle. Le philosophe avait aussi une prétention que les lectures de Mélanie pouvaient favoriser : il voulait paraître *sensible*. Il suivait donc M. de La Harpe dans les maisons où Mélanie devait être lue : son air composé forçait la société à une grande attention; bientôt profitant du talent de comédien qu'il possédait, comme on le sait, à un degré rare pour un simple amateur, il répandait des larmes, et donnait à tout le monde le signal de s'attendrir. Quelle femme aurait pu avoir les yeux secs quand un philosophe pleurait? N'aurait-elle pas été accusée de froideur et d'insensibilité; et ce défaut, en diminuant ses charmes, ne pouvait-il pas donner de son cœur l'opinion la plus défavorable?

Lorsque Mélanie fut imprimée, on rabattit un peu des louanges qui lui avaient été prodiguées dans les lectures. On s'aperçut que ce n'était pas tout-à-fait le style de Racine; on convint que la marche était lente, et que les longues discussions qui s'y trouvent ne convenaient pas au genre dramatique. Ces critiques dont il paraît que M. de La Harpe reconnut depuis la justesse, étaient difficiles à éviter. Les défauts tenaient évidemment au genre. En effet, il est aisé de prouver qu'il est impossible que

Digitized by Google

le drame en vers atteigne jamais le degré de beautés poétiques où l'on peut porter la tragédie et la comédie. Dépourvu de la noblesse et de l'héroïsme qui caractérisent la tragédie, du naturel, de l'aisance et du piquant qui tiennent à la comédie, il roule dans le cercle étroit de quelques lieux communs de sensibilité ; sa couleur ne peut manquer d'être terne ; et le mélange continuel d'idées communes et d'idées élevées, de situations pathétiques et d'intérêts obscurs, donne à ce genre une monotonie de style que le plus grand talent ne saurait animer. M. de La Harpe tira tout le parti possible du sujet de Mélanie ; aucun drame n'est écrit avec tant d'élégance et tant de pureté. Mais il y a loin de là aux chefs-d'œuvre que les philosophes voulaient lui comparer. Le plan assez vide d'action, est défectueux sous d'autres rapports. Le caractère de M. de Faublas paraît odieux et révoltant : si, dans la tragédie, un père sacrifie sa fille, il ne s'y décide que par l'ordre exprès du ciel, et pour les intérêts de tout un peuple qui lui sont confiés ; cette résolution est d'ailleurs combattue par plusieurs retours de tendresse. Mais dans le drame de Mélanie, c'est un père qui foule aux pieds les lois les plus sacrées pour satisfaire un sordide intérêt, c'est un sophiste qui discute froidement les droits tyranniques qu'il prétend avoir sur sa fille. Cette combinaison, absolument vicieuse au théâtre, entrait cependant nécessairement dans le sujet de Mélanie. Quel motif noble pouvait-on donner à un président au parlement pour contraindre sa fille à se faire religieuse ? Comment, sans le présenter comme un père dénaturé et inflexible, pouvait-on le mettre en scène avec le curé ? Les discours véhémens de ce personnage n'auraient-il pas ramené tout autre homme que M. de Faublas ?

Mélanie avait été plus vantée que lue avant la révolution. Lorsque les couvens furent détruits, on la représenta sur les théâtres. Mais elle ne produisit pas l'effet qu'on avait attendu. Soutenue par l'esprit de parti, servant de

Digitized by Google

rôle de début aux jeunes actrices, elle reparut de temps en temps sans jamais attirer l'affluence. Lorsque M. de La Harpe eut abjuré les principes des sophistes, il sentit l'inconvenance de laisser subsister au théâtre une pièce qui offrait sur la scène un couvent de religieuses. Il ne négligea rien pour la retirer. « J'écrivis, dit-il, aux comé-
» diens que mon intention était qu'elle fût entièrement
» rayée du répertoire, et j'engageai l'agent dramatique
» à Paris, à signifier la même injonction aux théâtres
» des départemens, dont il a la correspondance. »
Malgré les lois qui assurent aux auteurs la propriété de leurs pièces, M. de La Harpe ne put parvenir à faire retirer Mélanie : convaincu de l'inutilité de ses efforts, il voulut du moins la corriger et substituer aux déclamations philosophiques qu'il avoit mises dans la bouche du curé, les sentimens religieux qui conviennent à ce rôle. Ces corrections achevées peu de temps avant la mort de l'auteur, ont paru pour la première fois, dans la collection appelée *Répertoire du théâtre Français ;* et l'on a peine à deviner la raison pour laquelle les comédiens ne les ont pas adoptées. Outre qu'ainsi qu'on le verra bientôt, ces changemens rendent le drame beaucoup meilleur, il semble que, si les comédiens se sont refusés aux justes réclamations de M. de La Harpe pour que sa pièce fût retirée, ils devraient du moins remplir ses dernières volontés en la représentant dégagée des faux principes qui la défiguraient. On leur en fait publiquement l'observation, dans l'espoir qu'ils s'acquitteront enfin de ce devoir envers un homme dont ils ne peuvent manquer de respecter le souvenir.

M. de La Harpe, en corrigeant sa pièce, n'a pu parvenir à faire disparaître les défauts qui, sous le rapport de la morale, lui en faisaient craindre la représentation. Il est assez utile de faire remarquer que ces défauts de convenance sociale sont en même temps des défauts de goût; et que ces défauts de goût tiennent, comme on l'a déjà observé, au genre du drame que Diderot regardait

Digitized by Google

comme une des plus sublimes conceptions de la philosophie moderne.

Monval, amant de Mélanie, n'est qu'un imprudent qui se livre en aveugle à sa folle passion. Ses imprécations contre M. de Faublas n'ont rien de noble, ni de vraiment pathétique : quelque odieux que soit ce personnage, on ne peut voir sans peine un vieillard si cruellement outragé par un jeune homme. D'ailleurs Monval n'a aucun moyen pour soustraire Mélanie au sort qu'on lui prépare : il se borne à exhaler une rage inutile ; situation qui n'est nullement théatrale. Si l'on veut un moment comparer ce rôle à celui d'Achille qui est à peu près dans la même position, quelle énorme différence ne remarquera-t-on pas ! D'un côté, que de grandeur ! de l'autre, que de pétitesse ! Là tant de moyens de se faire craindre, ici le défaut absolu de pouvoir. Madame de Faublas est une femme faible qui ne saurait intéresser. Ayant eu d'abord la coupable complaisance de souffrir que Mélanie vît Monval à l'insu de son père, elle n'a pas ensuite la force de s'opposer à ce que M. de Faublas contraigne à prendre le voile, une jeune personne dont la vocation est détruite par l'amour le plus violent. Ces caractères mixtes et sans couleur tiennent au genre ; il serait impossible d'introduire dans un drame une mère telle que Clytemnestre. Mais si madame de Faublas est si inférieure à l'épouse d'Agamemnon, Mélanie ne l'est pas moins à Iphigénie, sous le double rapport des règles de l'art et de la morale. La jeune novice n'a aucune soumission aux volontés de son père ; elle se permet de lui faire des reproches. Lorsqu'enfin elle n'a plus d'espoir de sortir du cloître, elle recourt au suicide, et meurt dans les convulsions, en poussant contre son père les plus horribles imprécations.

Dieu ! que le dernier cri de sa fille expirante
Retentisse à jamais dans son ame tremblante,
Et s'il t'ose implorer au jour de son trépas,
Rejette sa prière et ne pardonne pas.

Digitized by Google

Il est vrai que Mélanie revient à elle, et désavoue ces vœux échappés à son désespoir; mais ce désaveu arraché par le curé ne détruit pas le scandale d'une fille qui maudit son père. Que l'on compare à cette frénésie la douce résignation d'Iphigénie, résignation d'autant plus touchante que cette jeune princesse ne dissimule pas quels sont les liens qui l'attachent à la vie.

D'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

Bientôt Iphigénie avoue à son père ses regrets et sa douleur.

J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père;
C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez pas du sang dédaigné les faiblesses.

Iphigénie annonce cependant qu'elle est résignée à son sort, et qu'Agamemnon n'aura point à rougir d'elle. Elle ne peut néanmoins s'empêcher de faire encore un tendre retour sur les objets de ses affections.

Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant attachaient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée.
Déjà sûr de mon cœur, à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux : vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein : jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.

Quelle douceur dans cette résignation, et en même temps quels regrets touchans sur les objets qui attachent l'héroïne à la vie! Il est impossible de réunir au même degré le courage qui convient à une jeune personne, et la faiblesse inséparable de son âge et de son sexe. Il faut remarquer

Digitized by Google

aussi cette soumission aveugle aux ordres paternels, qui rassemble sur Iphigénie tout l'intérêt qu'inspire la vertu malheureuse. Si l'on compare ce rôle à celui de Mélanie, on apercevra sans peine que la religieuse est aussi inférieure à la princesse sous les rapports du goût que sous les rapports de la morale. Tels sont les défauts où l'on tombe toujours lorsqu'on met sur la scène des malheurs domestiques: l'héroïsme étant interdit, il faut de nécessité se rejeter sur des conceptions romanesques et outrées qui blessent souvent toutes les règles du bon sens et de l'art.

Les changemens les plus importans que M. de La Harpe a faits à Mélanie se trouvent dans le rôle du curé. Dans les anciennes éditions, cet ecclésiastique s'élève contre les vœux, et n'approuve que les institutions monastiques des premiers siècles où il prétend qu'on ne s'engageait pas.

Ces héros du désert, ces premiers cénobites
Vivaient unis entr'eux sous des règles prescrites.
Le travail, la prière occupaient leurs instans;
Ils étaient des forêts les libres habitans.
Libres, ils préféraient leur retraite profonde,
Leur cabane rustique aux voluptés du monde;
Et rien ne cimentait cette société
Que les liens du zèle et de la piété.
Eh bien! qu'à cet exemple on forme des asiles;
Qu'on ouvre, si l'on veut, des demeures tranquilles
Au mortel gémissant que le sort a frappé,
Au repentir qui pleure, au vieillard détrompé:
Mais loin de nous des vœux la chaîne rigoureuse!

On voit que le curé s'exprimait à peu de chose près comme un philosophe. Dans la nouvelle édition, il parle en chrétien, et sur-tout insiste sur l'utilité des couvens de femmes:

Ces héros des déserts, ces premiers cénobites
Que rassemblait un chef sous des règles prescrites,
N'admettaient auprès d'eux des disciples nouveaux
Que long-temps éprouvés par les mêmes travaux.
L'Eglise, consacrant ces sublimes exemples,
Reçut des vœux sacrés prononcés dans les temples;
Mais alors que du cloître on embrasse les lois,
Elle exige, avant tout, qu'on soit libre en son choix.
C'est ainsi qu'en tout temps elle ouvre des asiles
Aux mortels affranchis des passions serviles,

Digitized by Google

A ceux que de ses coups le malheur a frappés,
Au repentir qui pleure, aux mondains détrompés;
A ce sexe sur tout dont la faible innocence
Cherche, au pied des autels, sa plus sûre défense,
Et brûlant d'un feu pur, allumé par le ciel,
Se choisit, sous ses yeux, un époux immortel.

Ce changement rétablit les faits qui étaient très-altérés dans la première version : on voit l'origine des vœux monastiques, ainsi que leur but ; et le poète, loin de les désapprouver, fait valoir tout ce qu'ils ont de saint et d'utile. Les conseils que le curé donne à Mélanie sont aussi changés et développés d'une manière pieuse. Mélanie lui demande si Dieu préfère des yeux en pleurs et des cœurs désolés. Dans les anciennes éditions, il se borne à lui répondre :

Je viens vous annoncer un juge moins sévère,
Un Dieu plus indulgent : dissipez cet effroi.
Que votre cœur du moins se calme auprès de moi,
Et retrouve un moment la paix, la confiance.
Faites de vos secrets l'exacte confidence.

Dans la nouvelle édition, le curé s'exprime ainsi :

Connaissez mieux sa loi propice et salutaire :
Il chérit les humains qu'il fit pour le servir;
Et s'il aime les pleurs, c'est ceux du repentir.
Ce n'est qu'à notre amour qu'il demande des larmes ;
Et l'amour qui les donne y fait trouver des charmes.
Si les maux ici bas éprouvent la vertu,
Dieu lui-même descend près du cœur abattu ;
S'il voit prêts à tomber les siens qu'on persécute,
Lui-même étend la main pour prévenir leur chute :
Mon joug est doux, dit-il ; loin de le rejeter,
Heureux qui dès l'enfance apprit à le porter !
C'est sa parole ici que je vous fais entendre.

Ces derniers vers sont presque entièrement tirés des livres saints : *Jugum meum suave est, et onus meum leve.... Bonum est viro cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* C'est ainsi qu'un curé doit parler.

On a pu voir que ces changemens ont un avantage indépendant même de toute idée de morale et de religion : ils donnent au personnage le plus important le langage qui lui convient, ce qui est regardé avec raison comme la

Digitized by Google

première règle de l'art dramatique. Il est donc à présumer que les amateurs de la poésie préféreront cette édition à celles qui ont précédé, et que les comédiens la consulteront, si, malgré les dernières volontés de M. de La Harpe, ils persistent à donner Mélanie.

P.

Les Souvenirs de M. le comte de Caylus, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, etc. Deux vol. in-12. Prix : 3 fr. 60 cent., et 5 fr. par la poste. A Paris, chez *Hubert* et compagnie, rue des Grands-Augustins; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal de l'Empire*, rue des Prêtres Saint-Germ.-l'Aux., n°. 42.

Est-ce pour ajouter quelque chose à la réputation de M. le comte de Caylus, comme savant ou comme écrivain, qu'on nous offre aujourd'hui ce que l'on appelle *ses Souvenirs?* Comme savant, cela n'est pas possible, l'ouvrage ne renferme que des anecdotes; comme écrivain, cela pourrait être, mais il faudrait d'abord examiner s'ils sont véritablement sortis de sa plume, et le doute à cet égard paraîtra fondé, lorsqu'on aura lu les observations suivantes.

Nous demanderons d'abord aux éditeurs ce qu'ils entendent par *Souvenirs?* Il paraît raisonnable de penser, avec madame de Caylus, que c'est la réminiscence de quelques faits particuliers de l'histoire, dont on a été le temoin, et sur lesquels on a été à portée de recevoir des éclaircissemens inconnus au public. Si ces faits s'étaient passés loin de l'écrivain ou dans un temps qui eût précédé son existence, son livre serait un recueil d'anecdotes qu'il aurait puisées dans les écrits ou dans la mémoire d'autrui. On se souvient de ce que l'on a vu, bien plus exactement qu'on ne se rappelle ce que l'on a ouï dire; l'un a quelque chose de certain, l'autre n'a rien que de vague : en un mot, *les souvenirs* appartiennent aux acteurs, *les*

Digitized by Google

mémoires aux contemporains, et *l'histoire* à la postérité. Maintenant si l'on veut remarquer que les faits les plus récens rapportés dans les prétendus Souvenirs de M. le comte de Caylus, se sont passés dans sa plus tendre jeunesse, et les autres plus de cinquante ans avant qu'il fût né, on comprendra facilement que le titre de *Souvenirs* n'est employé ici que pour rappeler ceux de madame de Caylus, sa mère; que pour induire à penser qu'il y a quelqu'analogie, quelques rapports entre les uns et les autres, et que ceux du fils sont le complément nécessaire de ceux qui les ont précédés. En effet, c'est ce que ces éditeurs veulent insinuer, lorsqu'ils nous disent que c'est *pour faire suite aux Souvenirs de madame de Caylus.* Mais n'est-ce pas abuser étrangement de la bonne foi ou de l'ignorance des lecteurs? Comment des événemens arrivés sous Louis XIII, pourraient-ils faire suite à des événemens arrivés sous Louis XIV?

Les mêmes éditeurs nous annoncent que leur ouvrage a été imprimé sur les originaux inédits de M. le comte de Caylus. Puisqu'ils le disent, je veux bien le croire; mais premièrement ils sont obligés d'en excepter la longue lettre du Père Caussin, confesseur de Louis XIII, laquelle occupe à elle seule la moitié du premier volume, et ensuite ils auront à nous expliquer comment il se fait que le style et la manière de penser de l'auteur soient si différens dans plusieurs morceaux.

Il serait peut-être aisé de découvrir dans ce recueil l'esprit d'intérêt et de spéculation, qui doit nous tenir en défiance contre tout ce qui sort aujourd'hui de nos presses. Mais la découverte ne seroit pas nouvelle, et malheureusement de tels soupçons font moins d'honneur à la pénétration d'un critique, qu'ils ne font d'injure aux mœurs de notre nation. Nous nous bornerons donc à faire connaître le fond même de l'ouvrage, dont certaines parties ne sont pas sans intérêt. Nous négligerons quelques articles dont l'authenticité ne sera jamais disputée, parce

Digitized by Google

qu'ils ont aussi peu d'intérêt que d'importance : de ce nombre sont les portraits de quelques dames remarquables par leur beauté ou par leur caractère, il y a environ soixante ans. La flatterie, l'affectation, l'hyperbole et les antithèses en font tout l'agrément, et il n'est pas plus facile de se faire une idée des qualités de leur esprit, que de se représenter leur figure. Un homme de goût aurait également écarté de ce recueil les trois ou quatre lettres insignifiantes de la mère de l'auteur à son fils ; mais vraisemblablement ce sont là les pièces originales qui doivent couvrir les autres d'un air de vérité, et détourner toute idée de supposition et de tromperie.

Le tableau des crimes du comte d'Olivarez, ministre d'Espagne, ne devait pas, ce me semble, faire partie des Souvenirs du comte de Caylus, puisqu'il n'est pas fondé sur ses observations particulières : il l'a composé, dit-on, sur les notes de M. d'Harcourt, ambassadeur de France à Madrid. Ce n'est pas une pièce historique, mais les faits sont dans le caractère connu du personnage, et sa disgrace, qui arrive à la fin comme une punition anticipée de ses crimes, satisfait l'indignation du lecteur. Le portrait du cardinal de Richelieu n'est pas mal tracé, sa fin porte la terreur dans l'ame. « La vengeance divine, dit l'auteur de » cette pièce, qui ne voulait pas laisser tant de crimes » impunis, commença par le frapper au bras qu'il avait » levé contre elle, et lui ôta peu après l'usage de la main » droite, qui avait ému tant d'orages, et signé tant de » traités et de funestes ligues ; celui-là se gangréna et » tourna en corruption et pourriture, et celui-ci perdit » incontinent tout sentiment et sécha. » Quoique la plupart des hommes jugent de l'habileté des politiques sur leurs succès, cependant l'expérience les oblige souvent de changer d'opinion, et de regarder en pitié ce qu'ils avaient admiré d'abord. L'exemple du cardinal peut nous en fournir une bonne preuve ; car aucun ministre ne fut plus constamment servi par la fortune, et aucun homme ne

Digitized by Google

resta jamais plus éloigné du but auquel il se proposait d'atteindre, qui était sans doute sa propre félicité. Sa vie fut un orage continuel, et il termina sa carrière avant le temps. Manque-t-il autre chose à cette fin prématurée, pour paraître aussi terrible qu'elle l'est en effet, que d'avoir été ordonnée par l'arrêt d'un tribunal visible?

Nous observerons que l'écrivain qui s'élève ici à ces hautes considérations, n'est certainement pas le même qui prétend ailleurs que les femmes qui, sur leur retour, prennent le parti de la dévotion, sont celles qui n'ont point assez de force dans l'esprit pour se suffire à elles-mêmes ou qui ont été mal élevées. M. le comte de Caylus avait sûrement trop de sens et de politesse pour faire une pareille réflexion; mais nous ne voudrions pas non plus assurer qu'il est l'auteur du portrait du cardinal. Le style de cette pièce a l'air d'appartenir au temps où cet homme célèbre a vécu.

Les *Intrigues galantes de Marie de Médicis*, mère de Louis XIII, offrent des peintures très-piquantes et très-propres à amuser la curiosité des oisifs; mais aucun lecteur judicieux ne s'avisera de chercher la moindre connaissance des temps et des mœurs, dans des récits qui ne sont point historiques: on y fait jouer un grand rôle au cardinal, dont les intrigues connues prêtent malheureusement au romancier les moyens d'imaginer tout ce qui lui plaît. Quelques noms célèbres et une galanterie divulguée, voilà tout le fond de vérité qu'on découvre sous cette légère broderie, qui fait plus d'honneur à l'imagination qu'au jugement de l'écrivain. Ce morceau, s'il est du comte de Caylus, doit être rangé au nombre de ses romans: les personnages sont peints avec éclat, et le style a un mérite assez rare de correction et de rapidité. C'est encore un caractère qui ne se retrouve pas dans toutes les pièces.

On trouve ensuite quelques réflexions sur la littérature française, dans lesquelles l'auteur nous apprend que si les arts ont perdu de leur éclat, *le raisonnement et la phi-*

Digitized by Google

losophie font des progrès ; ce qui pourrait être une grande consolation pour nous, s'il n'ajoutait aussitôt, par la plus plaisante de toutes les contradictions : « Ce qui m'étonne, » quand cette philosophie est une espèce d'épidémie qui » gagne toutes les têtes, on imaginerait que cette fureur » de raisonner nous a procuré un riche fonds de juge- » ment. Point du tout, jamais nous n'eûmes moins l'esprit » de l'ensemble. Nos ouvrages, les opérations du gouver- » nement, tout parmi nous se ressent de ce malheureux » défaut de logique : on ne sait point suivre le fil des idées, » des plans, des morceaux.... D'où vient un vice si préju- » diciable à notre raison ? Des mauvaises études que font » nos jeunes gens. Tous, dès le berceau, veulent être des » maîtres.... Un prétendu philosophisme nous est venu de » Londres avec les jockais. » Qu'on demande à présent de quel *raisonnement* et de quelle *philosophie* l'auteur a voulu parler, lorsqu'il dit que l'un et l'autre *faisaient des progrès*, et on ne saura que répondre. Certes, si cette façon de raisonner appartient à M. de Caylus, les éditeurs ne pensent guère à ménager sa réputation d'homme de bon sens.

La pièce la plus curieuse de tout ce recueil n'appartient pas à cet écrivain, puisque les éditeurs la présentent comme une lettre du Père Caussin, signée et datée de 1637. Ils annoncent qu'elle a été trouvée dans *les Mémoires du comte de Caylus*, et qu'elle paraît écrite peu de temps après l'entrée de Mlle de la Fayette au monastère de la Visitation. Quels sont ces Mémoires dans lesquels cette lettre a été trouvée ? Les éditeurs seuls les connaissent, et il leur sera toujours facile d'en tirer bien des choses extraordinaires. Pour mettre sa bonne foi à couvert, dans un travail de cette nature, il ne suffit pas d'indiquer les sources où l'on puise, si les critiques n'ont pas le moyen d'en reconnaître la pureté. En attendant que son origine puisse être éclaircie, nous donnerons quelqu'idée de cette lettre, dont toutes les circonstances sont d'autant plus im-

Digitized by Google

portantes qu'elle est adressée à une jeune personne de la cour, qui en était alors le principal ornement, et qu'on peut regarder comme un des plus beaux caractères de l'histoire, malgré l'obscurité où elle s'est ensevelie pour se dérober à la gloire qui la menaçait. Cette personne est Mlle de la Fayette, l'une des filles d'honneur d'Anne d'Autriche, pour qui le roi avait conçu un attachement aussi tendre que vertueux. La pureté de ses sentimens ne lui en dissimula point le danger. L'ascendant qu'elle prenait tous les jours sur l'esprit du roi l'éclaira au lieu de l'éblouir : elle vit avec épouvante le rang où elle allait être précipitée, et elle en évita l'éclat par une prompte retraite ; mais elle emporta le cœur et l'estime de celui qu'elle fuyait, et Richelieu qui, comme il le dit lui-même, gouvernait l'Europe plus aisément que le cabinet de son maître, fut réduit à craindre l'influence d'une jeune religieuse, qui se dérobait au pouvoir avec autant d'empressement qu'il le cherchait. C'est dans ces circonstances qu'on suppose que le Père Caussin écrivit à Mlle de la Fayette ; et il est à remarquer qu'il lui écrit du fond de son exil, où il était constamment observé par les agens du cardinal.

« Depuis la dernière visite que je vous ai rendue, lui dit-il, selon le commandement du roi, il a plu à S. M. de me faire changer le titre de confesseur du roi en celui de confesseur de la vérité.... Le bruit de Paris vous aura déjà appris comme j'ai été livré aux satellites du cardinal, qui me mènent aux extrémités de la France en exil, à la prison, à la mort.... On dit que vous êtes ma complice, et que c'est vous qui m'avez animé au renversement de l'état. Toutefois je pense que cette haute bienveillance, votre âge et votre vertu, vous mettent à couvert, et que Dieu réserve votre jeune vie à d'autres combats.... »

« Je vous entretiens toujours en ce lieu où je suis enfermé, et de nuit je marque mes pensées tant que la mémoire me le permet. J'ai eu le bonheur que celui qui me garde me traite assez humainement. Je lui ai montré que j'avais

j'avais besoin de repos et que je dormais avec assez de peine, ce qui me faisait le supplier de ne se point donner la sujétion de coucher dans ma chambre, se pouvant assurer qu'il avait un agneau à gouverner. Il me l'a accordé, de sorte que je demeure seul avec le frère qui m'a été changé, et quoiqu'on me l'ait donné pour épier mes actions, il a le cœur attendri de me voir souffrir, et pencher plus à la compassion de mes peines qu'à troubler mes bons desseins : ainsi je vous aborde dans le silence de la nuit, et vous ai commencé une lettre, laquelle à mon avis, croîtra comme un peloton de neige qui tombe des montagnes ; et si vous voulez, elle deviendra d'une grande lettre un petit livre ».

Après ce début, le père Caussin raconte la manière dont mademoiselle de La Fayette fut inspirée de se choisir une retraite pour éviter les suites des attentions que Louis XIII lui témoignait, et combien cette disposition était agréable au cardinal, qui souhaitait vivement qu'elle se retirât de la cour.

« Le cardinal, continue-t-il, dès la première entrevue, ne manqua pas de me donner ma leçon là-dessus, et de me dire qu'il fallait fort travailler à conserver le roi dans sa piété, qui était le bonheur de son état ; qu'il n'était pas vicieux, mais qu'il ne laissait pas d'avoir des passions ; qu'il s'était pris d'affection pour une fille de la reine.... et qu'il me conseillait non pas de rompre avec impétuosité, mais de dénouer avec adresse ce nœud qui pouvait être préjudiciable à sa conscience.

« » J'aperçus que ce grand génie ne se montrait à moi que par tout ce qu'il avait de plus beau.... on lui avait dit que j'avais une simplicité toute religieuse, mais j'avais assez d'esprit pour voir ses artifices venir de bien loin, et pour découvrir la jalousie qu'il voulait colorer d'un faux zèle.

» .... Je ne me montrai pas trop complaisant, car il m'eût méprisé ; ni trop contraire, parce qu'il m'eût soupçonné.

Digitized by Google

Dès le lendemain le cardinal envoya un agent au Père Caussin pour l'engager à parler au roi, afin de le disposer à donner son congé à mademoiselle de La Fayette, il le reconnut à ses discours remplis d'artifice, et il lui répondit « qu'il embrassait d'une très-cordiale affection tous les conseils qui seraient les plus conformes à la piété du roi et au bien de l'état. »

» Le jour suivant, dit-il, S. M. me parla à cœur ouvert ; et comme je vis le fond de sa pensée, je reconnus tant de modération et de pureté en son amour, que je ne pense pas qu'il s'en puisse trouver un plus chaste sous le ciel, entre des personnes du monde ; cela me donna dès lors une tendre compassion pour ce bon prince qu'on voulait priver d'une amitié si raisonnable. »

Le père Caussin souhaitait que mademoiselle de La Fayette restât à la cour, pour modérer l'excessive puissance du cardinal ; il la regardait « comme un petit grain de sable que Dieu avait placé sur le rivage, pour réprimer les débordemens de cette grande mer. » Mais ne voulant cependant pas s'opposer à cette vocation, si elle était sincère, il lui représenta toutes les raisons que son esprit lui put suggérer afin de la dissuader, et pour mieux découvrir tout le fond de son ame. « Il se résolut de faire le serpent et de la tenter. » Après plusieurs questions, il lui demanda si ce n'était pas la crainte de quelque persécution qui lui faisait prendre ce parti. A quoi mademoiselle de La Fayette répondit : « A Dieu ne plaise ! si j'eusse voulu être du nombre des esclaves, la faveur me tendait les bras, et le favori me fait assez rechercher ; mais comme je n'ai jamais voulu avoir d'obligation à l'aimer, ainsi je n'ai pas sujet de le craindre. »

Le confesseur fut enchanté de cette réponse, qui lui laissait voir que les sentimens de mademoiselle de La Fayette pour le cardinal, étaient conformes aux siens, sur lesquels néanmoins il ne voulut pas s'ouvrir alors, craignant encore son âge et son sexe.

Digitized by Google

Lorsque le cardinal se fut assuré, par le rapport du père Caussin, de la résolution de mademoiselle de La Fayette, il voulut en presser l'accomplissement, et sur ce qu'il apprit qu'on avait écrit à ses parens pour avoir leur consentement, il cita ces paroles de Saint-Jérôme « *qu'il fallait passer sur le corps de son père pour courir à l'étendard de la croix.* »

» J'avais bien de quoi le payer là-dessus, ajoute le père Caussin, et lui apprendre que le Saint-Esprit ne se prend pas à coup de canon. Toutefois je me retins et lui remontrai que si j'eusse pressé davantage, je me fus mis au hasard de gâter tout. »

A quelques jours delà il reçut encore la visite d'un certain père, qui autrefois avait confessé mademoiselle de La Fayette: ce nouvel émissaire du cardinal se présenta sous les apparences de la charité, tandis qu'il n'était que l'organe de l'intrigue. » Plus il faisait le fin, dit le père Caussin, plus je l'estimais simple de ce qu'il se cachait dans la lumière, et pensait amuser de paroles un homme qui lisait dans son cœur. »

Ce dernier trait est un coup de maître, et peint à fond l'habile jésuite. Sa principale vue, à ce qu'il paraît, était d'engager mademoiselle de La Fayette, à persévérer dans ses bons sentimens, et sur-tout de continuer à parler au roi, pour le bien de l'état, dans les visites que S. M. lui faisait à Sainte-Marie. Il finit par lui dire que si elle apprend que la persécution lui ait arraché la vie, il se recommande à ses prières pour obtenir le repos de son ame.

Cette lettre vraiment curieuse, obtiendrait un degré d'intérêt considérable, si son authenticité pouvait être prouvé, car elle ferait connaître le père Caussin pour un homme qui aurait joint à la plus haute piété, le sens le plus droit, l'esprit le plus délié et l'œil le plus pénétrant. Malheureusement l'histoire ne lui accorde que la première de ces qualités et le style de ses ouvrages est bien éloigné de cette lettre qui, à quelques imperfections près, est d'une

Digitized by Google

clarté et d'une vigueur surprenantes. Ce n'est pas cependant qu'elle paraisse moderne ; il y règne au contraire un ton de simplicité éloquente, qui date d'un temps antérieur à celui dans lequel nous vivons ; mais aussi personne n'écrivait de cette manière cinquante ans avant la mort du grand Corneille, c'est-à-dire, lorsque l'académie française n'avait pas encore deux années d'existence. On peut donc former sur cet écrit telle conjecture qu'on voudra, pourvu qu'on admette que celui qui l'a composé, connaissait le caractère des personnages qu'il a mis en scène, qu'il savait l'art de conserver à un roman la physionomie de la vérité, et qu'il lisait parfaitement au fond des cœurs.

La retraite de mademoiselle de La Fayette, au surplus, est un fait purement historique. Cette vertueuse fille qui a porté la dignité de l'innocence aussi loin que madame de La Vallière a porté depuis le mérite du repentir, recevait au fond de son cloître, les visites de celui qui l'aimait, sans qu'il fût son amant, et qu'elle aimait aussi sans qu'elle eût jamais été sa maîtresse ; elle le renvoyait toujours à la reine son épouse, et c'est à ses exhortations réitérées, qu'après plus de seize années d'attente, la France dut un dauphin qui fut depuis Louis XIV.

G.

THÉATRE FRANÇAIS.

Astyanax, tragédie en trois actes, de M. *Alma*.

L'AUTEUR de cette tragédie a trouvé, dans celles qui ont été faites sur le même sujet, des secours dont il a profité, sans avoir pu en composer une bonne de tant de matériaux qu'il ne s'agissait que de distribuer avec intelligence, et de revêtir de quelque coloris. On objecte que l'histoire d'Astyanax n'offre qu'une situation ; c'est une erreur ; il y en a quatre au moins, bien marquées dans les tragiques grec, latin et français : le moment où Andromaque apprend que son fils est réservé à la mort ; celui où elle prend

Digitized by Google

la résolution subite de le cacher dans le tombeau d'Hector; l'ordre que donne Ulysse de renverser ce monument; enfin la nécessité où se trouve Andromaque d'en faire sortir son fils, avec la certitude, pour ainsi dire, de le voir dévorer par les Grecs. Pour peu que le génie dramatique eût secondé le jeune auteur d'Astyanax (car c'est ici son début), avec tant d'incidens il eût aisément rempli ses trois actes. Chateaubrun avait essayé d'en faire cinq, et s'il faut en croire la tradition, les trois premiers avaient réussi. Sa pièce n'a pas été imprimée. Lorsqu'un drame échoue, il faut rarement s'en prendre au sujet. Pour rendre l'excuse inadmissible, il suffit qu'il offre une belle situation. C'est au talent de suppléer au reste et de forger *des ressorts qui puissent attacher.*

Avant de parler du nouvel Astyanax nous dirons un mot de ses prédécesseurs. Dans les *Troyennes* d'Euripide, lorsqu'on annonce à Andromaque la terrible volonté des vainqueurs, on ajoute que s'il lui échappe un mot contr'eux, son fils demeurera sans sépulture. Cette crainte si puissante sur l'esprit des anciens, ne peut étouffer le cri de la nature. Les plaintes de cette mère infortunée sont d'abord douces et calmes; elle se laisse ensuite aller à quelques imprécations contre Hélène, à quelques emportemens très-courts contre l'armée, et finit du même ton qu'elle avoit commencé. Andromaque ayant été forcée de partir avec Néoptolème dont elle est captive, n'a pu présider aux funérailles de son fils qui a été précipité du haut des murs de Troie. On apporte le corps à Hécube sur le bouclier d'Hector, et elle l'ensevelit avec ce bouclier. Andromaque l'avait vu et arrosé de ses larmes en montant sur le vaisseau qui le portait en Epire.

Sénèque a tiré un bien plus grand parti de la catastrophe de cet enfant. Le père Brumoi dit que c'est l'idée du bouclier qui a donné celle du tombeau d'Hector où, dans *la Troade* de l'auteur latin, Andromaque fait descendre Astyanax vivant. Je n'aperçois pas la connexion

Digitized by Google

de ces deux idées, et l'invention toute entière, à mon avis, appartient à Sénèque.

Quoi qu'il en soit, à peine l'enfant est dans le tombeau, qu'Ulysse vient le demander à sa mère, à laquelle il déclare que les Grecs, autorisés par les dieux, veulent se débarrasser de la crainte qu'il pourrait causer un jour. Andromaque feint qu'il n'est plus. Ulysse ne se laisse point abuser. « Où est Astyanax, dit-il? » Andromaque répond, « Et moi je vous demande où est Hector, où est Priam, » où sont tous les Troyens? Vous n'en demandez qu'un, et » moi j'en redemande mille. » Pour persuader Ulysse, elle jure qu'Astyanax est parmi les morts et dans le tombeau. Ulysse, feignant à son tour, dit qu'il va apprendre cette nouvelle aux Grecs; mais il s'aperçoit qu'Andromaque a plus d'inquiétude que de douleur. Revenu sur ses pas, il la félicite d'une mort qui lui épargne des larmes plus amères, puisque son fils devait être précipité d'une tour, la seule qui subsistât parmi les débris de Troie; circonstance ingénieusement imaginée, pour faire ressortir de plus en plus le malheur de la famille de Priam. Andromaque frémit. Ulysse reconnaît sur son front les signes de la frayeur. Il ordonne de chercher l'enfant qu'il soupçonne n'être pas loin, ajoute que Calchas veut qu'on renverse le tombeau d'Hector, et qu'on jette ses cendres à la mer, et il recommande d'exécuter la volonté du grand-prêtre. Andromaque se précipite entre les soldats et le tombeau, et invoque à grands cris l'ombre de son époux. Cependant, comme elle voit que son fils va être écrasé sous les décombres, elle cesse de dissimuler et tombe aux genoux d'Ulysse. Le Grec, avant de l'écouter, veut qu'on lui livre l'enfant. Elle le fait sortir du tombeau, et dit à Ulysse: « Voilà donc la terreur » de vos mille vaisseaux! un enfant. » Astyanax, par son ordre, embrasse les genoux d'Ulysse. Celui-ci prétend que la politique doit l'emporter sur la pitié. Astyanax, pousse des cris; sa mère le baigne de pleurs, et Ulysse l'amène. Au cinquième acte on vient annoncer que cet enfant, qui

Digitized by Google

a crié sur la scène, n'a pas versé de pleurs quand il a fallu mourir, quoiqu'il en fît répandre à tous les témoins de sa mort; il s'est précipité lui-même.

Chateaubrun, dans ses *Troyennes*, qui sont comme les tragédies grecque et latine un amas de tragédies, a suivi la marche de Sénéque. Il avait peu de chose à prendre à Euripide; ce tragique grec n'ayant pas approfondi la situation comme le premier. Je me borne a parler de ce qui touche le fils d'Hector, dans les trois drames, lesquels renferment bien d'autres aventures et d'autres désastres.

L'intrigue est filée dans Chateaubrun avec une adresse que l'auteur du nouvel Astyanax aurait dû imiter. On n'annonce point d'abord à Andromaque qu'elle va perdre son fils. Un héraut vient le lui demander de la part des Grecs sous prétexte qu'ils prennent de l'ombrage de ce qu'on affecte de le dérober à tous les regards. Andromaque ne sachant pas le sort qu'on lui prépare, se résigne tranquillement à la nécessité.

Céphise, sa confidente, fait quelque pas pour sortir avec l'enfant. Une inquiétude involontaire s'empare d'Andromaque. Oubliant l'ordre ou le consentement qu'elle a donné, elle s'écrie :

Arrête, ma Céphyse, où portes-tu mon fils?

Ce mouvement me semble admirable, et ce sentiment, un trait de génie. Un tel vers eût été rémarqué même dans Racine. Au reste je ne sais s'il ne rappelle pas un peu le fameux *qui te la dit* d'Hermione.

Quoique Chateaubrun soit en général plus touchant que pathétique, il a quelquefois de la chaléur. L'une et l'autre qualité sont peut-être réunies dans ce discours qu'Andromaque adresse à son fils, qui hésite à s'enfoncer dans les ténèbres d'un tombeau, et aux mânes d'Hector, dont elle invoque pour lui la protection.

Tu frémis; plonge-toi dans les bras de la mort;
Voici le seul asyle où te réduit le sort.

Digitized by Google

O mon fils, tu naquis pour régner en Asie;
Il te reste un tombeau, pour y sauver ta vie (1).
Et toi, mon cher Hector, sois sensibles à mes cris;
De tes mânes sacrés enveloppe mon fils.
Creuse jusques au Styx ta demeure profonde,
Et cache mon dépôt sous l'épaisseur du monde.

Voici un passage plus énergique. Andromaque livre à Ulysse un autre enfant que le sien, et soit que ce sacrifice lui paraisse encore excessivement douloureux, soit qu'elle veuille mieux cacher son artifice, elle éclate en invectives et en imprécations

Rois cruels, dont la rage m'opprime,
Prenez, précipitez, dévorez cet enfant (2).
Dieux, écoutez les cris de son sang innocent.
Avec moins de douleur j'en fais le sacrifice,
Si ce massacre affreux retombe sur Ulysse.

Elle dit encore ailleurs avec plus de véhémence, lorsque Ulysse lui demande Astyanax.

Des mains de ses enfans puisse périr le père,
Qui pour tuer son fils le demande à sa mère.

Les soldats s'apprêtent à disperser le tombeau d'Hector; Savenne leur crie:

Barbares, arrêtez; votre bras téméraire,
Osera-t-il souiller ce sacré sanctuaire?
Avez-vous oublié quel guerrier fut Hector (3)?

Ses mânes furieux vous menacent encore.
Fuyez, traîtres, craignez que son ombre indignée
Ne punisse la main qui l'aurait profanée?

---

(1) Dans Euripde, Andromaque dit à son fils: « Allez mourir sur le lieu même où vous devriez régner. » C'est l'idée mère de ces deux vers de Chateaubrun, qui pèchent contre l'harmonie, mais qui offrent une grande image.

(2) Ce vers est emprunté d'Euripide. Hé bien, barbares, prenez cet enfant; le voilà; précipitez-le. Dévorez-le. (*Traduction du père Brumoy.*)

(3) Ne vous souvient-il plus, seigneur, quel fut Hector?
(*Andromaque.*)

Digitized by Google

Sénèque avait été plus hardi que le poète français. Son Andromaque croit voir Hector debout dans sa tombe, et repoussant les grecs. Mais elle finit par un mot qui ôte toute ilusion, et donne envie de rire : « Hélas ; suis je la » seule à le voir ? »

Chateaubrun fait détruire le tombeau d'Hector ; mais Astyanax n'y étoit plus. Un fidèle serviteur l'en avoit retiré. Quand Ulysse revient le chercher, Andromaque répond qu'il a péri sous les débris du monument. Ulysse n'en croit rien et en donne cette raison :

La tendresse de mère eut réglé votre sort ;
Et puisque vous vivez votre fils n'est pas mort.

Le premier vers ne vaut rien ; le dernier est beau. Astyanax est sauvé ; mais séparé d'Andromaque.

Il y a des beautés dans cette pièce qui finit pas une sentence rendue avec précision. Hécube dont la pitié mal entendue avoit protégé la coupable Hélène, dit en rendant le dernier soupir :

Je me meurs ; rois tremblez ; ma peine est légitime.
J'ai chéri la vertu ; mais j'ai souffert le crime.

Néanmoins le danger d'Astyanax ne formant qu'un épisode des *Troyennes*, ce sujet étoit encore à traiter ; car il a été tout au plus effleuré dans l'Andromaque française. En effet, outre que ce n'est pas précisément la même situation que celle des trois drames dont nous venons de parler, on ne saurait s'intéresser à un enfant qu'on ne voit point, ou du moins on ne s'y intéresse qu'à cause de sa mère.

Le tort de M. Alma, car l'auteur vient de se faire connaître, n'est donc pas d'avoir entrepris ce sujet, mais de l'avoir manqué.

C'est Ulysse qui ouvre la scène avec Calchas. Le premier se montre altéré du sang d'Hector dont il veut boire la dernière goutte dans les flancs de son fils. Le grand prêtre au contraire regarde ce meurtre comme inutile, et

Digitized by Google

parconséquent injuste. Dans tout le cours de son rôle, Ulysse ne cesse de délayer et d'affaiblir ces quatre vers de la trégédie d'Andromaque, où Oreste parlant d'Astyanax, dit :

Eh qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre !
Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,
Tel qu'on a vu son père embrâser nos vaisseaux,
Et la flamme à la main les suivre sur les eaux.

Calchas prétend que les Dieux qu'il a consultés n'exigent point cette victime. Ulysse répond que le camp la demande, et traitant ce point de controverse en *philosophe*, dit que si le ciel ne parle pas, il faut le faire parler. Le grand prêtre s'y refuse.

Ulysse, à la tête d'une escouade, vient plusieurs fois chercher l'enfant, le demande et menace en assez mauvais termes :

Où votre fils est-il ?
Dans vos refus, enfin, redoutez leur colère.

C'est de la colère des Grecs qu'il s'agit. Andromaque avait confié son fils à un esclave qui ne sachant plus comment le dérober aux recherches d'Ulysse, le ramène à sa mère. M. Alma, plus hardi que ses modèles, produit un enfant assez grand, et le fait parler; mais il ne lui fait rien dire de remarquable ni d'intéressant. Là ont commencé les murmures : on avait cependant déjà improuvé, mais faiblement, le très-petit coup de théâtre qui avait accompagné l'entrée d'Astyanax. Il était sur la scène sans que sa mère l'eût aperçu, et elle l'avait vu en se détournant ; surprise qui ne convient guère qu'à la comédie, et qui même n'y vaut rien si elle ne produit de l'effet.

Lorsque Ulysse revient avec *main-forte*, et demande encore où est Astyanax, Andromaque répond, comme dans la Troade de Sénèque, où *sont Hector, Priam ?* Cette réponse est très-belle ; mais l'ennui est injuste comme la douleur ; le parterre, déjà fatigué, l'a sifflée, et à peine a-t-on pu l'entendre. Il a traité d'escobarderie les autres

Digitized by Google

faux fuians d'Andromaque qui tantôt dit que son fils est privé de la lumière, tantôt qu'il est dans le sein du trépas. Enfin des ris se sont élevés à l'instant où défendant le tombeau d'Hector, elle a cru voir ce guerrier valeureux s'armer contre les Grecs, quoiqu'elle se soit bien gardée de demander, comme dans Sénèque, si elle était la seule qui eût cette vision. Ainsi que dans la Troade, elle fait sortir son fils de la tombe, pour empêcher qu'il ne soit enseveli sous les débris, et dit à Ulysse ce vers que l'auteur de l'opéra d'Astyanax et M. Alma, ont trouvé mot à mot, comme on a vu, dans la traduction de la tragédie de Sénèque :

De vos mille vaisseaux voilà donc la terreur !

Ulysse s'excuse en disant qu'il ne craint pas pour lui, mais pour son fils Télémaque; ce qui a encore été bafoué, parce que les mauvaises raisons d'un personnage odieux, qui cependant n'en peut pas donner d'autres, ne sauraient être tolérées si elles ne sont présentées avec une grande adresse, et si leur faiblesse n'est déguisée par le charme de l'expression.

Andromaque et son fils se jettent aux pieds d'Ulysse. La mère lui dit alors ce mot si touchant, qui appartient à M. Alma, et qui a un moment désarmé la sévérité du parterre :

Le fils du grand Hector demande l'esclavage.

L'inflexible Ulysse fait saisir l'enfant. Les Grecs vont l'emmener lorsque le tonnerre se fait entendre, et que Calchas arrive. Il a une seconde ou une troisième fois consulté les Dieux, (car il y a beaucoup de répétitions dans cette pièce) et les Dieux se sont encore hautement déclarés pour l'innocence. Lui-même porte Astyanax dans les mains de sa mère. Ulysse cède à la volonté du Ciel qui s'explique d'une manière si éclatante.

Ce dénouement vaut beaucoup mieux que celui de Châteaubrun; il est conforme à la version adoptée par Racine, qui fait trouver Andromaque et son fils à la cour de Pyrhus,

Digitized by Google

Le style a quelquefois de la foiblesse et quelquefois de l'incorrection. J'ai remarqué quelques vers martelés, tels que ceux-ci, qui de plus renferment une sorte de pléonasme :

Puisque *frappé de mort*
Votre fils a subi les derniers coups du sort.

Mais dans le premier acte, où l'on a plus le loisir de prêter attention au style, parce qu'acteur et spectateur, tout le monde est encore communément très-calme; j'ai cru remarquer du naturel et de l'élégance. Ainsi, quoiqu'il soit d'un mauvais augure d'être tombé, malgré un triple appui, l'auteur ne doit pas perdre courage. Le jugement du parterre a été très-tumultueux, et il a prononcé sans une entière connaissance de cause, cependant on ne peut pas dire qu'il ait mal jugé.

ANNONCES.

Directions pour la conscience d'un Roi, composées pour l'instruction de *Louis-le-France*, duc de Bourgogne; par Fénélon. Précédées d'une Notice sur Fénélon, par M. Auger. 1 vol. in-18. Prix, papier superfin : 1 fr. 25 c. et 2 fr. 50 c. avec le portrait de Fénélon, gravé par Saint-Aubin.

A Paris chez Léopold Collin, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 18.

L'Art de composer facilement et à peu de frais, les Liqueurs de table, les Eaux de senteur, et autres objets d'économie domestique, publié jusqu'ici sous le titre de *Nouvelle Chimie du Goût et de l'Odorat*; nouvelle édition, ornée de figures, revue et entièrement changée; par M. Bouillon-Lagrange. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr., et 8 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Delalain fils, libraire, quai des Augustins, n°. 38.

Manuel de la Ménagère, à la ville et à la campage, et de la Femme de basse-cour; ouvrage dans lequel on trouve des Remèdes éprouvés pour la guérison des bestiaux et des animaux utiles; par madame Gacon-Dufour, auteur du *Recueil pratique d'Economie rurale et domestique*, etc., etc., membre de plusieurs sociétés littéraires et d'agriculture. Deux vol. in-12, de 550 pages, avec le Portrait de l'auteur et une Planche, gravés en taille-douce. — Prix : 5 fr. brochés, et 6 fr. par la poste.

A Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n°. 31;

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Vienne, 29 *juillet*. Voici la substance d'une circulaire adressée aux premiers magistrats du bailliage:

Plusieurs étrangers munis de passeports de leurs ambassadeurs respectifs, sont partis de Vienne depuis les troubles qui y ont eu lieu les 7 et 8 de ce mois, et tous les indices portent à croire que ces étrangers y ont pris une part plus ou moins active, et que la crainte d'une juste punition les a engagés à s'échapper. Il sera nécessaire de de porter attention à toutes personnes en général qui sont parties de Vienne après l'époque dudit événement, soit qu'elles se trouvent sans passeports, ou munies de passeports délivrés depuis lesdits troubles par les ambassadeurs étrangers résidans à Vienne; il est ordonné de prendre les mesures convenables pour que de tels individus puissent être arrêtés et remis sans délai entre les mains de la direction de police à Vienne. Il est donc enjoint à tous les magistrats du bailliage, de porter les plus grands soins vers la découverte de toutes personnes suspectes, et de faire examiner le passeport de tout étranger venant de Vienne et passant par cette province. Dans le cas où un tel individu se trouve sans passeport, ou muni d'un passeport délivré le 7 juillet ou plus tard, il devra être arrêté, tout de suite comme s'il s'étoit refusé à montrer son passeport, et alors, quel que soit d'ailleurs son rang, on le conduira ici en fers et sous bonne escorte.

Lintz, 13 *juillet*. L'espérance de conserver la paix s'affoiblit de jour en jour; car tout prend autour de nous une attitude si guerrière, que l'on doit craindre de voir les hostilités éclater incessamment. Les troupes sont en mouvement de tous côtés, et marchent même avec célérité.

Francfort, 20 *juillet*. Tous les voyageurs qui viennent du Tyrol et de l'Italie autrichienne, parlent avec étonnement de la quantité de troupes et de charrois qui obstruent tous les chemins. Ils assurent qu'il est très-difficile pour les personnes qui viennent de ce pays là, de voyager dans ces chemins qui sont partout couverts de voitures et de soldats.

PARIS.

L'heureux anniversaire de la naissance de S. M. l'Empereur et Roi a été célébré jeudi, dans la ville de Paris, par des réjouissances publiques.

Divers jeux ont égayé cette fête favorisée par le plus beau temps; courses de bagues, d'escrime et de siam, mâts

Digitized by Google

de cocagne aux Champs-Elysées, tir d'oiseau à l'arquebuse par les anciens chevaliers de cette arme à l'Etoile, joutes sur la rivière; prix distribués aux vainqueurs; feu d'artifice dans l'avenue des Champs-Elysées; bal à l'hôtel-de-Ville, illumination, tout a contribué à seconder l'allégresse générale.

—Il y a eu le 24 thermidor un combat très-brillant entre une escadrille de la flottille imp. et la croisière angl. qui s'étoit considérablement renforcée. L'amiral Lacrosse a fait appareiller à midi une division de 5 prames, de 30 canonnières et d'une 40e de péniches armées de gros obusiers. Le lieutenant de vaisseau Coquebert, commandant une des canonnières de la garde, étoit à la tête. Le capitaine de vaisseau Moras, commandant toute cette escadrille, s'est porté sur l'ennemi à plus de deux lieues en mer. A la vue de ce mouvement, un vaisseau de guerre anglais, deux frégates et une trentaine de bricks et de corvettes, se sont rangés en bataille. L'ennemi a plusieurs fois voulu couper la ligne et menacé de passer dessus avec ses gros bâtimens; mais voyant que cela n'épouvantoit pas nos marins, il n'a pas persisté. Le combat s'est engagé plus vivement, et toute l'armée et toute la ville ont eu la satisfaction de voir l'ennemi battre en retraite, et notre escadrille le pousser à plusieurs lieues en mer.

Les frégates et le vaisseau ennemis ont eu un grand nombre de boulets à bord. Une corvette anglaise a eu un mât de hune coupé. Cette fois les Anglais ne diront pas que les batteries des côtes nous ont donné la victoire, puisque l'escadrille étoit à deux lieues et demie en mer. Nos bâtimens n'ont éprouvé aucun mal. Comme le vent étoit très-petit et la mer belle, et que l'attaque étoit faite avec une grande vivacité, l'ennemi a eu à craindre de se trouver au milieu de notre ligne. L'ardeur qui anime l'armée de terre et de mer est faite pour assurer tous les genres de succès.

— La frégate *la Présidente* est arrivée de la Martinique, et a apporté les nouvelles les plus satisfaisantes de nos établissemens aux Indes occidentales.

Voici l'extrait des dépêches du vice-amiral Villeneuve, du 8 thermidor à 40 lieues O. S. O du Cap-Finistère:

Le 16 prairial la flotte combinée a quitté la Martinique. Le 3 thermidor j'eus connaissance de 21 voiles ennemies. L'amiral Gravina a engagé le combat. Mais alors la brume est devenue si épaisse qu'il m'a été impossible de plus rien apercevoir, et chaque vaisseau ne voyait à peine que son matelot d'avant.

Digitized by Google

La canonnade s'est successivement engagée sur presque toute la longueur de la ligne. Nous tirions à la lueur du feu de l'ennemi presque toujours sans l'apercevoir. Ce n'a été qu'à la fin du combat que, dans un court moment d'éclaircie, j'ai pu apercevoir sous le vent de la ligne un vaisseau portant pavillon espagnol qui tenait le vent sous ses basses voiles et ses huniers amenés. Près de lui étaient 2 vaisseaux reconnus ennemis, dont l'un démâté de tous ses mâts, et l'autre à trois ponts démâté de son petit mât d'hune et fort dégréé, faisant l'un et l'autre vent arrière. Le vaisseau démâté paraissait dans une grande confusion et suffire à peine au travail de toutes ses pompes. La brume la plus épaisse couvrait alors toute l'avant-garde et l'arrière-garde de l'escadre, et m'ôtait la faculté de faire exécuter aucun mouvement, et dans ce que j'apercevais tout l'avantage du combat était à nous. Nulle éclaircie le reste de la soirée. La nuit les deux escadres ont resté en présence, faisant leurs signaux de conserve. Je crus cependant m'apercevoir que l'ennemi s'éloignait. Dès que le jour fut fait, nous le vîmes beaucoup sous le vent à nous. Tous les rapports reçus des bâtimens français, étaient satisfaisans. Ceux de l'amiral Gravina le montraient plein de détermination à poursuivre et à réattaquer l'ennemi, d'autant que depuis l'éclairci, nous n'appercevions pas deux vaisseaux espagnols, *le Firme* et *le Saint-Raphaël.*

J'ordonnai le ralliement général, et fis porter sur l'ennemi. Le vent mollit, la mer était grosse, l'ennemi arrivait, et il me fut impossible de toute la journée de parvenir à l'engager comme je le voulais. Je m'occupai pendant la nuit à maintenir l'armée en ordre pour être prêt à recommencer l'affaire au point du jour. Dès qu'il se fit, je fis porter sur l'ennemi, qui s'était mis à une grande distance, et forçoit de voiles de manière à éviter un nouvel engagement. Dans l'impossibilité de le forcer au combat, j'ai cru devoir ne pas m'éloigner davantage du but de ma destination, et diriger ma marche pour opérer, conformément à mes instructions, ma jonction avec l'escadre du Ferrol. Voici les seules nouvelles que j'ai eu des deux vaisseaux qui manquent à l'escadre espagnole. Dès le commencement du combat, le vaisseau *le Firme* avait été démâté de son mât d'artimon et de son grand mât. Le capitaine Cosmao l'avait couvert tant qu'il l'avait aperçu en se mettant entre lui et l'ennemi; mais ensuite il l'avait perdu de vue dans la brume. Quant au *Saint Raphaël*, il paraît certain qu'il n'a pas été démâté; mais ce vaisseau, mau-

Digitized by Google

vais voilier, et dérivant beaucoup, sera tombé sous le vent, et nous aura perdus dans la première nuit.

Au reeste, la brume a été si constante et si épaisse, que je n'ai pu distinguer la force de l'ennemi. Mais le lendemain du combat, j'ai vu quatorze vaisseaux, dont trois à trois ponts, et la plupart m'ont paru très-maltraités; et s'il est vrai, comme l'assure le capitaine de *la Didon*, qui avait bien reconnu l'ennemi avant le combat, qu'il avait quinze vaisseaux, on peut présumer que l'un d'eux aura disparu dans l'action. Toutefois, monseigneur, cette affaire a été honorable aux armes des deux puissances, et sans la brume aussi épaisse que continue qui a favorisé les mouvemens et la retraite de l'ennemi, il n'eût point échappé à nos efforts, ni à une affaire décisive. J'ignore eecore le nombre des tués et blessés, mais je le crois peu considérable. J'ai à regretter le capitaine de Perronne, du vaisseau de S. M., *l'Intrépide*, qui a été tué. Le capitaine Rolland, de *l'Atlas*, a reçu une blessure. »

— Dans une seconde dépêche écrite en rade de Vigo, le 12 therm., le vice-amiral Villeneuve mande ce qui suit :

« Je suis en appareillage; je laisse ici deux vaisseaux espagnols et le vaisseau français *l'Atlas*. Ces bâtimens n'ont pas beaucoup souffert dans le combat; mais ils marchent mal, et je les considère comme moins propres à renforcer l'escadre qu'à gêner et retarder ses mouvemens. J'ai débarqué ici mes malades; la longueur de la navigation et les mauvais temps m'en ont donné quelques-uns parmi les troupes passagères; mais ces maladies qui ne sont que du scorbut, n'ont aucun caractère dangereux : l'air et les vivres de terre les guériront très-promptement. Je pars donc avec quinze vaisseaux dont deux espagnols : si nous n'avons affaire sur notre route d'ici au Ferrol qu'avec l'escadre que nous avons déjà combattue, nous n'en avons rien à redouter. »

Le contre-amiral Gourdon écrit au ministre de la marine du Ferrol, le 14 thermidor, que les amiraux Villeneuve et Gravina mouillent en ce moment à la Corogne. La croisière anglaise a reparu depuis trois jours; elle est de 13 vaisseaux de ligne : aussitôt qu'elle a vu l'escadre du contre-amiral Villeneuve, elle a repris le large. Cependant elle n'avoit rien à craindre de l'escadre combinée du Ferrol, car le vent d'ouest souffle grand frais, et il nous est de toute impossibilité de sortir. Nous sommes tous animés de l'ardeur de donner à Sa Majesté des preuves de notre dévouement, et de tout entreprendre pour la gloire de son pavillon.

Digitized by Google

(N°. CCXVI.) 6 FRUCTIDOR an 13.
(Samedi 24 Août 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

CHACTAS (1)

AU TOMBEAU D'ATALA.

Romance, ou Scène dramatique, par M. Henri de Brevanne; *mise en musique par M.* L. Marini.

C'EST sa vertu qui dévora sa vie,
C'est dans mes bras qu'elle a trouvé la mort; (*bis.*)
Triste jouet de l'amour et du sort,
En l'embrassant j'immolais mon amie. (*bis.*)
Rose d'amour, fleur des vertus,
O mon Atala! tu n'es plus!

(1) Cette romance, singulière pour la musique, et peut-être la première en ce genre, a besoin de quelques éclaircissemens pour l'exécution. Le musicien a voulu peindre la situation douloureuse de Chactas; la cloche qu'il entend lui rend peu à peu ses sentimens; la mémoire lui annonce l'enterrement qu'on fait de sa maîtresse; le délire s'empare de lui : il court, il arrive et se précipite sur la tombe; il trouve là le père Aubry, qui s'efforce de l'apaiser. Chactas se calme un moment, mais bientôt ses passions se réveillent; sa douleur, son désespoir ne peuvent plus être contenus, et c'est alors qu'il exprime par des paroles ses regrets, ses remords d'avoir causé la mort de celle qu'il adorait, et qu'il se livre à tous les transports de sa douleur.

(*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

Affreux poison, vœu fatal, coup funeste !
J'ai pu survivre à ce récit d'horreur. (*bis.*)
C'est donc ici que repose son cœur!
De tant d'attraits voilà donc ce qui reste! (*bis.*)
Rose d'amour.... etc.

Doux entretien, soupirs, baisers de flamme,
Bonheur, espoir, je perds tout à jamais. (*bis.*)
Terrestres lieux, ah ! vous n'étiez pas faits
Pour un trésor aussi pur que son ame. (*bis.*)
Rose d'amour..... etc.

Servez d'asile à ma douleur mortelle,
Simple tombeau, silencieux déserts; (*bis.*)
Soyez pour moi le monde, l'univers.
Ah ! pour Chactas, tout périt avec elle. (*bis.*)
Rose d'amour.... etc.

ENIGME.

Cinq voyelles, une consonne,
Voilà ce qui forme mon nom;
Et je porte sur ma personne
De quoi l'écrire sans crayon.

LOGOGRIPHE.

Quoique je n'offre rien que de vil à tes yeux,
Pourquoi me mépriser ? tu me dois l'existence.
Mais ton orgueil veut-il annoblir mon essence ?
Retranche-moi la tête, et je suis dans les cieux.

CHARADE.

Mon premier étant mon dernier,
Devient à l'instant mon entier.

Par une Abonnée.

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *Epingle*.
Celui du Logogriphe est *Apocalypse*, où l'on trouve *Lays*, *lys*, *Pélops*, *soc*, *appas*, *Pope*, *Alpes*, *papa*, *polype*, *Calypso* et *pape*.
Celui de la Charade est *Cor-beau*.

Digitized by Google

Le Mentor de la Jeunesse, à l'usage des Ecoles Chrétiennes. Un vol. in-18. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 cent. par la poste. A Paris, chez *Léopold-Collin*, libraire, rue Gît-le-Cœur ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42.

(Premier extrait.)

Les apôtres de la philosophie du dix-huitième siècle, ou, pour parler avec plus de justesse, de celle *que l'on nomme philosophie*, car on peut lui faire une application très-sérieuse d'une mauvaise plaisanterie que Voltaire trouvait excellente, parce qu'elle semblait tourner en ridicule les adversaires de la secte anti-religieuse, ces apôtres si pleins de ferveur, qui ont déclamé avec tant d'audace contre toutes les religions, et sur-tout contre la religion chrétienne, ne nous ont jamais paru plus absurdes et plus inconséquens que lorsqu'ils ont crié à *l'intolérance*. — Qu'entendent-ils par ce nom ? Sont-ce les fureurs auxquelles se sont livrés des fanatiques ou des ambitieux qui, sous le voile de la religion, ne pensaient qu'à assouvir leurs haînes et leurs vengeances ? Il est facile de leur prouver que la religion déteste au moins autant qu'eux ces horribles excès, et que les vrais chrétiens ont crié avant eux à l'intolérance lorsqu'ils ont vu des hommes, sous un prétexte aussi saint, exercer des violences contre leurs frères, et leur apporter la guerre au nom d'un Dieu de paix. Donnent-ils ce nom d'intolérance au zèle ardent et pieux qui porte des croyans à défendre leur religion dès qu'on ose l'attaquer, la tourner en ridicule ? Assurément rien n'est plus absurde qu'un semblable reproche. Toute religion vraie

Digitized by Google

ou fausse a des dogmes : ces dogmes ne peuvent avoir d'autorité que parce qu'on les croit établis par la Divinité elle-même. Il est impossible d'y croire sans les regarder comme la chose la plus importante de la vie, et par conséquent de ne pas employer tout ce qu'on a de force et de courage pour empêcher qu'on y porte atteinte. Sous ce rapport, tous les cultes sont intolérans; il est impossible qu'ils ne le soient pas, et les philosophes qui, s'acharnant principalement sur la religion catholique, ont professé hautement un mépris presque égal pour toutes les religions, ces philosophes athées que l'on vit si long-temps au milieu de nous prêcher *avec impunité* leurs maximes désastreuses, subversives de toute morale, de toute autorité, eussent assurément éprouvé partout ailleurs des effets bien différens de l'intolérance. Des Juifs les auraient lapidés, des Païens leur eussent interdit l'eau et le feu, et nous croyons que, de nos jours, ils seraient en grand danger d'être empalés, s'ils s'avisaient d'aller prêcher leur doctrine à des Musulmans.

Eux seuls pourraient et devraient la pratiquer, cette prétendue tolérance qu'ils invoquent encore aujourd'hui, et qui n'est autre chose que l'indifférence pour toutes les religions. Cependant, à voir l'ardeur avec laquelle ils cherchent à répandre leurs principes, le zèle avec lequel il les défendent, ne semble-t-il pas que cette philosophie a ses dogmes et ses mystères, qu'elle apporte aux hommes des espérances et des consolations ? Eh bien non. Cette désolante philosophie vient au contraire nous enlever toute consolation; elle nous ravit la paix de l'ame, détruit l'espoir d'un avenir, ôte tout frein au méchant, au faible tout appui ; elle éteint toutes les vertus, livre l'homme à toutes les dépravations de son cœur, attaque la

Digitized by Google

société dans son principe ; et lorsqu'après tant d'années de malheurs inouis dont un peuple entier l'accuse hautement, elle ne craint pas de reparaître encore et d'étaler insolemment ses maximes, elle s'étonne que des chrétiens la combattent, tandis que la politique seule, des intérêts purement humains seraient suffisans pour la faire proscrire ? Non-seulement ses sectateurs seront attaqués, poursuivis sans relâche chaque fois qu'ils oseront se montrer; mais qu'ils se persuadent bien que, pour la première fois, ils ont besoin d'un grand courage, car l'opinion publique qui malheureusement les soutint autrefois, qui donna tant d'audace à leurs attaques, est maintenant tout entière du côté de leurs adversaires.

Voici un nouvel ouvrage dirigé contre eux, puisque c'est une démonstration de l'existence de Dieu et une apologie de la religion chrétienne. L'auteur s'est emparé du plan que le grand Pascal avait esquissé et que la mort l'empêcha d'exécuter. Il en a lié les parties avec habileté; il a ajouté aux admirables pensées de cet homme célèbre, des développemens souvent nécessaires pour leur ôter toute obscurité. Il est difficile de rassembler une plus grand nombre de vérités essentielles dans un aussi petit espace, et de les exposer avec plus d'intérêt et de clarté ; et son livre intitulé *le Mentor de la Jeunesse*, peut être celui de tous les âges, puisque le malheur du siècle a laissé tant de gens dans une ignorance absolue de cette religion qu'ils ont dédaignée, et vers laquelle une force intérieure, invincible, et une fatale expérience les ramènent presque malgré eux-mêmes.

Après avoir prouvé l'existence de Dieu, non par les subtilités de la métaphysique, mais par les merveilles de l'univers, par cet ordre admirable qui frappe les moins clairvoyans, l'auteur dé-

Digitized by Google

montre sans peine qu'un être intelligent n'a pu rien créer sans un but, et sans donner à sa créature les moyens nécessaires pour y arriver. Tout ce qui nous environne offre des exemples frappans de cette vérité. Est-il possible de penser que l'homme, principal objet de l'attention du Créateur, l'homme qu'il a élevé au-dessus de toutes ses créatures, cet être régulier, si admirable dans sa structure, aille au hasard et trouble seul l'harmonie universelle? Sans doute il a un but, et ce but est d'arriver au bonheur. Ce bonheur, objet des recherches de l'homme, ne se trouve que dans la pratique de la vertu, et l'auteur prouve invinciblement que les moyens humains sont insuffisans pour nous y porter constamment. Les lois civiles, qui n'ont de force que contre les actes extérieurs, qui ne répriment que les actions coupables, ne peuvent rien contre les volontés déréglées : elles n'ont point de récompenses dignes de cette vertu que nous devons suivre. *Ces jouets de la fortune et de l'honneur, que les hommes distribuent et que nous appelons biens, l'homme vertueux les regarde*, dit Cicéron, *comme des choses étrangères à son bonheur, indignes de lui et de ses empressemens.* « Pour que la loi pût réprimer les vices, » elle devrait avoir quelque prise sur le cœur, » puisqu'il est le principe de toutes nos actions. » Mais la loi n'a sur notre ame aucun pouvoir qui » dirige le cœur où résident la corruption et tout » germe du bien et du mal. La loi ne défend que » ce qui est criminel, et ne punit que ce qui trou- » ble la société. Par conséquent, où il n'y a que » des lois, qu'est-ce qui peut soutenir les mœurs » sans lesquelles les lois restent impuissantes, les » mœurs mille fois plus utiles à la société que les » lois? Qui arrêtera l'homme puissant? Qui s'op- » posera aux ruses de la fraude, aux piéges de

» l'intrigue, aux détours de la chicane? Qui répri-
» mera les crimes secrets, la cupidité des législa-
» teurs, les passions des gouvernans? De là, qui
» pourra dénombrer tous ces désordres, sonder
» toute la corruption dans le particulier? et les
» actions secrètes étant infectées, quelle sûreté
» peut se trouver dans le public? Les lois elles-
» mêmes ne seront plus qu'une servitude insensée;
» les autorités, que des fantômes élevés par la sot-
» tise et la faiblesse des peuples; la justice, une
» usurpation sur la liberté des hommes; la loi
» des mariages, un vain scrupule; la pudeur,
» un préjugé; l'honneur et la probité, des chi-
» mères; les incestes, les parricides, les perfidies
» noires et cruelles, de vains noms, des jeux de
» la nature. »

L'homme veut être heureux, et par une inconcevable contradiction de sa nature, tandis que sa raison lui montre toute la beauté de la vertu, un penchant dépravé l'entraîne vers un amour désordonné des créatures. Cependant ces créatures et les vains plaisirs qu'elles procurent ne peuvent faire son bonheur. Au milieu des jouissances des sens les plus délicieuses, un vide affreux se fait sentir dans son cœur. Il sent qu'il a besoin d'autre chose; il se tourne vers la vertu : elle est belle sans doute, mais loin d'offrir sur la terre des biens satisfaisans à ceux qui veulent la suivre, elle conduit souvent l'homme aux souffrances, au mépris, à la mort même. « Misérable vertu! tu n'es qu'un vain nom, s'écriait, au comble du malheur, ce Brutus qui ne l'avait embrassée que par un effort de sa raison, et qui ne recevait aucun prix de cet effort sublime. Comment pourrons-nous donc être attirés vers elle, fixés dans sa pratique, sans une lumière qui nous montre en elle un bonheur indépendant des biens de la terre, et préférable à ceux que nous

Digitized by Google

procurent les passions? Comment pourra-t-elle vaincre ces passions, si à cette vive lumière elle ne joint une puissance à laquelle l'homme ne puisse résister sans danger, qui le retienne par la crainte, qui le soutienne par des espérances, qui pèse également sur tous, sur le savant comme sur l'ignorant, sur l'homme public comme sur l'homme particulier, sur le sujet comme sur le monarque.

De cette nécessité de la vertu pour que la société puisse subsister, de l'insuffisance des moyens humains pour en établir la pratique et par conséquent pour conserver l'homme, résulte la nécessité d'une autorité au-dessus de celles qu'il peut créer, d'un bonheur autre que celui de la terre. L'immortalité de l'ame et l'existence d'une religion *révélée par Dieu même* découlent donc nécessairement de la nature de l'homme, et c'est ce que nous examinerons dans un second extrait. N.

VARIÉTÉS.

HISTOIRE DE CHARLES COWPER.

(Episode du Roman d'*Aubrey*, par M. *Dallas*.)

Traduit de l'Anglais.

Je ne connais point, mes chers amis, de moyen plus certain d'intéresser, que d'ouvrir son cœur sans réserve. La confiance est la plus sûre des preuves d'attachement. En vous faisant connoître tous mes sentimens, en vous avouant mes erreurs, en vous disant mes fautes, j'espère acquérir de nouveaux droits à votre affection, et ce sera ma récompense.

J'avais quitté l'Université depuis environ une année, lorsque j'entendis parler de votre mariage, mon cher Aubrey. Je me préparais alors à joindre mon père qui depuis deux ans voyageait sur le continent. Sa santé avait été le motif de ce voyage; et il s'était fixé en Portugal. Il m'avait laissé une pension très-honnête; et dans le moment où il desira que j'allasse le joindre, j'aurais

Digitized by Google

préféré rester en Angleterre. Il ne connaissait pas la raison de ma répugnance à quitter mon pays.

Je vais, mes amis, vous confesser ma première faute; et vous saurez quelle suite de calamités elle a attirées sur moi. Vous êtes bien heureux, vous dont les parens sont les amis les plus sûrs, et qui n'avez jamais eu la tentation de leur rien cacher! Vous allez me haïr, quand je vous dirai que je trompai mon père. Je n'en avais jamais reçu que des facilités pour mes plaisirs. Le cœur d'un jeune homme demande à être guidé. Le mal se mêle au bien dans nos dispositions naturelles; et le jeune homme qui jouit de bonne heure de trop de liberté, est exposé à mille périls. Je ne reproche rien à mon père, car il m'aimait tendrement, et ses intentions étaient bonnes; mais j'ai eu le malheur d'être abandonné à moi-même, dans un âge où la raison est bien loin d'avoir atteint sa maturité.

Vous vous souviendrez, Aubrey, que je ne faisais jamais de longs séjours à l'Université, et vous allez être surpris d'apprendre que dans le temps où j'étais votre camarade, j'étais déjà marié. Mon père m'avait tenu à l'école jusqu'à dix-neuf ans. Son intention avait été que je possédasse à fond les auteurs classiques avant que d'entrer à l'Université. Dans la dernière année de mon séjour à l'école, je me promenais un jour, mon Virgile à la main, dans un sentier qui traversait des prés, et conduisait de Thornbury, où était l'école, à la ville de Glocester qui en était éloignée de trois milles. J'aperçus à quelque distance de moi, une jeune fille qui paraissait se débattre pour échapper à un homme qui avait passé ses bras autour de sa taille. Je hâtai le pas. Lorsque l'homme m'aperçut il abandonna la jeune fille, et se mit à marcher à côté d'elle. Je les dépassai sans les regarder, pour ne pas être officieux hors de temps; mais au moment où j'allais passer devant la jeune fille, elle s'empara de mon bras et se colla à moi, en implorant ma protection. L'homme la saisit, comme pour l'arracher de force; tandis qu'elle s'écriait: « Sauvez-moi, monsieur! sauvez-moi, je vous en conjure! »

« Laissez cette jeune fille à elle-même, dis-je à l'inconnu. »

« Laissez-la vous-même, répondit-il en colère, et suivez votre route. »

Je l'examinai alors de la tête aux pieds. C'était un homme fortement taillé; et je compris bien que je n'aurais pas

Digitized by Google

beau jeu avec lui. Cependant je résolus à l'instant de ne point trahir la confiance que cette paysanne mettait en ma protection, et de la défendre au risque d'avoir le dessous. « Vous n'avez point, lui dis-je, le droit de la persécuter. » « Suivez votre route, me répeta-t-il brusquement, et mêlez-vous de vos affaires. C'est une de mes parentes et j'en aurai soin. » « Une parente ! lui dis-je. cela m'a l'air d'un conte. C'est une paysanne; et à vos habits, on vous prendrait pour un gentilhomme. »

Soit qu'il fût irrité de ce qu'il y avait de piquant dans mon expression, soit que mon âge lui fît espérer d'avoir bon marché de moi, il leva la main pour me frapper. Je parai le coup, et je ripostai de mon mieux. Je le pressai si vivement, qu'il fut obligé de lâcher la jeune fille, qu'il retenoit de la main gauche. Se sentant libre, elle s'enfuit, tandis que nous continuâmes à nous battre. Quoiqu'il fût plus fort que moi, la victoire fut long-temps disputée; mais enfin nous tombâmes l'un et l'autre; et dans cette chute violente je me cassai le bras. Je suis convaincu qu'il m'aurait tué, s'il n'eût pas entendu des gens qui criaient en s'approchant de nous. Dans sa rage, il me donna sur le flanc, un coup de pied dont je ressens encore quelquefois la douleur; après quoi il s'enfuit à toutes jambes. Il avait dépassé la barrière voisine, avant que les gens qui avaient crié, se trouvassent en vue. La jeune fille que j'avais défendue courait en avant des autres, et me voyant étendu sur l'herbe, elle tomba à côté de moi, sans mouvement. Des paysans et des paysannes armés de fourches et de bâtons arrivèrent bientôt après elle. Je leur dis que mon antagoniste ne pouvait pas encore être bien éloigné. Heureusement pour lui, ils ne l'atteignirent pas.

Cependant je m'étais mis sur mon séant, en reposant mon bras sur mes genoux. La jeune fille qui avait été l'innocente cause de mon accident revint bientôt à elle; et quoique très-souffrant, je fus frappé de la parfaite beauté de ses traits. Son vêtement, qui était celui d'une villageoise dans l'aisance, ne nuisait point à l'élégance de sa taille légère. Elle avait ces graces simples que l'art ne donne point; et l'intérêt naïf qu'elle me montrait fit sur moi une impression profonde. Ah ! la beauté de Fanny....

M. Cowper s'arrêta, parce que l'émotion l'empêchait de parler. Il se leva, et il alla jusqu'au bout de la chambre pour essuyer une larme que les souvenirs lui arrachaient. Toute la famille Aubrey gardait le silence; et la

Digitized by Google

sympathie faisait rouler des larmes dans les yeux des enfans. Il n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et il reprit ainsi :

Elle se nommait Fanny Ross. Les passions nobles, les passions vertueuses, sont la véritable source de la grace qui fait naître l'amour. Sans doute il y a une grace superficielle qui dépend des formes et des mouvemens de la physionomie et du geste ; mais ce sont les mouvemens intérieurs, les émotions de l'ame, les sentimens du cœur, qui répandent sur toute la personne ce charme indéfinissable qui nous captive. L'émotion de la gratitude tient aux vertus les plus douces et les plus respectables ; elle gagne l'affection sans qu'on puisse s'en défendre. Ah ! comme j'ai présent encore ce mouvement vif de reconnaissance qui perçait dans les yeux de Fanny ! ce chagrin si modestement mais si tendrement exprimé ! Tout cela est encore trop présent à mon souvenir ! . . . M. Cowper s'arrêta, en se couvrant les yeux de sa main, et resta quelques momens absorbé dans ses pensées. Puis il reprit ainsi :

Je voulais épargner à Fanny le chagrin de savoir que j'avais le bras cassé. Elle ne s'en était pas encore aperçu. Je la priai d'aller me chercher de l'eau, pour enlever le sang dont mon visage était couvert. Je l'assurai que mes blessures n'étaient rien. Elle courut en effet pour me rendre ce service.

Je dis alors aux paysans qui étaient autour de moi que j'avais le bras cassé, et je priai l'un d'entr'eux de m'accompagner jusqu'à Thornbury. Les bonnes gens m'aidèrent à me lever; et une des femmes m'ayant fait une écharpe avec ma cravate, j'y plaçai mon bras. Tous m'accompagnèrent jusqu'à la grande route. Ils venaient de me quitter, lorsque je vis venir de loin Fanny, qui courait avec une bouteille à la main. Je m'assis pour l'attendre. Elle avait à la main un linge qu'elle m'apportait pour me laver. Lorsqu'elle vit mon bras en écharpe, elle pâlit, et quand je lui dis que je ne pouvais pas me laver moi-même, elle se mit à pleurer, et me pria de lui permettre de me rendre ce service. Je bus de l'eau qu'elle m'apportait. Cela me rendit des forces; et je l'assurai que je me sentais mieux. Je la pressai de retourner au village avec les paysans qui étaient encore là. Elle pleura beaucoup en me quittant, et un des paysans m'accompagna jusqu'à Thornbury. Mon histoire fit grande sensation dans

Digitized by Google

l'école et dans la ville, et l'on me sut gré d'avoir ainsi protégé la faiblesse. Le chirurgien jugea la fracture simple; mais je fus retenu quinze jours dans mon appartement. Au bout de ce temps-là, la femme qui me servait me dit un matin : « Elle est jolie cette fille pour laquelle vous vous êtes battu, M. Cowper. » « Et comment le savez-vous ? » « Elle est venue ici tous les jours, pendant que vous avez été malade. Ce n'est qu'hier qu'elle a envoyé un jeune homme à sa place. »

Je demandai que si le jeune homme revenait, elle le fît entrer vers moi. Il revint en effet, et je le questionnai sur la situation de Fanny. Il me dit qu'elle était fille unique d'un fermier mort l'année précédente, et dont Fanny et sa mère avaient hérité trente-cinq livres sterling de rente, qu'elles doublaient par leur travail à l'aiguille, et par leur industrie pour l'éducation de la volaille. Je m'informai quel était l'homme qui avait insulté Fanny. Il me dit qu'elle ne l'avait jamais vu avant ce jour-là. Quant à moi, je crois que je ne l'aurais pas reconnu, car je m'occupai beaucoup plus de me battre que de l'envisager; et ce qu'il y a de très-singulier, c'est qu'on n'a jamais su qui était ce personnage.

Après avoir tiré du jeune homme ce que je voulais savoir, je lui dis de rapporter à Fanny qu'il m'avait trouvé très-bien; que je la priais de ne plus envoyer savoir de mes nouvelles, et que je me souviendrais toujours avec plaisir d'avoir pu lui être utile.

On a souvent observé qu'un service rendu attache à celui qui en a été l'objet. Je n'ai pas besoin, peut-être, de recourir à ce principe pour expliquer l'intérêt que Fanny m'inspirait. Je pensais beaucoup à elle; et le premier usage que je fis de mes forces, fut d'aller à Melford. L'habitation de Fanny et de sa mère était un peu isolée du village, et placée sur un tertre vert, auprès d'un joli ruisseau. Deux gros noyers et un cerisier couvraient l'habitation de leur ombrage. Un peu plus haut que celle-ci, le ruisseau, retenu par un rocher, formait une cascade, dont l'effet était d'autant plus agréable, qu'un arbre recourbé sur le ruisseau faisait un pont naturel. Les environs étaient charmans. Une pente doucement inclinée, parsemée d'arbres de diverses grandeurs, de petits enclos et d'habitations rustiques, était arrosée par le *Mel*, qu'on voyait ensuite serpenter dans la vallée, au travers des gras pâturages de Glocester, que couvraient de nombreux troupeaux.

Digitized by Google

Je m'approchai de l'habitation de la mère de Fanny. Lorsqu'elle sut qui j'étais, elle me témoigna sa reconnaissance de la manière la plus animée. Mais pour Fanny, quelle différence entre le maintien grave et retenu que je lui trouvai, et l'abandon de la vive gratitude qu'elle m'avait montrée ! Elle levait à peine les yeux, elle paraissait craindre de rencontrer mes regards; et lorsqu'à l'imitation de sa mère, elle me demanda comment je me portais, le sang lui monta au visage comme si elle avait un crime à se reprocher. Cette froideur que je n'attendais pas, me donna un sentiment de véritable angoisse, et qui était tout nouveau. L'idée que j'avais peut-être perdu quelque chose dans l'estime de cette simple paysanne, me causa un serrement de cœur; et je sentis, dans ce moment-là, que j'aurais volontiers éprouvé, une seconde fois, le même accident dont elle avait été la cause, pour obtenir les mêmes expressions de sa reconnaissance. Après être demeuré quelques momens interdit, je pris sur moi de faire quelques efforts pour la mettre à son aise, et pour obtenir d'elle un sourire. Ce fut en vain : sa gravité et sa réserve ne se démentirent pas. Cependant, lorsque je pris congé d'elle, je m'aperçus qu'elle s'efforçait d'empêcher ses larmes de couler. Cette dernière impression ne me quitta plus. L'image de Fanny retenant ses larmes, était sans cesse présente à ma pensée. Quelle était la cause secrète de son chagrin ? Pourquoi ce changement absolu dans sa manière d'être avec moi ? Je formais mille suppositions contradictoires. Mon imagination errait dans un monde nouveau. Toutes mes pensées étaient concentrées sur cet objet : j'en perdais le repos, le sommeil, la santé; en un mot, j'étais amoureux.

Comme mon état n'avait point été jugé dangereux, j'avais laissé ignorer mon accident à mon père. Lorsque je fus bien remis, et la veille même de ma course à Melford, je lui écrivis ce qui s'était passé. Il me répondit avec beaucoup d'amitié ; et il ajoutait que, comme j'étais suffisamment instruit pour passer à l'Université, un de ses amis de Bristol viendrait incessamment me prendre pour m'amener à Londres.

Quelques semaines auparavant, cette nouvelle m'aurait fait un extrême plaisir : elle me jeta dans une véritable consternation. L'idée de ne plus voir Fanny me parut le comble du malheur. Je m'acheminai vers Melford, le jour suivant ; mais plus j'approchais du village, plus

Digitized by Google

la crainte d'une réception froide me donnait d'incertitude et de défiance. Enfin, cette crainte devint si forte, que je ne pus jamais prendre sur moi de me présenter chez Fanny. Pendant le peu de temps que je restai encore à Thornbury, tous les jours j'étais entraîné jusqu'auprès de l'habitation de Fanny, sans jamais oser me montrer à elle. Je partis sans l'avoir revue.

Mon père me reçut avec beaucoup de tendresse. Il jouissait d'une fortune considérable. Il avait perdu ma mère depuis quelques années. Je n'avais qu'une sœur. Mon père vivait avec une sorte de luxe, et ne me parlait jamais de ses affaires. Il n'avait rien épargné pour mon éducation, dans le sens où l'on entend ce mot en Angleterre. Il me dit que, d'après les témoignages qu'il avait reçus de ma conduite, il s'en fierait à moi-même de celle que je tiendrais à l'Université. Il ne voulait point, disait-il, me donner d'instituteur. Il consentit à m'accorder quatre cents guinées pour ma dépense. Il ajouta que si cela ne suffisait pas, il irait jusqu'à cinq cents: il n'y mettrait d'autre condition, que celle de vivre d'une manière noble; de ne point regarder de trop près à la dépense; de former mes relations parmi des gens riches et de bon ton, afin de pouvoir me marier dans un monde qui convînt à sa fortune. J'aurais préféré Oxford à Cambridge, parce que le village où habitait Fanny n'en était pas si éloigné; mais mon père insista pour que j'allasse à Cambridge.

Après m'avoir chargé d'or, mon père me souhaita un bon voyage, et me dit que son intention était qu'avant d'aller à l'Université, je passasse quelques jours à Reading chez une tante à moi, avec laquelle vivait ma sœur, que je n'avais pas vue depuis long-temps. Je me faisais plaisir de revoir cette sœur à laquelle j'étais fort attaché; mais Fanny tenait une trop grande place dans mes affections, pour que l'empressement de revoir ma sœur fût sans mélange de regrets. L'idée de faire une visite à Fanny, dans le seul moment où cela était encore possible, s'était emparée de mon imagination, et ne me laissait aucun repos. Je ne restai que trois jours à Reading. Je prétendis être attendu près de Marlborough par un de mes camarades d'école, et je pris congé de ma sœur pour aller à Berkley, en évitant de passer à Thornbury.

Le jour même de mon arrivée, j'eus une aventure qui figurerait fort bien dans un roman. Après m'être reposé

Digitized by Google

quelques momens à l'auberge, je m'acheminai seul à pied, et à travers champs, du côté de Melford qui n'en est éloigné que de deux milles. Je suivais le même sentier dans lequel j'avais rencontré Fanny. Je remarquai dans l'herbe quelque chose de blanc, et je fus fort surpris de reconnaître un Virgile que j'avais sous le bras, le jour du combat, et auquel je n'avais plus pensé depuis. Ce qui me parut bizarre, c'est que ce Virgile était dans un étui de carton. Sur le premier feuillet, il y avait écrit de ma main : *ex libris Caroli Cowper* ; et au-dessous, d'une autre main, *que le ciel le bénisse !* J'étais appuyé contre la barrière, occupé à examiner ce feuillet, lorsque j'entendis venir quelqu'un le long du sentier. Je levai les yeux, et je reconnus Fanny, qui courait plutôt qu'elle ne marchait. J'éprouvai une vive émotion; mais j'eus la présence d'esprit de me retourner pour n'être connu d'elle qu'au moment où elle serait tout auprès de moi. Je marchai lentement dans la même direction qu'elle suivait. J'avais le Virgile sous mon bras. Le bruit de ses pas qui se rapprochait de plus en plus, me faisait battre le cœur avec violence. Quand elle fut près de moi, elle me dit d'une voix mal assurée : « C'est mon livre que vous avez trouvé, Monsieur. »

« Est-ce que vous lisez le latin, Fanny ? lui dis-je en me retournant » Il est impossible de vous peindre sa surprise et sa confusion. Elle resta un instant la bouche ouverte, et haletant de fatigue ; puis se retournant tout-à-coup, elle voulut s'enfuir. Je la retins, et je lui dis : « Fanny, vous ne me reconnaissez sûrement pas ; sans quoi, vous ne chercheriez pas à me fuir. » Elle rougit beaucoup, elle baissa les yeux ; un sourire, moitié naturel, moitié contraint, embellit sa charmante physionomie. Elle prit le coin de son tablier avec une gaucherie pleine de grace ; et me faisant une petite révérence, elle me dit : « Mais, mon Dieu, Mr. Cowper, qui est-ce qui s'atten- » dait à vous trouver là ? On disait que vous aviez quitté » Thornbury. » « Et on avait raison ; mais je suis revenu tout exprès pour vous voir » « Ah ! comment pouvez-vous dire cela ! » « Je serais revenu vous voir avant de quitter l'école, repris-je ; mais il me parut que ma présence vous faisait de la peine, le jour que je vins. Pourquoi fûtes-vous fâchée de me voir ? » « Mon Dieu ! je ne fus pas fâchée : tout au contraire. . . . . mais c'est que ». . . . . « Mais que . . . . quoi ? Dites-moi, Fanny. . . . dites-

Digitized by Google

moi ! » « Ne me demandez pas..... vous comprenez bien que vous êtes un Monsieur. Et notre voisin, le père de Deik Cowsel, a dit à ma mère qu'il n'était pas convenable qu'une jeune fille fût trop reconnaissante. Pour moi, j'avoue que je ne comprends pas pourquoi une pauvre fille ne pourrait pas avoir de la reconnaissance tout comme un autre. Mais c'est qu'au reste je sais bien pourquoi le père Deik Cowsel m'en veut : j'ai refusé son fils à la foire dernière. Ils prétendent que je suis fière, parce que j'ai du sang noble dans les veines; mais ce n'est pas là ce ce qui doit rendre fier. »

Il y avait un charme ravissant dans sa naïveté. Je m'enivrai de la regarder et de l'entendre. « Non, lui dis-je, ce n'est point du hasard de la naissance qu'on doit s'enorgueillir; mais il serait difficile pour vous de n'être pas un peu fière. » « Pourquoi vous moquez-vous de moi, M. Cowper ? »

« Je ne me moque point de vous, je vous assure, Fanny. Mais, dites-moi : qui a écrit ces mots sur mon livre ? »

Elle rougit, et ne répondit pas.

« Peut-être, repris-je, vous les avez fait écrire par Dick votre voisin. »

« Dick ! répéta-t-elle en riant. Ah ! pour cela, non ! il ne sait pas écrire. Mais c'est pourtant un bon garçon. »

« Fanny, lui dis-je, j'espère que vous serez d'accord avec vous-même; et puisque vous avez prié pour moi, vous ferez quelque chose pour mon bonheur. »

Fanny ne me comprit pas. Elle fut embarrassée, elle fronça légèrement le sourcil, et paraissant se rappeler tout à-coup qu'elle ne se conduisait pas comme elle le devait : « Mon Dieu, s'écria-t-elle, qu'est-ce que je fais donc ! Je devrais être chez nous à l'heure qu'il est. »

« Ne voulez-vous donc pas me répondre ? lui dis-je. »

« Monsieur ! » O combien la dignité de la vertu est indépendante du rang et de la fortune ! Ces deux avantages peuvent embellir toute autre chose; mais la vertu porte toujours sa noblesse avec elle. La vertu est honorable et glorieuse chez le villageois comme chez les grands de la terre. Ce mot de Fanny avait une expression de dignité que je ne puis décrire. Il y avait quelque chose de si pur, de si honnête dans son accent et dans son regard, que je me sentis frappé de respect devant cette parfaite candeur. Elle avait reçu des notions telles sur la différence des positions de fortune, qu'elle n'imaginait pas qu'un homme

Digitized by Google

homme de mon état pût avoir un attachement honorable pour une jeune personne du sien. Je sentis son erreur, et je me hâtai de la détromper. « Avez-vous pu imaginer, lui-dis-je, qu'après vous avoir sauvée, je voudrais vous perdre ? Vous ne pouvez faire mon bonheur qu'en devenant mon épouse. »

« Quoi ! s'écria-t-elle avec naïveté, votre épouse tout de bon ! Non, non, je ne puis pas y prétendre. »

J'eus bien de la peine à lui faire comprendre que je parlais sérieusement. Mais enfin, lorsque je l'eus persuadée, elle m'avoua qu'elle avait beaucoup pensé à moi depuis notre aventure ; que c'était pour l'amour de moi qu'elle avait gardé mon Virgile, et que rien au monde ne pouvait la rendre plus heureuse que l'espérance de devenir ma femme.

Immédiatement après cet aveu, elle m'exprima le regret de se sentir trop inférieure à moi, sous les rapports de la fortune et de l'éducation. Je l'assurai que le bonheur était tout-à-fait indépendant de la fortune ; et que, quant à son instruction, les soins que je lui donnerais seraient pour moi l'occupation la plus délicieuse.

« Que vous êtes bon, me dit-elle ! Il me semble que je n'aurai point de plus grand plaisir que de lire et d'étudier tout le jour avec vous. Mais, pour la noblesse, je vous assure, ajouta-t-elle, que je crois que nous sommes nobles ; car j'ai entendu dire à mon père que le nom et les armes de notre famille se trouvaient dans cette grande maison de Londres où l'on conserve toutes les armoiries des nobles du royaume. »

Je l'assurai que j'irais m'en informer la première fois que j'en aurais l'occasion, mais que cela ne pouvait influer en rien sur ma résolution ; car, ajoutai-je, « *une bonne femme est un bon héritage.* » « Ah, ah, c'est un passage de l'Ancien Testament que vous dites là ? Voulez-vous que je vous dise ce qui suit ? » Et, sans attendre ma réponse, elle se mit à me dire plusieurs versets du même chapitre. Sa simplicité avait une grace si parfaite, que je me sentis transporté d'amour, et que, jetant mes bras autour d'elle, je l'embrassai.

Elle s'en fâcha sérieusement. « Que cela ne vous arrive plus, M. Cowper, me dit-elle, car nous nous brouillerions. Il faut parler à ma mère ; et ensuite nous verrons. »

« Promettez-moi, Fanny, lui dis-je, d'être ma femme, si votre mère n'y met pas d'obstacle. » « Parlez à ma mère, me répéta-t-elle. Quant à moi, c'est à-peu-près comme si je vous avais dit oui. »

Digitized by Google

Je la remerciai avec l'expression la plus passionnée, et nous nous entendîmes sur la manière d'obtenir le consentement de sa mère. Elle m'expliqua que leur voisin Cowsel avait un grand empire sur elle, et que c'était par son avis que j'avais été reçu d'une manière si froide, lorsque j'avais essayé de me présenter chez elle. Je résolus d'essayer moi-même ce que je pourrais obtenir de lui; et elle de son côté, projeta de tout raconter à sa mère.

Lorsque j'arrivai chez le vieux Cowsel, il était seul. C'était un fermier qui, sans être riche, avait tout-à-fait l'aisance de son état et un sentiment d'indépendance qui faisait grand plaisir à observer. D'ailleurs il avait autant de finesse que de civilité rustique.

Il sourit en me voyant paraître. « Ah, ah, M. Cowper, me dit-il, et vous voilà revenu! Et quel bon vent vous ramène? »

« Mais, lui dis-je, ne pourriez-vous point le deviner? »

« Moi, non: je ne sais pas deviner du tout. Eh puis, d'ailleurs, j'ai trop de respect pour vous, M. Cowper, pour deviner la seule chose que je pense qui puisse vous avoir amené de Londres. »

« Je suis sûr que vous y êtes, lui dis-je; et je suis sûr aussi que vous ne m'en aimerez pas moins. »

« Je ne dis pas cela. »

« Allons, mon brave Cowsel, repris-je, ne me prenez pas en aversion, à cause du refus que Fanny a fait de Dick pour son époux. »

« Ah pardi, si elle l'a refusé, il n'est pas le seul! Elle a refusé tous les jeunes gens de la paroisse. Pour fière, elle est fière: il n'y a rien à dire. C'est la seule chose pour laquelle je lui en veux. Quant à mon pauvre Dick, c'est un bon garçon, assurément; mais Fanny n'est pas faite pour lui. Après cela lorsqu'elle refuse des jeunes gens qui ont de la fortune et qui ont un bon caractère, je dis qu'elle est folle, ou qu'elle est trop fière: c'est l'un ou l'autre. »

J'étais enchanté de tout ce qu'il me disait là; et quand il eut achevé, je lui dis: « Ne trouvez-vous pas, Cowsel, que c'est la plus belle créature qu'il soit possible de voir? »

« Elle est belle, à la bonne heure, me dit-il; mais M. Cowper, si vous étiez capable d'abuser du service que vous lui avez rendu, entendez-vous? C'est que..... »

« Moi, m'écriai-je, je serais capable d'une telle infamie! »

« Non, je ne vous crois pas capable d'en avoir le projet. Mais quelquefois les choses arrivent sans qu'on le fasse

Digitized by Google

exprès; et si cela arrivait, je vous haïrais autant que je suis disposé à vous aimer. »

Touchez là, lui dis-je avec vivacité; et si jamais il m'arrive de lui faire tort, que la malédiction du ciel tombe sur moi! »

« Je vous reconnais, dit-il en me secouant la main : cela s'appelle parler comme un protecteur de l'innocence. Mais, mon cher monsieur, vous êtes jeune : prenez l'avis d'un homme d'expérience. C'est le démon qui vous tend un piége : si vous ne voulez pas y donner, vous n'avez qu'un parti, entendez-vous; c'est de vous en retourner bien vîte à Londres, et d'oublier Fanny Ross. »

« Moi l'oublier! Il me serait impossible de vivre et de ne pas l'aimer! » Je lui expliquai ensuite mes desseins et mes espérances. Il m'écouta avec beaucoup d'intérêt et de gravité. Ensuite il me dit en souriant : « Vous êtes trop bon, et trop honnête pour ce monde. Fanny mérite un homme tel que vous. Mais que diront vos parens? »

« Mon ami, lui répondis-je, comme il est impossible qu'ils sachent tout ce que vaut Fanny, je ne leur en parlerai point jusqu'au moment où leur opposition sera inutile. Ils apprendront alors à apprécier Fanny. Si je disais un mot à présent, on me croirait fou; et on la mépriserait. »

Je gagnai complétement l'affection du brave Cowsel, dans cette conversation. J'obtins de lui qu'il ferait ma proposition à la mère de Fanny, et qu'il leverait tous les obstacles. Il trouva les choses déjà bien préparées par la confidence que Fanny avait faite à sa mère. Il fut convenu que Cowsel me donnerait une chambre dans sa maison; afin que les bancs pussent se publier dans la paroisse, conformément aux lois. Quand tout fut arrangé, je partis pour Berkley. J'obtins de mon père la permission de passer un mois chez mon camarade Neville, à Marlborough, avant de me rendre à Cambridge. Je me confiai à mon ami Neville; et prenant toutes les précautions nécessaires pour le secret, je retournai à Melford, après cinq jours d'absence, et je m'établis chez le brave Cowsel. Il avait employé ce temps à me faire des amis dans le village. Le Ministre de Melford était absent pour cause de maladie; et son suffragant était un jeune homme qui ne connaissait pas la moitié des gens du village; il publia les bancs et prononça mon nom, sans se douter que je ne fusse pas un paysan de l'endroit.

Tout s'accordait à favoriser mes plus chères espérances. Je m'étais déjà établi l'instituteur de Fanny. Instruire ceux

Digitized by Google

que nous aimons est un desir si naturel ! Les leçons à une maîtresse qui doit devenir votre femme, placent la science sous le point de vue qui lui donne le plus de prix; et elles sont l'emploi le plus doux qu'il soit permis à l'homme d'en faire.

J'avais apporté de Londres des dentelles et des mousselines avec des patrons coupés, pour diriger Fanny dans la manière de se vêtir convenablement. Elle admira tout cela; puis elle me dit : « Vous auriez tort de vouloir faire de moi tout de suite une personne élégante. Voulez-vous, mon ami, me laisser suivre mon goût ? Je suis sûre que vous m'approuverez ensuite. »

Je l'assurai que je n'avais d'autre desir que de faire ce qui la rendrait heureuse; et que si elle préférait la simplicité dans ses vêtemens, je l'en admirerais davantage encore. Alors elle me dit qu'elle desirait n porter que des robes de toile blanche, et que telle serait sa robe de noce, sans aucun ornement. Son goût naturel, qui était exquis, lui fit préférer la coupe grecque. Je la vois encore dans sa parure d'épouse, c'est à-dire, avec cette simple robe de toile, un ruban blanc, un chapeau de paille, et un bouquet ! Ah, qu'elle était ravissante ! Qu'il y avait de charme dans sa personne, de candeur et de bonté dans sa physionomie, de modestie et d'amour dans son regard, le jour où je la conduisis à l'autel ! . . . . .

Peu de temps après mon mariage, je fus obligé de retourner à Londres, et de m'occuper de faire enregistrer mon nom à Cambridge. Je confiai Fanny aux soins de sa mère, et à la protection de Cowsel. Au lieu d'aller droit à Londres, je pris la route par Marlboroug. Mon ami Neville m'attendait pour se rendre à l'Université. Nous passâmes à Londres. Je demandai à mon père de me mettre en état d'avoir une bibliothèque choisie. Il se prêta volontiers à mon desir, et me donna une somme considérable uniquement destinée à cet objet. Il y ajouta un billet de banque de 100 liv. sterl. pour mon premier quartier payé d'avance. Il me recommanda encore, à plusieurs reprises, de me faire des amis parmi les gens qui pouvaient avoir du crédit, et de vivre d'une manière convenable à un gentilhomme.

Je fus si touché de la bonté de mon père, que je fus plusieurs fois au moment de lui avouer mon mariage; mais comme il m'avait témoigné le desir de m'établir richement, et que toutes ses recommandations tendaient à ce but, je n'osai jamais lui confier mon secret.

Digitized by Google

Nous fûmes logés ensemble, Neville et moi, dans le collége de la Trinité, et d'une manière assez commode pour le projet que j'avais de ne rester à l'Université que quand je ne pourrais pas faire autrement. J'expliquai à Neville que je ne comptais pas dépenser un seul schelling en livres; et il fut convenu entre nous que si mon père venait à l'Université, la bibliothèque de Neville passerait pour la mienne. Il se chargea également, dans le cas où quelqu'un de notre famille arriverait inopinément à Cambridge, de donner quelque prétexte plausible de mon absence. Enfin, nous disposâmes tout pour la correspondance, de manière qu'il était fort difficile que mon secret fût découvert. Dès que tous nos arrangemens furent pris, je volai à Melford auprès de ma femme.

Ah! quel songe de félicité!..... Jamais bonheur ne fut plus réel; mais aujourd'hui, il ne s'offre à mon souvenir que comme un rêve de bonheur. Mon premier soin fut d'assurer à Fanny une petite fortune indépendante. J'étais bien résolu à la faire reconnoître dans ma famille, pour ma femme; mais ce ne pouvait être qu'après un temps plus ou moins long, suivant que les circonstances me guideraient. Décidé à fixer ma résidence dans le site charmant de la chaumière de Fanny, j'achetai les six acres de terrain qui entouraient l'habitation. Nous vivions de peu; car la frugalité s'accorde avec l'amour. Sur l'argent que m'avait remis mon père, j'employai quatre cents livres sterling à étendre notre habitation, et à arranger ce qui l'entourait. Ces occupations, auxquelles notre situation et nos espérances donnaient un intérêt très-doux, remplissaient d'une manière délicieuse les intervalles de nos petites études. Je suivais avec soin l'instruction de Fanny; et je crus m'apercevoir que j'apprenais davantage en donnant des leçons, que je n'en aurais appris en les recevant. Notre demeure était pour nous un véritable paradis terrestre; car nous jouissions de ce qu'elle nous donnait et promettait. Le monde entier n'était plus rien pour nous. Nous aimer, étendre nos idées, embellir notre jardin et arranger notre habitation, voilà à quoi se bornaient nos vœux et nos soins. La première année de notre union vit naître une fille qui en accrut encore la douceur et le charme. Le sentiment de la paternité est le complément du bonheur conjugal; nous l'éprouvames avec ravissement. Ma Fanny était si bonne mère, elle nourrissait son enfant avec tant de succès, que les progrès de notre petite Françoise furent singulièrement rapides; du moins

Digitized by Google

nous les jugions tels, soit par l'effet de la prévention de notre tendresse, soit parce que nous mesurions mal le cours du temps. Notre enfant nous paraissait un vrai prodige.

Ma fille avait déjà quatorze mois sans que mon secret eût transpiré, tant mes précautions avaient été bien prises et bien suivies. A cette époque mon père m'écrivit, pour m'instruire du projet qu'il avait de passer sur le continent, afin de soigner sa santé dans un climat plus doux. Il se faisait accompagner par ma sœur. Il m'annonçait que ma pension me serait régulièrement payée; et il m'insinuait que je ne ferais pas mal de me rendre agréable à une des demoiselles Neville, lesquelles, l'une et l'autre, avaient une fortune considérable.

Cependant l'absence de mon père assurait de plus en plus mon secret. Je me défendais de toute inquiétude pour l'avenir. Il me semblait impossible qu'une femme telle que Fanny ne fût pas accueillie favorablement dans ma famille, lorsque je la ferais connaître. Je m'abandonnai en toute sécurité à la douceur de notre existence. Notre habitation était arrangée. Le jardin qui l'entourait devenait de jour en jour plus agréable. Un gazon frais, des arbustes fleuris, le murmure d'une cascade, l'ombre épaisse des ormes et des noyers embellissaient notre demeure qui, sans perdre sa simplicité rustique, était devenue élégante et commode. J'avais laissé subsister la chaumière, mais j'avais élevé à côté, un petit corps de logis, à l'autre extrémité duquel j'avais placé une chaumière toute semblable pour faire le pendant de la première. L'architecture était fort simple; nos meubles étaient propres et sans recherche. La face de la maison était garnie de chèvrefeuille. Des berceaux de lilas et de jasmin couvraient les bancs que nous avions disposés de place en place dans les points de vue les plus agréables. Tout ce qui nous entourait avait une fraicheur d'innocence et de paix, qui plongeait l'ame dans une rêverie douce et tendre. Lorsque dans les beaux jours du printemps, assis auprès de Fanny, je contemplais ma petite fille qui essayait ses forces sur le gazon fleuri, il m'est souvent arrivé de répandre des larmes, sans savoir que je pleurais, et sans pouvoir me les expliquer autrement que par la plénitude même du bonheur que j'éprouvais.

Trois années s'écoulèrent dans cette parfaite félicité. Hélas, j'étais trop heureux en effet! Une lettre de mon père vint me tirer de ce paradis, en m'obligeant de partir sans délai pour le joindre à Oporto. Le respectable ministre de l'endroit, qui s'était attaché à moi, desira me

Digitized by Google

charger d'une lettre adressée à mon père, par laquelle il plaidait avec éloquence la cause de Fanny. Je devais remettre cette lettre en même temps que je ferais la communication de mon secret. Fanny reconnut en pleurant la nécessité de mon départ. Cowsel insista pour que je fisse un acte qui assurât, à tout événement, quelque indépendance à ma femme. Graces à notre économie et à la libéralité de mon père, nous avions fait, dans trois années, onze cents livres sterling d'épargnes. Ce petit fonds, avec notre habitation et la tontine de Fanny, lui assurait une existence. Ce fut pour moi une consolation bien douce que de laisser ainsi à mon excellente épouse la perspective d'une certaine aisance, dans le cas où je viendrais à mourir. Fanny était enceinte; et l'obligation de la quitter dans cette situation ajoutait à mon inquiétude. Elle fit tout ce qu'elle put pour la calmer, en se montrant forte et résignée Elle ne me parlait que de l'espérance de la retrouver nourrice d'un autre enfant aussi charmant que notre Fanny. Elle m'assurait qu'il était impossible que mon père qui m'avait toujours montré de la tendresse, résistât à mes prières et aux témoignages de notre bon ministre,

Après m'être arraché des bras de ma respectable épouse, je gagnai le port de Falmouth, où je m'embarquai pour le Portugal. J'arrivai heureusement à Oporto. Je fus reçu par mon père et ma sœur, avec une extrême tendresse. Mon père était assez bien sous le rapport de la santé; mais ma sœur me dit qu'il s'était fait, depuis quelque temps, un changement sensible dans son humeur: il était inquiet, occupé, rêveur, et, en effet, sa physionomie me parut avoir un caractère plus sérieux.

Le jour même de mon arrivée, il me prit à part, et il me dit, qu'avant de me communiquer les projets qu'il avait sur moi, il desirait savoir si je n'avais point déjà engagé mes affections à quelque femme qui me donnât l'espérance d'une fortune convenable. Je crois que si mon père n'avait pas eu, en me parlant, une empreinte marquée de tristesse dans le regard et sur ses traits, je n'aurais pas hésité à saisir cette occasion pour m'ouvrir à lui; mais la crainte d'ajouter à ses inquiétudes, le desir de choisir le moment le plus favorable, me firent penser qu'il valait mieux m'en entretenir auparavant avec ma sœur, et prendre son avis. Je me décidai donc à dissimuler; et je lui répondis que je n'avais pas rencontré de femme qui eût de la fortune, et qui eût, en même temps, les qualités que je desirais.

Digitized by Google

« J'en suis fâché, me répondit-il ; mais tu es bien jeune encore. Dans ce moment-ci, je suis occupé de ta sœur. Je voudrais la marier. Deux partis se présentent : l'un est un Portugais qui a une grande fortune, l'autre est un négociant Anglais fort riche aussi. Mais ta sœur est difficile. Elle ne veut pas épouser un étranger, dit-elle ; et il ne lui convient pas mieux de se marier à un négociant. Tout cela ne m'inquiéterait pas beaucoup, s'il n'y avait pas un troisième prétendant qui paraît avoir réussi à lui plaire, et dont je ne connais point assez les vues et le caractère pour pouvoir me décider. Son nom est Smith. C'est un Anglais. Il y a ènviron trois mois qu'il arriva ici avec des domestiques Français. Il ne devait passer que quelques jours à Oporto ; mais, ayant rencontré ta sœur chez le consul, il changea de projet. Depuis ce moment-là, il s'est montré fort occupé d'elle ; et Henriette le reçoit assez bien. Ce qui m'inquiète, c'est qu'avec toutes ses assiduités, non-seulement il n'a jamais prononcé le mot de mariage, mais à en juger par ses propos et sa conduite, il a plutôt l'air de vouloir former simplement une liaison de galanterie. J'ai besoin de toi pour le faire expliquer ; car je commence à avoir des craintes sérieuses là-dessus. »

J'éprouvai un sentiment d'orgueil en voyant que mon père comptait sur moi pour protéger ma sœur. Je l'assurai qu'Henriette ne manquerait pas de s'ouvrir à moi ; et que je saurais bien faire expliquer M. Smith. Dès le jour même, j'eus une conversation avec ma sœur. Elle me dit que M. Smith lui témoignait beaucoup d'attachement ; qu'il avait des idées très-singulières sur le mariage ; qu'il lui avait recommandé de ne parler à son père d'aucun projet relatif à un lien aussi sérieux ; que cependant M. Smith avouait que, s'il existait une femme qui pût le décider à se marier, c'était elle.

« Et quelle réponse lui as-tu faite ? »

» Je l'ai remercié de son compliment, et je lui ai dit que je ne pensais guères à me marier. »

» Mais comment reçois-tu la cour qu'il te fait ? »

» Elle m'amuse ; mais je m'en passerais fort bien. »

» Lui as-tu donné lieu de croire que tu le trouvais agréable ? »

» Il me semble que lui permettre de m'admirer, c'est assez lui montrer qu'il ne me déplaît pas. »

» Est-il toujours resté avec toi dans la mesure la plus convenable ?

» Je ne puis pas dire cela précisément. Il lui est arrivé

Digitized by Google

deux ou trois fois chez dona Seraphina (une fort belle femme chez laquelle tu seras présenté) d'être un peu plus libre qu'il ne l'aurait dû; et si ce n'avait été par égard pour elle, certainement je ne lui aurais pas pardonné. »

Je représentai à ma sœur qu'il y avait de l'imprudence dans ses ménagemens envers un homme qui avait eu des torts de ce genre; mais que, puisque cet homme lui était agréable, j'étais résolu à le faire expliquer.

M. Smith ayant été prévenu de mon arrivée, vint me faire une visite. Il se présentait avec grâce. Sa figure était noble, son maintien aisé, sa conversation naturelle et variée. Mais il y a, dans les premières impressions, un je ne sais quoi, tout-à-fait indépendant du matériel des traits et de cette partie des manières qui peut se décrire: je trouvai à M. Smith quelque chose dans le regard qui me donnait l'idée de la fausseté. Cependant, par une sorte de séduction dont je ne saurais pas mieux rendre compte, nous nous trouvâmes, dès le premier quart-d'heure, dans une espèce de familiarité. Il me proposa de faire un tour de promenade avec lui dans Oporto. Il me donnait le bras, en parcourant les rues, avec autant d'aisance que si nous eussions été liés d'amitié; et moi-même je trouvai la chose toute naturelle.

Je ne tardai pas à voir que Smith était un libertin. Il parlait fort légérement des femmes portugaises; mais il s'exprima avec transport sur les charmes de dona Seraphina de Monocella. « C'est, me dit-il, la taille et la régularité anglaises, avec le piquant des femmes du pays. Je ne connais rien de si séduisant dans le monde que cette Portugaise. Après cela, elle est d'une pruderie insupportable. J'ai fait le projet de vous mener chez elle au reste: il faut que vous fassiez sa connaissance, ne fût-ce que comme curiosité. Mais gare à vous! N'arrêtez pas trop long-temps vos regards sur cette syrène; car vous y seriez pris comme tant d'autres. »

Tout en causant, il m'avait conduit jusqu'à la porte de l'hôtel de dona Seraphina. Il sonna. C'était le matin. « Nous allons demander le mari, dit-il; il ne nous recevra pas; et nous ferons notre visite à sa femme. »

En effet, on nous dit que don Alvarez de Monocella n'était pas chez lui. En attendant qu'on vînt nous dire si dona Serephina nous recevrait, on nous fit entrer dans un magnifique salon, puis dans le boudoir le plus élégant et le plus recherché qu'il soit possible d'imaginer. Tout y était riche, du meilleur goût, et inspirait la volupté. Il

Digitized by Google

était embaumé du parfum de la rose. Une harpe, une guitare, de la musique, des dessins, de belles gravures, et des livres, annonçaient le goût et les occupations favorites de la maîtresse de la maison. Nous eûmes quelques minutes pour faire nos observations sur ce charmant boudoir. Dona Seraphina parut. Sa toilette était aussi simple que son appartement était magnifique. Elle était vêtue de blanc, avec un mouchoir de mousseline bleu en forme de turban, et un rosaire autour de sa taille. Son port, sa démarche, ses traits, étaient d'une parfaite beauté. Son sourire avait une grâce inexprimable, et elle commandait à son regard d'être vif ou tendre, selon ses desseins. Elle s'avança avec une négligence pleine de charmes. Smith me présenta à elle; et elle lui dit, en me regardant de l'air le plus séduisant: « Vous êtes aimable, M. Smith, de m'amener le frère d'Henriette. J'avois un desir tout particulier de le connaître. » Ensuite elle me reçut avec une expression si douce, si caressante, et pourtant si noble, que j'éprouvai irrésistiblement l'effet de l'attrait contre lequel j'avais été prévenu de me défendre. Elle me parla anglais. Elle s'exprimait fort bien; mais avec un peu d'accent étranger, qui donnait une grâce singulière à tout ce qu'elle disait. Sa conversation était brillante; elle parlait de tout avec facilité, et me parut avoir une belle imagination et un esprit orné.

« Aimez-vous la musique, me dit-elle, en prenant sa guittare? Je veux que vous sachiez ce que c'est qu'un air portugais.» Et elle me fit entendre la voix la plus délicieuse. Je m'enivrais de l'écouter et de la regarder. Tout en chantant, elle fixait ses regards sur moi d'un air si bienveillant, si doux, que je sentais ma tête se perdre. Elle semblait me demander de la trouver aimable, et mettre un haut prix à l'intérêt que je lui témoignais. Je ne crois pas que jamais on ait poussé plus loin l'art de la séduction.

Hélas, je sens bien que tout cela ne me justifie point, ne m'excuse pas même! Le souvenir de ma conduite à Oporto me couvre de honte à mes propres yeux, toutes les fois qu'il s'offre à moi.

Lorsque je fus de retour chez mon père, et que je cherchai à me rendre compte de ce qui se passait dans mon ame, tous les sentimens honnêtes reprirent le dessus. Le souvenir de mon innocente épouse; l'idée des nœuds les plus saints, des devoirs les plus sacrés, s'offrirent à moi comme une barrière qu'il me serait impossible de franchir jamais. Cependant, lorsque mon imagination s'arrêtait sur

Digitized by Google

cette magicienne qui me semblait disposer à volonté de tous les enchantemens de l'amour, je croyais me sentir séparé de la région de la félicité, par cette même barrière qui me retenait dans le sentier du devoir.

Oh, que les illusions des passions sont dangereuses! qu'il est difficile de faire usage de son jugement et de sa raison, lorsque l'imagination est fortement possédée d'un objet enchanteur! Je combattis avec moi-même. Je fus tourmenté, déchiré, malheureux; je fis cent fois le projet de ne plus retourner chez dona Seraphina; et quand l'heure de me rendre chez elle arrivait, jamais je n'avais le courage de m'y rendre.

Don Alvarez de Monocella était d'un âge très-disproportionné à celui de Seraphina. C'étoit un homme blasé, qui se soucioit peu de sa femme, et qui avoit des maîtresses par ton. Il fut fort poli avec moi, et me pria de considérer sa maison comme la mienne. Je finis par y passer presque tout mon temps. Smith avait desiré et prévu la chose. Comme il avait sur ma sœur les vues les plus criminelles, il espérait me trouver moins opposé à ses desseins, lorsque je me serais rendu aussi coupable que je pouvais l'être. J'étais, certes, bien éloigné de lui soupçonné de pareils motifs, et j'étais loin de me représenter tout le danger que je courais moi-même.

Mon cœur était si pur que je crois que Seraphina, avec tous ses charmes, aurait été peu dangereuse, si je ne l'eusse pas crue honnête. Je goûtais le plaisir de me sentir aimé par la femme la plus aimable et la plus séduisante dont je pusse me former l'idée. J'étais dans une véritable ivresse; mais comme je n'avais point de projets, je ne supposais pas qu'on en formât sur moi.

Cependant, lorsque je me fus bien assuré que Smith étoit un homme sans principes avec les femmes, je résolus d'amener très-promptement un éclaircissement définitif, relativement à ma sœur. Je dis franchement à celle-ci que je ne jugeais pas que Smith pût faire un bon mari, et que je desirais qu'elle se détachât de lui. Mais j'ajoutai, d'accord avec mon père, qu'une de nos parentes en Angleterre desirait la revoir, et que je devais la ramener avec moi. Smith était trop amoureux pour ne pas être décidé par cette circonstance. Il lui arriva ce qui arrive quelquefois aux libertins comme aux coquettes : il fut pris au piége qu'il avait tendu. Il demanda Henriette à mon père. Celui-ci s'était assuré qu'il avait une grande fortune. Il consentit au mariage de ma sœur, et il convint avec Smith

Digitized by Google

qu'il ne toucherait la dot qu'à la mort de mon père. Cette stipulation fut secrète, et je n'en eus pas connaissance dans le temps. Le mariage se fit peu après.

Cependant l'ivresse dans laquelle j'existais depuis un mois, augmentait de jour en jour, sans que je pusse me rendre compte de ce progrès à moi même. Un incident me fit sentir à quel point mon cœur était changé. Il m'arriva une lettre de Fanny. Au lieu d'éprouver le sentiment de plaisir qu'aurait dû me donner un gage du souvenir de mon aimable et excellente épouse, je ressentis, au contraire, une sorte d'embarras pénible, et qui, je le dis à ma honte, n'était point purement du remords. Après m'être assuré qu'on se portait bien à Melford, je renfermai dans mon secrétaire la lettre sans la lire. Les effusions de la tendresse de Fanny m'auraient été trop pénibles à supporter dans ce moment. J'avais résolu de confier à ma sœur le secret de mon mariage, en continuant de le cacher à mon père; mais la honte que m'aurait fait éprouver devant-elle un sentiment dont ma conscience m'accusait, et qu'elle-même pouvait pénétrer, me retint de jour en jour.

Un second mois s'écoula dans un délire toujours croissant. La vue de Seraphina, sa conversation, ses talens me charmaient. Je ne pouvais, ni me défendre d'aller chez elle, ni échapper à l'influence de ses prestiges. Absent, je pensais à elle; présent, je savourais le bonheur de la voir, et je n'en étais plus à faire des efforts pour me soustraire à un joug si doux. Cependant Don Alvarez et son épouse aimaient également le faste et la dépense. Leurs moyens commençaient à n'être plus en proportion avec leur manière de vivre. Mon père me continuait une forte pension; et Seraphina, qui le savait, me fit insinuer de lui offrir une somme dont elle avait besoin. Elle me paya ce premier prêt en serremens de main; et ses lèvres acquittèrent d'autres prêts qui suivirent.

Oh, qu'une belle femme sans principes est un être dangereux à l'homme, sur-tout si elle possède assez d'art pour voiler sa dépravation! Mon attachement changeait de nature. Elle le voyait, et ne s'en offensait pas. Elle semblait avoir pitié de moi, et redoublait de manège et d'art pour m'enlacer de plus en plus dans le piège. Elle me parlait encore de vertu, mais c'était pour ménager mes scrupules, et pour déplorer qu'un tel obstacle nous séparât du bonheur.

Je ne pouvais tout à-la-fois fournir aux demandes sans

Digitized by Google

cesse renaissantes de Seraphina, et à la pension de Fanny. Dans mon embarras, j'eus recours à Smith. Je lui contai ma position. Il me prêta ce dont j'avais besoin, et ne prit mes billets que pour mémoire. Une des circonstances pénibles de ma position etait de mentir à Fanny, et de chercher des prétextes à mon absence, et à mon silence avec mon père. Smith parlait quelquefois d'aller en Angleterre. Je travaillai à l'en détourner, et je déterminai ma sœur à joindre son opposition à la mienne. Sa grossesse, qui se manifesta tout à propos pour faire renoncer Smith à ce projet, vint me tirer d'inquiétude. Lorsque le terme de la grossesse de ma sœur approcha, je m'apperçus qu'il y avait très longtemps que je n'avais eu des nouvelles de Fanny. Je savais qu'elle était fort bien entourée. Il me paraissait impossible qu'elle pût avoir des nouvelles d'Ororto par personne que par moi; en sorte que je ne fus point inquiet de ce silence. Seraphina me tenait alors, par les espérances qu'elle me donnait et qu'elle suspendait tour-à-tour, dans une dépendance si complète de ses volontés, que j'aurais donné ma vie pour obéir à un de ses caprices.

Un soir (mon neveu Edmond pouvait avoir deux mois alors) j'étais assis auprès de ma sœur qui tenait son enfant sur ses genoux. La nourrice, qui était Anglaise, était présente. Henriette me parut triste et pensive; et j'aperçus des larmes qui coulaient de ses yeux. J'imaginai que cet attendrissement provenait de ses réflexions sur la fragilité de la vie de cet enfant qu'elle contemplait, et je crus qu'il valait mieux ne lui point demander la cause de ses larmes. On m'apporta un billet de Seraphina. Elle m'attendait; et je me levai pour sortir. Henriette me dit alors : « J'aurais voulu que tu restasses : j'avais quelque chose à te dire, mais ce sera demain. » En effet, j'aime mieux que ce soit demain, lui dis-je, car je suis attendu. » Elle sourit et me laissa aller.

Je volai chez Seraphina, que je trouvai seule dans son boudoir. Elle me reçut avec un regard où se peignaient la tristesse et l'amour.

« Mon ami, me dit-elle, j'attends mon mari et votre beau-frère dans quelques minutes; en sorte que je n'ai qu'un instant pour vous parler. Je vous dois déja beaucoup d'argent; mais ce n'est pas ce qui m'inquiète, parce que dans le courant du mois prochain Don Alvarez retirera les revenus de sa terre du Pueblo, et je pourrai m'acquitter. D'ailleurs, mon ami, j'aime à vous avoir des obligations,

Digitized by Google

et je n'ai point de fausse fierté avec vous. Si vous en doutez, je vais vous en donner une bien forte preuve. Il s'agit de me tirer de l'embarras le plus cruel où je me sois jamais trouvée. »

« Charmante Seraphina, lui-dis-je en saisissant sa main avec transport, disposez de tous mes moyens et de mon être ; mais.....

Fi donc, mon ami ! Ne profanez pas ainsi les transports de l'amour, en les mêlant à de vils intérêts d'argent. Ce que vous faites pour moi est, j'en conviens, une preuve d'attachement ; et c'est sur-tout sous ce point de vue que les services que vous m'avez rendus me sont précieux ; mais, enfin mon ami, il s'agit d'argent dans ce moment. Traitons la chose en gens d'affaires. Voici de quoi il est question : ce que vous m'avez prêté, et me prêterez, sera remboursé sur les revenus de Pueblo ; mais dans les premiers jours de la semaine prochaine, je suis obligée de payer mon collier de diamans, ou de le rendre. Or je vous avoue qu'il n'y a rien dans le monde qui pût me faire un chagrin aussi vif que de me séparer de mon collier de diamans. »

« Je tremble, lui dis-je, de ne pouvoir vous servir efficacement dans cette occasion. De quoi avez-vous besoin pour compléter votre somme ? » — « Pas plus de six cents moëdores. (1) » Je pâlis d'effroi. Je ne pouvais disposer de rien ; et je devais déjà beaucoup à Smith. « Plût à Dieu, lui dis-je, que je pusse disposer du coffre-fort de mon père ! Vous ne seriez pas long-temps dans la peine. Mais je ne sais où donner de la tête pour de l'argent. »

Elle soupira profondément. Ses yeux se mouillèrent de larmes, puis elle s'écria : « Que je suis malheureuse ! Voilà mon collier qui va tomber entre les mains de Dona Thérèsa ; et cette envieuse créature portera des diamans qu'on m'a vus mille fois..... Mon ami, il faut faire une chose : il faut emprunter de votre père deux ou trois sacs d'argent pour quelques jours. Savez-vous s'il a de l'argent à présent ? N'avez-vous point d'accès à son coffre-fort ? »

« Mon père, lui répondis-je, ne me parle jamais de ses finances ; mais il ouvre souvent son coffre-fort devant moi, et sa caisse est toujours bien garnie. »

« Oh, ma foi, il serait plaisant, s'écria-t-elle en riant, de lui emprunter un sac ou deux, jusqu'à ce qu'il nous rentre des fonds. Faites cela : voulez-vous ? Vous serez bien aimable ! » « Vous plaisantez, madame. »

(1) Le moëdore vaut 34 francs.

Digitized by Google

« Non, d'honneur, je ne plaisante pas. Qu'est-ce que vous risquez? En empruntant de votre père, vous disposez de votre propre bien, et il n'en saura jamais un mot. »

« Mais c'est impossible, avec votre permission. Ne comprenez-vous pas que cela laisserait un vide? D'ailleurs, je ne sais pas seulement où il met ses clefs. »

« Ah, mon Dieu, que je suis malheureuse ! »

« Permettez-moi d'essayer un autre moyen. Je vous en dirai le résultat demain chez mon père, où vous devez venir. » Elle sourit, me regarda d'un air caressant, et appuya le dos de sa main sur mes lèvres. Notre tête-à-tête fut interrompu par l'arrivée de Dona Euphrosine, accompagnée de Don Alvarez, et de mon beau-frère. Ils amenaient un habile violon. Donna Euphrosine avait une jolie voix. On se mit à faire de la musique; puis nous soupâmes, et nous ne nous séparâmes que fort tard. Je ne voulais pas me retirer sans avoir parlé à Smith de l'objet qui m'occupait. Je lui demandai donc avec instance d'ajouter à ce que je lui devais déjà, la somme dont Seraphine avait besoin. Il me répondit fort amicalement qu'il lui était impossible de faire mon affaire. Il m'expliqua qu'ayant prolongé son séjour à Oporto plus qu'il ne l'avait compté, il avait été obligé d'écrire à ses agens de déposer trois mille livres sterl. chez son banquier à Londres. Il attendait une nouvelle lettre de crédit par le retour du paquebot. Il m'offrit de me faire l'avance après l'arrivée du vaisseau, s'il était encore temps alors. Il me parlait avec une si grande simplicité, qu'il ne m'entra pas dans la tête de concevoir le moindre doute sur ce qu'il disait. Je le croyais véritablement attaché à moi; et reconnaissant de la bonne volonté qu'il me témoignait, je lui avouai que j'étais passionnément amoureux de Seraphina. Je lui racontai toute notre conversation, et je lui dis l'idée qu'elle avait eue de me faire emprunter deux ou trois sacs de la caisse de mon père.

Smith fit un éclat de rire. « Son idée est en effet assez plaisante, me dit-il. Dans le fait, quand on a la certitude de remplacer, il n'y a point de mal. Si elle ne vous payait pas au jour fixe, vous seriez sûr d'être remboursé à la réception de la lettre que j'attends d'Angleterre. »

« Parlez-vous sérieusement, Smith ? »

« Très-sérieusement. »

« Mais ce serait toujours tromper mon père ! »

« Qu'appelez-vous tromper ? S'il avait confiance en vous, à la bonne heure; mais il n'en a aucune; et il ne

Digitized by Google

vous parle jamais de ses affaires. D'ailleurs, comme Seraphina le dit fort bien, il ne s'agit que d'un emprunt. L'essentiel serait de faire la chose sans qu'on pût s'en apercevoir. »

Je n'étais pas assez accoutumé aux principes et au langage du crime pour n'être pas révolté de ce que j'entendais. Je ne le témoignai pas cependant; et après un moment de silence, je dis à Smith que je croyais qu'il plaisantait.

L'image de Seraphina dans l'inquiétude et dans la peine me tint éveillé toute la nuit. Le lendemain, mon père avait du monde chez lui. Don Alvarez et Seraphina s'y trouvaient. Elle était aussi gaie qu'à l'ordinaire. Je ne sais à quelle occasion elle nous montra une bague qui portait un cœur en or, garni de diamans, lequel s'ouvrait avec une petite clef en miniature. « Combien croyez-vous qu'on ferait de clefs comme celle-là, avec la clef de votre coffre-fort, dit-elle à mon père? » « Quelques milliers, je suppose, répondit-il. » « Ah! quelques milliers : c'est aussi trop fort. Elle est donc bien respectable la clef de votre caisse. Montrez-nous cela, M. Cowper, nous vous promettons de ne pas vous la prendre. »

Mon père, qui était en gaîté lui-même, alla chercher sa clef, et la lui présenta. Elle plaisanta un moment sur ce qu'il avait exagéré. En effet, cette clef n'était pas très-grosse. Tout-à-coup, elle la mit dans son sac à ouvrage; et elle dit d'un grand sérieux à mon père : « Monsieur, je vous remercie beaucoup : je vous la rendrai quand j'en aurai fait usage. » Elle mit à cette plaisanterie sa grace ordinaire. On rit de ce petit tour d'escamotage; et mon père prétendit qu'il n'était nullement inquiet. Après quelques instans, elle dit à mon père : « Que me donnerez-vous pour vous la rendre? » Et elle tint sa main dans son sac à ouvrage, comme pour lui en faire envie. « Vous avez l'air de quelqu'un qui joue au gage touché, lui dit mon père : c'est moi qui vous condamne, pour la peur que vous m'avez faite, à nous chanter un air. » « Allons, je le veux bien : je vais vous dire un air de circonstance. » Elle chanta en effet, avec sa délicieuse voix, une romance dont le refrain était, *la clef des cœurs c'est le secret.*

Sa petite folie finit là. Pendant que nous l'applaudissions, elle rendit la clef à mon père, et mit la conversation sur un autre sujet. Elle continua à être fort gaie. Quand elle se retira, je lui donnai la main. Elle me la serra, en me jetant un de ses regards qui m'enivraient d'amour, et

Digitized by Google

et elle me dit tout bas : « A demain au soir à neuf heures. J'ai des affaires tout le jour ; mais à cette heure la je serai seule. »

J'attendis le moment du rendez-vous avec une extrême impatience. Elle me reçut dans son boudoir. Elle avait sur sa table un paquet cacheté.

« Mon ami, me dit-elle en me donnant sa main à baiser, je vais mettre votre amour à l'épreuve ; et si je suis contente de vous, je ne vous refuserai rien de ce qui pourra contribuer à votre bonheur. »

« Parlez, lui dis-je avec transport ; parlez, charmante Seraphine ! Dites-moi ce que je puis faire, et comment je dois vous servir. Il n'est rien que je ne hasarde pour vous. »

« Je ne mériterais point votre attachement, me dit-elle d'un air tendre, si dans ce que j'ai à vous demander il s'agissait de vous exposer à des dangers réels. Vous ne courez aucun péril, et vous me rendrez parfaitement heureuse. Voici mon moyen : il est fort simple. Ce paquet que vous voyez renferme un talisman au moyen duquel nous disposerons, pour un temps, de l'argent dont votre père ne fait aucun usage. » En achevant ces mots, elle déploya le paquet, et me montra une clef qu'elle me dit être parfaitement semblable à celle du coffre fort de mon père. » « Je suis un peu magicienne, comme vous voyez, continua-t-elle. Ce sont mes cyclopes qui m'ont forgé cette clef enchantée. Prenez-là, et vous en ferez l'usage que je vais vous prescrire. C'est une épreuve, et je vais savoir si vous m'aimez véritablement. »

Tout ce qu'elle m'avait dit jusqu'alors aurait dû me préparer à une proposition de cette nature. Je ne sais pourquoi, cependant, à la vue de cette clef qu'elle me présentait, je me sentis saisis d'une certaine horreur dont je n'avais point eu la prévoyance. Je me voyais entraînée à commettre un crime abominable. J'étais tout-à-fait au bord du précipice. Un pas de plus m'y jetait. Je conservai assez de présence d'esprit pour témoigner à Séraphine l'impression que j'éprouvais ; et je lui montrai la plus grande répugnance à employer ce moyen.

« Que vous êtes enfant, me dit elle en passant sa main sur ma joue, et en approchant son visage du mien. Croyez-vous donc que je n'aie pas aussi mes scrupules, moi ? Sans doute il vaudrait mieux pouvoir emprunter sans finesse. On a quelque chose en soi qui répugne aux moyens détournés ; mais voici pourquoi l'on éprouve cette répugnance : c'est que les gens de mauvaise foi les

Digitized by Google

emploient aussi ces moyens. Ici, de quoi s'agit-il? il s'agit d'emprunter une somme parfaitement inutile à celui qui la possède; de l'emprunter sans qu'il en ait le moindre souci, et même sans que jamais il puisse s'en douter. »

« Mes idées étaient toutes brouillées. J'éprouvais une agitation inconcevable. Les raisonnemens, mais sur-tout les regards, l'attitude, le geste et le ton caressant de cette Syrène bouleversaient toutes mes notions du juste et de l'injuste. Je demeurai confondu, incertain. Tantôt je me représentais que mes scrupules n'étaient, en effet, qu'un enfantillage, et l'instant d'après je me voyais au rang des plus vils scélérats. Mais mon incertitude ne fut pas de longue durée. L'enchanteresse connaissait bien le pouvoir de ses charmes. Elle en usa jusqu'au point de troubler complétement ma raison. Quand elle vit que je ne considérais que le danger d'être découvert, elle leva encore cette difficulté. « J'ai pensé à tout, me dit-elle. Ceci n'est qu'un jeu; mais vous êtes si timide, si embarrassé pour les moindres choses, que je me suis doutée qu'il faudrait ne vous rien laisser à imaginer et à prévoir. Voici donc ce qu'il faut faire : Je suppose que les sacs d'argent soient rangés dans un certain ordre. Il faut avoir soin de n'y rien changer. Il faut que le nombre demeure le même. A mesure que vous emprunterez un sac, vous en remettrez un autre à la même place. J'en ai préparé quelques-uns qui sont remplis de jetons, et qui feront très-bien notre affaire. Autant que vous le pourrez, cependant, il faudra mettre les sacs de jetons par-dessous les autres. »

Je restai muet d'étonnement, et j'admirai combien elle était fertile en expédiens. Elle n'avait garde de me laisser à mes réflexions un seul instant. « Comprenez-vous bien la chose à présent, me dit-elle? Il s'agit d'employer utilement de l'argent qui dort. Il s'agit de le faire sans donner aucun embarras à son possesseur. Quand notre objet sera rempli, nous rendrons ce que nous aurons emprunté, et personne n'en saura rien. Faites bien attention que nous ne faisons aucun tort quelconque à votre père. Vous comprenez que, pour rien au monde, je n'aurais voulus vous engager à faire une chose qui, dans le fond, eût pu être répréhensible. A le bien prendre, ceci est un badinage dont votre père sera le premier à rire en temps et lieu. Je me vante qu'il y a eu du génie, et une sorte d'adresse dans l'exécution de cette espiéglerie. Devinez-vous comment j'ai fait? » — « Non, lui dis-je; je ne comprends pas comment

Digitized by Google

vous avez pu vous procurer une clef de la caisse de mon père. » « Imbécille, me dit-elle en riant, vous étiez là, et vous n'avez rien vu! Ne vous rappelez-vous pas qu'en plaisantant, hier au soir, je tins quelques momens dans mon sac à ouvrage la clef de votre père? Je la retenais dans ma main comme pour empêcher qu'on me l'ôtât de force. Eh bien, j'en pris tout bonnement l'empreinte en l'appuyant sur de la cire préparée pour cela. Notre ami Smith, d'accord avec moi pour cette petite folie, porta l'empreinte à un serrurier, en lui faisant entendre qu'il s'agissait de tromper un jaloux, et qu'il fallait absolument que cela fût prêt pour ce soir. Et à propos de jalousie, que je vous dise que don Alvarez va faire une absence de huit jours. Moi je reste. . . . . » En disant ce mot, elle me regarda avec cette expression pénétrante qui me mettait hors de moi-même. Elle reprit ensuite un air sérieux et digne qu'elle savait se donner quand elle le jugeoit nécessaire pour contenir les transports qu'elle avait fait naître.

En retournant chez mon père, je demeurai absorbé par l'idée de tout ce qui venait de se passer, et de l'exécution du projet formé. Lorsqu'on m'informa que mon père était à la maison, je n'eus pas le courage d'entrer; et je dis au domestique que j'allais chez M. Smith. L'image de mon père avait réveillé en moi une toute autre série d'idées. L'honneur et le devoir se révoltaient contre mes projets: le danger et la honte s'offraient à mon imagination avec une longue suite d'inquiétudes et de maux. Cependant, je ne pouvais me décider à manquer à Seraphina pour un service auquel elle mettait tant de prix. La passion et l'honneur prenaient le dessus tour-à-tour. J'arrivai chez Smith dans cet état d'incertitude; et je résolus de m'assurer avant tout qu'il me donnerait des moyens de remplacer la somme soustraite, dans le cas où Seraphina ne pourrait pas me les fournir elle-même. Il avait été depuis quelques jours fort occupé de l'achat qu'il voulait faire d'un équipage. Au moment où j'allais sonner, il arriva dans la voiture qu'il essayait. Au lieu d'entrer, je montai dans son carosse où il était seul. Il se mit à rire de mes scrupules. Il me répéta que le remplacement était la chose du monde la plus sûre; et il me protesta qu'à ma place, personne n'hésiterait.

Après l'avoir quitté, je tâchai de me tranquiliser par la certitude du remplacement de l'argent; et je me persuadai qu'il y avait, comme le disait Smith, de la faiblesse dans la crainte que j'avais de me retrouver en présence de

Digitized by Google

mon père. Quand je rentrai, mon père était à son bureau. Il quitta son travail, et me dit : « Je suis charmé de te voir, Charles, j'avais à te parler. » Je me sentais tremblant et je m'assis sans répondre. « J'ai été bien aise, me dit-il, de pouvoir te faire passer une année à Oporto agréablement; mais il n'y a que du plaisir ici; et cela ne mène à rien. J'aurais désiré, comme je te l'ai dit dans le temps, que tu m'eusses amené une femme Anglaise. » Il me regarda fixement en disant ces mots, mais je ne sus cependant pas voir dans ses yeux qu'il eût connaissance de mon mariage. « Ici, continua-t-il, il n'est guères possible que tu te maries convenablement. Ne trouves-tu pas que c'est le cas de retourner en Angleterre pour cela ? Tu sais que j'ai toujours mis une grande importance à ce que tu fisses un bon établissement. »

« Mon père, lui répondis-je, je crois qu'il faut laisser cette idée aux chances de l'avenir. Je ne pense point à une femme à présent. »

« Tant pis ! car tu devrais penser à une femme. » Il appuya d'une manière si marquée sur ces derniers mots, que je fus tout-à-coup saisi de l'idée qu'il était instruit de mon mariage. Je me troublai, et lorsqu'il s'apperçut de mon émotion, il ajouta : « Au reste, je ne veux pas te tourmenter. Mon vœu n'est point un ordre; et tu feras ce que tu jugeras qui convient le mieux à ton bonheur. A présent, je veux te parler d'autres choses. Tu as pu être surpris quelquefois de ce que j'ai été réservé avec toi sur ma situation pécuniaire. Quoique ce soit un peu tard, j'ai résolu de t'en parler avec franchise, car j'ai tout lieu de me confier en ta sagesse et en ton honneur. Dis-moi si tu n'as jamais trouvé extraordinaire que je gardasse dans ma caisse un nombre si considérable de sac remplis d'argent, au lieu de faire valoir ces sommes comme je le pourrais ? »

Je fus confondu. Je ne doutai pas que mon dessein ne fût connu de mon père. J'avais certainement l'air troublé et coupable; et je ne répondis rien. Sans paraître remarquer mon embarrrs, mon père continua ainsi : « Quand je te dirai qu'il y a là-dessous un mystère qui me deviendrait fatal s'il se divulguait, tu comprendras la chose. Tout ce que je puis te dire à présent, c'est que les trésors contenus dans mon coffre fort sont destinés à ta femme. »

Quel moment pour une telle confidence ! Savait-il ou ne savait-il pas mon mariage? Avait-il été instruit de l'intrigue dans laquelle j'étais engagé ? L'incertitude, la

Digitized by Google

crainte et la honte tenaient ma langue comme enchaînée Mon père remarqua mon trouble; mais il ne me fit aucune observation ; et peu après il changea de sujet.

Lorsque je me fus retiré, je crus m'être aperçu qu'en me souhaitant une bonne nuit, mon père avait appuyé sur ce mot avec un accent particulier. Mais, en y réfléchissant, je me persuadai que c'était ma conscience qui me faisait voir et entendre ce qui n'était pas. Cependant j'étais dans une agitation inconcevable ; et je ne crois pas qu'il soit possible d'être plus malheureux et plus tourmenté que je ne l'étais. Je soupçonnais que mon père savait tout ; et la tendresse qu'il m'avait témoignée au moment où j'allais devenir si coupable envers lui, vint à l'appui de mes terreurs, pour me faire abandonner ma résolution. Je renfermai la fausse-clef et les sacs de jetons dans mon secrétaire, et je me couchai. Mais le sommeil ne s'accorde point avec les passions et les remords. Ceux-ci allaient s'affaiblissant depuis que j'avais pris la résolution de ne point exécuter l'entreprise sur la caisse. Je me persuadais aussi que j'avais cru voir et entendre beaucoup de choses qui n'étaient pas dans les discours de mon père. A mesure que je réussissais à rassurer ainsi mon imagination et ma conscience, l'image de Séraphine venait occuper mes pensées, et y jetter un trouble d'un genre tout différent. A force de songer à elle, je trouvai toutes sortes de raisons de croire que mon père n'était pas instruit de mon mariage, et je me dis d'ailleurs que, quand il le saurait, il me pardonnerait. J'en jugeais par la bonté qu'il m'avait témoignée. Quant au secret qu'il m'avait dit être renfermé dans le coffre-fort, mon intention était de le respecter. Je ne me proposais autre chose que de remplacer deux sacs de moëdores par deux sacs de jetons ; et je me promettais de ne point chercher à satisfaire ma curiosité relativement au mystère annoncé.

C'est ainsi que peu à peu, et par l'effet du charme sous l'influence duquel je vivais, tous les principes d'honnêteté, de devoir, de délicatesse furent oubliés.

Le coffre-fort était placé dans un cabinet qui servait de passage entre ma chambre et celle de mon père ; et n'en était séparé que par de simples cloisons. Je me levai doucement, et à la lueur d'une lampe de nuit que j'avais conservée, je passai ma robe-de-chambre. Au moment où j'allumais mon flambeau, l'horloge du couvent voisin sonna trois heures. Le premier coup de la cloche me fit tressaillir si fortement, qu'il s'en fallut très-peu que je

Digitized by Google

n'éteignisse le flambeau et la lambe. Un tremblement me saisit, et il continua avec tant de force que j'avais de la peine à me tenir debout. J'entrai avec précaution dans le cabinet, et je m'aperçus que la porte de la chambre de mon père était entr'ouverte. Je prêtai l'oreille, et j'entendis distinctement la respiration de mon père qui semblait dormir d'un sommeil profond. Après avoir pris dans mon secrétaire la fausse clef et les deux sacs de jetons, je rentrai en chancelant, et à pieds nus, dans le cabinet. Je m'approchai du coffre-fort, et posant mon flambeau sur une chaise qui était à côté, j'essayai de faire usage de la clef. Ma tremblante main se réfusait à cet office, et j'eus bien de la peine à y réussir. Je tournai la clef aussi doucement que je le pus, et ayant ouvert en effet, je soulevai le pesant couvercle du coffre. Représentez-vous ma surprise, lorsque je m'apperçus que le trésor était renfermé sous une autre plaque de fer; mais je vis l'instant d'après que la clef de ce couvercle intérieur était placée dessus. A cette clef était attachée une carte sur laquelle étaient écrites quelques lignes de la main de mon père. J'y jettai les yeux, et je lus ces mots : « *Charles, je te plains. Tout ce que contient ce coffre-fort t'appartient maintenant. Le vol que tu projettais devient inutile. Ma mort te met en possession de ce trésor. Regarde derrière toi !* »

Je demeurai comme frappé de la foudre. Je me sentis glacé d'horreur. J'entendis les derniers mots : *Regarde derrière toi*, prononcés à haute voix par mon père lui-même. J'obéis involontairement à cet ordre solennel, et au moment où mes regards le découvrirent debout à la porte de sa chambre, il tenait dans ses mains une phiole qu'il porta à ses lèvres. Tout égaré que j'étais, l'idée du poison se présenta à moi, et je m'élançai vers lui pour le lui arracher; mais les forces me manquèrent, et je tombai évanoui à ses pieds.

Lorsque je repris mes sens, mon père était assis auprès de moi, il avait fermé le coffre, et les deux clefs étaient dans sa main.

« Lève-toi, Charles, me dit-il : je n'ai pas un instant à perdre. « Je me levai, en effet, pour regagner ma chambre. « Où vas-tu, reprit-il ? » « Chercher du secours, répondis-je d'une voix tremblante. « Non, Charles, reviens : ne me force pas à hâter ma mort par un moyen plus prompt. »

« Comment pouvez-vous, mon père, me laisser le remords d'un pareil attentat ? » « Mon but est tout con-

Digitized by Google

traire. Non, mon ami, ce n'est point toi qui est la cause de ma mort ; mais j'ai voulu qu'elle te fît une profonde impression, pour te retirer de la carrière du crime dans laquelle je te voyais engagé. Puisse la terrible, la terrible leçon que tu reçois aujourd'hui, te retenir invariablement sur la ligne du devoir et de l'honneur ! Il y a long-temps que j'ai résolu de mourir, tu en connaîtras les raisons en examinant mes papiers. Voici la clef de mon secrétaire. Tu trouveras dans un paquet à ton adresse, ce qu'il t'importe de savoir. Reçois ma bénédiction, et pardonne-moi d'avance ce que tu as à apprendre, comme je te pardonne ton mariage clandestin, et la faiblesse avec laquelle tu as cédé aux séductions de la beauté, pour commettre un crime. »

« O, mon père ! m'écriai-je dans mon désespoir, vivez ; je vous en conjure, vivez, s'il en est temps encore ! Laissez-moi chercher des secours. »

« Il n'est plus temps, me dit-il. Je commence à ressentir les effets du poison. C'est pour me délivrer des tourmens du remords que j'ai disposé de ma vie. J'implore la miséricorde divine ; et j'ai désiré avec ardeur que ma mort fût pour toi une leçon terrible et salutaire. Promets-moi, mon ami, jure par tout ce qu'il y a de plus saint, qu'à l'avenir, rien sur la terre n'aura le pouvoir de te porter à une bassesse. » « Je le jure m'écriai-je. Mais est-il donc trop tard ? Je veux chercher ma sœur et Smith. » « Non, mon fils, suis ma volonté. Je veux que ma fille puisse croire que ma mort est l'effet d'un accident. Quand à Smith, c'est un détestable scélérat : tu n'apprendras que trop à le connaître. Une lettre anonyme, que je crois de lui, m'a prévenu de ton dessein. »

Mon père se remit au lit. Il m'assura que celui de qui il tenait ce poison en avait fait l'épreuve devant lui sur des animaux ; que leur mort avait été prompte et douce, et que rien dans les symptômes ne laissait soupçonner l'action du poison. Je pleurais amèrement.

Je me mis à genoux auprès de son lit, en tenant une de ses mains, que je baignais de mes larmes. Bientôt ses idées s'embarrassèrent, et dans peu d'instans il expira, presque sans agonie, ainsi qu'il l'avait prévu.

Qu'on se représente l'état de mon ame, pendant le heures de la nuit que j'eus encore à passer auprès du corps de mon père. Je me sentais chargé de cet affreux secret que ma raison me disait de garder. J'étais déchiré de remords, agité par le desir de la vengeance contre le

Digitized by Google

scélérat qui m'avait facilité le crime, pour me trahir ensuite. Dans ma fureur contre Smith, je me mis à lui écrire qu'il était le plus vil des hommes, et que je l'attendais à l'aube du jour à la tour de Marca avec ses pistolets. J'envoyai mon billet par un domestique, chargé de le faire réveiller, et de le lui remettre en main propre.

J'écrivis ensuite à ma sœur pour lui recommander la résignation; la prier de disposer du contenu de la caisse de mon père, de suivre ses dernières volontés, et d'agir avec prudence, selon l'issue du combat qui auroit lieu entre Smith et moi. Mon intention était de lui faire remettre cette lettre dans le cours de la matinée. J'achevais d'écrire, lorsque le messager revint. « M. Smith, me dit-il, n'a pas couché chez lui; mais on l'attend pour dîner. »

Ce contre-temps augmenta ma fureur de vengeance; mais ne pouvant agir pour soulager cette passion, je me mis à lire l'écrit de mon père, qui était à mon adresse. Cet écrit contenait en substance les principaux événemens de sa vie. Ses dépenses excédaient depuis long-temps ses revenus. Peu à peu il avait mangé ses capitaux. Il avait quitté l'Angleterre avec le projet d'une association de commerce en Portugal, qui ne s'était pas réalisée. Son espérance était de nous marier richement, ma sœur et moi. Il avait été trompé par Smith, et la connaissance de mon mariage lui ôtait la dernière ressource sur laquelle il avait compté. Pour conserver du crédit, il affectait d'avoir toujours en caisse des sommes énormes; mais la plus grande partie des sacs étaient là pour la montre seulement, et ne contenaient pas des espèces de bon aloi. Je me voyais ainsi complètement ruiné, au moment où je venais de perdre mon père d'une manière si frappante, et où je découvrais tout à-la-fois la trahison de mon beau-frère et la perfidie de celle que j'aimais.

J'essayai en vain de recouvrer un peu de calme. Il devenait comme impossible, et sur-tout inutile de cacher à ma sœur la mort de mon père, avant de tirer une vengeance de Smith. J'espérais aussi quelque adoucissement d'une conversation avec elle. Je la fis demander. L'état dans lequel j'étais ne me permit pas de la préparer. Elle fut comme frappée de la foudre. Il me resta assez de présence d'esprit pour ne point lui parler de Smith; mais je lui appris que mon père ne nous laissait presqu'aucune fortune.

Au milieu des sanglots et des pleurs que mon récit fit naître, ma sœur me confia quelle était unie à l'homme

Digitized by Google

le plus vil et le plus dangereux. Depuis long-temps, il la traitait avec une extrême dureté; et il lui reprochait toujours la ruine de son père qu'il savoit, on prévoyait. Il était allé jusqu'à la frapper, lorsque la veille, après notre conversation dans la voiture, elle avait voulu prendre mon parti contre lui, qui entassait les injures et les termes de mépris sur mon compte. Il lui avoit recommandé de ne rien laisser percer auprès de moi, sur son chagrin, sous peine des traitemens les plus rigoureux; et il y avait ajouté des menaces contre ma vie. Il avait annoncé qu'il serait absent jusqu'au lendemain à dîner.

A la vue des transports que je ne pouvais plus contenir, Henriette me supplia de réfléchir aux conséquences pour elle et pour moi, d'un duel avec Smith. Pour la soulager, j'eus l'air de croire qu'il valait mieux en effet renvoyer l'explication que je voulais avoir avec son mari. Elle se retira avant l'heure où Smith devait rentrer, afin de lui dire que je ne pouvais pas dîner chez eux. Aussitôt qu'elle fut sortie, je renvoyai le messager, qui était déjà allé inutilement le matin. Je lui remis la même lettre, avec ordre d'attendre M. Smith dans la rue, et de la lui donner en main propre.

J'étais trop agité pour regarder ce que contenait la caisse. Je m'en rapportais à ma sœur pour les préparatifs des funérailles de mon père. Le sentiment de la vengeance me dominait complétement. Je me promenais à grands pas dans ma chambre, en me représentant le scélérat expirant sous mes coups. Cependant les heures s'écoulaient, et mon messager ne revenait point. Le jour baissait lorsque je le vis traverser la cour, une lettre à la main. Je crus que c'était la réponse; mais il me rapportait la lettre que je lui avais remise. Il avait inutilement attendu tout le jour; et il me dit que ma sœur était dans une extrême inquiétude sur ce retard. Ne pouvant y tenir plus long-temps, je pris mes pistolets sous mon manteau, et je me rendis chez elle. Je la trouvai dans les larmes. On me dit que les deux domestiques français de Smith étaient avec lui; je commençai à soupçonner qu'il avait abandonné sa femme et son enfant. La crainte de tout ce qui pouvait résulter pour ma sœur, de cette désertion, et des précautions qu'un pareil scélérat n'avait sans doute pas manqué de prendre pour cacher sa fortune, calma la fureur de vengeance que je ressentois. Les fortes passions sont tellement aveugles, que je n'avais point réfléchi que la mort de Smith priverait ma sœur de toute possibilité de recouvrer

Digitized by Google

ses droits; au lieu que les loix d'Angleterre obligent un mari à assurer l'existence de sa femme.

A neuf heures du soir, je pris le parti d'aller aux informations dans l'auberge où il louait ordinairement ses chevaux. Il ne me resta plus aucun doute: le postillon qui l'avait conduit au premier relais sur la route du nord, me dit qu'il avait pris des chevaux pour Braga, et s'était disposé à courir toute la nuit. Ma sœur soutint cette épreuve avec courage. L'idée d'être affranchie de la présence d'un homme dont elle avait appris à connaître la noirceur, était une sorte de soulagement. Nous cherchâmes inutilement dans toute la maison s'il n'y aurait point quelque lettre de lui Il avait emporté tout ce qui avait quelque valeur. Les secousses que j'avais éprouvées étaient trop fortes pour moi. Je me sentis saisi d'un violent mal de tête, d'un accablement extrême. Une fièvre ardente se manifesta, et je fus pendant dix jours dans le délire. Quand je revins à moi, ma sœur faisait auprès de mon lit l'office de garde malade. Elle me dit que Smith avait tiré des mains de son banquier jusqu'au dernier schelling, et s'était embarqué à la Corogne pour Bordeaux. J'appris aussi que le lendemain du jour de la mort de mon père, Seraphina était partie pour la campagne avec son mari.

Le remords que me donnait ma conduite envers Fanny, et toutes les réflexions douloureuses qui m'assaillirent pendant ma convalescence, en retardèrent beaucoup le progrès. J'avouai tous mes torts à ma sœur, et je lui montrai le plus ardent desir de les réparer. Henriette adoucit un peu l'amertume de mon chagrin, en m'assurant que Fanny, telle que je la lui dépeignais, me traiterait avec indulgence, et s'estimerait heureuse de me retrouver corrigé par d'aussi terribles leçons. Je me le persuadai, car j'avais besoin de le croire. Fanny reprenait ses droits sur mon cœur à mesure que les prestiges d'un amour coupable se dissipaient. L'idée de mes enfans vint m'occuper aussi avec force; et je me sentis une extrême impatience de me trouver sous les berceaux de l'Elysée de Melford. Mais pourquoi étais je depuis si long-temss sans nouvelles de Fanny? Je ne savais comment m'expliquer ce silence; il y avait des momens où les craintes les plus sinistres s'emparaient de moi.

Ma sœur était aussi impatiente que moi de quitter le Portugal. Mais le triste état des affaires de mon père, mettait obstacle à notre départ. Nous n'avions pas trouvé dans sa caisse de quoi payer ses dettes à Oporto. Un négo-

Digitized by Google

ciant anglais, qui était ami de mon père, eut la générosité de venir à notre secours. Il nous prêta 500 liv. sterl. pour liquider les dettes, et nous donner la possibilité de partir. Il conseilla à ma sœur de s'adresser, aussitôt qu'elle serait à Londres, au banquier de Smith, pour trouver sa trace, et obtenir les avantages pécuniaires auxquels les lois d'Angleterre lui donnaient droit.

Pendant la traversée, nous nous consolâmes mutuellement par l'espérance de la vie d'innocence et de paix dont nous devions jouir ensemble à Melford. A mesure que la distance qui me séparait de Fanny diminuait, je sentais renaître tous mes sentimens pour elle, et mon impatience s'accroître. Avec quelle émotion délicieuse ne revis-je pas les rivages de l'Angleterre ! Lorsque notre vaisseau entra avec la marée, dans la rivière d'Avon, je me sentis touché jusqu'aux larmes. Lorsqu'avant d'arriver à Bristol, nous passâmes devant le quai des Eaux, j'examinai toutes les physionomies des femmes, avec l'idée que Fanny pourrait y être ; et je me reprochai de ne l'avoir point prévenue de mon arrivée, puisque, avec cette précaution, j'aurais pu la revoir quelques heures plus tôt Dès que j'eus établi ma sœur et son enfant dans l'auberge de Bristol, je partis pour aller joindre Fanny, en promettant de la ramener à Bristol le lendemain. Je résolus d'arriver jusqu'à Melford, s'il était possible, sans que personne soupçonnât que je fusse en Angleterrre. Je me faisais un plaisir inexprimable d'aller surprendre Fanny dans sa chaumière même. Je fis la route jusques près de Thorbury en chaise de poste. Je répétais sans cesse au postillon de presser ses chevaux ; et leur allure me paraissait toujours trop lente. Quand nous fûmes près de Thornbury, je prise la trverse pour éviter la ville, et je descendis à une barrière, sur le sentier même qui conduit à Melford. Quand je descendis de ma chaise, j'étais tellement agité et préoccupé, que je ne pouvais pas seulement faire le compte du postillon. Je m'acheminai seul le long du sentier. Ce fut alors que les émotions et les souvenirs se pressèrent et se succédèrent. Il y avait plus d'un an que j'étais absent, et tous les objets m'étaient aussi présens que si je les eusse quittés de la veille. Je reconnus l'endroit où, pour la première fois, Fanny s'était offerte à mes regards ; et celui où j'avais combattu pour elle ; et celui où elle avait essuyé de sa main le sang de mes blessures ; et enfin, le lieu où j'avais reçu l'aveu de ses sentimens, et où j'avais scellé de mes lèvres le serment de l'aimer toujours. . . . . .

Digitized by Google

Y avais-je manqué, à ce serment? je me le demandais, et ne pouvais le croire. Mon aventure du Portugal ne me paraissait plus qu'un mauvais rêve; c'était l'effet d'une fatalité aveugle qui m'avait entraîné. Mon cœur n'avait eu aucune part à mes égaremens; mon imagination seule avait été séduite. Ingénieux à excuser mes torts, je comptais sur une indulgence que je me promettais bien de mériter par des aveux sans réserve, et par une tendresse sans bornes.

Le soleil baissait. C'était une belle soirée d'été. Déjà j'entrevoyais au milieu d'une masse d'arbres, sur le penchant de la colline de Melford, l'habitation où j'allais me réunir aux objets les plus chers de mes affections. Je voulais presser le pas; mais je pouvais à peine respirer, et j'étais forcé de m'arrêter de temps en temps. Oh! quelles émotions! Comme le cœur me battait d'impatience et de joie!....

La cloche de l'église vint frapper mon oreille. J'en fus singulièrement ému. C'était les mêmes sons qui m'avaient appelé à l'autel: comment les entendre sans tressaillir! Tous les souvenirs tendres, toutes les images nuptiales, se pressèrent à la fois dans mon imagination et dans mon cœur, et je sentis mes joues se mouiller de larmes.

Lorsque je fus sur une petite éminence, je découvris l'église. Les paroissiens étaient occupés d'une cérémonie funèbre. Cela m'expliqua ce qui commençait à m'étonner, c'était de n'avoir rencontré aucun des villageois sur la route, ou dans les champs voisins de Melford. Le contraste d'un convoi funèbre avec les douces espérances dont mon cœur était plein, me frappa de tristesse. Le retour des sons de la cloche également espacés avait quelque chose de solennel et d'imposant, dont jusqu'à ce moment je n'avais jamais éprouvé l'effet dans des circonstances semblables.

En remarquant la réunion générale des habitans, et l'affliction dont ils donnaient des marques, je craignis que le respectable Pasteur lui-même ne fût l'objet de leurs regrets. Sûr de trouver Fanny dans cette foule, et ne pouvant commander à mon impatience, je m'approchai du convoi. Au moment où le cercueil entrait dans l'église par la grande porte, je me trouvais assez près pour distinguer les personnes que je connaissais. Ne voyant ni Cowsel ni Fanny, je compris qu'ils étaient déjà dans l'église. Je me hâtai de faire le tour, pour entrer par la petite porte. Là, je trouvai un jeune homme que je con-

Digitized by Google

naissais. Je lui demandai si c'était le Pasteur du lieu qui était mort. Il me fixa d'un air étonné, et s'éloigna sans répondre. Un frisson parcourut mes veines. J'entrai dans l'église tout troublé. Le vénérable Grey, le Pasteur de la paroisse, était en chaire. On priait. Dès qu'on s'apperçut de ma présence, tous les yeux se tournèrent vers moi. Un mélange d'étonnement et de consternation était dans tous les regards. Le vieux Cowsel, son fils, et sa fille, étaient auprès du cercueil. Je cherchais partout Fanny, et ne la découvrais point. La plus terrible de toutes les pensées entra dans mon cœur s.... Je m'élançai au travers de la foule, jusques devant la chaire; et saisissant le bras de Cowsel, je lui dis : « Où est Fanny? » Ses sanglots me répondirent..... Je vis la vérité dans toute son horreur. Un délire furieux s'empara de moi. Je crois que je me précipitai sur le cercueil. Je perdis connaissance. Les derniers mots dont j'ai le souvenir, et qui retentissent encore à mon oreille, furent ceux du Pasteur, qui répétait d'une voix forte : « Qu'on écarte ce malheureux! ....»

B.... B....

SPECTACLES.

Théatre du Vaudeville.

Du Belloy ou *les Templiers*, par *MM. Chazet* et *la Fortelle.*

Avant que la toile fût levée, on se demandoit en vain ce que le titre pouvoit indiquer, pourquoi on faisoit du Belloy contemporain de la tragédie *des Templiers*, dans quelle vue on se permettait cet anachronisme. On aurait encore moins deviné qu'il ne dût pas être question de parodie dans cette affaire. Le couplet d'annonce, en nous l'apprenant, a surpris tout le monde. L'étonnement a redoublé lorsqu'on a entendu dire qu'il ne fallait pas *même* espérer que ce fût une comédie; comme si une comédie étoit quelque chose de moins qu'un vaudeville. Cet étrange contre-temps nous a fait concevoir un fâcheux augure pour la pièce; la fin du couplet ne l'a pas détruit.

Et qu'est-elle donc? presque rien;
Mais à vous l'offrir on s'expose;
Car vos bontés, on le sait bien,
De rien font souvent quelque chose.

Ce ton modeste nous a fait croire que les auteurs sen-

Digitized by Google

toient avoir besoin d'indulgence. Nous n'avons pu en effet croire que l'intention fût épigrammetique, et qu'on ait voulu dire que la vogue *des Templiers* est due à la bonté ou à la bêtise du public. Cela n'est cependant pas impossible, et pris dans ce sens, le mot seroit piquant s'il ne manquait pas de vérité.

Je ne sais pourquoi les chansonniers ordinaires du Vaudeville n'ont pas voulu parodier franchement la tragédie *des Templiers*. Ce n'est point par ménagement pour son auteur, puisqu'ils le critiquent assez crûment, et (contre leur usage) sans adoucir la censure par aucun éloge. D'ailleurs, la plus ingénieuse parodie n'a guère d'autre effet que d'accroître la célébrité d'un ouvrage estimable; et ce titre ne peut être refusé à celui qui a franchi l'écueil redoutable de l'impression. Quoiqu'il en soit, ce vaudeville n'a aucun caractère prononcé; c'est une parodie manquée, une faible satyre, un très-mauvais canevas de comédie. Il n'est pas néanmoins dénué de tout agrément; on y trouve un rôle assez gai, celui de Piron; et un autre de libraire qui est passable; mais le principal est sans couleur, et l'intrigue au-dessous de tout ce qu'on a jamais vu, même au Vaudeville. Il était bien impossible à des hommes d'esprit d'imaginer rien de plus misérable, s'il y a là quelqu'imagination. Il paraît qu'ils ont omis de se concerter, car il y a deux actions. Chacun aura probablement arrangé et traité la sienne; elles n'ont absolument rien de commun.

L'une est fondée sur la détresse de du Belloy, et sur la générosité d'une veuve qui, ayant quinze mille francs de rente, par l'issue d'un procès qu'elle gagne fort à propos, offre au poète sa table et son lit, en tout honneur, s'entend; ce que l'amour, la reconnaissance ou la nécessité font accepter sans délibération. Il n'y a dans tout cela rien de comique; Piron, fait à l'occasion du gain de ce procès, un calembourg qui a plusieurs siècles d'existence. Un homme en habit noir, et en grande perruque, accourt pour l'annoncer: « Madame, je vole... » « Cet homme-là, dit Piron, en l'interrompant, est votre procureur. »

L'autre action, qui n'est qu'accessoire, et qui cependant remplit presque toute la pièce, roule sur la question de savoir si du Belloy doit faire une tragédie, que lui a *commandée* un libraire, sur la mort *des Templiers*. Le sujet lui sourit parce qu'il est national. Néanmoins pour se décider il croit devoir consulter son ami Piron. Avant qu'on entre en matière, celui-ci le félicite sur ses succès, et ajoute:

Enfin, pour comble de bonheur,
Tu n'es pas de l'académie.

L'auteur de la Métromanie n'était pas très-flatté d'un bonheur pareil à celui dont il félicitait du Belloy, et regretta long-temps de se l'être procuré. Du Belloy l'invite à dîner: — « C'est fait, mon ami, » je viens d'assister à une séance académique; et qui dort dîne. »

Il lance beaucoup d'autres épigrammes; mais toutes connues. Il y

Digitized by Google

en a une qu'on lui attribue mal-à-propos, et qu'on affaiblit en la déplaçant. On sait, il y a fort long-temps, qu'à cette demande de Vendôme, dans Adélaïde Du Guesclin : *Es-tu content, Couci ?* Un plaisant du parterre répondit : *couci-couci*. Ce mot, dont la circonstance fait le plus grand mérite, n'a pas tout-à-fait le même sel dans le vaudeville, où il est amené de force, et où on le voit arriver de loin. On prête encore à Piron d'autres bons mots, ou prétendu tels, qui ne sont pas de lui, et qui courent le monde de temps immémorial ; comme celui-ci, en parlant d'un livre qui reste constamment dans la boutique du libraire :

On devrait mettre qu'il s'y trouve,
Au lieu de mettre qu'il s'y vend.

Il n'y a pas jusqu'à Colletet à qui l'on n'ait pris deux vers assez plaisans ; c'est, comme on dit, voler le tronc des pauvres. Enfin, les interlocuteurs en viennent à l'objet de la délibération ; du Belloy examine si, *pour avoir un sujet certain*, il peindra le héros de Rome. Il a voulu dire un bon sujet ; car quelque soit celui dont il s'occupe, il sera nécessairement *certain*. Il renonce aux Romains parce que *Corneille est là qui le regarde*. Et il ne veut pas non plus mettre des Grecs sur la scène, parce que Racine est aussi là qui le regarde (leurs bustes sont à droite et à gauche.) On voit que du Belloy ne se pique de variété ni dans ses tours, ni dans ses expressions.

Imitera-tera-il Shakespear, et placera-t-il, comme lui, un fossoyeur dans ses pièces pour les enterrer ? Non. Reste à discuter le sujet *des Templiers*. Piron dit que le proverbe qui imputait à ces religieux l'amour du bon vin, les relègue, à ce sujet, dans le domaine du Vaudeville. Dubelloy en relève tous les avantages, en fait sentir toute la dignité. « Je fais des héros des personnages;

A la fin je les fais brûler. »
Et moi je les enivre,

dit Piron. Le premier insiste ; l'autre soutient que la scène ressemblera à un *juri* criminel ; ce qui n'était ni le mot, ni la chose usitée en France du temps de ces deux poètes. Du Belloy ne se rend pas ; son ami revient à la charge : — « Songe donc que ta pièce se réduira » toute entière à la conjugaison du verbe mourir. » Il a pris cette pointe à un de nos journalistes, lequel l'avoit emprunté lui-même à un infortuné qui le paya bien cher. *Parisot* se promenant au Luxembourg avec quelques amis, un *Scévola* ou un *Brutus* l'aborde, et lui dit : « Tu m'as l'air d'être suspect. — « Oui, répond Parisot, je suis suspect, » tu es suspect, il est suspect, nous sommes suspects, etc. » Cette innocente raillerie

Conduisit tristement le plaisant à la Grève.

Au reste il est fort singulier qu'on trouve mauvais qu'il soit parlé de *mourir* dans un pièce dont le fond est la mort *des Templiers*.

Le verbe mourir est aussi conjugué fort souvent dans les Horaces.

Quoi, vous me pleureriez *mourant* pour mon pays ?
Tigres, allez combattre, et nous allons *mourir*.
Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? — Qu'il *mourût*.

Ces vers-là, et beaucoup d'autres de la même pièce où le même verbe est employé, ne laissent pas d'être *passables*. Il en est de même de ceux de Racine où le mot *aimer* est bien plus fréquemment conjugué. Je ne sais rien de si puéril que de pareilles critiques ; et avec

Digitized by Google

autant de ressources qu'en a M. Chazet, on pourrait se dispenser de faire d'aussi misérables emprunts.

Les deux amis n'étoient pas encore d'accord. Les beaux yeux de la veuve, ou de sa cassette terminent la discussion; elle est d'avis que son amant ne traite que l'amour. Le moyen de résister à cette autorité, d'ailleurs appuyée de celle de Boileau, qui pense que

De cette passion la sensible peinture,
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

Du moins, est-il bien sûr qu'elle n'est pas la seule, qu'il n'y a pas un mot d'amour dans les deux pièces qui passent généralement pour les chefs-d'œuvre de Racine et de Voltaire, et qu'il est loin de dominer dans Cinna, regardé comme celui de Corneille, quoique ce Romain dise à-peu-près à Emilie :

Je vous aime, madame, ou le diable m'emporte.

Car c'est bien le sens littéral de ces vers :

Je vous aime, Emilie, et le ciel me foudroie,
Si cette passion ne fait toute ma joie.

La mine de l'Amour (si l'on peut parler ainsi), a été si bien exploitée par Racine, que les auteurs tragiques n'ont peut-être rien de mieux à faire que de la laisser un peu reposer, et de fouiller dans celle de la nature qui, ayant plus d'étendue, doit être plus difficile à épuiser.

On a été extrêmement choqué d'entendre le libraire, après avoir offert 3000 fr. de la future tragédie, en proposer 2000 de plus, si l'on veut la flanquer d'une notice historique. On a trouvé que de tels détails, qui n'ont rien de plaisant, ressemblent trop à la satire personnelle.

En général, ce vaudeville a été jugé fort inférieur au talent reconnu de M. Chazet pour ces bagatelles. Il a été très-bien joué par tous les acteurs. Mad. Hervey fait valoir, autant qu'il est possible, le plus insignifiant des rôles. Il n'y avait aucun parti à tirer de celui de du Belloy, qui n'est pas meilleur. Hyppolite ne laisse rien à desirer dans le rôle de Piron.

Sans les amis, ce vaudeville se serait à peine soutenu. Grâces à eux, il a eu un succès apparent; mais il n'a pas long-temps à vivre, et *les Templiers* resteront au théâtre. Au moyen d'un petit nombre de corrections et de changemens nécessaires, mais faciles, ils occuperaient même une place très-distinguée dans le petit nombre de bonnes tragédies qui ont paru depuis le commencement du 18e. siècle.

PARIS.

— La fête de S. M. a été célébrée, à Boulogne, par une messe solennelle et un *Te Deum* dans l'église paroissiale. Le soir, il y a eu illumination générale dans la ville. Le peuple et l'armée firent à l'envi éclater leur allégresse. Les acteurs du Vaudeville ont débuté à Boulogne, par *le Vaudeville au Camp*, prologue, *Duguay-Trouin*.

— Il y avait hier dans le *Moniteur* un état très-curieux, par ordre de naissance, de tous les militaires jouissant de la solde de retraite au 1er nivose an 13. On y trouve un militaire né en 1695, âgé par conséquent de 110 ans; un autre qui en a 107; un troisième 104; enfin deux qui ont 101 ans. S. M. donne un supplément annuel de 300 à chacun des centenaires. Le total des soldes de retraites monte à 22 millions 128,188 fr. 9 cent., distribués entre 55,265 militaires.

Digitized by Google

(N°. CCXVII.) 13 FRUCTIDOR an 13.
(Samedi 31 Août 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE SAULE DES REGRETS (*).

Ou Consolations adressées à Madame Victoire Babois *sur la perte de sa fille, âgée de quatre ans.*

De ce ruisseau qui coule au pied d'un mont aride,
Ne puis-je me lasser de contempler le cours?
N'ai-je point assez vu dans cette onde rapide,
L'image du bonheur qui me fuit pour toujours?

De ce rocher désert l'aspect triste et sauvage,
A mes yeux affligés offre quelques attraits;
Nulle fleur n'y peut croître; un seul arbre l'ombrage;
La douleur le nomma le *Saule des Regrets.*

Dis-moi, saule plaintif, quelle voix douce et tendre
Répète dans ton sein ces longs gémissemens,
Ces accens que Rachel dans Rama fit entendre:
Ne me consolez point; j'ai perdu mes enfans.

(*) Voyez le N° CXI du *Mercure*, où il est parlé d'une pièce de madame Babois, portant le même titre: celle-ci, non moins touchante, en est le contraste.

Digitized by Google

Puisqu'une autre Rachel gémit sur ce rivage,
Doux saule, à ses regrets j'unirai mes douleurs ;
Laisse-moi pénétrer sous ton épais feuillage,
J'écouterai ses chants, elle verra mes pleurs.

D'un fils, mon seul amour, Victoire, j'étais mère,
Son troisième printemps l'avait vu dans mes bras ;
Mais à l'âge où ta fille a fermé sa paupière,
Pour le suivre au tombeau j'invoquai le trépas.

Te dirai-je à mes yeux ce qu'il avait de charmes,
Et de son jeune cœur les transports ingénus ?
Non, non, ma voix s'éteint, et je n'ai que des larmes :
O Victoire, pleurons, nos enfans ne sont plus....

Que dis-je ! ils ne sont plus,.... illusion funeste !
Cessons de les chercher dans la nuit des tombeaux ;
Et pour nous laisser voir leur demeure céleste,
Doux saule, écarte un peu tes flexibles rameaux.

Ruisseau, tu n'offres plus leur image naïve,
Mais leur brillant palais tu le peins à nos yeux ;
Et ton onde inconstante a beau fuir cette rive,
Dans ton sein calme et pur tu réfléchis les cieux.

Là, couronnés de fleurs, tels qu'on nous peint les anges,
Un Dieu les fait jouir d'un éternel printemps :
A leurs hymnes sacrés, d'amour et de louanges,
Oserions-nous mêler de funèbres accens ?

Couple heureux et paré de grace et d'innocence,
Enfans qu'aima le ciel, vous pourriez le fléchir ;
Osez lui dire, hélas ! que depuis votre absence,
Le seul bien qui nous reste est l'espoir de mourir.

Adieu, doux saule, adieu ; leur touchante prière
Nous obtient ce dernier, ce paisible sommeil,
Qui, terminant enfin notre longue misère,
Nous rendra nos enfans à l'instant du réveil.

Par Mad. de***

Digitized by Google

LE MALADE ET LE MÉDECIN.

CONTE.

Eh bien, comment a-t-on passé la nuit ? . . . .
—Beaucoup mieux. — J'y comptais, et dans cette allégeance
De la docilité je reconnais le fruit.
Voyons le pouls, grande est la différence
Du battement d'hier à celui d'aujourd'hui.
Vous avez, je le vois, suivi mon ordonnance. . . .
— Votre ordonnance. . . . moi. . . . suivi ;
Je m'en suis bien gardé, mon maître.
Me croyez-vous donc homme à me casser le cou?
— Expliquez cette énigme, ou je vous tiens pour fou.
— Eh parbleu ! je l'ai fait jeter par la fenêtre.

Par F. DEVENET.

LES DEUX MONTRES,

FABLE.

Toute orgueilleuse de son sort,
Une montre où brillait l'émail enrichi d'or,
A celle d'un valet dit un jour ces paroles :
« Admire ce contour garni de diamans;
» Vois ma forme élégante et ces dessins charmans;
» A peine auprès de moi vaux-tu quelques oboles ! »
L'autre lui répondit : Je ne suis que d'argent,
J'appartiens à celui qu'on voit servir ton maître;
Mais, comme toi, je marquerai l'instant
Qui doit les rendre égaux en détruisant leur être.

Par G. V. (de Brives), *abonné.*

ENIGME.

Mon pouvoir sur les cœurs est sans comparaison,
Lorsqu'un art délicat m'a de graces pourvue.
Parfois je suis du miel, et parfois du poison,
Et je découvre tout sans pouvoir être vue.

Digitized by Google

Au barreau j'éclaircis, j'obscurcis chaque point.
Souvent je suis sans poids, souvent d'un poids extrême.
Aucun ne vous dira qui je suis, que moi-même;
Je vous fais tout connaître et ne me connais point.

LOGOGRIPHE.

Sept pieds forment mon tout, si l'on comprend ma queue;
L'on me réduit à six, en retranchant ma queue.
Du genre masculin, quand je porte ma queue,
Je deviens féminin, lorsqu'on m'ôte la queue;
Ma forme en chaque endroit varie avec ma queue;
Partout elle est la même, étant privé de queue:
Immobile et solide, alors que j'ai ma queue,
On me meut; et je suis fragile sans ma queue.
Je ne cause aucun bruit en reprenant ma queue;
Il n'en est pas ainsi quand je quitte ma queue:
Je n'ai point de chemise, étant pourvu de queue;
L'on en fait une exprès pour moi qui suis sans queue:
Comme je puis avoir un coq avec ma queue,
De même l'on me donne un mouton, mais sans queue.
Combien de mes pareils détruits avec ma queue!
La plupart ont subi le même sort sans queue.
Je ne veux pas, lecteur, avec et sans ma queue,
T'intriguer plus long-temps: j'indique avec ma queue
(Pour terminer) l'endroit où l'on me met sans queue.
Me devine qui peut, avec et sans ma queue!

PONS.... SIM.... (de Reims.)

CHARADE.

Dans les bois mon premier parfois répand l'alarme;
Fillette à marier, qui plaît par mon entier,
Et par d'autres beautés également vous charme,
Ne manque point d'amans, lorsqu'elle est mon dernier.

Par un Abonné.

LE mot de l'Enigme du dernier N° est *Oiseau.*
Celui du Logogriphe est *Fange,* où l'on trouve *Ange.*
Celui de la Charade est *Vin-aigre.*

Digitized by Google

Précis historique de la vie d'Annibal, et de ses Campagnes en Italie. Nouvelle édition; par *Des Essarts.* Un vol. in-8°. Prix: 1 fr. 50 c., et 2 f. par la poste. A Paris, chez l'Auteur, libraire, place de l'Odéon, n°. 1; et chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

POUR former les hommes à de grands desseins, il n'y a point d'autre école que l'histoire. Pour savoir ce qu'un homme peut faire, il faut voir ce que les hommes ont fait. Mais il ne faut pas s'arrêter à ceux que la force des choses, ou une destinée particulière a fait triompher, et qui, menés comme par la main, n'ont trouvé que des chemins ouverts et des portes qui se brisoient devant eux (1). Leur conduite, leurs desseins, leurs succès, ne leur appartiennent point. Tandis que le peuple s'étonne de leur fortune ou de leur habileté, le sage lève les yeux, et reconnaît le bras supérieur qui les conduit à des fins imprévues. Ces miracles de prospérité ne sont pas destinés à nous servir de modèles. Ce qu'il faut étudier, c'est l'homme aux prises avec les difficultés et le malheur; car le véritable génie et la vertu propre de la nature humaine, c'est la patience. Le mérite supérieur ne se mesure donc point sur la grandeur des succès, mais sur celle des obstacles; et si l'on cherche, dans l'histoire, quel est l'homme qui, dans la position la plus difficile, a trouvé le plus de ressources en lui-même,

(1) .... *Cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, et dorsa regum vertam* ..... *Portas æreas conteram*..... Is. XLV. 1, 2.

Digitized by Google

et conçu les plus grandes choses, on verra que c'est Annibal.

Ses campagnes, considérées sous un aspect purement militaire, n'offriraient qu'une instruction et un intérêt médiocres. Un art qui a peu de principes fixes, et qui est exposé à varier sans cesse par de nouvelles découvertes, dépossède les anciens de la plus grande partie de leur gloire. Si Annibal n'avait su que le métier de la guerre, on ne daignerait pas en parler, non plus qu'on ne parle de Pyrrhus qu'il estimait tant dans cette partie. Mais ce qui mérite de nous occuper, ce sont les vues grandes et généreuses qui l'animaient, ce sont les efforts incroyables qu'il fit pour sauver sa malheureuse ville qui se précipitait d'elle-même vers sa ruine. On aura toujours les yeux sur ces traits de constance et de dévouement qui ont fait de sa vie un long sacrifice, parce que les principes de ces vertus ne varient jamais, et que les hommes de tous les temps auront besoin de ces exemples.

L'auteur du *Précis historique* n'a pas mis ce sujet dans son jour, parce qu'il s'est borné à écrire sèchement la suite des actions. Il me semble qu'il y a une sorte de stupidité à louer des exploits militaires sans en distinguer le motif. Il y a des succès impies et des victoires plus honteuses que des défaites. Vingt batailles gagnées auraient pu mettre Annibal au rang des premiers capitaines, sans en faire un grand-homme. Mais il faut voir en lui autre chose qu'un général d'armée. Il est ridicule de dire que c'est le passage des Alpes qui l'a rendu immortel. Ce passage n'est qu'un trait brillant d'audace, qui entrait dans le plan le plus vaste, le plus hardi, et néanmoins le plus sage qui ait jamais été conçu. Ce sont toutes les circonstances de ce dessein qu'il faut approfondir, et on reconnaîtra la vérité de ce que dit M. de Montesquieu : *Quand on examine bien*

Digitized by Google

cette foule d'obstacles qui se présentèrent devant Annibal, et que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

La plupart de ceux qui ont exécuté quelque chose de considérable dans leur nation, y ont trouvé des desseins tout formés qu'ils ont suivis, ou des préparatifs qu'ils ont mis en œuvre. Alexandre succéda aux projets de Philippe. César trouva le chemin frayé par Sylla. Ce que Pépin exécuta contre Astolphe, dans la Lombardie, tourna les yeux de Charlemagne de ce côté, et fit renaître l'Empire d'Occident. L'agrandissement de la France, sous Louis XIV, fut préparé par Richelieu, et le projet de s'étendre jusqu'au Rhin remonte au traité de Westphalie. Frédéric éleva la Prusse avec la belle armée et les richesses amassées par le roi Guillaume. La position d'Annibal n'offre rien de semblable. Carthage, qui ne voyait dans la guerre que l'intérêt de son commerce, n'était pas capable d'entendre les desseins de Rome ; elle ne songeait qu'à s'enrichir, quand il fallait s'assurer de vivre. Amilcar et Asdrubal, qui n'étaient que de bons généraux, s'étaient épuisés dans la guerre d'Espagne ; mais quand Annibal parut sur la scène, il vit, du premier coup d'œil, où il fallait porter les coups décisifs ; et il comprit que l'une ou l'autre république devait périr. Cette pensée régla tous ses desseins.

Que ceux qui lui font un crime d'avoir rompu la trève faite avec Lutatius, décident donc d'abord s'il entendit mal la politique Romaine. Car, si cette trève ne fut conclue que pour donner aux Romains le temps d'accabler les Gaulois, et d'attaquer ensuite Carthage avec plus de force et de sécurité, n'était-il pas de son devoir de les prévenir ? Il sied bien à Tite-Live de parler de la foi

Digitized by Google

punique, lorsque Rome se faisait un principe constant de ne traiter avec un ennemi que pour le détruire par la paix plus sûrement que par la guerre! C'est ainsi que Flaminius fit présent aux Grecs d'une liberté plus redoutable que la servitude. C'est encore ainsi qu'on donna la paix à Jugurtha pour le dépouiller, et qu'on profita de son affaiblissement pour recommencer la guerre. Tantôt les Romains abusaient des conditions, tantôt ils corrompaient les mots. Carthage apprit trop bien à les connaître dans la suite, et elle dut se souvenir avec amertume des leçons de son Annibal, lorsqu'elle se vit ruinée de fond en comble malgré le traité. Les Romains se jouant sur une équivoque de leur langue, dirent qu'ils avaient bien promis de conserver la cité, mais non pas la ville. — Ils abusèrent plus cruellement d'une autre expression. Les Etoliens s'étant abandonnés à leur foi, ils prétendirent que cela leur donnait le droit de les exterminer, et de les priver même de la sépulture. Voilà quelle était la foi romaine, dont Annibal avait une juste idée, aussi bien que des desseins que soutenait ce caractère. C'était donc une guerre d'extermination qu'il fallait faire à un peuple qui s'avançait avec une telle méthode à la conquête de tout l'univers.

De telles guerres ne pourraient avoir lieu chez les grandes nations modernes (tant qu'elles demeureront civilisées). On combat pour de faibles intérêts, pour de médiocres jalousies; mais on combat avec plus d'art que de fureur. On se contente d'affaiblir son ennemi, sans chercher sa ruine; et la politesse et le droit des gens adoucissent les horreurs inévitables de la guerre. Chez les anciens, les haines étaient implacables et les rivalités éternelles; les moindres batailles étaient des mêlées très-sanglantes où les soldats se mesuraient de près.

Digitized by Google

Les affaires se décidaient par des armes plus sûres et plus meurtrières que notre artillerie ; et les guerres ne finissaient communément que par l'extinction de l'un ou l'autre parti. C'est ce qui est marqué par cette expression qui leur est familière : *pugnatum est usque ad interniecionem.*

Le plan de la seconde guerre punique était donc fondé sur une connaissance exacte de toutes ces choses ; et Rome y aurait succombé, si le génie de Carthage se fût trouvé à la hauteur d'un tel dessein. On ne peut considérer, sans être saisi d'admiration, tout ce qu'il a fallu d'intrépidité et de grandeur d'ame à un jeune homme de vingt-cinq ans, pour embrasser un projet qui devait non-seulement lui attirer sur les bras toutes les forces de ses ennemis, mais même l'exposer aux cris de sa propre nation, dont il allait déconcerter toutes les idées. Et ce n'était pas assez de l'avoir conçu, il fallait créer tous les moyens d'exécution. Il employa trois ans à achever la conquête de l'Espagne, et il forma trois grandes armées. L'une devait couvrir l'Afrique, la seconde gardait les conquêtes, et la troisième marchait sous ses ordres.

Il est étonnant que l'auteur du *Précis* ne dise rien de la composition de cette armée. Peut-on se flatter de connaître tout le génie d'Annibal, si l'on ne remarque qu'il sut mener à la victoire les plus mauvaises troupes du monde, et que son armée lui devait tout ce que les autres généraux doivent à leur armée ? Il avait, à la vérité, une cavalerie supérieure, à cause de la bonté des chevaux Numides, et, dans toutes ses manœuvres, il ne manqua jamais de prendre des positions propres à en tirer avantage. Mais c'est l'infanterie qui porte le principal fardeau de la guerre, sur-tout dans le système militaire des anciens. Or, celle d'Annibal était composée de soldats de toutes les

Digitized by Google

nations, qui n'avaient ni la même discipline, ni la même tactique, ni les mêmes armes; c'étaient pour la plupart des mercenaires, attachés à leurs drapeaux par la seule espérance du pillage; et en effet, après la reprise de Capoue, un parti d'Espagnols et de Numides passa dans le camp des Romains. Voilà les troupes qu'Annibal menait contre les légions les plus aguerries et les mieux disciplinées.

Il part enfin des bords de l'Ebre, franchit les Pyrénées, traverse toute la Gaule méridionale, passe les Alpes, fond sur l'Italie, renverse tout ce qui se présente, et quatre batailles rangées le mettent aux portes de Rome. Une telle promptitude, au milieu de tant d'obstacles de toute espèce, tenait du prodige. Sa marche, à travers des chemins non frayés, et des nations barbares qui lui disputaient tous les passages, est la plus étonnante qu'on ait jamais exécutée. Il me semble d'abord qu'elle devait faire échouer son entreprise; mais quand on songe qu'avant d'attaquer Rome, il fallait vaincre de telles difficultés, et triompher de la nature même dans des montagnes inaccessibles, on voit qu'Annibal connaissait bien les choses humaines. Tant de périls et de travaux devaient ruiner ses soldats ou les rendre invincibles. Plus de la moitié de son armée y périt, mais ce qui lui restait était éprouvé, et la conquête de l'Italie ne lui parut qu'un jeu.

Quatre défaites avaient mis Rome au désespoir, et c'en était fait de la ville éternelle, si Carthage, plus attentive à ses destinées, ou plus soigneuse de sa gloire, eût envoyé les forces nécessaires. On veut qu'Annibal ait dû prendre Rome après la bataille de Cannes; c'est qu'on souhaiterait qu'il l'eût fait. Mais bien des raisons y mettaient obstacle. Si l'auteur du *Précis* avait eu quelque cri-

Digitized by Google

tique, il aurait craint d'en parler aussi légèrement qu'il l'ose faire, et il eût répété avec moins de confiance les jugemens d'un historien aussi prévenu que Tite-Live.

Il n'en était pas de Rome, comme il en serait aujourd'hui d'une capitale telle que Londres ou Paris, si elle voyait l'ennemi à ses portes. C'étoit une ville toute guerrière dont le désespoir se tournoit en force, et les légions qu'elle mit sur pied après tant de désastres, la manière dont elle rejeta dans la Sicile les débris de ses défaites, comme s'ils n'étaient plus dignes de la défendre, font bien voir les ressources de sa belliqueuse population. D'un autre côté, Annibal avec une armée affoiblie par ses victoires, devait se ménager la retraite et garder les places conquises, ce qui divisait ses forces. Il fallait donc attendre les secours qu'il demandait pour porter le dernier coup à un ennemi désespéré. Il ne lui était pas permis de rien hasarder dans une position où il ne pouvait être vaincu impunément. Lorsqu'on porte la guerre au centre du pays ennemi, on se réduit à vaincre ou à périr.

Aussi, pour tenter ces moyens extrêmes, il faut une extrême nécessité, car c'est la force de la situation qui fait faire aux hommes des choses fortes.

Mais tout ce que fit Annibal ne put ouvrir les yeux de Carthage. On peut juger de son aveugle ignorance par le raisonnement que fit Hannon dans le sénat : « Annibal, dit-il, est vainqueur, et il nous demande du secours! Que ferait-il de plus, s'il était vaincu ? » Une ville qui écoutait de tels sophismes devait périr. Mais il faut déplorer le sort d'un si grand homme, d'avoir trouvé dans sa patrie un génie plus fatal et plus contraire à ses desseins que Rome ne pouvait l'être. C'est ce qui lui arracha des larmes, lorsqu'il se vit forcé de quitter cette terre où il avait tant de fois vaincu les Romains, pour

Digitized by Google

aller au secours de ceux qui l'avaient abandonné. « Ce n'est pas Rome, dit-il, qui a vaincu Annibal, c'est le sénat de Carthage qui aura cette gloire. Scipion triomphera moins qu'Hannon de mon retour. Mes ennemis ont enfin trouvé le secret d'accabler ma maison sous les ruines de Carthage. »

Vicit ergo Annibalem non populus romanus toties cæsus fugatusque, sed senatus carthaginiensis obtrectatione atque invidiâ. Neque hâc deformitate reditûs mei tam Publ. Scipio exultabit atque efferet sese, quàm Hanno qui domum nostram, quandò aliâ re non potuit, ruinâ Carthaginis oppressit. (T. Liv. l. XXX.)

Cette situation est aussi instructive qu'intéressante. Fallait-il un autre exemple que celui de Carthage pour apprendre ce qu'est un gouvernement conduit par une assemblée de discoureurs? Celui de Rome montre le prix de la confiance qu'il faut savoir accorder aux grands hommes. Rome, dit Bossuet, crut voir quelque chose de divin dans la jeunesse de Scipion; elle s'y confia, et son attente ne fut point trompée.

CH. D.

(La suite dans le prochain numéro.)

Mes Quatre Ages, poëme, par *M. J. M. Saint-Cyr Poncet Delpech*, le fils. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. par la poste. *Les Quatre Ages de la Femme*, poëme, par *M. A. F. R. Teulières*. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. par la poste. A Paris, chez *Giguet et Michaud*, rue des Bons-Enfans; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal de l'Empire*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

M. PONCET et M. Teulières sont deux amis inséparables de la ville de Montauban; leur éducation paraît avoir été la même; leurs goûts, leurs habitudes, leurs prin-

Digitized by Google

cipes, leurs occupations sont semblables : tous deux ont vu Paris, tous deux ont puisé à la source des talens et des arts l'amour des vers, et le desir de s'illustrer. Mais ce qu'il y a de plus remarquable et de plus heureux dans leur petite histoire, c'est que tous deux, encore dans un âge tendre, ont su se préserver de l'air contagieux que l'on respire dans la capitale, et qu'ils sont retournés dans leur province avec des mœurs pures et des principes intacts. Je me ferais donc scrupule de séparer deux écrivains qui sont unis par une si parfaite et si estimable conformité. M. Poncet a fait un poëme sur *les Quatre Ages de l'Homme*; M. Teulières en a composé un sur *les Quatre Ages de la Femme*. On pourrait presque dire que c'est le même sujet; car comment parler de l'homme sans parler de la femme, et comment écrire l'histoire de la femme sans toucher à celle de l'homme ? Peu s'en faut que ce ne soient aussi les mêmes vers; c'est le même dessin, le même ton, la même manière. L'un nous donne sa propre histoire, l'autre nous présente l'histoire de sa sœur : on croit même reconnaître dans le style une physionomie semblable : seulement la différence de l'âge des deux amis s'y fait remarquer; celui de M. Poncet décèle un jeune homme de vingt-cinq ans; celui de M. Teulières a quelque chose de plus ferme, et il annonce des études plus avancées. Je ne pense pas que cette observation puisse troubler la bonne harmonie qui règne entr'eux. Quelque prix qu'ils attachent au mérite littéraire, ils ont assez de raison pour sentir que celui qui n'est dû qu'à l'expérience, ne doit point exciter l'orgueil de l'écrivain qui le possède, ni l'envie de celui qui est assuré de l'obtenir.

Quoique l'un et l'autre se soit mis en scène, et que chacun d'eux raconte ses propres aventures, cependant comme leur histoire, heureusement pour eux, ne peut fournir la matière des quatre âges de l'homme, et qu'ils sont obligés d'appliquer ce qu'ils disent de *la maturité et de la vieillesse* à des êtres imaginaires, ce défaut coupe leurs poëmes en deux parties, dont l'une est historique et

Digitized by Google

l'autre purement idéale. En intitulant le sien les *Quatre Ages de la Femme*, M. Teulières a évité un défaut particulier à celui de M. Poncet. Le titre de *Mes Quatre Ages* annonce ce qui n'est pas dans son poëme, puisqu'il ne renferme que son enfance et sa jeunesse. Pour éviter toute espèce d'équivoque, il fallait mettre les *Quatre Ages de l'Homme ;* mais il est vrai qu'il n'eût pas rempli l'attente que le titre aurait donnée.

En effet, *les Quatre Ages de l'Homme* ne doivent pas être les quatre âges de M. Poncet. La sœur de M. Teulières n'est point *la Femme*, et son histoire n'est pas l'histoire de tout son sexe. Lorsqu'on veut traiter du général, on doit éviter soigneusement de tomber dans le particulier. Tout le monde n'a pas été élevé à Montauban, et ce qui est arrivé à deux honnêtes citoyens de cette ville peut n'avoir été éprouvé par personne. Mais il y a des impressions communes qui appartiennent à l'espèce, et ces grands traits du cœur humain exciteront toujours un intérêt universel, parce qu'ils rappellent chacun de nous à ses souvenirs les plus chers. Ce qui fait que telle impression nous est propre et demeure gravée dans notre mémoire avec un charme si puissant, ce sont les circonstances qui l'ont accompagnée, et qui peuvent n'avoir été ressenties que par nous; mais il s'y trouve toujours un fonds commun à tous les hommes, et c'est ce fonds qu'il faut leur montrer, en supprimant toutes les circonstances qui leur sont étrangères. Outre l'inconvénient de parler de soi-même, je crois que ces deux MM. sentiront ce que leur conception a de contraire aux bonnes règles.

Je ne vois pas bien nettement que M. Poncet eût fixé ses idées lorsqu'il a commencé son poëme. J'avoue que les espiégleries de son enfance ressemblent beaucoup à celles de tous les enfans du même âge ; mais cela suffit-il pour peindre le caractère de l'enfance, et n'y a-t-il pas des traits plus généraux que l'on reconnaît en tout temps, et que l'on retrouve en tous lieux ? Tous les enfans ont-ils

Digitized by Google

un bel habit de hussard, des sabres et de hauts bonnets? Non, mais il y a un monde d'illusions et d'enchantemens pour cet heureux âge, pour cet âge si fécond en espérances, et il est étrange que ni M. Poncet ni M. Teulières n'aient eu la pensée d'étendre leur vue jusque-là. Tous deux s'obstinent à se renfermer dans la petite sphère de leur existence et de leurs souvenirs particuliers. L'un parle de *ses soldats de plomb, qui se fondent au lieu d'être d'aplomb;* l'autre nous représente son *Adèle à soigner sa poupée*,

« *Dans ce brillant salon toute entière occupée.* »

Les scènes champêtres, qui plaisent tant au premier âge, n'entrent pour rien dans le dessin de leurs poëmes. M. Teulières a seulement touché ce sujet lorsqu'il feint que sa petite sœur veut devenir fermière; il transporte les champs sous des lambris, et c'est sur un tapis de brocard qu'il fait promener son troupeau :

« Ton tapis de brocard n'est plus qu'une prairie,
» Où tu mènes bondir ta brebis si chérie. »

Il est vrai qu'un peu plus loin on la voit au milieu d'un champ de blé; mais il est difficile de découvrir si c'est un tableau réel, ou la suite de la fiction renfermée dans ce vers qui commence le morceau :

« Un marchand de joujoux peupla ta basse-cour. »

Quoi qu'il en soit, le rapport sous lequel la jeune Adèle est présentée n'est pas le premier que nous aurions voulu rencontrer dans cet ouvrage. Avant d'agir sur la campagne, la campagne a fait quelqu'impression sur son esprit, et c'est cette impression qu'il fallait peindre.

M. Poncet me paraît tomber dans un autre défaut, lorsqu'après s'être représenté comme un nouveau César, ayant *l'honneur un peu banal*

« D'avoir conduit au feu des héros de métal, »

il devient moraliste, et qu'il conseille bien sérieusement aux guerriers de l'imiter :

» Puissiez-vous m'imiter, ô vous, guerriers cruels!
» Qui ne rougissez pas, dans vos jeux criminels,

Digitized by Google

» Tourmentés par la soif du sang qui vous dévore,
» D'égorger les humains que votre cœur abhorre. »

Outre la parfaite inutilité de la recommandation, l'inconvenance de l'idée se fait assez sentir, et il y a trop de simplicité de conseiller à des guerriers de s'amuser avec des soldats de plomb.

M. Teulières passe plus rapidement sur l'enfance de sa sœur Adèle que M. Poncet sur la sienne propre; cela n'est pas étonnant, nous nous laissons séduire plus volontiers par les riens qui nous sont personnels, que par les événemens qui nous sont étrangers. Mais M. Poncet raconte avec intérêt ses petites aventures, et lorsqu'il est au collége, il exprime parfaitement ce qui se passe quelquefois à la distribution des prix :

« Mais déjà l'on accourt; sur nos cœurs attendris,
» Nos bras tiennent pressés nos parens, nos amis.
» D'entendre leurs enfans, ils se font un délice.
» Plusieurs, d'un air capable, à ce grand exercice,
» Le programme à la main, voudront interroger
» Les élèves nombreux, et, sans aucun danger,
» Pourront placer Stockholm à côté de Florence,
» Et faire d'Osiris un ancien roi de France.
» Qu'importe? trop d'esprit rend parfois malheureux;
» Ce qu'ils ne savent pas, leur fils le sait pour eux. »

L'adolescence de l'homme est la saison des projets et des romans. A peine avons-nous eu le temps de nous détromper sur les rapports de nos sens, et de réduire chaque objet à sa juste mesure, que nous tombons dans une autre erreur. L'esprit enfante ses chimères et se crée une félicité toute céleste; c'est le temps des sentimens généreux, de la confiance, de l'épanchement, de la résolution; c'est alors que les amities durables commencent. La sphère qui nous environne est bientôt trop étroite pour notre vue et pour nos desirs. Le goût des voyages et des grandes entreprises nous saisit, rien ne nous paraît au-dessus de nos forces. Semblables à l'oiseau qui, étendant ses ailes pour la première fois, prend possession de l'empire des airs,

l'homme

Digitized by Google

l'homme, emporté sur les ailes de l'espérance, se sent né pour tout envahir, et la conquête de l'Univers ne lui coûte qu'un songe.

M. Poncet et M. Teulières n'ont pas pris la peine d'examiner et de peindre ces divers sentimens qui leur ouvraient une carrière neuve. Le chemin frayé des tendres langueurs et de l'amour leur a paru plus commode à suivre. Le jeune homme vient à Paris, il y admire les beaux monumens; il y fait la cour à une petite fille de Tivoli, elle le trompe, et il s'en retourne à Montauban pour y épouser sa voisine. La jeune Adèle reste sous les yeux de sa mère; elle reçoit les hommages de tous ses compatriotes, parmi lesquels il s'en trouve un qui devient son mari.

Quoique ces circonstances se rencontrent ordinairement dans cette période de la vie humaine, c'était moins à elles qu'il fallait s'attacher qu'aux mouvemens du cœur qui les précèdent. Ce ne sont pas les aventures, ce sont les caractères et les mœurs qu'il faut peindre :

> . . . . . *Notandi sunt tibi mores,*
> *Mobilibusque decor, maturis dandus et annis.*
> (Art Poétique.)

Tous les gens de province ne vont pas à Tivoli, toutes les jeunes filles ne sont pas adorées, quoique toutes aient également le desir de l'être : c'est dans un sujet de cette nature qu'on s'aperçoit combien nos jeunes gens sont peu capables d'approfondir une situation, et de tirer des replis de l'ame cette éloquence forte, cette éloquence vraie qui est dans les choses. Il n'y a rien de plus vague dans les idées, rien de plus faible dans l'expression, que le morceau où M. Poncet a voulu peindre ces agitations intéressantes d'un cœur qui soupire vers une félicité inconnue :

> « Rien ne satisfaisait mes inutiles vœux;
> Et pourtant quelquefois je me trouvais heureux,
> Sur-tout lorsque plongé dans une douce ivresse,
> Mon cœur, sans le savoir, palpitait de tendresse.
> Tout alors de la rose empruntait les couleurs;
> Sur un nuage d'or, environné de fleurs,

Digitized by Google

Je croyais mollement errer dans l'Elysée ;
Mes sens étaient émus, et mon ame embrasée.
Enfin, ce vrai bonheur où tendent tous nos soins,
Si je ne l'avais pas, je le rêvais du moins. »

Voici comment M. Teulières peint les mêmes sentimens dans le cœur d'Adèle :

« Tu te laisses charmer aux accens des oiseaux :
Tu rêves au doux bruit que forment les ruisseaux ;
Aux sentimens d'amour ton ame se dispose.
Les suaves parfums que prodigue la rose,
Dans le fond de ton cœur éveillent le desir ;
Et tes sens étonnés frémissent de plaisir.

Assurément ce tableau est manqué aussi complètement qu'il pouvait l'être.

Nous observerons ici que M. Teulières avait plus de difficultés à vaincre que M. Poncet, pour remplir le deuxième chant de son poëme d'une manière convenable, parce que la jeunesse de la femme se passe toute entière dans le sein de la maison paternelle, et qu'elle offre bien moins d'incidens que la jeunesse active de l'homme.

Le principal défaut du sujet, c'est que l'intérêt s'affaiblit au lieu toujours d'aller en croissant. Le point où nous sommes arrivés est celui qui termine toutes les comédies et tous les romans. Le voile de l'illusion et de l'enchantement tombe dans l'âge de la maturité, et la partie poétique de la vie humaine fait place à la partie raisonnable ; nous nous replions sur nous-mêmes, et nous reconnaissons enfin qu'il ne faut chercher de véritables secours que dans la supériorité de notre esprit ou dans la force de nos bras : le gigantesque cesse de nous paraître sublime, et le travail utile et constant nous occupe tout entier. Ce nouveau point de vue sous lequel il fallait considérer l'homme et la femme, offrant peu de choses remarquables, la muse de nos deux poètes ne s'y est pas arrêtée. Celle de M. Poncet s'attache à nous retracer les effets de l'ambition, et, par contraste, le bonheur tranquille dont l'homme jouit au sein de son ménage. Ce n'est plus lui-même que l'on voit en scène ; il

Digitized by Google

entre seulement alors dans l'ordre par lequel il aurait dû commencer. On peut en dire autant de M. Teulières; il quitte également son Adèle lorsqu'elle est mariée, et le reste de son poëme appartient à Clarisse.

Peut-être eût-il été plus adroit de réunir les quatre âges de l'homme à ceux de la femme dans un même ouvrage. Deux enfans élevés ensemble dès le berceau, pourraient facilement offrir la matière de l'action qui manque à chacun des deux poëmes séparés : on aurait évité le défaut choquant de changer de personnages au milieu du livre, et les digressions étrangères au sujet n'auraient pas été nécessaires pour en remplir le vide. M. Poncet offre lui-même l'exemple de cette réunion dans son troisième chant, lorsqu'il présente à nos yeux deux jeunes époux auprès de leur premier né :

« En tournant leurs regards sur son joli visage,
Ils se disent tous deux : « Tiens, voilà ton image. »
C'est alors qu'un époux, transporté de bonheur,
Admire avec respect l'infatigable ardeur,
L'extrême attachement que déploie une mère.
Souvent, durant la nuit, sans fermer la paupière,
Assise sur sa couche, elle allaite son fils,
Le couvrant de baisers pour apaiser ses cris :
Vierge, elle ressemblait à la biche timide;
Et mère, son état l'a rendue intrépide. »

M. Teulières a aussi un petit morceau de ce genre qu'on peut citer :

« O qu'il est beau de voir une jeune beauté
S'honorer des travaux de la maternité,
Et fidelle à l'amour, ainsi qu'à la nature,
Goûter dans ses devoirs une volupté pure!
De son aimable enfant entourant le berceau,
D'un dévouement sublime elle offre le tableau.
Son regard sur son fils s'attache avec ivresse;
Son amour à toute heure invente une caresse.
Lui prodiguant son lait pour apaiser ses cris,
Sur sa bouche enfantine elle épie un souris.
Le souris d'un enfant, pour le cœur d'une mère
De ses pénibles soins est le plus doux salaire. »

Digitized by Google

Ces morceaux sont faiblement écrits, et, en général, la versification des deux ouvrages n'annonce pas un talent bien décidé pour la poésie; mais cependant le style est pur et facile, les idées sont justes, les images bien choisies. Enfin il y a du goût, du naturel et de la grace; c'en est assez pour faire présager d'heureuses dispositions, qui produiront, par le travail, des fruits plus solides et plus utiles. mais on ne saurait trop louer sur-tout le ton de décence, de politesse et de bonnes mœurs qui se fait remarquer également dans les deux poëmes; mérite bien rare dans des écrivains de cet âge et de ce siècle! G.

Entretiens critiques, philosophiques et historiques sur les procès; par *Marie-Louis-Joseph de Boileau*, ancien jurisconsulte. Deuxième édition. Un vol. in-12. Prix: 2 fr. 25 cent., et 3 fr. par la poste. A Paris, chez *Crapart*, *Caille* et *Ravier*, libraires, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n°. 12; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal de l'Empire*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

« Les procès sont nés de la propriété; ils dureront » autant qu'elle. L'homme sauvage se bat pour les mêmes » causes qui font plaider l'homme policé. » Tel est le début de cet ouvrage, et jusqu'ici il n'y a rien à dire. Mais nous n'avons pas compris à quel propos l'auteur est allé déterrer je ne sais quelle tragédie intitulée *Manco-Capac*, pour en citer un long passage dont il fait une autorité. Il y a dans cette tragédie un homme policé et un sauvage qui vantent tour-à-tour les avantages de leur situation. L'homme policé dit en *vers détestables* « que l'état » sauvage dégrade l'homme, qu'il n'est heureux, bon et » fort qu'au sein de la société, etc., etc. » Le sauvage répond, comme on le faisait répondre il y a quinze à vingt ans: « Par exemple, qu'il n'a pas besoin des arts dangereux » de la société; que parmi les hommes civilisés, tout n'est

Digitized by Google

» qu'adresse et feinte ; qu'un sauvage ne *trompe jamais ;*
» que c'est un art de la société..... Qu'il retourne dans ses
» forêts qui sont assurément le seul endroit où l'homme
» puisse être heureux :

» Là le sauvage errant, sans travaux et sans soins,
» Vit, au hasard, des fruits offerts à ses besoins,
» Sans *droit que ses besoins*, sans lois que la nature;
» Ignorant de vos arts la fatale culture,
» Riche de tous les biens, mais *sans propriété*,
» Et souverain du monde *avec égalité.* »

Voilà assurément de beaux vers et un sauvage qui raisonne comme un docteur. Mais l'auteur a-t-il également raison de tirer, d'après ces deux discours, cette petite conclusion ?

« Voilà le bien et le mal de notre réunion en société. »

Qu'est-ce que cela signifie ? Le sauvage dit que tout est mal dans la société ; l'homme policé soutient de son côté que tout y est bien. Les deux propositions sont contradictoires : il faut ou n'en admettre qu'une, ou les combattre toutes les deux ; car il est impossible que tout soit bien et tout soit mal à la fois. Ce premier chapitre ne nous a pas donné une haute idée de la logique de M. de Boileau.

Cette petite brochure est divisée en deux sections. La première traite des gens de loi et de leurs diverses attributions, des tribunaux maintenant établis, du Code civil, de l'arbitrage ; de quelques abus de la police correctionnelle, de la justice de paix, etc. Dans tout cela nous avons trouvé un petit nombre d'idées assez justes, quelques vues utiles, perdues dans un amas de niaiseries, de trivialités. Par exemple, on y apprend qu'un avocat obligé d'être découvert en lisant les pièces d'un procès, peut remettre son chapeau, lorsqu'il lit un texte de coutume ou autre autorité ; ce qui est utile et curieux à savoir, etc. Ajoutez à cela la bigarrure de style la plus choquante qu'il soit possible d'imaginer. L'auteur entremêle aux citations d'ordonnances et de coutumes, des vers

Digitized by Google

de La Harpe, de l'Amant Bourru, de Voltaire, etc., et ce qui est pis encore, quelques petites tirades anonymes avec lesquelles il termine ses chapitres, et qui nous ont bien l'air d'être de sa façon. Ce sont ordinairement de graves sentences qui, comme le dit Montaigne, *pressées aux pieds nombreux de la poésie*, s'impriment plus facilement dans la mémoire. L'auteur a cru devoir profiter du conseil de Montaigne, et voici un petit échantillon de son savoir-faire :

« Magistrats, souverains, sentez votre importance;
» *Imposez-vous* toujours une *juste balance.*
» Sans un mûr examen ne prononcez jamais,
» Examinez vous-même et *voyez de très-près.*
» *Chicane est là*, toujours *veillant à vous surprendre;*
» De ses lacs dangereux la loi doit vous défendre :
» Consultez-la toujours; que son *vœu très-exprès*
» Soit votre unique guide et dicte vos arrêts. »

Cela est galamment tourné sans doute; cependant nous ne conseillons pas à M. le jurisconsulte de se présenter avec de semblables pièces au tribunal d'Apollon; il y perdrait son procès.

Dans la seconde partie, l'auteur parle des usages et des lois des Francs sous la première race, ensuite des Gaulois, des Romains, etc.; et l'on voit qu'une semblable dissertation est bien judicieusement placée après le chapitre sur le tribunal de cassation et le tribunal de première instance. Il y dit beaucoup de choses que tout le monde sait, sur les épreuves, les combats judiciaires, le droit romain, etc. Il en avance aussi beaucoup d'autres dont nous n'avons jamais entendu parler; et comme il ne nous a pas fort disposés à le croire sur parole, nous eussions été bien aises par exemple qu'il eût bien voulu citer ses autorités, lorsqu'il raconte page 156, qu'il existait en Gaule des fiefs temporaires sous le gouvernement de Rome, « et que » les Romains se contentaient d'une possession aussi pré- » caire, parce que soupirant toujours vers l'Italie leur » pays natal, ils se regardaient comme en exil dans les

Digitized by Google

» provinces. » Une citation latine qu'il fait quelques lignes plus haut ne peut sûrement avoir aucun rapport à ce passage, puisqu'il n'y est nullement question des Romains, et qu'elle est d'ailleurs d'un auteur moderne qui lui-même ne pourrait se passer d'autorités. Tant de gens qui se mêlent d'écrire l'histoire, parviendront-ils à se persuader qu'un fait *sans autorité* n'est jamais recevable, et qu'il n'y a rien d'aussi méprisable que cette manière d'écrire ?

Nous suivrons la marche de l'auteur qui est de n'*en point avoir*, et nous examinerons au hasard quelques-uns de ses raisonnemens.

« Les Francs, dit-il, étaient un peuple *chasseur et* » *pasteur.* » Il y a deux erreurs dans cette phrase : 1°. Un peuple chasseur n'est point en même temps pasteur et réciproquement ; 2°. les Francs, depuis la conquête des Gaules, n'étaient ni l'un ni l'autre, et l'auteur parle de ces temps-là : ils étaient guerriers, ils aimaient la chasse ; mais ils vivaient du produit de la terre à laquelle ils faisaient travailler leurs esclaves, tandis que les peuples que l'on nomme *chasseurs* ou *pasteurs*, ne vivent que du produit de leur chasse ou de leurs troupeaux, et ne connaissent nullement l'agriculture. Cette bévue est d'autant plus extraordinaire, que l'auteur parle à chaque instant de ces esclaves, serfs, villains, *adscripti glebæ*, et donne d'assez grands détails sur les lois auxquelles ils étaient soumis. Il est aussi raisonnable d'appeler ces grands seigneurs Francs un peuple *chasseur*, parce qu'ils s'amusaient à chasser, qu'il l'eût été de donner autrefois ce nom à nos gentilshommes campagnards, qui passaient leur vie à tuer des perdrix et des lièvres.

Les Francs, dit-il, étaient barbares *par état et par goût.* Cela est absurde ; on est barbare parce qu'on n'est pas policé, et non parce que l'on préfère cet état à un autre. Mais que penser d'un parallèle qu'il fait ensuite entre les Francs et les Romains, dans lequel, après avoir établi

Digitized by Google

que les premiers, lors de la conquête des Gaules, *étaient dans la même situation* et *avaient les mêmes moyens d'agir* que les seconds, au moment de la fondation de Rome, il fait de longs discours pour démontrer ce qui empêcha les deux peuples d'arriver au même but? Il faut assurément avoir un tour bien singulier dans l'esprit, pour trouver qu'un peuple environné d'ennemis, qui, dans le principe, ne possédoit pour tout asile et pour toutes richesses qu'un terrain de quelques lieues et de misérables cabanes, était dans une situation pareille à celle d'une horde de Barbares, s'emparant tout-à-coup d'un pays comme la Gaule, et devenus maîtres dans un instant d'un peuple riche et nombreux.

Il assure très-gravement dans un autre endroit de son » livre, que « si le sénat romain eût été sage, s'il avait » su borner ses conquêtes, et prendre pour limites la mer » Adriatique, la mer de Grèce, la mer d'Italie et les » Alpes, il eût toujours conservé son autorité. » Que cela est profond! l'habile homme qui ne voit pas que cette même politique qui avait porté Rome à étendre ses conquêtes jusqu'aux Alpes et jusqu'à la mer de Grèce, devait l'entraîner plus loin, et que son génie était de tout envahir! D'ailleurs, comment prouver que, renfermé dans de certaines limites, le sénat eût toujours conservé son autorité? Ne serait-il pas survenu quelqu'autre cause de destruction? Y a-t-il rien de durable sous le soleil, et les empires ne doivent-ils pas périr comme le reste? Il y a mille raisonnemens de cette force dans ce petit livre qui n'a pas 200 pages, et qui nous a semblé ridicule par le style, misérable par le raisonnement, et très-peu édifiant sous le rapport des principes. Il est inconcevable qu'un jurisconsulte, qu'un homme qui, par état, doit tenir à l'ordre public, s'oublie au point de dire, en parlant de la religion chrétienne, qu'elle est évidemment *la plus recommandable* de toutes; qu'il n'ait pas eu le bon esprit de sentir qu'une semblable épithète était indécente, en

Digitized by Google

parlant d'une religion sainte, divine, et qu'il devait respecter seulement parce qu'elle est celle de son pays. Il raisonne d'ailleurs à ce sujet aussi conséquemment qu'à l'ordinaire; car, après avoir dit que cette religion a civilisé les hommes, et *établi un système de douceur, de bienfaisance et d'humanité*, il finit par des diatribes contre les prêtres, et prétend qu'*elle a fait couler des flots de sang, et causé des maux immenses*. On voit que M. le jurisconsulte sait bien son métier, et qu'il plaide à merveille le pour et le contre. Quant à nous, établis dans ce journal juges de son ouvrage, nous prononçons qu'il est mauvais. A lui permis d'appeler de la sentence, et il en appellera :

« Le plus impertinent n'a jamais dit : J'ai tort. »

N.

Discours prononcé par M. Crouzet, proviseur au Prytanée.

L'année dernière M. Crouzet avait démontré que pour le jeune homme qui s'arme d'une volonté ferme et persévérante, il n'est presque rien d'impossible; que « vouloir et pouvoir sont presque une même chose. » Cette année il s'est attaché à prouver que le nerf de cette volonté toute puissante, tient essentiellement aux bonnes mœurs; qu'elles en sont le point d'appui. « C'est d'elles, » dit-il, que viennent les hautes et vastes conceptions » des législateurs, des politiques, des guerriers les plus » fameux. Leurs passions, enchaînées à leurs pieds, lais- » sent à leur esprit toute sa pénétration, à leur juge- » ment toute sa rectitude, à leur raison tout son empire, » à leur imagination sa liberté toute entière; et l'influence » de ces grands hommes sur leurs semblables, est l'heu- » reux effet de l'ascendant qu'ils ont acquis sur eux- » mêmes. »

Ces propositions sont trop générales : les excellens effets des bonnes mœurs sont innombrables, et ne sau-

Digitized by Google

raient être contestés. Mais il ne faut pas leur donner une trop grande extension, et avancer, en présence de la jeunesse, des assertions qu'elle peut voir à chaque page contredites par l'histoire. Alexandre, César, Henri IV, Richelieu, Mazarin, n'ont jamais été cités pour la régularité des mœurs. On affaiblit tout ce qu'on exagère; c'est à quoi l'on doit prendre garde, même en prêchant la vertu, et en faisant valoir l'autorité des plus saintes maximes. On a écrit avec raison que l'homme juste, aux prises avec l'infortune, est un spectacle digne du ciel. L'auteur ajoute à cette pensée une circonstance qui me paraît la dénaturer : « Le spectacle le plus intéressant, a » dit un philosophe, aux yeux de la Providence qui se » livre à la contemplation de ses œuvres, c'est un sage » luttant contre la mauvaise fortune, *qu'il a défiée.* » Si je comprends bien ces termes un peu vagues, *défier* la *fortune*, je ne crois pas que ce soit une action de sagesse. Le vrai sage supporte ses rigueurs et ne les défie point : ce défi serait un trait d'ostentation, et non pas de sagesse. Je ne sais enfin s'il était convenable de parler à des jeunes gens du carnage des batailles, et de leur dire : « Apprenez, jeunes Français, à donner la mort à l'en- » nemi, sans l'appréhender pour vous. » Ces images sont trop lugubres pour une fête à laquelle assistent les familles de cette jeunesse. On a beau lui dire : « Quel mal le glaive » peut-il faire sur un sage? La blessure qu'il en reçoit » n'est qu'une issue plus glorieuse par laquelle son ame » s'échappe, et remonte vers son origine aussi pure qu'elle » en est descendue. » Cette blessure, cette issue ne laissent pas de présenter une perspective assez peu riante.

Je dois aussi prévenir l'auteur qu'un glaive qui *médite* des victoires est une expression impropre; qu'on ne dit point laisser *dans*, mais *sur* la plage. Ces petites incorrections n'empêchent pas que son discours ne soit en général écrit avec élégance, avec noblesse, avec énergie, qu'il ne présente des idées saines, des tours oratoires et des figures animées.

Digitized by Google

Examinant l'influence des mœurs sur la volonté de l'homme, il dit : « Pour vouloir efficacement, il faut être » libre. Que peut le malheureux chargé de fers? sa force » est captive, sa volonté même est esclave, et tout son » pouvoir se borne à s'agiter dans ses chaînes : tel est » l'état de l'homme asservi par ses passions. L'imprudent » se fit d'abord un jeu de leur tendre ses mains complai- » santes; il souriait aux fragiles guirlandes dont elles » enlaçaient, en folâtrant, sa robuste jeunesse : mais » hélas! ces fleurs, bientôt flétries, découvrent le piège, » et lui laissent apercevoir des liens de bronze cachés sous » des nœuds de roses.....

» Qu'est devenu, s'écrie-t-il ailleurs, ce talent précoce » qui s'annonçait sous les plus heureux auspices? Pour- » quoi ce jeune arbuste, qui charmait tous les regards » par de riches promesses, s'est-il tout-à-coup dépouillé » de son feuillage et de ses fleurs? Hélas! l'air contagieux » des passions a flétri ces brillantes espérances, et dévoré » son automne.

» Comment s'est ternie cette imagination si belle, qui » devait être le miroir de la nature, et répéter ses ou- » vrages à nos yeux sous les couleurs les plus vives? Le » souffle du vice s'est empreint sur son éclatante sur- » face, et l'a tellement souillée, qu'il ne s'y voit plus » lui-même.....

» Qu'ont produit tous ces auteurs corrompus et corrup- » teurs, dont le scandale fait toute la célébrité?.....

» Malheur à qui fréquente leur école, et touche à ces » productions perfides où le poison des mœurs est quel- » quefois déguisé sous des formes séduisantes! Arrête, » imprudent, arrête; c'est le fruit du Mancenillier que » tu portes à tes lèvres. Son coloris est brillant, son odeur » est suave; mais ses sucs corrosifs vont porter le feu dans » tes entrailles, et l'ombre même de l'arbre est mortelle » au voyageur qui s'endort sous son feuillage.....»

Quand on écrit ainsi, on est digne d'instruire la jeu-

Digitized by Google

nesse, de diriger ses premiers pas dans le champ de l'honneur, des sciences et de la vertu; on prouve qu'on a pratiqué les leçons qu'on donne aux autres, qu'on s'est fortifié par l'étude des bons modèles, et qu'on a senti profondément et mis à profit la maxime d'Horace, exprimée dans le vers que l'auteur a pris pour la devise de son discours : *Rectique cultus pectora roborant*; la bonne éducation affermit l'ame.

Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs.

LES CHEVALIERS (d'Aristophane.)

SOLON avait partagé tous les Athéniens suivant leurs facultés, en quatre ordres. Les chevaliers formaient le second. Aristophane en a composé un chœur, parce qu'il les a crus plus irrités qu'aucune autre classe de citoyens, contre Cléon, arbitre suprême de la République, et contre lequel cette comédie est écrite. Ce Cléon n'étant encore que mégissier, sut tellement flatter et tromper le peuple, qu'il devint bientôt trésorier et général des Athéniens, malgré les vices hideux dont il était souillé. L'auteur a voulu le peindre sous des traits qui inspirassent l'horreur; mais n'ayant pu trouver un comique qui consentît à le représenter sur la scène, ni un ouvrier qui fît son masque, tant était générale la crainte que Cléon inspirait, l'auteur se peignit bizarrement la figure, et suppléa le comique qui lui manquait. Le peuple d'Athènes figure comme un vieillard faible, paresseux, vorace, excessivement sensible à la flatterie. Cléon, l'esclave de ce peuple, devenu son maître, à force de fourberies et de scélératesses, conserve son pouvoir jusqu'à ce qu'un charcutier, plus scélérat que lui, vienne à bout de le supplanter.

L'excès de la satire contre les grands, paraît énorme, et vraiment incroyable. Les scènes n'ont à l'ordinaire aucune

Digitized by Google

suite, mais elles sont spirituelles et mordantes. Cependant elles perdent parmi nous la majeure partie de leur mérite, parce que nous n'avons aucune connaissance des événemens, des faits, des caractères dont elles traitent; en sorte que les allusions qui ne peuvent être senties sont froides et insipides.

Cette comédie a 1405 vers. N. L.

LES TRACHINIENNES (de Sophocle.)

Au vers 638, Lycas part de Trachine. Il est porteur d'une robe teinte du sang de Nessus le Centaure, afin de l'offrir, au nom de Déjanire, à Hercule, alors sur le promontoire de Cénée (1). Ce promontoire est éloigné de dix lieues au moins de Trachine. Yllus paraît au vers 720 à Trachine, et raconte l'arrivée de Lycas au promontoire, l'usage qu'a fait Hercule de la robe, l'effet funeste qu'elle a produit, ainsi qu'une foule d'autres circonstances; de sorte que pendant le récit de 106 vers, sans que la scène ait été interrompue, on a fait deux grands voyages, et un séjour assez long. S'il y eût eu un entr'acte, l'action apparente eût cessé pendant un espace de temps indéterminé; mais sa continuation règle le temps qui a dû s'écouler, tandis que l'intermission de la scène laisse à supposer un intervalle suffisant à l'action qui s'est passée durant son cours. L'effet des chœurs stables produit l'inconvénient de ne laisser jamais la scène vide, et de donner ainsi la mesure rigoureuse du temps et de l'action qui se passent hors de la vue du spectateur.

Aux vers 1242 et 1243, Hercule mourant veut persuader à son fils d'épouser Yole, et lui donne pour motif déterminant, ses propres liaisons avec elle.

Cette tragédie a 1295 vers. N. L.

---

(1) Duplicité de temps, si jamais a existé la loi sophistique de l'unité attribuée aux Grecs.

Digitized by Google

PHILOCTÈTE (de Sophocle.)

Cette tragédie est admirable, en ce que l'habileté de l'auteur a su faire naître d'une action très-simple des péripéties et des situations extrêmement intéressantes. Le caractère de Néoptolème est incomparable; mais toutes ces beautés ne peuvent rendre supportable le personnage de Philoctète, qui dans tout le cours de la pièce montre sa plaie vive, les linges immondes qui la couvrent, en parle sans cesse, et dans les accès de sa douleur, assourdit les oreilles de ses gémissemens et de ses cris redoublés.

Ce drame a 1500 vers. N. L.

(Fin des notes de Métastase sur les tragédies de Sophocle).

LES ACARNIENS (d'Aristophane.)

CETTE comédie prouve le goût d'Aristophane pour la causticité bouffonne, à laquelle il sacrifie la vraisemblance. Toute invention allégorique, toute espèce d'allusion évidemment contraire au bon sens, sont bonnes pour lui, parce qu'elles lui fournissent des moyens d'exercer son talent mal-honnête et satirique.

Aristophane, ennuyé de la longue guerre du Péloponèse, qui durait déjà depuis six ans, entreprend de démontrer au peuple d'Athènes les avantages de la paix.

Il suppose qu'un Athénien, qu'il nomme Dicéopolis, c'est-à-dire citoyen juste, se rend à la place où le peuple s'assemble, et tente inutilement d'engager ses compatriotes à signer la paix. Il est désespéré. Après quelques réflexions, il trouve le moyen de faire une paix particulière, en considération de lui-même et de sa famille, avec les Lacédémoniens. Quelques vieillards, habitans d'Acarne, lieu distant d'Athènes d'environ soixante stades, irrités de cette paix particulière avec les Lacédémoniens qui ont ravagé leurs vignes, veulent lapider Dicéopolis. Celui-ci se défend, et menace de tuer leurs meilleurs amis qu'il prétend

Digitized by Google

avoir liés dans un sac qu'il garde près de lui. Les Acarniens cessent leur tentative, et le sac se trouve rempli de charbon. Toute cette invention n'a d'autre but que de traiter de charbonniers les Acarniens qui forment un chœur, et de tourner en ridicule une scène de *Télèphe*, tragédie perdue d'Eschyle.

Pour reprocher de même aux Mégariens la vente qu'ils faisaient de leurs femmes, Aristophane suppose qu'un d'entr'eux met en vente sur la place publique ses filles, encore enfans, et dans la crainte que ce motif n'éloigne les chalands, il les enferme dans un sac, d'où il les fait crier comme des petits porcs, et les vend en conséquence pour tels.

C'est par des scènes semblables, toutes détachées, et toujours avec de nouveaux personnages, que l'acteur démontre les malheurs de la guerre, et les avantages de la paix. Il l'emporte sur Lamachus, général des Athéniens, et chef du parti qui demande la guerre. Dicéopolis refuse au général tous les biens que lui procure la paix, et dont celui-ci manque dans l'état de guerre. Enfin, pour mieux faire contraster l'une et l'autre situation, l'auteur fait venir deux messagers en même temps. L'un prévient le général que les ennemis ont fait une incursion, et qu'il doit marcher contr'eux; l'autre invite Dicéopolis à un banquet solennel.

Après un chœur de peu de durée, Lamachus revient blessé, et trouve Dicéopolis au sein des transports les plus scandaleux du vin et de l'amour. Les deux personnages forment, par les sentimens qu'ils expriment, une opposition alternative. L'un se récrie au milieu des plus vives douleurs; l'autre est dans le délire de l'alégresse, au sein de la débauche, provoque deux jeunes filles qui se trouvent près de lui, de la manière la plus indécente et digne des lieux les plus infâmes. Il faut observer que la scène est sur une place publique.

La pièce a 1232 vers. N. L.

Digitized by Google

ALCESTE (d'Euripide.)

Le lieu de la scène est la place devant le palais du roi, à Phérès, en Thessalie. Apollon annonce au peuple les faits dont il sera question. La mort arrive pour se saisir d'Alceste. Suit un dialogue très-comique entre les deux divinités, qui bientôt cèdent la place à un chœur composé des habitans de Phérès. Ce chœur vient s'informer, avec inquiétude, de l'état d'Alceste. Une dame du palais accourt leur apprendre la situation de la reine, qui, dit-elle, se dispose à mourir. Ce récit détaillé est plein de vérité, d'affection, de tendresse et bien digne de la réputation de l'auteur.

Au vers 244, Alceste languissante sort du palais, soutenue par Admète et par ses suivantes. Elle vient assister au coucher du soleil, faire son testament et mourir sur la place (1); toutes choses qui se passeraient plus commodément dans un salon. Admète son époux, pour la conservation duquel Alceste fait le sacrifice de sa vie, la console par des promesses généreuses; il lui dit qu'il portera le deuil toute sa vie; qu'il détestera jusqu'à la mort son propre père et sa propre mère, qui n'ont pas voulu mourir pour le sauver d'un prochain trépas; qu'enfin il fera exécuter par un excellent artiste la statue d'Alceste qu'il placera dans son lit, et qu'il étreindra pour elle.

Hercule arrive et trouve Admète en pleurs. Celui-ci dissimule la cause de son chagrin pour ne pas attrister son hôte. Il le fait introduire dans un appartement séparé. On ne peut concevoir qu'Hercule ne devine pas qu'Alceste est morte.

La scène d'Admète et de Phérès, son père, est un scandale pour tous les siècles. Le fils y blâme son père, et lui reproche de n'être pas mort pour lui. Inutilement le père Brumoy observe que l'auteur s'est conformé aux usages

(1) Inconvénient de la stabilité de la scène.

du

du siècle, qu'alors le plus vieux devait mourir pour le plus jeune. Euripide lui-même a renoncé à ce moyen de défense en faisant dire à Phérès au vers 683: « Cette loi de » ma patrie m'est inconnue; il n'est pas d'usage chez les » Grecs que les pères sacrifient leurs jours pour des » enfans. »

Au vers 717, le chœur qui a toujours occupé la place devant le palais du Roi, lieu de la scène, la laisse vide pour se rendre aux obsèques d'Alceste. On voit un domestique destiné à servir la table d'Hercule, qui exagère à part, l'intempérance et l'indiscrétion de ce dernier, qui, dans une maison où l'on déplore un trépas aussi douloureux (1), se livre aux plaisirs de la bonne chère. Hercule trouve la tristesse du valet fort répréhensible; il l'invite à boire avec lui, le réprimande et lui fait une leçon digne d'Épicure, sur l'incertitude et la brièveté de la vie; il lui conseille de se jeter dans les bras de Bacchus et de Cythérée. Hercule ne mangeait certainement pas sur la place; donc la scène est changée.

La présence perpétuelle des chœurs oisifs du Théâtre grec, est un obstacle au changement de lieu et la cause des inconvéniens qui viennent d'être rappelés. Mais on voit clairement, lorsque les auteurs saisissent l'occasion de se délivrer de ces entraves, que la scène éprouve une révolution, comme nous l'avons démontré dans l'*Ajax flagellifère* de Sophocle, et dans les *Euménides* d'Eschyle. Que la scène soit ensuite physiquement changée, ou que l'imagination des spectateurs soit chargée de suppléer à ce changement, cela ne fait rien à la règle.

Cette tragédie a 1163 vers.

---

(1) Changement du lieu de la scène.

N. L.

Digitized by Google

SPECTACLES.

Théatre de l'Impératrice.
(Rue de Louvois.)

Rose, suite de *Fanfan et Colas* ; par Mad^e. *de Beaunoir*, comédie en trois actes et en prose, remise au théâtre.

Les *suites* sont rarement heureuses ; ce titre est un mauvais présage que *Rose* n'a pas démenti. *Fanfan et Colas*, qui n'est autre chose que le développement de deux charmantes fables, ou petits contes, de M. l'abbé Aubert, avait eu aux Italiens un très-grand succès, quoique cette pièce ne semble faite que pour les théâtres de colléges, de pensions, ou tout au plus de société. Mais il paraît que l'auteur ne peut se passer d'appui ; car, n'en ayant pas eu pour Rose, n'ayant pas eu le bonheur de rencontrer un plan tout tracé, il n'a imaginé qu'une action qui est sans intérêt parce qu'elle est absolument sans vraisemblance.

Il est probable que le joli drame de *Nanine* lui en aura donné l'idée. Ces pièces forment une sorte de contraste ; le fonds de toutes deux est un homme de qualité amoureux d'une paysanne ; mais le comte d'Alban, d'un âge mûr, et deplus philosophe, est néanmoins subjugué par sa passion ; et le marquis de Fierval, à peine sorti de l'enfance triomphe de la sienne. Il est vrai qu'il n'était pas, comme l'amant de Nanine, tout-à-fait le maître de la satisfaire.

Ce jeune étourdi, qui n'a encore que dix-sept ans, est fou de Rose au point de vouloir l'épouser. Il s'y trouve un obstacle, outre celui qui résulte de son âge ; c'est qu'elle est promise à Colas, qu'elle aime et dont elle est aimée ; ce qui fait paraître l'amour du marquis incroyable et ridicule.

Le père de Rose, avant de l'unir à Colas, a exigé que

Digitized by Google

celui-ci acquît un pécule de 300 fr. à la sueur de son front Pour y parvenir, le pauvre diable s'est mis au service d'un laboureur qui lui donne cinquante écus de gages. Depuis une année entière il est absent, et ne doit revenir qu'après l'intervalle d'une autre. Rose dit qu'*un an est bien long*. C'est une bonne fille que cette Rose; elle épargne à sa mère tous les soins du ménage, et on les voit se disputer long-temps *un balai*. C'est compter beaucoup sur la patience du public que de lui offrir des niaiseries de cette force.

Colas arrive inopinément. Il a si bien travaillé, que son maître lui a donné cent écus pour une seule année de gages; générosité romanesque dont les paysans n'ont pas coutume de se piquer. Survient un huissier qui réclame de la future belle-mère deux cents francs pour sa taxe, et quatre-vingt-dix-neuf liv. quinze sous de frais. Colas lui jette au nez son sac de cent écus, l'officier de justice n'ayant pas voulu se contenter de quelques coups de bâton que l'impétueux Colas lui avait proposés d'abord : procédé qui n'est pas non plus dans les mœurs des gens de campagne.

Cependant un oncle du marquis, impatient de mettre fin à la sotte fantaisie de son neveu, tâche d'engager le père de sa maîtresse à s'éloigner avec sa fille. Il ne lui dissimule pas ses motifs; et pour le déterminer, il lui offre 12 arpens de terre dans un canton éloigné, au lieu de cinq qu'il possède dans le voisinage du château. « Ma foi, dit le » rustre, si votre neveu est amoureux, tant pis pour lui. » On ne l'aime pas; on en aime un autre, et je ne crains » rien. Je ne vendrai pas le bien de mes pères; je ne m'é- » loignerai pas. Si vous n'êtes pas bien ici, vendez votre » château, et partez. Moi, je reste. » L'oncle admire le bon sens *du maraud*, ne sait que répondre, et sort comme un franc benêt.

Fierval vient brusquement proposer à Colas, son frère de lait, de lui céder sa maîtresse. Colas ne trouve pas la proposition fraternelle. Ils se fâchent, et l'on ne sait ce

Digitized by Google

qui en serait arrivé, si le précepteur de Fierval n'était venu arrêter la fougue de ce petit mutin. Celui-ci commence par résister à l'autorité préceptorale, et persiste à vouloir se marier. « Epouser une paysanne, à 17 ans! » Y pensez-vous? lui dit l'abbé. » — Ma mère m'aime, » elle y consentirait. — Oui; mais elle en mourrait de » douleur. » Voyant le jeune homme ébranlé, le précepteur frappe le grand coup. Il raconte le trait *sublime* de Colas, donnant ses cent écus à l'huissier. A l'instant surviennent tous les personnages pour le dénouement. Le marquis demande sa fille au paysan. « Pour qui, dit » celui-ci? pour Colas, répond Fierval. » Et la pièce finit par cette plaisante antithèse de l'abbé. « Voilà (en » montrant Colette) la fleur de la nature, et (en se tournant » vers son élève), voici le fruit de l'éducation. »

Malgré son excessive médiocrité, cette espèce de drame s'est soutenue par le jeu des acteurs. On a particulièrement distingué celui de Mlle. Emilie le Verd, attachée depuis un an à ce théâtre, et qui jouait le rôle de Colas.

Errata du dernier numéro, art. *Spectacles*, page 477, lig. 16, au lieu de *contre-temps*, lisez : contre-sens. — Page 479, ligne 26, *les relègue à ce sujet*, lisez : relègue ce sujet.

ANNONCES.

Géographie universelle, suivie d'un Traité de la Sphère; par le père Buffier. Nouvelle édition, revue, corrigée, augmentée et assortie à l'état géographique et politique du globe terrestre; enrichie de 23 cartes, avec un supplément contenant les divers changemens qui ont eu lieu depuis cette époque; par M. l'abbé D*. S**. Un gros volume in-12 de plus de 500 pages; prix : 3 fr. 50 c., et 4 fr. 90 c. par la poste. Le supplément à ladite Géographie, avec deux cartes, se vend 1 fr. 25 c., et 1 f. 50 c. par la poste.

A Liége, chez Lemarié, libraire.

A Paris, chez Ch. Villé, libraire et commissionnaire, rue Hautefeuille, n°. 5.

Alzina, ou la Française à Lisbonne; par J. Casimir Berthier. Deux vol. in-12. Prix : 3 fr.; et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Gide, libraire, rue Christine, n°. 5.

Digitized by Google

Mémoires de M. le Baron de Besenval, lieutenant-général des armées du roi, sous Louis XV et Louis XVI, grand'croix de l'ordre de Saint Louis, lieutenant-colonel du régiment des gardes-Suisses, etc.; *écrits par lui-même*, imprimés sur son manuscrit original, *et publiés par son exécuteur testamentaire.* Contenant beaucoup de particularités et d'anecdotes sur la cour, sur les ministres, sur les généraux et les règnes de Louis XV et Louis XVI, et sur les événemens du temps. Précédé d'une Notice sur la vie de l'auteur. Trois vol. in-8°. de 1200 pag., imprimés sur beaux caractères neufs, et papier carré fin d'Auvergne; avec le portrait de M. de Besenval, gravé en taille-douce par Dupréel, et d'une ressemblance parfaite. Prix : 12 fr., et 15 fr. par la poste.

A Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n°. 31.

Etrennes de la Vertu, ouvrage consacré au souvenir des belles actions les plus récentes, des inventions, découvertes et établissemens utiles, qui honorent l'humanité en général, et particulièrement le peuple français; avec cette épigraphe :

L'honnête homme est celui à qui le récit d'une bonne action rafraîchit le sang. MAIRAN.

Un vol. in-18, avec fig. Prix : 1 fr., et 1 fr. 35 c. par la poste.

A Paris, chez Demoraine, imp-lib., rue du Petit Pont.

Cet ouvrage prouve que la vertu existe encore sur la terre. Il contient le récit d'un grand nombre de bonnes actions toutes récentes, des notions intéressantes sur plusieurs sociétés de bienfaisance, sur différentes associations de prévoyance et d'économie, sur quelques personnages vertueux enlevés depuis peu au monde. L'éditeur promet un pareil recueil chaque année. C'est un service qu'il rendra aux mœurs et à la société. Il invite tous les magistrats, tous les citoyens, et particulièrement les maires des communes, qui, dit-il, plus rapprochés de leurs administrés par leurs honorables fonctions, ont le bonheur de voir leurs vertus de plus près, à lui faire passer, franc de port, le récit de toutes les belles actions, la notice de toutes les inventions, découvertes et institutions vraiment utiles à l'humanité, qui parviendront à leur connaissance. Nous nous faisons un plaisir de donner de la publicité à cette invitation, bien persuadés qu'elle ne restera pas sans réponse, dans un moment où le retour de l'ordre social ramène le sentiment et le goût de tout ce qui est honnête, bon et utile.

Des nouvelles Bergeries ; de ce qui les constitue *bonnes et très-salubres*, de l'application de ce principe *aux vieilles Bergeries ;* et quatre devis et manières différentes pour construire *les nouvelles.* Ouvrage élémentaire, in-8°. avec gravure. Prix : 2 fr., et 2 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez M. Cointereaux, rue Folie Méricourt, n. 9, boulevart du Temple.

Il manquait aux propriétaires des troupeaux un pareil ouvrage. Au moyen d'une légère réparation à faire à leurs vieilles bergeries, ils vont, avec ce livre, en tirer grand parti, ou bien en faire construire à neuf d'une rare composition. Les moutons, les brebis et les agneaux bien abrités, bien aérés, y jouiront certainement de la meilleure santé. Ce livre, établi sur un principe et des raisonnemens certains, va devenir le guide des propriétaires et des bergers; et nous ne craignons point de le dire, M. Cointereaux s'est surpassé lui-même en s'attachant plus particulièrement à une race d'animaux qui nous est si chère, et dont la laine superfine, chaque jour augmentée en France, va faire une des branches les plus étendues de notre commerce.

Digitized by Google

Rapports du physique et du moral de l'homme, par P. J. G. Cabanis, membre du Sénat, de l'Institut national, de l'Ecole et Société de Médecine de Paris, de la Société philosophique de Philadelphie. Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur, principalement d'une table analytique, et d'une table alphabétique et raisonnée des auteurs et des matières. Deux vol. in-8°. Prix : 14 fr., et 18 fr. par la poste.

A Paris, chez Crapart, Caille et Ravier, libraires, rue Pavée Saint-André, n°. 12.

Calixte Volland, libraire, quai des Augustins, n° 25, et Warée oncle, libraire, même quai, n° 22, viennent d'acquérir des héritiers de M. Lebeau, chargé des détails du bureau des loix du ministère de la marine, le *Nouveau code des Prises maritimes*, contenant les loix et les actes relatifs à la course, aux corsaires, aux prises et aux neutres, rendus depuis 1400 jusqu'à pr sent; 4 vol. in-8°., de l'Imprimerie impériale, prix: 15 fr. au lieu de 24. Ils possèdent encore quelques exemplaires en 3 vol. in-4°, aussi de l'Imprimerie impériale, dont le prix est de 24 fr. au lieu de 36. Les négocians et les armateurs qui se livrent aux spéculations que présentent la voie de mer et le commerce extérieur, les agens consulaires, les tribunaux de commerce et civils des départemens maritimes, les colons et tous les marins en général, demandoient depuis long-temps un code dans lequel ils pussent être sûrs de trouver les loix et les actes du gouvernement relatifs à la course, aux corsaires, aux prises et aux neutres. Le désir aussi fréquemment que généralement exprimé de voir paroître un pareil ouvrage, avoit d'abord déterminé M. Lebeau à l'entreprendre; mais la multiplicité des recherches qu'il falloit faire pour réunir tous les matériaux nécessaires à la confection, lui fit craindre de ne pas réussir. Ranimé bientôt par l'envie d'être utile à ses concitoyens, il n'hésita plus à se livrer à ce travail, sur-tout lorsqu'il apprit avec quelle avidité on s'arrachoit, pour ainsi dire, l'ouvrage de M. Chardon sur le même sujet, quoique le dernier acte qu'il contient soit du 16 janvier 1784. Les deux premiers volumes de l'ouvrage qu'ils annoncent ne sont qu'une nouvelle édition de celui de M. Chardon, augmentée cependant d'une cinquantaine de pièces que M. Lebeau a cru devoir y insérer. Il y a ajouté aussi les actes qui ont paru depuis 1784 jusqu'à ce jour; par ce moyen les loix anciennes se trouvent distinguées des loix nouvelles. Le 3e et dernier volume contient 1°, toutes les loix et tous les actes du gouvernement sur la nouvelle législation des prises; 2°. des articles extraits des loix générales ainsi que des arrêtés qui ont rapport à cette partie; 3°. les loix et les actes du gouvernement concernant le commerce extérieur, les droits d'entrée et de sortie, ainsi que ce qui est relatif à la police des ports et de la navigation; 4°. enfin le titre seulement des loix et des actes qui ne concernent qu'indirectement cette partie de la législation. Ce Code, qui a été imprimé avec soin et sur beau papier à l'Imprimerie impériale, ne laisse rien à desirer, soit pour l'exécution, soit pour la facilité des recherches. Il est accompagné d'une Table chronologique des pièces qu'il contient, et terminé par une Table alphabétique des matières.

On trouve chez les mêmes libraires le *Code pénal maritime*, ou Recueil des loix concernant les peines à infliger pour délits commis à bord des vaisseaux et dans les ports et arsenaux de l'Empire, par M. Lebeau; 1 vol. in-18, prix: 1 fr. 50 cent.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Londres 16 *août*. Le baron de Strogonoff, ambassadeur de la cour de Russie en Espagne, a débarqué lundi dernier à Harwich, et s'est rendu ici sur-le-champ. On le croit chargé de quelque mission particulière relative à celle qu'avait eue M. de Novosiltzoff.

Voici l'extrait d'une lettre adressée par lord Hawkesbury, aux lords commandant les differens comtés :

« Milords, le conseil privé de S. M. ayant reçu deux rapports du bureau de santé contenant des mesures propres à prevenir la propagion des maladies contagieuses qui se sont malheureusement manifestées dans quelques parties du royaume-uni, j'ai reçu de S. M. l'ordre de transmettre à votre seigneurie les susdits rapports et de vous prier de faire exécuter, avec une sévère attention, le réglement de quarantaine, arrêté dans le conseil de S. M. le 5 avril dernier, et l'acte rendu par le parlement dans sa dernière session sur le même objet, enfin de répandre, autant qu'il est possible, les instructions rédigées sur cette importante matière, etc. »

Des dépêches arrivées des Indes orientales, et datées du fort Guillaume, annoncent que, le 6 février dernier, les troupes anglaises, croyant s'emparer de la place de Bhurtpore à la faveur d'une brèche, tentèrent l'assaut, et furent repoussés avec une perte considérable en tués et en blessés. Le général Lake rend compte ensuite au gouverneur-général, d'un engagement subséquent qui eut lieu entre un corps de troupes anglaises chargées d'escorter un convoi de vivres, et un détachement d'infanterie et de cavalerie, accompagné d'artillerie, appartenant à Holkar, à Ameer-Khan et à Bappoojec-Scindiah. Après une action assez opiniâtre et sanglante, les troupes des trois chefs indiens furent repoussées avec le secours du lieutenant-colonel Need, qui vint fort à propos pour dégager les Anglais, qui ont payé de la perte de beaucoup des leurs, un avantage obtenu par la supériorité du nombre.

On apprend par des lettres de Vienne qu'il vient d'être signé un traité d'alliance entre les cours de Saint-James, Vienne, Pétersbourg, Stockolm et Constantinople, dans lequel il est stipulé que l'armée russe de la Méditerranée, que l'on doit porter à 80,000 hommes, sera à la solde de l'Angleterre. (*Sun.*)

Digitized by Google

Nous avons enfin obtenu des détails authentiques, mais désagréables, relativement aux escadres combinées. Le vaisseau de S. M. *le Héro*, de 74 canons, capitaine Gardner arriva hier à Portsmouth avec des dépêches de l'amiral Calder, annonçant que les flottes combinées étoient entrées au Ferrol. En y comprenant les vaisseaux qui se sont réunis à ces flottes, et ceux qui se trouvoient dans ce port, ces forces se montent actuellement à 31 vaisseaux de ligne. L'amiral Calder a joint lord Cornwallis devant Brest.

On a affiché ce matin la notice suivante au café de Lloyd:

Bureau de l'amirauté, ce 16 août.

« On annonce que les flottes combinées sont entrées au » Ferrol. » (*Star*).

On sait maintenant à quoi s'en tenir sur la *grande victoire* de l'amiral Calder. Ce dernier est modestement venu se joindre à la flotte de lord Cornwallis, après avoir vu les flottes combinées entrer dans le port du Ferrol, sans qu'il ait pu s'y opposer. On ne sauroit, au reste, lui en vouloir d'avoir pris ce dernier parti. Dès qu'il ne s'étoit pas trouvé en état de livrer à l'ennemi un nouveau combat, et de lui fermer l'entrée du Ferrol, il ne pouvoit plus y avoir ensuite rien à faire pour lui devant ce port; car les flottes combinées y ayant trouvé un renfort de douze à treize vaisseaux de ligne, n'auraient pas demandé mieux, sans doute, que de le voir rester quelques jours de plus dans cette station. On assure que l'amiral Stirling est aussi venu, ou du moins a reçu l'ordre de venir se réfugier au milieu de la flotte du canal, laquelle va ainsi se trouver portée à plus de trente vaisseaux de ligne, sans compter ceux qui s'y rendent, dans ce moment, de Portsmouth et de Plymouth. On ajoute qu'elle sera encore renforcée incessamment soit de la flotte de lord Nelson, soit de celle de l'amiral Collingwood. Il paroît que le gouvernement a senti la nécessité d'entasser beaucoup de forces dans cette station, soit pour prévenir les conséquences qui pourroient résulter de la réunion des flottes combinées avec celle de Brest, soit pour rapprocher nos forces navales du principal théâtre du danger; car, dans ce moment, c'est du salut de l'Angleterre qu'on s'occupe; et on regrette beaucoup que lord Nelson n'ait pas suivi l'idée qu'il avait d'abord eue de se rendre de Gibraltar vers la côte d'Irlande.

Les dernières dépêches reçues à la compagnie des Indes, par le paquebot *la Belle*, apprenoient qu'après les cinq

Digitized by Google

assauts livrés inutilement à la forteresse de Burthport, sous les ruines de laquelle Holkar étoit décidé à s'ensevelir plutôt que de se soumettre aux conditions dures que lord Wellesley voulait lui dicter, il a été conclu une trève, et qu'avant le départ du même paquebot, du Bengale, un traité de paix définitif avoit été signé.

Pétersbourg, 5 *août*. — Les régimens de ligne en garnison dans cette ville, font toutes dispositions pour se mettre en campagne. Les généraux destinés à commander les troupes qui y sont déjà, sont, dit'on, MM. de Michelson, Desson et le comte de Buxhowdem.

Hambourg, 19 *août*. — Le placard suivant a été affiché à la bourse de Londres, ainsi qu'au café Lloyd : « Il » est de l'essence des principes sur lesquels repose notre » droit maritime, de ne point tolérer *qu'aucun vaisseau* » *neutre* puisse établir *aucune relation commerciale* entre » des colonies ennemies, et des ports ennemis en Europe, » quand même lesdits bâtimens neutres auraient relâché » dans leurs propres ports, y auroient déchargé ou re- » chargé leurs cargaisons. » Cette mesure est visiblement dirigée contre les Américains, dont le ministre a fait, à ce sujet, de vives représentations à notre cour. Trois bâtimens américains ont été arrêtés en mer par des frégates anglaise, et conduits à Yarmouth.

On assure aujourd'hui que la cour de Vienne se propose d'intervenir, comme médiatrice, dans la guerre entre la France et l'Angleterre, et qu'elle a déjà fait part de ses dispositions aux cours de Paris, de Pétersbourg, de Berlin et de Londres.

On mande de Riga, en date du 3 août : « Plusieurs régimens de notre armée sont en marche, et l'on équipe toujours à Cronstadt un grand nombre de vaisseaux de guerre. On parle de plusieurs corps d'armée dont les chefs ne sont cependant pas encore définitivement nommés. »

Ratisbonne, 18 *août*. Malgré tout ce qu'on dit des préparatifs de l'Autriche, on est fondé à croire que cette puissance n'a en vue qu'une neutralité armée qui assure la tranquillité de ses états et contribue au maintien de la paix sur le continent.

C'est pour épargner des frais que l'ordre équestre de l'Empire s'est décidé à rappeler son ministre à Paris.

Digitized by Google

Le *Correspondant de Hambourg* avait annoncé qu'un bâtiment parlementaire français, avec pavillon de trève, avait abordé sur la côte d'Angleterre. Cette nouvelle ne s'est nullement confirmée.

Francfort, 25 août. — Diverses lettres de Lintz, dans la Haute-Autriche, s'accordent à dire que, depuis le 6 août, la marche des troupes par cette ville continue sans interruption. On en porte le nombre à seize régimens. Ces troupes paraissent destinées à former un camp considérable sur la bruyère de Wels, plaine qui s'étend sur une surface de huit lieues, depuis Lintz jusqu'à Wels. Un grand train d'artillerie était déjà arrivé à Lintz, et on y en attendait encore.

M. de Bildt, ministre de Suède près la diète, a, dit-on, confidentiellement déclaré à divers ministres, que la nouvelle publiée par les journaux anglais, relativement à la vente de la Poméranie suédoise à la Russie, était sans fondement.

Nous recevons de plusieurs parties de l'Allemagne méridionale des nouvelles dont nous ne pouvons garantir l'authenticité, et qui semblent préparer à des événemens importans. Si l'on peut y ajouter foi, on doit s'attendre à un prochain rassemblement de troupes prussiennes en Franconie, dans les margraviats d'Anspach et de Bareuth, dans la vue, dit-on, de mettre à l'abri ce cercle, dont le roi de Prusse est co-directeur, de toute entreprise, et donner un point d'appui respectable à la neutralité que les princes du midi de l'Allemagne sont résolus de garder, dans le cas où la cour de Vienne, entraînée dans des hostilités, tenterait aussi de les y engager. On parle en outre d'une confédération aux mêmes fins entre les cours de Berlin et de Munich.

Il a été confisqué tout récemment à Stettin plusieurs tonneaux remplis de fausse monnaie, que l'on dit avoir été fabriquée à Birmingham, en Angleterre, où, comme l'on sait, il se fabrique depuis long-temps une grande quantité de monnaie semblable pour être répandue en Allemagne.

On dit que l'Empereur d'Allemagne, sans attendre la fin des vacances de la diète, la convoquera pour le 15 septembre.

Digitized by Google

Vienne, 15 *août*. — On sait maintenant en cette capitale que deux grandes puissances se sont réunies pour tâcher d'applanir les difficultés qui ont empêché M. de Novosilzoff d'ouvrir des négociations de paix entre les puissances belligérantes. Les personnes éclairées pensent qu'il y aura un congrès général de pacification.

Le courrier du cabinet qui a été envoyé à Paris par notre cour est de retour depuis trois jours; mais il n'a encore rien transpiré du contenu des dépêches qu'il a rapportées. Elles n'ont du reste jusqu'à présent influé en aucune manière sur les dispositions militaires du gouvernement.

Berlin, 23. — On sait que cette cour désire vivement le maintien de la paix continentale, et que si elle ne réussit pas dans cette entreprise, elle sera, suivant son usage, le centre de la neutralité de l'Allemagne. On parle de quelques arrangemens qui ont déjà été pris éventuellement à cet égard; mais ces arrangemens n'ont rien de nonveau, puisqu'ils ne sont que la suite d'un systême connu.

Suivant une feuille publique, les négociations entamées par M. le comte de Bernstorff à Berlin, ont pour objet le maintien de la neutralité du Danemarck, au cas que la guerre vînt à éclater sur le continent. C'est aussi pour garantir sa neutralité que la cour de Berlin doit rassembler un corps considérable de troupes dans la principauté d'Anspach.

On parle d'une déclaration importante que S. M. l'Empereur Napoléon a fait remettre à une grande cour, en réponse à la dernière note de M. de Novosilzoff, et dans laquelle S. M. doit avoir témoigné qu'elle acceptait avec plaisir la médiation de cette cour pour applanir les différends qui existaient entre elle et d'autres puissances. Sans ajouter foi à tous ces bruits, on peut du moins en conclure que la paix a de nombreux partisans sur le continent; et qu'ils opposent leurs nouvelles aux nouvelles guerrières de l'Angleterre.

L'électeur de Hesse, qui a visité successivement les divers endroits de ses états, est inopinément retourné à Cassel. On dit qu'il a reçu des dépêches de la plus haute importance, et qui ont rendu sa présence dans sa résidence tout-à-fait indispensable.

Naples 1er *août*. — On évalue à 20 millions de ducats (240

Digitized by Google

millions de France,) les dommages qu'a éprouvés cette ville. Les particularités suivantes son extraites d'une notice adressés au gouvernement napolitain par des commissaires envoyés sur les lieux; à Ibernis, où la commotion fût si terrible, la terre s'ouvrit et vomit des flammes; 359 familles furent englouties : à Castel-Petroso, il a péri 13 familles; à Massino, 84; à Fressolone, 393; à Saint-Angelo-in-Colla, 43; à Baramillo, 180; à Gantalupo, 142 : Lorenzano et Saint-Angelo-di-Lombardi sont entièrement détruits. Une petite rivière qui coulait dans cette province, et parcourait une étendue de 50 lieues, s'est perdue à 4 milles environ de son embouchure.

EMPIRE FRANÇAIS.

Turin. La première charrette qui ait passé sur le nouveau chemin du Mont-Cénis, est celle sur laquelle a été transporté à Turin le balancier pour la fabrication de l'or, que le ministre des finances a destiné à l'hôtel des monnaies de cette ville. Cette charrette, affranchie la première de l'obligation de s'arrêter à Lanslebourg pour mettre sa charge à dos de mulets, a suivi sa route, en s'élevant à la hauteur de la cîme sourcilleuse des Alpes, avec la même facilité que si elle eût roulé en plaine. Ce chemin fera l'admiration de la prospérité ; il doit opérer des changemens remarquables dans les rapports commerciaux de la France et de l'Italie, et sera peut-être le plus beau monument que l'on puisse élever à la gloire de notre Empereur.

Brest, 5 *fructidor.* — Des vaisseaux de l'escadre anglaise qui croise devant notre port, s'avancent quelquefois dans le goulet pour observer les mouvemens de notre armée. Hier et avant-hier ils ont eu à se repentir de leur témérité. Les forts avancés de Bertheaume et de Kerautret, commandés par les généraux Augereau et Sarrazin, ont fait pleuvoir sur eux une grêle de bombes et de boulets creux, dont plusieurs sont tombés à leurs bords et les ont endommagés. On assure qu'un de ces boulets, lancé de la batterie neuve de Kerautret, a éclaté sur le vaisseau amiral du lord Cornwallis.

Hier, l'escadre légère aux ordres du contre-amiral Willaumet a eu un engagement d'une heure et demie avec

Digitized by Google

les vaisseaux de tête de l'armée anglaise, dont le vaisseau de l'amiral Cornwallis faisait partie. L'ennemi a été obligé de prendre le large et paraît avoir eu des avaries majeures; les vaisseaux *le Foudroyant*, *l'Alexandre* et *l'Impétueux*, sont ceux qui ont combattu, ainsi que les frégates *la Valeureuse* et *la Volontaire*. (*Courrier de Brest.*)

PARIS.

S. M. l'Empereur a fait le 3 fructidor, à 6 heures du matin, une revue de détail sur tous les bâtimens réunis à Boulogne. — Le 6, sur le Plateau des Dunes, entre Ambleteuse et Vimereux, elle a passé en revue la division du général Gazan; et le 9, à Ambleteuse, le corps d'armée commandé par M. le maréchal Davoust. Elle est dit-on, attendue incessamment à Bruxelles.

— S. M. l'Impératrice est arrivée hier soir à Paris. M. le préfet de Paris, accompagné des chevaliers maîtres de cérémonies de la ville, en costume de cour, étoit allé au-devant de S. M.

— Le 8 du mois de fructidor, a été rendu un décret impérial, concernant la levée de la conscription de l'an 14. Les 30 mille conscrits destinés à compléter l'armée sur le pied de son organisation, et les 30 mille destinés à rester en réserve ou à porter l'armée au pied de guerre, sont mis en activité.

— S. Em. M. le cardinal archevêque de Paris vient d'adresser aux curés et aux desservans de son diocèse la circulaire suivante :

« Des abus se sont introduits, monsieur, dans la célébration des solennités de l'église. Nous les avons improuvés toutes les fois qu'ils sont venus à notre connaissance; mais comme ils deviennent tous les jours plus fréquens, ils exigent de notre part une défense plus formelle. On annonce par des affiches ou par les feuilles publiques la musique employée dans nos cérémonies, comme on annoncerait des spectacles profanes; et, ce qui est encore plus répréhensible, dans certaines occasions on s'est permis de faire payer à l'entrée des églises, d'y exiger des billets, et de fermer ainsi l'accès des temples du Seigneur

Digitized by Google

aux fidèles peu fortunés. Je ne vous cacherai pas que de plaintes en sont parvenues jusqu'aux oreilles de S. M. l'Empereur et Roi, et que son zèle pour la religion l'a porté à m'en faire écrire par son Exc. le ministre des cultes. Pour faire disparaître ces abus, nous défendons expressement : 1°. d'exiger jamais aucune rétribution ni aucun billet pour l'entrée des églises paroissiales ou succursales, et des oratoires publics, 2°. d'insérer dans les annonces des fêtes et cérémonies ecclésiastiques, soit qu'on les fasse par affiche ou autrement, les noms ni le nombre des musiciens qui doivent y chanter ou y jouer de quelque instrument. »

— Un décret impérial affranchit du droit de patente les médecins, chirurgiens, pharmaciens des hôpitaux civils et militaires, ou employés au service des pauvres par nomination de S. M. ou des autorités administratives, ainsi que es professeurs d'accouchement dans les hospices.

— Les dernières nouvelles de Naples sont rassurantes sur la Calabre et la Pouille. La secousse du 26 juillet y a été ressentie, mais elle n'y a produit que peu de dommage. On porte à 46 le nombre de villes, bourgs ou villages qui ont été entièrement détruits dans le comté de Melise. On remarque qu'il y a 78 ans que l'on n'avait pas ressenti à Naples une pareille secousse.

— Le buste de Molière a été placé sur la maison (rue de la Tonnellerie, n°. 3), où il est né. Ce buste est bronzé. Le maître actuel du logis a jugé à propos de s'en servir comme d'enseigne : *Bene sit ;* mais il a fait écrire à côté : *A la tête noire.* A la tête noire ! il n'a rien trouvé de plus ingénieux à dire de la tête de Molière.

— On construit à Anvers 8 vaisseaux de 74 et de 80, une frégate et une corvette.

— Par décret impérial, il est défendu à tous maires-adjoints et membres d'administration municipale, de souffrir le transport, présentation, dépôt, inhumation des corps, ni l'ouverture des lieux de sépulture ; à toutes fabriques d'églises et consistoires, ou autres ayant droit de faire les fournitures requises pour les funérailles, de livrer lesdites fournitures ; à tous curés, desservans et pasteurs, d'aller lever aucun corps, ou de les accompa-

Digitized by Google

gner hors des églises et temples, qu'il ne leur apparaisse de l'autorisation donnée par l'officier de l'état civil pour l'inhumation, à peine d'être poursuivis comme contrevenans aux lois. »

— On auroit une singulière idée de la situation de l'Europe, si l'on s'en tenoit à lire les journaux allemands et les journaux anglais. Les premiers mettent le continent entier sous les armes; mais ils ajoutent que ce n'est pas pour faire la guerre, et que l'unique but de tant de mouvemens est d'obtenir la neutralité. Il est difficile de concevoir comment toutes les puissances continentales voulant rester neutres, toutes établissent leurs troupes sur le pied de guerre. Il y a dans ces dispositions ou dans ces explications quelque chose de faux qui ne trompe personne. Les journaux anglais, plus hardis sans être plus francs peut-être, annoncent hautement une alliance entre leur pays, l'Autriche, la Russie, la Suède et la Turquie. Si l'Empereur d'Allemagne n'ose avouer cette alliance, pourquoi l'Angleterre s'empresse-t-elle de la proclamer? C'est que l'Angleterre, toujours fidelle à son système, veut compromettre la maison d'Autriche, l'entraîner plus vîte et plus loin qu'elle ne le desire, et provoquer contre elle le ressentiment des Français, dans l'espoir d'entamer de suite sur le continent une querelle qui éloigneroit de son île les dangers qui pèsent sur elle. Ainsi le premier fruit de cette alliance, si elle existe, seroit une perfidie bien conditionnée; et si cette alliance n'existe pas, que penser des motifs qui engagent l'Angleterre à la publier comme accomplie? Les Français ne peuvent croire que la maison d'Autriche trahie, abandonnée, humiliée dans la dernière guerre par le cabinet de Saint-James, veuille se livrer de nouveau à ce cabinet égoïste; et ce que les Français refusent de croire en politique, pourroit être condamné par cette seule raison. Si l'Angleterre ne néglige rien pour compromettre la maison d'Autriche dont elle ne dispose pas encore à son gré, elle humilie la Russie, qui paroît davantage à sa disposition; et c'est ainsi qu'elle fait annoncer que 80 mille russes seront à la solde de M. Pitt. Il est malheureux pour la Russie, qui a montré le desir d'une grande réputation, de n'avoir plus à sa merci des écrivains français; ils lui apprendroient sans doute que toute puissance qui se met à la solde d'une autre, n'est plus regardée que comme une puissance secondaire; et

Digitized by Google

peut-être l'empereur Alexandre auroit-il honte de descendre lui-même du haut rang où ses aïeux l'ont placé, pour jouer un rôle au-dessous de sa dignité et de la considération à laquelle pouvoient prétendre les peuples qu'il gouverne. Un empereur payé par un peuple marchand, ne rappelle pas les beaux jours où le titre d'Imperator répondoit à celui de maître du monde. Au bruit des neutralités armées du continent et des alliances de l'Angleterre, la France reste calme. Si, au milieu des plus cruelles divisions, elle a pu résister à l'Europe entière, que ne pourra-t-elle pas aujourd'hui qu'elle est forte de l'union de tous ses membres, et qu'elle a remis le soin de sa prospérité à un chef qui ne peut rencontrer en Europe un seul ennemi qui ne soit son admirateur ?

— On mande de Toulouse que Mme Blanchard y a fait sa troisième ascension aérostatique. Elle s'est élevée à deux mille toises, et elle est descendue à huit lieues du point du départ dans la commune de Lux, canton de Caraman. Les habitans de cette commune ont pensé, en la voyant descendre des airs, que quelque esprit aérien venoit leur rendre visite; ils se sont armés de fusils et de bâtons, et l'ont entourée; mais quelques pièces d'argent jetées par Mme Blanchard ont calmé le premier effet de cette terreur; et comme ces pièces de monnoie portoient le même type que celles de Lux, ils ont pensé que le diable pouvoit n'être pour rien dans cette apparition. Néanmoins le maire de la commune, par mesure de sûreté publique, a voulu retenir le ballon; mais, sur la réquisition de la gendarmerie, il a été renvoyé à M. Blanchard par le maire de Caraman.

— Par décret impérial les préposés des douanes et les préposés à la perception des droits d'octroi, sont tenus de se faire représenter les lettres de voiture, connaissemens, chartes-parties et police d'assurances des marchandises et autres objets dont le transport se fait par terre ou par eau, et de vérifier si ces actes sont écrits sur papier d'un franc, ainsi qu'il est prescrit par l'article V de la loi du 6 prairial an 7. En cas de contravention, ils en rédigeront des procès-verbaux pour faire condamner les souscripteurs et porteurs solidairement à l'amende fixée par l'art. IV de la même loi. Les préposés de l'administration de l'enregistrement des domaines qui auront constaté des contraventions de la même nature, profiteront, ainsi que les employés ci-dessus désignés, de la moitié desdites amendes.

Digitized by Google

(N°. CCXVIII.) 20 FRUCTIDOR an
(Samedi 7 Septembre 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE PARASITE,

CONTE.

Ce que Dieu garde est bien gardé :
Qu'il daigne protéger ma paisible chaumière,
Que de ma bonne ménagère
Il prolonge les jours et la franche gaieté ;
Qu'à trois heures ma nappe mise,
Se couvre d'un frugal repas,
Préparé sainement, servi sans embarras,
Qui soulage ma faim et non ma gourmandise,
Et si jamais le calcul ou l'ennui
Me font aller flairer la cuisine d'autrui,
Je consens, oui je veux qu'en passant dans la rue
Chacun me montre au doigt, me persifle et me hue.
J'en ai connu de ces écornifleurs,
Vrai fléau des maisons honnêtes,
Tout à-la-fois impudens et flatteurs.
De grand matin se mettant aux enquêtes,

Digitized by Google

Pour s'assurer, même aux frais des railleurs,
Journalière et franche lippée.
Je vois encor d'ici certain monsieur Bonnot,
Parasol sous le bras et perruque tapée,
D'un pourpoint jadis noir couvrant sa courte épée,
L'œil furet, le maintien dévot,
Ne rendant pas sa courtoise visite,
Sans la gimblette pour le chien,
Ou le bonbon pour la petite,
Encor sans y mettre du sien,
Car au dessert le bon apôtre
Escamotait chez l'un ce qu'il offrait chez l'autre.
En fortune, en talens, hélas ! aucun moyen ;
C'était, à tout prendre, un pauvre homme :
Des gazettes du jour éternel rabacheur,
Plat babillard, intrépide mangeur,
Voilà ce qu'il était en somme.
Mais plus content de lui qu'un aimable invité,
Dès que pour toute la semaine
Son travail était fait, rien ne l'eût arrêté ;
Tant procéda pourtant qu'on le souffrait à peine,
Et qu'à la fin sa nullité lassa.
De vingt lieux, fatigués de sa triste personne,
Tout doucement on le chassa ;
Mais pour son estomac sitôt que l'heure sonne,
N'ayez pas peur qu'il s'abandonne :
Vous aliez voir le corsaire Bonnot,
Ferme dans le danger, et fécond en ressources,
Par de nouveaux exploits signaler d'autres courses.

Dans un de ces manoirs, où le rusé marmot
Gémit sous la férule en griffonnant son thême,
Mon brave se présente une lettre à la main,
Lettre que, pour venir à bout de son dessein,
Il s'était écrite à lui même.
Au recteur du gymnase il s'adresse, et lui dit :
« J'ai charge de placer un enfant qu'on chérit,

Digitized by Google

Chez vous, mon maître, et votre renommée
A décidé mon choix; lisez ce qu'on m'écrit.
Vous passez pour un érudit,
Votre méthode est estimée,
Vos soins parfaits, votre morale aussi;
Sur ces objets aucun souci:
Mais vous voyez comme on me presse
(C'est, je l'avoue, un excès de tendresse)
D'examiner comment on est nourri.
Je sais bien qu'il ne faut à la folle jeunesse
Rien de trop recherché, mais la salubrité,
Le bon apprêt, la propreté.
Des parens sur ce point la prévoyance extrême
N'est point blâmable en vérité.
Je voudrais donc en juger par moi-même;
Et rompant tout engagement,
Un de ces jours, à votre réfectoire,
Avec vos écoliers, mon cher, tout bonnement
Je veux venir manger et boire.
Je m'en fais, je vous jure, un divertissement;
A mes amis j'en conterai l'histoire;
Vous le trouvez bon.... » — « Mais, monsieur,
Pour répondre à pareil honneur,
Je voudrais.... » — « Quoi, de la cérémonie!
C'est sans façon que je me prie,
Et mon but serait mal rempli,
A jour nommé si vous deviez m'attendre;
Non, non, je viendrai vous surprendre.... »
Le lendemain, à l'heure de midi,
Le voilà parmi la marmaille;
A ce banquet mal assorti,
Certes il ne fit pas ripaille,
Mais il mangea de bon cœur. Tout coup vaille:
Autant de pris sur l'ennemi.
Apres dîner, l'humble régent s'avance,
De l'illustre convive exaltant l'indulgence,

Digitized by Google

Lui demandant cent et cent fois pardon....
« Pardon, mon maître, et de quoi donc ?
Je m'applaudis de la bonne aventure,
Et j'ai dîné, je vous assure,
Tout aussi bien qu'à la maison.
A ces enfans, que Dieu conserve,
Je ne souhaite point de mets plus délicats;
Je tiens contre Comus le parti de Minerve,
Et n'ai jamais aimé les splendides repas.
Or sus je sais par cœur le menu des jours gras;
Aux jours maigres je me réserve
De reprendre ma place ici,
Afin que du tout éclairci,
J'en puisse instruire la famille. »
Le vendredi suivant, point ne manqua Bonnot
De hasarder la fortune du pot.
Aux mets de pénitence on joint quelque broutille;
Bonnot dévore, et le voilà lesté.....
« Votre accueil plein d'aménité,
Dit-il en achevant sa modeste pitance,
Et cet essai par la raison dicté,
N'ont point trompé mon espérance.
Dès ce soir donc j'écris à mes amis
D'envoyer sans délai leur enfant à Paris.
Je vous le recommande autant qu'il m'est possible;
A tous vos soins pour lui je serai bien sensible;
Faites son lit, car vous l'aurez dans peu;
Nous nous reverrons; sans adieu.... »
Il s'esquive en effet, et parcourant la liste
Des maîtres du pays latin,
A chacun d'eux à l'improviste,
Et toujours sa lettre à la main,
Il annonce un élève et fait sa double épreuve:
Conception vraiment bizarre et neuve,
Qui lui valut cent dîners pour le moins,
Et souvent très-mauvaise chère;

Digitized by Google

Mais enfin il put satisfaire
Le plus urgent de ses besoins.
Nul embarras; circonstance légère
Qu'un peu plus de gêne ou d'ennui :
Dîner d'abord, et dîner chez autrui,
C'était là l'importante affaire.

Par F. Devenet.

CHACTAS
AU TOMBEAU D'ATALA.
Romance.

Heureux celui dont l'âge des douleurs
N'a pu flétrir la course passagère !
Heureux celui qui n'a mouillé de pleurs
Que le sein de sa mère !

De ce tombeau, de lianes couvert,
Hôtes des bois, respectez le mystère.
Repose en paix, ô fille du désert !
Repose en paix sous le roc solitaire.

Elle a passé comme la fleur des champs,
La jeune vierge, à son pays ravie;
Sur ses beaux jours j'ai vu passer le temps,
Et dans mon sein un souffle l'a flétrie.

Dors, Atala, dors. L'ange de la mort
Sous ma douleur défend que je succombe.
Demain je fuis; errant au gré du sort,
Un autre ciel verra fermer ma tombe.

Heureux celui dont l'âge des douleurs
N'a pu flétrir la course passagère !
Heureux celui qui n'a mouillé de pleurs
Que le sein de sa mère !

Par M.....

Digitized by Google

ENIGME.

Chez les moines séditieux,
Je fus souvent tumultueux;
Chez les chanoines orgueilleux,
J'étais un peu trop fastueux;
Mais dans un livre, jeune ou vieux,
Je suis toujours silencieux :
Devine-moi, si tu le peux.

Par G. V. (de Brives), *abonné.*

LOGOGRIPHE.

Mon dernier membre, avec l'avant-dernier,
Enlevés à mon corps, je suis toujours entier.

Par une Abonnée.

CHARADE.

L'ame, chez toi, lecteur, abandonnant le corps,
Mon premier est l'asile où repose ce corps :
On sait que mon dernier, commun à tous les corps,
Ajoute chez la femme à la beauté du corps.
Pour former mon entier, il faut bien plus d'un corps;
Et pourtant cet entier ne forme qu'un seul corps.

Pons..... Sim.. (de Reims.)

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *la Parole.*
Celui du Logogriphe est *Clocher,* où l'on trouve *Cloche.*
Celui de la Charade est *Cor-sage.*

Digitized by Google

Précis historique de la vie d'Annibal, et de ses Campagnes en Italie. Nouvelle édition; par *Des Essarts.* Un vol. in-8°. Prix: 1 fr. 50 c., et 2 f. par la poste. A Paris, chez l'Auteur, libraire, place de l'Odéon, n°. 1; et chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42. (Deuxième article.)

ANNIBAL, qui connaissait tout le faible de son gouvernement, lui cacha ses desseins, soit pour assurer le secret de sa marche, soit plutôt pour laisser à son pays, en cas de malheur, le moyen de rejeter sur lui toute la responsabilité de cette guerre, selon la coutume de ces temps. Car il arrivait souvent que le sénat des deux nations laissait agir à leur gré ses généraux et ses ambassadeurs, prêt à les désavouer, si le succès ne répondait pas à ses espérances. On en vit un exemple singulier dans la négociation sur l'Espagne. Les deux peuples réclamaient fortement l'exécution du traité, et il se trouva que chacun d'eux se croyait affranchi des conditions qui lui étaient personnelles. Les Romains prétendaient que les Carthaginois étaient liés, parce qu'Asdrubal avait signé le traité. Les Carthaginois pressaient les Romains par le même argument, parce que le consul Lutatius avait également signé en leur nom. De part et d'autre, on criait à la perfidie; chacun prouvait que le parti contraire violait les engagemens les plus sacrés. Mais lorsque Rome envoya des ambassadeurs pour se plaindre à ce sujet, on lui dit que les Carthaginois n'avaient pas d'autre réponse à faire que celle qu'ils avaient apprise des Romains; et que puisque les Romains se croyaient libres du traité de leur consul, sous prétexte qu'il n'avait pas reçu la der-

Digitized by Google

nière forme des mains du peuple et du sénat, les Carthaginois, au même titre, ne devaient pas se croire obligés par le traité de leur général, puisqu'il avait été fait sans leur autorité (1). Cette réponse paraît sans réplique; cependant ce n'est pas celle qu'on devait faire. C'était répondre à une défaite par une autre défaite; c'était jouer au plus fin, rôle indigne de deux puissances qui se disputaient l'empire du monde. Dans de telles questions, il n'y a que les principes qui aient une force véritable; et le principe qui devait résoudre celle-ci était d'une invincible clarté. C'est qu'un traité, fondé sur des conventions réciproques, n'a de vigueur que par leur accomplissement, et qu'il est rompu, dès que l'un des contractans se dégage. Ainsi le manque de forme et de ratification qu'alléguaient les Romains pouvait rendre la transaction de nul effet pour eux, mais, par cela même, elle devenait nulle pour tous. Vouloir qu'elle fût forte contre Carthage et faible pour Rome, était une absurdité trop violente, en même tems qu'une manifestation trop claire des dispositions hostiles qu'ils apportaient dans cette discussion. Aussi, quoiqu'il y eut moins de raison que de finesse dans la réponse de Carthage, elle découvrit tellement ce qui se remuait dans le fond des cœurs, que lorsque l'orateur du sénat dit aux ambassadeurs : « Produisez donc aujourd'hui ce que votre ame enfante

(1) Ce passage de Tite-Live est fort curieux, et fait voir combien Annibal entendait profondément la politique de ces nations. Il faut se rappeler que la difficulté roulait sur le siége de Sagonte que Rome voulait couvrir de son alliance. *At enim eo fœdere quod cum Asdrubale ictum est, Saguntini excipiantur; adversùs quod nihil ego dicturus sum, nisi quod à vobis didici. Vos enim quod C. Luctatius Cos. primò nobiscum fœdus icit, quia neque auctoritate patrum, nec populi jussu ictum erat, negastis vos eo teneri. Si vos non tenent vestra fœdera, nisi aut ex auctoritate aut jussu vestro icta, nec nos quidem Asdrubalis fœdus, quod nobis insciis icit, obligare potuit.* (Lib. XXI.)

Digitized by Google

depuis si long-temps, *quod diù parturit animus vester, aliquando pariat*... Quintus Fabius, chef de la députation, fut si étourdi de la justesse du coup, qu'il n'eut plus que des menaces à la bouche.

Il fit une scène de théâtre que bien des gens qui ne sont plus au collége admirent encore. Il releva un des pans de sa robe, et dit aux Carthaginois : *J'apporte ici la paix ou la guerre, choisissez.* Un pareil choix proposé à des hommes ne leur permet pas de balancer, et il équivaut à une déclaration de guerre. Ainsi Fabius fit une chose indigne de son caractère, et transforma un ambassadeur en héraut d'armes.

Le crime d'une telle rupture retombe sur celui qui le premier se délivre de sa parole, et rompt le nœud commun. Or, ici ce fut Rome qui donna l'exemple, et lorsqu'on rapproche cette conduite de la haute réputation d'intégrité et de grandeur d'ame qu'on lui a faite, on voit que son histoire a été écrite avec les vues les plus fausses et les couleurs les plus trompeuses.

Le plan d'Annibal était donc aussi généreux pour son pays que juste et plein de vigueur contre les Romains. Il sentit que le succès seul pouvait le faire approuver, et il ne répondit aux injures d'Hannon que par des victoires. Pendant qu'on osait proposer de le livrer aux Romains, il méditait de les aller chercher lui-même jusque dans leur ville; et lorsqu'on le vit exécuter ce dessein avec tant de promptitude, lorsqu'après avoir détruit quatre grandes armées, il sembla qu'il n'avait plus qu'à prendre Rome, il était temps alors d'ouvrir les yeux; il était temps de songer à prendre de la confiance dans un homme qui n'en demandait que par des prodiges : et comment ne pas voir qu'il y allait du salut de toute la nation, et que si Rome se relevait d'un tel

Digitized by Google

coup, elle ne pardonnerait jamais à un ennemi de l'avoir mise si bas? Cependant Annibal ne fut pas soutenu; on lui refusa et les recrues et l'argent qu'il demandait, comme s'il avait pu faire une guerre si active sans frais et sans pertes.

Ce défaut de conduite paraît incroyable; et quand on songe qu'Annibal vainqueur de l'Espagne, de la Gaule, des Alpes, de l'Italie, Annibal aux portes de Rome excitait moins d'admiration que d'envie à Carthage, peut-on se défendre de mépriser ces gouvernemens faibles et inquiets, ces républiques toujours condamnées aux tourmens de la jalousie?

Rome fut aussi ingrate envers son Scipion: mais il est vrai que, dans ses malheurs, elle fit paraître un plus beau caractère: et, par un contraste bien étonnant, elle accueillait et félicitait Varron, quoique vaincu, pendant que Carthage délaissait Annibal victorieux. Si l'on conçoit ce que des sentimens si divers devaient mettre dans les ames de part et d'autre, on verra bien que le succès de la guerre n'eut point d'autre cause. Quelques années plus tard, Carthage abandonnée aux flammes par les ordres d'un général romain, fut punie de son ingratitude envers Annibal plus cruellement qu'il n'appartenait à un Romain même de le souhaiter. Scipion Emilien qui la brûlait ne put s'empêcher de pleurer sur une ville si intéressante par son antiquité, et qui contenait sept cent mille citoyens parmi lesquels elle ne trouvait plus d'Annibal. Ces défenseurs des empires sont envoyés dans les temps nécessaires; ils paraissent au jour des calamités, ils remplissent leur tâche, et on ne les trouve plus. L'exemple terrible de Carthage est une de ces leçons que la Providence seule sait donner. Dans la conduite générale des sociétés, les lois de l'ordre sont inflexibles, et les fautes des gouvernemens jamais impunies.

Digitized by Google

On a lieu de s'étonner qu'un homme qui écrit l'histoire d'une guerre aussi importante et aussi célèbre que la seconde guerre punique, ait négligé d'en approfondir les principes, les opérations, et les personnages. C'est bien méconnaître le caractère et le génie de ce genre d'ouvrage, que de ne pas rendre le lecteur attentif aux instructions que présentent de tels spectacles. Mais conçoit-on que l'auteur de *la vie d'Annibal* se soit cru obligé de diffamer odieusement son caractère personnel, et qu'il ait eu assez peu de connaissance des hommes et des choses pour emprunter de Tite-Live les traits dont il peint son héros? Ce qui doit surprendre ici, c'est que Rome qui, après la ruine de Carthage, jeta partout la terreur, n'ait pu diminuer le nom d'Annibal dans la mémoire des hommes. Sous ce faux air de grandeur que lui donnaient son génie impérieux et ses manières hautaines, elle eut toujours la bassesse de chercher à avilir ses ennemis; et sans doute elle eût aimé à flétrir leur réputation par ses histoires, comme elle flétrissait leur personne par ses triomphes. Cependant Cornélius Nepos rend une justice éclatante à Annibal. Non-seulement il avoue sa supériorité militaire sur tous les capitaines Romains, mais il reconnaît que les suites malheureuses de la guerre furent l'ouvrage des factions jalouses qui divisaient Carthage. Il n'y a rien de si difficile et de si beau que de louer noblement un ennemi. Le passage original décèle une grande équité, et doit plaire à ceux qui veulent, dans l'historien, autant de génie pour la connaissance des causes que d'exactitude pour celle des faits. *Non est inficiandum Annibalem tantò præstitisse cæteros imperatores prudentiâ, quantò populus Romanus antecedebat fortitudine cunctas nationes: nam quoties cumque cum eo congressus est in Italiâ,*

Digitized by Google

semper discessit superior; quod nisi domi civium suorum invidiâ debilitatus esset, Romanos videtur superare potuisse. Sed multorum obtrectatio devicit unius virtutem. (*Cap. I.*)

Si l'écrivain moderne eût été plus soigneux d'entendre les faits que de les compiler, il aurait vu que Tite-Live lui-même donne une idée plus favorable qu'il ne voudrait du héros Carthaginois. Ce qui se fit à Capoue mérite un souvenir éternel. Il semble que cette ville était destinée à éprouver toutes les extrémités à la fois. Ses délices furent célèbres au milieu des horreurs de la guerre, et ses malheurs égalèrent ses voluptés. Ses premiers citoyens lui donnèrent un spectacle bien digne de ses mœurs, puisque la débauche et le désespoir semblaient y disputer d'excès. Après s'être enivrés dans un festin délicieux, ils s'empoisonnèrent, et se firent brûler sur le même bûcher.

Annibal avait traité avec l'un des principaux de la ville, nommé Pacuvius, lequel était devenu son hôte. Ce Pacuvius avait un fils qui était lié avec les Romains, et qui haïssait mortellement les Carthaginois. Mais par considération pour le père, Annibal avait pardonné au fils, et il l'avait même invité à sa table, pour sceller la réconciliation. Ce jeune homme prit la résolution de l'égorger au milieu du repas. Pendant que tous les convives se livraient à la confiance et à la joie, il se lève de table, fait appeler son père, lui montre un poignard caché sous sa robe, et lui déclare son dessein. Ce vieillard, saisi de frayeur, fondit en larmes, et pour désarmer son fils, lui rappela tout ce que la bonté d'Annibal avait de généreux et de touchant. Le jeune homme fut vaincu par la force de la vérité, et il fallait qu'elle fût bien puissante, puisque Tite-Live prend ici le langage de la plus haute admiration; mais ses traits les plus éloquens sont

Digitized by Google

affaiblis ou supprimés dans la traduction de l'historien français.

« Quoi! mon fils, s'écrie Pacuvius, il n'y a que » peu d'heures que nous avons donné notre foi » à Annibal avec tous les sermens dont les Dieux » ont été témoins; il nous a appelés à sa table, et » nous armerons notre main contre lui? Tu veux » ensanglanter cette table où tu as été reçu? tu » veux immoler ton hôte? Et moi qui ai fléchi si » aisément Annibal pour mon fils, je ne pourrai » fléchir mon fils pour Annibal? N'y a-t-il rien de » sacré pour toi, et foules-tu aux pieds la religion? » Avant que d'aller jusqu'à lui, mon fils, il faut » que tu perces ce corps dont je le couvrirai. » Voilà le seul chemin que tu as à prendre... »

On ne trouve point là cette force d'expression et ces traits d'enthousiasme qui nous donnent une si haute idée d'Annibal. *Unus aggressurus es Annibalem? Quid in unum intenti omnium oculi? Quid tot dextræ? Torpescentne in amentiâ illâ? Vultum ipsius Annibalis quem armati exercitus tremunt, quem horret populus Romanus, tu sustinebis?*

C'est là ce fameux discours, *Per ego te, fili*, qui passe pour un modèle d'éloquence, et qui prouve qu'Annibal savait non-seulement pardonner, mais même se confier à un ennemi. Ce qui prouverait encore mieux la bonté de son naturel, en même temps que la force de son ame, c'est qu'il aimait les lettres, et qu'il les cultivait lui-même, sans qu'on puisse deviner où cet homme étonnant en trouvait le loisir.

En parlant de Capoue, il faut aussi répondre à ceux qui prétendent que ce général y laissa corrompre son armée. Ce qui prouve qu'il ne commit point cette faute, c'est qu'avec cette armée si énervée, il fit ce qu'il y a jamais eu de plus extraordi-

Digitized by Google

naire, et ce qui exige plus de talent, de courage et de conduite que les campagnes les plus brillantes; ce fut de soutenir, pendant seize ans, une guerre étrangère au centre du pays ennemi; et à la fin d'un si long terme, il se trouvait si peu affaibli, si peu découragé, qu'il ne quitta l'Italie qu'en frémisssant d'indignation de se voir arracher le fruit de ses exploits.

On sait ce qu'il fit à Zama, et comment il épuisa les dernières ressources de son génie pour sauver une nation qui avait épuisé sa fortune et mis le comble à ses fautes. Il eut au moins la gloire de donner la paix à une ville qui n'avait pas su faire la guerre, et une paix dont il fut la première victime. Il termina par cet acte de dévouement une carrière de peines et de sacrifices. Ce sera une honte éternelle pour les Romains d'avoir hâté le dernier soupir d'un si grand homme, et ce sera une gloire éternelle pour Annibal d'avoir fait trembler Rome jusqu'à ce dernier soupir.

CH. D.

La Nouvelle Astrée, ou les aventures romantiques du temps passé. Traditions recueillies et publiées par *Ch. Fr. Ph. Masson*, de l'Institut national de France, et de la société philotechnique de Paris. Deux vol. in-12. Prix : 4 fr., et 5 fr. par la poste. A Metz, chez *Collignon*; et à Paris, chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal de l'Empire*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

« JE publie dans l'âge mûr, dit M. Masson au com-
» mencement de sa préface, l'ouvrage de ma jeunesse.
» Après une absence de quinze ans, je suis revenu dans
» les lieux mêmes qui m'avaient inspiré, pour y rectifier
» mon travail, et lui donner la forme sous laquelle je le

Digitized by Google

» présente aujourd'hui. » D'après cette déclaration, on doit s'attendre à trouver dans l'ouvrage de M. Masson toute la fraîcheur d'imagination de la jeunesse, tempérée par l'expérience, et par les réflexions de l'âge mûr. Rien ne serait plus sage que cette manière de travailler, et on pourrait la présenter comme un modèle aux jeunes gens qui se destinent à suivre la carrière des lettres. Ce n'est pas que cette méthode réussisse à tout le monde indistinctement. Il y a tel homme malheureusement né, chez lequel l'âge n'apporte aucun changement, et qui loin d'acquérir des idées plus justes par l'expérience, ne fait que s'enfoncer davantage dans les erreurs de sa jeunesse. Mais ceci ne fait qu'une exception, qui ne prouve rien contre la règle. Nous allons examiner jusqu'à quel point M. Masson peut être compris dans l'exception dont nous venons de parler.

La préface de la Nouvelle Astrée a nécessairement été écrite dans l'âge mûr. J'y trouve le passage suivant : « Lorsque l'auteur de la nouvelle Héloïse écrivait, *j'ai vu* » *nos mœurs et j'ai publié mon livre !* Ce mot si simple » en apparence était le résultat des plus profondes et des » plus sages réflexions ; je n'aurai pas la présomption de » m'appliquer ces réflexions, mais j'oserai dire : *J'ai vu* » *notre littérature et j'ai publié mon roman* » Pour bien entendre le commencement de ce passage, il faut savoir que M. Masson est admirateur passionné de la nouvelle Héloïse, et qu'il regarde ce livre comme le plus moral du monde. Sans cette explication tous les honnêtes gens seraient de l'avis de M. Masson. On ne peut disconvenir qu'il fallait que J.-J. Rousseau eût profondément réfléchi sur la corruption du siècle où il écrivait, pour publier la Nouvelle Héloïse. Il fallait qu'auparavant il se fût bien convaincu que toutes les idées étaient bouleversées dans la société, qu'il n'y avait plus de mœurs, et qu'enfin l'on en était parvenu à une indifférence complète pour le bien et pour le mal, pour le vice et pour la vertu. S'il en avait été autrement, J. J. eût-il osé justifier les erreurs d'une

Digitized by Google

jeune fille qui manque à tous ses devoirs, et bien plus encore la présenter comme un modèle de vertu? Et Rousseau avait si bien jugé l'état des mœurs de son siècle, que la Nouvelle Héloïse eut tout le succès qu'il pouvait espérer. Dans le siècle précédent, où les mœurs étaient respectées, le talent supérieur de l'écrivain n'eût point fait excuser des tableaux aussi contraires à la morale, ou plutôt l'homme de lettres se fût assez respecté pour ne pas en souiller sa plume. Ce n'est point ici le lieu de discuter la conduite du philosophe de Genève, d'examiner quelle espèce d'estime on doit aux écrivains qui, pour obtenir des succès faciles, emploient à flatter, à excuser, et même à irriter les passions des hommes, les talens qu'ils ont reçus du ciel pour les éclairer. Qu'il me suffise d'établir ici la différence qui existe entre ces prétendus philosophes, et les grands hommes du siècle de Louis XIV, qui osaient faire entendre la vérité dans toute sa rigueur aux peuples, ainsi qu'aux rois, et d'observer que c'est là la ligne de démarcation qui séparera éternellement les écrivains du XVIIe siècle de ceux du XVIIIe.

Mais aujourd'hui que l'on commence à revenir à des idées plus justes sur les hommes et sur les choses, que l'on remet tout à sa véritable valeur, que dire quand on entend M. Masson, un membre de l'Institut national, s'écrier avec emphase dans cette même préface écrite dans un âge mûr: *Les Comptes faits ou Barême ont aidé à mille friponneries; je doute que l'exemple de Julie ait jamais entraîné une jeune fille à commettre une faiblesse.*

L'excès du ridicule dispense de toute discussion, et il faut sourire de pitié.

Il est temps d'en venir à l'analyse de la Nouvelle Astrée, qui, suivant M. Masson, doit réformer notre littérature comme la Nouvelle Héloïse a réformé nos mœurs, c'est une espèce de roman de chevalerie, de bergerie et de ferie.

Thibaut, comte de Neufchâtel, aidé par un moine scélérat, a usurpé les états de Gondéric, comte de Montbéliard

liard et d'Alise son épouse. Pendant que Gondéric est dans la Terre-Sainte avec les croisés, Thibaut, non content de l'avoir dépouillé de ses états, veut encore enlever sa femme, qui pour se soustraire à ses persécutions s'est précipitée dans un gouffre, et on la croit morte. Le château de Gondéric est détruit de fond en comble. Thibaut, dont l'ambition est insatiable, voudrait réunir à ses domaines ceux de Renaut, comte de Bourgogne. Renaut n'a qu'une fille appelée Béatrix. Le comte de Neufchâtel envoie son fils à la cour de Bourgogne, en lui recommandant de se faire aimer de Béatrix afin de l'épouser. Cette Béatrix est une espèce de fier-à-bras. Elle reçoit ses amans à grands coups de lance, et se moque d'eux après les avoir vaincus. Mais dès qu'elle aperçoit le jeune Thibaut, ce cœur farouche est soumis, et *la superbe fille de Renaut rougit d'amour pour la première fois.* Par malheur le jeune Thibaut aimait les beautés plus douces et plus tranquilles, et il se sentait pour Béatrix autant d'aversion qu'il avait inspiré d'amour. Aussi n'a-t-il rien de plus pressé que de s'éloigner de la cour de Renaut sous quelque prétexte, et d'aller rejoindre son père. Mais bientôt Béatrix qui s'ennuyait d'attendre, déclare au comte de Bourgogne *qu'il ait à rappeler le jeune Thibaut à sa cour, ou qu'elle-même allait l'abandonner pour le chercher et le suivre.* Thibaut, effrayé à cette nouvelle, prend le parti de se sauver avec un jeune troubadour de ses amis, appelé Valentin. « Ah! » Valentin, s'écrie-t-il, je suis vendu, échangé comme » un vil esclave.... mais non, je ne serai point livré. » Afin donc de n'être point *livré*, il se retire chez le père de Valentin dans la Rauracie. Or, comme le nom de *Rauracie* était trop doux pour l'oreille poétique de M. Masson, il a soin de l'appeler assez souvent *l'heureuse Rauracie.*

Chemin faisant ils aperçoivent *une jeune fille assise sur le rivage: un agile fuseau tournait dans ses doigts délicats. ses cheveux plus fins et plus doux que les flocons du lin bondissant qui garnissait sa quenouille legere, formaient*

Digitized by Google

des boucles voltigeantes autour de son front ingénu. Comment résister à tant d'appas? Thibaut devient amoureux pour la vie. Il se fait berger chez le père de Valentin, afin de pouvoir plaire à la jeune Amène; c'est le nom de la bergère. Une petite chansonnette déclare son amour. Amène imagine de répondre de la même manière; elle compose ses couplets, et *elle chante avec transport ce qu'elle n'oserait dire à voix basse à son ami.* Entre autres douceurs, elle lui dit :

J'aime les fleurs et les moutons,
J'aime le chien qui me caresse,
Et les oiseaux et les chansons, etc.

Thibaut est assuré dès-lors que son tour doit arriver, et en effet les deux amans sont bientôt d'accord. Ils ne s'épargnent pas des baisers *chastes*, ils ont même un petit raffinement que j'avais cru d'invention plus moderne. Ils sont penchés sur le bord d'une fontaine. « Thibaut embrasse sa belle amie, et l'onde immobile répétant leurs » traits charmans et leurs baisers amoureux, semblait » vouloir doubler leur existence et leur bonheur. »

Quoi qu'il en soit, Amène passait pour la fille de Thévenin, qui anciennement attaché à Gonderic, a défendu sa femme contre Thibaut tant qu'il l'a pu, et qui après la prise du château, a réuni ce qui restait de vassaux fidèles à Gonderic, et s'est mis avec eux sous la protection des Rauraciens. Thibaut va lui demander Amène en mariage, sans toutefois se faire connaître. Thevenin qui vient de recevoir la nouvelle de l'arrivée prochaine de Gonderic, lui répond : « Un chevalier puissant a des droits sur elle, » lui seul pourrait te les céder; mais je t'enjoins de ne » plus voir ma fille et de porter ailleurs tes pensées. » Thibaut est furieux ainsi qu'on peut le croire; il ne doute pas que ce chevalier qui a des droits sur Amène ne soit un rival. Il va prendre ses armes pour revenir ensuite chez Thevenin. Pendant cette course Gonderic est arrivé, Thevenin lui a fait connaître sa fille dans Amène, il lui a conté

Digitized by Google

tous les attentats du vieux Thibaut, et la mort d'Alise. C'est dans cet instant que se présente le jeune Thibaut. Suivant l'usage établi comme on sait parmi les chevaliers, Gonderic fait arrêter le jeune Thibaut, veut le poignarder quand il est désarmé, et finit par le jeter dans un cachot.

Cependant le vieux Thibaut a appris que son fils était au château de Thevenin, il accourt à la tête de ses troupes pour le réclamer. On se bat, le jeune Thibaut s'échappe de sa prison pour secourir son père; mais au milieu de la bagarre arrive Alise, la femme de Gonderic, qu'une espèce de fée avait sauvée. C'est une bonne femme que cette Alise, elle sépare les combattans et les met d'accord. Le vieux Thibaut en est quitte pour dire qu'il se repent des espiégleries de sa jeunesse, et on convient de marier Amène avec son fils.

Un superbe tournois doit célébrer le mariage. Au milieu de la fête survient un guerrier inconnu qui provoque le jeune Thibaut à un combat à outrance. Le vaincu doit être à tout jamais l'esclave du vainqueur. La lice est ouverte. Au premier coup de lance le casque de l'inconnu tombe, et l'on reconnaît cette Béatrix, fille du comte de Bourgogne. Le combat n'en continue pas moins. Le jeune Thibaut veut ménager son adversaire qui n'entend pas raillerie. On ne sait trop comment le combat finirait, si M. Masson n'avait trouvé dans son génie un moyen tout-à-fait adroit pour le terminer. Le vieux Thibaut vient se jeter aux genoux de l'implacable guerrière, et lui dit : « C'est moi qu'il faut frapper, belle et fière comtesse; c'est » moi, qui osant vous adorer, et craignant vos justes » rigueurs, ai déguisé mon amour sous le nom de mon » fils, etc. » Et il propose à la princesse de l'épouser. Gonderic vient aussi intercéder; le jeune Thibaut prend une *posture suppliante*. La princesse s'apaise et dit : « Thibaut, puisque tu sais si bien excuser les offenses de » ton fils, je lui laisse une vie que j'avais juré de lui ar-

Digitized by Google

» racher. Pour toi, tu pourras me trouver à Besançon où » je me rends, si tu veux obtenir *autre chose de moi.* » Et puis soudain elle remonte à cheval et s'en va.

Le roman finit sans qu'on sache si le vieux Thibaut a *obtenu autre chose* de la fière Béatrix.

Il était très-certainement impossible de terminer d'une manière plus absurde et plus ridicule ; mais il fallait que le dénouement répondît au reste de l'ouvrage. Ce que nous avons dit suffit pour donner une idée du plan. Il n'y a aucun caractère tracé avec force, ni bien conçu ; tous les personnages sont sans couleur, ou bien d'une atrocité froide et dégoûtante. Enfin, malgré le mystère dont l'auteur enveloppe presque tous ses personnages pendant les trois quarts de son roman, à peine parvient-il à exciter un léger intérêt de curiosité. Les citations ont fait connaître le style de M. Masson, membre de l'Institut national. Ce style est toujours emphatique, ampoulé, plein de néologisme ; il est surchargé d'épithètes, au moins inutiles quand elles ne sont pas ridicules. On y trouve sans cesse une prétention et une affectation qui fatiguent et rebutent le lecteur le plus opiniâtre. Les comparaisons y sont prodiguées jusqu'à la satiété. Quelques-unes ne sont pas absolument mauvaises, mais étant superflues et déplacées, elles ne font que ralentir la marche du récit.

M. Masson avait publié, il y a quelques années, un poëme des Helvétiens que bien peu de personnes ont pu lire tout entier. En sa qualité de poète il a cru devoir mettre grand nombre de romances dans la Nouvelle Astrée. Elles sont toutes au-dessous de la médiocrité et indignes de la critique. Tout le monde connaît la comparaison de la jeune fille et de la rose dans l'Arioste. Voici comment M. Masson imite cette comparaison charmante :

Tendre fillette est comme jeune rose :
De sa beauté qu'un méchant fasse abus,
Elle se fane avant que d'être éclose ;
Son ami passe et ne la connaît plus.

On s'est souvent moqué avec raison du ridicule de cer-

Digitized by Google

tains auteurs qui se mettaient en scène eux et leur famille dans leurs ouvrages. Parlant d'eux sans nécessité, ils se soumettent au jugement, et même aux plaisanteries du critique; car alors l'auteur fait lui-même partie de l'ouvrage. M. Masson, après avoir raconté certaines promenades qu'il a faites autrefois avec son père, s'écrie : « Hélas! » ce bon, ce malheureux père n'est plus : le hêtre véné- » rable est peut-être aussi tombé sous la hache déprédatrice; je ne respirerai plus sur la crête du Lomont, le » vent rafraîchissant des Alpes. » Je le demande à tous les gens sensés, y a-t-il rien de plus ridicule dans le monde entier que cet amalgame de sensibilité sur *le bon, le malheureux père de M. Masson, sur le hêtre vénérable tombé aussi sous la hache déprédatrice, sur la crête du Lomont, et sur le vent frais des Alpes?*

Il me reste à parler des opinions philosophiques répandues dans l'ouvrage; elles sont vraiment curieuses. On a déjà fait voir au commencement de cet article la manière dont M. Masson, membre de l'Institut national, juge la Nouvelle Héloïse sous le rapport de la morale. Ce qui suit est digne du commencement.

En parlant des fées il dit : « Les Bardes religieux les » honorèrent long-temps, les Troubadours les chantèrent » encore; mais des fables plus ridicules de diables et de » saints succédèrent à ces riantes imaginations de nos » aïeux. » On demande à M. Masson si c'est là une petite saillie de gaieté de sa jeunesse, ou une réflexion de l'âge mûr. Il ne faut pas être méchant; mettons-la sur le compte de la jeunesse.

Je trouve dans une note le passage suivant : « Pourquoi » le bon prêtre, qui, dans sa simplicité croit aux anges, » aux saints et même aux revenans, ne croirait-il pas aussi » que des génies amis des hommes et ministres de Dieu, » habitent les forêts et les champs, inspirent les animaux, » animent les arbres, et entretiennent la source des fon- » taines? » Ceci est une note; il n'y a par conséquent pas

Digitized by Google

moyen de le faire passer sur le compte de la jeunesse; c'est bien du fruit de l'âge mûr de M. Masson, membre de l'Institut national. J'en suis fâché pour lui, car c'est d'une absurdité parfaite; c'est à-peu-près comme si on demandait pourquoi le grand Turc ne va pas à la messe.

M. Masson raconte dans son roman que Thibaut a récompensé le moine fourbe dont on a parlé plus haut, en lui fondant un couvent. Puis, prenant soudain son conte pour une histoire véritable, il continue son rôle de philosophe et s'écrie : « L'abbaye de Bechamp n'aurait-elle pas une » origine plus édifiante? Elle ressemblerait donc à plu- » sieurs autres édifices pieux, dont le crime et l'hypocrisie » posèrent la première pierre, et que la *réformation et* » *la révolution* n'ont que trop justement renversés. » Je ne m'étendrai pas sur cette déclamation vraiment risible. J'aime à voir la *réformation* et la *révolution* placées sur la même ligne par un philosophe pour leur but et leur résultat, c'est-à-dire pour la destruction.

M. Masson, membre de l'Institut national, est à-peu-près aussi bon observateur en morale qu'en philosophie. Il parle des peuples encore sauvages pour lesquels les philosophes ont une si douce prédilection; il observe que ces peuples sont à-peu-près nus, et il s'écrie avec un ton dogmatique : « Ce que nous nommons délicatesse et décence » ne serait-il donc qu'une vertu des sociétés plus corrom- » pues? Il est du moins certain qu'on peut toujours juger » de la pureté des mœurs d'une nation, en raison inverse » de la scrupuleuse modestie de son langage et de ses cos- » tumes. L'on pourrait peut-être particulariser cette ob- » servation générale, et l'appliquer aux individus. » Sans entrer ici dans une discussion qui menerait trop loin, on priera simplement M. Masson d'observer qu'il confond la civilisation avec la corruption, et qu'il ne peut pas y avoir de décence dans les costumes chez un peuple qui n'a point de costume. On le priera d'observer en outre que chez tous les honnêtes gens, et dans les provinces par exemple, la dé-

Digitized by Google

cence et la modestie dans le langage et dans les costumes n'ont jamais pu être considérées comme un signe de corruption; et qu'enfin il aura peine à persuader qu'une femme qui se montre en public vêtue avec indécence, est plus vertueuse que celle qui ne paraît jamais qu'habillée avec modestie.

On craint d'avoir parlé trop longuement et trop sérieusement d'un ouvrage qui est en effet au-dessous de la critique. Les idées fausses qu'on y trouve sont présentées d'une manière si gauche, qu'elles ne peuvent jamais faire un grand mal. Ce qui nous a décidés à rendre compte de ce misérable roman, c'est que l'auteur a pris le titre de membre de l'Institut, et que ce corps est si avare de faire paraître ses productions, qu'il ne faut pas laisser échapper même les plus légères. A. L.

Le Pauvre Aveugle, traduit de l'allemand par Mme. *de Polier*. Deux vol. in-12. Prix: 3 fr., et 4 fr. par la poste. A Paris, chez *Chomel*, libraire, rue Jean-Robert; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal de l'Empire*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Il est facile de s'apercevoir, en lisant ce petit ouvrage, que l'auteur a travaillé pour la gloire et non pour le profit; car il y a de bon compte deux romans au lieu d'un dans son livre, et c'est pure générosité de sa part de n'avoir annoncé que le Pauvre Aveugle. N'est-ce donc rien que l'histoire de M. Beltorff qui remplit tout le second volume, et que l'on pourrait intituler *la Méprise par Ressemblance*? En effet c'est l'aventure d'un mari qui, trouvant sa femme la tête appuyée sur l'épaule d'un beau jeune homme à genoux devant elle, lequel a l'air de lui parler avec beaucoup de chaleur, s'imagine très-mal-à-propos que sa chère moitié lui est infidelle. Entraîné par un premier mouvement de jalousie, il tire son épée, tue sur la place le pré-

Digitized by Google

tendu suborneur, et apprend alors, mais trop tard, que les apparences l'ont trompé. Nous sommes d'avis avec La Fontaine que, même en pareil cas, *il ne faut tuer personne*; cependant on est forcé de convenir qu'il était permis à M. Beltorff de s'y tromper, et que jamais méprise sans doute ne fut plus excusable : celle-ci cependant le plonge dans une foule de malheurs, malheurs qui réjaillissent sur son fils encore plus malheureux que lui; et dans une assez longue suite d'aventures dont ils sont tous deux les héros, il ne se dit pas un mot du pauvre aveugle qui n'a rien, absolument rien à démêler avec ces gens-là, et dont l'histoire finit entièrement avec le premier volume. Seulement l'auteur a l'attention de les réunir ensemble, à la fin du second, dans une petite ferme où il nous assure qu'ils ont coulé très-doucement le reste de leurs jours. A sa place nous en eussions agi autrement : en procurant une ferme au pauvre aveugle, nous eussions acheté un petit château pour M. Beltorff. Tous les deux n'en eussent pas été plus mal; et le libraire qui aurait eu deux romans au lieu d'un, s'en serait certainement trouvé beaucoup mieux, car un pareil livre doit avoir un prodigieux débit. Quant à nous, qui ne voyons aucun avantage, ni pour nous, ni pour nos lecteurs, à faire deux articles de cette double histoire, satisfaits d'avoir donné à l'auteur cet avis dont il peut profiter pour une seconde édition, nous allons, oubliant entièrement M. Beltorff, donner tous nos soins au pauvre aveugle, en nous arrangeant de manière que l'analyse de l'un puisse faire juger du mérite de l'autre, car, si le sujet est différent, le style et le talent sont les mêmes.

Un jeune homme, misanthrope par excès de sensibilité, s'éloigne un jour d'une troupe de chasseurs, et s'enfonce seul dans la forêt, livré à *tout le vague* de la mélancolie. « Une larme involontaire tombait çà et là sur ses pas; il » faisait quelques pas de plus, tournait la vue en arrière » pour retrouver cette larme, et n'en voyait aucune trace. » Hélas! s'écrie-t-il, c'est ainsi que les larmes des mal-

Digitized by Google

» heureux s'effacent sans que nous y fassions attention. »

Nous avouerons que cet intéressant début nous a attendris *jusqu'aux larmes.*

Il rencontre, chemin faisant, un vieux aveugle assis devant sa cabane et jouant avec deux enfans. Sur quelques paroles honnêtes qu'il lui adresse, le visage du vieillard dont tous les traits peignaient le désespoir, se ranime par *un sourire de paix* et reprend l'*image de l'honnête sérénité.* Il bénit le jeune homme qui retrouve *une larme délicieuse*, en entendant cette bénédiction du vieillard. « Le » ton dont il l'accompagna, son pieux sourire, la pression » de sa main, y ajoutaient un sceau de sainteté qu'il est » impossible de décrire. »

Il n'y a guère maintenant que les ouvrages allemands où l'on rencontre des traits aussi touchans, de ces scènes patriarcales que des gens d'un esprit mal fait et qui sûrement doivent avoir le cœur très-corrompu, appellent si injustement des niaiseries sentimentales.

La confiance s'établit, et l'aveugle raconte son histoire. Son père, qui était un riche laboureur, est ruiné par des moines qui lui empruntent son argent, avec l'intention de lui faire banqueroute; sa mère est tuée par un chirurgien ignorant, une épidémie enlève leurs bestiaux, l'année d'après leurs moissons périssent, on augmente leurs taxes; ils veulent plaider contre les moines, la justice achève d'engloutir ce que la grêle, l'épidémie et les moines avaient épargné; son père meurt de chagrin et de misère, et il se trouve seul, sans parens, sans amis, sans asile, sans industrie, sans pain, rebuté, chassé de toutes parts, ne sachant que devenir. Enfin la Providence lui procure la rencontre d'un pêcheur qui a pitié de lui, qui le prend à son service et lui donne sa fille en mariage. Après la mort du pêcheur, il continue de gagner son pain à *la sueur de son visage.* Sa femme lui donne deux enfans et meurt. Semblable à je ne sais quel empereur romain, il pleure tant cette mort qu'il en devient aveugle.

Digitized by Google

Ici le vieillard est interrompu dans le récit de cette histoire, si piquante dans ses détails, si neuve dans ses événemens, par une voix faible et éteinte qui criait : « Mon » père ! — C'est ma fille, dit-il en rentrant dans la cabane. » Le jeune chasseur le suit ; il entre, en se courbant, dans cet asile de la misère ; il veut voir la personne qu'il venait d'entendre : quel objet se présente à sa vue ! le dirons-nous ? Laissons plutôt parler cet éloquent et sensible jeune homme.

« Oh ! toi qui créas tout, *vérificateur* immense, Etre » éternel ! comment ta pure émanation, l'existence, » peut-elle séjourner encore au sein d'un fantôme ef- » frayant ? Que tes voies, tes mystères sont imconpréhen- » sibles ! Souvent ton souffle quitte les corps brillans de » fraîcheur et de force, et le voilà qui anime un spectre » défiguré ! »

Ce spectre épouvantable et qui respire à peine est, comme nous l'avons dit, la fille du pauvre aveugle. Ses yeux étaient fermés, elle les ouvre avec effort, et bien qu'elle paraisse prête à chaque instant à exhaler un faible reste de vie, elle trouve assez de force pour raconter, tout d'une haleine, son histoire qui est la plus longue du livre. Elle était allée avec son frère à une fête de village ; une dame de qualité lui trouve une physionomie agréable et l'emmène avec elle à la ville. Cette belle dame avait un mari libertin ; il séduit la jeune fille et l'abandonne suivant l'usage. Elle est chassée de l'hôtel, et devient mère d'un fils que le séducteur ne veut pas reconnaître. Rebutée, déshonorée, elle est prête à succomber à son désespoir, lorsqu'elle est recueillie par un vieux cocher du jeune comte, plus humain que son maître. Sa situation devenait plus douce, mais de nouveaux malheurs l'attendaient. Le vieux cocher est indignement chassé dès qu'on apprend qu'il a retiré chez lui la pauvre victime. Il meurt de douleur dans les bras de cette infortunée qu'un nouveau coup plus affreux encore vient foudroyer. Son frère était

Digitized by Google

entré au service de ces mêmes moines qui avaient dépouillé son père. Il était souvent seul dans la chambre du prieur; il y voyait des cassettes pleines d'or. Il se rappelait le tort qu'on avait fait à son père : ce père vivait encore, était pauvre, aveugle, souffrant; il imagina donc qu'en conscience il pouvait bien prendre quelques parcelles de cet or pour le soulager, puisqu'on lui devait une somme beaucoup plus forte. Il se dit à lui-même de fort bonnes raisons pour légitimer une semblable action. *Il n'y voyait point de mal.* La justice vit la chose autrement, et il mourut, dit Marie, victime *de sa piété filiale.* Le pauvre malheureux avait un fils; Marie recueillit cet enfant et revint avec lui et son propre fils à la cabane du vieillard dont elle ne fit qu'aggraver la misère. Le chagrin la consume, la jette dans une maladie de langueur, et le jeune chasseur arrive là pour la voir mourir et pour placer le vieux père et les petits enfans auprès de M. Beltorff avec qui il fait connaissance dans le second volume, et qui lui raconte l'histoire tragique de M. son père, et ses propres avantures en Turquie. Telle est la contexture de cette naïve et touchante histoire.

L'honnête allemand, auteur de cet ouvrage, demeure dans un canton où les moines sont tous des fripons et des ivrognes, qui passent leur vie à table au milieu des mets les plus délicats, des vins les plus exquis; ils dînent au son des instrumens, entonnant des chansons bachiques, et font chasser à coups de bâton par leurs valets les paysans qui leur ont prêté de l'argent sur contrat. Les curés de ce pays-là sont des cœurs durs qui se contentent, pour consoler leurs ouailles dans la peine, de frapper sur leur *ventre béni*, et qui leur conseillent ensuite d'emprunter de l'argent à dix pour cent. Voilà sans doute de fort vilaines gens; mais ce qui nous porte à croire qu'il y a un peu d'humeur dans son fait et par conséquent de l'exagération, c'est qu'il trouve également mauvais que dans cet affreux pays, la justice fasse pendre les voleurs, et gémit

Digitized by Google

très-sérieusement sur la barbarie des lois qui excluent les enfans naturels de l'héritage de leurs pères. De plus, dans ce pays vraiment inhabitable, on rencontre d'autres curés imbécilles qui se contentent d'enseigner le catéchisme aux enfans et de prêcher le dimanche leurs pères et mères, ce que le jeune chasseur trouve très-mauvais. Il veut qu'on enseigne la morale qui apparemment n'est pas dans le catéchisme, et sur tout qu'on donne des leçons d'histoire naturelle. Il fait là-dessus avec M. Beltorff des raisonnemens admirables; il parle de l'insuffisance des lois, des préjugés, de l'égoïsme, du bien général, de la raison, de l'humanité, enfin comme on parlait chez nous avant la révolution. De temps en temps il *essuie une larme*, malgré toutes ses niaiseries quelquefois dangereuses, paraît bon homme, et offre d'ailleurs un préservatif sûr contre les erreurs et les sottises dont son livre regorge; c'est l'ennui. N.

Tableau Moral du département de la Meurthe, ou *Recueil des belles actions qui y ont eu lieu depuis* 1787, avec cette épigraphe :

« Le véritable honneur est d'être utile aux hommes. »

Par *M. Thiébaut*, rédacteur du Journal de la Meurthe.

L'AUTEUR pense que si dans chaque département on formait un semblable tableau, il résulterait de cet ensemble le livre le plus précieux pour tous les âges de la vie. Il faudrait donc que le choix fût fait avec plus de parcimonie qu'il n'en a mis dans le sien; car si l'on était condamné à lire plus de cent volumes de cette nature, et plus de dix mille actes d'héroïsme de suite, on serait accablé sous le poids de tant de vertu. Le volume que nous présente le journaliste, serait bien plus petit s'il n'avait pas pris toutes les actions louables et honnêtes pour de belles actions, et s'il avait réfléchi que ce qui est remarquable

Digitized by Google

mérite seul d'être offert à l'admiration. Qu'un homme tue une bête fauve qui allait dévorer son fils, qu'il fasse l'aumône, qu'il prenne soin d'un malade, qu'il sauve une personne près de se noyer, rien de mieux; mais il est inutile d'en instruire l'univers, et d'accumuler de telles anecdotes. Quelquefois le rédacteur se méprend sur la nature des faits qu'il rapporte. Je citerai pour exemple un *combat de générosité*, où je ne vois de générosité que d'un côté, et par conséquent point de combat.

Un citoyen aisé de Nancy prête à un juif une somme considérable à un intérêt exorbitant. Après en avoir été remboursé, il éprouve du remords, écrit à l'Israélite pour l'engager à déclarer qu'il laisse au prêteur à titre de générosité, ce que celui-ci a perçu de trop, sous sa promesse d'une prompte restitution, et prétendant qu'il avait besoin de cette déclaration pour tranquilliser sa conscience; comme si une déclaration mensongère, sollicitée et obtenue par lui, eût dû produire d'autre effet que d'aggraver ses torts; comme si ce galimatias à peine intelligible était fait pour rassurer une conscience justement alarmée. Le bon Israélite n'entendant rien sans doute à cette fantasque escobarderie d'un homme qui entreprend de se tromper lui-même pour se réconcilier avec la justice éternelle, ne répond point. Le prêteur, inquiet, et voulant se débarrasser du fardeau de son péché d'usure, envoie à l'emprunteur, non pas ce qu'il avait reçu de trop, quoique rien ne lui dût être plus facile, puisqu'il était à l'aise, mais un contrat de constitution à 4 *pour cent* seulement de la somme qui constituait le trop perçu. Cette mesquine et insuffisante restitution est toute la part qu'a ce prêteur intéressé dans le combat de générosité. Ce généreux citoyen n'est dans le fond qu'un vrai juif qui rend mal et de mauvaise grace une partie de ses usures. L'Israélite seul se conduit avec noblesse. Il mande en substance au timoré prêteur : « Je » ne romprai point l'engagement auquel je me suis soumis; » je vous renvoie votre contrat que pour votre tranquillité,

Digitized by Google

» vous voudrez bien passer au profit de votre plus proche » parent. »

C'est pousser la délicatesse bien loin que de se croire engagé par une obligation illégale qu'on a contractée dans un moment de détresse envers un arabe; mais dans cette affaire il n'y a point de générosité de la part du prêteur. Ce nom-là ne convient point à la restitution même la plus complète, qui n'est que la réparation d'un délit.

Au nombre des actes d'équité nous trouvons avec plaisir des paiemens supplétifs à ceux qui avaient été faits en assignats; supplémens donnés pour égaler le remboursement à la valeur de la dette. « La probité, dit très-bien » l'auteur, plus puissante que les circonstances, sait en ré- » parer les torts, et ne s'allie avec aucun genre d'oppres- » sion. »

Les rédacteurs de ces Annales ne sauraient trop se garder de l'emphase et de l'exagération; la vertu se recommande d'elle même, il faut la louer avec simplicité, il suffit même de la faire connaître. Le chapitre 42 de cet ouvrage eût été très-bien intitulé : « Trait de pitié filiale. » Il ne fallait pas écrire le *plus beau trait*, etc. Quoi qu'il en soit il est touchant. Le jeune Hervey est fils d'un père qui a sept enfans et n'a point de fortune. A douze ans il ne savait pas lire; il ose espérer néanmoins d'être utile à sa famille en s'instruisant avec promptitude, met tant d'opiniâtreté dans son travail, qu'au bout de deux ans il remporte le prix de l'Ecole centrale, et se trouve en état de faire des répétitions de grec dont le produit est consacré aux besoins de ses parens. Le préfet lui a procuré une place gratuite dans le lycée. L'admiration publique n'est point demeurée stérile; elle a procuré à cet intéressant jeune homme le trousseau que sa piété filiale l'avait mis hors d'état de se donner lui-même, et que sa famille ne pouvait lui fournir.

Cet *Ana* pourrait être beaucoup réduit : tel qu'il est, il peut-être utile à la jeunesse. Elle n'y puisera qu'une saine morale et de bons exemples. Ce n'est guère néanmoins que dans le département dont il célèbre la gloire qu'on pourra

Digitized by Google

s'empresser de le lire. La monotonie est difficile à éviter dans ces sortes d'ouvrages.

Celui-ci est écrit d'une manière convenable. Quelquefois cependant on y prend un ton un peu trop élevé pour le sujet, ou l'on s'arrête trop sur de petits détails. Le style est correct en général.

Dans les articles que j'ai parcourus j'ai seulement été frappé d'une incorrection que je releverai parce qu'elle devient très-commune. M. Thiébaut écrit : l'intérêt et l'estime *publics*. Wailly, le meilleur de nos grammairiens, veut qu'en ce cas on écrive *publique*, et je ne doute pas qu'il n'ait raison. Je ne sais pourquoi on néglige tant la grammaire aujourd'hui : on peut, il est vrai, la savoir parfaitement, et n'être qu'un méchant écrivain ; mais il est impossible de bien écrire sans connaître ses règles et sans les observer.

Epître d'un journaliste à l'Empereur; de l'imprimerie de la rue de la Harpe, n°. 93.

La licence du libelle est réduite à se masquer, c'est du moins quelque chose ; mais ce n'est pas assez, et cette fois elle a été fort loin, puisqu'on s'est permis d'en faire crier un sans nom d'imprimeur ; car qu'est-ce que l'imprimerie de la rue de la Harpe ? Est-ce ainsi qu'un imprimeur se fait connaître ? Il est fort à présumer qu'il n'existe point d'imprimerie au numéro indiqué de cette rue. Devait-on s'attendre qu'une satire fût comme dédiée à l'Empereur sous le nom d'Epître ? Boileau a quelquefois mêlé des traits de satire aux louanges qu'il adressait à Louis XIV, et ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux ; car s'il ne faut pas, comme il l'a très-bien dit lui-même, mêler

Les louanges d'un fat à celles d'un héros,

il ne faut pas non plus y mêler la censure d'un sot. Mais ces épigrammes étaient rares et ne tombaient que sur de mau-

Digitized by Google

vais ouvrages. Ici au contraire l'éloge est très-court ; il n'est qu'un épisode, et c'est la diffamation qui domine : elle n'est pas dangereuse assurément. Parmi quelques vers assez faciles, il s'en trouve d'une platitude dégoûtante. L'auteur fait parler un journaliste qu'il n'aime pas, et lui fait apostropher ainsi son propre journal, qu'il suppose dans un état de décadence, supposition très-gratuite :

Toi, sur qui j'ai fondé ma cave et ma cuisine,
. . . . . Que vas-tu devenir ?
De vin, de bonne chère il faudrait m'abstenir !
Il faudrait vous quitter, délices de Capoue !
Du luxe du journal retomber dans la boue !

Dans plus d'une *cuisine* on pourrait bien trouver des versificateurs de cette force. C'est encore pis quand l'auteur essaye de s'élever, et de quitter la *cuisine* ou la *boue*.

La raison luit encor, et ses rapides feux
Volent, fendent la nue en sillons lumineux,
Et vers la vérité de leur flamme éclairée,
Découvrent aux humains une route assurée.

Les *feux* de la raison éclairant la vérité de *leur flamme !* En voilà assez sur une pareille rapsodie.

Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs.

ANDROMAQUE (d'Euripide).

La scène est à Phthies, et suivant l'usage devant le palais du prince, qui est celui de Pyrrhus. Sur un côté, on voit un petit édifice dédié à Thétis ; ce lieu sacré sert d'asile à Andromaque que persécute Hermione, en l'absence de Pyrrhus son mari, dont Andromaque est l'esclave. La veuve d'Hector sert au plaisir de ce prince dont elle a déjà un fils nommé Molossus. Vient Hermione qui débute par annoncer qu'elle ne tient ni ses bijoux, ni son or, ni ses magnifiques vêtemens de son époux, mais qu'ils lui appartenaient

Digitized by Google

partenaient avant son mariage; que les philtres d'Andromaque lui ont fait perdre l'attachement de son mari, et l'ont rendue stérile. Elle la défie de sortir de sa retraite, menace de la tuer, et lui déclare que si elle la laisse vivre, ce sera pour la réduire à l'emploi de balayeuse du palais. La veuve d'Hector répond qu'elle n'exerce point la magie; qu'Hermione, par sa conduite, s'est rendue odieuse à Pyrrhus qu'elle ne peut voir approcher d'une autre femme : « Que ferais-tu donc, ajoute-t-elle, si tu avais épousé un monarque d'Asie, où plusieurs de nos semblables appartiennent à un seul homme? Voudrais-tu tuer toutes tes rivales? oserais-tu manifester près de lui tes desirs insatiables? Non, tu rougirais d'une conduite aussi honteuse. Je conviens que nous autres femmes, sommes plus que les hommes, atteintes de cette maladie; mais ne savons nous pas dissimuler ?

Quamquam graviore viris morbo.
Hoc laboramus; sed celamus pulchre.

Vers 219. 229.

Quel critique oserait reprendre cette simplicité exquise, ingénieuse, dès qu'elle plaisait aux Grecs qui d'ailleurs faisaient de si belles statues? — Cet argument est du père Brumoy.

Ménélas, père d'Hermione, arrive ensuite. Il prend le parti de sa fille. Maître du petit Molossus, il menace Andromaque de le tuer, si elle s'obstine à garder sa retraite. La scène est théâtrale, pleine de mouvemens, de sensibilité, et le modèle d'une foule de copies modernes et mauvaises. La mère, au désespoir, prend le parti de se sacrifier pour sauver Molossus. Elle sort du temple et se livre à son persécuteur, qui ajoute la perfidie à la cruauté en refusant de se dessaisir de Molossus.

Le vieux Pelée, aïeul de Pyrrhus, survient : comme maître de la maison, en l'absence de son petit-fils, il délivre Andromaque et l'enfant. Il traite Ménélas vraiment à la grecque. Il lui dit par exemple, qu'il manque de cœur :

Digitized by Google

que lui seul a rapporté de Troie ses armes brillantes, en bon état, et n'a pas reçu une seule blessure ; que s'il dit un mot, il lui donnera de son sceptre sur la tête ; qu'il a été un imbécille de confier Hélène à l'unique garde de sa pudeur ; que les femmes de Sparte ne peuvent être chastes, puisque dès leur jeunesse, elles portent des vêtemens trop courts et qu'elles sont dans l'usage de lutter demi-nues contre les garçons ; qu'ayant repris Hélène, il devait la tuer mais qu'il n'a pas plutôt aperçu ses appas, qu'il a jeté son épée, et à prodigué des baisers et des caresses à sa bien-aimée. Vers 629 et 630.

Au vers 1008, Hermione quitte Phthies et se rend à Delphes (1).

Au vers 1070, arrive de Delphes un messager qui raconte avec de très-longues circonstances, l'assassinat de Pyrrhus par Oreste dans le temple d'Apollon. Le tems écoulé ne suffit pas pour faire le voyage de Delphes, ni aux mesures nécessaires à l'exécution du meurtre. Invraisemblance impardonnable, attendu que la stabilité des chœurs fixe la durée du temps. Si la scène eût été vide un instant, tout serait dans l'ordre. Euripide ajoute encore à ce défaut de vraisemblance. Il fait paraître le cadavre foulé, mutilé de Pyrrhus, apporté de Delphes : spectacle délicieux pour un peuple qui faisait de si belles statues. Toute cette intrigue et dénouée dans une machine: expédient favori d'Euripide pour se tirer d'embarras.

La pièce a 1289 vers.

Les Suppliantes (d'Euripide.)

Les Suppliantes qui forment le chœur et dont la tragédie prend le titre, sont les mères et les veuves de sept héros d'Argos morts au siège de Thèbes. Ces femmes, conduites par le vieil Adraste, roi des Argiens, viennent à Eleusis prier Thésée, roi d'Athènes, de les aider à recouvrer

(1) Unité de temps violée.

Digitized by Google

les corps de leurs maris et de leurs fils que Créonte, roi des Thébains, leur refuse.

Le lieu de la scène paraît être l'intérieur du temple de Cérès (1). Mais à la fin de la pièce, on voit un bûcher ardent par lequel Evadné se précipite du haut d'un rocher, ce qui détermine alors le lieu de la scène qui se trouve en plein air.

Au vers 597, Thésée part d'Eleusis à la tête d'une armée, et se rend à Thèbes afin d'y réclamer les cadavres. (2) Au vers 634, arrive de Thèbes un messager qui annonce que Thésée vient de paraître sous les murs de cette ville, qu'il a livré bataille, remporté une victoire long-temps douteuse, repris les corps des Argiens, célébré solennellement leurs obsèques, les a tous placés dans la tombe du Cythéron; s'est emparé de ceux des principaux chefs des Thébains, et les a fait conduire à Eleusis. Tous ces faits ont eu lieu pendant que le chœur a récité 37 vers, sans que la scène soit restée vide, d'où résulte que l'action visible et non interrompue est la mesure trop positive de la briéveté remarquable du tems.

Au vers 837, Thésée est de retour avec les cadavres (3). Toutes les cérémonies funèbres sont terminées, en sorte que l'action est finie, et cependant il reste encore environ 400 vers pour achever la tragédie, qui en renferme 1234.

Au vers 990, *novus rerum nascitur ordo* (4). La veuve d'Evadné dont il n'a pas été jusqu'alors question, paraît vêtue magnifiquement sur le haut de la roche qui domine le bûcher enflammé dans lequel brûle le corps de Capanès. Elle paraît déterminée à se jeter sur le bûcher et à confondre ainsi ses cendres avec celles de son époux. Iphitus, père d'Evadné, se montre au bas. Il veut interposer son autorité

(1) Lieu douteux.
(2) Temps forcé.
(3) Action finie.
(4) Action double.

Digitized by Google

paternelle, et prévenir par d'excellentes raisons, le dévouement de cette veuve; mais inutilement, car elle s'élance aux yeux du peuple entier dans le sein des flammes, exécute avec intrépidité son dessein généreux, et donne la preuve la plus étonnante de la foi qu'elle garde à son mari.

Une action de cette importance, la plus remarquable du drame, et la plus digne de l'attention des spectateurs, méritait bien d'être préparée, d'occuper le premier rang, et de ne pas sembler attachée d'une façon postiche, à la reprise des cadavres fétides d'Argos.

La tragédie a 1234 vers.

Les Guêpes (d'Aristophane.)

Le but de l'auteur est de tourner en ridicule la manie des Athéniens de s'ériger en juges.

Aristophane suppose un homme atteint de cette passion et tenu en chartre privée par son fils qui veut le guérir d'une telle folie. M. Racine, dans sa comédie des *Plaideurs*, a imité et transporté sur la scène française tout ce que cette pièce renferme de décent et de comique; mais, au plus beau de la fête, l'auteur grec fait changer de caractère à son héros, qui, de vieux juge maniaque, se laisse vêtir en muguet, et donne dans toutes sortes d'excès, jusqu'à paraître en scène avec une joueuse d'instrumens, à laquelle il fait une démonstration minutieuse d'anatomie. Il saute ensuite avec le chœur qui danse, et termine ainsi la pièce. — 1525 vers.

Les Oiseaux. (d'Aristophane.)

L'allégorie que les plus savans critiques trouvent dans cette pièce, a son origine dans un trait de la vie d'Alcibiade; il est indispensable de le rappeler à la mémoire des lecteurs.

Pendant la guerre du Péloponèse, vers le milieu de son cours, les Athéniens se décidèrent à envahir la Sicile, et ils élurent Alcibiade pour l'un des chefs de l'entreprise.

Digitized by Google

Celui-ci se trouvait alors cité devant le peuple par ses ennemis pour crime d'impiété. Il voulut, avant de s'embarquer, faire prononcer ses juges; mais ses adversaires prévoyant que les circonstances le feraient triompher, persuadèrent au peuple que la promptitude seule de l'exécution pouvait en assurer le succès; en sorte qu'Alcibiade fut obligé de partir à condition qu'il se représenterait au premier appel. Pendant son absence, ses ennemis parvinrent à indisposer le peuple contre lui. Il avait à peine commencé heureusement la guerre en Sicile, qu'il se vit rappelé pour entendre le jugement de son procès. Alcibiade, quoiqu'irrité de cette manœuvre, prit prudemment le chemin de Sparte et conseilla aux Lacédémoniens de fortifier Décélie, ville située sur les frontières de l'Attique. Il leur prouve qu'en dominant, à ce moyen, la ville d'Athènes, ils arrêteront son commerce et la réduirent au point qu'ils pourront, eux, reprendre l'empire qu'elle avait depuis quelque temps usurpé sur la Grèce. Le conseil fut suivi, et eut l'effet prévu. Pendant que l'on commençait à fortifier Décélie, on représenta la pièce suivante à Athènes.

L'auteur suppose donc, allégoriquement, qu'un Athénien nommé Pisthétérus, ennuyé des jugemens nombreux du barreau d'Athènes, quitte la ville et se trouve dans un désert, courant avec un compagnon à la recherche du pays des Oiseaux, où il veut fixer son séjour. Il parvient à rencontrer Térée, jadis roi de Thrace, en ce moment métamorphosé en huppe, et Progné son épouse, changée, suivant Aristophane, en rossignol. A leurs chants, se rassemble une foule innombrable d'oiseaux. Pisthétérus leur propose de chercher à reprendre sur les hommes l'empire que les Dieux leur ont enlevé. Il affirme que le plus sur moyen de réussir est de fonder entre le ciel et la terre une ville bien fortifiée, qui empêche les Dieux d'aller sur terre prendre leurs ébats avec les Alcmène, les Europe, les Danaë, etc.; qui enfin intercepte la fumée des victimes.

Digitized by Google

L'avis est goûté et reçoit son exécution. On construit au sein des airs la grande cité : on la nomme Néphélococcigie. Les Dieux sont bientôt pris par famine ; ils envoient demander la paix. Les oiseaux leur imposent des conditions qu'ils sont forcés d'accepter, celle entr'autres de donner en mariage à Pisthétérus, roi de la cité aérienne, la belle déesse ou la domination, et la tragédie finit par des chants nuptiaux. Il est clair que Pisthétérus est Alcibiade ; que Térée et Progné sont Agis, roi de Sparte, et Timée, son épouse ; que la citadelle de Néphélococcigie est la ville de Décélie ; que les Dieux affamés sont les Athéniens ; que les oiseaux triomphans sont les Spartiales, et que l'hymen de la déesse offre l'image de la souveraineté recouvrée par les Lacédémoniens. Une allusion aussi évidente donne quelqu'importance à l'idée folle et fantastique de l'auteur ; autrement elle serait la production d'un cerveau malade.

La pièce a 1763 vers.

N. L.

SPECTACLES.

Théatre du Vaudeville.

Le Lendemain de la Pièce tombée, comédie en un acte, par *MM. Dubois, Dupaty et Maurice Séguier.*

« Voltaire, disait Montesquieu, refait tous les ou» vrages qu'il lit. » En ce point, tout le monde ressemble plus ou moins à Voltaire. Après avoir lu ou entendu une œuvre dramatique sur-tout, chacun en redresse le plan, et la recompose en idée à sa façon. De même lorsqu'une affiche ou un titre annonce clairement un sujet, on se dit intérieurement : Voilà comme je le traiterais, et si l'auteur suit une autre marche, on lui en sait ordinairement mauvais gré. Cependant ceux du *lendemain* ont trompé l'at-

Digitized by Google

tente générale et ont réussi : on s'attendait à voir un pauvre diable pestant contre la cabale, le public et les acteurs, rassemblant ses débris, fabriquant en hâte avec ses amis des hémistiches de remplacement. On n'a presque rien vu de tout cela ; mais l'esprit et la gaieté du dialogue et des couplets ont fait oublier au spectateur le plan qu'il s'était formé d'avance. Satisfait du plaisir qu'on lui procurait, il n'a pas chicané sur la manière. Les auteurs avaient une très-forte cabale qui eût été absolument inutile si la pièce avait été mieux jouée. Il s'y trouvait une actrice dont la négligence et la trivialité avaient l'air de cabaler contr'eux. En revanche ils ont eu infiniment à se louer de madame Hervey, que l'administration de ce théâtre ne nous montre presque jamais, quoique le public ne se lasse point de la desirer, et quoique, sans faire oublier ses rivales, elle ne les fasse jamais regretter.

Arlequin a fait avant le couplet d'annonce un lazzi et une plaisanterie qui valaient mieux que le couplet, lequel était fort entortillé et que je n'ai jamais pu comprendre. On le presse d'annoncer la pièce nouvelle ; il a l'air d'y répugner ; enfin après avoir été long-temps stimulé, il répond, en se grattant l'oreille : « Une pièce tombée ! sur » quel air veut-on que je chante cela ? »

L'intrigue offre quelques réminiscences ; mais il y en a une partie qui appartient aux trois auteurs, et beaucoup de détails ont paru avoir la fraîcheur de la nouveauté.

Un cousin amoureux de sa cousine, sévèrement observée par une tante très-fâcheuse et très-ridicule, n'a imaginé d'autre moyen de déclarer son amour, qu'une comédie, dans laquelle il a peint sa situation ; il la donne. Sa maîtresse n'y va pas. La tante y était, s'y est reconnue, et pour comble d'infortune la pièce est tombée. Un valet qui avait travaillé le succès, a mandé les sous-ordres. Quatre jurés *applaudisseurs* arrivent. Le valet, en présence de son maître, reproche à l'un d'eux d'avoir bâillé. « Vous m'aviez dit de faire comme les autres. » On entend

Digitized by Google

un portier qui siffle, comme il se pratique dans quelques maisons pour annoncer un survenant. L'auteur dit à son domestique de voir qui ce peut être. « Ce n'est pas pour » vous, répond celui-ci, on n'a sifflé qu'une fois. » Le mot serait plus piquant s'il n'était pas absolument détaché de l'intrigue, et si le coup de sifflet n'avait pas été donné uniquement pour l'amener.

On lit les journaux qui ont parlé de la chûte. Le cousin se récrie sur la malignité des journalistes,

Dont chacun se croit plus d'esprit
Quant il croit l'auteur une bête.

Malgré la surveillance de la tante, qu'on prétend extrême, le poète trouve le moyen d'entretenir sa cousine. Il la supposait instruite de son malheur, dont elle ne savait pas un mot, elle veut voir la déclaration, l'amoureux la lit, elle la trouve très-ingénieuse et demande ce qu'y répond la jeune personne ; on lui passe le manuscrit : sa naïveté, son embarras, sa rougeur forment un tableau très-agréable. L'amoureux se jette aux pieds de sa cousine, et la tante le surprend dans cette posture. Les accès de sa colère sont interrompus par l'arrivée d'un personnage qui engage l'auteur à faire subir à sa comédie l'épreuve d'une seconde représentation. Comme il est indécis, son ami cherche à le rassurer. « Il ne s'agit, suivant lui, » que d'accoutumer le public à une pièce : il va s'y amuser » comme à une autre. » Il promet que celle-ci ira aux nues si l'on veut renforcer le caractère de la tante, la rendre plus ridicule, plus méchante, plus acariâtre. L'auteur rejette ce conseil, « et proteste qu'il aime mieux réussir en » peignant des vertus qui existent, que des vices qui » n'existent pas. »

La tante trouve le trait sublime, lui pardonne sa petite espiéglerie et lui donne sa nièce. Ce vaudeville a eu du succès, et en aura encore davantage lorsqu'il sera joué avec plus d'ensemble. Les journalistes qu'on y a un peu égratignés n'en ont pas témoigné d'humeur jusqu'à présent.

Digitized by Google

ANNONCES.

Les Aventures de Télémaque, par Fénélon, nouvelle et jolie édition, corrigée d'après les éditions originales, et ornée de 25 figures; 2 vol. in-12. Prix: 6 fr., et 8 fr. par la poste.

A Paris, chez Le Prieur, libraire, rue des Noyers, n°. 22.

Dictionnaire universel de Commerce, banque, manufactures, douanes, pêche, navigation marchande; des lois et administration du commerce: auquel on a joint l'explication des changes, monnaies, poids et mesures des diverses nations commerçantes, avec leur réduction en valeurs françaises; terminé par une nomenclature, en douze langues, de toutes les marchandises et matières connues dans le commerce, savoir: en français, anglais, allemand, hollandais, danois, suédois, italien, espagnol, portugais, russe, polonais et latin. Par une société de négocians, de jurisconsultes et de personnes employées dans l'administration; et dédié à la Banque de France. Deux forts volumes in-4°., de 2200 pages, imprimés en deux colonnes, grande justification, sur caractère neuf de petit-romain interligné, et sur beau papier carré fin d'Auvergne. La nomenclature est imprimée sur quatre colonnes de petit texte, non interlignées. Prix: 42 francs, brochés en carton; reliés en basane propre, 48 francs.

A Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n°. 31.

L'utilité d'un *Dictionnaire de Commerce*, basé sur les connaissances actuelles, était reconnue depuis long-temps. Savary a joui dans son temps d'une réputation méritée; mais cet ouvrage, trop vieux d'un siècle, ne pouvait plus par cette raison, remplir le but du négociant et des personnes qui se vouent actuellement à l'étude du commerce et à celle des lois qui concernent ses diverses branches.

Le nouveau *Dictionnaire de Commerce* ne saurait donc manquer d'être bien accueilli par tous ceux qui se livrent à cette honorable profession. La Banque de France, qui en a senti toute l'importance et l'utilité, a accepté avec empressement la dédicace de cet ouvrage. Voici la lettre qu'elle a écrite aux auteurs et éditeur, en date du 14 ventose an XIII:

« L'importance et la variété des objets qu'embrasse un ouvrage aussi » étendu, sont d'un si grand intérêt pour tous ceux qui se livrent à la » profession du commerce, que, toujours empressée d'accueillir ce » qui peut concourir à sa gloire et à sa prospérité, la régence n'a » point hésité à accepter l'hommage que vous lui avez offert. C'est » ainsi qu'elle a cru devoir apprecier le dévouement honorable et les » sacrifices qu'ont exigés de vous les difficultés, les obstacles de tout » genre que cette grande et utile entreprise devait, par la nature » même des choses, opposer sans cesse au zèle dont vous étiez animés. » Elle ne doute point que ses sentimens ne soient partagés par tous » les amis de la gloire et de la prospérité du commerce.

» Je me félicite, messieurs, d'être l'organe de ces sentimens. Je » vous prie d'agréer l'assurance particulière de ceux avec lesquels je » suis, messieurs, votre concitoyen, AUDIBERT,

Secrétaire-Général de la Banque de France.

N. B. La régence a souscrit pour vingt exemplaires de votre ouvrage.

Précis de Thérapeutique des maladies chroniques; contenant, 1°. La classification générale des causes des maladies; 2° pour chaque

Digitized by Google

espèce de maladie, les causes particulières, les signes caractéristiques et les chefs principaux d'indication et de traitement, les formules choisies d'après les plus célèbres praticiens du siècle; 3° un tableau de matière médicale, où chaque substance est désignée avec ses doses. Avec cette épigraphe :

Difficilis morborum cognitio, difficilior sæpè curatio. HIPP.

Par CH. F. S. G., docteur médecin, membre de plusieurs sociétés savantes. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste.

A Paris, chez Crochard, libraire, rue de l'Ecole-de-Médecine, n°. 36. Levrault et Schœll, rue de Seine, n°. 12.

Mémoires sur l'Hortensia, le Cestreau, la Lagestroem et la Fotergille, remarquables par la beauté et l'éclat de leurs fleurs; pour former par leur réunion avec l'Azalée, le Clétra, le Kalmia, le Rhododendron, la Stramoine en arbre, la Mélaleuque, l'Ixora, le Camara, la Fusche et le Calycanthe, la plus belle collection de fleurs que les amateurs puissent desirer pour l'ornement de leurs jardins. Quatrième édition, revue, corrigée, et augmentée de nouvelles observations sur la description et la culture de l'Hortensia, par les meilleurs auteurs, et des notices sur la Phlomide queue de lion, la Cammelli, le Péragn, la Portlande, la Chironne et la Carmentine, arbrisseaux qui méritent une place distinguée dans nos jardins et serres. On y a joint l'histoire naturelle de l'Ipo, espèce congenère, suivant Gmelin, du Cestreau, dont les sauvages se servent pour empoisonner leurs flèches, avec les anecdotes curieuses pour se procurer ce poison. Par J. P. Buc'hoz, méd.-naturaliste. Prix : 1 fr 50 c., et 2 f. par la poste.

A Paris, aux frais de la dame Buc'hoz, épouse de l'Auteur, et se trouve chez elle, rue de l'Ecole de Médecine, N° 30 et 20.

Le Newton de la Jeunesse, ou Dialogues Instructifs entre un père et ses enfans, sur la physique, l'astronomie et la chimie; ouvrage qui met les loix et les phénomènes de la nature à la portée des conceptions les moins formées, et des personnes sans instruction; avec cette épigraphe : « Expliquez de bonne heure à vos enfans les faits naturels qui » se passent journellement sous leurs yeux, et vous en ferez des » hommes. Indiquez-leur, si vous le savez, la raison pour laquelle un » fruit mûr se détache de l'arbre, et vous leur donnerez la clef du sys- » tème de l'univers. WISEMAN. » Traduction de l'anglais par T. P. Bertin, ornée de 5 figures représentant entr'autres instrumens de Physique, la cloche du Plongeur, la balance hydrostatique, la pompe foulante et aspirante, la presse hydraulique anglaise et un siphon interrompu, de l'invention de l'éditeur, au moyen duquel on peut faire élever l'eau à 28 pieds, sans aucun secours humain. Tomes IV, V et VI. Prix : 3 fr., et 3 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez l'éditeur, rue de la Sonnerie, n°. 1; Debray, libr., rue Saint-Honoré, barrière des sergens; Mongie, Marchand et Delaunay, Palais du Tribunat; Pigoreau, place S. Germain-l'Auxerrois.

Traité élémentaire, théorique et pratique des probabilités du jeu de la loterie nonagesimale, nécessaire à tous les actionnaires. Rédigé d'après les principes de plusieurs célèbres géomètres. Broch. in-8°. Prix : 3 fr., et 3 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez l'auteur, gérant le bureau 62 de la loterie, rue du Four Saint-Germain; et chez Martinet, libraire, rue du Coq.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Constantinople, 30 *juillet*. = M. d'Italinski, ministre de Russie, a annoncé à la Porte, qu'il s'étoit encore rassemblé sur les côtes de la Mer-Noire, un certain nombre de troupes russes qui devoient être embarquées par divisions et transportées à Corfou. Son Exc. a ajouté qu'elle espéroit que dans le cas où ces troupes aborderoient sur le territoire turc, elles y trouveroient tous les secours dont elles auroient besoin. — M. d'Italinski a fait ensuite une ouverture portant « que le nombre des troupes russes dans les îles de la Mer-Ionienne étoit déjà si considérable, qu'à l'arrivée de celles qui étoient attendues, il n'y auroit pas assez de place pour les loger; qu'en conséquence il demandoit à la Porte, au nom de sa cour, la permission de *pouvoir placer une partie de ces troupes dans une des provinces turques voisines*. On prétend que la Porte a consenti à cette singulière demande. Rien ne doit plus étonner aujourd'hui de cette puissance.

Le gouv. ottoman a reçu de son côté l'avis que le nouveau corps de troupes qui devoit se rendre de la Mer-Noire dans les îles de la Mer-Ionienne, s'élevoit à environ 14,000 hommes. Il a été déjà pourvu d'avance à l'entretien de ces troupes; des maisons de commerce d'ici ont reçu de Pétersbourg des remises considérables à cet effet. Il est impossible de se laisser détruire avec plus de politesse.

Les conférences sont toujours très-fréquentes entre le reiseffendi et les ministres de Russie et d'Angleterre. On renouvelle à ce sujet le bruit de la conclusion prochaine d'une alliance entre ces trois cours.

Londres, 24 *août*. — Lord Nelson, depuis quelques jours arrivé en Angleterre, a été ce matin à l'amirauté: le peuple s'était porté en foule aux portes de l'hôtel, épiant avec le plus grand empressement les mouvemens de *ce grand exemple de l'héroïsme anglais*. La même foule se porta hier sur le passage de sa seigneurie, lorsqu'elle alla faire une visite à M. Pitt. A son arrivée à Portsmouth, lord Nelson écrivit et envoya à terre le billet suivant au receveur de la douane :

A bord du *Victory*, devant Spitheard, 18 août.

« *Le Victory*, avec la flotte que je commande, a quitté Gibraltar il y a 27 jours, et à cette époque, il ne régnait aucune maladie dans la garnison; d'après l'assurance que

Digitized by Google

m'en a donnée le docteur Fellows, on n'avait aucune inquiétude de ce genre. J'ai laissé, le 15 août, avec l'amiral Cornwallis, la flotte qui était précédemment sous mes ordres; et alors elle jouissait d'un état de santé parfaite. Il ne se trouve pas à bord du *Victory* ou du *Superb*, un seul sujet qui soit dans le cas d'être envoyé à l'hôpital. J'en donne ma parole d'honneur.

On prétend que ce lord aura le commandement de la flotte dite de Cork, et que sir Sidney Smith commandera en second sous ses ordres.

L'ambassadeur français a transmis au gouvernement autrichien une note écrite dans les termes les plus insolens, et demandant péremptoirement une explication au sujet des préparatifs militaires qui se font dans les domaines de l'Autriche. L'ambassadeur français demande une réponse positive à ces questions. L'intention de l'Autriche est-elle de faire la guerre à la France? A-t-elle conclu récemment avec la Russie, ou est-elle sur le point de conclure un traité d'alliance avec cette puissance? La cour de Vienne a fait une réponse dignement exprimée: elle a déclaré que le rassemblement d'un nombre considérable de corps français avait rendu nécessaires ces précautions de la part de l'Autriche; que toutes ses négociations avec la Russie n'avaient pour objet qu'une neutralité armée, et qu'une union plus intime avec des puissances étrangères dépendrait seulement des circonstances. Aussitôt après avoir reçu cette réponse, l'ambassadeur français a donné l'assurance que la plus grande partie des troupes françaises quittera l'Italie.

Naples, 16 *août*. Le 12 de ce mois, dix-sept jours après le tremblement de terre, à dix heures du soir, le Vésuve, à pareil jour et presque au même moment que l'année dernière, s'est remis en éruption. La lave s'est épanchée copieusement du cratère, sans effort et sans aucun accident préalable; divisée en cinq branches, dont la plus considérable, large de 330 pas, s'est jetée dans la mer entre Portici et *la Torre del Greco*. Quoique cette lave ait coûté la vie à huit ou dix personnes, les Napolitains, qui la regardent comme le terme des désordres qui viennent de menacer leur pays, l'ont accueillie avec des démonstrations de joie.

Le recensement qui vient d'être fait, porte à 2,172 familles, formant ensemble près de 11,500 individus, le nombre des victimes du dernier tremblement de terre. On

Digitized by Google

remarque que ce fléau a épargné tous les lieux où les troupes françaises sont cantonnées: le peuple crie au miracle.

Un bâtiment, sous pavillon napolitain, capitaine de Martino, de Gaëta, expédié par la maison Prades Prestreau, de Naples, pour la maison Strafferello, de Port-Maurice, avec un chargement de douves, a été rencontré en mer à deux lieues de Port-Maurice par un corsaire algérien, qui ayant arboré pavillon anglais, appela à son bord le capitaine napolitain. Celui-ci étant arrivé dans un canot avec une partie de son équipage, le corsaire algérien mit aussitôt pavillon turcet s'empara du canot. Le capitaine napolitain voulut faire des représentations; mais le reis, commandant le corsaire, lui abattit la tête d'un coup de sabre. Le bâtiment napolitain et tout l'équipage ont été amenés à Alger.

Vienne, 15 *août*. — Nous apprenons avec les plus vives alarmes, que le gouvernement a donné l'ordre de faire passer par l'électorat de Salzbourg un corps d'environ quinze mile hommes qui va se joindre aux troupes du Tyrol. L'archiduc Jean, ayant sous ses ordres le général Mack, doit, dit-on, commander l'armée du Tyrol.

Munich. — Une inquiétude générale agite ici les esprits, et jamais l'inquiétude n'eut des motifs plus justes et plus pressans. Les préparatifs et les armemens que fait l'Autriche dans un moment où ses voisins sont en paix, annoncent assez qu'elle est résolue à la guerre, et les forces immenses qu'elle porte sur l'Inn indiquent qu'elle médite pour première opération l'occupation de la Bavière. Les propos du ministre autrichien à Munich ont même changé les probabilités en certitude, ce ministre ayant dit ouvertement qu'en attendant l'issue des négociations avec la France, sa cour prendroit la Bavière en dépôt. Aussi beaucoup de gens s'attendent à voir les Autrichiens passer l'Inn marcher, sur Munich d'un instant à l'autre; et l'électeur de Bavière se voit forcé de prendre des mesures de précaution pour ses états et pour lui-même.

Inspruck. — Tout est ici plein de troupes, et chaque jour il en arrive de nouvelles. Un mouvement général est imprimé à toutes les forces de la monarchie. Un camp de 30 à 40,000 hommes va être formé à Badwein, un autre en Styrie à six milles de Gratz; un troisième à Muckendorf, à huit lieues de Vienne. Les troupes qui doivent les former sont en marche.

Digitized by Google

Francfort, 30 *août*. — La rareté du numéraire se fait sentir de plus en plus en Allemagne, ainsi qu'en Russie. L'escompte a haussé d'une manière exorbitante, les paiemens se font difficilement; et si la guerre continentale a lieu, elle achevera de ruiner notre commerce, depuis long-temps languissant. Les Anglais seuls trouvent leur intérêt à cet ordre de choses; mais on pense qu'ils seront déçus dans leurs calculs. La haine que la violence de leurs procédés avoit inspirée contre eux, se nourrit et s'augmente de tous leurs actes de mauvaise foi. Non contens de soutirer notre numéraire en donnant leurs marchandises à bas prix, ils viennent de nous inonder de fausse monnoie. Nous avons la certitude que toutes les pièces fausses de 7 et de 10 escalins ont été fabriquées à Birmingham, et mises en circulation par des juifs et d'autres émissaires de Londres. Des plaintes nombreuses se sont élevées contre cette violation du droit des gens; et tôt ou tard les gouvernemens de l'Europe en feront justice, en repoussant de concert leur ennemi commun.

Les habitans de Freygericht, à la suite de l'exécution militaire dont ils ont été frappés, ayant presque tous pris la fuite, le landgrave de Hesse-Darmstadt vient de rendre une ordonnance par laquelle il leur est enjoint de rentrer dans leurs foyers sous cinq jours, à peine de voir saisir et vendre ce que l'exécution militaire leur aura laissé de mobilier ou de bestiaux.

Augsbourg, 29 *août*. — On écrit de Ratisbonne que le chargé d'affaires de France a remis le 25 août aux ministres et envoyés qui se trouvent dans cette ville, une note portant en substance que l'Empereur des Français a dû nécessairement diriger son attention sur les mouvemens de troupes et le rassemblement d'armées en Tyrol et sur les frontières de l'Italie; qu'on vouloit encore croire aux sentimens pacifiques de l'Autriche, mais qu'on n'avoit pu se dispenser de demander des éclaircissemens sur les mouvemens dont il s'agit; que si ces éclaircissemens n'étoient pas satisfaisans, une armée française passeroit le Rhin; mais que les princes et états de l'Allemagne pouvoient toujours compter sur l'amitié de la France, qui s'empressera en toute occasion à leur en donner des preuves, etc.

On assure que la note par laquelle ces éclaircissemens sont demandés, a déjà été présentée à la cour de Vienne, dont on attend le réponse avec la plus vive impatience.

Bas-Rhin 11 *fructidor*. — Rien de nouveau sur la guerre ou la paix; il se confirme que la tranquillité du continent dépend de la réponse que va donner la cour de Vienne.

Les lettres d'Allemagne assurent généralement que, dans le cas de guerre entre l'Autriche et la France, il y aura, en vertu d'une convention entre la France et la Prusse, une ligne de démarcation ou de neutralité qui sera gardée par des troupes neutres. On ajoute que la Franconia sera comprise dans cette ligne. (Cela expliqueroit

Digitized by Google

pourquoi l'électeur de Bavière envoie ses effets précieux à Wurtzbourg.)

M. de Strauch est parti pour Inspruck pour y prendre le commandement en chef des troupes autrichiennes stationnées dans le Tyrol; le général Hiller servira sous ses ordres. Le général Chasteller restera dans le Tyrol en qualité de commissaire-général de l'empereur. On travaille sans relâche à des retranchemens dans toutes les parties du Tyrol, notamment dans le Vintschgau, du côté de Finstermuntz, dans les environs de Roveredo, Trente, ainsi que sur les frontières du pays des Grisons.

EMPIRE FRANÇAIS.

Brest, 5 *fructidor*. — Notre armée navale a mouillé hier dans la rade de Bertheaume; elle a eu un engagement d'avant-garde avec l'escadre anglaise, qui a été tout entier à notre avantage. L'amiral Gantheaume a détaché le contre-amiral Willaumez avec une escadre légère, composée de *l'Alexandre*, du *Foudroyant* et de *l'Impétueux*, et de deux frégates. L'ennemi a, de son côté, détaché sept vaisseaux et frégates. *La Valeureuse*, une des deux frégates françaises, a commencé l'action. *L'Alexandre* et *l'Impétueux* se sont précipités au milieu des ennemis. La canonnade est devenue terrible entre ces vaisseaux et trois vaisseaux à trois ponts, dont l'un était *l'Hibernia*, monté par l'amiral Cornwallis. *La Valeureuse*, en se retirant, a fait une manœuvre adroite; elle a passé par le travers de la dunette d'un des vaisseaux, et lui a lâché toute sa bordée, de manière que son feu a enfilé le vaisseau par toute sa longueur et tué beaucoup de monde. Les deux galeries ont été brisées et sont tombées en éclats. Les Anglais ont beaucoup souffert, ils ont eu deux vaisseaux démâtés. Nous avons eu un homme tué et douze blessés. Un vaisseau s'étant approché de l'un des flancs de notre embossage, a essuyé le feu des nouvelles batteries, qui lui ont tiré plus de 300 boulets.

Nous espérons que notre côte sera aussi fatale aux Anglais que la côte de Boulogne, et méritera aussi le nom de *côte de fer*. On demandait à grands cris un combat général; l'ennemi était à forces égales, mais des ordres supérieurs avaient prévu les cas où l'amiral serait autorisé à livrer bataille.

Evreux, 6 *fructidor*. — De nombreuses accusations viennent de s'élever contre plusieurs fonctionnaires im-

Digitized by Google

portans de ce département. Ils étoient devenus les agens d'une coalition de quelques hommes réunis pour accaparer toutes les entreprises qui offraient de grandes perspectives de fortune. C'est par leurs concours que les membres de cette coalition parvenoient à obtenir les affaires aux meilleurs conditions possibles, en écartant toute espèce de concurrence. C'est à la tête du secrétariat de la préfecture, c'est dans le conseil de préfecture même que ce qu'on appeloit la *Compagnie Noire* trouvoit des protecteurs. Les Andelys étoient le chef-lieu de cette compagnie; le premier fonctionnaise de cet arrondissement étoi intimement lié avec le chef de cette bande. On ne pourra sortir de cet état de choses déplorable, qui protégeoit non-seulement lee opérations désastreuses pour l'intérêt du fiso, mais même toutes les fraudes relatives à la conscription, sans rompre ce faisceau d'hommes corrompus, il n'est pas d'autre moyen de détruire le système de vénalité qui infeste toutes les parties de l'administration.

PARIS.

— M. Jérôme Bonaparte est arrivé de Gênes à Toulon avec l'escadre sous ses ordres.

— Un journal annonce que le maréchal Masséna est allé prendre le commandement de l'armée française en Italie.

— L'ambassadeur d'Autriche est toujours à Paris.

— LL. M. I. et R. sont de retour à Saint-Cloud. Il y a eu le 17 fructidor conseil des ministres au palais.

— Les escadres combinées, parties le 16 thermidor du Ferrol, sont entrées à Cadix le 4 fructidor. L'amiral anglais Collingwood était mouillé le matin à l'entrée de la rade de Cadix, avec quatre vaisseaux et une frégate. Il a manqué d'être pris, et il a gagné Gibraltar.

L'escadre du capitaine Allemand, depuis son départ de Rochefort, a parcouru les mers, pris quelques bâtimens anglais, entr'autres la corvette *le Ranger*, et a mouillé le 28 thermidor sur les côtes d'Espagne, d'où elle a repris la mer. (*Moniteur.*)

— La sixième édition de la Grammaire de M. *Fournier*, intitulée: *La Langue française et l'Ortographe enseignées par principes et en 24 leçons, etc.* paraît en ce moment. (1)

Prix : 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, rue des Prouvaires, n°. 18, près Saint-Eustache; et le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Digitized by Google

(N°. CCXIX.) 27 FRUCTIDOR an 13.
(Samedi 14 Septembre 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

L'HOSPICE DE JAFA (1).

COMPAGNE des héros, compagne du courage !
De la bonté des Dieux, ô douce et chère image !
Aimable Humanité ! viens redire en mes vers
Ce jour où ton triomphe étonna l'univers;
Ce jour où, précédant le char de la Victoire,
Tu parus dans Jafa, le front brillant de gloire !

Sous ces climats brûlans, premier berceau des arts,
Parmi ces vieux débris et ces monceaux épars,
Qui, fidèles témoins de l'éclat d'un autre âge,
Des siècles destructeurs n'offrent plus que l'outrage;
Dans ces lieux où fut Tyr, lieux maintenant déserts,
Où l'esclave tremblant vit et meurt dans les fers,

(1) Ces vers ont été lus, à la distribution des prix du Lycée Bonaparte, par un jeune homme qui a obtenu le premier prix de version au concours général des quatre lycées de Paris, dans la classe des belles-lettres.

Digitized by Google

Où dressant les serpens de l'affreux Fanatisme,
Un poignard à la main règne le Despotisme,
S'élève un vaste temple en tout temps révéré,
Aux victimes du sort, au malheur consacré.
L'Humanité l'habite; et sa bonté propice
Fait entendre une voix douce et consolatrice.
Mais de soupirs plaintifs l'enceinte au loin gémit;
Sur un lit de douleurs la faiblesse y languit:
Là, siégent tous les maux qui désolent la terre.
Sous mille aspects hideux la Mort et la Misère
Exercent leur puissance en ce triste séjour,
Et leur rage sans frein s'assouvit chaque jour.
Près d'elles marche, armé des torches des Furies,
Le cortége hideux des pâles Maladies,
De leur noire fureur ministres détestés!!!
Ah! que de malheureux sans cesse tourmentés!
Quel spectacle!... Une mère, à mourir condamnée,
De son fils endormi pleure la destinée:
A travers sa pâleur percent ses sentimens;
Son visage est éteint, ses yeux sont languissans,
Sur ses traits est empreint le mal qui la dévore;
Mais fixé sur son fils, son œil s'anime encore.....!
Voyez-vous ce vieillard usé par les travaux?
Il implore la mort, seul terme de ses maux!
Cet autre infortuné, flétri par la tristesse,
A ses pauvres parens ravi dès sa jeunesse,
Semble accuser le ciel, sourd, hélas! à sa voix,
Et demander la vie une seconde fois.....!

Tout-à-coup sous leurs murs un bruit commence à naître.
Bonaparte est vainqueur: il attaque, il est maître.
L'effroi, par ces seuls mots, dans leur ame est jeté:
Ils craignent le courroux d'un vainqueur irrité.....
Rassurez-vous..... Voyez cet auguste visage,
Il est de sa clémence un assuré présage.
Il paraît sur son char: la Gloire est d'un côté;
De l'autre, le front calme, on voit l'Humanité:

Digitized by Google

Toutes deux, le couvrant d'une aile protectrice,
Ouvrent au conquérant les portes de l'hospice.
Ce tombeau des vivans, ce séjour des douleurs
Pour la première fois a vu sécher ses pleurs.
Il semble que les murs dépouillent leur tristesse;
Le chagrin qui s'enfuit fait place à l'alégresse.
En ces lieux cependant s'avance le vainqueur.
Quel spectacle cruel vient affliger son cœur!
On veut d'un tel tableau détourner sa pensée;
Mais ni tous les discours d'une suite empressée,
Ni le sinistre aspect de tant de malheureux,
Ni l'air empoisonné de ce séjour affreux,
Rien ne peut l'arrêter. Partout vainqueur et père,
Il soulage les maux, console la misère.
Mais un guerrier sur-tout attire ses regards:
(Ce jeune homme jadis suivit ses étendards.)
Ses traits sont effacés: déjà sur son visage
Se trace de la mort la douloureuse image.
Il voit son général. Surpris à cet aspect,
Son œil mouillé de pleurs contemple avec respect
Le héros qui toujours enchaîna la victoire:
Il le voit, il en doute, il a peine à le croire.
« Mon général..... » Hélas! à ces mots expirant,
Il le regarde encor.... sourit.... et meurt content....!
Plus loin un malheureux, privé de la lumière,
Veut entendre celui dont la valeur guerrière
Jusques en ces climats a porté ses travaux;
Il se traîne, il se hâte. O pouvoir d'un héros!
Ses discours, ses bontés suspendent la souffrance,
Et font luire à leurs yeux un rayon d'espérance.
Lui-même, (magnanime et sublime vertu!)
Lui-même ranimant le courage abattu,
Bravant d'un mal affreux l'image repoussante,
Touche d'un vieux guerrier la plaie encor sanglante....!!
Les spectateurs muets semblent trembler pour lui.
« Du malheureux, dit-il, soyons toujours l'appui.

Digitized by Google

» Pourquoi fuir à l'aspect des tourmens qu'il endure?
» C'est aux champs de l'honneur qu'il reçut sa blessure !
» Honorons la valeur d'un généreux soldat.
» Qui voudrait désormais combattre pour l'Etat,
» Si sensible du moins aux malheurs de la guerre,
» La douce humanité ne consolait la terre ? »
A ces mots il s'éloigne, et cent fois répété,
Son nom vole au séjour de l'Immortalité.
Si le triomphe est grand de vaincre aux champs de gloire,
Être humain et guerrier, c'est vaincre la victoire !

Grand Dieu ! dont la bonté veille sur les humains,
Qui d'un prince si cher as conduit les destins,
Dont le bras couronna les vertus, le courage,
Achève, Dieu puissant, achève ton ouvrage.
Triomphant du dernier de tous ses ennemis,
Puisse la France, enfin, voir le Breton soumis !
Puisse-t-elle écraser sa tête audacieuse,
Et sous NAPOLÉON vivre long-temps heureuse !

Par J. CAMUSAT, *élève du Lycée Bonaparte.*

ODE

TIRÉE DE LA PROPHÉTIE D'ISAÏE, CH. IV.

Quomodo cessavit exactor, etc.

COMMENT est-il tombé du char de la Victoire,
Ce tyran dont le sceptre épouvantait les rois?
Sur des villes en cendre il appuyait sa gloire
Et chantait ses exploits.

Du couchant à l'aurore il semait les alarmes;
Les Hébreux consternés soupiraient dans les fers;
On redoutait son nom, et le bruit de ses armes
Effrayait l'univers.

Digitized by Google

Il immolait le fils sur la mère expirante ;
Tout tombait sous son bras dans la nuit du cercueil ;
Le sang dont il trempait la terre frémissante,
Accroissait son orgueil.

« Dis-moi qui t'a frappé, fils brillant de l'Aurore,
» Toi que le monde entier adorait en tremblant ?...
» Ta grandeur est éteinte, et le trépas dévore
» Ton sceptre menaçant.

» *Tu semblais à ton gré gouverner le tonnerre ;*
» D'un coup d'œil tu fixais le destin des combats ;
» Tes mains, en agitant les flambeaux de la guerre,
» Embrasaient les Etats.

» Au-dessus du soleil on élevait ton trône ;
» Les mortels effrayés se courbaient à ta voix :
» Et la Parque inflexible, en brisant ta couronne,
» T'asservit à ses lois. »

Peuples, séchez vos pleurs, vous n'êtes plus sa proie ;
Il n'a pu détourner le coup affreux du sort ;
Les cèdres du Liban ont tressailli de joie
En apprenant sa mort.

« Nous pouvons, ont-ils dit, balançant notre ombrage,
» Relever dans les airs nos fronts majestueux :
» Le juste meurt en paix, et Dieu confond la rage
» D'un prince audacieux.

» Répétons : il n'est plus ce monstre sanguinaire,
» Ce monstre dont la voix imprimait la terreur ;
» Il n'est plus !... et son corps traîné dans la poussière,
» N'inspire que l'horreur.

» A mon char, disait-il, j'enchaîne la nature,
» Et mon œil se repaît de spectacles sanglans ; »
O vengeance éclatante !... Il devient la pâture
Des oiseaux dévorans.

Par G. V. (de Brives).

Digitized by Google

LE RAT PATRIOTE,

OU LE CHANGEMENT D'OPINION,

Conte.

Dans un quartier de notre capitale,
Je vois encor les vieux murs dégradés
D'une superbe et vaste cathédrale,
Qui fut long-temps un magasin à blés.
Quoi ! direz-vous, l'on put souiller l'asile
Où chacun vient adorer l'Eternel !
On profana ce sacré domicile !
Oui ; l'on fit plus, on renversa l'autel.
Un fournisseur, homme à grande entreprise,
Peu délicat, sans principe et sans foi,
Au poids de l'or marchandant cette église,
N'en médita qu'un sacrilége emploi.
Bientôt on vit dans ce saint édifice,
Nombre de sacs par pile s'arranger.
Un rat, pour qui ce dépôt est propice,
De sa retraite allait tôt déloger ;
Etique et sec, comme sont rats d'église,
Depuis long-temps la faim le maigrissait ;
Quand tout-à-coup il vit avec surprise
Que le destin pour lui s'adoucissait.
Tout réjoui de cette bonne affaire,
Il marche, trotte, admire son butin,
S'arrête, et dit au pied du sanctuaire :
« A bas l'église, et vive un magasin!
» Grace à l'exil de toute cette engeance
» Qu'avec raison on déteste, on maudit,
» Me voilà donc au sein de l'abondance;
» Oui, je le sens, tout mon corps s'arrondit.
» Vive à jamais le règne populaire !
» Je suis, amis, un franc républicain,
» Au diable soient et prêtre et monastère ;

Digitized by Google

» Ils avaient tout, et je mourais de faim. »
Content de lui, notre rat patriote
Ne savait pas qu'en révolution
Tantôt on a l'ame impie ou dévote,
Et qu'à bien peu tient notre opinion;
Car à l'instant un piquet de l'armée
Du magasin change la destinée.
Tout déménage : au milieu du fracas,
Notre indévot réduit à la besace,
Veut recueillir quelque peu d'aliment;
Il sort en hâte, et se piquant d'audace,
Se montre au jour, regarde tristement
Ces lieux jonchés d'une paille stérile,
Et se sentant l'estomac déchiré,
Il dit alors, maudissant son asile :
« Pourquoi toucher à ce temple sacré? »
Vous le voyez, ce rat dans l'indigence,
Avec le sort change de sentimens.
Combien de gens de votre connaissance
Vous ont fait voir d'aussi prompts changemens?

Par un élève de l'Ecole spéciale impériale militaire.

LE CHANGEMENT SUBIT,

IMITATION DE MARTIAL.

Penelope venit, abit Helene.

Cette *Honesta*, si fière, si hautaine,
Qui de l'amour semblait se faire un jeu,
Et promenant sa froideur en tout lieu,
Avait acquis le renom d'inhumaine,
S'est tout-à-coup éprise d'un beau feu
Pour un galant qu'elle suit hors d'haleine :
De Pénélope elle devient Hélène.

Kérivalant.

Digitized by Google

ENIGME.

(*Elle est imitée d'une autre écrite en vers latins.*)

L'HOMME qui perdit tout me possède, lecteur;
N'ayant que moi, sans crainte on peut se mettre en route;
A l'abri du larron je mets le voyageur;
J'existe et ne suis pas; je t'étonne, sans doute :
Tel je suis cependant. Veux-tu me rencontrer?
Va dans un palais vide, ou dans un champ stérile;
Et bien qu'en mille endroits je puisse demeurer,
Me voir ou me toucher serait peine inutile.
Celui dont la justice a prononcé l'arrêt,
Répète néanmoins, dans son malheur extrême,
Que de tous les forçats c'est lui seul qui m'a fait.
Je ne puis exister; je n'existe pas même;
Et de mon sein fécond tout jadis fut tiré;
On me gagne en vivant de vers ou de peinture;
Le parfait ignorant m'a toujours honoré;
Je me glisse souvent dans la littérature;
Je puis, au gré du sort, abattre ou faire un roi :
Mais je t'en ai trop dit; je finis, cherche-moi.

LOGOGRIPHE.

MON cher lecteur, suivant les talens de mon père,
Mon sort est d'ennuyer, ou d'instruire, ou de plaire :
Si tu tranche ma tête, incapable de rien,
Je vais tout de travers, sans raison, sans soutien.

CHARADE.

L'ORGUEILLEUX n'aime pas à céder le premier;
Et ce monde, au dernier, ne semble que l'entier.

Par un Abonné.

LE mot de l'Enigme du dernier N° est *Chapitre.*
Celui du Logogriphe est *An-né-e.*
Celui de la Charade est *Trou-peau.*

Digitized by Google

Le Mentor de la Jeunesse, à l'usage des Ecoles Chrétiennes. Un vol. in-18. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 cent. par la poste. A Paris, chez *Léopold-Collin*, libraire, rue Gît-le-Cœur ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42.

(Deuxième extrait.)

Nous avons établi la nécessité d'un pouvoir religieux pour contenir les affections déréglées, tandis que les lois humaines, bornées comme l'intelligence des hommes, ne peuvent que réprimer les actions qui troublent l'ordre public. Du seul accord de ces deux pouvoirs peut résulter la conservation de la société ; il n'y a qu'un cri de tous les peuples pour rendre hommage à une semblable vérité; et dans tous les temps, dans tous les lieux, on voit, à côté des lois instituées par les hommes, s'élever un pouvoir religieux, un culte et des autels. Mais en même temps, l'observateur attentif peut découvrir facilement dans toutes les religions païennes, une insuffisance pour régler les mœurs, un manque d'autorité pour modérer les passions, qui produit partout du trouble, des violences dans le pouvoir politique, et amène enfin la dissolution complète, ou l'oppression et la misère des peuples. L'histoire est remplie de ces grands exemples; et si la nécessité d'une religion est prouvée pour la conservation des sociétés, la faiblesse de ces anciens cultes, pour arriver à ce but, n'est pas moins prouvée par le fait. Comment auraient-ils pu conserver de l'autorité sur les peuples, lorsque le moindre examen en faisait découvrir d'abord la grossièreté et l'absurdité ?

Les sages de l'antiquité fortement persuadés de cette nécessité d'une religion pour soutenir l'édifice chancelant de la société, effrayés de la fai-

Digitized by Google

blesse toujours croissante, de l'absurdité de leur polythéisme, essayèrent d'y suppléer par tout ce que la raison la plus sublime leur put fournir de spéculations sur l'Être suprême et la nature des choses. Ils osèrent sonder cet abyme et furent bientôt épouvantés de leurs recherches. Des incertitudes désespérantes, les contradictions les plus bizarres, voilà tout ce qu'ils purent recueillir sur des matières aussi importantes; et leurs raisonnemens, leurs démonstrations n'eurent d'autre effet que de hâter la destruction des cultes absurdes et déréglés auxquels étoient livrés les hommes, sans rien mettre à la place de ces faibles digues; c'est-à-dire qu'au lieu de guérir le mal, ils l'aggravèrent.

Les efforts inutiles de tant de beaux génies sont plus que suffisans pour prouver que la raison humaine ne peut seule parvenir à diriger les hommes dans ces sublimes connaissances, et le propre témoignage des plus célèbres d'entre eux confirme cette vérité si frappante : « *Il n'y a que Dieu qui puisse décider laquelle de ces opinions est la vraie,* » s'écrie Cicéron, après avoir rapporté les divers sentimens des philosophes sur les vérités fondamentales. Platon avait été plus loin; non-seulement il avait senti la nécessité d'une révélation, mais il l'avait en quelque sorte annoncée. « Au » milieu de nos incertitudes, dit-il, le parti que » nous avons à prendre est d'attendre patiemment » que quelqu'un vienne nous instruire de la ma- » nière dont nous devons nous comporter envers » Dieu et envers les hommes. »

Pour être clairs dans des matières aussi importantes, nous sommes obligés quelquefois de nous répéter. Le pouvoir politique ne peut exister que par le concours du pouvoir religieux; et comme le but de la société est la conservation de l'homme,

Digitized by Google

il est donc vrai de dire que l'homme ne peut exister sans une religion. La fausseté du polythéisme est prouvée; l'insuffisance de la raison humaine ne l'est pas moins; donc cette religion nécessaire doit être révélée, et puisque la raison la plus sublime n'a pu parvenir à la découverte de ces grandes vérités, cette religion qui doit être établie pour tous, pour l'ignorant comme pour le savant, pour le faible comme pour le fort, se prouvera par l'autorité et par les faits; et cependant elle aura cela d'admirable, que la raison elle-même qui a des principes infaillibles pour juger des faits, se trouvera en même temps convaincue et satisfaite. Ces caractères sont ceux de la religion chrétienne.

Ici l'auteur entre dans le développement des preuves qui établissent la divinité de notre religion. Parmi ces preuves presque toutes empruntées à Pascal, nous offrirons de préférence dans cet extrait celles qui démontrent l'authenticité des miracles, moyen nécessaire pour fonder la religion *par l'autorité*. Ces miracles ont tous les caractères qui rendent les faits incontestables. Ils ont été faits publiquement; ils ont été vus par un nombre infini d'hommes, parmi lesquels il y en avait de très-savans et de très-prudens, qui ne les ont admis qu'après un mûr examen, et en se dépouillant d'une foule de préjugés favorables à leurs passions. Ces faits n'ont pas été contredits par ceux à qui il importait le plus de les contredire. Ils ont été rapportés par plusieurs écrivains contemporains qui *n'ont pu être trompés*, parce que ces faits étaient visibles, sensibles, décisifs, se sont passés sous leurs yeux, et qu'il était impossible qu'une illusion aussi forte durât plusieurs années. D'ailleurs, en supposant qu'ils eussent été trompés sur les miracles de J.-C., ils n'ont pu l'être du moins sur ceux qu'ils faisaient eux-mêmes, ni croire qu'ils redressaient

Digitized by Google

les boiteux, qu'ils rendaient la vue aux aveugles; qu'ils opéraient des guérisons miraculeuses, sans que cela fût vrai. *Ils n'ont pas voulu tromper.* Il eût fallu pour cela que ces hommes qui apportaient au monde la morale la plus pure, la plus sublime, qui prêchaient toutes les vertus, qui ne parlaient que de justice, de charité, de résignation, de haine pour le mensonge, fussent cependant les plus méchans et les plus stupides des imposteurs; les plus méchans, pour former l'odieux dessein de déshonorer leur nation, en l'accusant faussement par toute la terre d'avoir mis à mort le Messie qui lui avoit été promis; les plus stupides, pour oser espérer le succès d'une semblable imposture; pour s'exposer à une mort évidente et sans gloire; pour tenter de faire accepter une religion qui ne prêche qu'abnégation de soi-même, qu'amour des souffrances, que détachement du monde, à des païens entêtés de leurs superstitions, adonnés à des plaisirs justifiés par l'exemple de leurs dieux. On a vu quelquefois des hommes d'un génie sublime s'élever au milieu des peuplades les plus grossières, et après avoir puisé chez des peuples plus éclairés des traditions religieuses plus épurées, les communiquer à ces peuples, et parvenir quelquefois à les faire adopter. Ici, par un renversement de toutes les lois de la raison, douze pauvres pêcheurs, douze hommes sans lettres, sans science, sans appui, sans moyens humains, qui n'avaient rien à espérer de leur mensonge ni dans ce monde, ni dans l'autre, qui n'en pouvaient attendre que l'ignominie et les supplices; des hommes si faibles, si obscurs auraient tenté de tromper les peuples les plus éclairés de l'univers, et auraient pu concevoir l'espérance d'y parvenir! Ces hommes séduits par les vains prestiges d'un imposteur; qui avaient tout quitté, tout perdu pour le suivre; qui devaient naturelle-

Digitized by Google

ment l'abandonner, le détester, lorsqu'ils ont découvert qu'ils avaient été trompés ; ces mêmes hommes viennent, cinquante jours après sa mort, rendre témoignage à sa divinité et prêcher sa doctrine ! Ils assurent qu'ils l'ont vu, qu'ils lui ont parlé ; ils rappellent aux Juifs les miracles qu'il a faits au milieu d'eux, citent les lieux, les personnes ; et aucune voix ne s'élève contre ces odieuses extravagances ! Bien plus, ils convertissent les peuples, et leurs nouveaux disciples les aident à établir leur doctrine mensongère, sans que les haines, les mépris, les persécutions, la rigueur des supplices soient capables de détruire ce concert ! Chose plus prodigieuse encore ! ils parviennent à faire adorer partout le maître qu'ils servent, par l'unique moyen de ces misérables impostures. La raison elle-même dédaignée par la foi, se révolte contre l'impossibilité absolue de cette réunion de circonstances contradictoires, et l'établissement de la religion chrétienne par de semblables moyens, devient, si elle est fausse, un miracle beaucoup plus grand que tous ceux dont elle exige la croyance.

A ces preuves si frappantes, si extraordinaires, se lient des faits incontestables, tels que la destruction de l'idolâtrie, l'accord merveilleux des prophéties avec ce grand événement, et leur accomplissement successif. Elles sont également développées avec clarté, rapidité et une force invincible. Dirons-nous que l'auteur prouve ensuite que cette religion établie par des moyens et une autorité si puissante est la seule qui donne de la Divinité une idée digne d'elle ; la seule qui rende cette grande idée commune à tous les hommes ; la seule dont la morale présente un frein efficace aux passions et une fin satisfaisante à la vertu ; la seule, enfin, qui puisse s'accorder dans tous les points avec le pouvoir politique, pour la conservation de la société ?

Digitized by Google

Nous croyons inutile d'étaler de semblables preuves, puisque ceux-mêmes qui ont essayé de détruire ses dogmes, n'ont pu s'empêcher de faire l'apologie de sa morale et d'inviter les peuples à l'adopter et à la suivre. Déclamateurs inconséquens qui n'ont pas vu que la morale la plus sublime, celle même de l'évangile, était insuffisante, sans dogmes et sans autorité, pour contenir les passions des hommes ! N.

Voyage en Hanovre, fait dans les années 1803 *et* 1804; contenant la description de ce pays sous ses rapports politique, religieux, agricole, commercial, minéralogique, etc. Par *M. A. B. Mangourit*, ancien agent diplomatique, de la Société philotechnique, de l'Académie royale de Gottingue, et membre résident de l'Académie celtique de France. Un vol. in-8°. Prix : 5 fr. 50 c., et 7 fr. par la poste. A Paris, chez *Dentu*, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n°. 22; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal de l'Empire*, rue des Prêtres S. Germ.-l'Aux., n°. 42.

En parlant de quelques Voyages, nous avons eu plus d'une fois lieu d'observer que les *Lettres sur l'Italie*, de M. Dupati, avaient formé une école particulière d'écrivains, qui s'est distinguée par toutes les fautes de goût auquel le siècle n'était que trop enclin. Les relations des Voyages n'ont plus offert ce ton simple et naturel qui en garantit la vérité : on a tracé des tableaux de fantaisie, on s'est livré au délire de son imagination, on a fait un mélange bizarre de tous les styles, et, ajoutant à ces défauts l'hypocrisie sentimentale des romans modernes, on est parvenu à quelques succès éphémères, dus uniquement à une apparence d'originalité toujours recherchée dans un siècle de décadence. M. Mangourit, digne élève de cette école, a, comme il arrive toujours, enchéri sur les défauts de

Digitized by Google

son maître. Son Voyage en Hanovre offre alternativement de l'emphase, du faux enthousiasme, du néologisme, et une affectation qui exclut toute espèce de naturel. Ses pensées sont conformes à son style; il répète à tous propos les plaisanteries usées contre la religion; il juge tout d'après les petites vues du *philosophisme;* et, dans l'impuissance de parler raisonnablement des institutions du pays qu'il parcourt, il se tire d'affaire par des adages pris aux philosophes, adages qu'il a encore la mal-adresse de défigurer. Avant de prouver jusqu'à quel point cette critique est fondée, il est nécessaire de donner une idée de l'ouvrage de M. Mangourit.

En partant de France, il a le soin d'instruire le lecteur de ses aventures de diligence; aussitôt qu'il est arrivé dans le Hanovre, il cherche à décrire la ville capitale de cet électorat ainsi que ses environs. Il ne reste de cette description que des idées confuses; le voyageur, toujours entraîné par son enthousiasme, ne peint rien d'une manière exacte; et, après l'avoir lu attentivement, vous ne pouvez tirer aucun profit de l'attention pénible que vous lui avez accordée. Lorsqu'il a parcouru rapidement la ville de Hanovre, M. Mangourit vous transporte à Hambourg: quoiqu'il n'y reste que deux jours, il ne manque pas de donner une description de cette ville. Il se moque du sénat, parle des cafés, des lits d'auberge, s'étend sur la constitution de l'Allemagne, et indique le moyen de reconnaître les filles publiques. Parvenu à Altona, ville danoise voisine de Hambourg, M. Mangourit annonce qu'il va parler du Danemarck, et se borne à entretenir son lecteur d'un traiteur français qui a établi une auberge dans un jardin de cette ville. Le voyageur revient bientôt à Hanovre, et donne sur l'instruction publique des détails aussi exacts et aussi judicieux que sur la constitution politique de Hambourg. A cette occasion, il copie une lettre que M. Villers a écrite aux officiers de l'armée française qui occupe le Hanovre; cette lettre est digne de l'apologiste de la réfor-

Digitized by Google

mation. L'auteur recommande aux Français l'étude de la philosophie et de la littérature germaniques ; selon lui, il faut abandonner Bossuet, Pascal, la Bruyère, Racine et Boileau pour MM. Sestro, Randohr et Soltan.

M. Mangourit donne ensuite quelques renseignemens sur le gouvernement hanovrien : cette partie de son travail est la plus intéressante. On lui a procuré des instructions dont il aurait pu tirer parti, s'il n'avait pas eu le tort d'y joindre ses réflexions. On sent qu'un philosophe ne peut s'empêcher de parler des cultes, et qu'il manquerait à l'usage consacré s'il ne cherchait pas à les couvrir de ridicule. M. Mangourit connaît trop les devoirs imposés par la secte pour négliger cette ressource. Malheureusement son esprit ne répond pas à sa bonne volonté. Voici un échantillon de ses plaisanteries. Il parle du comté de Bentheim, et il s'exprime ainsi : « En usines de la principauté, » un couvent de dominicains, un monastère de francis- » cains, une fabrique de nonnettes, et deux carrières de » houilles, ont chacun la renommée qui leur appartient. » On conviendra qu'il est difficile d'être plus fin et plus délicat.

Pour compléter le volume de son Voyage, M. Mangourit le termine par un Précis historique de la guerre de sept ans. Ce morceau parasite est plein de sécheresse ; l'auteur a puisé dans les histoires du temps quelques faits connus de tout le monde, qu'il n'a eu l'art, ni de présenter dans leur véritable jour, ni de lier par des transitions.

M. Mangourit trouvera probablement beaucoup trop sévère le jugement qu'on porte de son ouvrage. Il est temps de le motiver : un petit nombre de citations suffira pour donner une idée de la manière de l'auteur. Il paraît que, malgré la bonne opinion qu'il a de lui-même, M. Mangourit n'a pas été à l'abri de quelques inquiétudes sur l'effet que produirait son ouvrage. Il cherche à prévenir la critique, et, pour y parvenir, il dit avec son adresse ordinaire, beaucoup d'injures à ceux qui oseront relever ses fautes.

Digitized by Google

fautes. « Que pensez-vous, demande t-il, de ces importans » qui sourient de la moitié du visage, de ces minutieux » conseillers qui vous tracassent pour vous faire préférer » un mot au mot équivalent, de ces grimaciers si sujets » aux crampes, lorsqu'il échappe d'un discours une étincelle » philosophique? » On va voir s'il faut être *important* et *grimacier* pour sourire de *la moitié du visage*, et pour avoir *la crampe* quand on lit M. Mangourit.

Il parcourt le jardin anglais du feld-maréchal Vulnoden : pour en faire la description, il trouve trop commun d'employer les expressions naturelles. Il se livre à un délire sentimental que l'on ne peut s'empêcher de trouver fort comique. « Après avoir passé sur un pont, M. Mangourit » arrive dans un bosquet où se trouve un tombeau. Ce » bosquet est touffu » (ce qui n'a rien de bien extraordinaire). L'auteur s'écrie : « On dirait que la lune » l'éclaire ; l'air qu'on y respire est glacé ; mes vêtemens » sont humides ; ma peau frémissante se serre, et le sang » fugitif de mes artères inonde mon cœur.... Où est l'habi- » tant de ce séjour?.... où est-il?.... Hait-il les hommes?... » en fut-il proscrit?.... Lui ont-ils pardonné ses erreurs, » sa gloire ou ses vertus?.... Comme ce réduit paraît » désert, comme il est sévère, comme il est ténébreux ! » Solitaire infortuné, montrez-vous! J'ai aussi commis » quelques fautes, *j'acquis aussi quelque gloire*, j'aimai, » j'aime toujours la vertu : venez, que nous en parlions » ensemble ; venez..... » On remarque avec quel art M. Mangourit se met en scène : il convient modestement de ses *fautes*, mais sa *gloire* doit les faire excuser. Pour être d'accord sur cette compensation, on doit présumer que les fautes dont s'accuse l'auteur ne sont que des peccadilles, car pour effacer des fautes graves, il faudrait toute autre chose que la gloire de M. Mangourit.

Il faut que ce jardin soit bien extraordinaire pour exciter de pareilles sensations. On en jugera par la description que donne le voyageur. « Des routes sinueuses, dit-il, me

BIBL. UNIV. GENT
Digitized by Google

» conduisaient dans l'obscurité d'un bois de sapins, dont
» les branches inférieures serpentaient sur les mousses
» rembrunies : tout-à-coup je fus transporté dans une
» *sphère de clarté* qui *s'épanduit*, en se dégradant, sur
» des troupeaux, des fermes et des collines lointaines.
» D'un pont, jeté légèrement *par la main des Arts*, on
» descend dans une prairie, dont la pelouse exhale le ser-
» polet, et dont les bords sont embaumés du parfum des
» chèvre feuilles, des églantiers, des muguets et des serin-
» gats ; on se hâte d'en faire le tour, car trop de jouis-
» sances à la fois *appesantissent la tête et affadissent le*
» *cœur*; on arrive à un sentier étroit et court : *comme celui*
» *du bonheur*. A la fin se présente un nouveau pont,
» fait de vieux tronçons, dont la *nécessité* semble avoir
» été l'*architecte*. Le *passerai-je?* il le faut, puisque tant
» *d'autres l'ont passé avant moi*.... Le jour s'efface, mais
» luit encore ; et sur ma tête j'aperçois les *rayons con-*
» *solans* du soleil : quelques pas de plus, et *il est fini pour*
» *moi*, quand encore il éclairera toute la nature. » Tout
ce bel enthousiasme se réduit, comme on le voit, à louer
deux ponts et quelques bosquets.

Nous comparerons à cette description si ampoulée celle
d'un des beaux jardins du monde, qui a été faite dans le
siècle de Louis XIV, et qui se trouve dans un recueil
qu'on ne lit plus. Il s'agit du jardin que les Hollandais ont
planté au Cap de Bonne-Espérance. « Ce jardin, dit le
» voyageur, est une des plus belles choses qui se puissent
» imaginer. Il est vrai que l'art y a beaucoup moins tra-
» vaillé que la nature. Ce ne sont point, comme dans nos
» maisons de plaisance, des parterres réguliers, des sta-
» tues, des jets d'eau, des berceaux artistement travaillés.
» C'est un assemblage de tout ce qui croît de rare et de
» curieux dans les forêts et dans les jardins des quatre
» parties du monde. Outre les orangers et les citronniers qui
» sont là très-hauts, et en plein sol, c'est une multitude
» et une variété infinie d'autres arbres et arbustes qui nous

Digitized by Google

» sont inconnus pour la plupart, et qu'on trouve toujours » verds et fleuris. Ce sont des allées, tantôt découvertes et » tantôt sombres à en être obscures, qui se coupent et qui » se traversent dans un terrain très-vaste et très-uni. C'est » un ruisseau d'une eau claire et pure qui se promène par » le jardin avec autant d'agrément et de symétrie que » si son lit avait été fait exprès. C'est la mer qu'on voit » en perspective, et qui, dans sa simplicité, forme à toute » heure aux yeux et à l'esprit quelque spectacle nouveau. » Je vous assure que tout cela réuni ferait en France même, » un des plus beaux lieux de promenade que nous ayions, et » des plus capables d'attirer la curiosité et l'admiration des » étrangers. »

Outre l'élégance et la pureté du style, on remarque dans cette description une simplicité noble et une clarté qui laissent des idées nettes dans l'esprit du lecteur : on se figure tous les objets que le voyageur cherche à peindre. Quelques personnes seront peut-être étonnées quand elles sauront que cette description se trouve dans la relation d'un missionnaire qui rend compte de ses travaux à son supérieur (1). Dans cette matière où il ne s'agit que de bon sens et de goût, quelle supériorité le prêtre n'a-t-il pas sur le philosophe!

Les définitions de M. Mangourit sont curieuses sous plus d'un rapport. Il ne voit rien comme tout le monde; il lui faut toujours des tournures et des termes nouveaux. Voici comment il définit un cimetière : *terre de substitutions irrévocables, glacière où les grandes agitations refroidies sont brisées et réduites en poussière sous le pilon de la mort.* Il faut convenir que jamais le galimatias des pédans du 15e siècle n'a été si loin; vous chercheriez en vain chez eux un amas aussi bizarre de métaphores incohérentes : ce n'est pas une des moindres preuves des progrès que nous faisons et sur lesquels les philosophes fondent leur système de *perfectibilité*.

(1) Relation du père Premarc. Lettres édifiantes.

Digitized by Google

M. Mangourit ne se fait aucun scrupule d'inventer des mots pour exprimer les idées les plus communes. En voici des exemples. « Les *canaux* par lesquels la justice *coule* » sont-ils trop *angustiés* ou trop multipliés?... » A propos de l'Angleterre, « les Français qui viennent dans le Hano- » vre s'imaginent le trouver *implanté* de gouverneurs, de » généraux, etc., et sur-tout de marchands britanniques, » chacun avec son *éponge* et son *rateau*. » Nous laissons le lecteur juge de la nécessité où se trouvait l'auteur de détourner l'acception de quelques-uns de ces termes, et d'inventer des mots barbares, absolument étrangers à notre langue. Il n'est pas plus heureux dans ses transitions. Il vient de parler des bains de Hanovre; le maître de ces bains est un Français qui s'appelle *Lefebvre :* croirait-on que cela amène un éloge du maréchal Faber, « J'aime le » nom de Lefebvre, dit M. Mangourit, quoique commun » (le Febure, le Fevre, Favre, Fevre, le Favre); je » crois que les chefs de ces familles se distinguèrent dans » les arts. J'honore dans ces noms le maréchal Faber, de- » vancier des grands capitaines de la révolution. Quel » homme admirable que ce maréchal! Quelle philosophie » dans un siècle dont ses brillantes vertus avaient brisé » l'orgueil, pour l'*asseoir* aux premiers rangs de la mo- » narchie! »

Pour juger de l'érudition de M. Mangourit, et de son exactitude dans les citations, il faut lire le passage suivant : « On a beaucoup et inutilement répété, d'après » Montesquieu, que l'évêque de Rome était une idole de » bois pourri dont on baisait les pieds, et dont on liait les » mains. » Le lecteur se demandera sans doute comment Montesquieu a pu dire qu'on *liait les mains* à une *idole de bois pourri*, mais il cessera de s'étonner quand il se rappellera que l'idée est de Voltaire, dont M. Mangourit a tronqué la phrase. (1) « La maxime de la France, dit

(1) Siècle de Louis XIV, chap. 2.

Digitized by Google

» Voltaire, est de regarder le pape comme une *personne* » *sacrée, mais entreprenante, à laquelle il faut baiser* » *les pieds* et lier quelquefois les mains. » Cette plaisanterie est indigne de l'histoire : il est faux que cette maxime philosophique ait été celle de la France sous Louis XIV; ce n'est qu'un frivole jeu de mots, mais au moins la phrase de Voltaire ne présente de contradiction, ni dans l'expression, ni dans le sens.

On a pu, d'après ces citations dont on aurait fait un volume si l'on avait voulu relever toutes les fautes, se former une idée du Voyage de M. Mangourit. Aucune vue utile, aucun morceau passable ne demandent grace pour ces énormes défauts. Il y a cependant un fragment qu'on lit avec plaisir, et que l'on doit au voyageur. C'est un projet d'invasion en Egypte qui fut présenté à Louis XIV par le célèbre Leibnitz. M. Mangourit l'a trouvé manuscrit dans la bibliothèque de Hanovre. Il offre des particularités curieuses sur la politique de ce temps-là.

Nous regrettons d'avoir *tracassé* M. Mangourit : mais il faudrait avoir abjuré toute espèce de goût pour tolérer de semblables écarts. Il nous traitera de *grimaciers* tant qu'il voudra; le lecteur jugera si celui qui affecte sans cesse un faux enthousiasme, qui parle de *sa gloire* à propos d'un jardin anglais, qui s'extasie sur des niaiseries, ne mérite pas plutôt cette épithète que ceux qui se contentent de rire doucement de ces rêveries philosophiques.

P.

Digitized by Google

Homère grec latin français, ou *Œuvres complètes d'Homère*, accompagnées de la traduction française et de la version interlinéaire latine, et suivies d'observations littéraires et critiques. Par *J. B. Gail*, professeur, etc., etc. Six volumes in-12. Prix : 11 fr., et 16 fr. par la poste. A Paris, chez l'Auteur, Collége de France, place Cambray; et chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42.

Je l'avouerai; j'éprouve un grand embarras toutes les fois que j'ai à rendre compte de quelqu'ouvrage de M. le professeur Gail. Je ne sais jamais comment m'y prendre pour concilier l'envie que j'ai de louer ses livres, et la nécessité où je suis de les critiquer; mes devoirs envers le public, et mon inclination particulière. Si, m'attachant discrétement aux plus légères fautes et mêlant le reproche de paroles honnêtes, il m'arrive de dire que M. Gail a mal entendu tel passage, qu'il n'a pas rendu tel endroit avec ce talent de style qui le distingue, qu'il a, par trop d'élégance, dénaturé la manière dure, concise, vigoureuse de tel historien; M. Gail est mécontent, j'apprends qu'il se plaint, qu'il parle d'injustice. Comment faire pourtant? Lorsque dans un genre qui exige de longues études, de laborieuses recherches, une lecture infinie, on accumule livres sur livres et brochures sur brochures, il est bien difficile de ne pas faire beaucoup de fautes. Ne manquerais-je pas totalement à nos lecteurs, si je louais, comme excellens, des ouvrages précoces, négligés, et qui offrent des erreurs capitales? Et d'ailleurs, que penseraient de moi les chefs des lettres savantes, ces hommes choisis de qui j'ambitionne par-dessus tout les suffrages et l'estime, s'ils me voyaient prodiguant de publics éloges à des livres si imparfaits? J'estime beaucoup *Platon* et M. Gail, mais la vérité davantage.

Digitized by Google

Le titre de l'ouvrage que j'annonce a besoin d'explication. M. Gail ne nous donne point les Œuvres *complètes* d'Homère. Ces six volumes ne contiennent que l'Iliade. L'Odyssée aura six autres tomes, pour la publication desquels il attendra (je copierai ses termes) « qu'il se pré-» sente un nombre suffisant, non de souscriptions, le pu-» blic en est justement dégoûté, mais d'inscriptions. »

Les *Observations littéraires et critiques*, que le titre promet, ne paraissent point non plus. M. Gail ne veut les donner qu'après l'Odyssée. Que M. Gail me permette de lui rappeler ici qu'il a déjà plus d'une dette de ce genre à payer au public. Lorsqu'il mit en lumière, *pour faire suite aux Œuvres de Buffon*, sa traduction du Traité de la Chasse, par Xenophon, il promit un volume de Mélanges que l'on attend toujours. La seconde partie de son *Anthologie grecque* est imprimée depuis longtemps, et les notes qui devaient l'accompagner n'ont pas encore paru.

Je n'ai pas tout dit sur le titre. Il n'est personne, j'en suis certain, qui, en le lisant, ne se soit imaginé que M. Gail était l'auteur de la traduction française et de la version latine interlinéaire. Il n'en est rien pourtant. La première est de madame Dacier, l'autre est copiée de l'édition de M. Ernesti. M. Gail nous en instruit lui-même au commencement de sa préface, qu'il a eu l'attention d'écrire plus clairement que son titre. J'avouerai en passant qu'il est singulier que ces titres fallacieux, piéges assez peu honnêtes tendus aux acheteurs, se soient trouvés plus d'une fois dans les ouvrages d'un homme de lettres qui fait imprimer à ses frais et qui vend lui-même les productions de sa plume. Ces artifices sont peut-être excusables dans un libraire, qui peut fort naturellement ne voir dans le commerce des livres qu'un moyen de gagner de l'argent; mais un littérateur doit, ce me semble, s'élever en écrivant à des spéculations plus libérales.

M. Gail a beaucoup de goût; il sait parfaitement bien

Digitized by Google

que madame Dacier a presque toujours, dans sa prose faible et inanimée, défiguré plutôt que copié, parodié plutôt que traduit le plus noble et le plus magnifique des poètes. Aussi a-t-il senti que le choix bizarre de cette traduction avait besoin d'explication; je dirai mieux, avait besoin d'excuse. Voici ses propres paroles : « Nous » avons deux excellentes traductions d'Homère, l'une de » S. A. Mgr. l'archi-trésorier, l'autre de M. Bitaubé; » mais n'ayant ni le droit de publier leurs œuvres, ni » le talent nécessaire pour faire aussi bien que ces deux » élégans interprètes; d'ailleurs, tout entier à Xeno- » phon, J'AI DU adopter le travail de la célèbre madame » Dacier. » Et qui donc, bon Dieu! obligeait M. Gail à donner une édition d'Homère, et à faire réimprimer une traduction mauvaise, et que deux habiles écrivains de ce temps ont de si loin surpassée? — L'ouvrage de madame Dacier est quelquefois recherché à cause des notes qui l'accompagnent; en les supprimant, on a ôté tout intérêt à cette réimpression.

Le texte joint à cette traduction est celui de M. Ernesti, réimprimé sans changement. J'observerai qu'il est étonnant, qu'après la publication de l'Homère de feu M. de Villoison, et les travaux de M. Wolf et de M. Heyne, un professeur de littérature grecque dans le premier collége de France, fasse réimprimer l'ancien texte d'Homère, sans dire un seul mot de ces belles scholies des manuscrits de Venise, et des nouveautés critiques auxquelles elles ont donné naissance, sans adopter aucune des excellentes leçons des nouvelles éditions, pas même les plus avérées. M. G. s'est contenté de mettre à la fin de chaque volume, sans discussion, sans critique, des variantes choisies dans les derniers éditeurs; et encore n'a-t-il point donné celles des huit premiers livres, sous prétexte qu'il a reçu tard l'Homère de M. Wolf; c'est-à-dire parce qu'en 1805 il a reçu tard un livre qui a paru d'abord en 1795, puis en 1804. Et d'ail-

Digitized by Google

leurs M. G. ne pouvait-il pas donner par supplément les variantes de ces huit premiers livres ? Ne pouvait-il pas bien consacrer à ce supplément utile et nécessaire une de ces feuilles qu'il a remplies des longs et minutieux catalogues de ses œuvres, de leurs prix, de leurs papiers, de leurs formats, de leurs vignettes, culs de lampe, gravures et musique ? Quand au lieu de trois catalogues, il n'y en aurait que deux, ses affaires de librairie n'en iraient pas plus mal, et son travail eût été moins incomplet. — Mais j'ose le dire, parce qu'en ces choses qui tiennent aux intérêts de la science, je ne me trouve pas la force de déguiser la vérité; on attendait, d'un professeur au Collége de France, plus qu'une collection de variantes, fût-elle même bien entière et complète. On pouvait croire qu'en se chargeant de donner, dans les circonstances présentes de la critique homérique, une nouvelle édition de l'Iliade, M. Gail ne se bornerait pas à être simple spectateur des débats qui partagent l'Europe savante, mais qu'il s'y interposerait avec autorité, et que tenant un juste et sage milieu entre la trop grande hardiesse qui enfante les innovations téméraires, et cette superstitieuse circonspection qui multiplie et reproduit les erreurs, il nous donnerait un texte corrigé avec une saine et judicieuse critique. — Si M. Gail a négligé l'Iliade, qu'au moins il consente à s'occuper avec plus de soin de l'Odyssée, sur laquelle jusqu'ici la critique s'est peu exercée; qu'il profite du travail récent du professeur Porson, des variantes publiées par M. de Villoison, et des secours que lui peuvent fournir sa propre érudition et sa rare connaissance de la langue grecque en général, et plus particulièrement de la langue homérique.

Une portion de ce volume d'observations critiques et littéraires que M. G. nous promet, et que nous attendrons avec une grande impatience, contiendra des notes de feu M. Rivière, professeur d'hébreu au Collége de France. M. Rivière, qui avait, à ce qu'il paraît, la manie des éty-

Digitized by Google

mologies, après avoir passé quinze années de sa vie à chercher des origines orientales à tous les mots du Dictionnaire français de l'Académie, avait eu l'idée d'appliquer ce système à la langue d'Homère. Il est incontestable qu'on peut établir une similitude probable de forme et de signification entre plusieurs mots grecs et plusieurs mots hébraïques, persans, arabes; mais M. Rivière me paraît avoir beaucoup trop généralisé ce système, et être quelquefois tombé dans des combinaisons puériles et forcées, faute très-commune aux étymologistes. M. Gail cite quelques-unes de ses remarques, et j'avoue qu'il y en a deux ou trois qui sont assez curieuses, et méritent qu'on y fasse attention. Au reste, elles ne sont pas entièrement neuves, et il y en a, celles entr'autres sur ἀμύμων et sur ἀμβωμοῖσι, qui avaient déjà été proposées par Crœse. Comme j'écris ceci à la campagne, et presque sans livres, je ne puis citer exactement l'endroit où ce fou de Crœse a expliqué ces deux mots.

Crœse, qu'on me permette une courte digression, était bien une des têtes les plus complètement désorganisées qu'il soit possible d'imaginer. Il avait une assez grande érudition hébraïque, et à force d'avoir lu, relu, médité, comparé Homère et la Bible, il en vint à se figurer que l'Odyssée était l'histoire des Israëlites sous les patriarches, et l'Iliade le récit de la prise de Jéricho; et il le prouvait, comme il le pouvait, en montrant à sa manière que tous les noms propres, et une foule d'autres, dans les poëmes d'Homère, n'étaient que des mots hébraïques défigurés sous des formes grecques. Il a donné sur l'Odyssée un premier volume d'explications de cette force; le second, où il aurait commenté l'Iliade d'après le même système, n'a pas paru, je crois. Cette inconcevable absurdité n'est comparable qu'à celle du bénédictin dom Pernety, qui a écrit très-sérieusement qu'Homère avait appris l'alchimie en Egypte, et qu'il n'imagina sa fiction de la guerre de Troie que pour donner allégoriquement des leçons de cet art;

Digitized by Google

qu'il ne fit l'Odyssée, ou *les erreurs d'Ulysse*, que pour représenter les *erreurs* où tombent les philosophes hermétiques, avant de parvenir à la connaissance des véritables secrets. Cet habile homme expliquait de cette sage manière toute la mythologie égyptienne et grecque. Je lisais, il n'y a pas long-temps, qu'il y a en Allemagne je ne sais quel chimiste qui répète ces pauvretés.

M. Rivière, auquel je reviens, a consacré une partie de ses notes au rapprochement des locutions parallèles d'Homère et des écrivains sacrés. Ce parallélisme curieux et utile me paraît ce qu'il y de plus important dans son travail; et quoique Bogan d'Oxford ait déjà écrit sur cette matière un traité considérable, quoique Duport s'en soit occupé dans sa *Gnomologia Homerica*, je crois que M. Gail ne rendra pas un médiocre service à la littérature savante en publiant cette portion des recherches de M. Rivière.

Je dois, avant de finir cet article, remarquer une singulière méprise de M. Gail. Il parle de l'embarras où sont les commentateurs d'Homère pour l'explication de plusieurs passages, et voici dans quels termes il cherche à en rendre raison : « Cette incertitude n'a rien qui doive surprendre. Virgile a eu des commentateurs presque contemporains, et qui, d'ailleurs, habitaient les mêmes » contrées; c'est après deux mille ans, et loin des lieux » habités par Homère, que l'on a entrepris de commenter » ce poète. Homère était de la Grèce asiatique; Hesychius, » Suidas, Eustathe vivaient dans la Grèce d'Europe.... » M. Gail ne sait-il pas beaucoup mieux que moi qu'Homère a été commenté long-temps avant Eustathe; qu'Eustathe, Hésychius et Suidas n'ont fait que copier, extraire d'anciens commentaires; qu'Aristote avait donné l'édition la plus correcte d'Homère, celle qu'on appela l'*édition de l'écrin*, parce qu'elle fut placée dans un coffre précieux trouvé parmi les dépouilles de Darius; que le fameux Aristarque, que Zénodote, Aratus, Cratès Mallotes, Aris-

Digitized by Google

tophanes, et un grand nombre d'autres grammairiens Alexandrins, avaient écrit des remarques critiques sur Homère? Ne sait il pas?.... Mais c'est trop m'arrêter à réfuter une erreur si manifeste. Si, comme je le disais en commençant, M. Gail ne travaillait pas avec une excessive précipitation, s'il ne semblait pas dans ses travaux littéraires chercher plutôt à faire beaucoup de livres, que de bons livres, il ne tomberait pas dans ces erreurs considérables, qui compromettent sa doctrine et sa réputation aux yeux de ceux qui ne connaissant que ses ouvrages, ignorent qu'il aurait le talent d'en faire de très-bons s'il en avait le temps. Ω.

L'Art du Raisonnement, présenté sous une nouvelle face, ouvrage analytique, etc. Essai particulièrement destiné aux élèves des écoles secondaires, etc. Par *M. Mermet*, ancien gradué, etc. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. par la poste. A Paris, chez *Leriche*, libraire, quai des Augustins; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal de l'Empire*, rue des Prêtres Saint Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

J'AIME à voir un logicien vouloir expliquer les opérations de l'esprit, et faire un gros livre pour dire que les *idées naissent des sens, de la réflexion, et de l'usage de la vie.* C'est être presqu'aussi lumineux que ces savans naturalistes qui nous découvrent le secret de la fécondité de la terre, en nous disant que tout s'y forme et s'y développe avec de la pluie et du beau temps. Mais peut-être serions-nous encore plus avancés, si ces grands philosophes daignaient se borner, les uns à nous donner les règles du raisonnement, et les autres à nous apprendre dans quelle saison il faut planter les choux. On m'avouera qu'ils seraient plus utiles, et j'ose assurer qu'ils seraient moins ridicules. Il est vrai que M. Mermet m'avertit d'abord d'un ton assez magistral de déposer mes préjugés; mais comme

Digitized by Google

il ne m'explique pas ce qu'il entend par ces préjugés, il m'accordera que son conseil a au moins le défaut de n'être pas clair, et un logicien qui n'est pas clair, M. le philosophe, est un aveugle qui veut donner des leçons de peinture.

En revanche, la composition de son livre est bien plaisante, on a toutes les peines du monde d'arriver au sujet. On le cherche partout, on désespère de le trouver; on tourne, on retourne les pages, on saute au milieu du volume, on est étonné; à la fin, on découvre quelques chapitres sur l'art du raisonnement qui, sous la plume de M. Mermet, n'est point l'art d'avoir raison. Et comment donc a-t-il rempli son ouvrage, me direz-vous? Le voici. Il s'est introduit sous le nom de Philon, dans deux dialogues qui précèdent son traité : dans le premier il examine cette fameuse question sur les sciences, que J.-J. Rousseau a traitée, je ne puis dire éloquemment, car, quelqu'effort que je fasse, il m'est impossible de trouver éloquent un homme qui choque à tout moment le sens commun. Je laisse volontiers admirer les périodes polies et harmonieuses d'un sophiste, à ceux qui ne lisent que pour leurs oreilles, et qui peuvent avoir pour cela de bonnes raisons.

M. Mermet n'adopte pas absolument les extravagances du philosophe de Genève; mais, tout en paraissant les vouloir réfuter, il s'embrouille, il se contredit, et il me semble qu'il finit par ne plus s'entendre. « *La grande et peut-être* » *l'unique cause de la corruption des peuples, dit-il,* » *c'est l'erreur.* » Cette pensée pouvait recevoir quelque lumière d'un développement judicieux; mais voici celui de M. Mermet. « Dans l'état de civilisation, ajoute-t-il, » l'ignorance amène nécessairement l'erreur, et l'erreur » à son tour enfante la corruption, les vices et tous les » maux. »

« Comment prouveriez-vous ce que vous venez d'avan- » cer, dit Ariste? »

« Ce n'est pas l'ignorance qui souffle le venin de l'ambi-

Digitized by Google

tion, de la haine, répond le philosophe Philon, ce n'est pas elle qui suscite l'injustice, la mauvaise foi, et le crime c'est l'erreur. » Ainsi, pour prouver une proposition, M. Mermet se contente de la répéter; et Ariste, qui a l'humeur fort bénigne, prend cette pétition de principe pour de la logique. Mais qu'est-ce que M. Mermet entend par *ignorance* et par *erreur?* Je n'en sais rien, et il n'y a pas d'apparence qu'il le sache lui-même. Pour ne pas s'exposer à disputer sur des mots, au lieu de raisonner sur des choses, il aurait dû s'expliquer là-dessus; mais je prendrai le sens qui lui sera le plus favorable pour examiner sa proposition. *L'ignorance* voudra dire *l'innocence*, et *l'erreur* signifiera *l'aveugle soumission :* il serait difficile d'être plus accommodant. Maintenant je demanderai à M. Mermet dans quel pays on a découvert des sauvages en état d'ignorance ou d'innocence parfaite, c'est-à-dire assez éclairés pour ne faire jamais aucun mal, même innocemment; car il sent bien que l'innocence des sauvages qui font rôtir les hommes et qui mangent les enfans, aura bien de la peine à paraître aussi aimable que la corruption des peuples policés. Une peuplade, une nation n'a jamais existé dans cet état d'innocence parfaite, et il est tout-à-fait contre les règles de la saine logique de prendre pour base d'un raisonnement une supposition, un mensonge, une pure chimère. Si nous entendons que l'*erreur* veut signifier ici cette soumission des peuples aux autorités, laquelle fait tant de peine aux philosophes; on priera M. Mermet de considérer qu'en la présentant comme la cause de tous les malheurs du genre humain, il affirme encore ce qu'il s'agissait de prouver. Si je veux m'en tenir au sens littéral des mots *ignorance* et *erreur*, la proposition de M. Mermet paraîtra bien plus dépourvue de sens. Il faudrait d'abord, pour qu'elle fût fondée en raison, que l'*ignorance* n'eût jamais produit aucun mal. Ensuite on observera que l'ignorance et l'erreur se suivent tellement, que M. Mermet ne balance pas à les appeler *la mère* et *la*

Digitized by Google

fille : on ne pouvait guère leur donner de liaison plus intime, et cela est de bon sens ; car l'une ne va pas sans l'autre, et même dans un être pensant, l'ignorance n'est rien autre chose que l'erreur. Je pense, donc j'ai une opinion ; cette opinion est vraie ou fausse. L'ignorance absolue n'appartient qu'à la brute ; l'erreur est l'ignorance de l'homme.

M. Mermet prétend que l'ignorance n'agit pas de la même manière sur le sauvage et sur l'homme policé, et il pense tirer avantage de cette différence ; mais, en vérité, c'est aimer à se faire illusion. Il serait bien difficile, par exemple, d'apercevoir le bien qui peut résulter d'une ignorance qui porte le sauvage à tremper ses mains dans le sang de son père, et il faut être bien aveugle pour oser la préférer à celle de l'homme policé, lorsque la religion et les lois lui imposent un frein si utile et si puissant, que la pensée même du mal lui est défendue.

M. Mermet s'accorde avec le philosophe Rousseau sur un point capital, c'est que l'ignorance des sauvages est l'état de l'homme dans sa perfection, et *qu'au moment même qu'une nation cesse d'être féroce, c'est une nation avilie*, ce sont ses propres expressions ; et pour moi, j'avouerai que j'en manque pour caractériser une démence de cette force. Que répondre à ces hommes frappés d'une stupidité incurable, qui se complaisent encore dans la barbarie philosophique et révolutionnaire ; hommes indignes d'appartenir à une nation civilisée, qui flétrissent tout ce qu'il y a de grand et de généreux, qui osent traiter de dépravation les nobles idées de l'ordre social, et le dévouement du guerrier, et les études du magistrat, et les travaux immortels de l'esprit, enfin toutes ces conceptions justes et raisonnables qui font la gloire de la nature humaine ? Sont-ce des hommes ? sont-ce des Français qui écrivent de la sorte, dans notre siècle, au milieu de ce grand peuple à qui l'on s'efforce de donner une nouvelle impulsion vers l'honneur et les talens ? Elevons donc, à la honte de la

Digitized by Google

société, une colonne d'airain, et qu'on y grave cette maxime de Rousseau : *Tout homme qui pense est un animal dépravé.* Joignez-y celle de M. Mermet qui en est un corollaire : *Une nation qui cesse d'être féroce est une nation avilie.* Au moins nous serons sûrs d'une chose ; c'est qu'il ne manquera rien à l'horreur et au mépris que nos enfans auront pour nous.

Si cette doctrine n'était que folie et inconséquence, on s'épargnerait la peine d'en ressentir de l'indignation ; mais en voyant avec quelle audace on la reproduit tous les jours, malgré les démonstrations victorieuses de tant d'hommes éloquens, malgré l'expérience qui la confond, on ne peut se dissimuler qu'elle est une attaque soutenue contre la société et contre les lois. En effet, on ne peut admirer l'état sauvage, sans blâmer les institutions sociales. On ne blâme point ces institutions sans souhaiter qu'elles soient anéanties, afin que tous les liens qui retiennent les passions des hommes soient rompus d'un seul coup. Pour obtenir l'accomplissement de ce desir, il faut représenter toutes les lois comme des chaînes tyranniques, toutes les opinions reçues comme des préjugés, et les passions les plus monstrueuses comme d'innocentes erreurs, auxquelles on ne fait pas attention dans l'état sublime de la férocité primitive ; et qui font même le bonheur de l'homme sauvage.

A entendre M. Mermet, toute peuplade qui se civilise se corrompt et devient malheureuse, « parce qu'il y a des » gouvernans et des gouvernés, parce que tout ce qui » favorise les prétentions des premiers ne tarde pas à être » présenté comme des vérités importantes par la ruse ou » par la force. Alors ajoute-t-il, les idées les plus erronées, » les institutions les plus nuisibles, la législation la plus » vicieuse, s'introduisent dans la société ; alors les nations » se disent instruites, mais leur instruction est fausse ; » *c'est l'erreur qui les conduit*, et c'est l'erreur qui est la » cause des malheurs du genre humain. » D'où nous devons conclure

Digitized by Google

conclure que plus une nation est civilisée, et plus son gouvernement, sa religion et ses lois sont nuisibles. Et cela s'imprime chez une nation qui a plus de douze cents ans de civilisation, et c'est un professeur de logique qui nous apprend de telles choses! Il serait impossible d'appliquer à notre histoire ce principe philosophique, sans y trouver clairement que la nation française était ennoblie par le gouvernement révolutionnaire, parce qu'il était féroce et passablement sauvage, et qu'au contraire elle est avilie par celui qui s'efforce tous les jours de la rappeler à son ancienne gloire, et qui lui rend sa religion et ses lois. Après cela, travaillez pour ces philosophes, et payez-les, afin qu'ils vous deshonorent dans la postérité.

Au lieu de nous donner un Traité de logique, M. Mermet nous a donc fait cadeau d'un Traité de philosophie; et Dieu sait par quelle logique elle est soutenue! Elle peut cependant nous enseigner « que *la sagesse éternelle* a couvert toutes ses opérations d'un voile épais, que *la nature* a également environné d'épines l'acquisition des moindres connaissances, et que le but de l'une et de l'autre a été le même. » Il n'y a probablement que M. Mermet qui conçoive une nature qui agit et qui raisonne d'un côté, tandis que la sagesse éternelle dispose et réfléchit d'un autre; mais je me trompe, tous les philosophes sont convenus d'employer ce jargon pour faire croire aux simples qu'ils ont aussi une foi et une créance. Entr'eux le mot *nature* est toujours le mot d'ordre, et M. Mermet ne le ménage pas. « C'est elle, dit-il, en se contredisant lui-même, qui a voulu que nous vécussions dans l'état social. » On pourrait lui demander pourquoi par ce seul mot il condamne ainsi son amour pour les sauvages et son mépris pour les nations policées; mais comme l'inconséquence est l'état permanent des philosophes, il en serait quitte pour en avancer une nouvelle.

Il y a long-temps que ces messieurs ont dit que *la morale est une invention humaine* pour enchaîner les peuples,

Digitized by Google

M. Mermet ne manque pas de le répéter, sans daigner faire attention que la morale est la nature même de l'homme, puisqu'elle est la suite de ses rapports avec ses semblables. Ils ont toujours déploré la perte de *l'égalité naturelle*, et M. Mermet la regrette aussi, quoiqu'il n'y ait jamais eu d'égalité naturelle parmi des êtres qui naissent tous avec des caractères et des forces différentes. Il voudrait deplus qu'on nous donnât la même éducation et le même gouvernement qu'aux Lacédémoniens, afin qu'on renouvellât leurs prodiges, et il ne fait pas attention que nous les avons renouvelés et surpassés mille fois, précisément parce que neus sommes élevés et gouvernés tout différemment. Enfin il répète encore que *nous n'avons point d'autres idées que celles que nous acquérons par les sens;* je puis au moins attester que celles qui viennent du sens commun sont rares dans son livre. Cependant, pour affaiblir cette proposition, par laquelle les philosophes ont cru expliquer la pensée d'une manière toute mécanique et matérielle, quoique chaque sens soit pour eux comme pour nous un mystère impénétrable, M. Mermet y ajoute quelques mots, et il l'établit ainsi : « L'homme n'a point » d'autres idées que celles qu'il acquiert par les sens, par » *la reflexion et par l'usage de la vie.* » Ce qu'il y a de bizarre dans cette nouvelle rédaction, c'est que M. Mermet imagine qu'elle exclut les *idées innées;* mais, s'il existe de telles idées, il est manifeste qu'elles ne peuvent se développer que par *la réflexion.*

Pour mettre dans la balance quelque chose d'un peu raisonnable, M. Mermet s'est amusé à réfuter dans le second dialogue quelques sophismes grossiers d'Helvétius qui n'avaient pas besoin, pour se précipiter dans l'oubli, des faibles coups qu'il leur porte. Dans deux ans personne ne saura en France que ce philosophe a écrit pour prouver que l'esprit d'un homme est préférable à sa probité, et que le luxe des femmes publiques est infiniment plus avantageux à la société que les charités des femmes honnêtes et riches

Digitized by Google

L'auteur arrive enfin à son sujet et à son traité qu'il a renfermé dans huit leçons sur la logique. Elles sont, je l'avoue, d'un homme qui connaît son art et qui sait écrire; mais l'expérience ne prouve que trop tous les jours qu'on peut très-bien posséder toutes les règles du raisonnement dans la théorie et n'en suivre aucune dans la pratique, qu'on peut avoir dans la tête une infinité de mots et pas une idée dans l'esprit, qu'on peut enfin distinguer parfaitement l'analyse de la synthèse et n'être qu'un sot. L'homme doué d'un jugement sain, d'un esprit droit, d'une raison éclairée par l'étude trouve en lui-même toutes ces régles; elles se reproduisent dans ses discours sans aucun effort. Qu'un grammairien les recueille et les fasse remarquer dans un livre qu'il appelle *logique*, j'y consens et j'applaudis à son travail; mais qu'il mêle à tout cela ses opinions sur la nature de l'esprit, sur la morale des nations et sur leurs gouvernemens, c'est ce qui blesse également l'ordre et la raison; et le jour approche, philosophes, où quoique vous parliez sans cesse de vos droits, vous perdrez celui de déraisonner et d'insulter à l'honnêteté publique. G.

SPECTACLES.

Théatre de l'Impératrice.
(Rue de Louvois.)

La Noce sans Mariage, de Picard, comédie en cinq actes et en prose.

La Noce interrompue et *le Mariage fait et rompu* de Dufresny, ne sont aucunement rappelés par cette nouvelle pièce, malgré la ressemblance des titres; mais elle a quelques rapports avec le *Malade imaginaire*. Le principa personnage, Bagoulard, sans être toujours entouré de la

Digitized by Google

faculté comme Argant, n'est guère moins crédule, et se laisse persuader qu'il se meurt quand il est brillant de santé. Le personnage de Molière est, comme il devait l'être, un franc imbécille; celui de Picard est donné pour un fripon madré; en quoi il faut admirer le bon sens de Molière, et s'étonner de la distraction de Picard. Jamais en effet un aigrefin qui ne fonde ses espérances que sur la bourse d'autrui n'a eu de telle faiblesse. Loin d'être hypocondres, les intrigans sont communément très-alertes, et on ne les retient pas chez eux sous prétexte d'une fièvre qu'ils n'ont pas, dans le moment décisif où leur fortune les appelle ailleurs. C'est sur cette étrange invraisemblance qu'est cependant fondée l'intrigue de *la Noce*. Un fourbe, censé adroit, qui devrait être de feu pour achever un mariage inespéré, s'ensevelit, au moment de la conclusion, dans une robe de chambre et un bonnet de nuit, ne s'occupe que de drogues, ne parle qu'à des médecins, et demeure pendant trois actes dans cette attitude qu'il n'eût pas dû prendre un seul instant.

Ce Bagoulard est ce qu'on appelle un agent d'affaires, un de ces frêlons tant multipliés depuis quelques années, qui n'ont d'autre talent que de mettre à profit, ou le talent, ou la sottise d'autrui; qui sont tout parce qu'ils n'ont su être rien; parmi lesquels, sur une centaine il s'en est quelquefois trouvé un d'honnête; dont une partie va aux honneurs et à la fortune, et l'autre aux galères ou à la Grève. Dans deux heures cet homme, âgé de 40 ans, doit épouser Cécile qui en a 17, et qui préférerait le jeune Linval dont elle est aimée.

Un cousin de Cécile, esculape très-désœuvré, médecin honoraire des spectacles pour y avoir ses entrées, aurait été d'avis qu'elle eût épousé son amoureux. Il est venu d'assez mauvaise humeur à la fête, où il apporte pour son présent de noce une chanson, en forme de complainte. Une veuve, tombant à-peu-près des nues, vient apprendre à ce cousin que Bagoulard lui a signé une promesse de mariage dont elle ne fait aucun cas, et qu'une parente l'a

Digitized by Google

engagée à prendre, et qu'elle a prise sans trop savoir pourquoi. Dès ce moment, on prévoit que cette promesse sera le moyen du dénouement ; en sorte que l'intérêt, à peine né, est disparu tout-à-coup. La veuve se ligue avec Linval et le médecin pour rompre la noce. L'une met opposition au mariage, l'autre envoie un cartel à son rival, et le troisième fait croire à Bagoulard qu'il est hors d'état de sortir. La frayeur qu'a ce poltron aide un peu à sa croyance. « Quel bonheur pour moi, dit-il, de trouver ici » un médecin ! et pour moi donc, répond le docteur, qui » cherche par-tout des malades ! »

Une parente de Cécile, qui avait arrangé le mariage avec l'agent, se défie de la fourberie et fait venir un autre médecin. Ce dernier trouve aussi la maladie sérieuse et grave, et ordonne des remèdes violens. Le cousin ne voulant pas que le prétendu en meure, s'y oppose. Sur quoi le domestique de celui-ci dit : « Vous n'aimez pas » mon maître ; vous ne seriez pas fâché de faire traîner » les choses en longueur. » Le cousin s'emporte et s'écrie : « N'est-ce pas moi qui ai découvert la maladie ? elle est » à moi ; elle est ma propriété. » Les deux docteurs se rapprochent un peu, dissertent sur la maladie, et l'un d'eux dit qu'elle pourra être utile aux progrès de l'anatomie. Le malade effrayé en conclut qu'il va mourir, rend un dédit passé entre lui et le beau-père, la dot qu'il avait reçue, et confesse qu'il est un fripon.

Le cousin lui apprend qu'on s'est moqué de lui ; il se lève en fureur. Le second médecin, de son côté, s'emporte, crie, tempête, soutient que le malade est à la mort ; mais le mourant s'enfuit à toutes jambes, et Cécile est accordée à Linval.

Cette comédie pèche essentiellement contre la vraisemblance. Le plan en est défectueux : quelquefois elle dégénère en farce. Il y a trop de bruit, de caquetage, d'allées, de venues, de personnages peu nécessaires. Il y a du vide et des longueurs ; mais il s'y trouve aussi une foule de

Digitized by Google

saitir piquans, ingénieux, satiriques, sur les travers du jour. On a beaucoup ri des marchands qui vident leurs magasins pour se donner des armoires en glace et des comptoirs en acajou. Ce qui vaut encore mieux que des traits, ce sont des scènes vraiment comiques nées de l'embarras où se voit l'agent, entre la veuve et les apprêts de sa noce dont elle est témoin. Quoique le succès ne se soit pas soutenu à un égal degré pendant les cinq actes, l'auteur a été vivement demandé. L'opposition a été si tenace, si bruyante et si peu nombreuse, qu'elle pourait passer pour malveillance. Malgré ses défauts, quand elle aura subi quelques retranchemens, cette comédie séra vue avec plaisir: elle est d'ailleurs parfaitement jouée, par Vigni sur-tout et les deux Picard. Pour Armand, il est impossible de le regarder sans rire : on ne rend pas mieux les niais.

Théatre du Vaudeville.

Cassandre malade imaginaire, arlequinade en un acte.

Ce titre annonçant une parade, il serait injuste de juger l'ouvrage comme une comédie. On pourrait tout au plus demander si les parades sont à leur place au Vaudeville, et je pense qu'il n'y a pas d'inconvénient à les y tolérer tandis que ce théâtre aura un Arlequin, un Cassandre et un Pierrot, personnages dont il serait difficile qu'il se passât dans les bouffonneries, dans les parodies, et qui sont tous trois bien remplis en ce moment. Il est vrai qu'ils commencent à passer de mode, et que le Vaudeville qu'on aime le mieux est celui qui se rapproche le plus de la comédie.

Ce nouveau *Malade imaginaire* n'a de commun avec celui de Molière que le titre, et une plaisanterie ou deux

Digitized by Google

contre les médecins. Celle du couplet d'annonce a fait rire :

> En dépit du censeur *maussade*,
> Sauvez-le d'un fâcheux destin ;
> Songez qu'il est votre malade,
> N'agissez pas en médecin.

La supplique présentée par madame Hervey, qui venait de jouer avec sa grace accoutumée, a singulièrement réussi. Le reste n'a pas été si bien.

On a d'abord vu un billet jeté de la rue par la fenêtre ; il est d'Arlequin à sa chère Colombine. La réponse lui est faite par la même voie. On a dû croire qu'on allait avoir une répétition *de l'Intrigue aux Fenêtres*. Effectivement celles de Colombine servent beaucoup, non-seulement à sa correspondance, mais à toute l'action. Pierrot, rival d'Arlequin, les préfère à la porte, pour entrer ou se montrer chez sa maîtresse, et donner avis à Cassandre des intrigues de sa fille.

On n'a pas beaucoup vu de Cassandres de la bêtise de celui-ci. Il se croit malade quoiqu'il se porte très-bien, cela n'est pas sans exemple ; mais en remuant les lèvres et en gesticulant devant lui sans proférer une parole, on lui persuade qu'il est sourd. Arlequin se donne pour un docteur en médecine ; il passe les mains sur les oreilles de Cassandre, qui se croit guéri parce qu'on lui parle alors et qu'il entend. Cette cure ne le déterminant pas encore en faveur de celui qui l'a faite, ce dernier, en un tour de main, le rend aveugle. Le bonhomme s'est endormi aux refrains d'une certaine chanson qu'il a prié sa fille de chanter, parce qu'elle la chante à ravir. Aussitôt on ferme les volets : lorsqu'il se réveille, il s'étonne de n'y pas voir, et s'écrie : « Ma surdité m'est tombée sur les yeux ! » Au reste il se console de ce malheur, en songeant qu'il lui est commun avec trois Grecs célèbres, Œdipe, Homère et *Milton*. Arlequin lui rend encore la vue en lui imposant les mains sur les yeux, tandis que Colombine ouvre les

Digitized by Google

volets. Pierrot vient par la fenêtre révéler toutes ces fourberies ; mais il n'était plus temps. Déjà Cassandre avait donné sa fille à son prétendu bienfaiteur, et il ne veut pas s'en dédire.

On voit que ce plan ne brille point par l'invention. La crédulité, ou plutôt la stupidité de ce Cassandre excède de beaucoup la mesure permise et ordinaire à ses pareils. Les privilèges de l'arlequinade même ne doivent pas aller si loin. En tout cas, ces absurdités ne pourraient être tolérées que sur ces treteaux subalternes, où rien ne révolte. J'en dis autant de la plaisanterie sur le renouvellement des numéros, lequel nous a tous logés *au numéro neuf*. Aussi n'a-t-elle pas été goûtée, il s'en faut bien.

On a distingué un certain nombre de traits qui ont eu un meilleur sort, quoiqu'ils ne fussent pas très-piquans ; par exemple, en parlant je ne sais de quel ouvrage ni à quel propos : « Le libraire mettra plus de temps à le vendre que » l'auteur à le faire. » Plusieurs couplets ont été accueillis. Je ne citerai pas celui où Arlequin parle de la dispute sur le remède des 48 verres d'eau chaude pour la goutte : les uns, dit-il, sont pour l'eau froide, les autres pour l'eau chaude ;

Mais moi je penche pour le vin ;

Ni celui où il assure à Cassandre que sa vie ne court aucun danger ;

Car chez vous le cœur est très-bon,
Tout le mal n'est que dans la tête.

Voici le seul qu'on ait redemandé outre celui de l'annonce. Arlequin se plaint de la trop grande réserve de Colombine, quoique cette réserve ne lui ait rien dérobé de ce qui pouvait flatter son amour :

Pourriez-vous plus long-temps me taire
Un secret que j'ai respecté ?
La sagesse veut le mystère ;
Il convient mal à la beauté.

Digitized by Google

Mais afin que votre ame observe
Tour-à-tour l'une et l'autre loi,
Pour mon rival soyez Minerve,
Ne soyez Vénus que pour moi.

On ne voit pas trop pourquoi le mystère ne conviendrait pas à la beauté, ni pourquoi on voudrait établir un contraste entr'elle et la sagesse. Au reste il ne faut pas examiner trop sévèrement de pareilles bagatelles.

Les auteurs ont été demandés; on dit qu'il n'y en a pas moins de trois. Mais il s'est élevé un parti d'opposition, et ils n'ont pas voulu le heurter. En conséquence, ils ne sont pas officiellement connus. Mlle Arsène à qui l'on desirerait un peu plus de mordant et moins de timidité, m'a paru avoir fait quelques progrès.

NOUVELLES DIVERSES.

Constantinople, 30 *juillet*. — L'agent du cabinet de Russie vient de faire connaître l'intention où est sa cour de conclure entre les deux états une ligue offensive et défensive; ce qui a jeté l'alarme dans le sérail, et causé au sultan Sélim la plus profonde douleur.

Pétersbourg, 14 *août*. — Depuis le retour de M. de Novosiltzoff, on ne parle que de guerre; et les préparatifs dont nous sommes témoins, et le passage continuel des troupes par cette capitale, en accréditent le bruit.

Hambourg. — Une escadre russe, dont on a annoncé l'apparition dans la Baltique, est attendue à Copenhague, d'où, après avoir pris des rafraîchissemens, elle doit, dit-on, se rendre dans la Méditerranée.

Londres. — On parle toujours de la prochaine dissolution du parlement. On répand que l'armée anglaise, qui doit agir sur le continent avec les Russes et les Autrichiens, doit être de 50,000 hommes. Nous ignorons si cette nouvelle a quelque fondement, et desirerions, en ce cas, que cette armée eût de meilleurs généraux que ceux que lui assigne le bruit public. L'amirauté vient d'être instruite que la flotte combinée après être entrée à Cadix, en est ressortie. Lord Nelson part pour reprendre le commandement de la station de la Méditerranée.

Francfort, 5 *septembre*. — Des maisons assez considérables de Paris font passer périodiquement des espèces neuves et anciennes au coin de France, dans cette ville, ainsi qu'à Bâle, Augsbourg, Amsterdam et Hambourg. Ces maisons sont connues, on les nomme publiquement à notre Bourse: il en est même qui se sont liées d'intérêt pour cette opération. Le but que ces agens et banquiers se proposent a été inconnu pendant quelque temps; mais en suivant attentivement la destination de leurs envois, il n'est resté aucun doute sur leurs intentions: c'est de servir les ennemis de la France, c'est de

Digitized by Google

leur prêter secours en vue d'un gain sordide. Cette opération prohibée par les lois, se lie à des manœuvres encore plus coupables, peut-être ignorées de ceux mêmes qui en sont les agens. (*Moniteur*).

Vienne, 1er. *septembre*. — Il a été publié un ordre général pour l'armée, dont l'un des objets est de la porter au complet, et un autre d'accélérer la marche des troupes.

PARIS.

Le dimanche 21 fructidor, le corps diplomatique a été introduit auprès de S. M. Le ministre plénipotentiaire du roi de Prusse et celui du roi de Danemarck ont présenté des lettres de participation, le premier pour la naissance d'une fille de S. A. R. le prince Guillaume de Prusse; le second, pour la mort d'une fille de Madame, la princesse royale.

— M. Bacher, chargé d'affaires de S. M. à Ratisbonne, a reçu l'ordre de présenter à la diète la note dont voici la substance.

« Dans les circonstances présentes où les préparatifs et les mouvemens de la maison d'Autriche menacent le continent d'une guerre nouvelle, S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, sent le besoin d'exposer, dans une déclaration franche et solennelle, les sentimens qui l'ont animé et qui l'animent, afin de mettre les contemporains et la postérité à portée de juger avec connoissance de cause, dans le cas où la guerre viendroit à éclater, lequel aura été l'agresseur.

» C'est dans cette vue que le soussigné, chargé d'affaires de S. M. l'Empereur des Français près la diète germanique, a reçu l'ordre de présenter un exposé fidèle des principes qui ont constamment dirigé la conduite de S. M. l'Empereur envers l'Autriche.

» Tout ce que cette puissance a fait de contraire à l'esprit et à la lettre des traités, l'Empereur l'a souffert. (*suit un grand nombre de faits relatifs à ces infractions.*)

» L'Empereur a évacué la Suisse rendue tranquille et heureuse par l'acte de médiation : il n'a laissé en Italie que le nombre de troupes indispensable pour soutenir les positions qu'il devoit occuper à l'extrémité de la péninsule, dans la vue de protéger son commerce du Levant, et de s'assurer un objet de compensation qui pût déterminer l'Angleterre à évacuer Malte, et la Russie à évacuer Corfou : il n'a laissé sur le Rhin et dans l'intérieur de son Empire, que le nombre de troupes indispensable pour la garde des places.

» Livré tout entier aux opérations d'une guerre qu'il n'a point provoquée, qu'il soutient autant pour les intérêts de

Digitized by Google

l'Europe que pour les siens, il a réuni toutes ses forces dans des camps sur les bords de l'Océan, il a employé toutes les ressources de son Empire à construire des flottes, à lever des marins, à creuser des ports; et c'est dans le moment même où il se repose avec uneentière confiance sur l'exécution des traités qui ont rétabli la paix sur le continent, que l'Autriche sort tout-à-coup de l'état de repos, organise ses forces sur le pied de guerre, envoie une armée dans ses états d'Italie, en établit une autre tout aussi considérable dans le Tyrol.

» Dans d'aussi graves circonstances, l'Empereur des Français a pensé qu'il étoit de son devoir de tout tenter pour ramener la cour de Vienne au sentiment de ses véritables intérêts. Toutes les démarches qu'un ardent amour de la paixpouvoit suggérer, ont été faites avec instance, et plusieurs fois renouvelées. La cour de Vienne a protesté hautement de son respect pour les traités qui l'unissent à la France; mais ses préparatifs militaires n'ont fait que se développer avec une plus active célérité, dans le temps même où ses déclarations devenoient de plus en plus pacifiques. L'Autriche a déclaré qu'elle n'avoit aucune intention hostile contre les états de S. M. l'Empereur des Français. Contre qui dirige-t-elle donc ses préparatifs? Est-ce contre la Suisse? Est-ce contre la Bavière? Seroit-ce enfin contre l'Empire germanique lui-même?

» S. M. l'Empereur des Français a chargé le soussigné de faire connoître qu'elle considérera comme déclaration de guerre formellement dirigée contre elle-même, toute agression qui seroit portée contre le corps germanique, et spécialement contre la Bavière.

» S. M. l'Empereur des Français ne séparera jamais les intérêts de son Empire de ceux des princes d'Allemagne qui lui sont attachés. Aucun des maux qui les atteignent, aucun des dangers qui les menacent ne seront jamais étrangers à sa sollicitude.

» Persuadé que les princes et les états de l'Empire germanique sont pénétrés du même sentiment, le soussigné, au nom de l'Empereur des Français, engage la diète à s'unir à lui, pour presser, par toutes les considérations de la justice et de la raison, l'empereur d'Autriche à ne pas exposer plus long-temps la génération actuelle à d'incalculables malheurs, et d'épargner le sang d'une multitude d'hommes destinés à périr victimes d'une guerre dont le but est tellement étranger à l'Allemagne, qu'au

Digitized by Google

moment même où elle éclate, il est partout un objet de recherche et de doute, et que ses véritables motifs ne peuvent être avoués.

» Mais quand tout aura été vainement tenté pour amener l'Autriche aux procédés, ou d'une paix sincère, ou d'une loyale inimitié, S. M. l'Empereur des Français remplira tous les devoirs que lui imposent sa dignité et sa puissance; il portera ses efforts partout où la France aura été menacée. La Providence lui a donné assez de force pour combattre d'une main l'Angleterre, et pour défendre de l'autre l'honneur de ses aigles et les droits de ses alliés. »

— M. Jérôme Bonaparte, capitaine de vaisseau, commandant une division dans la Méditerranée, mande le 13 fructidor, au ministre de la marine, qu'il a obtenu du dey d'Alger la délivrance de 231 esclaves qu'il vient de débarquer à Gênes, où cet événement qui a causé des transports de joie et de reconnaissance a été célébré par une fête. Le dey n'en vouloit d'abord livrer que 30; mais M. Jérôme Bonaparte, par sa fermeté, a réussi à faire délivrer le nombre qu'on a dit. Parmi ces infortunés, plusieurs étaient dans l'esclavage depuis 20 ans.

— Un courrier expédié de Berlin par M. le général Duroc, grand maréchal du palais, a passé à Bruxelles dans la nuit du 21 au 22 de ce mois, se rendant à Paris avec des dépêches. M. le général Duroc avait passé le 10 fructidor à Dusseldorff pour se rendre à Berlin; son voyage paraissait extrêmement pressé. Cet habile négociateur a déjà fait trois fois, à des époques différentes, le voyage de Berlin avec des missions importantes, et a toujours réussi auprès de S. M. prussienne dont il est fort considéré.

— Le capitaine F. Baudin, commandant une division de bâtimens de guerre, s'est emparé le 30 messidor, après un combat très-vif, de la frégate anglaise *la Blanche*, portant 26 canons de 18, 14 caronades de 32, et 4 canons de 9. Elle était si maltraitée, que le capitaine fut obligé de la brûler, après en avoir retiré tout le monde. Le 14 thermidor suivant, le même capitaine eut à soutenir un combat plus inégal, contre un vaisseau de 64, qu'il croit être *l'Agamemnon*. L'équipage français s'embarrassa fort peu de la force de l'ennemi, et disait gaîment, tout en continuant le combat: *S'il nous y force, nous irons à l'abordage*. Le vent favorisa la retraite du capitaine Baudin, et l'abordage n'eut pas lieu; et quoique le fait paraisse incroyable, dit-il dans son rapport au ministre de la marine, il n'en est pas moins exact. Nous avons combattu pendant plus d'une heure à portée de fusil, et je n'ai eu que trois hommes de blessés.

— Le 22 de ce mois le sénat conservateur a décrété qu'à compter du 11 nivose, 1er. janvier 1786, le calendrier grégorien sera remis en usage.

Nous prévenons nos Abonnés que le *Mercure de France* ne paraîtra pas dans les jours complémentaires.

Digitized by Google

TABLE

Du premier trimestre de la sixième année.
du MERCURE DE FRANCE.

TOME VINGT ET UNIÈME.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

DESCRIPTION de l'Incendie de Sodome, page 3
Les Dédommagemens de la Pauvreté, 6
Traduction libre d'un Sonnet, etc., 7
Imitation de Catulle, 49
Traduction libre de l'Hymne de Thompson, 101
La Maison des champs, 145
Le Dindon, 148
A M. Anson, sur sa traduction en vers d'Anacréon, 193
Super flumina Babylonis, illic, etc., 195
A Mlle. Hubert, sur sa ressemblance prodigieuse avec une amie que nous avons perdue, 196
Moralité sur la vieillesse, 197
Ode imitée d'Horace, 241
La Consigne, 243
La Jeune Captive, 245
L'Amour et l'Amitié, 289
Le Mulot et les Fourmis, 291
Fragment de poésie imité d'Young, 292
Stances irrégulières à un Ami, 293
Imitation de l'Hymne de Cléanthe le Lycien, 337
Le Printemps, 339
Ce que c'est que l'Habitude, 340
Imitation de Guarini, 341
Le Cimetière de campagne, 385
Chactas au tombeau d'Atala, 433 et 533
Le Saule des Regrets, 481
Le Malade et le Médecin, 483
Les deux Montres, *id.*
Le Parasite, 529

Digitized by Google

L'Hospice de Jafa, 577
Ode tirée de la prophétie d'Isaïe, 580
Le Rat patriote, ou le Changement d'opinion (conte), 582
Le Changement subit, imitation de Martial, 583

Extraits et comptes rendus d'Ouvrages.

Œuvres philosophiques, historiques et littéraires de d'Alembert, 9
Le Conservateur, ou les Fondemens de la Morale publique, etc. Publié par J. B. A. Mennesson, 20
Voyage dans les qautre principales Isles des mers d'Afrique, fait par ordre du Gouvernement, avec l'Histoire de la traversée du capitaine Baudin; par J. B. G. M. Bory, de Saint-Vincent, 77
Les Templiers, tragédie, par M. Raynouard, avec un précis historique, 80
Génie du Christianisme, ou Beautés de la Religion chrétienne; par François-Auguste Châteaubriand, 103
Amusemens dramatiques de Gustave III, roi de Suède. Traduction de M. Dechaux, 105
Traité de l'influence des passions sur le tempérament et la santé en général; par M. H. J. Mortheau, 123
Monumens, Antiquités, inédits, ou nouvellement expliqués; par A. L. Millin, 130
Analyse raisonnée des principes fondamentaux de l'Economie politique; par J. Dutens, 171
Les Agrestes, par l'auteur des Nuits Elyséennes, 163
Traité de l'amour du mépris de soi-même, par le R. P. Joseph-Ignace Franchi; traduit de l'italien, 170
Atala. — René; par Aug.-Franç. de Châteaubriand. 199
Abrégé de la Mythologie universelle, ou Dictionnaire de la Fable; par Fr. Noël, 209
Elégies de Mme Victoire Babois, sur la mort de sa fille, 216
Défense de la Révélation contre les objections des esprits-forts, par M. Euler, 249
Elémens de l'Histoire du Portugal; par A. Sérieys, 261
Comptes généraux des recettes, dépense et population des hôpitaux, hospices civils, enfans abandonnés, secours à domicile et direction des nourrices de la ville de Paris, 269
L'Homme des champs, ou les Géorgiques françaises; par M. Delille, 295
Le Nouveau Robinson, 309
Histoire des Templiers; par J. A. J., 317

Digitized by Google

Matilde, ou Mémoires tirés de l'histoire des Croisades; par Mme Cottin, 343
Œuvres de Stanislas J. Boufflers, 355
Songe du professeur V. Monti, traduit en vers français par M. Carrion-Nisas, 664
Le Retour du Héros, poëme; par M. N. Balisson de Rougemont, 366
Les Fastes d'Ovide, traduits par M. de Saint-Ange, 393
Mélanie, drame, de M. de La Harpe, revu et corrigée par l'auteur, 403
Les Souvenirs de M. le comte de Caylus, 411
Le Mentor de la Jeunesse, à l'usage des écoles chrétiennes, 435 et 585
Précis historique de la vie d'Annibal, et de ses campagnes en Italie, 485 et 535
Mes Quatre Ages, poëme, par J. M. Saint-Cyr Poncet Delpech le fils; et les Quatre Ages de la Femme, poëme, par M. A. F. R. Teulières, 492
Entretiens critiques, philosophiques et historiques sur les procès; par Marie-Louis-Joseph Boileau, ancien jurisconsulte, 500
La nouvelle Astrée, ou les Aventures romantiques du temps passé; par Ch. Fr. Ph. Masson, 542
Le Pauvre Aveugle, trad. de l'allemand par Mme Polier, 551
Tableau moral du Département de la Meurthe, ou Recueil des belles actions qui y ont eu lieu depuis 1787, 556
Voyage en Hanovre; par M. A. B. Mangourit, 590
Homère grec latin français, ou Œuvres complètes d'Homère; par J. B. Gail, 598
L'Art du Raisonnement, présenté sous une nouvelle face; par M. Mermet, 604

VARIÉTÉS.

Pensées et Réflexions sur divers sujets, 26
Histoire d'un homme timide, racontée par lui-même, 29
Réflexions sur les Questions de l'indépendance des gens de lettres, et de l'influence du Théâtre sur les Mœurs et le Goût, 51
Lettre aux Rédacteurs, 131
Sur les Causes et les Effets de la Révolution française, 172
Du Néologiste dans les dénominations données à plusieurs professions, 174
Réclamation de M. B. Fédon, contre un ouvrage intitulé:

BIBL. UNIV. LYON
Digitized by Google

Campagnes des Français à Saint-Domingue, etc., 177
Quelques idées sur un Recueil de musique, 220
Sur *l'apologie de la Religion*, ouvrage de M. de La Harpe, 270
Suite des observations de Métastase, sur les Tragédies et Comédies des Grecs, 321, 369, 508, et 560
Epître à l'Empereur, 373
Histoire de Charles Cowper (Episode du Roman d'Aubrey, par M. Dallas), 440
Discours prononcé par M. Crouzet, proviseur au Prytanée, 5 5
Epître d'un Journaliste à l'Empereur, 559

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique.

Représentation au profit de Mlle. Lachassaigne, Olympie et les Mœurs du Temps, 34

Théâtre Français.

Astianax, tragédie nouvelle, 420

Théâtre de l'Opéra-Comique.

La Méprise, ou la Double Leçon, 91

Théâtre de l'Impératrice.

L'un pour l'autre, 40
Grimaldi, ou le Dépositaire infidèle, 135
Les Consolateurs, 230
Les Trois Gendres, 323
Les Travestissemens, 376
Rose, suite de Fanfan et Colas, 514
La Noce sans Mariage, 611

Théâtre du Vaudeville.

La Métempsicose, 93
Une Matinée de Mme. Geoffrin, 275
Le Lendemain de la Pièce tombée, 566
Cassandre, ou le Malade imaginaire, 614

Théâtre de la Porte Saint-Martin.

La Fausse Marquise, 182
Nouvelles diverses, 44, 95, 139, 188, 235, 279, 327, 382, 429, 479, 519, 571, 617
Paris, 48, 96, 1[illegible], 192, 236, 281, 330, 384, 429, 480, 525, 576, 618

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google